LE CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU

OU LES

SOUVERAINES PERFECTIONS

DE

LA SAINTE VIERGE SA MÈRE

PAR LE R. P. ÉTIENNE BINET,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Édition corrigée

PAR LE P. PIERRE JENNESSEAUX,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

Dominare nostri, tu et Filius tuus.
Régnez sur nous, vous et votre Fils.
(JUDIC. 8. 22.)

PARIS

LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE ET Cie,

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS,

RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

—

1855

LE CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU

OU LES

SOUVERAINES PERFECTIONS

DE

LA SAINTE VIERGE SA MÈRE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

PREFACE

Étienne Binet naquit à Dijon en 1569, de parents pieux et honorables, et entra, en 1590, dans la Compagnie de Jésus, à Novellara, petite ville, alors du pays de Venise, et aujourd'hui du duché de Modène. Lorsque Henri IV en 1603 rappela les Jésuites dans les villes de France d'où ils avaient été bannis huit ans auparavant par des magistrats hostiles, le P. Binet quitta l'Italie pour rentrer dans sa patrie. Selon toute apparence, c'est avant cette dernière époque qu'il eut avec saint François de Sales des rapports assez intimes pour que le saint évêque pût lui écrire en 1621 : « Mon Dieu ! mon père, que notre ancienne amitié me fait extraordinairement apprivoiser et épancher mon âme avec la vôtre ! » De retour en

France, il fut successivement recteur à Rouen, à Paris ; et provincial de Champagne, de Lyon et de France. Dans la charge de Supérieur qu'il exerça presque continuellement, il se fit constamment aimer de ses religieux et des séculiers. Une aimable sérénité était peinte sur son visage, et jamais on ne la vit troublée un seul instant. On remarqua toujours en lui une présence d'esprit, un calme et une patience inaltérables. Ayant un jour rencontré un docteur en théologie qui lui dit : *Savez-vous que je suis le plus grand ennemi que puisse avoir votre Compagnie?* il lui répondit sans laisser apercevoir aucune émotion : *Monsieur, si nous avons le bonheur, vous et moi, de nous sauver, nous serons amis dans le ciel*. Il se distingua encore par beaucoup de pénétration et de sagacité dans les affaires, par un grand amour de Dieu, et par un zèle infatigable pour le salut des âmes. Pendant quarante ans, il n'y eut, à Paris et dans toute la France, presque aucune bonne œuvre à laquelle il ne prît part, qu'il n'encourageât et ne favorisât par ses conseils, ou même dont il ne conçût le premier l'idée. Il prêchait souvent et fort simplement ; mais son style était si suave et si gracieux, que ses paroles, comme autant de traits de l'amour divin, pénétraient tous les cœurs. Il aimait à ouvrir l'âme de ses auditeurs par certaines saillies spirituelles qui étaient toujours assaisonnées d'un sentiment de piété. Dans ses conversations particulières, il semblait que

sa bouche distillât le lait et le miel; et grâce à ces belles qualités, il sut porter à la piété un grand nombre de personnes du plus haut rang. Enfin, le P. Binet a mérité par ses rares vertus, et surtout par son incomparable douceur, qu'on lui appliquât ces paroles de l'Écriture : *Dilectus Deo et hominibus : Aimé de Dieu et des hommes*. Il reçut la nouvelle de sa mort prochaine avec autant de calme et de tranquillité que s'il se fût agi de tout autre que lui. Il déclara à ses derniers moments que pendant les quarante années qu'il avait passées dans la charge de Supérieur et dans l'exercice du saint ministère, il n'avait jamais eu l'intention de causer de la peine à personne; que jamais il n'avait eu à se reprocher de s'être laissé conduire par l'impression d'aucune passion, mais qu'il avait toujours agi autant qu'il l'avait pu, par le motif de la plus grande gloire de Dieu et du salut du prochain. Il mourut à Paris, le 4 juillet de l'année 1639, âgé de soixante et onze ans; il en avait passé près de cinquante dans la Compagnie de Jésus (1).

Le P. Binet est auteur d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques inspirés par la plus suave piété, ou par une tendre compassion pour les personnes qui souffrent. Les titres mêmes nous semblent présenter quelque intérêt. Nous empruntons les suivants à deux écrivains modernes, unis par les triples liens du sang,

(1) *Bibliothec. Scriptor. Societatis Jesu*, à PHILIPPO ALEGAMBE Bruxellensi, ex eâdem Societate Jesu. —*Menolog. ejusd. Societ.* 4 Jul.

de la profession religieuse et du goût pour les labeurs sérieux et constants (1).

Consolation et Resjouissance pour les malades et personnes affligées.

La Fleur des Pseaumes de David.

La seconde partie de la Fleur des Pseaumes : de la Foi, Espérance et Charité.

Recueil des OEuvres spirituelles dédiées à Jésus-Christ, à sa très-sainte Mère, et à la Reine, mère du Roy.

Marques de Prédestination tirées de l'Écriture et des SS. Pères.

Essays des Merveilles de nature, par René François (2).

La Vie de saint Ignace et de saint François-Xavier, des BB. Louis de Gonzague et Stanislas de Kostka.

Vie de sainte Aldegonde, fondatrice des Chanoinesses de Maubeuge.

Vie de saint Elzéar de Sabran, et de la bienheureuse Delphine, sa femme.

(1) Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus, ou Notices bibliographiques, 1° de tous les ouvrages publiés par les membres de la Compagnie de Jésus, depuis la fondation de l'Ordre jusqu'à nos jours; 2° des apologies, des controverses religieuses, des critiques littéraires et scientifiques suscitées à leur sujet. Par AUGUSTIN et ALOÏS DE BACKER, de la même Compagnie. Liége 1853.

(2) René, pseudonyme : *Renatus*, ou *Bis natus*, Binet.

Vie de saint Denis l'Aréopagite, apôtre de la France.

La Vie et les Vertus de saint Gombert, issu de la maison royale de France, et de sainte Berthe, sa femme, fondatrice du Val d'Avenay.

Vie de sainte Baltilde, reine de France, fondatrice et Religieuse de Chelles.

Vie de saint Savinien et de ses Compagnons, ou l'Idée des bons Prélats.

La Vie admirable de sainte Birgitte et l'Ordre du Sauveur et de la très-sainte Vierge, avec un Miroir où l'on voit les vrayes Maximes du ciel.

Vies des principaux Fondateurs des Ordres religieux, représentés dans l'église de Saint-Lambert de Liesse, en Haynaut.

De la sainte Hiérarchie de l'Église, et Vie de saint Adérald, archidiacre de Troyes (au X[e] siècle), restaurateur de la communauté des Chanoines.

Vie de saint Abélard.

Quel est le meilleur gouvernement, le rigoureux ou le doux, pour les supérieurs de religion?

L'ineffable Miséricorde de Dieu à la conversion du bon Larron, et de ses éminentes vertus. Et s'il vaut mieux prescher la justice que la miséricorde.

Du salut d'Origène.

Que l'Aumône est la porte du ciel.

Le Riche sauvé par la porte dorée du ciel, et les motifs sacrés et grande puissance de l'Aumosne.

Motifs qui excitent aux bonnes œuvres de miséricorde.

Remède souverain contre la Peste ou la Mort soudaine, avec les prières pour cet effet.

De l'État heureux et malheureux des Ames souffrantes du Purgatoire, et des moyens souverains pour n'y aller pas, ou y demeurer fort peu, où sont traictées toutes les plus belles questions du purgatoire.

La pratique du sainct Amour de Dieu.

Des Attraits tout-puissants de l'Amour de Jésus-Christ, et du Paradis de ce monde.

Les saintes Faveurs du petit Jésus.

Méditations affectueuses sur la Vie de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu.

Le Principe des Ouvrages de Dieu, ou l'Excellence de la B. Vierge.

Le grand Chef-d'œuvre de Dieu, ou les souveraines perfections de la sainte Vierge sa Mère.

Les Excellences de saint Joseph, ou l'Idée des bons Prélats.

Le tableau des divines faveurs faites à saint Joseph.

Ces citations suffisent pour donner une idée de l'inépuisable fécondité de notre auteur. Et si l'on se rappelle en lisant ce catalogue, que le P. Binet exerça presque toute sa vie les emplois laborieux de supérieur, de confesseur et de prédicateur, on ne sera pas

peu surpris de trouver que le nombre de ses ouvrages égale à peu près ses années de sacerdoce. Mais ces hommes dont la science égalait la piété n'avaient qu'à puiser dans le bon trésor de leur cœur pour en tirer des choses excellentes : *Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum.*

Un passage du livre intitulé : *Marques de prédestination*, a mérité les censures de Pascal. C'est un honneur pour le P. Binet. Les doctrines toutes consolantes, le style si plein d'onction de l'enfant d'Ignace ne pouvaient assurément être du goût de cette école aux maximes dures et sévères, qui, en même temps qu'elle s'élève contre une *restriction mentale*, proclame comme une de ses gloires l'auteur des *Menteuses* (1).

(1) L'auteur des *Lettres provinciales* nous rappelle un petit trait de fine adresse janséniste. Il s'agissait de persuader aux personnes disposées à tout croire que saint François de Sales avait honoré de son amitié et de sa protection les disciples de Jansénius. Or, à l'exemple des Ordres religieux, Port-Royal a recueilli avec soin et conservé avec respect les noms de ses hommes illustres dans un beau volume dont voici le titre : *Nécrologe de l'Abbaïe de Notre-Dame de Portroïal des Champs, Ordre de Cîteaux, Institut du Saint-Sacrement, qui contient les éloges historiques avec les épitaphes des Fondateurs et Bienfaiteurs de ce monastère, et des autres personnes de distinction, qui l'ont obligé par leurs services, honoré d'une affection particulière, illustré par la profession monastique, édifié par leur pénitence et leur piété, sanctifié par leur mort, ou par leur sépulture.* — A Amsterdam, chez Nicolas Podgieter. 1723. — C'est donc dans cet ouvrage, écrit à Paris et imprimé à Amsterdam ; dans ce recueil qui respire un autre parfum que celui de la sainteté, que l'on n'a point rougi d'insé-

L'ouvrage que nous publions doit être regardé comme un *ex voto* suspendu par la reconnaissance de l'auteur aux autels de Marie. Voici en quels termes il s'en exprime lui-même dans sa préface : « Il y a cinq ans que je fis vœu à Nostre-Dame d'écrire ce petit livre, la suppliant d'une faveur qui m'estant arrivée, j'ay crû estre obligé de m'acquiter au plustost de mon vœu. Véritablement j'aurois grand subject de luy demander pardon d'un si grand delay, n'estoit que son Fils m'a donné d'autre employ qui, à la vérité, ne m'a point quasi donné de loisir ; j'auray pourtant plus de grâce, et plustôt faict d'accuser ma paresse, et lui demander très-humble-

rer au vingt-septième jour de décembre, le nom si suave de saint François de Sales ! Comment donc le saint évêque de Genève a-t-il pu mériter cet affront ? « Nous devons, répond l'auteur du Nécrologe, le regarder comme le plus saint Directeur qu'ait eu notre réformatrice, la Mère Marie Angélique Arnauld. » Cela prouve une seule chose, le zèle de saint François de Sales, et rien de plus. Il eut, en effet, occasion de connaître la Mère Angélique en 1619, et il découvrit bientôt quelque chose de plus qu'ordinaire dans cette femme qui fut mise à la tête de son monastère à l'âge de onze ans, et qui le réforma à dix-sept, malgré les oppositions que suscitent ordinairement les entreprises de ce genre. De son côté, la Mère Angélique conçut une haute estime pour son nouveau directeur; elle résolut même de renoncer à sa charge d'abbesse et d'entrer à la Visitation. Saint François de Sales s'y opposa de tout son pouvoir; mais les instances de sa fille spirituelle furent si vives, qu'il lui permit enfin de faire les démarches nécessaires pour obtenir du Saint-Siége la permission de quitter son Ordre. Cependant le saint consultait à ce sujet le P. Binet, alors supérieur de la Maison professe à Paris. « Je voyois bien, dit-il, que cette prétention étoit extraordinaire; mais je voyois aussi un cœur extraordinaire. Je voyois bien l'inclination de ce cœur-là à comman-

ment pardon d'avoir tant différé l'exécution de ma promesse solemnelle. Vous serez aussi étonné, lecteur, de ce qu'après tant de rares esprits, et de si sçavants escrits, j'aye eu la hardiesse de parler encor de Nostre-Dame, comme si je pouvois dire quelque chose de nouveau digne d'elle et de vous, qui n'ait desia esté dit et redit cent fois et davantage. Il y a des choses que ne les disant qu'une fois, on ne laisse pas d'estre importun et à charge; il y en a d'autres que vous ne sçauriez trop dire, tant elles sont agréables, et de soy ravissantes. Nostre-Dame est faicte comme cela, elle vous semble tousiours plus belle, tousiours nouvelle, et plus on en a dit et plus on en

der; mais je voyois que c'étoit pour vaincre cette inclination qu'elle vouloit se lier à l'obéissance. Je voyois bien que c'étoit une fille; mais je voyois qu'elle avoit été plus que fille à commander et à gouverner, et qu'elle le pouvoit bien être à bien obéir. » Cette affaire n'eut point de résultat. — Tel est donc le fait. Pour le réduire à sa juste valeur, et détruire les conséquences que l'on voudrait faussement en tirer, il suffit de dire que cette direction par lettres commença en 1619 et finit en 1622; c'est-à-dire dix ans avant que l'abbé de Saint-Cyran s'introduisît à Port-Royal, d'après la liste des confesseurs de ce monastère, qui se trouve au Nécrologe, page lxxj; plus de trente ans avant la condamnation du jansénisme par le pape Innocent X; quarante ans avant la mort de Marie-Angélique Arnauld, et près de vingt ans avant qu'il existât à Port-Royal des *solitaires :* Antoine Arnauld, qui devait être le porte-étendard du parti, avait alors huit ans. Sans nous arrêter à relever un jeu plein de supercherie, n'est-ce pas une indigne profanation de confondre les noms si purs et si vénérés de François de Sales et de Jeanne-Françoise de Chantal, avec ceux des Arnauld, de Pascal, de Saint-Cyran et de Pâris; et de mettre ainsi dans les mêmes rangs des héros chrétiens que l'Église propose à la vénération des peuples, et les enfants rebelles qu'elle a frappés de ses anathèmes ?

voudroit dire sans jamais se lasser. . . . . .
. . . J'oze espérer de sa bonté qu'elle n'aura pas désagréable ce petit service que je luy doibs par vœu, et que je luy rends du meilleur de mon âme. Je me promets aussi, lecteur mon grand amy, que vous seriez bien aise de voir le désir que j'ay d'honorer la très-sainncte Mère de Jésus-Christ, et ma fidélité à luy rendre ce que je luy ay promis si solemnellement. Si je dis quelque chose qui vous agrée, donnez cela aux mérites infinis de la glorieuse Vierge Marie, et à Dieu qui me l'aura inspirée; si ce que je diray est trop bas, donnez cela à la petitesse de mon esprit, et ne sçachez point de mauvais gré à un homme qui auroit une bonne envie de servir la Royne des Anges. Mais nos pouvoirs sont toujours trop courts, quand nos volontez sont trop grandes. Ce me sera faveur d'estre accablé soubs le poids infiny des grandeurs de la Vierge Marie, et ma consolation est que jamais nul esprit ne s'est employé en cette matière qui n'ait confessé qu'il estoit demeuré vaincu. Enfin, c'est la grandeur de Nostre-Dame, qu'elle surpasse tout ce qui s'en peut dire, et pour moy je m'abbaisse, et me rends à ses pieds. »

Le livre est dédié à MONSEIGNEUR, MONSEIGNEUR SÉGUIER, *Garde des Seaux de France, etc.* L'auteur, après avoir reconnu les obligations de la Compagnie de Jésus envers ce seigneur et sa noble famille, continue comme il suit : « Je suis obligé par vœu

de faire voir au monde la très-sainte Mère de Dieu, comme le grand chef-d'œuvre de sa toute-puissance : je m'asseure qu'elle sera bien aise d'estre logée chez vous, et dans ceste famille qui a tousjours fait profession de l'honorer d'une dévotion très-particulière.. »

Enfin l'ouvrage est revètu des approbations et autorisation d'usage.

Mais il est temps de rendre compte de notre travail.

Reproduisons-nous textuellement le livre de notre auteur? Que répondre à cette embarrassante question? De *quelque côté que je me tourne*, je soulève contre moi des censeurs. Opposition contre le oui, opposition contre le non. Disons donc hardiment que nous avons osé toucher au style du P. Binet. Mais ajoutons incontinent et avec assurance que nous présentons au lecteur l'ouvrage du P. Binet. C'est son onction, sa simplicité, sa piété douce et expansive, son même air, sa démarche et tous ses traits enfin. C'est lui-même.

Entrons dans quelques détails, et satisfaisons ainsi à la juste curiosité de nos lecteurs. En premier lieu nous avons fait disparaître certaines expressions, supprimé certaines idées répudiées par la délicatesse qui est passée dans les mœurs françaises. Si l'on consent encore quelquefois à donner au démon le nom de *diable*, on ne tolère plus les appellations de *dragon d'enfer*, *vilain apostat*, *monstre puant*. Ces expressions, ainsi que nous le faisait remarquer un critique

judicieux, « sont comme des taches sur une belle étoffe. Elles importunent le lecteur qui sent que le P. Binet, écrivant de nos jours, ne voudrait pas les conserver. » Mais on a précieusement laissé à la très-sainte Vierge les titres de *Notre-Dame*, de *Souveraine Maîtresse*, de *Maîtresse des cœurs*, de *Reine du Paradis*, d'*Impératrice du ciel*, *des Anges :* avouons toutefois que cette dernière expression remplace celle d'*Empérière*.

Des expressions, passons aux phrases. Un très-grand nombre nous ont semblé trop incorrectes et trop négligées pour ne point exiger quelques changements ; et il faut le dire, les modifications répondent nécessairement au nombre des incorrections et des négligences les plus notables. Mais afin de rassurer le lecteur, nous lui garantissons qu'en retouchant l'auteur, on a toujours eu devant les yeux sa physionomie propre, et que l'on s'est efforcé de n'en altérer aucun trait.

Venons à des défauts que l'on peut appeler d'un ordre supérieur, et réunissons sous un même chef les longueurs, le manque d'ordre, les répétitions. Ce n'est point une accusation que nous formulons contre notre auteur ; nous énonçons les défauts de son époque. Reconnaissons pourtant qu'ils deviennent beaucoup moins graves dans un ouvrage de ce genre. Le P. Binet n'est ni un auteur didactique, ni un historien ; et il se plaît à croire qu'il s'adresse à des hom-

mes moins occupés de la forme que du fond. Cependant, comme ces défauts sont réels, surtout aujourd'hui, c'était pour l'éditeur une obligation de les adoucir le plus possible, puisqu'il ne pouvait les faire entièrement disparaître sans nuire à des qualités excellentes qui les rachètent avec avantage. Il s'est donc borné à réunir en un même point ce que l'auteur dit en plusieurs chapitres sur un même sujet; à réduire à une juste mesure les passages trop diffus; à supprimer les répétitions ennuyeuses et superflues; mais il a fait grâce à celles qui peuvent plaire et profiter au lecteur pieux, et produire ainsi un effet prévu et voulu par l'auteur.

L'absence de plan et de division était un autre défaut de cet ouvrage. C'est une série de trente-sept chapitres qui se suivent parce qu'ils ne peuvent marcher de front, sans que l'on voie suffisamment la raison pour laquelle l'un précède l'autre plutôt qu'il ne le suit. Une simple lecture nous a prouvé que les différents points traités par l'auteur se rapportent à trois principaux : *à la dignité, à la sainteté, à la puissance* de la Mère de Dieu. Ces trois points formeront donc les trois parties de ce livre.

Il reste à signaler un dernier travail, nous voulons dire la vérification exacte de près de cinq cents passages ou indications des auteurs sacrés et profanes, sans parler d'un nombre égal de textes de l'Écriture. La tâche était difficile; elle était nécessaire. La voix

des Pères de l'Église est imposante ; mais on aime à être assuré que ce sont eux qui nous parlent. Nos lecteurs auront cette satisfaction : qu'ils prennent et qu'ils lisent. Le petit nombre de textes que l'on n'a pas pu trouver ont été supprimés, ou mis au bas de la page sans aucune indication, lorsqu'ils ont paru dignes d'être conservés. Il en est d'autres que l'on a cités plus au long que ne le faisait l'auteur : ce qui ne sera pas regardé comme un défaut. Enfin, quelques notes ont été ajoutées lorsque les circonstances le demandaient.

On le comprend ; le changement d'une expression attire le changement d'une autre ; la correction d'une phrase qui précède, la correction d'une phrase qui suit. Il faut de l'unité et de l'égalité dans le style d'un livre, comme dans les couleurs et les nuances d'un tableau. Ces raisons, plus d'une fois, ont poussé irrésistiblement le réviseur plus loin qu'il ne s'était proposé d'aller dans les modifications de cet ouvrage. Peut-être lui eût-il été plus court et plus facile de le remettre en français de nos jours, sans s'attacher aussi scrupuleusement, en le transcrivant tout entier jusqu'à deux fois, à conserver la physionomie propre de l'auteur ; mais il a mieux aimé consulter l'utilité des lecteurs que ce qui pouvait diminuer sa tâche, et il a cru que rien ne pouvait compenser cette onction et cette simplicité qui devraient faire le caractère spécial de tous les livres de piété.

Puisse ce travail donner à plus d'un pieux écrivain le désir de reproduire quelques-uns de ces anciens ouvrages si fructueux pour les âmes ! Puisse, en attendant, ce léger tribut de reconnaissance et d'amour augmenter la vraie et solide dévotion à la Mère de Dieu, et par-dessus tout, inspirer aux justes et aux pécheurs une confiance filiale envers celle qui est la porte du ciel et la Mère de tous les hommes ; car c'est de cette auguste Princesse qu'il est écrit : *Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie et puisera le salut* dans les miséricordes *du Seigneur : Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino.* (Prov. 8, 35.)

PREMIÈRE PARTIE.

LE

CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU

OU LES SOUVERAINES PERFECTIONS

DE LA SAINTE VIERGE SA MÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.

LES PERFECTIONS QUI ONT RAPPORT A LA DIGNITÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Que Notre-Dame est le grand chef-d'œuvre de Dieu, et que plus on en parle, plus on trouve à dire et à admirer.

I.—Je ne saurais assez m'étonner de ce que dit Salomon au livre de l'*Ecclésiaste*, et de l'assurance avec laquelle il le dit : *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Qu'est-ce qui a été autrefois? Ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait? Ce qui doit se faire encore* (1). Les mêmes choses ne font que tourner et retourner, comme le ciel qui roule sans cesse sur nos

(1) Quid est quod fuit? Ipsum quod futurum est. Quid est quod factum est? Ipsum quod faciendum est. Nihil sub sole novum. (*Eccl.* 1. 9.)

têtes, et c'est toujours le même mouvement. Si cela est vrai, grand Roi, que veut dire le Saint-Esprit par le Prophète : *Voici que le Seigneur a créé sur la terre un prodige nouveau* (1)? Pourquoi encore saint Jean vit-il le paradis tomber en terre, et se changer en l'épouse de l'Agneau, et entendit-il soudain cette voix : *Voici que je fais toute chose nouvelle* (2)? Pourquoi le Seigneur dit-il à son peuple par Isaïe : *Les cieux nouveaux et la terre nouvelle que je vais créer demeureront éternellement devant moi* (3)? Vous-même, Salomon, n'avez-vous pas dit de votre trône que c'était une merveille nouvelle, et que *jamais, en aucun royaume de la terre, on ne trouva un ouvrage semblable* (4)? Que veut donc dire ce mystère? Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, je l'avoue; excepté la Vierge mère, chef-d'œuvre du Tout-Puissant, et le plus étonnant de tous les miracles. On a dit tant de choses des divines perfections de Notre-Dame, qu'il n'y a plus, ce semble, qu'à garder le silence, si on ne veut user de redites. Car tous les plus grands esprits de l'Eglise se sont épuisés, et paraissent avoir dit tout ce qui se pouvait dire. Cependant il est vrai que, plus on parle sur un si riche sujet, et plus on comprend que l'on pourrait en parler toujours. C'est un trésor d'où l'on tire sans cesse des pièces excellentes, anciennes et nouvelles. C'est la mer de l'Apocalypse, transparente comme le verre et semblable au cristal (5). Océan sans fond et sans rives, où

(1) Quia creavit Dominus novum super terram. (Jér. 31. 22.)
(2) Ecce nova facio omnia. (*Apoc.* 21. 5.)
(3) Sicut cœli novi et terra nova, quæ ego facio stare coram me. (Isai. 66. 22.)
(4) Non est factum tale opus in universis regnis. (3 *Reg.* 10. 20.)
(5) Mare vitreum, simile crystallo. (*Apoc.* 4. 6.)

il y a toujours à puiser; Océan transparent, qui fait voir sans cesse mille et mille choses nouvelles. C'est un centre vers lequel on a tiré du cercle qui l'environne mille lignes, et il en reste encore plus à tirer. C'est un ciel où l'on découvre tous les jours quelque nouvelle étoile. C'est un arc-en-ciel, où l'on voit autant de nouvelles couleurs que l'on y porte de fois ses regards. Enfin saint Augustin dit hardiment qu'il ne croit pas qu'elle-même puisse dire tout ce qu'elle renferme (1); et saint Bernard assure qu'il n'y a que Dieu seul, auteur de ce chef-d'œuvre, qui puisse le louer dignement.

II.—Où sont donc maintenant ceux qui pensent que l'on ne peut plus rien dire de Notre-Dame, sous prétexte que tout a été dit? Où est Salomon lui-même qui affirme que rien ne se fait sous le ciel qui n'ait été fait aux siècles passés? J'entends saint Jean Damascène s'élever contre lui, et, avec une sainte ferveur, lui imposer silence : Que le sage Salomon ne dise plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le ciel; Marie, plus élevée que tous les Séraphins, est un nouveau miracle qui laisse bien loin derrière lui tous les autres (2). Elle est le prodige sans égal. Où vit-on jamais une Vierge plus sainte, une racine plus pure, un miracle plus éclatant? Et pour lui appliquer, non sans fondement, ce que saint Basile de Séleucie dit de l'incarnation, elle est un mystère qui est demeuré mystère jusqu'à ce jour, et

(1) Audacter pronuntio quòd nec ipsa plenè explicare potuit, quod capere potuit. (S. August., vel antiq. auctor, super *Magnific.* in *Append.* ad tom. 6. Edit. Benedict.)

(2) O miraculum omnibus miraculis excellentius! Mulier sublimior Seraphim effecta est, quia Deus visus est Angelis paulò minoratus. Sileat sapientissimus Salomon, nihilque jam sub sole novum esse inficietur. (S. Joann. Damascenus, *Orat.* 1, *in Nativ. B. M. V.*)

qui ne cessera jamais d'être mystère (1). Tous les autres mystères s'ouvrent enfin ; le temps les développe, on y voit jour tôt ou tard : le voile même du temple se déchire, et laisse apercevoir des secrets jadis impénétrables. Mais Notre-Dame est un secret qui demeurera éternellement secret. Plus on regarde, plus on désire de regarder. Ce que l'on comprend fait voir mille choses que l'on ne comprend pas encore. Plus on s'élève dans cette tour d'ivoire, plus on découvre de nouvelles merveilles. Ce que l'Ecriture dit de Dieu même lui convient en quelque façon : sans cesse les anges le voient pleinement et à leur aise, et sans cesse ils désirent de le contempler, parce que la Divinité est un abîme de perfections infinies. De même, dites ce que vous voudrez de Notre-Dame, et vous n'avez encore rien dit. Eternellement il y aura de quoi admirer en cet ouvrage, comme à adorer la sagesse infinie de l'ouvrier qui s'est plu à montrer ce qu'il savait faire. Mais où nous entraîne cette pensée? *Celui qui est Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses; il a déployé la force de son bras* (2). Donc, conclut hardiment saint Bernardin de Sienne, autant est grande la puissance de Dieu, autant sont sublimes les perfections de sa Mère. Il faut interpréter bénignement ces paroles de feu. Elles signifient, non qu'il soit impossible à Dieu de faire quelque chose de plus grand, mais qu'il n'a encore rien produit parmi les pures créatures qui arrive à la sublimité de ce chef-d'œu-

(1) Mysterium, quod in hodiernum usque diem mysterium manet, nec unquàm desinet esse mysterium. (S. BASIL. SELEUC. *Orat. in sanct. Dei Genitric. Mariam, et de Incarnat. D. N. J. C.*)

(2) Fecit mihi magna qui potens est. — Fecit potentiam in brachio suo. (LUC. 1. 49, 51.)

vre; et qu'il a témoigné en ce divin ouvrage un plus grand effort de sa toute-puissance, que dans la production de l'univers. Dieu, après avoir créé le monde, contempla ses œuvres et se contenta de dire *qu'elles étaient très-bonnes* (1). Il réservait un autre éloge à la très-digne Mère de son Fils; car c'était d'elle qu'il devait dire en son temps : *Vaisseau admirable, ouvrage du Très-Haut* (2). On gardait les termes les plus magnifiques pour la Reine du ciel et de la terre. De là, cette saillie de la bouche d'or de l'Italie : On ne saurait comprendre la grandeur de Dieu, si l'on ne comprend la grandeur de Marie (3); car elle est le roseau d'or de l'Apocalypse, avec lequel on mesure l'étendue de la cité de Dieu, et presque Dieu même. Il n'est rien de si hardi que l'amour cordial que portent les saints à celle qu'ils regardent comme leur auguste souveraine. Que direz-vous de saint Bernardin de Sienne qui la nomme la magnificence de Dieu, parce que, dit-il, Marie glorifie Dieu elle seule plus que l'ensemble de toutes les créatures (4)? En voyant les hommes et les anges, on voit bien quelques rayons de la magnificence divine; mais on n'en voit pas autant en eux tous réunis, qu'en cette seule princesse, à laquelle nous dirons avec plus de droit que les Béthuliens à leur libératrice : *Vous êtes*

(1) Viditque Deus cuncta quæ fecerat; et erant valdè bona. (*Gen.* 1. 31.)

(2) Vas admirabile, opus Excelsi. (*Eccli.* 43. 2.)

(3) Quantus sit Deus satis ignorat ille qui Virginis hujus mentem non stupet, animum non miratur. (S. PETR. CHRYSOLOGUS. *Serm.* 140 *de Annuntiat. S. M. V.*)

(4) Elevata est magnificentia tua super cœlos. — Porrò singularis magnificentia Dei fuit beata Virgo, quia in ejus exultatione plus magnificatur; et etiam in ejus humiliatione, devotione, gratiarum actione, et omnium bonorum Dei fruitione plus magnificat Dominum, quàm omnis creatura alia simul sumpta. (S. BERNARDINUS. *Serm. in Assumpt. B. V.* Art. 1. cap. 2.)

la gloire de Jérusalem; vous êtes la joie d'Israël; vous êtes l'honneur de notre peuple (1).

III. — Mais accordons qu'avant Marie, la main du Créateur ait fait des œuvres pleines de merveilles. Quel était en cela son dessein? Si nous osions parler de Dieu comme des hommes, nous dirions que, s'accommodant à nos manières d'agir imparfaites, il faisait des apprentissages et des essais avant de produire son chef-d'œuvre. Ne me croyez pas, j'y consens; mais croyez saint Jean Damascène : Il fallait passer par tant de miracles pour arriver enfin à l'unique nouveauté qui dût paraître sous le ciel, et à la merveille des merveilles (2). On faisait un soleil et des astres; mais c'était pour apprendre à former les yeux de la modestie, je voulais dire de Marie. On faisait des roses, des lis, des perles, des diamants, de l'albâtre; mais c'était pour façonner la pudeur virginale, l'innocence, le visage plus qu'angélique, le front royal de la majesté, je voulais dire de Marie. Je me trompe toujours en voulant nommer ce beau nom; mais j'aime en ceci ma faute. On faisait des Séraphins brûlants, on donnait la science aux Chérubins; ce n'étaient là que des coups d'essai; on se préparait à embraser la volonté et à éclairer l'entendement de la maîtresse des Chérubins et de la Reine des Séraphins. On apprenait aux Trônes à porter la majesté de Dieu sur leurs ailes; c'é-

(1) Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri. (JUDITH. 15. 10.)

(2) Oportebat ut ad id quod solum sub sole novum futurum erat, ac prodigiorum caput, via per prodigia sterneretur, paulatimque ab humilioribus ad sublimiora progressus fieret. (S. JOAN. DAMASCENUS, *Orat.* 1. *de Nativ. B. V.*)

tait le commencement de cette Vierge mère qui devait porter Dieu d'une manière plus relevée que toutes les hiérarchies du ciel. Et certes, je sais bon gré à celui qui a dit : Qu'est-ce que Marie? une nouveauté éternelle; une fleur qui est toujours à son matin; un soleil sans éclipse; une beauté telle, que plus vous la regardez, plus vous l'admirez et la trouvez belle. On voudrait être tout œil, tout cœur, tout main; pour la voir, pour l'aimer, pour la prendre et en faire son trésor.

Encore une fois, que veut donc dire Salomon, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil? Cela est vrai, dit Tostat, en ces temps grossiers, où ce qu'il y avait de plus beau est méprisé maintenant (1). Des lions d'ivoire qui ornaient un trône, des lames d'or qui le recouvraient, et choses semblables! Mais les choses nouvelles et miraculeuses, les choses vraiment belles, se gardaient pour la venue du Messie et de sa sainte Mère. Le voulez-vous voir, Salomon? Je vous le ferai dire à vous-même : *Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, toute remplie de délices et appuyée sur son bien-aimé* (2). Ce n'est pas de la reine votre épouse que vous dites ces mots; le Saint-Esprit vous les a fait dire de sa chère épouse, de sa colombe, de la Mère du Verbe éternel. Que les hommes admirent un objet, c'est peu de chose; ils s'étonnent de tout. Mais tout le paradis, dit saint

(1) *Non est factum tale opus in universis regnis.* — Scilicet, non erat tale solium in totâ terrâ, nec fuerat antè hoc. Posteà autem an fuerit, non est admirandum; quia junior ætas fecit alia magnificentiora quàm fuerint in illo rudi sæculo, et veteri ætate : et fuerunt aliqui ditiores post Salomonem, licet antè eum nullus Rex ditior fuerit. (TOSTAT. *in* 3 *Reg.* Cap. 10. quæst. 7.)

(2) Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum. (*Cant.* 8. 5.)

Bernard, est ravi en admiration devant la bienheureuse Vierge Marie (1). C'est l'étonnement des anges, de voir une tendre vierge de quinze ans, plus riche de grandeurs que toutes les hiérarchies du ciel. Que dis-je, l'étonnement des anges? Dieu même qui l'a formée l'admire avec joie et avec ravissement. O prodige du ciel, s'écrie saint Ignace martyr, ô spectacle saint et digne de Dieu (2)! Il n'appartient qu'à Dieu de contempler cet assemblage de toutes les beautés et le riche trésor de ses perfections. Apelles, le premier peintre de l'antiquité, fit un jour un tableau si parfait, qu'en l'admirant il mourut de joie (3). Dieu ne saurait mourir de joie; mais puisque, par compassion pour l'homme, il a pris notre nature mortelle, il pourrait bien mourir d'amour. Et saint Bernard a bien osé dire qu'il se fût incarné pour l'amour seul de sa très-sainte Mère, en considération de la beauté incroyable de son âme et de la bonté ineffable de son cœur (4). *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, vous avez blessé mon cœur* (5); car assurément votre ravissante beauté m'a comme arraché du sein de mon Père, pour me jeter dans votre sein virginal, et me rendre, de votre père, votre Fils bien-aimé.

IV. — De grâce, quelle est la pensée de ce docte Grec

(1) Ipsis quoque Angelis lucis miraculo fuit. (S. BERNARDUS, *Serm.* 2. *de Assumpt.*)

(2) Aspectum hujus (si fas sit fari) cœlestis prodigii et sacratissimi spectaculi. (S. IGNATIUS martyr. *Epist.* 1. *ad Joan.*)

(3) Invidit mors, peractâ parte, nec qui succederet operi ad præscripta lineamenta inventus est. (PLINIUS. *Histor. mundi.* Lib. 35. c. 10.)

(4) Propter hanc Verbum Dei caro factum est. (S. BERNARDUS, vel antiquus auctor. *Serm.* 3. *in Salve, Regina.*)

(5) Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum. (*Cant.* 4. 9.)

qui, rempli d'un saint enthousiasme, appelle Notre-Dame l'astrolabe de la divinité, ou le merveilleux instrument avec lequel on mesure l'immensité et l'on prend la hauteur du grand Dieu? Au moyen de cet instrument divin, nos pères, ensevelis dans l'ombre des péchés, ont été éclairés d'une lumière céleste et ont entrevu dans le lointain la levée du Soleil de justice, la gloire de notre race qui les a consolés (1). L'empereur Néron avait, au rapport de Suétone, une pierre précieuse dans laquelle on voyait toute la ville de Rome; et Moïse en portait une où la nature avait gravé un Dieu donnant à un homme un Décalogue. Ne nous sera-t-il pas permis de dire que Dieu a fait l'âme de Notre-Dame comme une glace qui reçoit en raccourci le soleil de la divinité; et que, comme le Grand-Prêtre portait sur son cœur douze pierreries où étaient enchâssées les douze tribus d'Israël et tout l'honneur du peuple de Dieu, ainsi le Père éternel a pris plaisir à déposer en la personne de la glorieuse Vierge Marie les trésors de sa sagesse infinie? Il a réuni tout ce qu'il y avait de bon et de beau épars parmi les créatures, et l'a placé en ce cœur aimable, où devait reposer un jour son unique Fils. Et c'est peut-être ce que veut dire l'Ecclésiastique par ces paroles : *Dieu a fait un ouvrage où il a mis toute sa gloire* (2), et qu'il a émaillé de sa majesté. En sorte que pour comprendre les richesses de Dieu, il ne faut que voir cette princesse du paradis, le domaine et le trésor portatif de la très-sainte Trinité. Le roi Assuérus

(1) Ave sis, dioptra perspectiva, quâ ii qui in tristi peccatorum umbrâ obsiti essent, venientem ortum de cœlo cum gloriâ suscipientes justitiæ Solem, mirabiliter illustrati sunt. (S. ANDREAS CRETENS. *Serm. de Annuntiat.*)

(2) Gloriâ Domini plenum est opus ejus. (*Eccli.* 42. 16.)

voulant faire éclater la gloire et les richesses de son empire et montrer la grandeur de sa puissance, fit un festin magnifique à tous les princes de sa cour. On avait tendu de tous côtés des tapisseries de fin lin, de couleur de bleu céleste et d'hyacinthe. Des lits d'or et d'argent étaient rangés en ordre sur un pavé de porphyre. Ce festin dura cent quatre-vingts jours, et aboutit à épouser une Juive d'une rare beauté et à montrer à tous les grands de l'empire une reine accomplie. Selon plusieurs commentateurs, dont je partage le sentiment, ce fait est une figure. Dieu voulait faire un jour le corps de Notre-Dame comme un pavillon divin et un paradis dans lequel son Fils devait épouser la nature humaine. Les anges et les hommes devaient adorer en ce chef-d'œuvre la puissance divine et admirer cette beauté virginale capable de gagner le cœur du Père, d'attirer dans son sein le Verbe éternel et de devenir l'épouse du Saint-Esprit. Ce qui a donné à un patriarche d'Orient la hardiesse de dire un mot bien haut : Tout ce qui est en vous, ô Mère de Dieu, est ravissant ; tout est au-dessus de la nature, tout est grand, tout surpasse les forces des plus grands saints (1). Ce ne sont que miracles sur miracles, et le monde est forcé de dire en vous contemplant qu'il fallait un Dieu qui vous adoptât pour sa fille, un Dieu qui vous choisît pour épouse, un Dieu qui s'humanisât dans votre sein.

V. — Mais que doivent dire les anges du ciel, et quel ne doit pas être leur étonnement, quand ils voient que c'est d'un peu de terre et d'un souffle de sa bouche que

(1) Omnia tua sunt admirabilia, ô Deipara, omnia suprà naturam, omnia ingentia, et aliorum vires superantia. (S. GERMAN. patriarch. C. P. *Orat. de zonâ B. V.*)

Dieu a fait cette merveille plus belle que tout le paradis? Que doivent-ils penser quand ils entendent les hommes parler si hardiment? Voici, dit saint Bonaventure, un ouvrage admirable, un vase si rempli de la divinité, que ni les hiérarchies du ciel, ni les royaumes de la terre, ni les trésors des âbîmes n'ont rien qui approche de la beauté ineffable de cette créature qui sera un jour mère de son Créateur (1). Quand Dieu, selon la pensée des rabbins, voulut paraître plein de majesté, il fit le ciel parsemé d'étoiles et s'en para comme d'un vêtement royal. Il se mit dans les fleurs et dans les parfums, quand il voulut faire sentir sa douceur. Afin de montrer ses richesses, il pénétra dans le sein de la terre, où il affina l'argent et l'or. Pour faire frémir l'univers à la pensée de sa justice, il habita les nuées tonnantes, et de là darda ses carreaux. Mais quand il voulut opérer les miracles consolants de ses éternelles miséricordes, il se cacha dans le cœur de Notre-Dame; et c'est là proprement le lieu de ses merveilles. Marie, dit saint André de Crète, est l'atelier du Saint-Esprit où Dieu se renferme et fait ses miracles; elle est le laboratoire où le Verbe a fait avec les hommes des contrats divins (2). C'est en elle que Dieu agit en Dieu. Tout le reste ne lui coûte qu'un acte de vo-

(1) Antonomasticè opus Domini mirabile est Maria, de quo dicitur in Ecclesiastico : Vas admirabile, opus Excelsi. Verè opus mirabile, quia nusquàm invenitur simile. Undè hoc dicitur : Non est factum tale opus in universis regnis. Non utiquè in regno cœlestium, non in regno terrestrium, non in regno infernorum; quia nullum tale opus in cœlo, nullum tale in mundo, nullum tale in limbo fuit. (S. Bonaventura, in *Speculo B. M. V.* Lect. 7.)

(2) Celebris divinorum cum hominibus contractuum officina (S. Andreas Cretensis. *Orat.* 1. *in Dormitionem sanctissimæ Deiparæ, Dominæ nostræ.*)

lonté. Que la lumière soit faite, et la lumière est faite : l'exécution va de pair avec le commandement. Mais pour créer la reine de l'univers, il faut bien d'autres efforts, il faut roidir son bras et en déployer toute la puissance, parce qu'il s'agit de faire un prodige en Israël si grand, que personne ne l'entendra sans que les oreilles lui tintent, non de frayeur, mais de saisissement et d'admiration. Remercions Dieu de ne pouvoir pénétrer les grandeurs de sa Mère : en la voyant si grande et nous si petits, nous serions glacés d'effroi, et nous n'oserions jamais nous qualifier de ses serviteurs ; bien moins aurions-nous la hardiesse impardonnable de nous dire ses enfants : tandis qu'à la faveur de notre ignorance, nous ne craignons pas de commettre ces attentats innocents.

Le cœur ne vous rit-il pas d'aise quand vous entendez dire de celle que vous aimez tant : Qu'est-ce que Marie? Marie est tout ce que vous voyez et tout ce que vous ne voyez pas (1) ; car c'est de tout ce qui se peut voir et de tout ce que votre esprit ne saurait voir, mais que Dieu sait faire, que la toute-puissance divine a composé ce grand et aimable chef-d'œuvre. Saint Bernard, ou quelque ancien auteur, l'a dit plus explicitement : Réunissez tout ce qu'il y a de magnifique dans les saintes Écritures, de varié dans la création, de riche dans les trésors de la grâce, de précieux dans l'épargne de Dieu, et vous en ferez la personne de l'ineffable Mère du Verbe incarné (2). N'est-ce pas ce

(1) Quid est Deus? Quod vides totum, et quod non vides totum. (SENECA. *Præfat. in Lib. quæst. natural.*)

(2) Ipsa tabernaculum Dei, ipsa templum, ipsa domus, ipsa atrium, ipsa cubiculum, ipsa thalamus, ipsa sponsa, ipsa filia, ipsa arca diluvii, arca testamenti, urna aurea, ipsa manna, virga Aaron, vellus Gedeonis, porta Ezechielis, civitas Dei, ipsa cœlum, ipsa terra, ipsa sol, ipsa

que veut dire l'Église, quand, au jour de la Conception immaculée et de la Nativité de Notre-Dame, elle nous dit : *Le Livre de la génération de Jésus-Christ* et de Marie, sa sainte mère? Quel livre que celui-ci! Ce ne sont que princes, que rois, que pontifes, que saints, les personnages les plus augustes de l'univers. Avouons donc que la souveraine Princesse du ciel est la merveille des ouvrages divins, puisque le soleil ne lui sert que d'ombrage, la lune de marchepied, les astres de couronne, le ciel de domaine, les anges de ministres, les rois de serviteurs. La nature et la grâce la parent à l'envi; et Dieu, qui l'a faite si belle, lui dit avec complaisance : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, il n'y a point de tache en vous* (1).

J'avoue que mon esprit se perd en voulant développer une pensée du bienheureux Pierre Damien. La Divinité, dit-il, s'est répandue et comme liquéfiée dans le sein de la Vierge Marie (2). Que veut dire ce saint cardinal, en appelant l'incarnation une liquéfaction de la Divinité? Il est dit, dans l'Apocalypse, que la cité de Dieu est toute faite d'or brillant comme le cristal (3); tellement, que l'or liquéfié dans le cristal, et le

luna et stella matutina —fons quoque hortorum, et lilium convallium; desertum ipsa, et terra repromissionis lacte et melle manans—paradisus est—panis est, oleum est, vinum est, arbor est, virga est, cedrus est, cypressus est, platanus est, cinnamomum est, balsamum est, myrrha est, thus est, oliva est, nardus est—soror et mater est. Et ut breviter concludam..... (S. Bernardus, vel antiquus auctor. Serm. 3. *in Salve, Regina*, n. 21.)

(1) Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. (*Cant.* 4. 7.)

(2) In hujus utero majestas Altissimi mirabiliter liquefacta, sicut adipe et pinguedine replevit terras, infudit cœlos, inferna respersit. (S. Petr. Damian. *Serm. de Annuntiat. beatissimæ Virg. Mariæ.*)

(3) Ipsa verò civitas, aurum mundum simile vitro mundo. (*Apoc.* 21. 18.)

cristal fondu dans l'or, forment une composition si parfaite, que l'or semble devenu cristal et le cristal changé en or; et de ce mélange précieux est bâtie la Jérusalem du ciel. De même, la Divinité s'étant liquéfiée dans la Vierge, et la Vierge se trouvant abîmée dans l'océan de la Divinité, de cet or de la Divinité, et de ce cristal de la pureté, on a fait une cité de Dieu et un divin tabernacle que Dieu habite en personne; et c'est ce qu'on appelle la très-immaculée Vierge Marie. Je ne m'étonne plus qu'une grande servante de Dieu assure avoir appris d'un ange, que ce grand monde qui frappe nos sens n'était que le fourreau du petit monde qui est la très-sainte Mère de Dieu; de manière que tout ce qu'il y a de beau dans le grand, n'est que l'enveloppe grossière qui devait couvrir le petit monde, mille fois plus précieux devant Dieu que le grand, et aussi plus utile aux hommes et aux anges (1). Que Salomon cesse donc de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, à moins d'ajouter : Excepté Marie; ou bien, que l'on avoue que Salomon ne parle que de ce qui est beau sur la terre, et que Notre-Dame est non-seulement le miracle de la terre, mais des cieux mêmes, l'étonnement et l'amour des hommes, des anges et de l'adorable Trinité.

(1) Mundo itaque et creaturis omnibus, præter solum hominem, perfectis, et divino aspectui cum pulchritudine reverenter assissentibus, adhuc unus minor mundus coràm Deo, cum omni venustate increatus adstabat, à quo major gloria Deo, et Angelis major lætitia, atque omni homini, ejus bonitate frui volenti, major utilitas quàm de hoc majori mundo provenire debebat. O prædulcis Domina, Virgo Maria, omnibus amabilis, omnibus utilis; per hunc minorem mundum non incongruè tu intelligeris. (S. Birgitta, in *Sermone Angelico*. C. 5.)

CHAPITRE DEUXIÈME.

De la très-profonde humilité de la glorieuse Vierge Marie, et des motifs qu'elle peut avoir pour s'humilier avec vérité et solidité.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.
Il a regardé la bassesse de sa servante.
(S. Luc. 1. 48.)

I.—Deux vertus, selon saint Bernard, ont déterminé d'une manière plus efficace la très-sainte Trinité à choisir la glorieuse Vierge Marie pour l'incarnation du Verbe : son humilité et sa virginité. Elle a plu à cause de sa virginité, elle a conçu à cause de son humilité (1). Puisque nous parlons des perfections qui ont rapport à la maternité divine, nous devons donc commencer par traiter de ces deux vertus.

Tout le monde dit bien que la très-sainte Mère de Dieu était très-humble; mais presque personne ne nous dit comment, par quels motifs, avec quelle vérité et solidité elle pouvait l'être. Car saint Bernard, qui d'ailleurs sait assez le secret de ses affaires, dit qu'il ne peut comprendre comment elle pouvait être humble, ni sur quoi elle pouvait fonder son humilité, qu'il

(1) Et si placuit ex virginitate, tamen ex humilitate concepit. (S. Bernard. *Serm.* 1. *in* Missus est.)

regarde pour cette raison comme un miracle impénétrable. D'où vous vient, ô heureuse Vierge, cette humilité, et surtout une si grande humilité (1)? Nous ne savons, en effet, nul motif du monde sur lequel vous la puissiez asseoir et appuyer solidement.

Les saints sont humbles et ont mille raisons de l'être. Les uns à cause de leurs infirmités corporelles; or Notre-Dame eut un corps parfaitement bien composé, et elle vécut soixante-trois ou soixante-douze ans sans aucune altération de sa santé. Les autres à cause de leur fragilité spirituelle, de leurs passions déréglées, de leur défaut de coopération aux grâces de Dieu, de leur inconstance, de leur froideur, de leurs péchés passés, de leurs imperfections journalières, de l'incertitude de leur persévérance et de leur fin; ils se trouvent d'ailleurs si imparfaits en comparaison des autres; tous ces motifs sont véritables et solides. Mais Notre-Dame n'avait rien de tout cela qui pût la contraindre à avoir une profonde humilité. Car nulle passion ne lui donnait de peine; elle en était parfaitement maîtresse. Jamais la moindre tache du péché ne souilla son âme; jamais nulle surprise de la moindre pensée, du moindre regard, de la plus légère parole. Elle coopérait aux grâces de Dieu dans toute l'étendue de ses puissances; elle était assurée de sa prédestination, assurée qu'elle ne commettrait pas le plus léger péché véniel. Elle rendait à Dieu si fidèlement tout ce qu'elle avait reçu de lui, que jamais elle n'eut la moindre pensée de vanité qui pût lui déplaire. Son corps et son âme étant donc dans une intégrité si parfaite, qu'il

(1) Undè tibi humilitas, et tanta humilitas, ô beata? (S. Bernard. *Serm. 4. in Assumpt.*)

n'y avait pas même en elle l'ombre d'aucun défaut; sachant d'ailleurs ce que l'Archange Gabriel lui avait dit, qu'elle était pleine de grâce et du Saint-Esprit, sur quoi pouvait-elle appuyer cette pensée profonde de son humilité? C'est ce qu'on ne dit pas, et ce qui peut à peine se comprendre.

Cependant il faut regarder comme une vérité très-certaine que la Reine du paradis fut la plus humble de toutes les créatures; humble, non d'une humilité de modestie ou de dévotion, comme le sont la plupart des humbles, mais d'une humilité véritable, solide, fondée. Il faut même ajouter que dans le ciel elle est plus humble qu'elle ne fut jamais sur la terre, et que, ne pouvant devenir réellement plus humble, elle ne perd jamais ce sentiment ineffable de sa petitesse, par lequel elle voudrait s'abaisser à chaque instant de plus en plus. Si Dieu pouvait croître en grandeur, sa fille chérie croîtrait sans aucun doute en humilité; mais cela est impossible. Que fait donc Marie? Elle pénètre et s'abîme de plus en plus dans les infinies perfections de Dieu, afin d'augmenter sans cesse le bas sentiment qu'elle a d'elle-même; et à la vue de tant de grandeur et de bassesse, elle se prosterne toujours plus profondément devant la majesté infinie du grand Dieu, et l'adore avec plus de modestie et de vénération. Mais pour comprendre la solidité de l'humilité de la très-sainte Vierge, il faut découvrir les motifs qu'elle a de s'anéantir ainsi devant Dieu, et sur quoi cet anéantissement est fondé.

II. — En premier lieu, on peut croire que Marie, considérant les abaissements volontaires du Verbe dans le mystère ineffable de l'Incarnation, qu'elle comprit

mieux que toutes les créatures, se disait, comme je ne doute nullement qu'elle ne l'ait dit un million de fois : Puisqu'un Dieu infini abaisse sa souveraine grandeur jusqu'au centre du néant, n'est-il pas raisonnable que moi qui suis sa créature, je descende plus bas que celui qui est mon créateur? Mais où descendrai-je, et où irai-je pour me mettre où je dois être, c'est-à-dire au-dessous de lui? Est-ce beaucoup à l'homme de s'humilier, quand il voit le Dieu du ciel si humble, et parvenu au dernier terme de l'abaissement? Cette pensée dont elle comprenait toute la force, était extrêmement pressante pour son âme, et maintenant encore Dieu voit comment dans le ciel elle sait en user et en faire profit pour s'abîmer devant lui.

De la divinité du Verbe passons à l'humanité qu'il a revêtue dans le sein de Marie. Quand elle savait de science certaine que son doux Jésus, en tant qu'homme, était la plus humble des créatures; que jamais personne n'adora la Majesté divine ni avec une crainte plus filiale, ni avec un respect plus profond, je le demande, quels actes d'humilité héroïque n'exerçait-elle pas au fond de son âme? Puis, quand elle entendait ce même Fils enseigner : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur* (1), et qu'elle savait que rien n'est aussi agréable à Dieu que l'humilité, quels devaient être les transports de ses abaissements intérieurs, et ses désirs de plaire au Père éternel et d'imiter son divin Fils?

Mais abandonnons les comparaisons, et entrons dans la solidité même des pensées de la Vierge Marie. Elle a reconnu que ce n'était qu'en considération de son hu-

(1) Discite à me, quia mitis sum, et humilis corde. (MATTH. 11. 29.

milité (1) qu'il avait plu à la douceur de la divine miséricorde de la faire Mère de son Dieu ; tellement que tout son bonheur venait de la bonté ineffable de son Créateur, et de la connaissance qu'elle avait de son propre néant. Or, s'il fallait mesurer l'humilité de Marie par la grandeur de sa dignité, Dieu ayant coutume d'exalter ses créatures à proportion qu'elles se sont abaissées devant lui, où nous conduirait cette pensée? Car les saints nous disent que la dignité de Mère de Dieu arrive en une certaine façon jusqu'à l'infini, et qu'en fait de maternité, Dieu lui-même n'en saurait réaliser ou imaginer une plus sublime. Mais si cette dignité élève Marie presque infiniment, ne faut-il pas nécessairement conclure que son humilité descendait presque jusqu'à l'infini, et jusqu'au centre le plus profond où le cœur d'une pure créature pût jamais pénétrer? Aussi combien Notre-Dame, éclairée de tous les rayons du Soleil de justice, et entrant dans cette vérité, ne s'abaissait-elle pas dans son âme? A quel point n'arrivait pas le bas sentiment qu'elle avait d'elle-même? Et comme elle aimait à répéter avec le saint Roi dont elle est la fille : *Seigneur, toute ma substance, tout mon être est un pur néant devant vous* (2)? Comment ne m'estimeriez-vous pas infiniment petite, Roi des nations, grand Dieu de l'univers, puisque moi-même, chétive créature, je me vois si vile, qu'en vérité je ne connais rien de si petit que moi? Disons donc que si la mesure de l'élévation à quelque grandeur doit être l'humilité, Marie qui a été élevée incomparablement plus haut que toutes les créatures, s'est aussi abaissée et anéantie au-

(1) Quia respexit humilitatem ancillæ suæ. (Luc. 1. 43.)
(2) Substantia mea tanquàm nihilum ante te. (Ps. 38. 6.)

dessous d'elles toutes, et que par conséquent il n'y eut jamais pure créature ni plus haute, ni plus basse, ni plus élevée, ni plus humble que la très-sainte Vierge Marie, Notre-Dame, reine des Anges et Mère de Dieu.

Ne doutons point qu'elle ne gardât exactement cette loi de l'Esprit-Saint, son époux : *Plus vous êtes élevée* par les grâces que Dieu a mises en vous, *plus vous devez vous humilier en toutes choses* et vous abaisser au-dessous de tous (1). Or les saints et la théologie nous enseignent qu'elle seule eut plus de grâces que tous les anges et tous les saints, je ne dis pas pris à part, mais réunis comme en un seul; de plus qu'à chaque acte de vertu qu'elle exerçait, elle augmentait ou doublait son mérite. Puis donc qu'elle seule eut plus de grandeur et plus de grâces que tous les saints ensemble, ne fallait-il pas, pour garder le commandement du Saint-Esprit, qu'elle s'humiliât aussi plus que ne l'ont jamais fait tous les saints? Ne fallait-il pas, pour soutenir cet édifice de vertus et de grâces qui s'élevait à une hauteur si prodigieuse, que son humilité, qui en est le fondement, fût la plus profonde que nous puissions imaginer? Aussi, maintenant que cette heureuse Vierge considère pleinement dans le ciel tous ces mystères, avec quel bas sentiment de soi-même ne s'anéantit-elle pas devant la majesté incompréhensible de ce grand Dieu!

III. — Il y a deux sortes d'humilité : l'une que l'on peut appeler de modestie et de dévotion; l'autre qui résulte de la force même de la vérité. Cette dernière sorte d'humilité est moins un abaissement volontaire

(1) Quantò magnus es, humilia te in omnibus. (*Eccli.* 3. 20.)

qu'une ingénuité et une confession très pure de la réalité. Elle est aussi l'humilité vraie, l'humilité solide et toute massive, si bien fondée qu'elle ne s'ébranle jamais et qu'elle irait toujours croissant, même dans le ciel, si les vertus pouvaient avoir de l'accroissement dans la patrie ; et c'est là l'humilité de Notre-Dame. Pour la bien comprendre, il faut présupposer qu'il n'y a nulle proportion du fini à l'infini, et qu'il ne peut y en avoir absolument aucune. Il y a proportion d'une goutte d'eau à tout l'Océan, d'un grain de sable à la capacité des cieux ; car vous pourriez redoubler cette goutte d'eau et ce grain de sable tant de millions de fois, que vous égaleriez enfin la mer et le ciel qui sont finis. Mais quand vous multiplieriez par millions et millions une chose finie, jamais elle ne parviendra à égaler l'infini, et il sera toujours vrai de dire qu'il y a entre cette chose finie et l'infini une distance infinie. Ce principe posé, je dis que la sainte Vierge voit évidemment que tout ce qu'il y a en elle du côté de la nature, de la grâce et de la gloire, est fini ; et que l'âme finie n'est pas capable de recevoir et de soutenir les choses infinies. Elle voit la vaste étendue de l'immensité de Dieu et de ses perfections divines, et la distance infinie de tout ce qui est créé à cette immensité. Elle comprend que, quand elle aurait un million de vertus plus éminentes, tout cela étant fini n'est rien comparé à l'infini ; d'où il résulte qu'elle se voit si petite et s'estime si basse, qu'elle se juge absolument indigne d'attirer les regards de cette grandeur infinie de son *Dieu*, et que plus elle connaît cette immensité du Créateur, plus elle reconnaît la bassesse de son être dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire. Elle dit avec Isaïe, et comprend bien mieux que ce prophète, que

tout l'univers et mille univers, que la Mère de Dieu elle-même et un million de créatures aussi relevées que la mère de Dieu, comparés à l'infinité de la majesté divine, sont infiniment moins qu'une goutte d'eau comparée à des millions d'océans. Je le dis bien haut; il est indubitable que toute créature est indigne d'être comparée à la Mère de Dieu; cependant, il est également assuré que nous ne sommes pas si éloignés d'elle qu'elle se reconnaît éloignée de Dieu, parce que quand nous n'aurions qu'un seul degré de grâce, et que Marie en aurait dix millions et encore dix millions, notre degré répété vingt millions de fois égalerait les degrés de Notre-Dame; mais quand elle deviendrait cent millions de fois plus relevée qu'elle n'est, Dieu serait toujours infiniment plus grand qu'elle, parce que, comme nous l'avons déjà dit, la distance d'une chose finie comparée à l'infini est toujours infinie. Et cette pensée est si forte, que plus la glorieuse mère de Dieu croît en lumière de gloire, plus aussi elle pénètre cette vérité, et si, comme nous l'avons déjà dit, les vertus pouvaient avoir de l'accroissement dans le ciel, plus elle voudrait à chaque instant s'humilier davantage devant Dieu avec les saints vieillards de l'Apocalypse, et plus bas que tous les saints du paradis.

Ajoutez que Marie étant par excellence la Vierge fidèle, elle rapporte à Dieu plus fidèlement et plus purement que tous les saints tout ce qui est de Dieu, et ne se réserve que le pur néant. Sans doute elle a été prédestinée et choisie pour être mère de Dieu, remplie de grâces, douée d'une infinité de perfections. Cela est vrai, dit-elle, mais toutes ces faveurs me viennent si purement de la seule bonté de Dieu, que plus il me fait de bien et plus je me confonds, considérant

que tout ce qu'il y a de bon en moi vient de sa miséricorde, et que ce qui n'est rien est de moi. De sorte que toute la lumière de son entendement, toutes les vertus de son âme, ne semblent la porter qu'à connaître plus *purement que tout ce qui est en elle* vient de Dieu, que tout est à Dieu, que tout est dû à Dieu, et qu'il ne lui reste plus qu'à se demander : Pourquoi Dieu m'a-t-il choisie plutôt qu'une autre? Par quel excès de bonté a-t-il mis en une créature si pauvre que moi ces grâces qu'il pouvait aussi bien accorder à une autre? Et qu'ai-je fait à Dieu pour qu'il ait daigné jeter les yeux sur moi, et non sur une autre? Plus je considère cette miséricorde impénétrable de sa toute bonté, et l'excès de sa libéralité envers sa servante, plus je dois me plonger dans l'abîme de mon néant pour adorer sa souveraine grandeur, à l'exemple de son Fils unique qui a choisi l'humiliation et l'anéantissement, pour honorer l'*immensité* de ses infinies grandeurs.

IV.—La Reine du ciel faisait et fait encore une autre considération infiniment puissante que voici. Elle est très-assurée, il est vrai, que Dieu ne la privera jamais de sa grâce ni de sa gloire. Cependant, elle voit qu'à la rigueur, si Dieu le voulait faire absolument, aucune puissance ne pourrait s'y opposer. Elle voit également que, quand il n'y aurait aucune créature de sauvée, Dieu ne serait pas moins Dieu qu'il ne l'est maintenant; que la créature, privée des grâces de son Créateur, tomberait dans un abîme de confusion; d'où elle conclut que c'est par pure libéralité que Dieu l'a faite ce qu'elle est, et qu'il la conserve dans cet heureux état. Car, que Dieu nous prive un instant de son secours, et à cet instant même, la nature, la grâce, la gloire et tout ce

qui existe rentre aussitôt dans le néant. Marie, qui pénètre jusqu'au fond de cette vérité, voit l'éternelle et continuelle dépendance où nous sommes de la bonté et de l'action divine; elle voit d'un autre côté si clairement l'extrême pauvreté de la créature et son impuissance absolue, qu'elle ne peut s'empêcher de reconnaître son extrême bassesse et l'obligation qu'elle a envers Dieu, qui la conserve dans l'être de la nature, de la grâce et de la gloire, où d'elle-même elle ne pourrait se maintenir un seul instant. Et comme elle comprend mieux cette vérité que tous les saints du paradis, de là vient qu'elle est la plus dépendante de Dieu, la plus humble et la plus pleine de vénération et de respect envers la divine Majesté.

Le motif suivant n'agissait pas avec moins de force sur l'âme de Notre-Dame tandis qu'elle était sur la terre. Elle savait que Dieu prend un plaisir singulier dans l'humilité de ses créatures; que rien ne lui est aussi agréable que cette vertu, et que si quelque chose en elle avait été capable d'attirer Dieu sur la terre, c'était l'humble reconnaissance de son néant, ou son humilité. Elle fut agréable aux yeux du Très-Haut à cause de sa virginité; mais c'est à cause de son humilité qu'elle devint mère de Dieu. Elle savait que l'unique moyen de gagner le cœur du Père céleste était de s'anéantir devant la divine Majesté; que les grâces ne se distillaient jamais avec plus d'abondance que dans les cœurs humbles et abîmés dans le centre de leur néant; que pour être la reine de tous les saints, il fallait être plus humble que tous les saints; que sa fidélité exigeait absolument qu'elle reconnût que tout ce qu'elle avait de bon venait de Dieu, et que par conséquent elle devait tout rendre à Dieu, ne se réservant

que l'impuissance et le néant. Quels actes excellents d'humilité ne faisait donc pas cette Vierge pure qui pesait si bien tous ces motifs, surtout celui de plaire à Dieu et de le contenter; et comme elle s'abîmait intérieurement en la présence divine, n'estimant rien d'aussi bas et d'aussi méprisable qu'elle, et se faisant aussi petite que Dieu est grand!

En effet, selon la remarque de plusieurs interprètes et de plusieurs saints, que dit-elle dans son cantique, qui est celui de la modestie? Il a regardé, non l'humilité, ce serait se louer trop hautement; mais la bassesse, l'extrême bassesse de la dernière de ses servantes, et c'est ce qui a excité sa commisération. Car ce n'est pas qu'il y eût rien en moi qui pût attirer ses regards, oh non! mais c'est par un pur effet de sa bonté que, jetant les yeux sur moi, il a voulu faire de mon néant tout ce qu'il en a fait. *Il a déployé la puissance de son bras* (1). Je suis si petite, que ce grand effort était nécessaire; mais plus je suis petite, plus il a montré sa grandeur; et c'était moi qu'il devait choisir afin de faire voir qu'il était tout-puissant. Je me perds quand je veux approfondir ce mystère, et je ne saurais assez remercier les excès de son incompréhensible bonté. Étant la plus petite, j'ai plu au Très-Haut (2). Il a jeté sur moi les yeux, et ma petitesse même a touché son cœur; car qu'il ait pu découvrir en moi rien qui fût digne de son immensité, hélas! la moindre pensée ne m'en est jamais tombée dans l'esprit, par la grâce de Dieu.

(1) Fecit potentiam in brachio suo. (Luc. 1. 51.)
(2) Cùm essem parvula, placui Altissimo. (*Liturg. Offic. in fest. B. M. V. per annum.*)

V.—Que ne savons-nous les autres motifs de s'humilier qu'elle apprit de la bouche même du Verbe incarné ! Car je ne saurais m'ôter de l'esprit que voyant Jésus son divin fils parfaitement humble, elle ne lui demandât amoureusement, dans ses conférences de cœur à cœur, quels motifs il pouvait avoir d'être si humble, lui qui, comme Dieu, était égal à son Père, et comme homme était l'innocence, la perfection, la sainteté par essence. Je ne doute pas davantage que le Sauveur ne lui révélât plusieurs de ces motifs très-hauts et très-solides, et qu'elle ne les pratiquât à son exemple, en se disant : Si mon Fils et mon Dieu, étant ce qu'il est, infiniment élevé au-dessus de ma bassesse, trouve encore des raisons si puissantes et si vraies de descendre au dernier degré de l'humilité, ô Dieu, que dois-je faire, et où dois-je me mettre pour être à la place que je mérite, c'est-à-dire infiniment au-dessous de lui ? C'est lui qui est, et c'est moi qui ne suis pas; il est tout, et je ne suis rien. Si le tout se perd dans le néant, le néant ne doit-il pas se perdre en lui-même, et n'est-ce pas là ma vraie place? Je suis celui qui suis, disait un jour le Sauveur à une de ses servantes, et toi tu es celle qui n'es pas (1).

Mais enfin comment est-il possible que faisant des actions si éminentes et si parfaites, et ne commettant jamais la moindre faute, elle pût avoir une si profonde humilité ? Comment pouvait-il se faire que celle qui surpassait en perfection les Séraphins fût à ses yeux la plus petite, la plus basse et la plus méprisa-

(1) Scisne, filia, quæ tu es, et quis ego sum ? Si hæc duo noveris, beata eris. Tu enim es illa quæ non es; ego autem sum ille qui sum. (Apud BOLLAND. 30 April. *in Vita S. Cathar. Sen. Auct. Raim. cap.* Part. 1. c. 6.)

ble des créatures? Assurément cela est au-dessus de la portée de nos esprits et paraît impénétrable, j'ai presque dit incroyable. Cependant cela est vrai; car elle se disait à elle-même : Toutes ces actions, toutes ces vertus, et tout ce que le monde admire en moi, premièrement vient de Dieu, et, par conséquent, je ne m'en puis rien attribuer. En second lieu, que sont ces actions et ces vertus? Devant les hommes qui sont infiniment petits, c'est quelque chose; devant Dieu qui est infiniment grand, c'est moins qu'un grain de sable comparé à tout l'univers. Car enfin tout est limité, et l'immensité de Dieu est sans bornes; et il faut toujours en revenir à dire qu'il n'y a nulle proportion d'une chose finie à ce qui est essentiellement infini. D'où il suit que, quand j'aurais rempli le ciel de saints par mes soupirs; quand j'aurais un million de cœurs comme le mien, et un million de corps pour les immoler sur l'autel de la virginité; quand j'aurais assez de puissance pour produire un monde d'actions sublimes, tout cela serait fini, et par conséquent fort petit et comme rien devant Dieu; et que toujours il me resterait à considérer, d'un côté l'étendue infinie de la grandeur divine, de l'autre ma prodigieuse bassesse, qui m'obligerait toujours de m'abîmer dans la pensée de mon néant. Saint Paul avait travaillé plus que tous les autres apôtres, et il ne laissait pas de dire : *Cependant je ne suis rien* (1). Croirons-nous que Notre-Dame, qui était mille fois plus humble que saint Paul, n'en dît pas bien davantage dans son âme, et qu'elle n'imitât pas au suprême degré tant de saints, qui,

(1) Nihil enim minùs fui ab iis, qui sunt supra modum apostoli : tametsi nihil sum. (2 Cor. 12. 11.)

après avoir entrepris et exécuté de grandes choses pour la gloire de Dieu, ne laissèrent pas de se tenir pour des serviteurs inutiles, et de penser que si d'autres eussent reçu les mêmes grâces, indubitablement ils en auraient mieux profité? Il est vrai que Marie correspondait toujours de toute l'étendue de ses puissances aux grâces divines; mais comme sa modestie et son humilité étaient extrêmes, les bas sentiments qu'elle avait d'elle-même surpassaient comme infiniment ceux de tous les apôtres et de tous les autres saints.

VI. — Pour moi, je veux croire qu'elle disait souvent en son âme : Pour servir un Dieu infini et répondre à sa libéralité infinie qui m'a comblée d'infinies miséricordes, il faudrait lui rendre des services infinis, amour infini, humilité infinie, reconnaissance infinie. Mais, hélas, non-seulement ma faiblesse ne peut atteindre l'infini, mais ce que je fais est si peu de chose, que je suis honteuse de l'offrir à cette majesté infinie; ce que je puis est tellement éloigné de sa grandeur, que cette pensée me couvre d'une confusion véritable, mais filiale. Douce peine que je ne puisse jamais espérer d'égaler mes pouvoirs à mes devoirs, ni de rendre à Dieu nul service qui égale et ce que je lui dois et ce qu'il mérite. Qu'à tout jamais je lui demeure infiniment obligée et redevable, sans pouvoir m'acquitter de mes dettes, ni lui rendre ce que je lui dois à mille et mille titres! — Et tandis qu'elle disait ces mots, il est à croire que de grosses larmes de dévotion et d'un amour extrêmement tendre arrosaient ses joues virginales, et qu'elle répétait en son âme : Laissons, mon cœur, laissons gagner Dieu; confessons in-

gémument que nous sommes vaincus, et qu'il n'est pas possible de lui rendre ce que nous lui devons. Mais puisque nous ne pouvons pas nous grandir pour atteindre à sa hauteur, prosternons-nous en sa présence, et adorons son incompréhensible majesté, infiniment élevée au-dessus de nos têtes; humilions-nous sous ses pieds, et abîmons-nous dans le centre du néant; confessons que sa grandeur s'élève jusqu'à un infini, et que notre bassesse descend jusqu'à l'autre. Peut-être le rencontrerons-nous plus facilement dans notre néant que dans la sublimité de sa divinité. Disons avec Jacob, un de nos ancêtres : Maintenant je descendrai volontiers aux enfers; il me suffit que mon fils Joseph soit en vie, et qu'il gouverne en maître toute l'Égypte. Il me suffit que mon Dieu soit infini, immense, inaccessible; qu'il soit admiré des anges et des hommes, adoré du ciel et de la terre. Mon partage sera le centre de ma bassesse; et il est juste que, sa bonté m'ayant tirée du néant, je retourne à mon gîte, et me condamne à ce qui m'est dû, et que, confessant que mon tout n'est rien, dans ce bas et naïf sentiment, j'adore ce grand Dieu que j'aime mille fois plus que moi-même.

VII. — Enfin, voici encore un motif de l'humilité de Notre-Dame, et c'est le dernier que nous toucherons. Dans ses sublimes contemplations, elle disait ainsi : On peut me considérer, comme le reste des créatures, ou dans l'état de pure nature, ou dans celui de la grâce, ou dans celui de la gloire. Si on me considère dans l'état de pure nature avec le reste des créatures que Dieu vit de toute éternité et délibéra de créer, j'ai été tirée du néant : voilà mon extraction,

m'est-il permis de m'en glorifier? N'est-il pas juste, au contraire, que j'aie continuellement devant les yeux ce néant d'où je suis sortie? Si on me regarde dans l'état de la grâce, dont celui de la gloire est la suite, les grâces de Dieu sont un effet de sa pure bonté; il les donne à qui il lui plaît. Il lui a plu de se choisir une mère et de la combler de plus de faveurs que tous les saints. Pourquoi son infinie bonté me voulut-elle choisir plutôt qu'une autre? Qui plaida alors ma cause? Car s'il eût voulu en désigner une autre, qui s'y fût opposé? Cette autre, avec les mêmes grâces, ne se fût-elle pas rendue aussi digne ou même plus digne de cette distinction inouïe? O hauteur des richesses de Dieu! ô abîme de ses impénétrables secrets! Quelle obligation infinie ne lui dois-je pas avoir pendant toute l'éternité, et que rendrai-je à ce Seigneur bon et magnifique pour tous ses bienfaits! Saül, le premier monarque du peuple de Dieu, alla se cacher quand il apprit que l'on se proposait de le faire roi. Où fuirai-je donc quand j'apprends que Dieu veut me faire la Reine du ciel et me choisit pour sa mère? Où trouverai-je un lieu assez caché pour m'y retirer, et témoigner par là le juste sentiment de ma bassesse et de ma trop réelle indignité? Moi devenir la mère de mon Créateur! Qu'est-ce que Dieu, et que suis-je? Comment s'accomplira cet incompréhensible mystère? A moins peut-être que l'abîme de mon néant ne crie vers l'abîme de son immensité, et ne confesse qu'il n'appartient qu'à sa bonté et à sa puissance de faire ce chef-d'œuvre et d'accomplir le prodige des prodiges. Si l'on ne peut mieux reconnaître sa grandeur et ses bienfaits qu'en s'abaissant devant lui, n'est-il pas juste, puisque par un excès d'amour il m'a comblée

de plus de grâces que tous les saints, que je m'abaisse aussi plus que tous les saints, afin de lui témoigner plus de fidélité et plus de reconnaissance? J'avoue que plus je l'aime, plus j'éprouve un désir extrême de l'aimer; mais si l'unique moyen d'être élevé à un plus haut degré d'amour est l'anéantissement de soi-même, ne dois-je pas essayer de surpasser tout le monde en m'anéantissant devant lui, afin qu'il lui plaise de m'approcher toujours plus de son cœur, et de me communiquer avec plus de libéralité son amour?

CHAPITRE TROISIÈME.

Ce que les saints Pères ont dit de l'humilité de Notre-Dame, et comment nous pouvons l'imiter en cette vertu.

Hi levabunt vocem suam, atque laudabunt.
Ceux-ci élèveront leur voix, et ils vous loueront.
(Is. 24. 14.)

I. — Si l'on pouvait supposer que Notre-Dame voulût l'emporter en un seul point sur son divin Fils, et avec une confiance toute maternelle lui disputer la préséance, je croirais volontiers que ce fût à l'égard de l'humilité. Mon fils, pouvait-elle lui dire, je vous le cède en tout le reste. Vos grandeurs sont infinies; vous êtes mon Père, mon Créateur, mon Dieu et mon tout. Ces titres vous conviennent; je les adore. Mais étant Dieu, que vous soyez humble, et plus humble qu'une pure et bien faible créature; que vous ne souffriez pas que l'on parvienne à vous vaincre même en ce point; ah! mon Fils, laissez-nous au moins la gloire d'être toujours à vos pieds, et plus bas, et plus humbles que vous. Aussi bien, ne suis-je que votre servante; et votre Père m'a confirmé ce titre par l'Archange Gabriel, quand je lui dis : *Voici la servante du Seigneur* (1). Mettez-vous donc, mon Seigneur et mon

(1) Ecce ancilla Domini. (Luc. 1. 38.)

Fils, aussi bas qu'il vous plaira; mais quelque part que vous soyez, au degré le plus bas de l'humilité, que là même je puisse me dire votre servante, et que cet honneur me demeure à jamais. — Dieu, quel langage! Les hommes ne parlent que de préséance; ils veulent être plus estimés que les autres; et voilà une dispute admirable, où le fils veut être plus bas que la mère, où la mère ne veut être qualifiée que de servante et refuse tout autre titre.

Je ne m'étonne donc plus que les saints ravis en admiration donnent à l'envi les plus grands éloges à l'éminente humilité de la très-sainte Mère de Dieu. Saint Bernardin l'appelle le miracle des miracles (1), parce que, si c'était un miracle de voir les infinies perfections qui enrichissaient son âme virginale, c'était un double prodige de voir toutes ces grandeurs disparaître sous le voile de son humilité. Saint Jean Damascène la nomme un abîme d'humilité et un abîme de miracles (2) : un abîme d'humilité, parce que, comme la Majesté du Très-Haut s'est anéantie et perdue dans son sein, Marie aime à s'anéantir et à se perdre dans le sein de l'humilité et dans le centre du néant; un abîme de miracles, parce que, dans cet abîme, s'engouffrent et disparaissent les miracles de ses sublimes vertus. Sophrone la nomme un paradis de toutes les délices, où l'œil contemple mille fleurs d'une agréable variété, et où l'âme respire le parfum de toutes les vertus; mais il ajoute que c'est un paradis fermé, dont la garde est l'humilité; une fontaine scellée du

(1) Quòd fœmina conciperet et pareret Deum, est et fuit miraculum miraculorum. (S. Bernardin. *Serm. de Nativ. B. M. V.* Art. 1. c. 12.)

(2) Abyssus humilitatis et miraculum. — Abyssus miraculorum. (S. Joan. Damascen. *Orat.* 1. *de Nativ. B. V.*)

sceau de la très-sainte Trinité, c'est-à-dire d'un Dieu humilié et anéanti sous le voile de notre humanité (1). Je cite avec plaisir saint Bernard, et j'aime la douceur de sa plume. Il nomme la sérénissime Reine du ciel l'ombre du Saint-Esprit, parce que l'Esprit-Saint ayant orné et enrichi cette belle âme de tous les trésors de ses grâces, elle, à son tour, couvre de son humilité comme d'un beau nuage ces dons divins, et il n'y a que Dieu qui sache ce que cette nue dérobe à nos yeux. Il est vrai que saint Augustin nous assure que la Mère de Dieu elle-même ne saurait nous dire ses prérogatives et son bonheur; mais ne craignez pas, grand saint, quand elle en serait capable, tout autre le dirait plutôt qu'elle. Ce serait la faire rougir et mourir de pudeur que d'y penser. Son bonheur est grand, ses vertus sont grandes, mais son humilité en est la reine, puisque c'est elle qui l'a fait asseoir au plus haut des cieux.

II. — Je sais bon gré à saint Bonaventure qui qualifie Marie du nom de mer, à cause de l'affluence des grâces qu'elle reçoit et dont elle est remplie. *Tous les fleuves entrent dans la mer*, dit le Sage (2). Les fleuves sont les dons du Saint-Esprit; et tous les fleuves entrent dans la mer, quand toutes les grâces accordées

(1) Hortus conclusus, fons signatus, emissiones tuæ paradisus. — Verè hortus deliciarum, in quo consita sunt universa florum genera et odoramenta virtutum; sicque conclusus, ut nesciat violari, neque corrumpi ullis insidiarum fraudibus. Fons itaque signatus sigillo totius Trinitatis, ex quo fons vitæ manat, in cujus lumine omnes videbimus lumen, quia juxta Joannem: Ipse est qui illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum; cujus profectò emissio uteri supernorum omnium civium est paradisus. (SOPHRONIUS, vel antiq. Auct. *Serm. de Assumpt.*)

(2) Omnia flumina intrant in mare. (*Eccl.* 1. 7.)

aux autres saints entrent en Marie. Le fleuve de la grâce des Anges, le fleuve de la grâce des Patriarches et des Prophètes, le fleuve de la grâce des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges, entre dans celle qui est la Reine des Anges, des Apôtres, des Martyrs, des Vierges et de toute la Jérusalem céleste. Et il ne doit pas nous paraître étonnant que toutes les grâces entrent dans Marie, puisque c'est de Marie que nous viennent toutes les grâces (1). Mais la mer est un abîme où tout s'engouffre et où rien ne paraît; *et la mer ne regorge point* (2), ajoute Salomon avec étonnement. Cela est cependant aisé à comprendre; car il en sort autant qu'il y en entre, *les fleuves retournant sans cesse au lieu d'où ils sont sortis pour couler encore* (3). Réservons donc notre étonnement pour un plus juste sujet. Un déluge de grâces, les torrents du Saint-Esprit et toutes les vertus entrent dans le cœur de la très-pure Marie, et tous ces trésors s'abîment dans la profondeur de son humilité; et plus les faveurs sont abondantes, moins elles paraissent : voilà véritablement le miracle des miracles. Ne puis-je point appliquer ici la vision que rapporte saint Jean au qua-

(1) Flumina sunt charismata Spiritûs sancti..... Omnia ergò flumina intrant in mare, dùm omnia charismata sanctorum intrant in Mariam. Flumen etiam gratiæ Angelorum intrat in Mariam, et flumen gratiæ Patriarcharum, et Prophetarum intrat in Mariam, et flumen gratiæ Apostolorum intrat in Mariam, et flumen gratiæ Martyrum intrat in Mariam, et flumen gratiæ Confessorum intrat in Mariam, flumen gratiæ Virginum intrat in Mariam. Omnia flumina intrant in mare, id est omnes gratiæ intrant in Mariam..... Quid mirum si omnis gratia in Mariam confluxit, per quam tanta gratia ad omnes defluxit. (S. Bonav. in *Spec.* Lect. 3.)

(2) Et mare non redundat. (*Eccl.* 1. 7.)

(3) Ad locum, undè exeunt flumina, revertuntur, ut iterùm fluant. (*Eccl.* 1. 7.)

trième chapitre de l'Apocalypse? Il vit devant le trône de Dieu une mer toute de verre, transparente comme un cristal (1). C'est la Mère de Dieu, qui est le bel ornement du Paradis, un cristal d'innocence, un verre, de soi fort fragile, et un vaste océan qui renferme dans son sein toutes les perfections de toutes les créatures. Car saint Thomas nous assure que, même avant d'être Mère de Dieu, elle avait plus de grâces que les Séraphins et que toutes les hiérarchies des Anges, qu'elle surpassait en trois choses : premièrement, en la plénitude de la grâce, et pour cette raison l'Archange Gabriel la révère en l'appelant *pleine de grâce*; secondement, en familiarité avec la divine Majesté, et pour cette seconde prérogative le même Archange ajoute : *Le Seigneur est avec vous;* troisièmement, en pureté, parce que la bienheureuse Vierge eut la pureté, non-seulement pour elle-même, mais pour l'accorder à tous ceux qui la lui demanderaient avec confiance (2). Dieu! que ce cristal de l'humilité de Marie nous cache de trésors! Mais elle a beau les cacher, ce cristal est transparent; et chacun peut voir et compter dans cet océan plus de richesses que n'en renferment toutes les rivières, c'est-à-dire tous les saints.

Le grand Athanase définit la très-auguste Mère de

(1) Et in conspectu sedis tanquàm mare vitreum simile crystallo. (*Apoc.* 4. 6.)

(2) Beata Virgo excessit Angelos in iis tribus; et primò in plenitudine gratiæ, quæ magis est in beatâ Virgine, quàm in aliquo Angelo; et ideò ad insinuandum hoc, Angelus ei reverentiam exhibuit, dicens : *Gratiâ plena...* Secundò, excellit Angelos in familiaritate divinâ, et ideò hoc designans Angelus, dixit : *Dominus tecum...* Tertiò, excedit Angelos quantùm ad puritatem, quia beata Virgo non solùm erat pura in se, sed etiam procuravit puritatem aliis. (S. Thomas. *Opusc. Octav. de Ave Maria.*)

Dieu, la descente du Saint-Esprit avec tous ses trésors et tous ses dons essentiels (1), et c'est avec raison ; car le Saint-Esprit étant descendu en personne dans l'âme de Notre-Dame, tout ce qu'il est devait être avec lui. Mais que signifie le mot *descente?* Il marque encore l'humilité de Marie, qui se tient toujours si bas qu'il faut bien descendre pour la trouver. Quel combat, je vous le demande! La très-sainte Mère de Dieu fuit devant les honneurs qu'on lui présente et s'abîme dans son néant; l'Esprit-Saint, qui prend un plus grand plaisir à la trouver dans le centre de l'humilité que sur les ailes des Séraphins où l'appelle son mérite, la poursuit avec la plénitude de ses grâces. Qui gagnera? Dieu en l'exaltant, ou elle en s'humiliant? Certainement il faut que Dieu triomphe; mais tout autre que Dieu perdrait avec elle, car personne ne connaît comme elle les secrets de l'humilité. Il est dit dans les *Actes des Apôtres* qu'après l'ascension de Jésus-Christ, tous ceux qui en avaient été les témoins se réunirent dans le Cénacle : les Apôtres, les disciples, les fidèles, les femmes dévotes, et enfin Marie, mère de Jésus. Ce passage ravit saint Bernard. Je m'y attendais bien, s'écrie-t-il, qu'elle prendrait la dernière place, et que, quand tout le monde serait assis, elle se mettrait la dernière de tous (2). Les Apôtres le souffrirent, ou parce qu'ils pensèrent lui faire un grand plaisir, ou parce qu'elle était la maîtresse, et qu'il fallait lui obéir

(1) Spiritus sanctus in Virginem descendit cum omnibus suis essentialibus virtutibus quæ illi per rationem divini Principatûs adsunt. (S. ATHANAS. vel antiquus Auct. *in Annuntiat. sanctissimæ Dominæ nostræ Deiparæ.*)

(2) Itàne et mulierum sese ultimam exhibebat, ut novissima omnium poneretur? S. BERNARD. *Serm. in Signum magnum.*)

et la laisser faire. Hélas! je me sens couvert de confusion quand je compare la modestie et l'humilité de Notre-Dame à notre vanité et à nos sottes prétentions. Tout est perdu si nous ne sommes toujours les premiers; tout est perdu si on ne nous adore, nous qui ne sommes que de vils vermisseaux.

III. — Les saints ont remarqué avant moi, et mieux que moi, que sa pudeur virginale aimait fort le silence. Elle n'a parlé dans tout l'Évangile qu'environ quatre fois, et toujours avec une humilité admirable. Premièrement, elle parla à l'Ange; mais avec quelle douceur : *Comment se fera ceci? Voici la servante du Seigneur* (1). Secondement, à Élisabeth, en ces termes : Pourquoi me louer, Élisabeth? Aidez-moi plutôt à magnifier ce grand Dieu qui a daigné jeter les yeux sur la poussière, et faire ce qu'il a fait de ma bassesse infinie. Troisièmement, à son fils dans le temple : *Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions avec beaucoup de peine et d'inquiétude* (2). Quatrièmement, aux noces de Cana : *Mon fils, ils n'ont plus de vin* (3). J'ajoute que presque jamais son divin Fils ne lui parla ou ne parla d'elle devant les hommes qu'avec une certaine dureté, et quelquefois avec un mépris apparent. La réponse qu'il fit à sa sainte Mère dans le temple fut comme un reproche : *Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé aux*

(1) Quomodò fiet istud? — Ecce ancilla Domini. (Luc. 1. 34, 38.)
(2) Et dixit mater ejus ad illum : Fili, quid fecisti nobis sic? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. (Luc. 2. 48.)
(3) Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. (Joan. 2. 3.)

choses qui regardent le service de mon Père (1)? Aux noces de Cana, ne semble-t-il pas que le Sauveur sorte de sa douceur ordinaire? Mon fils, ces gens n'ont plus de vin. —*Femme, en avons-nous affaire, ni vous ni moi? Mon heure n'est pas encore venue* (2). Et cette colombe du ciel ne répond que par la rougeur virginale de son visage, et ne laisse pas de dire aux serviteurs : *Faites tout ce qu'il vous dira* (3). Confiance qui fut récompensée par un si beau miracle. Jésus est averti que sa mère et ses frères sont là dehors et demandent à le voir. *Ma mère et mes frères*, répond-il, *sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent* (4). Une femme, saisie de joie en entendant ses discours, s'écrie : Heureuse est la mère qui a porté un tel fils! Jésus la reprend et lui dit : *Plutôt heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et la mettent en pratique* (5). Enfin, quand il mourut : *Femme,* lui dit-il, *voilà votre fils* (6). Ces paroles n'étaient-elles pas de nature à lui fendre le cœur? La nommer femme en ce dernier moment où elle lui rendait si fidèlement et si amoureusement tous les devoirs d'une bonne mère! Et le cœur de Notre-Dame se réjouissait de cette conduite secrète de son divin Fils. Se voir dans l'humiliation était ses plus chères délices. Qui suis-je pour être

(1) Quid est quod me quærebatis? Nesciebatis quia in his quæ patris mei sunt, oportet me esse? (Luc. 2. 49.)

(2) Et dicit ei Jesus : Quid mihi et tibi est, mulier? Nondùm venit hora mea. (Joan. 2. 4.)

(3) Dicit mater ejus ministris : Quodcumque dixerit vobis facite. (Joan. 2. 5.)

(4) Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est. (Matth. 12. 50.)

(5) Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti. At ille dixit : Quinimò, beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. (Luc. 11. 28.)

(6) Mulier, ecce filius tuus. (Joan. 19. 26.)

la mère de mon Dieu? Loin d'être digne de cet honneur, que mérité-je autre chose que le mépris?

Je suis de l'avis de saint Denis, et je pense que Notre-Dame est la vraie obscurité de Dieu. *Il a placé sa demeure dans les ténèbres*, disent Job et le Roi-Prophète (1); il a environné ses perfections comme d'un voile, afin de n'être connu que de lui seul. Ainsi Notre-Dame s'est cachée dans l'ombre et dans les ténèbres de son humilité, afin de rester inconnue à tous les hommes, connue de celui-là seul dont l'œil pénètre les abîmes. Je comprends maintenant pourquoi ni les Évangélistes, ni saint Luc dans les *Actes*, ne nous disent rien de ses actions et de ses vertus. Je crois qu'elle le leur avait défendu; autrement, comment eût-il été posssible que saint Jean, son fils adoptif, témoin oculaire de sa vie divine, ne nous eût rien laissé dans ses écrits à la gloire de sa mère et pour la consolation de la postérité? Ce qui me confirme dans ce sentiment, c'est la révélation qu'elle en a faite à une de ses servantes. Ces circonstances, dit-elle à sainte Brigitte, ne sont pas marquées dans l'Évangile en faveur de mon humilité. Pouvais-je permettre que l'on parlât de moi dans l'Évangile de mon fils (2)? Elle disait bien plus cordialement que saint Jean : *Il faut qu'il croisse et qu'il soit exalté; il faut que je diminue et que je sois abaissée* (3). Et plaise à Dieu que je sois infinie en ma bassesse, comme mon fils est infini en sa grandeur!

Mais arrêtons-nous ici. Il fait bon dans ces ténèbres

(1) Nubes latibulum ejus. (JOB. 22. 14.)—Posuit tenebras latibulum suum. (*Psalm.* 17. 12.)

(2) Et quamvis hoc non est scriptum, propter humilitatem meam, tamen ista est rei veritas, quòd, etc. (S. BIRGITT. *Révélat.* Lib. 6. c. 94.)

(3) Illum oportet crescere, me autem minui. (JOAN. 3. 30.)

amoureuses où l'on ne voit rien, et où l'on voit tout. Car, à dire vrai, il y a dans le cœur de cette Vierge pure, sous l'ombre du Saint-Esprit, un paradis tout entier de divines perfections. Mais ce paradis est fermé; il n'y a que l'œil de la foi qui puisse y pénétrer et y découvrir quelque chose. Concluons donc en adorant le grand Dieu qui a fait ce chef-d'œuvre, et en admirant l'humilité ineffable de la reine des Anges et de la Mère de Jésus.

IV. — Il faut pourtant l'avouer, je ne sais si je dois me réjouir ou pleurer amèrement en considérant l'étonnante modestie et la profonde humilité de Notre-Dame. Hélas! elle qui ne commit jamais un seul péché véniel, elle dont les actions furent si parfaites, elle qui fut comblée de plus de grâces que toutes les créatures réunies, elle, en un mot, qui est la mère du Verbe fait chair, la voilà si profondément humiliée, que l'on ne peut rien imaginer d'aussi surprenant! Et moi qui fais si peu de bien, et qui le fais de si mauvaise grâce, qui me rends coupable de tant de fautes, dont la misère est insupportable à moi-même; je suis rempli d'orgueil, et il n'est pas en mon pouvoir de souffrir un léger mépris, une parole échappée par mégarde, et de m'humilier solidement devant Dieu! Oh! que la modestie de Notre-Dame condamnera de personnes, qui ont si peu de vertu et tant de vanité!

Apprenons donc que la vraie humilité de la Mère de Dieu consiste en quatre points dans lesquels nous devons l'imiter.

Premièrement, reconnaître avec fidélité les dons de Dieu, et n'en renvoyer qu'à lui seul toute la gloire.

Secondement, avoir des pensées si solidement basses

de soi-même, que l'on se tienne toujours le dernier de tous; et cela avec un sentiment si intime et si bien fondé, que rien au monde ne soit capable de l'ébranler, et que jamais le cœur ne soit entamé par la vanité, quand on possèderait toutes les vertus.

Troisièmement, parler peu, et point de soi-même, à moins que ce ne soit pour s'abaisser; mais avec sincérité et cordialité, évitant ce qui ne serait que cérémonie et affectation.

Le quatrième point est d'une haute perfection. Il consiste, quand l'humiliation se présente, quand, par exemple, on parle de nous d'une manière peu favorable, à recevoir la confusion comme de la main de Dieu, priant pour ceux qui nous la procurent, nous gardant bien de nous justifier par des paroles, plus encore de murmurer dans nos âmes, accusant d'indiscrétion ceux qui blessent notre amour-propre, et concevant quelque pensée de vengeance; car tout cela est mauvais. Et quand vous feriez des miracles, si vous ne gagnez ce point sur vous-même, vous perdrez une grande partie de vos travaux; la vanité dévorera tous vos mérites. Je sais bien qu'aux premières atteintes du mal, et dans un premier mouvement, le sang bouillonne dans les veines, le cœur se gonfle et s'enflamme, mille raisons se présentent à l'esprit, mille mots à la bouche; mais il faut que la partie supérieure de l'âme, aidée par la vraie humilité, captive tout cela, afin que rien n'échappe, et que l'on retrouve incontinent son repos dans le sein virginal de l'humilité. Une telle victoire est entre nos mains; la remporter est, en ce monde, le miracle des miracles.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De la virginité de corps de Notre-Dame, qui est le sanctuaire du Très-Haut.

Non est factum tale opus in universis regnis.
Il ne s'est jamais fait un semblable chef-d'œuvre dans tous les royaumes du monde. (3 *Reg.* 10. 20)

I. — Le savant Tostat ne peut entendre ces paroles de Salomon sans lui demander raison d'une affirmation si nette et si absolue. Comment pouvait-il savoir qu'il n'y eut pas sur la terre un ouvrage semblable à son trône? Aucun livre, aucun témoin n'en faisait foi; il n'y avait nul moyen humain de le connaître. Je dis plus, la chose ne paraît même pas croyable; à moins que l'on ne dise qu'il faut croire tout ce que Dieu a dit, et, dans ce cas, je réponds que l'on ne peut pas entendre ce passage à la lettre; mais qu'il faut jeter les yeux sur le mystère qu'il représente. En effet, qu'était-ce que ce trône? Il était d'ivoire recouvert d'or. On y montait par six degrés; deux mains d'ivoire soutenaient le siége royal, et deux lions étaient assis auprès des mains; douze lionceaux étaient placés sur les degrés : voilà à quoi se réduit cette magnificence non pareille, qui a été surpassée de beaucoup, surtout par les monarques orientaux. Que dirait l'empereur de la Chine, lui dont le trône est couvert d'étoiles, de pierre-

ries, et qui ressemble à un Dieu, quand il y est assis en sa majesté? Que dirait le roi de Perse, Sapor, qui était dans un globe de cristal, où l'on voyait le soleil, la lune et les autres astres tourner autour de lui, comme s'il eût été le grand Dieu de l'univers? Que dirait Holopherne, que Judith adora, le voyant comme un Dieu, assis sous un dais d'or et d'écarlate, et tout étincelant de pierreries? On pourrait trouver des pierres tellement précieuses, qu'une demi-douzaine serait peut-être d'une valeur égale à celle du trône de Salomon.

Disons donc avec le cardinal Pierre Damien, que ce trône est l'image de la très-sainte Mère de Dieu, qui est le trône du vrai Salomon. L'ivoire signifie sa virginité; l'or, sa charité. Les deux lions représentent l'Archange Gabriel et saint Jean l'Évangéliste, placés l'un à la droite, l'autre à la gauche de la Vierge Marie, et qui tous deux ont annoncé au monde le Verbe incarné. Les deux mains sont la vie active et la vie contemplative. Les douze lionceaux sont les douze Apôtres, qui admirent la Reine du ciel, et demeurent frappés d'étonnement en sa présence. Les six degrés sont les principales perfections de la Mère de Dieu; et le Père Éternel et le Saint-Esprit ont tellement embelli ce trône, qu'il se peut dire en toute vérité : *Non, il ne s'est jamais rencontré un tel chef-d'œuvre dans tous les royaumes du monde.* C'est pourquoi saint Pierre Damien conclut par deux mots bien hardis, dont voici le premier. Dieu a revêtu la Vierge de tant de magnificence, et s'il s'est revêtu dans la Vierge de tant de grâce, qu'il ne pouvait rien faire de plus achevé (1). Ce que saint Thomas prouve rigoureusement en ces termes : Il faut dire que l'huma-

(1) Tali modo Deus Virginem induit, et in Virgine indutus est, ut meliori non posset. (S. PETRUS DAMIAN. *Serm.* 1. *de Nat. B. V.*)

nité de Jésus-Christ, en tant qu'elle est unie à Dieu; et la bienheureuse Vierge, en tant qu'elle *est* Mère de Dieu, ont une dignité comme infinie, à cause du bien infini qui est Dieu; et, de ce côté, il est impossible de rien faire de meilleur qu'elles, comme il est impossible que rien soit meilleur que Dieu (1). Ce qui justifie l'autre mot de saint Pierre Damien : Étant élevée au-dessus de toutes les créatures, et déifiée comme vous l'*êtes*, *oublierez-vous* pour cela vos serviteurs (2)?

II. — Mais il me prend envie d'enchérir sur tous ces éloges. Je maintiens donc que non-seulement on n'a jamais vu sur la terre un chef-d'œuvre semblable à Marie, mais qu'il ne s'est pas même trouvé dans les cieux; que par sa pureté virginale, elle l'emporte non-seulement sur tous les hommes, mais sur toutes les hiérarchies du ciel : ce que je veux essayer de prouver dans ce chapitre. J'aurai saint Antonin pour guide et pour garant. Ce grand serviteur de Marie allègue plusieurs raisons pour prouver que sa virginité *était* plus noble que la pureté des plus hauts Séraphins. Car ceux-ci sont assez purs pour être les serviteurs de Dieu; Marie le fut assez pour être sa mère. Sa souveraine pureté, dit saint Anselme, surpasse incomparablement la pureté de toutes les créatures (3), et il fallait que sa

(1) Dicendum est quòd humanitas Christi, ex eo quòd est unita Deo; et beata Virgo, ex eo quòd est mater Dei, habent quamdam dignitatem infinitam, ex bono infinito quod est Deus : et ex hâc parte, non potest aliquid fieri melius eis, sicut non potest aliquid melius esse Deo. (S. Thomas. Part. 1. quæst. 25. art. 6. ad 4.)

(2) Numquid quia ita deificata, ideò nostræ humanitatis oblita es? (*Loc. cit.*)

(3) Pura enim sanctitas et sanctissima puritas piissimi pectoris ejus, omnem omnis creaturæ puritatem sive sanctitatem transcendens, incom-

candeur fût si relevée, qu'il n'y eût que Dieu seul et son Fils qui la surmontassent. Je citerais cent passages semblables, si cette vérité pouvait être révoquée en doute. Si saint Basile place tellement près de Dieu la moindre vierge, qu'il la compare à Dieu même; que dirons-nous de celle qui a été choisie pour être la reine des vierges et l'étonnement du ciel et de la terre? Il y a eu des vierges avant Marie, il y en a eu après; mais à elle l'honneur d'avoir été la première Vierge consacrée par le vœu de virginité; à elle l'honneur d'avoir trouvé cette perle du ciel dans les flots impurs de l'océan de cette vie gâtée par le péché. Je suis de l'avis de plusieurs savants théologiens, Suarez, saint Bernardin de Sienne, saint Vincent Ferrier et saint Anselme. Ces grands hommes pensent que presque dès le moment de sa Conception, ou bientôt après, cette enfant privilégiée fit vœu de virginité dans le sein de sa mère, où il plut à Dieu d'antidater le terme de la raison, et de lui en donner le parfait usage (1). Quelle gloire d'avoir été vierge avant que de naître, et d'avoir commencé sa vie par le beau jour de la chasteté virginale! Vraiment on peut bien l'appeler le point du jour de l'Église, l'aurore des vertus, la lune sans tache, le soleil sans éclipse, le paradis sans serpent, le miracle entre les miracles de la droite du Tout-Puissant.

Ce qui ajoute à l'excellence de la virginité de Notre-Dame, c'est, non-seulement que la première elle l'a

parabili sublimitate hoc promeruit, ut reparatrix perditi orbis dignissimè fieret. (S. Anselm. vel Eadmer. *Lib. de Excellentiâ Virginis.* C. 9.)

(1) Dico primò: Beata Virgo habuit actualem usum rationis in primo instanti conceptionis et sanctificationis suæ. (Suarez, in 3. P. D. Thom. Quæst. 27. tom. 2. disp. 4. sect. 7.—Bernard. Senens. Cajet. et

consacrée par un vœu, et dès les premiers instants de sa vie; mais c'est encore qu'on ne vit jamais de pureté plus ravissante sur la terre ou dans les cieux. Dieu disait aux enfants d'Israël par la bouche de Moïse : *Faites-moi un sanctuaire, et j'habiterai au milieu de vous* (1). Les hommes seraient au désespoir et se croiraient incapables de faire un sanctuaire digne de la majesté infinie de Dieu. Mais voilà la sainte Vierge Marie qui seule peut exécuter l'ordre divin ; car quelle doit être la demeure du Très-Haut? Faut-il qu'elle soit de bois incorruptible, comme il le demande à Moïse son serviteur, recouvert d'un or très-pur, orné de deux couronnes d'or de diverses grandeurs, de vases d'or et d'encensoirs remplis de parfums excellents? Rien en cela ne surpasse les pouvoirs de Notre-Dame, et sa pureté virginale fournira abondamment à tout. Elle est plus incorruptible que les cèdres du Liban; sa charité est plus pure que tout l'or d'Ophir; elle porte la couronne de reine et l'auréole des vierges; de son cœur sortent des soupirs embrasés qui sont pour tout le ciel des parfums délicieux. Exige-t-on des pierres précieuses comme celle dont brillait le Saint des saints! Cette vierge du ciel est mille fois plus riche que ce lieu redouté. Il y a dans son cœur plus de vertus qu'il n'y a d'étoiles au firmament; son âme est douée de plus de perfections que tous les anges et que tous les saints, et elle est, selon saint Bonaventure, le champ où Dieu le

VIGUER. *ibid. cit.*)— Dicendum est beatam Virginem, à principio usûs rationis, habuisse firmum propositum servandi perpetuam virginitatem. (*Id.* in 3. P. D. THOM. Quæst. 28. tom. 2. disp. 6. sect. 1.—MAGIST. SENTENT. BONAVENT. SCOT. RICHARD. HENRIQ. ALBERT. MAGN. *ibid. cit.*)

(1) Facientque mihi sanctuarium, et habitabo in medio eorum. (*Exod.* 25. 8.)

Père a caché son trésor (1). Veut-on que ce sanctuaire soit transparent comme le cristal, éblouissant comme la neige, éclatant comme la nue de la transfiguration? Certainement la pureté de Notre-Dame ne le cède à aucun de ces objets. Je pense même qu'elle est ce cristal en forme de trône dont parle Ezéchiel, et que ce prophète appelle horrible, c'est-à-dire terrible à voir, à cause des jets de lumière qu'il lance de toute part, en sorte qu'on ne peut le contempler sans être frappé d'une sainte frayeur et rempli comme d'une horreur sacrée. Les hommes et les anges sont ravis quand ils voient sur cette terre souillée une pureté si excellente, qu'elle n'est pas même égalée des Trônes qui, eux aussi, portent Dieu, mais d'une manière bien différente de Marie. Car les Trônes le portent comme des serviteurs portent leur maître, et cette Vierge, douée d'une innocence cristalline, le porte, comme une mère son propre fils, avec une majesté toute maternelle et digne du grand Dieu, qui n'est petit que par amour pour nous. Enfin, faut-il que le trône de Dieu soit semblable au char que le prophète Ezéchiel nous dépeint avec tant de magnificence? Il était tout de saphir, couronné d'un arc-en-ciel, soutenu sur quatre roues d'une hauteur prodigieuse et pleines d'yeux, tiré par quatre animaux dardant des flammes, et au milieu était assis un homme avec tant de majesté, qu'il semblait que la gloire de Dieu fût descendue sur la terre. Mais qui ne voit que ce portrait et la virginité de Notre-Dame ne sont qu'une même chose? Elle est un saphir céleste, une glace qui se joue dans les flammes de l'amour divin;

(1) Ager iste est Maria, in quâ thesaurus Angelorum, imò totus Dei Patris absconditus est. (S. Bonavent. in *Speculo B. M. V.* Lect. 7.)

l'arc-en-ciel est sa couronne, et les quatre passions de l'homme, si indomptées dans les enfants d'Eve, sont si innocentes dans l'âme de cette Vierge, que Dieu veut être assis au milieu d'elle et trouver ses délices dans son cœur (1).

Mettons fin à ces comparaisons, et disons que tous les trônes, dont il est parlé dans la sainte Écriture, ne sont que des figures de ce corps virginal. Disons encore mieux, que toute leur perfection n'approche en rien de cette chasteté suréminente qui a été digne de porter Dieu, comme le chante l'Eglise (2); qui est le chef-d'œuvre par excellence de la main du Tout-Puissant, véritablement sa demeure, son trône et son sanctuaire. Une vierge devient la mère de son Dieu, s'écrie saint Bernard; double sujet d'étonnement, double prérogative, double miracle; mais, en même temps, miracle plein d'une double convenance; car une vierge ne pouvait enfanter qu'un Dieu, et une vierge seule, et la plus pure incomparablement de toutes les vierges, pouvait devenir la mère de son Dieu (3). Et c'est ici l'éloge le plus complet de la virginité de Marie; car, si, pour conclure de la pureté de la Mère, nous partons de ce raisonnement du Fils : *Vous les connaîtrez à leurs fruits; tout arbre bon produit de bons fruits* (4); que penserons-nous de cette pureté ineffable qui, assistée

(1) Ipsa enim est thronus sapphiricus, qui, sicut in Ezechiele legitur, super firmamentum angelicum exaltatus est. (S. Bonavent. in *Speculo B. M. V.* Lect. 13.)

(2) Quem meruisti portare. (*Liturg. temp. Pasch.*)

(3) Duplex novitas, duplex prærogativa, duplex miraculum, sed dignè prorsùs aptissimèque conveniens. Neque enim filius alius virginem, nec Deum decuit partus alter. (S. Bernard. *Serm. 4 de Assumpt.*)

(4) A fructibus eorum cognoscetis eos... omnis arbor bona fructus bonos facit. (Matth. 7. 16, 17.)

par l'humilité, s'élance jusqu'aux cieux, va percer le cœur du Père, lui dérobe son Verbe et l'oblige à s'incarner dans son sein? Et, c'est la belle pensée de saint Ambroise, comme la Divinité vierge, qui n'avait encore rien produit, engendra le Verbe incréé; ainsi, Marie vierge engendra le Verbe incarné (1). Dieu éternel, que de grandeur! Et quelle beauté transcendante qui excède toutes nos pensées!

III. — Mais, pour connaître la chasteté virginale de Notre-Dame, il faudrait savoir l'estime et l'amour qu'elle lui portait. Saint Thomas nous apprend bien que, lorsqu'on lui proposa de rester vierge sans être mère, ou d'être mère sans rester vierge, ou d'être à la fois vierge et mère, elle choisit la meilleure part, c'est-à-dire la dernière (2). Mais il ne nous dit pas, supposé qu'on lui eût proposé d'être mère sans rester vierge, ou de rester vierge sans devenir mère, lequel des deux elle eût choisi. Il y a du pour et du contre, et l'on pourrait discuter longtemps sans avancer de beaucoup la question. Mais les saints la tranchent hardiment et disent qu'elle aimait si excessivement la pureté, que, les larmes aux yeux, et le visage couvert d'une pudeur virginale, elle se fût prosternée devant la majesté de Dieu, le suppliant très-humblement de la dispenser d'accepter un honneur dont elle n'était pas digne, et de la laisser préférer la candeur de sa virginité au bon-

(1) Ut quemadmodùm virgo Divinitas ediderat, ita eum et virgo Maria generaret. (S. AMBROS. *Serm.* 16. *de Natali Domini.*)

(2) Beata Virgo, sibi tribus propositis, scilicet esse matrem et non virginem, vel esse virginem et non matrem, vel esse virginem et matrem, ultimam et optimam (partem), scilicet esse matrem et virginem simul, elegit. (S. THOMAS. *Opusc. de Venerab. sacram.* C. 20.)

heur de la divine maternité. C'est le sens des paroles qu'elle adressa à l'Archange : Comment se fera ceci ? je ne connais point d'homme ; je suis vierge pour toujours. L'honneur que l'on veut me faire accepter est infini ; mais j'aime mieux demeurer dans ma simplicité et garder la virginité que j'ai vouée au Seigneur, que d'aspirer à devenir la mère même du Très-Haut. Jamais je n'ai servi Dieu que pour Dieu, et jamais je n'aurai égard à mes propres intérêts, mais uniquement à ceux de Dieu ; je n'ai aucune pensée, aucun désir que celui de lui plaire et de lui être fidèle. Il m'a inspiré le désir de lui consacrer ma virginité, je l'ai fait, et elle est le trésor de mon cœur ; je lui en rendrai un bon compte, s'il lui plaît : voilà toute mon ambition. On trouvera des vierges en Israël qui consentiront à devenir mère du Messie ; si l'on en trouve une qui aime plus la virginité, qui désire plus de plaire à Dieu et de lui témoigner son désintéressement et sa fidélité, je m'en réjouirai ; cependant, si je le puis, je tâcherai de ne me laisser vaincre par personne en ce point. Si Dieu voulait que je devinsse sa mère, m'eût-il inspiré de lui promettre ce qu'il sait que je lui ai promis ? Le premier instant de ma vie a commencé par l'offrande de ma virginité, j'espère que le dernier moment de ma vie me fera rendre mon esprit dans le sein de cette belle vertu. Dieu veut-il, comme il le peut, que je sois vierge et mère ? Je n'ai rien à répliquer, je dois obéir ; je lui soumets toutes mes pensées et toutes mes puissances ; qu'il me conduise, comme il a toujours daigné le faire, selon son bon plaisir. Tels étaient, sans aucun doute, les sentiments de la plus pure et de la plus humble des vierges. Ainsi en a jugé saint Grégoire de Nysse : Gabriel, dit ce docteur, annonce à Marie qu'elle sera

mère ; mais elle oppose le vœu de virginité et estime son intégrité préférable aux offrandes de l'Archange (1). Vous me direz peut-être que Notre-Dame avait une charité trop grande et trop éclairée pour vouloir conserver sa pureté virginale aux dépens de la maternité divine, et vous alléguerez l'exemple de Moïse et de saint Paul, qui ont bien consenti à perdre Dieu par amour pour Dieu, plutôt que de laisser se perdre des âmes qu'il avait commises à leur fidélité. Je réponds en premier lieu, ce que je prouverai dans le chapitre suivant, qu'il est plus méritoire, selon saint Augustin, d'être mère de Dieu spirituellement, c'est-à-dire par l'obéissance, la foi, la pureté et les autres vertus, que de l'être corporellement. En second lieu, je vous prie de considérer comment, de fait, Dieu a béni dans cette vierge fidèle son amour pour la pureté, voulant qu'elle fût non-seulement vierge et mère, mais doublement sa mère. Pour être mère corporellement, dit saint Bernard, elle reçut le don de virginité ; pour être mère spirituellement, elle obtint celui de l'humilité (2), et ainsi elle mérita d'être mère de Dieu à double titre.

IV.—Hesychius, patriarche de Jérusalem, a donné de l'exercice à plus d'un savant esprit quand il a nommé la glorieuse Vierge le complément de la sainte Trinité (3). Car l'auguste Trinité étant essentiellement

(1) Angelus partum nuntiat : at illa virginitati inhæret, et integritatem angelicæ demonstrationi anteponendam judicat. (S. Gregor. Nyss. *Hom. de Nativ. Dom.*).

(2) Ut igitur quæ Sanctum sanctorum conceptura erat pariter et paritura, sancta esset corpore, accepit donum virginitatis ; ut esset et mente, accepit et humilitatis. (S. Bernard. *Serm.* 2 *in* Missus est.)

(3) Universum Trinitatis complementum. (Hesychius Presbyt. Hieros. *Orat.* 2 *in Mariam Deipar.*)

parfaite, et la perfection même, et la source de toute perfection, elle ne peut avoir besoin de complément et ne le saurait trouver dans aucune créature. Plusieurs ont donné diverses raisons ; on a dit que le Père voulait se choisir une fille chérie, le Fils une mère, le Saint-Esprit une épouse, afin de lui communiquer leurs grandeurs, autant qu'une pure créature en serait capable. Sans entrer dans l'examen de cette explication, je dis avec saint Bernard, le cardinal Pierre Damien et d'autres docteurs, que la proposition du savant patriarche peut avoir deux sens. Premièrement, elle peut signifier que Marie est comblée et toute remplie de la sainte Trinité ; et dans ce sens, le mot de complément est pris passivement, comme plénitude, lorsqu'on dit qu'elle est enrichie de la plénitude de Dieu. C'est ainsi qu'un autre auteur grec l'appelle l'inondation et le déluge du Saint-Esprit, parce que cet Esprit de sainteté l'a comme inondée de ses grâces, de concert avec le Verbe et avec le Père. Et comme un habile ouvrier, après avoir achevé un ouvrage émaillé d'or, le couvre d'un cristal très-pur, afin que l'on puisse mieux en considérer toutes les beautés ; ainsi la très-sainte Trinité, voulant montrer au monde les richesses de ses trésors, les a déposées dans le cœur virginal de Notre-Dame, sous le cristal de son incomparable pureté ; en sorte qu'on ne saurait mieux comprendre l'être ineffable du grand Dieu, qu'en considérant le divin chef-d'œuvre de ses mains dans la personne de la très-sainte Mère du Verbe incarné. Celui-là, dit saint Pierre Chrysologue, ne connaît pas la grandeur de Dieu, qui ne demeure pas immobile devant la sainteté de Marie. Le ciel est dans l'étonnement en sa présence, les anges tremblent, toute créature est comme accablée, la nature entière

succombe, en voyant une jeune fille recevoir ainsi et renfermer son Créateur dans son sein, lui donner une hospitalité très-agréable, et par son pouvoir et son mérite de mère, pacifier la terre, glorifier le ciel, rendre l'espoir à ceux qui l'avaient perdu, la vie aux morts, établir une sorte de parenté entre les enfants d'Adam et les esprits célestes, et un commerce admirable entre Dieu et l'homme. Car telle est la puissance que son Fils lui a remise entre les mains; telle est la récompense qu'il a exigée et obtenue de son Père, pour payer dignement l'hospitalité que cette sublime Vierge lui a donnée durant neuf mois dans son sein (1). Secondement, Dieu le père, disent les mêmes docteurs, a créé le monde, le Fils l'a racheté, le Saint-Esprit l'a sanctifié; tout cependant n'est pas achevé, tant qu'il y aura une Église militante sur la terre. Qui servira donc à l'accomplissement de cet ouvrage, puisque Dieu veut y employer une créature? Ce sera l'immaculée vierge Marie. *J'ai eu l'empire sur toutes les nations. Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit : Habitez dans Jacob; qu'Israël soit votre héritage; prenez racine dans mes élus* (2). Bien mieux que saint Paul, elle achèvera dans les élus ce que n'ont point achevé les souffrances de son divin Fils. Auprès de ce

(1) Quantus sit Deus satis ignorat ille qui hujus Virginis mentem non stupet, animum non miratur. Pavet cœlum, tremunt Angeli, creatura non sustinet, natura non sufficit, et una puella sic Deum in sui pectoris capit, recipit, oblectat hospitio, ut pacem terris, cœlis gloriam, salutem perditis, vitam mortuis, terrenis cum cœlestibus parentelam, ipsius Dei cum carne commercium pro ipsâ Dominus exigat pensione, pro ipsius uteri mercede conquirat, et impleat fructus ventris. (S. Petr. Chrysolog. *Serm.* 140 *de Assumpt. S. M. V.*)

(2) Et in omni gente primatum habui... Et qui creavit me requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi : In Jacob inhabita, et in Israël hæreditare, et in electis meis mitte radices. (*Eccli.* 24. 10, 12, 13.)

médiateur, elle sera notre médiatrice, dit saint Bernard; puis il continue : O Vierge, c'est avec justice que les yeux de toutes les créatures se portent vers vous, puisque en vous et par vous la main puissante du Créateur a refait et reformé tout ce qu'elle avait formé (1). Ne nous étonnons donc plus que Marie soit appelée le complément et comme l'achèvement de la très-sainte Trinité, c'est-à-dire de ses œuvres.

V.—Il fut aussi adroit que flatteur ce procédé du célèbre Apelles, peintre fameux de l'antiquité. Lorsqu'il était sur le point de terminer un chef-d'œuvre, il invitait un personnage de distinction à y donner quelques coups de pinceau, non sans lui diriger la main; puis il disait : Un tel a mis la dernière main à cet ouvrage. Notre grand Dieu n'a pas dédaigné d'en agir de la sorte. Il veut que son œuvre par excellence, je veux dire la rédemption de l'homme, soit achevée par la main très-chaste de la Mère de son Fils. Il fait par les mains de sa Fille chérie ce qu'il ne veut point faire par les siennes propres; il la constitue la dispensatrice de toutes ses grâces, et il prend un tel plaisir en son innocence et en sa pureté, que rien n'est bien fait, ce semble, si cette Vierge bénie n'y a mis la main, et la dernière main. A combien de titres dirons-nous donc de celle qui est l'amour du ciel : Voici la Mère des vivants, voici l'espoir des pécheurs, voici la porte du bienheureux séjour! Le prince des Apôtres a deux clefs, et trois selon les anciens : l'une pour ouvrir le ciel, l'autre pour le fermer, la troisième pour les affaires de

(1) Meritò in te respiciunt oculi totius creaturæ, quia in te, et per te, et de te benigna manus Omnipotentis quidquid creaverat recreavit. (S. Bernard. *Serm. 2 de Pentecost.*)

ce monde. Mais la sérénissime vierge Marie a mille clefs pour ouvrir le ciel, et aucune pour le fermer; car elle ne se mêle que d'introduire ses bons serviteurs dans le paradis. Mais comme nous devons parler ailleurs de la protection efficace de notre Reine, revenons à l'excellence de sa virginité.

N'est-elle pas le mystère d'Isaïe, quand, de la part de Dieu, il pressa si vivement le roi Achaz de demander au Seigneur un prodige, ou du fond de la terre, ou au plus haut du ciel? Ce roi obstiné répond avec feinte qu'il ne veut pas tenter Dieu. Mais Isaïe, qui connaissait sa malice, lui dit : *Écoutez donc, maison de David : Ne vous suffit-il pas de lasser la patience des hommes, sans lasser encore celle de mon Dieu? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils* (1). Voilà le signe des signes, et la merveille des merveilles : c'est une Vierge que Dieu veut former de sa main. Non-seulement elle sera un miroir où l'on verra ses grandeurs ineffables, mais elle enfantera un fils, et elle sera plus pure après son enfantement, car la fécondité donnera un nouveau lustre à sa virginité (2); et celui qui voudra savoir ce que c'est que Dieu, jettera les yeux sur cette pure créature, où l'on verra briller les rayons les plus éclatants de la Divinité. Je ne suis donc pas surpris que Dieu annonce cette pureté virginale comme un signe, et qu'il la montre comme le plus rare joyau de ses trésors et comme le chef-d'œuvre de sa bonté. Heureuse

(1) Audite ergò, domus David : Numquid parùm vobis est molestos esse hominibus, quia molesti estis et Deo meo? Propter hoc dabit Dominus ipse vobis signum. Ecce virgo concipiet et pariet filium. (Is. 7. 13, 14.)

(2) Natus de virgine, matris integritatem non minuit, sed sacravit. (*Liturg. Orat. secr. de Concep. et Nat.*)

virginité, qui non-seulement a enfanté un fils, mais un nombre innombrable d'enfants dont elle peuple le paradis! Un auteur grec cité par Boëce disait jadis que les vertus formaient les corps destinés à porter les âmes saintes et d'élite (1). Saint Jean Chrysostôme nous représente l'âme de saint Paul comme un pré spirituel et un paradis orné de toutes les vertus (2); et saint Pierre Chrysologue veut que l'on pense que saint Jean-Baptiste était né de parents stériles, afin qu'il parût être le fruit de la grâce, plutôt que l'œuvre de la nature; car, ajoute-t-il, la naissance de celui qui devait être le héraut de Dieu et le temple du Saint-Esprit était moins la naissance d'un homme que celle de la sainteté et de toutes les vertus (3). Il me semble que cette bouche d'or devait réserver un si bel éloge pour Marie. N'est-elle pas l'ouvrage de la grâce, bien plus que celui de la nature? Elle est l'assemblage de toutes les vertus, et Dieu lui-même en est l'ouvrier. C'est ce qui a donné à saint André de Crète l'assurance de dire que Notre-Dame était une statue admirablement travaillée de la main de Dieu, et parfaitement semblable au divin archétype (4). Mais, comme fit jadis Phidias, l'ouvrier s'y

(1) Viri autem sancti corpus ædificaverunt virtutes. (Annotator Boëtii *de Consolatione Philosophiæ*. Lib. 4. Prosâ 6. — GERSON. *Serm. de Concept. B. M. V.*)

(2) Nihil prorsùs erraverit qui pratum insigne quoddam virtutum, et paradisum spiritalem Pauli animum nuncupaverit. (S. JOAN. CHRYSOST. *De Laudib. S. Paul. apost. Homil.* 1.)

(3) Sterilitas illa non erat maledicta, sed mystica; in quâ partus non ablatus est, sed dilatus... ut in filio singulari tota fœcunditas pensaretur, quandò in uno nascebatur numerositas congesta virtutum. (S. PETR. CHRYSOLOG. *Serm.* 89, *de Annunt. et Concep. S. Joan. Bapt.*)

(4) Eximia pulchritudo; sculpta à Deo statua; divini archetypi egregiè expressa imago. (S. ANDREAS CRET. *Orat.* 3 *in Dormitionem SS. Deiparæ Dominæ nostræ.*)

est enchâssé avec tant de rapport et avec tant d'art, que vous ne sauriez toucher l'un sans toucher l'autre.

VI.—Maintenant, il me semble que je suis prêt à répondre à toutes les énigmes de Job, et à résoudre toutes les questions qu'il croit insolubles et incompréhensibles.—Connaissez-vous les trésors de la neige? Avez-vous vu les trésors de la grêle que Dieu a préparés pour le temps de l'ennemi, pour le jour de la guerre et du combat (1)?—Je dis que les trésors de la neige marquent le sein virginal de Notre-Dame, où s'est caché le Verbe éternel, qui est le trésor du Père, et d'où il sortira pour combattre ses ennemis et les réduire à lui servir de marchepied.—Qui a donné cours aux pluies impétueuses, pour faire pleuvoir dans une terre qui est sans homme, dans un désert où personne ne demeure, pour arroser des champs inhabités et pour y produire des herbes verdoyantes et les plus riches fleurs de la nature (2)?—Je réponds que Marie est ce désert fertile, cette solitude fleurie, le paradis du second Adam, dans lequel Dieu a fait tomber l'abondance de ses infinies miséricordes.—Pourriez-vous suspendre et endormir l'harmonie des cieux et réunir ensemble les étoiles brillantes des Pléiades (3)? — Oui, dans le cœur de la Reine du paradis, où brille tout un

(1) Numquid ingressus es thesauros nivis, aut thesauros grandinis aspexisti? Quæ præparavi in tempus hostis, in diem pugnæ et belli? (Job. 38. 22, 23.)

(2) Quis dedit vehementissimo imbri cursum..... ut plueret super terram absque homine in deserto, ubi nullus mortalium commoratur... et produceret herbas virentes? Quis est pluviæ pater? vel quis genuit stillas roris? (*Ibid.* 25-28.)

(3) Numquid conjungere valebis micantes stellas Pleiadas.... et concentum cœli quis dormire faciet? (*Ibid.* 31, 37.)

firmament de vertus.—Qui a mis la sagesse dans les entrailles de l'homme (1)?—C'est Dieu le père, qui a fait descendre son Verbe dans le sein de la plus pure des vierges, où il s'est fait chair afin d'habiter parmi nous. Tant il est vrai que l'on ne peut rien ignorer des mystères de la sainte Écriture, des secrets de la nature et des merveilles de la grâce, quand on jette les yeux sur cette admirable Colombe, je veux dire sur la très-sainte Mère de Dieu! Disons-le donc hardiment, et ne craignons pas de nous tromper : *Non, dans tous les royaumes du monde il ne s'est jamais rencontré un chef-d'œuvre semblable.*

Mais enfin, ce qui achève de me ravir le cœur, ce n'est pas uniquement cette pureté incomparable que nos paroles ne pourront jamais dignement exalter; mais c'est de voir unie à cette candeur virginale une si profonde humilité. Toutes les purifications de l'ancienne loi, qui était la figure de la nouvelle, se faisaient avec le sang des victimes et la cendre des sacrifices. C'est ainsi que Moïse consacra le tabernacle, et qu'il fit des aspersions sur Aaron et sur sa robe de fin lin, plus blanche que la neige (2). Que fait-il? Il va ternir cette blancheur éclatante. Non, c'est un mystère et une figure de la Mère de Dieu. Pour devenir le tabernacle du Dieu vivant, et pour recevoir son Créateur, il faut qu'elle soit revêtue d'une robe éclatante comme la neige, emblème de sa virginité; mais il faut que tout soit couvert des cendres de la parfaite humilité. C'est donc l'union de ces deux vertus souveraines

(1) Quis posuit in visceribus hominis sapientiam? (JOB. 38. 36.)

(2) Assumensque unguentum et sanguinem qui erat in altari, aspersit super Aaron et vestimenta ejus et super filios illius ac vestes eorum. (*Levit.* 8. 30.)

qui fait de cette Fille du ciel la plus sainte des créatures et la merveille des œuvres du Créateur. En sorte que nous pouvons réduire à deux mots son panégyrique : Virginité, maternité, c'est le résumé de ses priviléges : pureté, humilité, c'est l'abrégé de ses vertus.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De la virginité de l'âme de la sérénissime Reine du Ciel.

Absque eo quod intrinsecus latet.
Sans parler de ce qui est caché au dedans.
(*Cant.* 4. 1.)

I. — C'est bien ici que l'on peut dire avec vérité que la virginité de l'âme de Notre-Dame est le chef-d'œuvre de Dieu et l'ouvrage sans égal. Un grand nombre de vierges ont eu le corps doué d'une pureté qui ne le cédait pas à celle des anges; mais une âme entièrement vierge, elle ne s'est jamais rencontrée en aucune créature sur la terre. Cette palme était réservée à la Princesse du ciel; cette couronne n'est que pour cette seule tête, et voilà le haut point de l'éminence de la virginité de Marie. Son corps est véritablement revêtu du soleil; mais la Divinité est le soleil de son âme, où il a toujours brillé sans diminution de lumière. Si l'on pouvait mettre un cristal sur la poitrine virginale de Marie et voir la pureté de son cœur, non jamais, s'écrierait-on saisi d'un étonnement sacré, on ne vit sous le ciel une pureté aussi éclatante, ni plus digne d'être l'apanage de la Reine de la pureté.

Saint Antonin le dit fort naïvement, la bienheureuse vierge Marie a été vierge de corps, elle a été vierge

d'esprit (1). Tout le monde admire son corps virginal, et avec raison; mais ce corps si pur n'est que l'enveloppe d'un trésor bien plus précieux. Ecoutons l'Époux dans les Cantiques : *Que vous êtes belle, ma bien-aimée, que vous êtes belle! Vos yeux sont ceux de la colombe; vos dents, des troupeaux de blanches brebis qui viennent du lavoir. Vos lèvres sont comme une bandelette d'écarlate; vos joues, comme une moitié de pomme de grenade, sans parler de ce qui est caché au dedans* (2). Suivons l'exemple de l'Église, et appliquons à l'âme très-pure de la très-sainte Mère de Dieu ce qui est écrit de la sagesse : *Elle est une vapeur de la vertu de Dieu, et comme l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant; c'est pourquoi il ne peut y avoir en elle aucune souillure* (3). Platon a dit avec plus d'ignorance que d'impiété que l'âme était une particule de la Divinité; Sénèque, que c'était un Dieu habitant dans un corps mortel (4). Disons pieusement et avec vérité que l'âme de la Vierge Marie *est l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu, et l'image la plus parfaite de sa bonté* (5), après l'âme de son divin Fils. C'est-à-dire que Dieu a créé cette âme

(1) Erat igitur beatissima Maria ad quam missus est Dei Filius, et de eà incarnatus, virgo corpore in Christi conceptu, virgo mente, virgo et voto. (S. Antonin. *Summ. Patr.* 4. tit. 15. c. 12.)

(2) Quàm pulchra es, amica mea, quàm pulchra es! Oculi tui columbarum..... Dentes tui sicut greges tonsarum quæ ascenderunt de lavacro..... Sicut vitta coccinea, labia tua..... Sicut fragmen mali punici, ita genæ tuæ, absque eo quod intrinsecùs latet. (*Cant.* 4. 1, 2, 3.)

(3) Vapor est virtutis Dei, et emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera; et ideò nihil inquinatum in eam incurrit. (*Sap.* 7. 25.)

(4) Quid aliud voces hunc (animum), quam Deum in humano corpore hospitantem? (Senec. *Epistol.* 31.)

(5) Candor est lucis æternæ, et speculum sine maculâ Dei majestatis, et imago bonitatis illius. *Sap.* 7. 26.)

tellement à son image, que s'il est un soleil, elle en est le rayon; s'il est une lumière infinie, elle en est l'éclair; s'il est un Océan de perfections, elle en est un fleuve abondant et majestueux; s'il est la beauté par essence, elle est la beauté par grâce, beauté si excessive et si ravissante qu'elle ne peut rencontrer un terme de comparaison parmi les objets créés, visibles ou invisibles. Et c'est la pensée de saint Anselme, tant de fois redite, et qui mérite de l'être éternellement. Faites réflexion que Dieu le Père se proposait de donner à Marie le Fils unique qu'il a engendré de toute éternité, qui est semblable à lui, et qu'il aime comme lui-même, en sorte qu'il fut naturellement le Fils commun et unique de Dieu et de la Vierge; que le Fils voulait la choisir pour être substantiellement sa mère; que le Saint-Esprit devait former d'elle et en elle, et faire naître de son sein celui dont il procédait lui-même; et vous comprendrez combien il était convenable que cette Vierge ineffable fût ornée de la plus grande pureté que l'on pût concevoir, après la pureté de Dieu même (1).

II. — Belle fut l'imagination de celui qui a dit que pour bien vendre une esclave enceinte, il faut évaluer le fils qu'elle porte dans son flanc; et si l'on pouvait savoir que ce fils dût être quelque chose de grand, la mère serait par là d'un très-grand prix.

(1) Nempè decens erat, ut eà puritate, quà major sub Deo nequit intelligi, Virgo illa niteret, cui Deus Pater unicum Filium suum, quem de corde suo æqualem sibi genitum, tanquàm seipsum diligebat, ita dare disponebat, ut naturaliter esset unus idemque communis Dei Patris et Virginis Filius; et quam ipse Filius substantialiter facere sibi matrem eligebat; et de quà Spiritus sanctus volebat, et operaturus erat, ut conciperetur et nasceretur ille de quo ipse procedebat. (S. ANSELMUS. *De Conceptu virginali et originali peccato*. C. 18.)

Telle est la disposition du droit civil, et rien n'est plus raisonnable. Certainement Notre-Dame, fille d'esclave par nature, servante du Seigneur par choix, ne fut jamais esclave, cependant elle est la mère d'un fils qui a été vendu. Or, dites-moi, s'il se peut, ce que vaut Dieu le Père engendrant de toute éternité son Verbe dans son sein, et je vous dirai ce que vaut la mère qui porte dans son flanc virginal ce même Fils, Dieu et homme tout ensemble. Il n'y a que Dieu qui puisse le savoir, qui puisse l'estimer, qui puisse l'acheter et le payer ce qu'il vaut. Il est vrai que l'enfant Jésus, le jour de sa présentation au temple et de la purification de sa très-sainte Mère, fut racheté deux colombes; mais Origène nous dit que ce n'étaient pas de simples colombes, et que sous cet emblème de l'innocence était caché l'Esprit-Saint, tel qu'il apparut sur les rives du Jourdain pour désigner le Sauveur du monde (1). Ce qui signifie, que pour racheter un Dieu à un Dieu, il ne faut rien moins qu'un Dieu. Pour racheter le Fils, il faut donner au Père le Saint-Esprit, qui seul peut égaler ce que l'on rachète. Mais ce n'est pas tout; où est le Fils, là est aussi le Père et le Saint-Esprit. Que dirai-je donc, quand je vois dans le sein et dans l'âme très-pure de cette Vierge du ciel habiter d'une manière ineffable les trois divines personnes? N'est-elle pas véritablement le miroir de la majesté de Dieu, représentant naïvement ce qui se passe dans les splendeurs de l'éternité, où par une génération éternelle est engendré le Fils dans le sein de son Père, et où, par une émanation ineffable, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils?

(1) ORIGEN. *Homil.* 14. *in Luc. Par turturum*; et *Homil.* 3. *in Cant.*

Estimons maintenant, si nous le pouvons, de quel mérite, de quel prix est la virginité d'âme et de corps de la très-sainte Mère de Dieu. Hâtons-nous de dire avec saint Jean Damascène : Marie est un abîme de grâce ; tout en elle, le corps, le cœur, l'âme, les pensées, les passions, l'imagination, brillent d'une égale pureté. Il n'y a rien que de transparent en cette glace, rien que de céleste en ce paradis, rien que de vierge en cette Vierge (1). De sorte que si l'on pouvait rassembler tout ce qu'il y a de candeur, de pureté, de beauté au ciel et sur la terre, et en former un corps et une âme, ce serait assurément le corps et l'âme de l'incomparable Mère de Dieu. Mais non ; elle a plus que tout cela. C'est lui faire injure que de comparer ses perfections à celles des créatures. Elle seule forme une hiérarchie à part ; elle est à elle seule tout son monde ; en un mot, dans cet abîme, dit saint Jean Damascène, tout y est véritablement abîme.

Oserai-je dire qu'elle est comme ce miroir envoyé de Florence au roi Henri II, et qui était disposé de telle sorte que l'on n'y voyait jamais que le visage du grand-duc ? Certainement, regardez bien dans l'âme virginale de Notre-Dame, vous n'y verrez jamais que la face de Dieu et l'image de sa bonté et de sa sainteté. Depuis le premier instant de sa conception jusqu'au dernier moment de sa vie très-heureuse, il n'y eut pas de tache en elle, grâce qui n'a été accordée qu'à elle seule entre les créatures. Marie et la pureté sont entièrement une même chose. Ne faites donc pas à la Mère de Dieu le tort de la comparer au soleil, qui n'est

(1) Gratiæ abyssum invenit, quæ duplicis virginitatis navem servaverat incolumem. Maria enim non minùs animam quam corpus virginem custodierat. (S. Joan. Damasc. *Homil.* 1. *in Dormit. B. M.*)

qu'une ombre et un manteau dont elle est revêtue dans le ciel, ni à la lune qui lui sert de marchepied, ni aux étoiles qui sont des fleurons de sa couronne (1). J'en conviens, la lumière est belle, puisqu'elle est la beauté de la nature; mais la lumière n'est plus lumière et semble se changer en nuit, quand on veut la commettre avec la Mère toute pure de celui qui est la lumière du monde.

III. — La Mère de Dieu, dit saint Bonaventure, était aussi vierge en son âme qu'en son corps (2). Il n'est pas en mon pouvoir de me ranger à l'avis de ce grand docteur sur ce point. Pour moi, je pense qu'elle l'était bien davantage; et quoique la pureté de son corps fut admirable, je veux croire que celle de son âme l'était encore plus. Car, selon saint Augustin, saint Pierre Damien et plusieurs autres docteurs, selon Jésus-Christ lui-même, ce fut un plus grand bonheur pour Notre-Dame d'avoir été Mère du Sauveur par la foi de son âme, que par la fécondité virginale de son corps; il faut donc conclure que les dispositions de son âme ont dû être bien plus parfaites que celles de son corps. Qui ne sait, en outre, que l'âme est plus capable de perfection que le corps, et que la beauté de la grâce, qui embellit l'âme, l'emporte infiniment par sa nature sur une beauté purement corporelle? L'intérieur du temple de Salomon était de bois de cèdre

(1) Est hæc speciosior sole, et super omnem dispositionem stellarum, luci comparata invenitur prior. (*Sap.* 7. 29.)

(2) Congruum fuit, ut illa quæ placuit Altissimo, adeò ut fieret ejus sponsa et mater Filii Dei unigeniti, sic esset immaculata mente, sicut intemerata carne. (S. BONAV. *in libr. Sentent.* 3. Distinct. 3. part. 1. art. 2. quæst. 1.)

revêtu de lames d'or, fixées avec des clous d'or; mais le Saint des saints était orné des pierreries les plus rares, peuplé d'anges et de Chérubins. Là était cachée la manne; là se manifestait la Divinité; là fleurissait la verge d'Aaron, image de la Vierge par excellence et de son divin Fils. Il faut donc dire que la devise de Notre-Dame est celle des Cantiques : *Sans parler de ce qui est caché au dedans* (1), ou celle d'un ancien empereur : Les choses que vous voyez sont belles; mais les plus belles demeurent cachées (2). Vous voyez un front majestueux, des yeux pleins de douceur, le visage de celle qui est la beauté même, cela est vrai; mais le plus beau est caché au fond de son âme. Oserai-je aller plus avant et dire : Nous savons beaucoup des perfections de l'âme de la glorieuse Mère du Sauveur; mais le plus beau nous est caché? Dieu seul sait ce qu'il a mis dans ce trésor, et c'est le mystère qu'admire saint Grégoire de Nysse quand il pèse ces mots : Marie est un paradis fermé. Mais, dit-il, si ce paradis est fermé, quel est celui qui l'a tracé et planté? Qui a semé ces fleurs si variées et si belles? Qui les arrose chaque jour? Quel est ici le jardinier? De plus, puisque personne ne peut y pénétrer, savez-vous même si c'est un paradis? Ce que vous avez aperçu au travers des haies et des treillis suffit-il pour vous faire porter ce jugement? — Oui, cela me suffit pleinement; car en voyant l'extérieur si bien travaillé, et tout ce qui paraît aux yeux si achevé, le cœur me dit que l'intérieur ne peut être qu'un paradis et un lieu de délices qui renferme les plus grandes richesses et les curiosités

(1) Absque eo quod intrinsecùs latet. (*Cant.* 4. 3.)
(2) Pulchra vides, meliora latent.

les plus rares du maître de la maison. Notre Seigneur dit un jour : Deux endroits me sont chers sur la terre : l'Eucharistie et le cœur de Gertrude (1). Je le crois fermement, Seigneur, puisque vous l'avez dit ; mais Notre-Dame n'était plus en ce monde quand vous avez proféré ces paroles ; car vous eussiez parlé de l'âme de votre sainte Mère bien d'un autre accent que du cœur de Gertrude, votre servante et la sienne.

Quelle riche pensée de saint Athanase, quand il corrige l'Archange Gabriel, et lui remontre avec respect qu'il aurait dû dire : Je vous salue, Marie, la nommant par son nom ; et non pas : *Je vous salue pleine de grâces.* Pourquoi taire ce nom le plus doux du monde ? Mais bientôt se corrigeant lui-même, il approuve le glorieux Archange en ces termes : Il la nomme pleine de grâces, parce qu'elle est remplie de l'Esprit-Saint qui est la source de toutes grâces (2). Lorsqu'on crée un Pape, on ne l'appelle plus du nom de sa famille ; mais du nouveau nom qu'il lui a plu de choisir : c'est Urbain, Clément, Grégoire. Leurs noms propres sont perdus ; et la grandeur du nom papal éclipse tous les autres. Le nom de la fille d'Anne et de Joachim était Marie : elle est choisie pour être mère de Dieu ; on l'appelle *pleine de grâces.* — Qu'il ferait donc beau voir cette âme vierge douée de toutes les grâces du paradis ! Sainte Catherine de Sienne assurait qu'une âme qui est en état de grâce est si extrêmement belle, que c'est chose qu'on ne sau-

(1) Nusquàm optatiori congruentiorive modo me invenire potes, quàm in Sacramento altaris, aut deindè in hujus meæ dilectæ corde ac animâ. (*Insinuat. divin. piet.* Lib. 1. c. 4.)

(2) Idcircò gratiâ plena cognominata est, quòd adimpletione Spiritûs sancti omnibus gratiis abundaret, et virtute Altissimi obumbraretur. (S. Athanas. vel antiquus auctor, *in Annuntiat. SS. Dominæ nostræ Deiparæ.*)

rait s'imaginer. Mais si un seul degré de grâce produit un excès de beauté tel, que l'âme qui en est ornée surpasse le soleil en éclat, que devait être cette âme virginale qui avait reçu la plénitude de la grâce (1); que saint Pierre Damien appelle le conclave de toutes les graces, et un autre de ses serviteurs, le sénat de toutes vertus (2)?

IV. — Il faut avouer que le cardinal Pierre Damien a de belles pensées quand il se met à parler de la Vierge Marie. Son corps, dit-il, vient d'Adam, et son âme de Dieu; cependant elle n'a nullement hérité des taches d'Adam, ni participé à son péché; mais elle a été convertie en une candeur de lumière éternelle (3). Je ne sais si dans toute l'Europe on trouve de plus belles fleurs qu'aux plus hautes montagnes des Alpes, qui sont toutes couvertes de neiges et de frimats. Aux premières pointes de l'été, le soleil venant à donner sur cette neige, on en voit sortir un million de fleurs si douces et si variées, que l'œil qui n'a pas été réjoui de ce spectacle, n'a jamais rien vu de si beau. Qui croirait que de la neige, ennemie des fleurs, puissent sortir des fleurs si belles, si pures, si odoriférantes, les vierges de la nature? Qui penserait que d'un rosier hérissé de cruelles épines pût sortir une tendre rose sans être bles-

(1) Cæteris enim electis ex parte gratia datur, huic verò Virgini tota se infudit plenitudo gratiæ. (S. Ildephons. *Serm.* 6. *de Assumpt.*) In aliis gratia; in te tota gratiæ pariter veniet plenitudo. (S. Petr. Chrysolog. *Serm.* 140. *in Annuntiat. B. M. V.*)

(2) Conventum omnium virtutum. — Rempublicam omnium gratiarum.

(3) Caro enim Virginis ex Adam assumpta, maculas Adæ non admisit; sed singularis continentiæ puritas in candorem lucis æternæ conversa est. (S. Petr. Damian. *Serm. de Assumpt.*)

sée, sans se ressentir du fumier où est plantée la racine d'où elle tire son suc, sa vie, ses parfums, ses couleurs? Cependant cela est vrai; et il est aussi vrai que Notre-Dame, lis éclatant, rose du ciel, est sortie d'Adam sans que le malheur de son origine flétrît son innocence.

Que j'aime Salomon, quand je l'entends conclure en ces termes l'éloge de la sagesse: *Je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, et j'ai tâché de l'avoir pour épouse, et je suis devenu amateur de sa beauté* (1). C'est aussi ce que chacun de nous doit dire de cette tendre et admirable Mère. Je n'ai plus d'amour que pour elle, plus d'yeux que pour l'admirer, plus de cœur que pour l'aimer. Sa beauté virginale et angélique a captivé mon âme, et m'a ravi toutes mes affections. J'ai beau faire; je ne saurais parler, ni penser, ni aimer autre chose. Quand je dors, mon cœur veille; et il me semble bien souvent que le paradis tout entier tombe dans mon sein, et que Notre-Dame fait son entrée solennelle dans mon cœur où elle dresse un petit empire; et je ris en dormant, tant je suis aise d'être sujet d'une si douce souveraine. O inestimables et savoureuses délices, de pouvoir dire: La très-auguste Mère de Dieu est ma bonne maîtresse, et je suis son pauvre petit serviteur, mais qui l'aime du plus tendre de son âme. Elle veut que je l'appelle ma mère, et que je sois son fils. Puisqu'elle le veut, je le veux; et j'aime bien mieux obéir et jouir d'un bonheur si extrême, que par une humilité mal entendue, me priver d'un bien que j'estime plus que tout l'univers. Je le répète, puisqu'elle veut être ma mère, je veux être son fils, et je l'aimerai tant, je

(1) Hanc amavi et exquisivi à juventute meâ, et quæsivi sponsam mihi eam assumere, et amator factus sum formæ illius. (*Sap.* 8. 2.)

l'honorerai d'un si bon cœur, je lui rendrai tant de services, que je serai véritablement son fils, ou que je mourrai en m'efforçant de l'être. Non, il ne faut pas craindre d'être téméraire en obéissant simplement. Pourquoi est-elle si excessivement belle, si ce n'est pour être excessivement aimée, et avec une passion si sainte et si forte, que nous ne puissions plus être maîtres de nos cœurs, ni les empêcher de se jeter vaincus à ses pieds.

Mais pour donner une idée complète de la virginité d'âme de la Reine du ciel, il est nécessaire de parler du plus glorieux privilége de son âme, je veux dire de l'exemption du péché originel dans sa conception immaculée.

CHAPITRE SIXIÈME.

Comment Notre-Dame a été préservée du péché originel en sa conception (1).

Macula non est in te.
Il n'y a point de tache en vous.
(*Cant.* 4. 7.)

I. — C'est un point des plus délicats de la théologie que celui de la Conception de la Mère de Dieu. Les souverains pontifes, les conciles, les théologiens ont si souvent traité cette difficulté, ont tant disputé sur cette matière, que la chose paraît incroyable. Cette variété de sentiments ne doit pas nous surprendre. La Providence divine, au témoignage de Notre-Dame, l'a permis à dessein, afin d'exercer les esprits des mortels, et de manifester la piété de tous envers celle que tous regardent comme leur mère.

Je suis de l'avis de ceux qui défendent puissamment que Marie a été conçue sans péché; que jamais cette étoile de la mer n'a perdu son éclat; que ce soleil n'a jamais été souillé d'aucune tache; que cette glace n'a jamais été ternie; que, dans ce Paradis terrestre, jamais le serpent infernal n'a fait entendre ses siffle-

(1) Le lecteur se rappellera que l'auteur écrivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Ce chapitre, du reste, ne sera pas sans intérêt, même après la définition solennelle du 8 décembre de l'année 1854.

ments. Cette vérité veut être développée plis à plis ; je commencerai par établir quelques propositions préliminaires qui jetteront un grand jour sur ce mystère.

Il faut présupposer que Jésus-Christ est le chef des anges et des hommes, mais d'une manière bien différente. Selon l'opinion de divers théologiens, il a racheté les anges, non d'un péché actuel qu'ils aient commis, non d'un péché de participation qu'ils aient contracté, mais d'un péché qu'ils pouvaient commettre, et dont Dieu les a préservés en vue des mérites futurs de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu est donc véritablement leur Sauveur, puisque c'est en vue de ses mérites qu'au temps de l'épreuve, et avant qu'ils fussent confirmés en grâce, Dieu leur a communiqué la grâce qui les a rendus fidèles, puis impeccables par suite de leur fidélité. Les hommes, au contraire, ont été rachetés de beaucoup de péchés actuels, ou au moins du péché originel que tous ont contracté, étant tous enveloppés dans la masse commune, comme descendants d'un père coupable, si Dieu dans sa miséricorde n'a exempté de la loi commune, par un privilége exprès, une âme choisie : ce qui a pu se faire de la sorte.

Quand Dieu créa nos premiers pères, il fit Adam non-seulement le premier des hommes duquel nous devions tous descendre, mais il le constitua encore le chef du genre humain, et lui mit entre les mains les volontés de tous ses enfants, afin qu'il pût, en son propre nom et au nom de tous, capituler avec Dieu, passer avec son Créateur un contrat général, et ainsi répondre pour toute sa postérité. Quand le père de famille parle, toute la famille parle par sa bouche et signe par sa main. Quand le roi de France fait un traité

avec quelque prince, il signe, et tous les Français sont réputés avoir acquiescé à sa volonté, parce qu'il est leur souverain et qu'ils sont ses sujets. Quand Joseph capitula avec ses frères, Ruben seul prit la parole, et tous furent aussi étroitement obligés que s'ils eussent eux-mêmes proposé et accepté les conditions.

Dieu donna donc à Adam la justice originelle avec la condition expresse que, s'il se conservait dans cette justice et dans cette grâce, toute sa postérité en serait douée comme lui; mais que, s'il s'oubliait jusqu'à la perdre par un péché mortel de désobéissance, il en serait privé, lui et tous ses descendants.

L'histoire de nos premiers parents nous est connue : Eve désobéit, séduite par le serpent; Adam désobéit, séduit par Eve. *Et Dieu dit à Adam : La terre sera maudite à cause de ta désobéissance. Et il dit à Eve : Tu enfanteras dans la douleur* des fils de colère. *Et le Seigneur Dieu les chassa du Paradis de délices* (1) où il les avait placés.

Par suite de cette désobéissance et de cette malédiction, tous les descendants d'Adam sont condamnés à naître privés de la justice originelle, et coupables de la prévarication de leur premier père. Or Notre-Dame est véritablement fille d'Adam ; elle doit donc, par une conséquence rigoureuse, subir cette loi, si quelque main favorable ne prévient le coup qui nous frappe tous.

Et c'est ce que Dieu a fait, voulant que sa sainte Mère fût exempte de toute souillure. Il n'y a nulle règle si générale qui ne puisse avoir quelque exception, surtout quand celui qui fait la règle y appose lui-

(1) Mulieri dixit : In dolore paries filios. Adæ vero dixit : Maledicta terra in opere tuo. Et emisit eum Dominus Deus de paradiso voluptatis. (*Gen.* 3. 16, 17, 23.)

même l'exception et donne la dispense. Lors donc que Dieu capitula, pour ainsi parler, avec le premier homme, et, en sa personne, avec toute sa race, il excepta formellement, selon plusieurs docteurs, l'âme de la très-sainte Vierge, et la mit en dehors de ce contrat et au-dessus de toutes les créatures. Quand Assuérus fit l'arrêt par lequel il condamna tous les Juifs à mourir, vous pensez aisément qu'il n'entendit pas y comprendre la reine Esther. Que tous les Juifs meurent ou qu'ils ne meurent pas, Esther est assurée de vivre; elle n'est point renfermée dans l'anathème. En expliquant les choses de la sorte, non-seulement Marie ne fut pas souillée de la tache originelle, mais elle n'y fut pas même soumise et n'en contracta pas la dette, comme disent les docteurs dont nous exposons le sentiment. Selon d'autres, la Mère de Dieu aurait été enveloppée dans la masse commune et soumise à la loi. Mais au moment où l'âme bénie de celle qui devait être l'honneur de sa race allait être unie à une chair maudite, qui a la triste vertu de donner la mort à toute âme qui veut lui communiquer la vie, en ce moment décisif et solennel, celui qui frappe et qui vivifie suspendit le cours ordinaire et jusque-là invariable de sa justice; et dès lors l'Époux a pu dire à son épouse : *Que vous êtes belle, ma bien-aimée; que vous êtes belle! Vous êtes toute belle, et il n'y a point de tache en vous* (1).

A qui comparerai-je donc l'âme innocente de Marie? C'est la chaste Suzanne condamnée par les juges d'Israël et sur le point d'être lapidée. Le mal est sans

(1) Quàm pulchra es, amica mea, quàm pulchra es!.. Tota pulchra es... et macula non est in te. (*Cant.* 4. 1, 7.)

remède; l'arrêt est donné et signé; ses propres parents y consentent; elle s'avance vers le lieu du supplice; et voici que Dieu envoie un jeune prophète qui met au jour son innocence avec tant d'éclat, que le ciel et la terre admirent son bonheur et son incroyable pureté. C'est Joseph jeté dans une citerne desséchée, vendu par ses frères, renfermé dans la prison, à deux doigts de son dernier malheur; et voilà qu'il est assis sur le trône auprès du roi Pharaon, avec la qualité de vice-roi et le titre de sauveur du monde. C'est l'obéissant Isaac; le voyez-vous à genoux sur le bûcher, le cou nu, les yeux bandés? L'épée brille dans la main de son père; il va immoler cet innocent agneau; mais, de la part de Dieu, voici un ange qui arrête le coup, et annonce que cet Isaac ne sera point l'enfant de la mort, mais le père des patriarches et l'aïeul du Sauveur de l'univers. Ainsi l'âme de la Vierge Marie, sur le point d'être unie à son corps, va recevoir le coup du péché et de la mort; elle ne peut l'éviter naturellement; mais, ô prodige! celui qui est l'auteur de la nature et de la grâce intervient, et la déclare exempte de ce malheur; le Tout-Puissant assure la virginité et l'intégrité de cette âme qui lui est chère, et défend au dragon infernal de ternir sa beauté. Bienfait dont cette chaste Vierge fut si reconnaissante, que, selon Suarez et plusieurs docteurs, si elle eût été obligée de choisir entre deux faveurs, l'innocence de sa conception et la maternité divine, elle eût indubitablement préféré la première.

II. — Les preuves que les théologiens apportent en faveur de l'immaculée conception de Notre-Dame sont aussi nombreuses qu'efficaces. Suarez, une des plus

grandes lumières de la théologie, en expose quatorze (1). Salazar en donne plus de cinquante. Celles de Catharinus sont innombrables. Voici celles qui m'agréent le plus.

Nulle grâce, selon le savant Idiot, n'a été accordée aux autres créatures qu'elle n'ait été communiquée en quelque manière, ou égale ou supérieure, à la Mère de Dieu ; elle possède à elle seule tous les priviléges de tous les saints (2) : or Adam fut créé en état de grâce ; les anges furent créés en état de grâce, Dieu aurait-il refusé cette faveur à celle qui lui était plus agréable que tous les hommes et tous les anges? *Celui qui m'a créée*, à l'instant même qu'il m'a créée, *a reposé dans mon tabernacle*, le sanctifiant dès ce moment par sa grâce et le consacrant par sa présence (3).

Saint Augustin insinue clairement, dans son cinquième livre contre Julien, que la préservation de tout péché actuel est une marque assurée de la préservation du péché originel ; or il est certain et admis de tous, et spécialement de saint Augustin, que la très-sainte Vierge n'a jamais commis aucun péché actuel ; donc, d'après ce Père, nous avons une marque assurée qu'elle a été exempte du péché originel. Les paroles de ce saint docteur sont trop remarquables pour être omises en cet endroit. Tous les hommes sont obligés de confesser qu'ils manquent en beaucoup de choses. J'excepte la très-sainte Vierge Marie, de laquelle, par honneur pour le Seigneur dont elle est la Mère, je ne veux

(1) SUAREZ. *in* 3. *P. D. Thomæ.* Quæst. 27. tom. 2. disput. 3. sect. 5.

(2) Quodcumque donum alicui sanctorum unquàm datum fuit, tibi non fuit denegatum; sed omnium sanctorum privilegia omnia habes in te congesta. (IDIOTA. *Lib. de Contemplat. B. V. C.* 2.)

(3) Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo. (*Eccli.* 24. 12.)

nullement qu'il soit question lorsqu'il s'agit de péché. Car nous savons qu'elle a reçu plus de grâces que tous pour vaincre entièrement le péché, elle qui a été digne de concevoir et d'enfanter celui qui assurément n'eut jamais aucun péché (1). Saint Thomas, à l'exemple de saint Augustin, veut absolument exempter Notre-Dame de tout péché actuel ; et si l'argument dont il se sert a du poids, comme il doit en avoir, venant de l'ange de la théologie, il faut convenir qu'il prouve bien notre sujet. Je réponds, dit ce saint docteur, traitant cette question, que quand Dieu a choisi et destiné quelqu'un à quelque emploi, il le pourvoit abondamment de tout ce qu'il faut pour l'exercer dignement, selon cette parole de saint Paul aux Corinthiens : *Il nous a rendus capables dêtre les ministres de la nouvelle alliance.* Or Dieu a choisi la bienheureuse Vierge pour être la Mère de son Verbe ; il ne faut donc pas douter qu'il ne l'ait rendue digne par sa grâce de cette haute dignité. *Vous avez trouvé grâce devant Dieu,* lui dit l'Ange, *et voici que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils, auquel vous donnerez le nom de Jésus.* Mais, poursuit l'ange de l'école, elle n'eût pas été digne Mère de Dieu, si elle eût commis un seul péché actuel. Premièrement, parce que *l'honneur des parents,* selon l'Esprit-Saint, *rejaillit sur les enfants*, et que, par la raison contraire, l'ignominie de la Mère eût rejailli sur le Fils,

(1) Exceptâ itaque sanctâ Virgine Mariâ, de quâ propter honorem Domini, nullam prorsùs, cùm de peccatis agitur, haberi volo quæstionem. Indè enim scimus quòd ei plus gratiæ collatum fuerit ad vincendum omni ex parte peccatum, quæ concipere ac parere meruit quem constat nullum habuisse peccatum. (S. Aug. *Lib. de Natur. et Grat.* C. 36.)

supposition qui fait frémir quand il s'agit du Fils de Dieu. Secondement, à cause de l'affinité la plus étroite que contracta avec Marie le Verbe éternel, qui revêtit la nature humaine dans son sein : *Or, quel commerce*, demande saint Paul, *entre la lumière et les ténèbres? quel accord entre Jésus-Christ et Bélial?* Troisièmement, parce que le Fils de Dieu, qui est la sagesse consubstantielle du Père, habita en Marie d'une manière spéciale, et non-seulement dans son âme, mais dans son corps : *Or, la sagesse,* nous dit le Saint-Esprit par la bouche de Salomon, *n'entrera point dans l'âme qui veut le mal, et elle n'habitera pas dans un corps soumis au péché.* Il faut donc avouer simplement, conclut le saint docteur, que la bienheureuse Vierge ne commit jamais aucun péché, ni mortel, ni véniel (1).

Cette doctrine est d'ailleurs confirmée par le Concile de Trente, qui définit que nul homme ne

(1) Respondeo. Dicendum, quòd illos quos Deus ad aliquid eligit, ita præparat et disponit, ut ad id ad quod eliguntur inveniantur idonei, secundùm illud secundæ ad *Cor.* 3 : Idoneos nos fecit ministros novi Testamenti. Beata autem Virgo fuit electa divinitùs ut esset Mater Dei; et ideò non est dubitandum quòd Deus, per suam gratiam, eam ad hoc idoneam reddidit, secundùm quòd Angelus ad eam dicit : Invenisti gratiam apud Deum; ecce concipies, etc. Non autem fuisset idonea mater Dei, si peccasset aliquandò : tùm, quia honor parentum redundat in prolem, secundùm illud *Proverbiorum* 17 : Gloria filiorum patres eorum; undè et per oppositum ignominia matris ad filium redundasset; tùm etiam, quia singularem affinitatem habuit ad Christum, qui ab eà carnem accepit; dicitur autem secundæ ad *Corinth.* 6: Quæ conventio Christi ad Belial? tùm etiam, quia singulari modo Dei Filius, qui est Dei sapientia, in ipsà habitavit, non solùm in animà, sed etiam in utero; dicitur autem *Sap.* 1 : In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis; et ideò fatendum est simpliciter quòd beata Virgo nullum actuale peccatum commisit, nec mortale, nec veniale, ut sic in eà impleatur quod dicitur *Cantic.* 4 : Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. (S. THOM. Part. 3, quæst. 27, art. 4.)

peut éviter pendant toute sa vie tous les péchés, même véniels, sans un privilége spécial de Dieu, comme l'Église le tient de la bienheureuse Vierge (1). Mais, je le demande, ces arguments ne pressent-ils pas autant pour la Conception immaculée de Marie que pour l'exemption du péché actuel? Il ne convenait pas que cette Vierge du ciel, qui devait porter le Verbe de Dieu dans son sein, commît un seul péché véniel, même indélibéré, pendant les longues années qu'elle devait passer sur la terre; mais convenait-il davantage qu'elle fût l'esclave de Satan avant que d'être Fille de la grâce et Mère du grand Dieu? Le péché originel, mortel de sa nature, n'est-il pas plus grave que le péché actuel, surtout véniel, dont tous les Pères et tous les docteurs exemptent la Mère de Dieu? Disons donc, ou que le Verbe éternel n'a pas voulu préserver du péché originel sa Mère bien-aimée, ou qu'il ne l'a pas pu. Dire qu'il ne l'a pas voulu, c'est blasphémer sa bonté, démentir les saints, et accorder plus à Adam et aux anges qu'à la Mère du souverain Seigneur du monde. Dire qu'il n'a pas pu, c'est accuser d'impuissance le Tout-Puissant. Il ne nous reste donc qu'à reconnaître à la fois, et que sa puissance l'a pu, et que sa bonté l'a voulu, et que son cœur l'a exécuté. Sachez, dit saint Augustin, et n'en doutez nullement, que ce qui nous semble le plus convenable est assurément ce que Dieu a fait (2). Toutes les vertus, dit le docte Idiot s'adres-

(1) Si quis hominem... dixerit... posse in totâ vitâ peccata omnia, etiam venialia, vitare, nisi ex speciali Dei privilegio, quemadmodùm de beatâ Virgine tenet Ecclesia, anathema sit. (*Trid.* sess. 6. can. 23.)

(2) Quidquid tibi verâ ratione meliùs occurrerit, scias fecisse Deum, tanquàm bonorum omnium conditorem. (S. AUGUSTIN. *de Libero arbitr.* Lib. 3. c. 5.)

sant à Marie, tant actives que contemplatives, se sont réunies en vous, et vous rendent digne d'admiration au-dessus de toutes les créatures. Par les vertus actives, vous avez une volonté très-pure ; par les vertus contemplatives, un entendement très-éclairé. Personne n'est égal à vous, Dieu seul est plus grand que vous (1). Je demande si l'innocence n'est pas une vertu ; si la virginité de l'âme n'est pas une vertu ; si la justice originelle n'est pas un des plus glorieux priviléges ? Que j'aime à entendre saint Vincent Ferrier nous dire que les anges firent la fête de la Conception dans le ciel, aussitôt que Notre-Dame fut conçue sur la terre (2). Or saint Thomas, le maître de ce grand zélateur des âmes et le nôtre, dit en propres termes que l'on ne fait la fête que des saints (3) ; donc la conception de Marie fut sainte.

Écoutons saint Antonin, archevêque de Florence. Il nous dit que les bons Anges n'ont jamais péché, mais qu'il a été un temps, avant d'être confirmés en grâce,

(1) In te omnes virtutes, tàm activæ quàm contemplativæ, convenerunt, et præ cunctis creaturis te admirabilem reddiderunt. Per virtutes activas, habuisti voluntatem mundissimam ; per contemplativas, mentem purgatissimam... Nemo æqualis est tibi ; nemo major te est, nisi Deus. (IDIOTA. *In Contemplat. de Virg. Mariâ.* C. 2.)

(2) Fluminis impetus lætificat civitatem Dei. Nota : Fluminis impetus fuit sanctificatio Virginis Mariæ ; quia sanctificatio aliorum sanctorum non dicitur fluvius, sed una gutta gratiæ. Bernardus : Cæteris per partes datur gratia spiritualis, Mariæ autem tota se infudit plenitudo gratiæ. Impetus, scilicet sanctificationis, quia eâdem horâ : non expectavit diem, hebdomadam, etc. Lætificat civitatem Dei, scilicet sanctos Angelos. Ratio, quia si gaudium est Angelis, ut dicitur, super uno peccatore pœnitentiam agente, non mirum si fecerunt festum de illâ quæ numquàm peccavit, nec corde, nec ore, nec minùs opere. (S. VINCENT. FERRER. *Serm. de Concept. Virg. Mar.*)

(3) Non autem celebratur festum in Ecclesiâ nisi pro aliquo sancto. (S. THOMAS. Part. 3. quæst. 27. art. 1.)

où ils purent pécher, aussi bien que Lucifer et les autres mauvais anges. Marie, au contraire, fut prévenue de si abondantes, de si puissantes bénédictions du ciel, que, par une sainte impuissance, jamais elle ne put manquer à la grâce ni cesser d'aimer Dieu. Et c'est ainsi qu'elle fut confirmée en grâce d'une manière plus excellente que les Séraphins (1). Mais comment dire avec vérité qu'elle eut la primauté sur les Séraphins, si elle eût été noircie du péché originel, tandis que ces esprits embrasés furent toujours innocents; si elle eût été esclave du péché et de Satan, tandis que ces esprits de feu en furent victorieux; si elle eût été ennemie de Dieu avant d'être sa mère! Non, non; ces paroles seules font si peur à tant de saints, qu'elles leur percent le cœur! O bénie avant, bénie après, et bénie dans l'enfantement, Vierge Marie, s'écrie le docte et pieux Idiot; oui, vous êtes belle, non belle partiellement, mais toute belle; et la tache du péché, soit mortel, soit véniel, soit originel, n'a jamais été et ne sera jamais en vous; mais vous réunissez en vous tous les biens de la nature, toutes les grâces spirituelles et tous les dons célestes. Vous avez autant de beautés diverses que de vertus, et vous possédez toutes les vertus dans un degré plus élevé qu'elles n'aient jamais été communiquées à une pure créature, après votre Fils béni. Vous n'avez jamais eu de semblable en vos dons avant vous, et après vous, vous n'aurez jamais d'égale (2)!

(1) Secundùm privilegium gratiæ singularis, fuit impossibilitas peccandi in eà. — Secundùm rei veritatem, ipsa sola inter viatores peccare non potuit. (S. Antonin. *In Summâ*. Tit. 15. c. 20. §. 5. — Albertus Magnus, ibid. citatus.)

(2) O præbenedicta, combenedicta, et postbenedicta Virgo Maria!..

Comment, je vous prie, André, archevêque de Jérusalem, entend-il ce mot hardi? O canal de la vie, vie des vivants et augmentation de notre vie! O sainte, et plus sainte que les saints! O trésor très-saint de toute sainteté! O souveraine de la terre, revêtue de la gloire céleste et environnée d'une puissance inexpugnable (1)! Car comment serait-elle plus sainte que les saints, qui n'ont jamais eu besoin de pardon, parce qu'ils n'ont jamais failli, comme saint Michel et tous les bons Anges, si elle eût été sujette au péché originel et criminelle en sa conception? Comment sa puissance eût-elle été invincible, si elle eût été renversée au premier choc, c'est-à-dire par le péché originel, qui est le signal du combat que donne le tyran des enfers? Comment serait-elle un trésor de sainteté, si la justice originelle, la virginité de l'âme, la pureté inviolable, l'innocence entière et la première des vertus lui manquait? Ce serait le contraire de la statue que vit Nabuchodonosor : la tête était d'or, les pieds de fer et d'argile. En Notre-Dame, le premier moment de sa vie eût été souillure, et tout le reste éclatante pureté. Admettrons-nous que le commencement de toutes les vertus de la Mère de Dieu fut, si je puis parler de

Tota pulchra es, Virgo gloriosissima; non in parte, sed in toto; et macula peccati, sive mortalis, sive venialis, sive originalis, non est in te, nec unquàm fuit, nec erit; sed adest tibi omnis gratia naturalium bonorum, spiritualium charismatum, et cœlestium donorum.... Tot habuisti pulchritudines, quot virtutes; et singulas in altiori gradu quàm concessus fuerit post Filium tuum superbenedictum, puræ creaturæ. In his namque similem non habuisti, nec es habitura sequentem. (Idiota. *Lib. de Contemplat. B. V.* C. 2.)

(1) O vitæ subministratrix, vitaque viventium, ac auctrix vitæ! O sancta, et sanctior sanctis, sanctissimeque totius sanctitatis thesaure! O terrenorum regnum, insuperabili à supernâ gloriâ potestate præditum. (S. Andreas Cret. *Orat.* 3. *in Dormitionem SS. Deiparæ.*)

la sorte, le péché originel? Et ce grand Dieu, si jaloux de sa gloire, qui, par respect pour sa majesté, ordonna, tandis qu'il était avec Moïse sur la montagne, que tout homme ou tout animal qui la toucherait seulement du pied serait lapidé; ce même grand Dieu, voulant habiter personnellement et corporellement pendant neuf mois dans le sein de cette Vierge, aurait-il souffert que le péché osât toucher cette sainte Montagne de Dieu, et pour mieux dire, son véritable temple? Comment se vérifieraient alors ces paroles de saint Jean Damascène : Son Fils a réduit sous la puissance de sa Mère toute la nature créée (1), si Satan pouvait reprocher à la Mère de Dieu d'avoir été son esclave avant que lui fût le sien? Si le péché pouvait se vanter d'avoir été le maître de cette Vierge par excellence avant la grâce? Si l'enfer pendant toute l'éternité pouvait se glorifier d'avoir été le premier en possession de cette âme bénie, avant Dieu et le ciel? Enfin, si le nom de la Reine du ciel et de la terre, le nom auguste de la Mère de Dieu figurait dans les mêmes registres où sont inscrits en gros caractères les noms de tous les rebelles, sans que l'éternité puisse les effacer, quoique cette première rébellion ne paraisse pas dans les livres de la divine miséricorde, où sont marqués les noms des élus? Avouons plutôt que Marie est innocente, puisqu'il faut passer par-dessus tant de contradictions pour la supposer coupable.

III.—Saint Pierre Damien, doyen des cardinaux, ne laisse rien tomber à terre. Quelle est celle-ci, se de-

(1) Res quippè omnes conditas Filius matri mancipavit. (S. Joan. Damascen. *Homil.* 2. *in Dormit. B. M. V.*)

mande-t-il, qui monte et qui s'élève? Tous descendent, tous tombent et font mille chutes; il n'y a que cette Mère et Fille du Créateur qui n'a point descendu, qui n'est point tombée (1). Elle seule entre toutes les créatures a toujours monté de vertu en vertu, sans jamais descendre dans la voie ténébreuse du péché. Dites, après cela, que son âme a été précipitée dans le gouffre du péché originel.

Quand Salomon fit construire le temple de Jérusalem, il ne voulut pas qu'un seul coup de marteau se fît entendre. *On n'entendit dans la maison du Seigneur ni marteau, ni cognée, ni le bruit d'aucun instrument pendant qu'elle se bâtit* (2). Quand Dieu créa l'âme de la sainte Vierge, qui devait être son temple, il voulut qu'elle ne reçût pas le moindre coup ou la moindre atteinte du péché originel, *dans lequel tous sont morts*, dit saint Paul (3); excepté Marie, reprend saint Anselme, qui ne mourut jamais, ni du péché originel ni d'aucun péché actuel (4).

Mais pourquoi m'astreindre à prendre les preuves une à une, ayant un torrent de saints Pères, de docteurs, de raisonnements, de passages formels dans les conciles, dans les Bulles des souverains Pontifes, qui sont arrivés jusqu'où ils pouvaient aller sans pro-

(1) *Quæ est ista quæ ascendit? — Quæ ascendit*, inquit. In hujus sæculi vanitates omnes vel descendere, vel cadere cognoscuntur.... Sola illa Mater et Filia Creatoris nec descendit, nec cecidit. (S. Petr. Damian. *Serm. 40. de Assumpt.*)

(2) Et malleus, et securis, et omne ferramentum non sunt audita in domo cùm ædificaretur. (3. *Reg.* 6. 7.)

(3) In quo omnes peccaverunt. (*Rom.* 5. 12.)

(4) Omnes itaque mortui sunt in peccatis, nemine prorsùs excepto, demptà Matre Dei, sive originalibus, sive etiam voluntate additis, vel ignorando, vel sciendo, nec faciendo quod justum est. (S. Anselm. *vel* Herveus Dolensis. In 2. *ad Corinth.* C. 5. v. 14.)

noncer le dernier mot, que Dieu fera dire au temps qu'il a préparé, ainsi que la très-sainte Vierge l'a déclaré elle-même à sainte Brigitte, dans les révélations que l'Église a si authentiquement approuvées. Cependant elle prend plaisir de voir tant de pieux et savants esprits combattre pour et contre, comme firent jadis les Anges dans Daniel, qui disputèrent vingt et un jours durant l'un contre l'autre, pensant bien faire. Mais aussitôt que le prince des Anges fit connaître la volonté du grand Dieu, tous furent d'accord sans la moindre rupture de charité et sans aucune division. L'Église, je le répète, n'a donc pas défini; mais cela excepté, parce qu'elle ne l'a pas encore voulu faire, elle a fait tout ce qu'elle pouvait faire. Sixte IV donna, en 1483, deux bulles par lesquelles il permit de célébrer dans l'Église la fête de la Conception de la Mère de Dieu, qu'il appelle Immaculée; et pour y porter plus efficacement les fidèles, il leur accorde un grand nombre de faveurs spirituelles. Ajoutez l'autorité d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, de Jules II, de Léon X, de Pie V, de Grégoire XIII, de Paul V et de Grégoire XV. Tous ont renouvelé les bulles de Sixte IV et en ont donné de nouvelles. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces bulles ayant été diversement interprétées par plusieurs théologiens, ces mêmes Pontifes, pour ôter tous faux-fuyants, ont condamné comme fausse et erronée toute interprétation qui, par le nom de Conception que l'Église célèbre, entendrait autre chose que la conception exempte du péché originel, comme le porte expressément la bulle de Sixte IV, qui commence par ces mots : *Grave nimis* (1).—Le concile de

(1) Ut hæc effugia præcluderent Pontifices, omnem illam interpre-

Bâle, qui à la vérité n'était plus œcuménique, mais qui comptait encore un grand nombre de savants Évêques, s'est exprimé en termes non douteux. Il regarde le sentiment de ceux qui affirment que la bienheureuse Vierge a été conçue sans péché « comme pieux et conforme au culte ecclésiastique, à la foi catholique, à la droite raison et à la sainte Écriture; comme devant être approuvé et reçu avec empressement de tous les catholiques. Quant au sentiment contraire, ajoutent les Pères, qu'il ne soit permis à personne de le prêcher ou de l'enseigner (1). » —Enfin, le Concile de Trente vient après tous, et confirme solennellement ce que tous ont dit. « Il déclare qu'il n'est pas de son intention de comprendre dans ce décret, où il s'agit du péché originel, la bienheureuse et immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu; mais qu'il faut s'en tenir aux constitutions de Sixte IV, d'heureuse mémoire, sous les peines contenues dans ces bulles que le saint Concile renouvelle (2). »

tationem damnarunt erroris, quæ nomine Conceptionis quam colit Ecclesia, aliud intelligeret quàm conceptionem à maculâ originali liberam : sic enim habetur expressè in bullâ Sixti IV. *Grave nimis.* (P. DE RHODES. Tom. 2. p. 238.)

(1) Tanquàm piam et consonam cultui ecclesiastico, fidei catholicæ, rectæ rationi, sacræ Scripturæ, ab omnibus catholicis approbandam *fore et amplectendam*; nullique de cætero licitum esse in contrarium prædicare et docere. (*Sess.* 36.)

(2) Declarat tamen hæc ipsa sancta Synodus, non esse suæ intentionis, comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, beatam et immaculatam Virginem Mariam, Dei genitricem : sed observandas esse constitutiones felicis recordationis Sixti Papæ IV. sub pœnis in eis constitutionibus contentis, quas innovat. (*Sess.* 5. *Can.* 5.)

Grégoire XV, par un décret du 24 mai 1622, défend, sous de graves peines, d'affirmer, soit dans des actes publics, soit dans des écrits ou des entretiens particuliers, que la bienheureuse Vierge a été conçue dans le péché; et Alexandre VII, en 1661, expliquant le décret du

IV. — Mais que répondrons-nous à l'argument extrêmement pressant de plusieurs docteurs scholastiques? Nul n'a été racheté par Jésus-Christ, s'il n'a été captif du péché: Notre-Dame n'a pas été captive du péché; donc elle n'a pas été rachetée par Jésus-Christ. Quoi! le Fils de Dieu ne sera pas le Sauveur de sa Mère! Pour l'un et pour l'autre, quelle injure! Car saint Bernardin nous apprend que Notre-Seigneur aimerait mieux avoir racheté sa très-Sainte Mère que tous les saints. Que dirons-nous encore de ce second argument qui est de saint Paul? Tous sont morts en Adam; tous sont ressuscités en Jésus-Christ. Donc Notre-Dame est morte en Adam; ou, supposé qu'elle ne soit pas morte en Adam, elle n'est pas ressuscitée en Jésus-Christ. Je réponds en premier lieu que la sainte Écriture se sert en plusieurs endroits de propositions universelles; mais il y a toujours quelque exception. *Tous se sont détournés de la voie de la justice et sont devenus inutiles. Il n'y en a point qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul* (1). *Il n'y a point d'homme qui ne pèche* (2). *Nous faisons tous beaucoup de fautes* (3); excepté celle qui n'a point connu le péché, je veux dire Marie. De même tous sont morts en Adam; excepté la Mère très-pure du second Adam. En vain le

Concile de Trente, et l'objet de la fête de l'immaculée Conception, ainsi que de l'office divin de cette fête; mentionnant l'approbation que les Pontifes romains ont donnée à un Ordre religieux et à diverses confréries sous ce titre, avec concession d'indulgences; voulant favoriser la dévotion des fidèles à ce glorieux privilége, et suivant l'exemple de ses prédécesseurs, renouvelle la même défense, sous les mêmes peines.— Enfin, il était réservé au Pape Pie IX de mettre la croyance à l'Immaculée Conception au nombre des dogmes de notre Foi.

(1) Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt: non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. (*Ps.* 13. 3.)

(2) Neque enim est homo qui non peccet. (2. *Paral.* 6. 36.)

(3) In multis offendimus omnes. (Jac. 3. 2.)

démon s'écrie : Elle est fille d'un père coupable, et par conséquent mon esclave. Dieu le Père dit d'une voix plus haute : Elle est ma Fille bien-aimée, en qui j'ai mis mes complaisances ; Dieu le Fils : Elle est ma Mère, et ce mot dit tout ; Dieu le Saint-Esprit : Elle est ma Colombe toute belle, il n'y aura point de tache en elle. Une exception unique n'empêche pas la proposition du grand Apôtre d'être véritable. Tous les fleuves vont à la mer, je l'accorde ; mais le Jourdain est remonté une fois vers sa source. Le soleil parcourt le ciel tous les jours sans s'arrêter dans sa course, cela est vrai ; mais il s'est arrêté une fois à la voix de Josué. Il est impossible qu'un homme soit plusieurs heures au milieu des flammes sans en être dévoré, j'en conviens ; mais trois jeunes hommes furent jetés dans la fournaise de Babylone, et les flammes ne les touchèrent point, et l'odeur même du feu ne vint pas jusqu'à eux. N'est-ce pas le cas de dire que l'exception confirme la règle, loin de la détruire ? Quant au premier argument, car j'ai commencé par répondre au second, je dis que Notre-Seigneur a racheté le monde en trois manières. Il a racheté les Anges qu'il a préservés du péché actuel, et qui ne pouvaient contracter de péché originel. Il a racheté les hommes qui ont tous contracté le péché originel et commis plusieurs péchés actuels. Enfin il a racheté Notre-Dame qui n'a pas contracté le péché originel, et qui n'a pas commis de péchés actuels. Or, empêcher quelqu'un de tomber dans le péché, c'est le racheter plus noblement que de le relever après sa chute. Tellement que le premier et le plus noble degré du rachat du Sauveur a été celui de sa sainte Mère, qui jamais n'a pu tomber en aucun péché ; le second, celui des Anges qui ont pu se révolter, mais qui sont demeurés fidèles ; le troisième, celui des hom-

mes qui naissent coupables du péché originel, et tombent en beaucoup de péchés actuels.

V. — Enfin, voulez-vous savoir en peu de mots pourquoi Notre-Dame a été exempte du péché originel? Premièrement, il était de la dignité du Messie, qui devait être la lumière des hommes, qui devait les délivrer du pouvoir de Satan, que sa Mère n'ait jamais été sujette aux ténèbres du péché, ni captive de son ennemi capital. Secondement, la bonté de Dieu qui est infiniment équitable pouvait-elle permettre que les Anges et nos premiers pères eussent été créés dans un état de grâce et de sainteté, et non sa Mère qu'il aimait plus que tous les hommes et tous les Anges? Troisièmement, puisqu'il voulait l'établir Reine de ces esprits célestes qui n'ont jamais été un seul moment soumis au péché, n'était-il pas convenable qu'elle eût toujours été sans tache et sans souillure? Quatrièmement, il importait que son divin Fils fût son Sauveur d'une manière plus excellente que des autres hommes, c'est-à-dire qu'il la prévînt de ses dons et l'empêchât de tomber dans la disgrâce que tout enfant d'Adam encourt par une loi inévitable. Cinquièmement, puisque Dieu l'a exemptée de plusieurs suites du péché, par exemple des douleurs de l'enfantement, de la poussière du tombeau; et surtout, puisqu'il l'a préservée de tout péché actuel, même véniel, à combien plus forte raison l'a-t-il dispensée de la nécessité de contracter un péché, mortel de sa nature, comme le péché originel? Sixièmement, le défaut de cette dispense, et la nécessité de subir la loi commune accuserait ou la bonté de Dieu ou sa puissance; l'un et l'autre répugnent également. Septièmement, la raison de saint Augustin est bien forte; quand on parle de la

Vierge, il faut croire que ce qui paraît le meilleur et le plus parfait est aussi ce que le Père a fait pour sa Fille bien-aimée, le Fils pour sa très-sainte Mère, le Saint-Esprit pour sa très-chaste Épouse. Or, ne vaut-il pas bien mieux qu'elle soit conçue innocente que coupable? N'est-il pas bien préférable que, du premier pas qu'elle a fait en ce monde, elle ait écrasé la tête du serpent, que d'avoir été blessée à mort de sa dent meurtrière? Huitièmement, les autorités en faveur de ce privilége de la Mère de Dieu ne peuvent se compter. Ce sentiment qui se répand de jour en jour a maintenant pour lui le torrent des docteurs. Les souverains Pontifes, les Conciles se sont prononcés autant qu'ils pouvaient le faire sans donner un définition dogmatique. La plupart des saints l'ont suivi et soutenu pendant leur vie; quant à ceux qui ont pensé autrement, il est presque indubitable que, s'ils vivaient dans ce siècle, ils seraient tous de cet avis, et feraient de bon cœur la fête de l'Immaculée Conception de la glorieuse Mère de Notre-Seigneur, et seraient marris d'y avoir été contraires.

En vérité, j'ai bien de la peine à retenir mon cœur. A la vue de cette âme, miroir de la Divinité, où l'on voit des choses qui font désirer de ne plus rien voir en ce monde, mon âme m'échappe et s'écrie: O beauté du ciel, ô Reine des Anges, ô Mère des hommes et ma mère! on a dit de vous que dans tous les royaumes de la terre on n'avait jamais trouvé un chef-d'œuvre semblable; puisse-t-on dire de mon cœur que jamais on n'en trouva un seul qui aimât plus sa bonne Mère! Votre divin Fils a dit: *Personne ne vient à moi, si mon Père ne l'attire* (1); mais je sais qu'un de vos serviteurs a

(1) Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum. (JOAN. 6. 44.)

ajouté : Et s'il n'est conduit à vous par votre Mère. Attirez donc mon cœur ; touchez cet ingrat, domptez ce rebelle. Je languis, excitez-moi ; je suis pécheur, rendez-moi pénitent ; je suis dans les ténèbres de l'ignorance, faites luire à mes yeux la lumière, afin que je coure à l'odeur des parfums que répandent vos saintes vertus (1). Mon Dieu ! attirez-moi, ma Mère ; prenez mon cœur, et offrez-le à votre divin Fils. Que cette donation soit irrévocable, et que je sois à lui et à vous pour toujours. Non, jamais je ne me dédirai de cette parole, et je serai à Jésus et à Marie immaculée dans tous les siècles et dans toute l'étendue de l'éternité.

(1) Sicut nemo venit ad tuum filium superbenedictum, nisi Pater traxerit eum ; sic etiam quodammodò ausim dicere, quòd nemo venit ad filium tuum gloriosissimum, nisi tuis sanctissimis præsidiis traxeris eum. Trahe igitur me torpentem ; ut me reddas currentem. Trahe me peccantem ; ut me reddas pœnitentem. Trahe me ignorantem ; ut me reddas scientem ; ut curram in odorem unguentorum tuorum, id est, in fragrantià sanctarum virtutum tuarum. (IDIOT. *in Contempl. de Virg. Mariâ.* C. 1.)

CHAPITRE SEPTIÈME.

De la maternité divine qui est le plus haut point des œuvres de Dieu.

Ecce ego facio verbum in Israel quod quicumque audierit, tinnient ambæ aures ejus.

Voici que je fais une chose en Israël que personne ne pourra entendre sans que les oreilles lui tintent d'étonnement. (1. *Reg.* 3. 11.)

Je ne puis m'empêcher de croire que ce prodige, capable de frapper de stupeur tous ceux qui le verront ou qui l'entendront raconter, ne soit l'élévation d'une pure créature à la maternité du grand Dieu de l'univers ; et de plus, je ne puis me défendre d'entamer cette matière par une sainte saillie de saint Bernardin de Sienne, un des plus grands serviteurs de Marie. C'est le transport d'un homme si ravi de joie ou d'étonnement, qu'il semble s'oublier lui-même, tant la parole qui lui échappe est hardie. Il s'adresse donc à Notre-Dame en ces termes : Comment, Vierge d'Israël, oserez-vous consentir à devenir mère de Dieu ? Comment permettrez-vous qu'on vous élève à un point d'honneur presque infini ? Vous qui êtes si modeste, vous la reine de l'humilité, souffrirez-vous qu'on vous honore d'une dignité si éminente, qu'elle ne laissera que Dieu seul au-dessus de vous ? Saül, sacré par le prophète Samuel, et assuré

de la volonté du Ciel, se tient caché dans la maison de son père, d'où il faut le tirer par force pour le proclamer roi d'Israël. Permettrez-vous donc facilement, vous qui êtes si retenue, que l'on vous fasse, je ne dirai pas reine des Séraphins; mais, ce qui surpasse toutes nos conceptions, mère de Dieu! Voici que l'Ange du Seigneur vous annonce cette grande nouvelle : vous serez la mère du Verbe sur la terre, comme Dieu est son Père dans l'éternité. Pardon, Vierge sainte, vos oreilles ne se troublent-elles pas? Vos yeux ne s'éblouissent-ils pas? Votre force ne vous a-t-elle point abandonnée? *Voici la servante du Seigneur* : quelle hardiesse! *Qu'il me soit fait selon votre parole* : consentement surprenant! Votre cœur ne frémit-il point en voyant tomber sur votre néant, comme une montagne, l'immensité de la Divinité qui va écraser la faiblesse d'une fille de quatorze ans (1)? Quand le premier des anges osa s'élever contre la personne du Fils de Dieu, le Tout-Puissant accabla la témérité de cet esprit insolent qui présumait de s'égaler à son souverain. N'avez-vous pas quelque crainte, ô Vierge, que le Père éternel ne vous voie pas volontiers consentir à la maternité de celui dont la paternité lui appartient exclusivement à tout autre? Il est père sans égal; voulez-vous être mère sans égale, et devenir ainsi sur la terre ce qu'il est dans l'éternité? Mais le mystère se dévoile à mes yeux; il faut bien que Marie soit toujours la femme forte, et

(1) Humilitas ejus fulsit tremulà expectatione; scilicet, ineffabilis superadventûs Majestatis divinæ, quem super se venturum sensit, tanquàm quemdam supereminentissimum, et infiniti ponderis montem, qui ipsam sub se, seu intrà se funditùs sepeliret, et ejus nihilitatem, suæ æternitatis et totalis universitatis pondere, ineffabiliter pressam in æternum teneret. (S. Bernardin. *de Consensu virginali.* Serm. 2. art. 1. c. 2.)

cette sainte âme était tellement transformée et perdue en Dieu, qu'elle ne craignit point de donner un plein consentement à la maternité divine; qu'elle eut le courage de la demander et le bonheur infini de l'obtenir (1). Elle sentit en effet le poids de la divinité tomber sur son néant; mais ce poids ne l'écrasait pas, et elle pouvait le supporter, appuyée sur son bien-aimé.

On ne parle ordinairement que d'une maternité de Notre-Dame; mail il faut en distinguer trois, qui sont ineffables. La première est la maternité corporelle; car elle est véritablement mère du Verbe qui s'incarna dans son sein virginal. La seconde est la maternité spirituelle, en tant qu'elle fut mère du Verbe incarné dans son âme et dans son cœur : cette maternité est plus relevée encore que la première, au témoigage de Notre-Seigneur, et assurément plus avantageuse pour elle. La troisième est celle qu'elle exerce dans nos cœurs et dans les âmes fortunées, où elle enfante Jésus-Christ : et celle-ci nous importe infiniment; car, sans elle, de quoi nous serviraient les deux premières? Parlons donc séparément de ces trois maternités sublimes; préparons-nous hardiment à voguer en haute mer, et gardons, si nous pouvons, nos faibles esprits d'y faire un fortuné naufrage.

(1) Miræ transformationis erat mens illa, in quâ tantus ausus fuerit, quòd constanter, et pleno assensu auderet optare et quærere se fieri matrem Dei Altissimi, et ipsum verè fieri filium ejus. (S. Bernardin. *Serm. de Visitat. et septem verbis B. V.* Art. 1. c. 2.)

CHAPITRE HUITIÈME.

De la maternité corporelle et de ses dimensions infinies.

De quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.
Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. (MATTH. 1. 16.)

I. — Heureuse peine, tourment délicieux ! Celui qui aime cordialement Marie ne peut parler, et il ne saurait se taire. Il veut parler ; il a le cœur tout plein des grandeurs de sa mère et tout brûlant de son amour. S'il ne parle pas, il mourra ; le feu l'embrasera, s'il ne prend air par ses paroles. Puis il veut se taire, confessant ingénument qu'il ne peut atteindre à la hauteur du doux objet de son cœur. L'éloquence est bonne pour relever les petites choses : aux choses infiniment relevées, il ne faut que le silence (1). Jamais on ne dit plus éloquemment les grandes choses qu'en faisant profession de ne les pouvoir dire ; aussi bien, les choses grandes qui se peuvent dire, ne se doivent pas dire grandes. Que peut donc faire un esprit aussi faible que le mien, se voyant obligé d'aborder un si étonnant sujet? Il meurt d'envie de dire quelque chose ; il meurt de honte de parler le langage des hommes, quand il faudrait surpasser celui

(1) Silentium laus *Ps*. 64. 2. juxta vers. *Chaldaic*. pro : Te decet hymnus. *Hebraic*. Silens laus.

des anges et de toute puissance créée. Le comble de ma peine est que je n'oserais pas même supplier le Dieu tout-puissant de me rendre capable de dire ses grandeurs. Il faudrait pour cela qu'il me communiquât un langage qu'il n'est permis à nul homme de parler, et que nul mortel ne saurait entendre. Eh bien, je me réjouis de me voir accablé sous l'immensité des grandeurs de la mère de Dieu. Au moins quelle consolation serait-ce pour moi de pouvoir l'aimer et l'admirer autant qu'elle le mérite, puisqu'il ne m'est pas permis d'en parler dignement !

Considérons avec attention le terme final du consentement de la Vierge au mystère de l'Incarnation, et nous comprendrons clairement que la maternité divine, selon l'esprit et selon la chair, est une dignité et une perfection qui surpassent infiniment en mérite tout ce que l'homme peut dire, tout ce que le plus haut Séraphin peut imaginer, au-dessous de l'Homme-Dieu, dont la grandeur est incommensurable (1). Ainsi parle saint Bernardin de Sienne, qui nous fournit le raisonnement suivant : Lorsque la charité gratuite de Dieu choisit avec sagesse et efficacité une âme, pour l'élever à un état sublime, il lui accorde toutes les grâces proportionnées à l'exigence et à la sublimité de cet état : or, l'état de la maternité divine à laquelle Dieu a appelé Marie, est sans aucune comparaison le plus élevé où puisse parvenir une pure créature ; donc la charité du

(1) Si quis consideret virginei consensùs ad tantum mysterium finalem terminum, clarè intelliget quòd omnis dignitas et perfectio inclusa in hoc quod est esse Matrem Dei tàm mente quàm carne, comprehendantur in eo; quod quidem transcendit in merito in infinitum quidquid aliud sub Deo homine cogitari vel dici potest. (S. Bernardin. *Serm. pro Concept. Immaculatæ Virginis.* Art. 3. c. 1.)

Tout-Puissant, pénétrant jusqu'au plus intime du cœur de Marie, et obtenant d'elle son consentement pour l'exécution du plus grand des mystères, a comme déifié celle en qui il s'opérait, en lui communiquant une perfection et une charité proportionnées à l'amoureuse charité de Dieu qui la choisissait, et qui réalisait en elle ce prodige (1). Il faut en effet que Dieu le Père et la Mère de Dieu aiment Dieu le Fils, autant qu'il est possible, du même amour. C'est une si haute participation de la Divinité, une alliance si étroite, qu'au-dessus de Notre-Dame, la première chose que l'on rencontre, c'est Dieu; puis descendant de Dieu à la créature, que rencontrez-vous immédiatement? c'est Marie. Les limites de l'empire de la mère de Dieu, pour parler avec l'ange de l'école, touchent d'aussi près qu'il est possible les frontières de la Divinité. Entre Dieu le Père et la Mère du Verbe, il existe une affinité spéciale (2). La paternité de Dieu le Père, et la maternité de la Vierge Mère se ressemblent si fort, s'avoisinent de si près, sont si étroitement liées ensemble, que l'une touche à l'autre. O cœur paternel, ô cœur maternel, que vous vous ressemblez!

(1) Si decenter et efficaciter (Dei electrix gratia et charitas) eligit aliquem ad arduum statum, oportet quòd illum moveat secundùm proportionem et exigentiam arduitatis illius statûs, ad quem eligit illum; sed status maternitatis Dei erat summus status qui puræ creaturæ dari posset; ergò electrix Dei charitas altissimo modo pervenit et movit cor Virginis ad hoc opus; ergò illud opus altissimè participavit perfectionem atque influxum et Deiformem similitudinem electricis amatricis charitatis Dei, à quâ manabat. (S. BERNARDIN. *De Consensu virginali*, Serm. 2. art. 2. c. 1.)

(2) Hyperdulia exhibetur creaturis quæ habent specialem affinitatem ad Deum, sicut beatæ Virgini, in quantùm est Mater Dei. (S. THOM. 2. 2. quæst. 103. art. 4.)—Sola fines Deitatis propriâ operatione naturali attigit, dùm Deum concepit, peperit, genuit, et lacte proprio pavit. (*Commentar. Cajetani, eodem loco.*)

Plût à Dieu que mon cœur fût perdu ou dans l'un ou dans l'autre ! Puisse-t-il être transformé et englouti ou dans le cœur de ce Père, ou dans le cœur de cette mère ; mieux encore, dans tous les deux ! L'amour fait oublier aux hommes ce qu'ils sont, et les rend téméraires. Pardon, ô mon Dieu, de ma témérité, quoique ce cœur amoureusement présomptueux n'ait aucun regret de sa faute, et qu'il soit bien résolu de ne se donner jamais à un autre cœur qu'à celui de son Dieu, et à celui de sa bonne mère et souveraine maîtresse.

II. — Mais voulons-nous comprendre les grandeurs de cette maternité corporelle, qui changea le sein d'une vierge en un temple où résida corporellement la plénitude de la Divinité ; il faut savoir que comme le Messie fut le *désiré des nations*, ainsi celle qui devait le donner au monde fut pendant quatre mille ans l'attente des peuples. La Vierge-Mère était le but vers lequel tous les saints de l'Ancien-Testament dirigeaient, même sans la connaître, leurs vœux et leurs soupirs (1). Elle était le blanc où tous les archers de Dieu et tous les bons cœurs ont décoché leurs flèches et leurs désirs enflammés. O Marie, s'écrie saint Bernard, au moment où l'Ange la prie de consentir à devenir mère du Messie, voici Adam inconsolable, exilé du Paradis terrestre avec toute sa postérité ; voici Abraham et David ; voici les autres saints vos aïeux, qui habitent la région de l'ombre de la mort ; voici le monde entier prosterné à vos genoux ! ô Vierge, dites un mot qui est attendu de

(1) Ave sis, perspicacis acutiorisque præscientiæ speculum, quo inclyti Spiritûs sancti Prophetæ ac Interpretes, Dei ad nos infinitæ virtutis demissionem, mysticè secretiùsque, ceu imaginati, perceperunt. (S. ANDREAS CRET. *Orat. in Annuntiat. SS. Deiparæ.*)

la terre, des enfers et du ciel : êtes-vous celle à qui cela est promis, ou devons-nous en attendre une autre? Oui, c'est vous, et non une autre. Hâtez-vous donc de répondre à l'Ange, ou plutôt à Dieu par l'Ange. Dites une parole, et recevez la parole du Père ; proférez votre parole, et concevez le Verbe divin ; émettez une parole passagère, et renfermez dans votre sein le Verbe éternel (1). Quand le Grand-Prêtre pénétrait dans le sanctuaire, couvert de pierreries, éclatant d'or, revêtu d'ornements mystérieux, il ne représentait pas un homme, mais le monde entier. *Le monde entier*, selon les paroles de l'Esprit-Saint, *était figuré par la robe sacerdotale dont il était revêtu. Il portait sur sa poitrine les noms glorieux des anciens pères gravés sur quatre rangs de pierres précieuses, et le grand nom de Jéhova était écrit sur le diadème de sa tête* (2). Sur sa langue, étaient réunies les prières de tous les saints. Il parlait, tout le monde parlait par sa bouche. De même, en Notre-Dame étaient rassemblés tous les vœux, tous les désirs, tous les mérites des saints de l'Ancien-Testament qui, implicitement ou explicitement, avaient désiré par-dessus toutes choses le Sauveur qui devait leur

(1) Hoc supplicat à te, ô pia Virgo, flebilis Adam cum miserâ sobole suâ exul de paradiso ; hoc Abraham, hoc David, hoc cæteri flagitant sancti patres, patres scilicet tui, qui et ipsi habitant in regione umbræ mortis. Hoc totus mundus, tuis genibus provolutus expectat... O Domina, responde verbum, quod terra, quod inferi, quod expectant et superi... Tu es cui hoc promissum est, an aliam expectamus! Imò, tu ipsa, non alia... Responde itaque citiùs Angelo, imò per Angelum Domino. Responde verbum, et suscipe Verbum ; profer tuum, et concipe divinum ; emitte transitorium, et amplectere sempiternum. (S. BERNARD. *Serm.* 4. *in Missus est.*)

(2) In veste poderis quam habebat, totus erat orbis terrarum ; et parentum magnalia in quatuor ordinibus lapidum erant sculpta, et magnificentia tua in diademate capitis illius sculpta erat. (*Sap.* 18. 24.)

donner la vie éternelle; tous concouraient virtuellement en elle à obtenir le Messie promis à nos premiers pères, et à introduire Dieu dans le monde; tous disaient par sa bouche : *Qu'il me soit fait selon votre parole* (1).

III. — Hommes faibles, retirez-vous; vos efforts sont impuissants pour cette grande œuvre; cédez cet honneur aux hiérarchies célestes. Voyons donc comment les Séraphins ont concouru à cette maternité surémineute, qu'il leur est assez difficile de bien comprendre. Je dis donc, avec saint Bernardin de Sienne, que les anges, qui sont les ministres de Dieu auprès des hommes, comme l'explique saint Denys, concoururent au consentement de la Vierge. Car il est certain qu'ils n'avaient point de désirs plus ardents, en ce qui concerne leur ministère auprès de nous, que de procurer le salut éternel de tous les élus. A l'heure donc où Gabriel fut envoyé vers Marie, tous comprirent que de l'heureuse issue de cette ambassade et du consentement de cette Vierge, dépendait la naissance de celui qui devait être le principe de notre salut, je veux dire du Verbe incarné. Aussi tous les anges, sans exception, réunirent-ils tous leurs désirs, redoublèrent-ils tous leurs efforts pour aider la Vierge par de très-puissants secours à entreprendre et à consommer dignement ce grand ouvrage. Pour cela, ils adressèrent à Dieu d'in-

(1) Ad hunc consensum, per promerentiæ viam, in adjutorium cooperans fuit totus cætus præcedentium sanctorum, qui utiquè vel implicitè vel explicitè, super omnia apud Deum desideraverant Salvatorem eorum in vitam æternam. Ergò eo ipso omnium intentiones, sive sancta desideria et merita, virtualiter concurrebant ad Salvatorem impetrandum et introducendum à Deo, atque per consequens, ad illam et ad adventum ejus, per quam et in quâ dandus erat Salvator mundi. (S. Bernardin. *De Consensu virginali*. Serm. 2. art. 3. c. 4.

stantes prières, ils envoyèrent à la Vierge choisie de fortes inspirations, chacun selon le rang qu'il occupait dans la hiérarchie céleste. Les Séraphins, recevant immédiatement de Dieu l'inspiration divine, la communiquaient aux Chérubins, les Chérubins aux Trônes, les Trônes aux Dominations, les Dominations aux Vertus, les Vertus aux Puissances, les Puissances aux Principautés, les Principautés aux Archanges, les Archanges aux Anges, et les Anges à Gabriel. Gabriel annonce à Marie, au nom de tous, le mystère ineffable, et fait présent à la Reine de l'univers de tous les trésors du ciel (1). Dieu! quelle douce rosée et quelles pluies de grâce tombèrent dans le sein virginal de la divine Marie! Quels rayons, quels éclairs, quels torrents de délices coulèrent dans son âme, quand tout le paradis se versa dans son cœur, et qu'elle fut parée de toutes les beautés de la Jérusalem céleste! *Oui, vous êtes belle, ma bien-aimée, et pleine de douceur; vous êtes belle*

(1) Ad hunc consensum ministerialiter operatus est influxus hierarchicus omnium Angelorum, quorum ministerio, secundùm Dionysium, tota nostra regitur hierarchia. Constat autem quòd in toto eorum ministerio circà nos, nihil tantùm optabant et intendebant sicut universalem electorum salutem atque Salvationem. Sed in horâ quâ Gabriel missus est, omnes noverunt quod per Virginis consensum formandum erat à Deo caput et principium nostræ salutis, Christus scilicet, in quantum homo. Ergò in illâ horâ, tota angelica curia, seu hierarchia, totis desideriis et conatibus intendebat in Virginem suo ministerio adjuvandam, ad tantum opus debitè suscipiendum atque perficiendum. Et hoc tàm apud Deum totis viribus pro hâc re orando, quàm etiam in ipsam, secundùm proportionem hierarchici ordinis, influendo. Nam Seraphini, tale adjutorium suscipientes à Deo, illud influebant in Cherubim, Cherubim in Thronos, Throni in Dominationes, Dominationes in Virtutes, Virtutes in Potestates, Potestates in Principatus, Principatus in Archangelos, Archangeli in Angelos, Angeli in Gabrielem, Gabriel in Virginem benedictam. (S. BERNARDIN. *De Consensu virginali*. Serm. 2. art. 3. c. 3.)

comme Jérusalem (1). Quand Gabriel parle, toute l'éloquence des anges est assise sur ses lèvres, et tout le ciel parle par sa bouche. Toute la cour céleste supplie avec instance Dieu et Marie que le grand mystère, où la Justice et la Miséricorde doivent se donner le baiser de paix, s'accomplisse; et Gabriel, en saluant la Mère future du Messie au nom de tous, fait une action d'un bien plus grand mérite et d'une bien plus grande efficacité, que s'il ne la saluait qu'au nom d'un petit nombre ou seulement en son propre nom : de même qu'un ambassadeur a beaucoup plus d'ascendant sur les cœurs de ceux auprès desquels il est envoyé, pour les porter soit à la crainte, soit à l'obéissance, soit à l'amour, lorsqu'il vient au nom de tout un empire, que s'il ne venait qu'avec l'autorité d'une ou de deux provinces, ou avec sa seule autorité (2). Je ne m'étonne pas que, selon de pieux auteurs, le saint Archange et quantité de Séraphins restèrent pendant neuf heures, conférant avec Notre-Dame le jour de l'Incarnation. Ils ne pouvaient ni achever les discours qui regardaient un si grand mystère, ni se rassasier de voir sur la terre celle qui n'avait pas son égale dans les cieux.

Non, ce n'est point assez. Les efforts réunis des hom-

(1) Pulchra es, amica mea, suavis, et decora sicut Jerusalem. (*Cant.* 6. 3.)

(2) Nec mireris si in virtute omnium plus potuit unus, quàm faceret in virtute paucorum, aut suà solà... Quia legatus magnæ communitatis, vel urbis, vel cujuscumque magni et fortis exercitûs, multò potentiùs et fortiùs movet et trahit corda eorum ad quos mittitur, sive ad timorem, sive ad obedientiam, sive ad amorem, quia gerit omnium civium et totius communitatis eorum vicem et auctoritatem, quàm faceret si veniret cum auctoritate solius mediæ vel tertiæ partis, aut cum propriâ solâ autoritate. (S. Bernardin. *De Consensu virginali.* Serm. 2. art. 3. c. 3.)

mes et des anges sont trop faibles. Ils me permettront de le dire; il faut une puissance plus grande que la leur, je ne dis pas pour exécuter, mais pour préparer ce mystère. Il faut résolument que la Reine des anges et des hommes ait recours aux derniers efforts de son âme, qu'elle déploie toute l'étendue de ses puissances pour se disposer à recevoir dignement le titre ineffable de Mère de Dieu. Toute âme sainte et prudente a coutume de se préparer et de se disposer avec d'autant plus de soin à une action, qu'elle sent et comprend que cette action est plus élevée et plus divine, qu'elle demande plus de vigilance et d'efforts, plus de circonspection et de perfection, pour être faite d'une manière convenable et entièrement agréable aux yeux du Dieu de toute sainteté. Toute âme fidèle comprend également qu'il ne se peut rien imaginer de plus grand que de concevoir un Dieu, et devenir Mère de Dieu. D'où elle conclut que l'acte qui touche immédiatement à ce grand mystère doit nécessairement être un acte très-parfait. Mais quel fut cet acte? Le consentement de Marie. Aussitôt donc que cette Vierge fidèle comprit que Dieu l'avait choisie pour être sa Mère, et qu'elle entendit les paroles de l'ange qui lui offrait cette dignité sublime de la part du Très-Haut, elle réunit toutes les forces de son entendement, elle employa toute l'ardeur de sa volonté pour se disposer à recevoir dignement et sans aucune imperfection une grâce aussi singulière et aussi inouïe; et comme cette dernière disposition était le consentement de son âme très-pure, on doit conclure qu'il fut le résultat de tous ses efforts et de toutes ses vertus : ainsi une pierre immense est lancée au loin par les efforts réunis et redoublés d'une baliste et de

toutes ses parties (1). Nous ne pouvons donc en douter; tout ce que peut l'âme presque toute-puissante de la vierge Marie, ses perfections, ses grâces, ses vertus, tout fut employé. Sa virginité était plus blanche que la neige; son humilité plus profonde que le centre de la terre; son amour plus ardent que celui des Séraphins; son cœur tout divinisé : on peut dire qu'elle seule eut plus de grâces au moment heureux de la conception du Verbe et à l'instant de sa maternité, que n'en avaient tous les anges et tous les hommes ensemble; que l'âme de cette sainte Princesse réunissait toutes les vertus au plus haut degré et la surabondance de tous les dons célestes (2); et voilà tout ce qui s'emploie à embellir et à fortifier le cœur de Marie, quand

(1) Omnis mens sancta atque discreta tunc tantò fortiùs accingitur, et colligitur, et erigitur ad dignè, et timoratè, et impeccabiliter opus aliquod peragendum, quantò opus ipsum sentit et novit esse divinius et altius, et majori virtute et conatu, et circumspectione, et omnimodâ perfectione indigens, ad hoc ut dignè et congruè fiat, et complacabiliùs Deo Patri. Sed quælibet mens fidelis sentit, aut sentire debet, quòd summum quid est concipere Deum, et fieri Matrem Dei: ergò eo ipso sentit, aut sentire debet, quòd actus ad hoc immediatè pertingens, est actus perfectissimus. Sed hic fuit ipse Virginis consensus : ergò quandò ipsa sensit se à Deo ad hoc præeligi et præveniri, et hunc consensum ab eâ exigi; oportuit quòd ex intimis medullis, talibus conatibus se accingeret, et disponeret, et aperiret ad tantam, et tàm singularem, et inusitatam gratiam dignè, et omninò impeccabiliter suscipiendam. Sed hoc factum est dignè et debitè consentiendo : ergò iste consensus processit ex omnibus virtutibus et conatibus ejus; quemadmodùm prægrandis lapis jacitur ex fortibus impulsibus totius machinæ, et omnium partium ejus. (S. Bernardin. *De Consensu virginali.* Serm. 2. art. 3. c. 2.)

(2) Ex hâc Matris dignitate colligunt Patres omnes beatam Virginem, non solùm excellentem gratiam accepisse; sed etiam omnes gratias et virtutes, et omnia dona et privilegia gratiæ, inter alios sanctos divisas et distributas, in unâ Virgine fuisse simul congregatas. (Suarez. In 3. P. D. Thomæ. Quæst. 27. tom. 2. disp. 1. sect. 2.)

il s'agit de prononcer le plus grand mot qui fut jamais dit en ce monde : *Qu'il me soit fait selon votre parole.* Sur quoi saint Bernardin de Sienne, étonnant nos faibles esprits et se surpassant lui-même, nous dit qu'au moment de la conception du Fils de Dieu, sa très-sainte Mère mérita et obtint plus de grâces par son seul consentement, que n'en méritèrent tous les anges et tous les hommes réunis, par toutes leurs pensées, toutes leurs paroles et toutes leurs œuvres (1).

Mais si Dieu intervient, et rien n'est plus nécessaire, à quels excès de grandeur sommes-nous conduits, et quel prodige ne va pas devenir cette maternité inimaginable? Car il faut bien l'avouer, l'incarnation du Verbe est un coup de Dieu, et de Dieu seul exclusivement à tout autre; disons plus, elle est l'œuvre unique où Dieu se montre aussi visiblement Dieu en ce monde. Aussi voulut-il l'exécuter avec tant de perfection, qu'il semble avoir atteint la dernière limite de ce pouvoir qui ne connaît pas de bornes. Dites-moi ce que peut celui dont la sagesse est infinie, dont la bonté est inépuisable, dont la puissance surpasse toutes nos pensées, et je vous dirai au vrai la dignité immense de la maternité de Dieu, et les incompréhensibles grandeurs de la très-sainte Mère du Verbe incarné. Ce n'est pas moi qui parle, c'est la vierge Mère qui a porté Dieu dans son sein. Il a fait en moi de grandes choses que je connais par l'expérience ; mais je ne cherche point à les exprimer : un esprit angélique ne les saurait comprendre. Car non-seulement elles paraissent très-

(1) Virgo beata, in conceptionis Filii sui consensu, plus meruit quàm omnes creaturæ, tàm angeli quàm homines, in cunctis actibus, motibus, et cogitationibus suis. (S. Bernardin. *Serm. pro Concept. Immac. Virg.* Art. 3. c. 1. — Idem, *de Nativ. B. M. V.* Art. 1. c. 3.

grandes aux créatures; mais elles sont les plus grandes possibles à celui-là même qui, étant puissant et tout-puissant, ne peut cependant faire d'œuvres d'une plus haute sagesse et d'une plus grande puissance que celles qu'il a faites en moi (1). La dignité de Mère de Dieu étant comme infinie, dit saint Thomas, à cause du bien infini qui est Dieu, on ne peut rien imaginer de plus grand, comme on ne saurait imaginer rien de plus grand que Dieu (2).

IV. — Je ne veux point entrer dans le sanctuaire des secrets de la Divinité, ni pénétrer dans l'abîme de la prédestination, pour vous dire si de toute éternité, sans avoir égard au péché originel, Dieu détermina de faire une Vierge, Mère de Dieu; ou bien s'il voulut présupposer le péché originel pour se déterminer ensuite à faire ce qu'il a fait. Mais ce que je vous dirai, c'est qu'après l'incarnation du Verbe, pour ne pas dire avec elle, la première chose que Dieu détermina entre les pures créatures, ce fut une Mère pour ce même Verbe, dans laquelle il pût montrer comme en son véritable chef-d'œuvre qu'il était Dieu. Ce qui a fait dire à la bouche d'or de l'Italie : La grandeur de la Mère ne semble-t-elle pas égaler la puissance de Dieu

(1) *Fecit mihi magna qui potens est*; quæ per experientiam sentio. Qualia autem sunt, non exprimo; quia nec plenè auris angelica intelligere potest. Ista quippe magna, non solùm creaturis sunt maxima; sed etiam maxima et insuperabilia sunt illi qui potens est, imò omnipotens est. Et tamen nec potentiora, nec sapientiora ille facere potuit, quàm quæ in me fecit. (S. BERNARDIN. *Serm. de Visitat. et septem verbis B. V.* Art. 2. c. 1.)

(2) Beata Virgo, ex hoc quòd est Mater Dei, habet quamdam dignitatem infinitam, ex bono infinito quod est Deus. (S. THOMAS. Part. 1. quæst. 25. art. 6. ad 4.)

même? Mais si Dieu a voulu que l'on mesurât l'infinité de ses pouvoirs divins sur l'excellence et la surabondance des dons qu'il a versés en Marie, croyons que ces dons surpassent toutes les intelligences créées, et qu'il est impossible de les comprendre. Disons-le encore une fois, l'état de la maternité divine est le plus haut point où puisse arriver une pure créature (1). Apelles ne fit jamais que trois tableaux qu'il regarda comme achevés, et au-dessous desquels il écrivit : *Apelles l'a fait.* Ses autres ouvrages contentaient tout le monde, excepté lui. Dieu a fait deux ouvrages sur lesquels il a inscrit son nom, et auxquels il n'a rien laissé à ajouter, le Verbe incarné et sa Mère. Quant aux autres créatures, elles étaient bonnes ; mais elles pouvaient être meilleures; elles devaient devenir meilleures. Dieu, pour ainsi parler, les FAISAIT; mais pour ces deux chefs-d'œuvre, ils les A FAITS.

Nous avons bien ouï dire que Dieu, s'accommodant à la manière de parler des hommes, dit un jour : Je me repens d'avoir formé l'homme (2). Mais il s'est bien gardé de dire jamais qu'il s'était repenti d'avoir créé l'Homme-Dieu, son Fils, et d'avoir formé de ses mains paternelles sa très-sainte Mère. Au contraire, il la trouve si ravissante; elle transporte si puissamment son âme, qu'il s'écrie dans les Cantiques : *Détournez vos yeux de moi, ma bien-aimée, parce qu'ils m'ont fait envoler* (3). Dieu prend tant de plaisir à mettre en parallèle cette maternité divine et sa divine paternité, plaçant entre l'une et l'autre le Verbe incréé et incarné,

(1) Status maternitatis Dei, ad quem Deus Virginem eligebat, erat summus status qui puræ creaturæ dari posset. (S. BERNARDIN. *supra.*)
(2) Pœnitet me fecisse eos. (*Gen.* 6. 7.)
(3) Averte oculos tuos à me, quia ipsi me avolare fecerunt. (*Cant.* 6. 4.)

qu'il confesse que tant de merveilles ne pouvant lui ôter la vie, lui ont dérobé le cœur : *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, vous avez blessé mon cœur* (1).

Mille fois j'ai admiré que Dieu se fût abaissé jusqu'à donner la qualité de serviteur à l'ange et à l'homme. Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que le plus haut des Séraphins comparé à l'immensité de Dieu ? *Et vous ne dédaignez pas, Seigneur, d'ouvrir les yeux sur eux,* de regarder leur poussière et de les honorer du titre de vos serviteurs (2) ! Mais quand j'ai vu Dieu passer outre, et appeler les hommes ses amis, certainement cet excès de bonté m'a ravi de joie et transporté hors de moi-même. Son amour n'est pas encore content ; il veut aller plus loin, et voilà qu'il les nomme ses enfants ! Qui pourra comprendre ce que veut dire être Fils de Dieu ? Un homme faible et pécheur, oser, devoir même appeler Dieu son Père ! Mais comment ne pas mourir d'étonnement quand il nomme une âme qui est dans sa grâce son épouse, sa colombe, sa bien-aimée ! Néanmoins ces titres sont communs à toutes les âmes pures. Mais quand je vois qu'il choisit une tendre Vierge de quatorze ans pour en faire sa Mère, s'il faut dire la vérité, mon esprit se perd, et je me sens plongé au plus profond de l'abîme ! Quel est l'Ange à qui Dieu ait jamais dit comme à Marie : Vous êtes ma Mère ; vous m'avez engendré aujourd'hui (3) ? Vous me commanderez en qualité de Mère, et je veux vous servir et vous obéir en qualité de fils, de petit serviteur, et de sujet très-humble et très-obéissant. Rien ne m'étonne autant que de

(1) Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor meum. (*Cant.* 4. 9.)
(2) Et dignum ducis super hujusmodi aperire oculos. (Job. 14. 3.)
(3) S. Anselm. S. Bernard. S. Bonavent.

voir Notre-Dame entendre ces paroles sans mourir mille et mille fois de douceur, de frayeur, de confusion et d'amour! Mais l'amour est plus fort que la mort, et l'amour seul l'empêche de mourir, l'accablant d'un côté et la soutenant de l'autre.

C'est jouer à se perdre que de vouloir pénétrer les souverainetés impénétrables de cette divine maternité. Dieu seul qui l'a faite est capable de la comprendre et de l'expliquer. Que les Anges l'admirent et demeurent dans l'étonnement, c'est assez; que les hommes la méditent et se perdent dans cette méditation, c'est tout ce qu'ils peuvent faire. Car pour la bien comprendre, il faudrait savoir ce que c'est que Dieu. Or, essayez de comprendre, si vous le pouvez, celui qui ne peut être compris que de lui seul, parce que lui seul est infini. Mais quand vous seriez assez heureux pour l'avoir compris, votre science serait pour vous seul, et vous seriez nécessairement obligé de dire avec le disciple du paradis : *J'ai entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter* (1). — Mère aimable et admirable de mon Dieu, je ne saurais dire la joie de mon cœur, quand je considère que votre divine maternité est une chose si relevée, qu'il faut succomber sous le poids, et avec une grande ingénuité, confesser que tout ce qui s'en peut dire n'atteindra jamais l'éminence de cette prérogative, qui est le grand chef-d'œuvre de Dieu.

V. — Concluons donc par l'énoncé de quelques vérités théologiques aussi solides que glorieuses à la très-sainte Mère de Dieu. Premièrement, celui qui ne recon-

(1) Audivit arcana verba quæ non licet homini loqui. (2. *Cor*. 12. 4.)

nait pas la maternité divine de Marie est hors de la Divinité; il est athée : c'est en propres termes ce que dit saint Grégoire de Nazianze (1). Secondement, selon les conciles d'Ephèse et de Calcédoine, elle est véritablement, proprement et rigoureusement parlant, la Mère du Dieu tout-puissant et du Verbe incarné (2). Troisièmement, elle mérite ce titre par son concours à l'union du corps et de l'âme de Jésus-Christ, au moment où, par le plus étonnant de tous les prodiges, s'opérait l'ineffable union du Verbe avec notre humanité. Car Marie ne conçut pas la nature humaine sans que cette nature fût unie à une personne; or, cette personne était celle du Fils de Dieu; donc elle conçut, strictement parlant, le Fils de Dieu; ce qui est le fondement de son bonheur et du nôtre (3). Quatrièmement, le sang très-pur de Notre-Dame qui fut la matière du précieux corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, et le lait dont elle le nourrit, et qui fut changé en la substance du Sauveur, fut uni hypostatiquement au Verbe éternel. Le Christ est la même chose que sa Mère; il y a entre l'un et l'autre identité de substance, disait saint Pierre Damien (4). La chair de Jésus-Christ est la chair de Marie, dit saint

(1) *Si quis sanctam Mariam Deiparam non credit, extra divinitatem est... atheus est.* (S. Greg. Naz. *Orat.* 51.)

(2) Concil. Ephesin. Chalcedon. Sexta Synod. id est, Constantinop. 3. act. 4. et 11. Septima Synod. id est, Nicena 2. Concil. Lateran. sub Martin. I. Can. 3. et alia frequenter.

(3) In instanti temporis in quo anima Christi unita est corpori, concurrente beatâ Virgine, concursu materno...—Animam et carnem Dei, ex vi actionis, seu concursûs *beatæ Virginis, fuisse inter se unita.* (Suarez. in 3. P. D. Thom. Quæst. 27. tom. 2. disp. 1. sect. 1.)

(4) Deus .. inest uni creaturæ, videlicet Mariæ Virgini, identitate; quia idem est quod illa. (S. Petr. Damian. Serm. 1. *de Nativitat. B. M. V.*)

Augustin (1) ; et en nous donnant son corps pour nourriture et son sang précieux pour breuvage, il nous a donné le corps, le sang, le lait et la substance de la Vierge Marie convertis en sa propre substance. Quiconque approfondira cette théologie portera bien haut ses pensées. Cinquièmement, de là naît en la personne de Notre-Dame une relation réelle de maternité, qui lui donne droit sur tous les biens de son Fils ; une liaison si étroite avec Dieu, Père éternel de ce même Fils, et une alliance si éminente avec l'auguste Trinité, que Dieu seul peut la comprendre. Sixièmement, après la dignité de l'union hypostatique du Verbe, il n'y en a point de plus transcendante que celle de la maternité divine ; car, quoique la dignité de Fils adoptif de Dieu par la grâce sanctifiante, semble en quelque sens préférable à la maternité corporelle de Dieu, selon cette parole du Sauveur : *Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et la mettent en pratique* (2) ; il n'en est pas moins vrai que la grâce de la maternité divine est d'un rang tout différent des autres grâces, de soi plus relevée et tout à fait incomparable, et qui n'a jamais été communiquée qu'à Notre-Dame seule, privativement à tout autre. Septièmement, tout autre état des créatures est limité et fini ; mais celui de la maternité divine est comme infini, à cause de la liaison très-étroite avec une personne purement infinie. Cette union n'est pas l'union personnelle, dit saint Bernard ; mais elle en approche

(1) Caro enim Jesu caro est Mariæ. Caro enim Christi, quamvis glorià resurrectionis fuerit magnificata, et potenti super omnes cœlos adscensione glorificata, eadem tamen carnis mansit, et manet natura, quæ suscepta est de Marià. (S. August. vel incert. auct. *de Assumpt. B. M. V.* in append. ad tom. 6. edit. Benedict.)

(2) Quinimò, beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. (Luc. 11. 28.)

de si près, qu'il semble que Notre-Dame soit abîmée et perdue dans la Divinité qui est personnellement unie à sa prope chair, en celle de son Fils (1). Huitièmement, la source et la vraie racine de tout le bonheur de Notre-Dame est véritablement cette divine maternité, à laquelle elle fut prédestinée de toute éternité. En conséquence de cette prédestination, Dieu résolut de l'orner de tant de vertus et de la combler de tant de grâces, qu'il ferait bien voir en ce chef-d'œuvre ce que pouvaient sa puissance sans bornes, sa sagesse sans mesure, sa bonté sans égale, sa libéralité sans limites, sa charité, sa justice et ses miséricordes infinies. Voilà les sept perfections qui répandirent abondamment les trésors célestes dans le cœur de la très-sainte Vierge, et qui furent figurées par les sept officiers d'Assuérus chargés de choisir dans le palais de ce prince ce qu'il y avait de plus riche et de plus précieux pour en parer Esther, quand elle devint l'épouse du plus puissant monarque du monde (2). Mon cœur se liquéfie quand il voit la Mère incomparable du Tout-Puissant ne pas dédaigner de nous appeler ses enfants et d'étendre jusqu'à nous les effets de sa sollicitude maternelle; et je prie Dieu de me rendre digne de porter ce nom de fils comme il convient, pour honorer une Mère qui nous fait frères de Jésus-Christ son Fils bien-aimé et notre Sauveur.

(1) Jure ergò Maria sole perhibetur amicta, quæ profundissimam divinæ sapientiæ, ultrà quàm credi valeat, penetravit abyssum; ut quantùm sine personali unione, *creaturæ conditio patitur*, *luci illi* inaccessibili videatur immersa. (S. Bern. *Serm. in Signum magnum.*)

(2) *Esther*. 2. 13.

CHAPITRE NEUVIÈME.

De la seconde maternité de Notre-Dame, par laquelle elle conçoit très-heureusement Jésus-Christ dans son âme.

Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est; ipse meus frater, et soror, et mater est.

Quiconque fait la volonté de mon Pere qui est dans les cieux; celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. (MATTH. 12. 50)

I. — Imaginons-nous quelles doivent être la gloire et la beauté de l'âme de la glorieuse Vierge Marie, puisque la maternité corporelle dont je viens de discourir n'est presque rien, comparée à la maternité spirituelle. Ce serait peu de chose pour Marie, selon saint Augustin, d'avoir été Mère de Dieu selon la chair, si elle ne l'avait d'abord été selon l'esprit (1). J'estime, dit Suarez après saint Justin, que la bienheureuse Vierge a été plus heureuse à cause des vertus qui l'ont rendue digne de la maternité divine, qu'à cause de la dignité même de Mère de Dieu (2). Enfin, c'est le jugement même du Sauveur :

(1) Beatior ergò Maria percipiendo fidem Christi, quam concipiendo carnem Christi... — Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi feliciùs Christum corde quàm carne gestasset. (S. AUGUST. *Lib. de sanctâ Virginit.*, c. 3.)

(2) Beatam Virginem beatiorem esse prædicandam ob virtutem quam habuit, propter quam meruit esse Mater Dei, quàm ob ipsam Matris Dei dignitatem. (SUAREZ. in 3. P. D. THOM. Quæst. 27. tom. 2. disp. 1. sect. 2.—S. JUSTIN. Quæst. 136. *ad Orthodoxos.*)

Une femme élevant la voix du milieu du peuple, lui dit : Heureux le sein qui vous a porté ; heureuses les mamelles qui vous ont nourri. Femme, reprend Jésus ; plutôt heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et la mettent en pratique (1). Dans une autre circonstance, *quelqu'un lui dit : Voici votre mère et vos frères qui sont dehors et qui vous demandent. Mais Jésus s'adressant à celui qui lui parlait, lui dit : Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Et étendant la main vers ses disciples : Voici, dit-il, ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère* (2). Après une décision aussi formelle, il ne nous est plus permis d'avoir aucun doute. Aussi les théologiens disent nettement, et la question réduite à ces termes se résout d'elle-même, que la maternité divine, abstraction faite des grâces qui la précèdent, l'accompagnent et la suivent, serait beaucoup moindre que l'état de grâce par lequel nous devenons enfants de Dieu et ses amis (3.) Mais si vous réunissez ces deux maternités, c'est assurément le plus haut point de grandeur où puisse arriver une pure créature ; et cet avantage était réservé à la seule Reine du paradis.

(1) Extollens vocem quædam mulier de turbâ, dixit illi : Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti. At ille dixit : Quinimò, beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud. (Luc. 11. 27.)

(2) Dixit autem ei quidam : Ecce mater tua, et fratres tui foris stant, quærentes te. At ipse respondens sibi dicenti, ait : Quæ est mater mea, et qui sunt fratres mei ? Et extendens manum in discipulos, dixit : Ecce mater mea et fratres mei. Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei, ipse meus frater, et soror, et mater est. (Matth. 12. 47.)

(3) Si dignitas matris (Dei) absque gratià et filiatione adoptivà futura esset, multò meliùs esse et eligibiliùs filiam Dei esse quàm matrem. (Suarez. in 3. P. D. Thom. Quæst. 27. tom. 2. disp. 1. sect. 2.

II.—Le grand prêtre, qui avait seul le privilége de pénétrer dans le Saint des saints, entendait souvent le peuple, ou même les prêtres qui ne pouvaient entrer que dans la première partie du temple appelée *Sanctum*, c'est-à-dire le Saint, louer avec admiration la beauté, les richesses, la magnificence de la demeure du Très-Haut. Que serait-ce, leur disait-il, si vos yeux pouvaient contempler la majesté du *Saint des saints*, l'Arche d'alliance où Dieu réside, l'ange qui rend des oracles de la part du Tout-Puissant, les Chérubins ravis en extase, et tout le ciel descendu sur la terre? Vous avoueriez facilement que tout ce que vous voyez n'est rien en comparaison de ce qu'il n'est pas permis à vos yeux de voir. C'est aussi ce que nous devons dire de la maternité corporelle de Notre-Dame, comparée à la maternité spirituelle de son âme. La foi, dit l'apôtre saint Paul, fait habiter Jésus-Christ dans nos cœurs (1), et l'on peut dire avec vérité que chaque vertu, comme une vierge du ciel, conçoit et enfante Dieu dans les âmes. Voilà qu'une Vierge concevra; que dis-je, une Vierge? Voilà que la foi vierge, que l'espérance vierge, que la charité vierge, que la pureté, que l'humilité, que l'obéissance vierges, que chacune des vertus de la Vierge mère a conçu, enfanté et nourri le Fils de Dieu dans son âme. Et cela, non pas une seule fois, ce qui suffirait déjà pour relever beaucoup la maternité spirituelle de Marie, puisqu'elle possédait toutes les vertus; mais autant de fois qu'elle croit, qu'elle désire, qu'elle aime, qu'elle obéit, autant de fois cette Vierge sacrée conçoit le Verbe éternel dans son âme (2). C'est donc à

(1) Christum habitare per fidem in cordibus vestris. (*Ephes.* 3. 17.).
(2) Quotiès obedit, totiès mater.

elle qu'il appartient de se présenter devant le Roi, accompagnée d'un cortége de vierges sans nombre, fécondes de mille actes excellents produits par le Saint-Esprit, et, dans un véritable sens, mères de notre Créateur et de notre Rédempteur (1).

On me dira que cette maternité spirituelle qui fait naître Dieu dans nos cœurs n'est pas un privilége de la très-sainte Vierge, puisqu'elle est commune à toutes les âmes pures. Je commence par accorder que cette faveur est commune à toutes les bonnes âmes, et je dis que rien ne doit nous encourager davantage à la vertu; mais je soutiens qu'elle n'en est pas moins un privilége de Marie, à cause de l'excellence et de la sublimité de toutes ses vertus. Car, je le demande, où trouverons-nous une âme qui ait mieux, et plus innocemment, et plus colombinement, et plus cordialement obéi à la voix du Père, que celle qui disait toujours : *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole?* Que Dieu fasse hardiment, et qu'il ordonne tout ce qu'il lui plaira ; ma vie est d'obéir, et mes vertus ne savent rien faire que ce que Dieu veut que je fasse. S'il en est ainsi, où trouverons-nous une créature qui ait jamais été plus dignement mère de Dieu en son âme? Et c'est là le privilége de Marie. Le Père éternel a engendré son Verbe de toute éternité, et il l'engendre incessamment en se connaissant et en se regardant soi-même. C'est toujours avec la même vérité qu'il répète ces grands mots : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui* (2). La Vierge mère imite en quelque sorte la Divinité vierge, selon la pensée de saint Am-

(1) Adducentur Regi virgines post eam : proximæ ejus afferentur tibi. (*Ps.* 44. 15.)

(2) Filius meus es tu, ego hodie genui te. (*Ps.* 2. 7.

broise. Sans cesse elle exerçait des actes de cette foi très-vive qui faisait habiter Jésus-Christ dans son cœur; de cette charité séraphique qui attirait toute l'auguste Trinité dans son sein. Quel paradis devait être l'âme de Notre-Dame! Que de divines maternités! Combien de rapports et de relations de cette Vierge pure et féconde avec le Père, avec le Fils, avec le Saint-Esprit! Un miroir représente autant de fois le soleil qu'il a de faces; l'âme de Notre-Dame, autant de fois qu'elle a de vertus et qu'elle en multiplie les actes. Voyez comment en elle chaque vertu attire et retient Dieu dans son sein, et le représente si vivement, qu'il semble être enchâssé en mille façons dans cette âme virginale. O Vierge, lumière de nos yeux, l'amour et le ravissement de nos cœurs! Que ne vous aimons-nous à l'égal de nos devoirs et de vos mérites! Que ne faisons-nous un miracle d'amour en vous aimant au-dessus de nos forces, et en nous rendant possible ce qui est impossible à notre faiblesse.

III.—Qui voudrait me faire croire qu'il est impossible de dire les grandeurs de la Reine du ciel? Je soutiens, avec saint Anselme, que l'on peut dire en un mot tout ce qui s'en peut dire. Que voulez-vous que je vous dise de Dieu quand je vous ai dit DIEU? Que voulez-vous que je vous dise de Marie, quand je vous ai dit MÈRE DE DIEU? surtout si vous entendez ce mot dans toute son acception, et si vous reconnaissez, avec saint Justin, que Marie est encore plus grande par sa maternité spirituelle que par sa maternité corporelle. Comme Mère de Dieu selon la chair, elle est élevée en dignité et en honneur au-dessus de tout le paradis; comme Mère de Dieu selon l'esprit, elle est élevée en

grâce et en gloire au-dessus de toutes les créatures. La maternité corporelle est un honneur presque infini que Marie a reçu de Dieu; la maternité spirituelle est un mérite personnel presque sans bornes qu'elle s'est acquis par ses efforts, aidée de la grâce de Dieu. Or, dites-moi ce qu'il y a de plus glorieux, de recevoir ou de mériter un honneur? La maternité corporelle ne met à la rigueur en Notre-Dame qu'une relation de mère à fils; mais la maternité spirituelle lui acquiert une relation à Dieu en tant que Dieu. Or, dites-moi, laquelle de ces deux relations est préférable? Cette maternité selon l'esprit est si précieuse devant Dieu, qu'elle était une condition purement et simplement nécessaire en celle que le Fils de Dieu avait déterminé de choisir pour mère. *Je vous salue, pleine de grâce.* Voyez-vous que déjà son âme est remplie de grâce et de sainteté? *Le Seigneur est avec vous.* Déjà elle est sa mère dans son âme, et sa sœur, et son amie, et son épouse, et l'intime de son cœur. *Le Saint-Esprit surviendra en vous.* Gabriel, que dites-vous? demandent saint Bernard et saint Bonaventure. S'il y est, comment y viendra-t-il? S'il y doit venir, comment y est-il déjà? Quel est ce mystère? Ce n'en est pas un. Marie, avant de concevoir le Verbe incréé dans les lis de la virginité de son corps, l'avait déjà conçu dans les roses de la virginité de son âme. Voilà comment le Dieu qui est en Marie viendra en Marie. *On donnera à celle qui a, et elle sera dans l'abondance* (1).

Je m'étonne que je ne me sois pas perdu mille fois dans cet abîme et dans cette matière sublime que je traite, hélas! si indignement. Je le sens, je n'ai donné

(1) Habenti dabitur, et abundabit. (MATTH. 25. 29.)

qu'une bien faible idée des grandeurs démesurément étendues de ces maternités ineffables de la Reine des cieux. Pardon, Vierge sainte! Ne vous irritez pas si nous ne pouvons égaler vos mérites par nos discours. Réjouissez-vous plutôt de ce que tout esprit se trouve trop bas pour atteindre vos vertus. Pourrait-on vous dire grande, si nos petits esprits étaient capables de vous comprendre, et s'il était permis à nos chétives langues de dire vos excellences et vos incomparables grandeurs?

CHAPITRE DIXIÈME.

De la troisième maternité de Notre-Dame, par laquelle elle fait naître Jésus-Christ dans nos cœurs.

Filioli mei, quos iterùm parturio, donec formetur Christus in vobis.

Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.
(*Gal.* 4. 19.)

La maternité corporelle de la Reine des Anges est heureuse pour le monde; sa maternité spirituelle, très-heureuse pour elle-même; les deux réunies sont le trésor de son cœur. Mais ces deux maternités nous seraient peu utiles, si cette Vierge Mère n'en exerçait une troisième dans nos âmes, en nous disant avec plus de tendresse et de vérité que le grand Apôtre: *Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.* L'abeille ayant sucé l'esprit des fleurs, amassé le coton le plus mignard et cueilli la crème des fleurettes les plus délicates, fait naître, au milieu de ce petit amas très-odoriférant, une jeune abeille qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Quand notre bonne et souveraine maîtresse a cueilli dans les parterres du ciel mille fleurs éternelles de toutes sortes de vertus, elle les ajuste dans les bons cœurs et dans les belles âmes

qu'elle honore de son amour; et là, au milieu de ces belles fleurettes, elle fait naître le petit Jésus.

C'est le propre d'une mère de donner le jour à son fils, et de le nourrir continuellement. On peut donc penser que la très-sainte Vierge qui est la Mère des mères, ne désire rien si ardemment que d'engendrer son Fils Jésus dans les âmes qu'il a lavées et rachetées de son sang. Cette nuée toute d'or distille incessamment la manne et les rosées de la Divinité; ce baume précieux répand toujours son odoriférante vapeur; ce soleil ne cesse jamais de produire son rayon éclatant; ce ciel miraculeux verse toujours ses saintes influences, et la Mère de Dieu voudrait toujours enfanter et enchâsser Jésus-Christ dans nos âmes pour exercer à l'infini sa divine et ineffable maternité.

Son divin Fils est à elle, cela est vrai; mais elle sait aussi que cet *Enfant est né pour nous, et que ce Fils nous a été donné* (1). Et elle qui en est la Mère, le dispense aux bons cœurs et l'engendre incessamment dans les bonnes âmes par la foi, par l'espérance, par la charité et par les actes des autres vertus. Le Sauveur disait un jour ces belles paroles : *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et lui et moi nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure* (2). Pourquoi ne dirait-il pas : Ma Mère l'aimera, elle et moi nous habiterons au milieu de son cœur? Voyez comme Notre-Dame avec saint Joseph conduit l'Enfant Jésus dans le temple. Nos cœurs sont les temples de Dieu; c'est dans nos cœurs qu'elle conduit maintenant son Fils Jésus; c'est dans nos cœurs qu'elle lui donne le jour, comme si ces cœurs qui

(1) Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis. (Is. 9. 6.)

(2) Si quis diligit me... et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. (JOAN. 14. 23.)

lui sont dédiés étaient autant de Béthléems. L'heureuse flèche, s'écrie saint Grégoire de Nysse en parlant de l'amour divin, qui, dardée vivement dans nos cœurs, y amène aussi l'archer éternel (1). Notre-Dame est la flèche dorée que Dieu le Père lance dans les cœurs des prédestinés. Ce dard amoureux ne vole pas sans emporter avec lui l'archer céleste, le divin Enfant Jésus, qui ne vise à autre blanc qu'à la candeur de tous les bons cœurs, contre lesquels il décoche les flèches amoureuses de son infinie charité.

II. — Mais en combien de manières et en combien d'âmes Notre-Dame n'exerce-t-elle pas sa divine maternité? Jésus-Christ, selon l'apôtre saint Paul, habite dans nos cœurs par la foi. Combien d'infidèles n'a-t-elle pas menés comme par la main au baptême? Dison mieux : elle y a conduit des nations entières. Aurait-on converti l'Orient, l'Occident, les Indes et les nouveaux mondes, si elle n'eût enflammé le zèle des prédicateurs, si elle n'eût béni leur langue, si elle ne les eût aidés à enfanter Jésus-Christ par la foi dans les âmes des idolâtres et des barbares? Qui a brisé la tête de l'hydre et des hérésies, sinon cette très-sainte Mère, qui par ce moyen a reconquis des âmes qui avaient perdu Dieu, et que Dieu aurait perdues pour toujours, si elle n'eût fait naître de nouveau Jésus-Christ en elles, en éclairant leur esprit et en touchant leur cœur?

On peut croire aisément qu'elle a conduit aux pieds de Jésus-Christ des millions de pécheurs abandonnés, qu'elle les a mis en état de pénitence, et leur a fait

(1) Ut... cum sagittà simul adducat sagittarium. (S. Gregor. Nyss. *Homil.* 4. *in Cant.*)

trouver la grâce, la vie et le repos de leurs âmes. Elle a chassé l'esprit malin des corps et des âmes, et elle y a substitué la foi, la connaissance et l'amour de Jésus, et Jésus même, l'engendrant de nouveau dans ces cœurs sincèrement convertis et rendus à leur Sauveur. Quel crime horrible n'est pas celui d'un chrétien qui a renoncé Jésus-Christ, et signé de son sang qu'il n'aurait jamais d'autre maître que Satan! Quelle puissance est nécessaire pour rompre ce contrat! Je réponds que c'est la puissance de Marie. Plus d'une fois cette Mère de miséricorde a arraché des âmes désespérées aux puissances infernales et les a remises sous le doux empire de Jésus-Christ son Fils, leur légitime souverain. Combien d'athées, après avoir renié Dieu dans leur cœur, avaient résolu de lui faire une guerre implacable pendant toute l'éternité! Cependant la main de Marie a brisé ces cœurs indomptables et a rendu la lumière à ces aveugles. Elle a ramené miraculeusement ces esprits égarés, et a fait de plusieurs, des saints qui depuis ont porté saintement Jésus-Christ dans leurs âmes.

Que de miracles n'a-t-elle pas faits pour sauver les âmes en guérissant les corps? Elle rend la vue à cet aveugle, et, avec le sens du corps, la vie de l'âme; et Jésus-Christ au corps et à l'âme, en attendant le paradis. Combien de fois, sur une mer en fureur, n'a-t-elle pas retiré du naufrage et de la damnation éternelle d'infortunés pécheurs près de périr, qu'elle a ensuite aidés à se convertir à Dieu, et à recevoir Jésus-Christ dans leurs âmes? Combien de fois a-t-elle sauvé du milieu des flammes des hommes privés de la grâce de Dieu, et qui allaient commencer leur enfer ici-bas? Mais la miséricorde de Marie leur a rendu les bonnes grâces de Jésus-Christ son Fils, et les a conduits heureusement au

ciel. Par l'entremise de cette douce Mère, des âmes désolées qui avaient perdu depuis longtemps la belle lumière du ciel, ont enfin recouvré l'espérance, la paix de l'âme, la grâce et Jésus-Christ l'auteur même de la grâce.

Et il faut bien que Marie soit ainsi notre bonne Mère. Que feraient, hélas, tant de pauvres malades à l'agonie, attaqués par toutes les puissances de l'enfer, si elle ne venait à leur secours? Aussi la proclame-t-on Mère de grâce, Mère de miséricorde, Mère de nos cœurs, parce qu'elle ne manque jamais de nous aider dans nos pressants besoins, se montrant toujours notre Mère, et ne souffrant jamais que l'ennemi nous arrache ni la foi ni la confiance. Combien seraient morts privés des sacrements de la sainte Église notre mère, sans le secours puissant et maternel de Marie! Elle a fait avancer la mort aux uns, de peur qu'ils ne retombassent dans le péché, et afin qu'ils mourussent en état de grâce; elle l'a différée aux autres, afin de les disposer à la pénitence et de les mettre en voie de salut. A ceux-ci elle a envoyé de longues maladies, afin de forcer doucement leurs âmes rebelles à revenir au devoir et à se réconcilier avec Jésus-Christ son Fils; ceux-là sont morts de mort soudaine étant en état de grâce, à la veille d'offenser Dieu mortellement, ou même sur le point d'entrer dans la voie de perdition dont ils ne fussent peut-être jamais sortis. D'autres ont éprouvé des infirmités qui les ont fait mourir pièce à pièce tous les jours et à tous les instants; moyen précieux d'épurer leurs âmes, d'y faire croître Jésus-Christ, de les rendre de grands saints, tandis qu'ils eussent peut-être abusé de la santé et des autres dons naturels pour offenser Dieu, scandaliser leurs frères et se perdre.

III. — Voulons-nous de plus grands miracles? Combien de personnes en état de péché mortel, déjà à l'article de la mort, et ayant presque un pied dans les enfers, en ont été retirées par la Mère des miséricordes qui a touché doucement leurs cœurs, et ainsi les a rendues à Jésus-Christ, et Jésus-Christ à elles. Il y a plus, elle a préservé des peines de l'enfer des créatures infortunées mortes en état de damnation, les rappelant à la vie le temps nécessaire pour rentrer en grâce avec Dieu, et aller tôt ou tard dans le ciel y bénir éternellement celle qui s'était montrée si miséricordieusement leur bonne Mère. On dit que le prophète Jonas eut trois mères, et que, sous ce rapport, il n'eut pas son semblable sur la terre. La première fut celle qui lui donna le jour, selon le cours ordinaire de la nature, et plusieurs pensent que ce fut la Sunamite qui vivait au temps du prophète Élisée. La seconde fut la mort, qui le rendit à la vie à la prière de l'homme de Dieu, le tombeau du jeune enfant se changeant ainsi en un berceau. La troisième fut la baleine, qui, l'ayant dévoré, n'osa pas le faire mourir, mais le rejeta trois jours après sur le rivage et le rendit une troisième fois à la lumière. La glorieuse Vierge Marie est notre Mère en mille façons. Elle nous protége dès le sein de notre mère, afin que nous recevions heureusement la vie naturelle, puis celle de la grâce par le baptême. Si nous avons le malheur de perdre cette vie précieuse par le péché mortel, elle est assez puissante pour nous la faire recouvrer par le repentir, et pour nous obtenir notre pardon. Et quand le désespoir, représenté par la baleine qui engloutit le Prophète, nous aurait approchés des portes de l'abîme, sa grande miséricorde serait assez forte pour nous en retirer, pour nous rendre les bonnes grâces

de son divin Fils, et le faire renaître au milieu de nos âmes, trop fortunées d'être du nombre de ses enfants.

Notre-Dame ne se contente pas de mener les âmes à la foi, de les préserver du péché, de leur rendre la confiance, de les conduire à la pénitence; c'est encore elle qui fait les saints, l'honneur de toute l'Eglise, et ce qu'il y a de plus cher aux yeux de Dieu sur la terre et dans le ciel. N'est-ce pas elle qui a embrasé les cœurs d'un monde entier de personnes, et leur a fait aimer cordialement Jésus-Christ, le plantant au milieu de leurs âmes? N'est-ce pas elle qui par ses serviteurs a fondé tant de religions, où à milliers et à milliers se sont retirés ces glorieux contempteurs du monde, ces fidèles amants de Jésus-Christ qui habitent avec tant de plaisir dans le plus tendre de leurs cœurs fortunés? Ces grands religieux qui ont servi Dieu si parfaitement, l'eussent-ils jamais fait sans la maternelle assistance de la mère de Dieu? Que j'aime Origène, et ceux qui ont dit avec lui qu'il n'y a point de saints qui ne soient enfants de la sainte Vierge, et que la sainte Vierge n'a point de vrais enfants qui ne soient de grands saints. *Femme, voilà votre fils* (1), a dit Jésus en croix à sa très-sainte mère. Mon disciple bien-aimé que voici, et tous ceux qu'il représente, qui sont tous mes serviteurs, tous sont vos enfants et vos petits-enfants; vous les nourrirez de votre lait, vous leur prodiguerez vos soins maternels, jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'état d'hommes parfaits, à la mesure de l'âge et de la plénitude, selon laquelle je dois être formé en eux (2). En vertu de ces paroles divines, voyez comme la sollicitude maternelle

(1) Mulier, ecce filius tuus. (JOAN. 19. 26.)

(2) Donec occurramus omnes... in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi. (EPHES. 4. 13.)

de Marie enrichit les belles âmes de toutes les vertus; comme elle leur obtient la vraie humilité, la pudeur, la virginité, l'amour divin, la piété; comme elle va tous les jours visiter sainte Elisabeth, portant inséparablement avec elle son fils Jésus; et saint Jean qui est renfermé dans le sein de sa mère tressaille de joie : image d'un bon cœur qui bondit d'aise, en se voyant visité de Jésus et de sa sainte mère. N'est-ce pas elle qui amène le Sauveur dans nos cœurs pour y célébrer des noces spirituelles, en changeant l'eau de nos misères en vin très-excellent de la divine charité? Je ne m'étonne pas que le grand Ephrem lui adresse ces belles paroles : Je vous salue, vous la paix, la joie, la consolation et le salut du monde (1). Il la nomme ainsi, parce qu'elle annonce tous les jours à ses serviteurs et à ses enfants la bonne nouvelle que les anges apportèrent une fois sur la terre : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, parce qu'un sauveur est né aujourd'hui* au milieu de vos âmes (2).

IV. — L'argument de Tertullien est d'un grand poids. Où est Dieu, là est la patience sa fille bien-aimée (3). Ne puis-je pas ajouter : Là aussi est la charité, la virginité et toutes les vertus, qui sont autant de hiérarchies célestes au milieu desquelles Dieu est assis avec une grande et douce majesté? O comme Notre-Dame est bien la mère des vertus, et que c'est bien elle qui les attire

(1) Ave pax, gaudium, consolatio et salus mundi. (S. EPHREM. *Orat. de Laud. B. M. V.*)

(2) Quia natus est vobis hodiè salvator. (LUC. 2. 11.)

(3) Ubi Deus, ibidem et alumna ejus, patientia. (TERTULL. *Lib. de Patient.* C. 15.)

dans nos âmes, puisque, selon saint Bernard, nulle grâce du Ciel ne nous arrive que par l'entremise de Marie. C'est donc ainsi qu'elle engendre Jésus-Christ dans nos cœurs. Elle y prépare une couche fleurissante de toutes les vertus, puis elle adresse maternellement à son tendre fils ces paroles des Cantiques : *Venez, mon bien-aimé; notre petit lit est couvert de fleurs ;* venez vous reposer à l'odeur des douces fleurs du paradis (1). Ce n'est pas tout; comme Marie est la mère de la sainteté, elle est aussi la source de la science, et la lumière des docteurs. Sans elle, que sauraient saint Bernard, Rupert, Albert le Grand, et tant d'autres qui ont reçu toute leur science de la mère de Dieu? Ne savons-nous pas que c'est elle qui a éclairé tant de savants esprits, en faisant naître dans leur intelligence la sagesse du Père, sagesse éternelle et incréée, devenue son divin enfant? Ah! si cet enfant est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, quels rayons ne fera-t-il pas briller sur ceux qui aiment à se dire les enfants de sa tendre mère?

Ce n'est donc pas en vain qu'on la nomme la mère des prédestinés, la maîtresse des apôtres, le courage des martyrs, la majesté des prélats, la sainteté des confesseurs, la pureté des vierges, la lumière des mortels, la récréation de nos ennuis, l'astre des nuits, le soleil de l'Eglise, le paradis du Sauveur, la mère de Dieu, des anges et des hommes! O amoureuse mère! O mère de miséricorde! O la mère de tout notre bonheur! Ah! que ne sommes-nous vos enfants, aussi bons que vous êtes notre bonne mère!

Saint Ignace d'Antioche écrit à saint Jean qu'il ne

(1) Lectulus noster floridus.. Veni, dilecte mi.... (*Cant.* 1. 15.)

pouvait plus retenir un grand nombre de femmes dévotes, qui résolument voulaient faire tout exprès le voyage de Jérusalem, afin de voir la très-sainte Vierge mère de Dieu, de laquelle on leur disait des choses si ravissantes, qu'elles se sentaient toutes transportées d'amour envers elle. Elles mouraient d'envie de voir ce sein virginal qui avait nourri d'un lait miraculeux le Verbe incarné, qui distillait sans cesse une affection maternelle, et répandait un torrent de bienfaits dans les âmes de ses bons serviteurs.

N'oublions donc jamais que Marie qui a mis au monde le petit Jésus, le fait naître tous les jours dans nos âmes, où elle exerce le doux empire de sa maternité. Mille fois heureux ceux qui ont le bonheur d'être les vassaux de cette amoureuse maîtresse, et les vrais enfants de cette mère, la véritable mère de tous les élus !

CHAPITRE ONZIÈME.

Les divins rapports et les relations ineffables de Notre-Dame avec la très-sainte Trinité.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?

Quelle est celle-ci qui s'élève du désert remplie de délices, appuyée sur son bien-aimé? (*Cant.* 8. 5.)

I. — Les choses ineffables et qui sont au-dessus de la portée des esprits créés ne sont jamais mieux comprises que lorsqu'on avoue simplement qu'on ne les peut comprendre. Si l'on veut en avoir une connaissance plus positive, ce n'est que par des comparaisons avec d'autres objets qui y ont quelques rapports. Plus on parle des perfections de Notre-Dame, moins on en comprend la sublimité. Tout ce que l'on voit, c'est que l'on n'y voit rien, ou peu de chose. C'est ainsi que l'on adore en silence l'incompréhensibilité ineffable du Dieu tout-puissant; car il est bien juste que, ne pouvant le comprendre par la faiblesse de nos esprits, nous l'adorions par la dévotion de nos cœurs. Les théologiens nous disent que Dieu est tellement incompréhensible et ineffable, que ni les hommes, ni les anges, ni Notre-Dame, et ce qui est bien plus admirable, ni Dieu lui-même ne saurait expliquer la Divinité, en sorte qu'on

la puisse comprendre; car il n'y a nul mot, existant ou possible, capable de nous faire comprendre l'immensité de son essence infinie. Et quand même ces expressions existeraient, ou quand Dieu pourrait les trouver dans son infinie sagesse, il faudrait dire que nos esprits ne seraient pas capables de les concevoir. Quand Dieu, dit Suarez, parlerait de ses perfections aux saints pendant toute l'éternité, tout ce qu'il leur en dirait serait fini, et n'exprimerait jamais tout ce qu'il est, puisqu'il est infini (1). J'avertis que tout lecteur ne comprendra pas aisément le commencement de ce chapitre; mais tous, même en ce qu'ils ne comprendront pas entièrement, pourront admirer les grandeurs de Dieu et de sa très-sainte mère.

Je dis donc avec saint Augustin, saint Thomas, Suarez et les autres théologiens, que bien que nous ne puissions comprendre ce qu'est Dieu, il est des notions, des propriétés, des relations qui nous donnent quelque lumière pour concevoir quelque chose et adorer le reste. Ces relations et ces propriétés sont au nombre de cinq: l'innascibilité, la paternité du Père, la filiation du Verbe, la spiration active du Père et du Fils, la spiration passive du Saint-Esprit. L'innascibilité nous montre un Etre au-dessus de nos intelligences, existant nécessairement, par lui-même, et de toute éternité. La relation du Père nous fait voir la fécondité de l'entendement divin qui engendre un Verbe ou un Fils égal à soi-même. La filiation du Verbe fait voir un Fils co-éternel,

(1) Etiamsi per totam æternitatem Deus de se ipso loqueretur, numquàm satis totam suam perfectionem explicaret. — Etiamsi fingeremus Deum magis ac magis perficere visionem aliquam sui, et in infinitum in eo augmento durare, numquàm absolveret exactam sui manifestationem. (SUAREZ. *Metaphys.* Disput. 30. sect. 13.)

consubstantiel et co-infini, engendré de son Père. La spiration active nous montre la puissance de la volonté et de l'amour mutuel du Père et du Fils, qui expirent, pour ainsi parler, ou inspirent, ou produisent le Saint-Esprit. La spiration passive est le Saint-Esprit lui-même, égal en tout au Père et au Fils. Ces divines relations sont des regards ineffables, des rapports de l'un à l'autre, des renvois de tout à tout, si parfaits, qu'il ne se peut dire chose au monde plus ineffable.

A l'imitation de ces rapports sublimes et tout divins, l'Esprit-Saint veut nous faire comprendre l'excellence des perfections de son Épouse, et dit qu'elle est appuyée sur son bien-aimé, qui est Dieu, surabondante de délices, et tellement chargée de grandeurs divines, qu'il faut absolument qu'elle soit soutenue de quelqu'un, de peur qu'elle ne succombe. Mais comment est-elle appuyée, et sur qui? Sur le Père, comme sa bonne Fille; sur le Verbe incarné, comme sa Mère; sur le Saint-Esprit, comme inspirée de son amour et comme son Épouse. Écoutons saint Bonaventure : Le Seigneur qui est si particulièrement avec Marie est Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, Dieu trois en personnes et un en substance. C'est Dieu le Père, dont elle est la Fille très-noble; c'est Dieu le Fils, dont elle est la Mère très-digne; c'est Dieu le Saint-Esprit, dont elle est l'Épouse très-juste; ce sont les trois personnes adorables de l'auguste et indivisible Trinité dont elle est la Servante très-soumise (1). Quel serait l'homme assez

(1) Dominus iste qui tàm singulariter est cum Mariâ, ipse est Dominus Pater, Dominus Filius, Dominus Spiritus sanctus, Dominus trinus et unus. Ipse est Dominus Pater, cujus Maria est filia *nobilissima*. Ipse est Dominus Filius, cujus Maria mater dignissima. Ipse est Dominus Spiritus sanctus, cujus Maria sponsa justissima. Ipse est

fortuné pour développer ces grandeurs et expliquer ces relations ineffables, qui font voir pleinement l'excellence de Marie, le chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant! Disons un mot de chacune, et essayons de mettre au jour ce qu'elle a caché si soigneusement sous le voile sacré de son humilité.

II.—En premier lieu, elle est Fille par excellence du Père éternel, non comme tous les hommes qui ont reconnu le Messie, et auxquels Dieu a donné le pouvoir de devenir ses enfants (1); non comme tous les chrétiens, auxquels il est permis d'appeler Dieu leur père, parce que Dieu les appelle lui-même ses enfants, et qu'ils le sont en effet (2); mais Fille par excellence, Fille, les complaisances de son Père céleste, Fille unique et constituant à elle seule une classe à part entre tous les enfants de Dieu. Il y a donc une relation de *paternité de Dieu* envers elle et de filiation d'elle envers Dieu. Mais s'il est vrai, ainsi que l'école nous l'apprend, que la relation est un rapport total de tout l'être de l'un à l'être de l'autre (3); si, par conséquent, ce divin Père regarde cette Fille d'un regard paternel qui répand en elle, s'il se peut ainsi dire, les entrailles de sa paternité et tous les trésors de ses faveurs; si, d'un autre côté, Notre-Dame regarde Dieu comme son Père, avec un regard de filiation et un rapport de tout ce qu'elle possède, de tout ce qu'elle est, de tous ses

Dominus trinus, et unus, cujus Maria est ancilla subjectissima. (S. BONAVENT. in *Speculo B. M. V.* Lect. 10.)

(1) Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri. (JOAN. 1. 2.)

(2) Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus (1 JOAN. 3. 1.)

(3) Relatio habet totum suum esse ad aliud.

pouvoirs, renvoyant à ce Père tout ce qui émane de sa toute bonté; ô Dieu, quels regards d'honneur, quels respects suréminents, quels rapports mutuels et ineffables! Si elle est Fille, il s'ensuit qu'elle est héritière de tous les biens de son Père (1); si elle est Fille, elle est héritière de Dieu et cohéritière de Jésus-Christ (2), toujours dans l'étendue des priviléges de son incompréhensible filiation.

C'est sur cette filiation que le savant Idiot fonde sa pensée lorsqu'il dit : C'est par elle, c'est en elle, c'est d'elle et avec elle que le monde a et aura toujours tout bien (3). Tout le bien qui nous vient de Dieu passe par ses mains; le monde ne respire que par elle, et cette Fille a un tel empire sur le domaine de son Père éternel, qu'elle dispose de tout pleinement et libéralement. Elle est tout à la fois le Trésor de Dieu et la Trésorière de ses grâces (4). Elle a dans ses mains la clef d'or du *Cœur* de Dieu son Père, où elle puise tout ce qu'il lui plaît, avec un égal contentement du Cœur de la Fille et du Cœur du Père. Voulez-vous donc rencontrer la réunion de tous les biens? efforcez-vous de trouver Marie. *Celui,* nous dit-elle au chapitre huitième des Proverbes de Salomon, *qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et il puisera le salut* dans les trésors de la bonté *du Seigneur*. Voilà la vie de la grâce ici-bas et le salut éternel dans le ciel; hors ces deux choses, rien n'est

(1) Si filius; et hæres per Deum. (GAL. 4. 7.)

(2) Si autem filii, et hæredes : hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi. (ROM. 8. 17.)

(3) Per ipsam, et in ipsâ, et cum ipsâ, et ab ipsâ habet mundus, et habiturus est omne bonum. (IDIOTA In *Prolog. Contemplat. de Virg. Mar.*)

(4) Quia thesaurus Domini est, et thesauraria gratiarum ejus. (Id. ib.)

nécessaire à l'homme. *Celui*, dit encore l'Esprit-Saint au chapitre dix-huitième des mêmes Proverbes, *qui a trouvé une femme vertueuse*, c'est-à-dire la Vierge Marie, *a trouvé un grand bien, et il a reçu du Seigneur une source de joie :* la joie de la bonne conscience dans le siècle présent, et la joie d'un éternel repos dans le siècle à venir (1). Elle est, nous dit saint Bonaventure, le champ dans lequel est caché le trésor de Dieu le Père ; trois fois heureux quiconque vend tout ce qu'il a et achète ce champ tout rempli des richesses du paradis (2). Décidément, si vous voulez efficacement obtenir quelque faveur, adressez-vous à cette Fille chérie du Père éternel, car tel est le bon plaisir de Dieu, et il ne faut point en chercher d'autre raison que sa volonté toute sainte et tout aimable, qui veut que toutes ses libéralités envers les hommes passent par les mains virginales de sa Fille bien-aimée (3).

III. — La seconde relation est la maternité de la Vierge envers Dieu le Fils, et la filiation de Dieu le Fils envers sa Mère. Qui nous dira ces divins regards de

(1) Inventâ Mariâ, invenitur omne bonum. Undè ipsa dicit *Prov.* 8 : Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino. Ecce vita gratiæ in præsenti, et salus æterna in futuro : et in his duobus consistit quidquid necessarium est. Ideò *Proverb.* 18, dicitur de Mariâ : Qui invenit mulierem bonam, id est, Mariam, invenit bonum, et hauriet jucunditatem à Domino ; jucunditatem duplicem, conscientiæ hic, lætitiæ in futuro. (Albert. Magnus, de *Laudib. Mariæ.* Lib. 2. c. 1. n. 6. *De 40 specialibus causis quarè Mariæ serviendum.*)

(2) Ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. — Ager iste est Maria, in quâ thesaurus Angelorum, imò totus Dei Patris absconditus est. Felix qui vendit omnia quæ habet, et emit agrum istum. Hujus agri pleni plenus odor, est plena Mariæ fama', plenus honor. (S. Bonavent. in *Speculo B. M. V.* Lect. 7.)

(3) Quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam. (S. Bernard. *Serm. de Aquæductu.* n. 7.)

Mère à Fils et de Fils à Mère? Et si cette Mère rapporte son tout à son Fils, comme ce Fils renvoie à sa Mère ce qu'il est, Dieu éternel, quels rapports excessifs, quels renvois admirables, et quels pouvoirs d'une telle Mère à l'égard d'un tel Fils! Je commence à découvrir, au moyen de ces relations, une partie des souveraines grandeurs de cette Mère ineffable. Mais j'ai déjà consacré plusieurs chapitres à cette divine maternité, la source de toutes les excellences de Notre-Dame, et je dois parler ailleurs de sa puissance, que je ne veux point cependant passer entièrement ici sous silence. *Bethsabée vint donc trouver le roi Salomon*, dit l'Écriture. *Le roi se leva, vint au-devant d'elle et la salua profondément, et il s'assit sur son trône; et l'on mit un trône pour la mère du roi, laquelle s'assit à sa droite. Et le roi lui dit : Demandez, ma mère, car il n'est pas juste que je me refuse à vos désirs* (1). Par la disposition du droit divin et humain, les biens du fils sont à la mère quand le fils meurt le premier, comme il arriva au Fils de Marie. Mais indépendamment de toute loi divine et humaine, quel est le fils qui aurait le cœur assez mauvais pour refuser quelque chose à sa mère? Aussi saint Anselme ne craint pas de nous dire que souvent on a plutôt fait et plutôt obtenu de Dieu ce qu'on lui demande en s'adressant à sa sainte Mère, qu'en s'adressant immédiatement à sa divine Majesté; et la raison qu'il en donne est d'un grand poids. C'est que le Fils étant essentiellement juste, n'accorderait

(1) Venit ergò Bethsabee ad regem Salomonem.... et surrexit rex in occursum ejus, adoravitque eam, et sedit super thronum suum; positusque est thronus matri regis, quæ sedit ad dexteram ejus.... Et dixit ei rex : Pete, mater mea : neque enim fas est ut avertam faciem meam. (3 *Reg.* 2. 19.)

pas par voie de justice mille choses qu'on lui demande, tandis que sa Mère, n'alléguant que bonté et miséricorde, et ne faisant valoir que son amour envers son Fils, cette voix est si puissante, qu'un tel Fils ne peut absolument rien refuser à une telle Mère (1). C'est aussi la pensée du savant Idiot. Plusieurs, dit-il, qui, selon le cours ordinaire, devaient être condamnés par la justice du Fils, ont été délivrés et sauvés par la miséricorde et la bonté de la Mère (2). Mais quel pouvoir que d'empêcher le cours de la justice du ciel, d'en lacérer les arrêts, d'obtenir révision de procès, et de plaider avec tant d'éloquence, que ce qui a été condamné dans la chambre ardente de la justice soit absous dans celle de la miséricorde! Mère de Dieu, ainsi parle George de Nicomédie, comme Mère vous avez une confiance qui ne peut pas être trompée; vous êtes revêtue d'une puissance invincible et d'une force inexpugable. Je vous en conjure, que nos péchés sans nombre n'arrêtent point votre immense miséricorde, et que nos actions mauvaises ne détournent point de nous les effets de votre incomparable bonté! Quelle que soit la multitude de nos iniquités, elles seront facilement ef-

(1) Velocior est non numquàm salus, memorato nomine ejus, quàm invocato nomine Domini Jesu, unici filii ejus. Et id quidem non ideò fit quòd ipsa major aut potentior eo sit; nec enim ipse magnus aut potens est per eam, sed illa per ipsum. Quarè ergò promptior salus in recordatione ejus, quàm Filii sui, sæpè percipitur? Dicam quid sentio : Filius ejus Dominus est et judex omnium, discernens merita singulorum : dùm igitur ipse à quovis suo nomine invocatus non statim exaudit, profectò id justo judicio facit. Invocato autem nomine Matris suæ, etsi merita invocantis non merentur, merita tamen matris intercedunt ut exaudiatur. (S. ANSELM. *vel* EADMERUS. Lib. de *Excellentiâ Virg. Mariæ*. c. 6.)

(2) Sæpè quos justitia filii potest damnare, matris misericordia liberavit. (IDIOTA. In *Prolog. Contemplat. de Virg. Mar.*)

facées si vous le voulez. Rien ne résiste à votre puissance ; rien ne s'oppose à votre volonté ; tout plie sous votre empire ; tout se soumet à vos ordres ; tout obéit à votre commandement. Votre Fils vous a fait asseoir au plus haut des cieux et vous a placée au-dessus de toutes les créatures ; et il prouve le rang de distinction auquel il vous a élevée, par les merveilles qu'il opère en faveur de ceux qui ont recours à votre maternelle protection. Vous obtenez sans aucun travail toutes ces faveurs ; vous n'avez pas besoin d'intermédiaire pour parler à Dieu votre créateur ; votre intercession le flatte et vos demandes lui sont très-agréables. Votre Fils se garde bien de vous faire éprouver un refus, car il mêle tellement ses intérêts aux vôtres, qu'il tient votre gloire pour la sienne, et qu'il croit remplir un devoir et s'acquitter d'une dette, lorsqu'il s'empresse d'exaucer vos prières (1). Et voilà jusqu'où va cette relation et ce regard plein d'honneur de filiation à maternité. Car il semble que le cœur du Fils ne faisant qu'un avec le cœur de sa Mère, ne regarde que ce qu'elle regarde,

(1) Habes, ut Mater, indeprecabilem, ac nesciam repulsæ apud Filium fiduciam ; habes insuperabilem potentiam, habes vim inexpugnabilem. Ne, rogo, multa nostra peccata immensam tuæ miserationis vim superent ; ne absona nostra opera incomparabilem misericordiam tuam impedierint Quantâ enim libet multitudine delicta increverint, facilè dissolventur, dùm tantùm ipsa velis. Nihil enim resistit tuæ potentiæ ; nihil repugnat tuæ virtuti ; cedunt omnia jussioni tuæ ; universa morem gerunt præcipienti ; imperanti omnia serviunt. Te Filius tuus cœlis celsiorem, ac universis præposuit creatis ; tuæque illi prælationi, ex iis quæ mirabiliter operatur, fidem astruit. Nullus tibi labor ut hæc consequaris : nullo pro his medio Deum creatorem alloqueris : placet ei petitio ; intercessio delectat ; non recusat implere ; quippè suam ipse, tuam existimat gloriam ; eâque, tanquàm Filius, exultans, postulata ceu debitor implet. (Georgius Metropolita Nicomediensis. *Orat. in SS. Dei Genitricis ingressum in templ.*)

n'aime que ce qu'elle aime, et ne veut avoir d'autre volonté que la sienne.

La folle gentilité raconte que Jupiter voulant un jour donner à tous les dieux et déesses de l'Olympe une idée de sa puissance, leur dit que quand tous s'accorderaient à former et à exécuter un dessein, lui seul, d'un mouvement de ses sourcils, neutraliserait tous leurs efforts et déjouerait tous leurs projets. Jactance ridicule, vanité puérile. Mais pour prouver le pouvoir de la Reine du ciel, les théologiens font la supposition suivante. Ils disent que si la très-sainte Vierge demandait à Dieu une grâce, et que tous les saints du ciel voulussent et demandassent le contraire, comme on lit dans Daniel que l'Ange des Perses s'opposa à l'Archange Gabriel, qui était celui des Hébreux, sa prière l'emporterait, sans aucun doute, sur celle de tous les saints du paradis. Rien, en effet, n'est plus juste; c'est ce que demande sa dignité de mère, c'est ce que veut l'amour bien ordonné que lui porte et que lui doit son divin Fils (1). Car enfin elle est mère, les Saints ne sont que les serviteurs ; et un seul mot d'une telle Mère vaut mieux et a plus de poids que les suppliques de tous les serviteurs réunis.

IV.—La troisième relation est du Saint-Esprit à la

(1) Existimo à beatà Virgine Marià, in hàc potestate et efficacià, non solùm sanctos singulos, sed omnem etiam cœlestem curiam superari. Itaque si cogitatione fingamus beatam Virginem aliquid postulare, totamque curiam cœlestem illi resistere (sicut apud Danielem unus Angelus alteri resistebat), potentior esset, majorisque efficaciæ et valoris apud Deum, Virginis quàm reliquorum sanctorum omnium oratio. Et ità quidem sentiunt sancti Patres paulò antè citati, estque dignitati matris maximè consentaneum, et perfectissimæ gratiæ et charitati beatæ Virginis quodammodò debitum. (SUAREZ. In 3. P. D. THOM. Quæst. 37. tom. 2. disp. 23. sect. 2.

bienheureuse Vierge, et de la Vierge au Saint-Esprit, comme d'époux à épouse, d'amour à amour. L'école n'a pas trouvé de mot propre pour expliquer dans la Trinité la procession de la volonté et l'émanation de l'amour éternel du Père et du Fils; elle qualifie cette opération divine de *spiration active et passive*. Les auteurs ascétiques ne sont pas moins embarrassés lorsqu'il s'agit d'expliquer les relations du Saint-Esprit à la sainte Vierge, et les rapports divins de cet époux à cette épouse. On ne sait s'il faut les nommer aspiration et respiration, liaison de cœur à cœur, renvoi de feu à feu, de charité ardente à charité ardente. Est-ce un amour identifiant, ou unissant, ou transformant, ou déifiant? Certes, ces regards mutuels de l'un à l'autre sont si relevés et si admirables, que l'on a bien de la peine à parler intelligiblement en cette matière. Qui s'étonnera maintenant si le Saint-Esprit, par cette souveraine inspiration et effusion de ses dons, a rempli si excessivement l'âme de son épouse, qu'elle n'en peut supporter le poids, et qu'il faut qu'elle s'appuie sur son bien-aimé? Qui s'étonnera des amoureuses plaintes de cette colombe : C'est assez, Seigneur, c'est assez. Mon Dieu, éloignez-vous un peu de moi; mon Dieu, épargnez vos faveurs; car véritablement vos grandes miséricordes surpassent la portée de mon cœur. Qui comprendra ces retours sacrés et si purs de la Vierge fidèle, renvoyant à son Dieu tout ce qu'elle a reçu de lui, et ne se réservant de tous ses dons qu'une reconnaissance très-profonde qui la fait s'écrier : Ce n'est pas à cause de mes mérites que se font ces merveilles; elles ne sont qu'un excès, une effusion sacrée, un déluge de la bonté du divin époux de mon âme ! Puis, dans un combat entre son humilité et son amour, elle dit à son

Créateur qu'il a regardé la bassesse de sa servante, et qu'il a fait en elle de grandes choses; et à son bien-aimé, qu'il est tout à elle, et elle tout à lui.

Or, puisque le Saint-Esprit est appelé l'amour de Dieu le Père et du Fils, et le don qui procède de leur amour mutuel, comment appellerons-nous la relation et le rapport qu'il a avec son Épouse, sinon le mouvement volontaire, l'impétuosité sacrée, la douce violence d'une charité infinie qui pousse ses miséricordes et les répand dans le cœur de son Épouse bien-aimée? Il est descendu, dit saint Athanase, dans le sein virginal de cette Fille du ciel, avec tous les dons essentiels qu'il possède à raison de sa primauté divine, afin de la rendre en tout très-agréable à ses yeux (1). Je ne doute nullement qu'il ne lui dise bien mieux qu'Assuérus à la fille adoptive de Mardochée : *Que voulez-vous, Esther? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, assurément je vous l'accorderais* (2). Quand on aime ardemment, on ne compte pas ce que l'on donne; on pense gagner et acquérir en perdant. Mais si ce regard du Saint-Esprit répand tant de rayons sur le cœur de Notre-Dame, quel pouvoir et quel incroyable empire n'a pas cette Reine des anges sur tout l'univers! Le cœur me rit d'aise quand il voit celle qu'il aime plus que soi-même à un tel degré d'élévation, que vous diriez presque qu'elle est toute-puissante! Car quand elle présente une requête, dites-

(1) Spiritus sanctus in Virginem descendit cum omnibus suis essentialibus virtutibus, quæ illi per rationem divini Principatûs adsunt; imbuens eam gratiâ, ut in omnibus gratiosa esset. (S. ATHANAS. vel antiq. auctor. In *Annuntiat. SS. Deiparæ Dominæ nostræ.*)

(2) Quid vis, Esther regina?... Etiamsi dimidiam partem regni petieris, dabitur tibi. (*Esth.* 5. 3.)

moi, de grâce, qui la refusera? Le Père? Elle est sa bonne Fille. Le Fils? Elle est sa Mère. Le Saint-Esprit? Elle est son Épouse très-aimable. Mais enfin, supposons que le Père refuse; si elle emploie le sang du Fils, le cœur, l'amour et les flammes du Saint-Esprit, pourrait-on bien les refuser tous trois, puisque Dieu a dit que si deux s'accordent sur la terre en son nom, ils obtiendront tout ce qu'ils voudront? Et si le Fils refusait à sa Mère, ce que l'on ne saurait supposer, elle aurait incontinent recours à son Père et à son Époux, et ce Fils ne pourrait jamais refuser à son Père, à son amour et à sa Mère. J'en dis autant du Saint-Esprit. O toute-puissante Marie! s'écrie saint Bernard: Vous êtes la vraie source de la grâce, la médiatrice du salut, la restauratrice des siècles, celle qui ne refusez rien aux hommes, parce que la Trinité sainte ne peut vous rien refuser à vous-même (1). Car s'il est vrai que le cœur de l'Époux et celui de l'Épouse ne sont pas deux cœurs, mais un seul, ne semble-t-il pas qu'il aille de l'intérêt du Saint-Esprit que l'on connaisse le pouvoir qu'il a accordé à son unique Épouse, par un effet de sa libéralité infinie?

J'entends, ce me semble, bien clairement pourquoi la Vierge remplie de délices est appuyée sur son bien-aimé. L'Époux, selon saint Pierre Chrysologue, a voulu montrer l'abondance des trésors dont il a enrichi l'âme de son Épouse. Assuérus avait commandé à sept officiers de sa cour de parer la reine Esther des plus riches ornements et des pierreries les plus précieuses. Ses dames d'honneur chargèrent si excessivement d'or

(1) Magnifica gratiæ inventricem, mediatricem salutis, restauratricem sæculorum. (S. Bernard. *Epist.* 174.)

et de brillants cette tendre princesse, qu'elle ne pouvait plus se soutenir. On fut obligé de lui donner deux suivantes. L'une portait les plis de sa robe royale, l'autre lui prêtait son bras pour s'appuyer; et malgré cela, elle ne laissa pas de tomber évanouie en présence du roi qui descendit de son trône, afin de la soutenir et de lui donner des forces pour porter ses magnificences. Les sept dons du Saint-Esprit ont choisi dans les trésors de Dieu tout ce qu'ils ont voulu, pour parer la Reine du ciel, et la rendre digne des yeux de son céleste Époux. La nature et la grâce sont les dames d'honneur qui l'accompagnent. Et elle est tellement enrichie des dons divins, que la sainte Princesse succombe sous le poids de tant de grâces célestes. Le Saint-Esprit va donc au-devant d'elle pour la soutenir, et elle est forcée de s'appuyer sur son bras, autant pour reconnaître et baiser cette main qui a versé sur elle l'abondance de ses miséricordes, que pour supporter tant de bienfaits.

Écoutons une bouche d'or s'exprimer fort heureusement sur ce sujet. La vertu du Très-Haut vous assistera et vous couvrira de son ombre. Et pourquoi, demande saint Pierre Chrysologue? De peur que cette âme pure et ce corps virginal ne succombent sous le poids démesuré de l'immensité de Dieu qu'elle doit porter dans son sein (1). Voilà donc la puissance de ces relations sublimes, de ces rapports divins, de ces regards ineffables de l'Epoux; et l'Épouse les lui renvoie avec tant de traits et d'attraits, qu'elle le contraint de s'écrier: *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon Épouse;*

(1) Spiritus sanctus superveniet in te, virtus Altissimi obumbrabit tibi. Obumbrat Dei virtus, ne portatura Deum fragilitas humana succumbat. (S. PETR. CHRYSOL. *Serm.* 142. *de Annuntiat.*)

vous avez blessé mon cœur d'un seul de vos regards. Détournez donc *vos yeux de moi; car* plus d'une fois déjà *ils m'ont forcé à prendre la fuite*, ne pouvant soutenir leur éclat vif et perçant (1). Plus je considère la fidélité innocente de votre âme, plus je vous aime; plus je vous aime, plus je vous fais de bien; mais aussi plus je vous fais de bien, plus je vous vois accablée. Vous me criez que j'épargne mes grâces, que vous ne pouvez plus les supporter, et que vous en êtes si remplie, qu'il n'y a plus moyen d'en recevoir. Il faut donc ménager nos divins regards, et tenir plus compte de la portée d'une créature, que de l'immensité de mon amour envers vous, et du retour que vous me voulez donner de vos affections virginales et plus que séraphiques.

V. — Mais où ira ce discours si nous envisageons ces relations et ces regards sous un autre rapport? Si nous venons à comparer la maternité de la Vierge avec la paternité du Père, qui, tous deux, regardent d'un même œil et d'un même cœur, le Fils unique de l'un et de l'autre, comme ce même Fils regarde l'un et l'autre d'une relation de filiation? Si nous comparons la filiation ou le regard ineffable du Fils au Père, dont il émane par la génération éternelle, avec la filiation de Notre-Dame, qui est la Fille du Père éternel, d'une filiation souverainement éminente et très-parfaite? Le Verbe appelle Dieu son Père, la Vierge appelle Dieu son Père; tous deux regardent ce cœur paternel d'un œil et d'un regard filial, et ces coups d'œil, aussi

(1) Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum. (*Cant.* 4. 9.) — Averte oculos tuos à me, quia ipsi me avolare fecerunt. (*Cant.* 6. 4.)

pleins de respect que d'amour, vont aboutir par une heureuse rencontre au même but, je veux dire au cœur du même Père ! Je sais qu'il y a une distance infinie entre ces regards ; mais je sais aussi qu'il y a une admirable ressemblance : et si la ressemblance est cause de l'amitié, mon Dieu, quelle amitié excessive doit se trouver entre ce Fils et cette Fille, entre ce Père et cette Mère ! Que dirons-nous maintenant de la procession du Saint-Esprit, inspiré du Père et du Fils, émané du cœur divin, de la volonté infinie, de l'amour mutuel des deux premières et divines personnes ? Cette spiration passive qui est le Saint-Esprit, quel rapport n'a-t-elle pas avec la Vierge sainte, inspirée aussi du Père et du Fils, et qui est parmi les créatures le chef-d'œuvre du cœur, de l'amour, de la bonté du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Ajoutez que, dans la Trinité auguste, le Père n'est que Père, le Fils n'est que Fils, le Saint-Esprit n'est que le Saint-Esprit ; mais la Vierge par excellence est Mère, est Fille, est Épouse ; et à ces titres, elle se trouve tellement abîmée dans la Divinité, que, selon saint Augustin, autant qu'il est permis à une pure créature, elle y est comme perdue et liquéfiée. Ceci me fait peur : *Une femme juive a mis la confusion dans la maison du roi,* souverain maître de l'univers (1). Voici dans le mystère de la sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, une autre Trinité créée : une Mère, une Fille, une Épouse. Voici, parmi les relations divines de paternité, de filiation, de spiration, qui conviennent exclusivement à la Divinité, d'autres relations créées de mater-

(1) Una mulier hebræa fecit confusionem in domo regis. (*Judith.* 14. 16.)

nité de Dieu, de filiation de Dieu, d'inspiration de Dieu. Voilà une fille d'Adam qui nomme Dieu son Père, comme fait le Fils; le Verbe éternel, son Fils, comme fait le Père; et le Saint-Esprit, son amour, comme font le Père et le Fils. Dieu! Quelle sainte confusion est ceci? Quel sacré mélange a opéré l'amour excessif d'un Dieu qui veut communiquer en quelque manière ses titres les plus incommunicables! Je comprends maintenant le grand mot de saint Pierre Chrysologue, qui convient bien mieux à Notre-Dame qu'à saint Jean-Baptiste : Elle est le milieu de la très-sainte Trinité (1). La voilà, cette Vierge toute de priviléges, environnée de la Trinité ineffable; les trois divines Personnes la regardent d'un regard efficace et plein d'amour; vous diriez qu'elles prennent plaisir à l'élever à d'incompréhensibles grandeurs. Faisons, disent-elles, une créature qui soit notre image; mais si vive, mais si parfaite, qu'en la voyant on pense voir un abrégé de la Trinité. On verra une mère qui ne sera pas infinie; cependant elle sera mère d'un fils dont Dieu est le père de toute éternité. On verra une fille qui ne sera pas consubstantielle au Père; cependant elle regardera en qualité de fille, le même Père que Dieu le Fils regarde d'un regard éternel et d'une relation infinie. On verra un amour, un don, une âme inspirée de Dieu le Père et de Dieu le Fils, qui ne sera pas, comme le Saint-Esprit, un don incompréhensible, un amour infini; cependant elle regardera ce Père et ce Fils d'un amour et d'un regard qui ressemblera au regard du Saint-Esprit, lorsqu'il rapporte ce qu'il est au Père et au Fils

(1) Totius medius Trinitatis. (S. Petr. Chrysol. *Serm.* 127, *in Decollat. S. Joann. Bapt.*)

dont il procède, leur étant néanmoins coéternel, consubstantiel et égal en toutes choses.

C'est donc avec raison que la sainte Vierge s'appuie sur son bien-aimé ; autrement, comment une simple créature pourrait-elle porter ce monde infini de grâces que la très-sainte Trinité, en la regardant, répand dans son âme, et verse abondamment et continuellement dans son sein? — O glorieuse Souveraine des anges, que mon âme est ravie de vous voir si élevée et si puissante! N'oubliez pas notre faiblesse, ayez pitié de nos infirmités. Je confesse avec un de vos grands serviteurs que nul n'est préservé des maux qui le menacent que par vous; que nul ne se sauve, si ce n'est par votre entremise (1). Miséricordieuse Vierge, jetez un regard de compassion sur mes misères, entreprenez de sauver ce pauvre pécheur. Me voici prosterné à vos pieds ; je vous proteste que je ne me relèverai pas que vous ne me disiez avec votre Fils : *Allez, et qu'il vous soit fait comme vous le voulez* (2). O Dieu, ainsi soit-il; voilà tout ce que mon pauvre cœur désire. Sainte Vierge ne m'oubliez donc pas, je vous en conjure par l'amour que vous portez à la très-sainte et très-adorable Trinité, et par l'amour mutuel que vous portent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

(1) Nullus enim est qui salvus fiat, ô sanctissima, nisi per te. Nemo est qui liberetur à malis, nisi per te, ô purissima. (S. GERMANUS PATRIARCH. *Homil. de zonâ B. V.*)

(2) Fiat tibi sicut vis. (*Matth.* 15. 28.)

CHAPITRE DOUZIÈME.

Laquelle des trois divines personnes Notre-Dame aimait le plus, et à laquelle elle avait plus d'obligation.

Ibi tres unum sunt.
Ces trois ne sont qu'un.
(1 JOAN. 5. 8.)

I. — Nous pouvons croire, sans crainte de nous tromper, que l'on eût causé une vive peine au cœur de la Vierge Marie, si on lui eût demandé à laquelle des trois divines personnes elle portait un plus grand amour. Pour répondre à cette question, elle eût souhaité d'avoir trois cœurs embrasés d'une égale charité, afin d'en offrir un au Père, l'autre au Fils, et le troisième au Saint-Esprit. Car, s'il est vrai que la comparaison est toujours odieuse, comment préférer le Père sans blesser l'amour et le respect dus au Fils et au Saint-Esprit? Et puis, tous trois sont égaux; bien plus, tous trois sont une même essence et ne font qu'un même Dieu: ne doit-elle pas par conséquent les adorer également et leur immoler son cœur par indivis, sans penser à aucun partage, sans entrer en de fâcheuses concurrences? Une statue placée devant trois miroirs de fine glace se représente dans tous les trois à la fois. Je crois qu'il en arrive de même à la Reine du ciel par rapport aux trois

personnes de l'auguste Trinité. Vous voyez la filiation de Marie dans le Père ; sa maternité dans le Fils ; son amour dans le Saint-Esprit. Disons mieux : vous la voyez toute dans le Père, toute dans le Fils, toute dans le Saint-Esprit. Dans ces trois miroirs, on ne voit que les mêmes traits et le même visage, et comme tous trois l'aiment divinement d'un même amour, n'est-il pas raisonnable qu'elle rende un même amour, un même cœur, un même honneur à tous trois ?

Voyons cependant s'il n'est pas une des trois personnes divines à laquelle elle a plus d'obligation ; car assurément elle aura pour cette personne plus d'amour. A cela, la théologie nous répond que tout ce que le Père et le Fils ont fait pour Notre-Dame, le Saint-Esprit l'a fait aussi, parce qu'en la très-sainte Trinité, toutes les œuvres qui se font au dehors, se font par indivis et sont également du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il s'ensuit donc que de ce côté-là, elle doit aimer et servir également les trois divines personnes, puisqu'elles l'ont également aimée.

D'un autre côté, on peut dire que le Fils lui a donné quelque chose de personnel, que ne lui ont point donné ni le Père, ni le Saint-Esprit. Car le Fils seul s'est fait homme ; le Fils seul a uni sa personne divine à notre humanité : donc lui seul est le Fils de la Vierge Marie ; lui seul s'est donné à elle la faisant sa Mère ; et en cela il n'a été imité ni du Père, ni du Saint-Esprit. Si donc le Fils a fait tout ce que le Père et le Saint-Esprit ont fait, et si de plus il s'est fait son Fils, ce que lui seul a fait, cela n'oblige-t-il pas la très-sainte Vierge à un amour particulier envers la seconde personne de l'auguste Trinité qui est le Fils ; amour qu'elle ne peut avoir ni envers le Père, ni envers le Saint-Esprit ? Oui ; mais

tout ce qu'a le Fils ne vient-il pas du Père? N'est-ce pas le Père qui a envoyé le Fils au monde, et qui l'a donné à la Princesse du ciel? Par conséquent n'est-ce pas au Père que l'on doit tout rapporter? N'est-ce pas au Père que l'on doit avoir une obligation spéciale? N'est-ce pas le Père que l'on doit plus aimer? Le Fils est l'ambassadeur du Père; or, tout l'honneur que l'on rend à un ambassadeur se rapporte à celui qui l'envoie et qu'il représente; donc il faut avoir plus d'obligation au Père qui a envoyé le Fils, qu'au Fils qui a été envoyé par le Père. Cela est vrai; mais qui fit un sacrifice plus héroïque, d'Abraham qui immola Isaac, ou d'Isaac qui, en consentant à être immolé, s'immola pour ainsi dire lui-même? Également, qui fit plus de Dieu le Père qui donna son Fils, ou de Dieu le Fils qui se donna lui-même? Plût à Dieu que la sainte Vierge voulût elle-même nous développer ces nœuds que ne peut délier notre faiblesse!

Mais voici une difficulté plus grande encore. Car le Saint-Esprit étant l'amour du Père et du Fils, c'est lui qui a porté le Père à nous donner son Fils, et le Fils à se donner lui-même. Or, qu'on me dise, si on le peut, qui mérite plus d'amour de celui qui donne son Fils, du Fils qui se donne lui-même, ou de celui qui est cause que l'un et l'autre font ce qu'ils font, et sans lequel ni l'un ni l'autre n'aurait fait ce qu'il a fait? Car il est certain que l'amour seul est cause de ce grand don, selon la pensée de saint Paul : *Par sa trop grande charité, il nous a vivifiés en Jésus-Christ* (1). Mon Dieu, mon créateur, où aboutira ce débat? Qui rem-

(1) Propter nimiam charitatem suam... convivificavit nos in Christo. (*Ephes.* 2. 4.)

portera la victoire? Tous trois ont gagné, et nul n'a perdu; et le cœur de Notre-Dame est dans une bien douce angoisse. C'est elle qui peut dire en son âme ce que disait jadis Rébecca lorsqu'elle sentait ces deux enfants se battre dans son sein : Qu'avais-je besoin de tant désirer d'être mère, si je devais éprouver ces douleurs? Oh! les savoureuses peines que faisaient ressentir au cœur de la Vierge Marie les combats de ces trois amours, si justement dus et acquis à chacune des trois personnes de la Trinité sainte! Certainement il me semble que son cœur était comme ces images cannelées à triple face. D'un côté, on voit Notre-Dame; de l'autre saint Joseph, et quand on les regarde *en face*, on y voit le petit Jésus entre ses père et mère. Ou encore : On y voit d'un côté Dieu le Père, de l'autre le Fils, au milieu le Saint-Esprit en forme de colombe, au-dessus du Père et du Fils. Jetez vos regards sur notre Maîtresse : d'un côté, vous voyez le Père dans le cœur de sa chère Fille; de l'autre, le Fils dans son flanc virginal; et le Saint-Esprit entre le Père et le Fils, au milieu du cœur de sa très-chaste Épouse : jamais on ne vit au monde plus douce confusion, ni mélange plus ravissant.

II. — Mais pourtant, dites-moi, une bonne fille peut-elle aimer rien au monde plus que son père, surtout si ce père est Dieu? Oui, car l'amour descend, nous dit Aristote, cité par saint Thomas; et la bonne mère aime mieux son fils, surtout quand ce fils est Dieu. Et parlant naturellement, si Dieu, qui ordonna à Abraham d'immoler son fils Isaac, eût ordonné plus tard à Isaac d'immoler ou Abraham ou son cher Jacob, il eût été bien en peine de choisir. Croyez-moi, ce sont

de grands combats que ceux de la pure charité. J'en conviens; mais peut-on aimer quelque chose plus que son père et son fils? Oui, son Époux. Car Dieu a dit : *L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse*, et l'homme et la femme demeureront si étroitement unis, qu'*ils seront deux dans une seule chair,* et ne feront plus qu'un même cœur (1). Or, quelque amour que l'on ait pour un autre, celui que l'on se porte à soi-même est toujours plus grand et plus tendre. Le Père et le Fils touchent de bien près la fille et la mère, mais ce sont toujours deux personnes distinctes; au contraire, l'époux et l'épouse ne sont qu'un. Donc, selon ce principe, Notre-Dame semblerait avoir justement plus d'amour pour le Saint-Esprit que pour le Père et pour le Fils.

Cependant je ne veux pas trancher la difficulté sans consulter les grands maîtres. Selon l'oracle de la théologie, saint Thomas, l'homme doit plus aimer son père que ses propres enfants, parce que le père est plus semblable à Dieu en qualité de principe (2). Par conséquent, la sainte Vierge aimerait plus le Père comme son Créateur, la source première de son bonheur, et le principe le plus éminent de tous les êtres. D'un autre côté, Aristote maintient, et avec de bonnes raisons, que la mère aime plus son fils que son père, parce que le fils est une partie de la substance de la mère (3). Selon cette opinion, la Vierge Marie aimerait plus le

(1) Quamobrem relinquet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ: et erunt duo in carne unâ. (*Gen.* 2. 24.)

(2) Pater est magis diligendus quàm filius, quia patrem diligimus sub ratione principii, quod habet rationem eminentioris boni et Deo similioris. (S. THOM. 2. 2. Quæst. 26. art. 9.)

(3) Filius est magis diligendus quàm Pater, quia parentes diligunt filios ut aliquid sui existentes. (S. THOM. *loc. cit.*—ARISTOT. 8. *Ethic.*)

Fils que le Père; car en voyant cette divine humanité, elle voit une partie de soi-même. Mais voici encore une fois tout renversé. Car, outre les autorités de l'Écriture que nous avons apportées tout à l'heure en faveur de l'épouse et de l'époux, saint Thomas nous dit expressément que l'on doit témoigner plus de respect à ses parents; mais que l'épouse est aimée davantage (1). Je veux que l'on porte à ses parents un plus grand amour de révérence et de vénération; mais pour la tendresse, elle est beaucoup plus grande de cœur à cœur, d'époux à épouse. L'époux et l'épouse ne sont qu'un; et quelle créature aime quelque chose hors de soi-même, plus que soi-même? Suivant cela, vous voyez donc que la glorieuse Vierge aimerait plus chèrement le Saint-Esprit, son divin Époux, le cœur de son cœur, la vie de sa vie, quoiqu'elle aimât d'ailleurs d'un amour extrême le Père et le Fils.

A ne point mentir, voici de fâcheuses comparaisons. D'autant plus que la vie bienheureuse consiste à aimer selon l'ordre de la charité, et que cet ordre doit nécessairement se trouver et persévérer dans la patrie (2). Qui donc Notre-Dame aimera-t-elle le plus et le premier? Le Père? Et que dira son fils? Le Fils? Et que dira le Saint-Esprit, qui, étant l'Époux de son âme, ne doit faire qu'un avec elle? Dieu, quelle extrémité est-ce ceci! Aimer également; l'ordre de la charité s'y oppose. Aimer inégalement; quelle peine au cœur de la très-sainte Vierge d'aimer l'un moins que l'autre! Il faut pourtant se résoudre à quelque chose,

(1) Intentiùs diligitur uxor, sed major reverentia est parentibus exhibenda. (Id. ibid. art. 11.)

(2) Necesse est ordinem charitatis remanere in patriâ. (Id. ibid. art. 13.)

et rendre à chacun ce qui lui est dû; car la charité et la justice sont deux sœurs jumelles qui se tiennent toujours par la main. Mon Dieu, mon Créateur, disait quelquefois la bienheureuse Vierge en arrosant ses joues virginales de deux ruisseaux de larmes : De quelque côté que je me tourne *ce ne sont que peines et angoisses pour mon âme* (1). Prenez plutôt mon cœur, mon corps, mon âme, et partagez comme il vous plaira; ou bien, faites un miracle et multipliez ce cœur; faites-en trois d'un seul, afin que chacun puisse prendre le sien; faites une nouvelle trinité cordiale, dans laquelle un soit à trois, comme trois sont à un, et que ce cœur soit tout, et totalement et entièrement à tous trois. Père éternel, tout mon cœur est à vous; Fils éternel, tous mes amours sont vôtres; éternel Saint-Esprit, tout mon tout est à vous. Mon cœur ne peut souffrir les mots odieux de comparaison, de préférence, de partage. Grand Dieu! permettez que je vous offre ce parfait holocauste; que je vous immole mon cœur dans les flammes de la charité, et là, prenez-le selon votre bon plaisir, tout à tous trois, tout à chacun des trois.

Au rapport de Pline, il y avait à Rome une déesse d'albâtre ou de marbre blanc, qui avait le visage si doux et les yeux travaillés avec tant d'art, qu'elle semblait aimer uniquement chacun de ceux qui la regardaient. Aussi se tuait-on pour entrer dans sa chapelle. On ne pouvait se lasser de la voir et de l'admirer. Certainement, je pense que l'œil, le cœur et l'âme de Notre-Dame étaient si heureusement tournés vers la très-sainte Trinité, qu'elle semblait ne regarder que

(1) Angustiæ sunt mihi undiquè. (*Dan.* 13. 22.)

le Père, n'aimer que le Fils, ne chérir que le Saint-Esprit.

III. — Mais voici, pour décider la question, un excellent moyen qu'il ne faut pas négliger. Que l'on nous dise laquelle des trois personnes divines avait plus d'amour pour la très-pure Marie, et nous dirons aisément laquelle elle *aimait* le plus. Est-ce le Père, qui, selon Aristote, aime plus ses enfants qu'il n'est aimé d'eux? Suivant cette raison, la Vierge serait plus aimée du Père que du Fils; et, par conséquent, elle devrait plus aimer le Père. Est-ce le Fils? Il semble que non, d'après la raison précédente. Mais on répond que, quoique l'amour humain descende, le divin monte toujours; d'où il suit que le Fils peut aimer autant sa Mère que le Père sa Fille. Est-ce le Saint-Esprit? L'amour d'époux à épouse ne monte ni ne descend : il identifie les cœurs. Certainement, nous voici dans un nouveau labyrinthe; et il faut se résoudre à dire que Dieu est tout à cette très-aimable Vierge, et elle toute à Dieu, toute à Dieu le Père, toute à Dieu le Fils, toute à Dieu le Saint-Esprit. Il y a mille raisons pour qu'elle soit toute au Père, mille raisons pour qu'elle soit toute au Fils, et mille pour qu'elle soit toute au Saint-Esprit. Il me vient pourtant dans la pensée que la Princesse des Séraphins aime mieux le Père... pardon, elle aime mieux le Fils... pardon, elle aime mieux le Saint-Esprit... Non, car je vous assure que son amour est si grand envers tous trois, qu'il nous ôte le pouvoir de juger s'il y a du plus ou du moins, puisque tout est absolument employé à aimer l'un comme à aimer l'autre, et que s'il y a trois amours, ils se terminent tous trois par une même flamme. Oh! que la sainte Vierge

est loin d'imiter cette marâtre de l'Ecriture : *Que cet enfant ne soit ni à vous ni à moi*, disait celle-ci en présence de Salomon, *mais qu'il soit partagé* (1). Qu'on ne divise pas ce cœur, dit Marie, mais qu'on le donne tout à tous, tout à chacun, avec un grand souhait d'avoir trois millions de cœurs pour en donner un million à chacun, et dire : Seigneur, que n'en ai-je davantage ! C'est offrir bien peu de chose à une Majesté infiniment grande, infiniment aimable, et que je veux infiniment aimer. Elle fait comme son aïeul Abraham : elle voit trois personnes, elle adore un seul Dieu (2). O le doux combat de la Vierge très-sainte avec la très-adorable Trinité !

Je ne veux point entrer dans une pensée du glorieux saint Bonaventure, car je n'en sortirais jamais. Le Seigneur Jésus, dit ce grand et saint docteur, était non-seulement le Fils de Marie, mais son époux, mais son père, mais son tout (3). Si tant de regards et de nouvelles relations produisent de nouveaux amours, de nouvelles obligations, de nouvelles et irrésistibles inclinations, où nous arrêterons-nous? Et comment dire ou même penser les douces et impétueuses flammes qui brûlaient sans le consumer le plus aimant de tous les cœurs ! Mais laissons pour l'éternité ce qui ne se peut dire en ce monde. Là nous verrons à loisir et nous admirerons avec joie ce que nos faibles esprits ne sauraient comprendre ici-bas.

(1) Illa dicebat : Nec mihi, nec tibi sit, sed dividatur. (3 *Reg.* 3. 26.)
(2) Tres vidit, et unum adoravit. (*Liturg. Dom. in Quinquages.*)
(3) Dominus Jesus erat ei filius et sponsus, pater et mater, et omne bonum. (S. Bonavent. *Meditat. Vitæ Christi.* C. 83.)

CHAPITRE TREIZIÈME.

De la beauté suprême de la très-sainte Mère de Dieu.

Dominus hanc in illam pulchritudinem ampliavit, ut incomparabili decore omnium oculis appareret.

Le Seigneur augmenta encore sa beauté, afin de la faire paraître aux yeux de tous avec un éclat incomparable.

(JUDITH. 10. 4.)

I. — J'ai montré jusqu'ici, autant qu'il a été possible à ma faiblesse, la grandeur et l'excellence presque infinies de la dignité de Marie. Nous avons admiré cette virginité sans égale qui la rendit agréable aux yeux du Tout-Puissant ; cette humilité sans exemple qui la fit choisir entre toutes pour être la Mère de son Créateur ; enfin, cette maternité sans rivale qui l'a placée au-dessus des hommes et des Anges, ne laissant au-dessus d'elle que celui dont elle tient toutes ces grandeurs. Je pense couronner heureusement cette première partie des perfections de la Reine du Ciel, en essayant de balbutier quelques mots sur son incomparable beauté.

Je comprends combien cette tâche est difficile. L'oracle de l'Orient et la bouche d'or de l'Eglise voulant louer saint Paul, commence par demander humblement pardon à ses auditeurs à peu près en ces termes : C'est témérité à moi d'oser entreprendre de par-

ler de la beauté de l'âme du grand Paul, car il est vrai de dire que le mérite et la splendeur de ce divin Apôtre surpassent toute l'éloquence des hommes et des Anges. D'ailleurs, je ne puis que le comparer aux beautés de la terre ou du Ciel visible; mais il a fait si peu de cas de tout ce qui est créé, que ce serait l'offenser de le mettre en parallèle avec des objets pour lesquels il n'a eu que du mépris. Comment une semblable louange pourrait-elle être agréable à celui qui fut crucifié et mort pour le monde, et qui regarda le monde comme crucifié et mort pour lui? Le comparer au monde qui lui a été comme un anathème, ne serait-ce pas le comparer à un criminel mort sur un gibet infâme? Dirai-je enfin que ce serait une honte pour ce vase d'élection d'être loué par un mortel, après l'avoir été de la bouche du Dieu vivant? D'un autre côté, ce serait une impiété de dire qu'il faut garder le silence, sous prétexte que le silence est plus éloquent en un semblable sujet que l'éloquence même (1). Ainsi parlait saint Jean Chrysostôme. Mais c'est bien moi qui devrais tenir ce langage, et me prosterner devant le trône de Dieu pour lui faire amende honorable de ce que j'ose entreprendre de parler de la beauté souveraine de son ineffable Mère, son amoureux chef-d'œuvre et le miracle de ses divins ouvrages.

Que ferai-je donc? Car d'un côté je me suis obligé par vœu à parler; de l'autre, je ne puis rien dire qui

(1) At ego vereor ne jam ridiculum sit hinc Paulum velle laudare, qui semetipsum mundo crucifigens, non solùm humanorum corporum pulchritudines, sed omnia etiam quæ videntur in rebus clara ac decora ità cernebat, quemadmodùm nos favillam cineremque despicimus; qui quasi mortuus prorsùs ad mortuum immobilis permanebat. (S. JOANN. CHRYSOST. *De Laudibus S. Paul. Apost.* Homil. 1.)

soit digne de mon sujet. Toute ma consolation est que Dieu, qui m'a inspiré le désir de louer sa Mère, ne m'en refusera pas le pouvoir ; et que Notre-Dame est si bonne, qu'elle m'accordera peut-être la même faveur qu'à ce peintre de Florence. Il faisait une Annonciation : rien ne manquait à la beauté du messager céleste; elle était angélique. Mais comment donner à la Vierge des traits dignes de sa majesté? L'artiste était au désespoir, quand la Mère de Dieu elle-même acheva par la main d'un Ange son image, et traça ce visage auguste qui se voit encore aujourd'hui dans cette cité. Autrement comment parler dignement de la beauté ravissante de cette princesse du Ciel, dont il est dit en la personne de Judith que le Ciel avait répandu tant de grâces sur son visage, que l'*on ne pouvait la contempler sans être saisi d'étonnement* (1).

Il serait difficile de dire précisément en quoi consiste la beauté. C'est un certain rapport, une grâce, une harmonie de nature, un je ne sais quoi que tout le monde connaît, et que l'on ne saurait voir sans l'aimer. Dans Marie, c'était un combat de la nature et de la grâce qui s'étaient plu à l'orner et à l'enrichir de leurs plus rares ornements. Nous affirmons hardiment, dit Albert le Grand, que la Vierge Marie surpassa en grâce et en beauté toutes les femmes; qu'elle posséda le suprême degré de perfection dont un corps mortel fût capable, et que la nature ne pouvait rien faire de plus excellent (2). Il convenait, c'est la pensée de Denys

(1) Considerabant faciem ejus, et erat in oculis eorum stupor. (*Judith*. 10. 14.)

(2) Respondendo dicimus, quòd beatissima Virgo pulcherrima et speciosissima fuit inter filias hominum; et quòd ipsa habuit summum et perfectissimum gradum in pulchritudine, qui esse potuit in mor-

le Chartreux, que le Fils de Dieu et la Mère de Dieu fussent doués au degré le plus éminent de toutes les perfections de la nature et de la grâce : le Fils à cause de son union hypostatique à la divinité, la Mère à cause de l'union avec Dieu la plus étroite après celle qui est propre de son divin Fils (1).

II. — Mais Nicéphore nous parle d'une manière moins générale, et qui satisfera davantage notre pieuse curiosité. La Mère du Sauveur avait un port si noble et une si douce majesté, qu'elle attirait à soi tous les cœurs. Sa taille était élevée, la couleur de son visage semblable à des épis ondoyants, ses cheveux blonds; elle avait les yeux pénétrants et pleins d'une éminente modestie, le nez un peu long, la bouche fleurissante, es lèvres de rose, le visage ovale et plein de vénération; ses doigts étaient longs, et toute sa personne si bien proportionnée et pleine d'une gravité si douce et si attrayante, qu'il n'y avait rien de plus beau. Elle parlait peu, mais ses réponses étaient des oracles, et ses paroles étaient toutes dorées. Une propreté exquise relevait en elle des habits communs. Mais le plus beau mot de Nicéphore est le dernier. Où finissait la nature, dit cet auteur, là commençait la grâce; en sorte que le plus haut degré de beauté qui ait jamais été en une

tali corpore, secundùm statum viæ, operante naturâ. (ALBERT. MAGN. *Quæst. sup. Missus est.* 15. § 3.)

(1) Sicut Christi humanitatem, propter ejus personalem cum Deo unionem, decuit omni perfectione naturæ et gratiæ, in termino excellentiæ præfulgere; ità ipsius genitricis persona, post Unigeniti sui humanitatem, oportebat sic ornari. Quoniam post hypostaticam cum Deo conjunctionem, non est alia tam vicina, ut unio Matris Dei cum Deo filio suo. (DIONYS. CARTHUS. *De laudib. excellentiss. Virg.* Lib. 1. art. 35. — Citat BARRADAS, *Comment. in Evang.* Tom. 1. lib. 6. c. 9. n. 18.)

pure créature n'était que le premier degré de l'ouvrage de la grâce, à laquelle il était réservé de mettre la dernière main à ce chef-d'œuvre. Je ne sais quoi de divin brillait dans toutes ses actions (1), et la sainteté que Dieu avait répandue dans son âme perçait dans son air, dans ses paroles, dans ses regards et dans tous ses mouvements (2). La modestie était sur son front, la douceur dans ses yeux, la pudeur sur ses joues, la virginité dans la neige de son cou, et toutes les vertus semblaient avoir trouvé en elle naturellement leur place. Elle était l'unique de son père et de sa mère qui fut stérile, dit saint Pierre Chrysologue, afin que l'on sût qu'elle était moins l'ouvrage de la nature qu'un chef-d'œuvre de la grâce, et une merveille de la main du Tout-Puissant.

J'avoue que le savant Denys le Chartreux ne me cause pas peu de plaisir lorsqu'il explique ces paroles du cantique : *Tel le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les autres filles* (3). En comparaison de la Vierge Marie, dit ce très-pieux auteur, toutes les autres vierges ont été des épines, ou pour elles ou pour les autres; mais la bienheureuse Vierge ne fut épine ni pour elle ni pour les autres. Elle touchait si intimement le cœur de ceux qui la regardaient, qu'elle éteignait en eux

(1) In rebus ejus omnibus, multa divinitùs inerat gratia. (NICEPHOR. CALLIST. *Hist. Eccles.* Lib. 2. cap. 23.)

(2) Omnium artifex Deus ad ipsius formationem in utero supernaturaliter concurrens, Filio suo dignum habitaculum fabricaturus, eam intrinsecùs omnium gratificantium charismatum, et dignificantium habituum plenitudine adornavit, ut etiam exteriore ejus effigie, gratia divina tàm copiosè efficaciterque luceret, quòd ejus aspectus carnalium æstus extingueret, peccatorum corda compungeret, mundanorum hominum desideria ad cœlestia levaret. (HENRIC. DE HASSIA apud BARRAD. *Commentar. in Evang.* Lib. 6. c. 9. n. 19.)

(3) Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. (*Cant.* 2. 2.)

jusqu'au moindre mouvement contraire à la vertu. C'était une rose ou un lis qui endormait les serpents de la volupté, et il ne fallait que la voir pour devenir chaste et aimer ardemment la virginité (1). Je le demande, si tant de vierges remarquables par leur beauté, adorées et idolâtrées des hommes, n'ont été que des épines, des chardons et des ombrages; quelles ne devaient pas être la douceur et la majesté des traits de l'incomparable Mère de Dieu, dans le sein de laquelle le Verbe incarné devait prendre les divins linéaments de son visage, et devenir le plus beau des enfants des hommes! Je prends à témoin le Dieu présent en la Vierge, écrit Denys l'Aréopagite à son maître saint Paul, que si vos leçons ne m'avaient point appris qu'il n'y a qu'un seul Dieu, je l'aurais prise pour une divinité, tant la majesté qui brillait sur son visage m'a paru plus qu'humaine (2). Qui que vous soyez, si vous aimez Marie, ne sentez-vous point tres-

(1) Quamvis fuerint multæ virgines sanctæ, quarum quædam martyrii palmam sunt adeptæ; tamen respectu hujus unicæ Virginis, singularis amicæ Sponsi, quasi spinæ fuisse videntur, in quantùm aliquid culpæ habebant; et quamvis in se fuerint mundæ, non tamen fuit in eis fomes prorsùs extinctus. Fuerunt et aliis spinæ, qui ex eorum contuitu, mucrone concupiscentiæ pungebantur, quamvis ipsæ virgines sanctæ non fuerint in hoc ipso culpabiles. Porrò hæc unica Dei delectabilissima Virgo, totius superbeatissimæ Trinitatis media, et amica ac socia, ab omni culpâ fuit prorsùs immunis; fuit in eâ fomes plenè extinctus, et tàm intensissimâ charitate erat repleta, quòd intuentium corda sic penetravit suâ inæstimabili castitate virgineâ, quòd à nullo potuit concupisci, imò potiùs extinxit ad horam illorum libidinem. (Dionys. Carthus. *In verba Sicut lilium.* Cant. 2. *Expositio de sponsâ singulari.*)

(2) Nisi ex ratione et fide agnoscerem invisibilem Deum, non aliam putarem Deitatem quàm Virginem hanc sublimem. (Apud Dionys. Carthus. I *Sentent.* Dist. 16. quæst. 2. *It. de laudib. excellentiss. Virg. Mariæ.* — Euseb. Nieremb. *L'aimable Mère de Jésus.* C. 9.)

saillir votre cœur de joie en entendant cet éloge de la Mère de Dieu et la nôtre? Ne voudriez-vous pas être tout œil pour la voir, tout cœur pour l'aimer, tout esprit pour admirer ce chef-d'œuvre du Tout-Puissant? Si jamais j'ai douté que les hommes aient des cœurs, à ne point mentir, c'est en ce moment. Comment avoir un cœur, fût-il de bronze, et ne point brûler de charité pour cette Vierge très-sainte, le modèle de toute beauté! Modèle, je dis mal, et je m'en dédis; il n'y a point ici de modèle, et ce chef-d'œuvre ne peut avoir d'égal dans le monde. Un peintre de l'antiquité voulant représenter une déesse qui fût le phénix de la beauté, choisit cinq vierges les plus belles, et emprunta leurs plus beaux traits pour achever son ouvrage. Hélas! il me faudrait envisager à mon aise tous les Anges du Paradis, tous les Saints et Saintes du Ciel et de la terre, toutes les beautés de la nature, toutes les merveilles de la grâce, toutes les splendeurs de la gloire; disons mieux, il me faudrait contempler les idées divines, et choisir la plus éminente, et la bien graver dans mon âme, afin qu'il me fût permis ensuite de faire voir la beauté de celle qui n'eut jamais d'égale en beauté.

III. — On prétend que l'image de Marie qui est à Rome, et que l'on pense être de l'Evangéliste saint Luc, représente parfaitement bien le visage de la glorieuse Mère de Dieu. Je ne puis le croire; car Nicéphore et les Saints nous disent que ce qui relevait surtout sa beauté et la rendait, à la rigueur des termes, incomparable, était la grâce que Dieu avait répandue en elle, et l'assemblage des plus excellentes vertus. Sa beauté n'était pas la beauté de telle ou de telle créature, mais la beauté du ciel. *Vous êtes belle, ma bien-aimée, douce*

et belle comme Jérusalem (1). Or, je vous prie de me dire comment vous pourriez peindre la grâce? De quelle couleur représenteriez-vous la modestie, la sagesse, la majesté, et tout le ciel? Lorsque l'Esprit Saint nous fait le portrait de son Epouse dans les Cantiques, il la compare à un assemblage de neige et de corail, d'ébène et d'albâtre; ce sont des lis, des roses, des grenades; c'est de l'or, du marbre, de l'ivoire; ce sont des pierreries, mais les plus précieuses et les plus rares : voilà ce que saint Luc a pu peindre, lui surtout qui avait mille fois contemplé de ses yeux les traits de l'auguste Marie. Mais l'époux ajoute deux mots, à mon avis bien délicats : *Sans parler de ce qui est caché au dedans* (2). Il est vrai que l'intérieur de l'homme rejaillit sur son extérieur, et que l'âme se peint sur le visage, que c'est même ce qui en fait le charme. Mais c'est un fini que l'on admire sans pouvoir s'en rendre compte, et qui échappe nécessairement au plus habile pinceau.

Je ne sais si j'oserai développer ici une pensée d'Origène le hardi. Certainement cela approche de la témérité; mais il faut permettre cette saillie à l'esprit sublime de ce grand homme, et à ce cœur qui ne vit que d'excès. Que pensez-vous, se demande-t-il, que signifient ces paroles : *Vos yeux sont ceux de la Colombe?* Quelle est la colombe aux yeux de laquelle ressemblent les yeux de Marie? Souvenez-vous que le Saint-Esprit descendit sur le Fils de l'homme en forme de colombe. Prenez-moi cette colombe pleine du Saint-Esprit, prenez aussi les yeux de Marie, également remplie du Saint-Esprit; comparez-les avec les yeux de cette colombe,

(1) Pulchra es, amica mea, suavis et decora sicut Jerusalem. (*Cant.* 6. 3.)

(2) Absque eo quod intrinsecùs latet. (*Cant.* 4. 1.)

et vous verrez ce que Dieu veut dire (1). Le cœur me tremble en entendant cet homme; car il dit que rien ne ressemble tant à l'Esprit-Saint, qui est la bonté, la beauté, l'amour du Père et du Fils, que les yeux de Marie; et que de même que les regards du Saint-Esprit lient d'un lien ineffable et éternel le Père et le Fils, de même Notre-Dame regardant avec ses yeux de colombe la très-Auguste Trinité, devient la fille du Père, la Mère du Verbe, l'Epouse de l'Esprit-Saint.

O que cet Esprit est admirable, quand il veut nous faire comprendre la beauté de cette fleur des fleurs et de cette reine de toutes les créatures! *Fille du prince, que votre chaussure est belle, et que votre démarche a de grâce* (2). Comment, Seigneur, n'y a-t-il rien à louer en votre Epouse que la chaussure, que l'on ne nomme ordinairement qu'avec respect de la compagnie, quand on est forcé de faire passer ce mot si bas par de nobles oreilles? Mais c'est un artifice tout divin. Si ce qu'il y a de moins relevé dans cette Reine, je veux dire ses pieds et sa chaussure, est si parfaitement beau, que le Saint-Esprit le loue et l'admire; *si les sandales de l'Epouse ont ravi le cœur de l'époux* (3), que sera-ce de ces yeux foudroyants et de ce visage qui est un parfait assemblage de toutes les beautés du monde, et qui les efface toutes comme la lumière chasse les ténèbres? La lune est sous ses pieds, le soleil est son vêtement, douze étoiles couronnent sa tête, dit saint Jean (4). Il

(1) ORIG. Hom. 3. in *Cant.* et Hom. 14. in *Luc.*

(2) Quàm pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia principis. (*Cant.* 7. 1)

(3) Sandalia ejus rapuerunt oculos ejus. (*Judith.* 16. 11.)

(4) Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. (*Apoc.* 12. 1.)

parle d'après l'Esprit-Saint, et se sert de la même figure. Car si la lune mérite à peine d'effleurer la semelle de ses souliers; le soleil, de toucher le bord de sa robe; si les étoiles ne sont qu'une guirlande qui orne ses cheveux et qui empruntent d'elle plus d'éclat qu'elles ne lui en confèrent, que doit être ce corps virginal, auquel les astres ne servent que d'ombrage, pour faire ressortir les rayons admirables de son ineffable beauté ! — Vierge du ciel, votre beauté était capable de blesser le cœur du Maître du ciel et de la terre ; votre virginité et votre humilité ont pu l'obliger à descendre dans votre sein ; à cause de vous le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous (1).

IV. — J'avoue que je suis fort tenté de croire à la véracité d'une histoire que la délicatesse de certains esprits trouvera peut-être trop simple. Mais pourquoi ne croirait-on pas ce que des personnes graves ont cru, ont écrit, ont assuré avec serment ? Enfin, supposé que le fait ne soit pas à l'abri de toute critique, regardons-le du moins comme possible : on a vu des choses plus difficiles et plus incroyables.

Un jeune clerc (2) aimait d'un amour filial la très-sainte Vierge Marie. Il mourait d'envie de la voir dans

(1) Una mulier hebræa fecit invasionem in domo regis æterni, una puella, nescio quibus blanditiis, nescio quibus violentiis, decepit, et (ut ita dicam), vulneravit et rapuit divinum cor, et divinam sapientiam. Propterea conqueritur Dominus de beatâ Virgine, dicens in Cantic. 4. *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum.* Ubi Gloss. : Pro amore tuo carnem sumpsi, et vulneribus primis in cruce vulnerasti cor meum. Nam primogenita filii tui fuit; plusque pro eâ redimendâ in mundum venit, quàm pro omni aliâ creaturâ. (S. Bernardin. *De Nativ. B. M. V.* Art. 1. c. 4.)

(2) Euseb. Nieremb. *L'aimable Mère de Jesus.* C. 17.—S. Antonin. *breviter*, *in* Summ. P. 4. tit. 15. c. 11.)

tout l'éclat de sa beauté. Mille fois il se hasarda de demander cette faveur et à Dieu et à sa bonne Mère, avec une simplicité cordiale et une familiarité d'enfant. La souveraine Dame de l'univers agréa cette simplicité, et lui dépêcha un Ange de la cour céleste, avec ordre de lui dire que tel jour, à telle heure, elle se montrerait à lui; mais qu'après cela, il ne fallait plus penser à rien voir en ce monde. Lui, ne prenant conseil que de sa ferveur, ou plutôt n'en prenant aucun, répondit, transporté, qu'il perdrait volontiers les yeux après avoir vu cet objet divin. L'Ange le prit au mot, et disparut. Mais bientôt le jeune clerc, faisant réflexion sur sa promesse, se demande ce qu'il fera quand il sera aveugle; et comme la mélancolie est une fort mauvaise conseillère, il se figure déjà réduit à la mendicité, et se propose de ne regarder la glorieuse Vierge que d'un œil, afin de sauver l'autre. Le jour arrivé, la Reine des Anges lui apparaît avec une majesté si ravissante, qu'il brûlait d'ouvrir l'œil qu'il tenait soigneusement fermé; et il allait le faire, lorsque la vision disparut, heureusement pour lui. Le voilà donc avec un œil perdu; mais venant à réfléchir sur sa faute, peu s'en fallut qu'il ne perdît l'autre à force de pleurer. Il demanda donc mille pardons à la Reine du ciel. Plût à Dieu, disait-il, que je fusse tout yeux pour la voir une fois encore, et contenter mon cœur, dût-il m'en coûter la vue et la vie! Dieu! pourrait-on mourir d'une plus belle mort, qu'en contemplant celle que les Anges admirent sans jamais se lasser! Et il importuna tant la Mère de son Dieu et sa bonne Maîtresse, que la bonté de son cœur la fit condescendre à se laisser voir une seconde fois. Lecteur, ne craignez point; la douce Mère de Jésus n'a pas coutume de nuire à

ses enfants. Ne détournez pas vos yeux de ce spectacle; il n'arrivera aucun mal. Voici donc que Marie apparaît encore plus rayonnante que la première fois. Le bon clerc, surpris tout à coup, ouvrit tant qu'il put l'œil unique qui lui restait, et qu'il désirait de ne perdre qu'après avoir bien contemplé celle qu'il aimait plus que ses yeux et que son cœur. Il attendait le coup; mais celle qui jamais ne fit de mal à personne, au lieu de lui fermer le bon œil, lui ouvrit l'autre, et pensa le laisser mort de joie, de reconnaissance et d'amour.

Ce bon serviteur de la Vierge était d'accord avec le sage Idiot, qui disait : Non, l'œil n'admire rien en ce monde, s'il n'admire ce visage plus foudroyant et plus rayonnant que le soleil; il semble qu'on voie le paradis ouvert quand on contemple ce front plein d'une céleste sérénité (1). L'arc-en-ciel n'est pas d'un plus favorable augure que vos divins regards, ô Marie, et les rayons qui sortent de vos yeux percent les cœurs les plus insensibles du monde et les plus endurcis. Celui qui vous a nommée un déluge de grâces et un océan de miracles, m'a rendu un signalé service; car c'est le mot que je voulais dire, et mon esprit ne le pouvait trouver (2).

Dieu! que je veux de mal à mon cœur d'avoir si peu aimé celle dont le ciel et la terre ne sauraient assez admirer la beauté! Quand je vois les excès d'amour de tant de saints envers cette Princesse des Anges, je meurs de honte éprouvant en mon cœur si peu

(1) Pulchritudinem candoris ejus admirabitur oculus.—Quæ es sole speciosior, et emissione gratiarum fœcundior. (IDIOT. *De Contemplat. B. V. C. 3.*)

(2) S. JOANN. DAMASCEN. *Orat. 1. de Nativ. B. V.*

de tendresse. O Vierge! l'honneur de la virginité, beauté de la beauté même, et le souverain ornement de tout ce qui est beau (1). Hélas, si la beauté est l'objet de l'amour et le blanc où visent les bons cœurs, mon Dieu, pourquoi le monde admire-t-il si peu cette Reine des vierges, dont la beauté sans égale a gagné le cœur du Père éternel dont elle est la Fille; du Verbe dont elle est la Mère; de l'Esprit-Saint dont elle est l'Épouse bien-aimée! Vierge sainte, pardon de mon ingratitude jusqu'à cette heure. Mais puisque vous avez été forte contre Dieu même, soyez forte contre un homme faible (2), et forcez ce cœur rebelle à se jeter à vos pieds. Que désormais il ne sache plus rien aimer que Jésus et Marie; que ce soit là l'objet de tous ses amours; et qu'à la vie, à la mort et dans l'éternité, j'adore la beauté de Dieu et que j'honore celle de sa Mère, de la manière la plus excellente dont puisse être capable mon corps, mon âme, ma substance et mon tout.

(1) O inter decora, decorum maximè decus! O Deipara, rerum pulchrarum supremum ornamentum! (GEORG. METROPOLITA NICOMED. *Orat. in SS. Dei Genitric. ingress. in templ.*)

(2) Si contra Deum fortis fuisti, quantò magis contra hominem prævalebis. (*Gen.* 32. 28.)

DEUXIÈME PARTIE.

LE

CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU

OU LES SOUVERAINES PERFECTIONS

DE LA SAINTE VIERGE SA MÈRE.

DEUXIÈME PARTIE.

LES PERFECTIONS QUI ONT RAPPORT A LA SAINTETÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Des grâces de Notre-Dame, et de la beauté de son âme.

Gratia super gratiam mulier sancta et pudorata.

Grâce sur grâce est la femme sainte et pleine de pudeur.

(*Eccli.* 26. 19.)

I. — Lecteur, je me sens obligé de vous donner un avis en commençant ce chapitre. Prenez bien garde à vous; car véritablement, en voulant parler des grâces de celle qui est pleine de grâce dès son commencement, nous allons tomber dans un abîme. Soit que nous parlions de la qualité ou de la quantité, ou du

nombre innombrable de ces grâces, incommunicables à tout autre qu'à la Mère de Dieu; soit que nous essayions d'expliquer l'éminence et la hauteur presque infinie de chacune de ces grâces, certainement, il me semble que nous allons nous plonger dans un Océan du fond duquel nous ne sortirons jamais, et tant mieux; car on ne saurait plus heureusement se perdre que dans un Océan si doux et dans la mer la plus profonde qui se puisse imaginer.

Le grand Salomon, doué d'une si haute sagesse, ne pouvait comprendre comment il était possible que toutes les rivières, les torrents, les fontaines et toutes les eaux du ciel entrassent dans le sein de l'Océan sans que l'Océan franchît jamais ses limites. *Tous les fleuves entrent dans la mer*, dit l'Ecclésiaste, *et la mer ne regorge point* (1). Mais il s'étonnait pour peu de chose, car il est clair qu'il en sort autant d'un côté qu'il en entre de l'autre. Mais si l'on parle de Marie, qui signifie Mer amère, comment les hommes, comment les Anges et les Archanges pourront-ils jamais comprendre cette merveille? Toutes les rivières entrent dans la mer, dit saint Bonaventure, et toutes les grâces dans Marie, selon ces paroles du Sage : *En moi est toute grâce de voie et de vérité* (2); et rien n'en sort à cause de sa modestie qui cache tout dans son cœur.

Ceci ira bien plus loin, si nous faisons quelque réflexion sur quatre propositions théologiques qui relèvent tellement notre sujet, qu'il surpasse infiniment la capacité de nos faibles esprits.

(1) Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat. (*Eccl.* 1.7.)

(2) Omnia flumina intrant in mare. Omnia flumina, sunt gratiarum dona quæ intraverunt in Mariam, juxta illud *Sapientis : In me omnis* gratia viæ et veritatis. (S. BONAV. *Spec. B. V.* Lect. 7.)

La première de ces propositions est que l'ineffable Mère de Dieu eut, dès le premier instant de sa Conception, des grâces si éminentes, que la moindre de ces grâces était plus relevée que la plus haute du plus grand saint du Paradis, selon cette parole du Psalmiste : *Ses fondements sont posés sur les saintes montagnes* (1). La dernière pierre du faîte de l'édifice de tous les Saints n'est que la première des fondements du temple de la divinité, qui est Marie. Si la plante de ses pieds est plus haute que le firmament, dites-le-moi, à quel point s'élèvera sa tête?

La seconde proposition est de saint Bernardin de Sienne. Elle seule eut plus de grâces que tous les Saints et tous les Anges ; je dis des grâces plus excellentes et plus nombreuses que celles de tous les hommes réunies et placées d'un côté de la balance, parce qu'elle était Mère de Dieu (2). Ce que le très-savant Idiot disait en d'autres termes : Jamais on n'a rien refusé à Notre-Dame de ce qui a été accordé aux âmes les plus saintes (3).

(1) Addo, pium et verisimile esse credere, gratiam Virginis in primâ sanctificatione, intensiorem fuisse quàm supremam gratiam in quâ consummantur Angeli et homines. Solet et ad hanc accommodari illud Psalm. 86 : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* ; quia fundamenta sanctitatis Virginis posita fuerunt ubi alii Sancti consummantur. (Suarez. In 3. P. D. Thom. Quæst. 27. disp. 4. sect. 1. — It. Div. Thom. Laurent. Justin. Joann. Damasc. Petr. Damian. Vinc. Ferr. Bern. Bernardin. Anselm. Albert. Magn. *ibid. citati.*)

(2) Omnium virtutum et gratiarum merita, super omnes rationales et spirituales creaturas, singularissimi generis privilegio, superexcessit. (S. Bernardin. *Serm. pro Concept. Immac. Virg.* Art. 3. c. 1.) Et Suarezius : Probabiliter credi potest, B. Virginem consecutam esse plures gradus gratiæ et charitatis, quam sint in omnibus sanctis hominibus et Angelis etiam collectivè sumptis. (In 3. P. D. Thom. Quæst. 37. disp. 18.)

(3) Quodcumque donum alicui sanctorum unquàm datum fuit, tibi non fuit denegatum. (Idiot. *In contempl. B. V.* C. 2.)

La troisième proposition regarde la fidélité de Marie aux grâces divines, et le bon usage qu'elle fit des dons célestes. Toujours et jusqu'au dernier soupir de sa vie, elle correspondit entièrement et parfaitement à la grâce; elle agissait sans cesse avec toute l'étendue de ses puissances et avec une si grande fidélité, qu'elle redoublait à chaque action ses vertus et ses mérites. Et les grands théologiens qui sont de cet avis, disent que la Mère de Dieu étant morte d'un assaut de l'amour divin et d'une violence ou d'une surprise extraordinaire de l'Esprit-Saint, il arriva que, si elle avait avant son dernier soupir cent mille degrés de grâces, elle les doubla par son dernier acte en disant adieu à cette vie, et en eut deux cent mille. Je voudrais bien que quelqu'un me sût dire au vrai, et sans erreur de calcul, le nombre des grâces de la fidèle Marie, qui, pendant soixante-trois ou même soixante-douze années, coopéra aux dons divins avec des efforts si heureux, qu'ils furent capables de redoubler perpétuellement les mérites de son âme et le précieux trésor de son cœur. C'est alors que le roi Salomon pourrait s'étonner avec raison, et affirmer que nul homme ne saurait comprendre le secret ineffable de cette sublime sainteté.

La quatrième proposition n'est qu'une conséquence des précédentes; la voici. Marie ayant reçu elle seule plus de faveurs du ciel que tous les saints réunis, il suit de là qu'elle était plus aimée de Dieu que tout le reste des créatures ensemble. En effet, cela était bien raisonnable; car elle étant Mère, et les autres n'étant que de petits serviteurs, ne fallait-il pas qu'elle fût chérie, honorée, élevée au-dessus de tout ce qui est au ciel et sur la terre?

II. — Mais il nous reste encore un long chemin à parcourir, et nous ne sommes pas arrivés au fond de l'abîme. *Es-tu descendu jusqu'au fond de la mer*, dit Dieu à Job? *T'es-tu promené dans les profondeurs de l'abîme* (1)? A cette demande, Job n'eut qu'à se mettre le doigt sur la bouche et à se taire. C'est à quoi nous en sommes réduits. Les louanges de la divine Marie surpassent toute capacité humaine. Jésus, fils de Sirach, commence son ouvrage par un saint désespoir : *Qui a compté le sable de la mer, les gouttes de la pluie et les jours de la durée du monde? Qui a mesuré la hauteur du firmament et l'étendue de toute la nature* (2)? Ce que nul mortel ne sait, n'est pas inconnu au moindre des Anges du Ciel ni au dernier démon de l'Enfer. Ainsi, les bons et même les mauvais Anges auraient pu répondre aux questions du Sage. Mais s'agit-il de Notre-Dame, tout à la fois terre, mer, ciel et abîme, c'est alors que toute créature est obligée de confesser son ignorance. L'artisan seul de cette merveille peut en comprendre toute la perfection et mesurer son ouvrage (3).

Plusieurs auteurs soutiennent qu'Enoch et Elie, placés dans un Paradis plein d'aménité, peuvent encore mériter par leurs bonnes œuvres et multiplier leurs couronnes. Ces docteurs sont embarrassés par une objection : c'est que, pour peu que ces deux saints crois-

(1) Numquid ingressus es profunda maris, et in novissimis abyssi deambulasti? (JOB. 38. 16.)

(2) Arenam maris, et pluviæ guttas, et dies sæculi quis dinumeravit? Altitudinem cœli, et latitudinem terræ... quis dimensus est? (*Eccli.* 1. 2.)

(3) Tanta fuit perfectio ejus, ut soli Deo cognoscenda reservetur, juxta illud Eccli. 1. *Ipse creavit illam in Spiritu sancto, et vidit, et dinumeravit, et mensus est*; scilicet, ipse solus Deus. (S. BERNARDIN. *Serm. pro Concept. Immac. Virg.* Art. 3. c. 1.)

sent en sainteté chaque jour, il s'ensuivrait que, par la suite des siècles, ils pourraient surpasser en mérites tous les autres Saints, sans en excepter la Mère de Dieu. Mais ils répondent très-savamment et très-pertinemment à cette difficulté, et leur réponse servira beaucoup à mon discours. Les actes de la Vierge Marie, disent-ils, partaient de son âme avec tant d'intensité et de force, qu'un seul surpassait incomparablement des milliers d'actions des autres Saints. Une livre d'or vaut mieux que plusieurs livres d'un métal commun (1), un jardin fertile qu'une montagne couverte de quelques fleurs; et, selon Aristote, un moucheron est plus admirable que toutes les étoiles du firmament. Dieu! que de grandeur et quel ineffable mystère! Posséder des grâces sans nombre et dans un degré si éminent, que la moindre action de la moindre vertu soit plus précieuse en la personne de l'incomparable Mère du Seigneur Jésus, qu'une multitude d'actions de toutes les vertus des autres Saints! Elle-même dit un jour à une de ses grandes servantes qu'elle voulait qu'on appelât l'heure fortunée de sa Conception immaculée l'heure d'or du monde (2). Pour moi, je lui obéis de bon cœur, et je lui demande qu'elle me permette d'appeler son cœur d'or, sa vie toute d'or, son âme mille fois plus belle et plus précieuse que tout l'or du Ciel et de la terre; je veux même que tout ce qui la touche soit d'or et de diamant, par cela seul qu'il a

(1) In beatâ Virgine (actus charitatis) usque adeò fuerunt intensione ferventes, ut unus multa aliorum millia longis excederet intervallis. Sicut auri libra, naturâ suâ et pretio, plurimas vilioris metalli libras excellit. (SANCTIUS GASP. *In lib. 4. Reg.* C. 2. n. 31.)

(2) Benè ergò aurea hora fuit Conceptio mea, nam tunc incœpit principium salutis omnium, et tenebræ quasi festinabant in lucem. (S. BIRGITT. *Revel.* Lib. 6. c. 55.)

touché celle que l'Eglise appelle si justement *Maison d'or*.

Vous entendrez la sublimité des grâces de Marie et la perfection de ses actions héroïques par ces paroles des Cantiques : *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, vous avez blessé mon cœur par un regard de vos yeux, et par un seul des cheveux qui parent votre cou* (1). Tout ce que peuvent faire les autres Saints, c'est d'arriver aux pieds de Dieu, où les vingt-quatre vieillards abaissent leurs couronnes, et se prosternent devant la Majesté du Très-Haut. Les âmes de la plus haute sainteté, comme David, osent à peine élever la voix en sa présence, et dire en tremblant : *Seigneur, que vos oreilles soient ouvertes à ma prière* (2). Pour Marie, ce n'est pas assez que les oreilles divines entendent les cris de son cœur : le pouvoir de ses actions est si excessif et si pénétrant, que le moindre mouvement de sa belle âme, un seul de ses regards, comme si c'était un dard; un seul de ses cheveux, comme si c'était un trait, blesse, brûle, transperce le cœur du Monarque du Ciel; et, comme dit saint Bernardin de Sienne, le cœur de Marie semble captiver le cœur de Dieu, et le prendre d'assaut comme une place forte : *Une jeune fille, je ne sais par quels charmes, nous a arraché le cœur* (3); elle nous l'a ravi d'un seul regard de ses yeux de colombe, car ses yeux foudroient tout ce qu'ils regardent, rien ne peut résister à leur puissance.

(1) Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui. (*Cant.* 4. 9.)

(2) Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ. (*Ps.* 129. 2.)

(3) Una puella, nescio quibus blanditiis... vulneravit et rapuit divinum cor. (S. BERNARDIN. *Serm. de Nativ. B. V.* Art. 1. c. 1.)

J'ignore si je devinerai bien ce que signifient ces paroles que l'Esprit-Saint applique à Simon, fils d'Onias: *Il a paru comme un arc-en-ciel qui brille dans les nuées de la gloire* (1). Il est certain qu'Ezéchiel dit que Dieu, assis sur son trône, est couronné d'un arc-en-ciel. Ici, on dit que cet arc est dans les nuées de la gloire. Ces paroles couvrent un grand mystère. Voici donc mes pensées: L'arc-en-ciel se forme ordinairement dans une nuée qui se fond en gouttes légères, colorées par les rayons du soleil, qui les dorent avec une admirable variété, et semblent les changer en une multitude de riches diamants; aussi est-il le chef-d'œuvre de la nature et la merveille du monde. Or, si Notre-Dame est l'arc-en-ciel qui environne le trône de Dieu, quelle ne doit pas être sa magnificence? Dieu, selon saint Denys, habite une lumière cachée et inaccessible que l'on nomme la divine obscurité; le vif rayon de la divinité frappe cette nue épaisse, et forme au milieu d'elle cet arc miraculeux composé de toutes les couleurs et de toutes les beautés du ciel. Quelle doit donc être la perfection de Notre-Dame, puisque la gloire même de Dieu l'enrichit de tous ses trésors, et qu'elle sert de couronne et d'ornement au trône du Très-Haut? Quelle infinité de grâces et de perfections ne doivent pas être gravées dans son âme? Si Marie est dans la gloire ce que l'arc-en-ciel est dans la nature, ne faut-il pas dire que les grâces de l'âme de la mère de Dieu sont le plus riche trésor de la divinité, et l'amas précieux de toutes les raretés du domaine du Tout-Puissant?

III. — Mais voulez-vous savoir le nombre des grâces et des divins ornements de son cœur, écoutez la bouche

(1) Quasi arcus refulgens inter nebulas gloriæ. (*Eccli.* 50. 8.)

d'or de l'Italie, pesant ces paroles de l'Archange : *Je vous salue, pleine de grâces.* — Que veulent dire ces mots : *pleine de grâces?* Sans doute, que toutes les grâces ont tellement rempli la capacité presque infinie de son âme, que cette bonne mesure est comble ? Il fallait, en effet, qu'elle fût inondée d'un déluge de bénédictions, celle qui devait répandre des torrents de miséricorde sur notre terre, celle qui devait enrichir et arroser de sa plénitude toutes les créatures (1). Saint Chrysologue enrichit lui-même sa pensée en expliquant les paroles de Gabriel : *L'Esprit-Saint surviendra en vous.* L'Esprit ne viendra pas seulement, il surviendra en Marie. Toute l'âme de la Vierge étant parfaitement remplie et comblée des trésors de Dieu, nécessairement le divin messager ne pouvait lui annoncer qu'un surcroît ou surcomble de grâces. Ce qui survient, surnage. L'Esprit de Dieu, qui au moment de la création, était porté sur la surface des eaux, est porté aujourd'hui sur Marie, plus pleine des grandeurs du ciel que ne sont profondes les eaux de l'Océan. Enfin le même docteur, expliquant toujours le texte sacré, porte sa pensée jusqu'aux dernières limites de l'esprit humain, et même de l'esprit angélique : *La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre*, dit l'Ange à Marie. Il fallait bien, reprend saint Chrysologue, que la vertu du Tout-Puissant vînt à son secours; l'âme de la Vierge ne saurait porter sans défaillir le faix de toutes les grâces du ciel, et le poids infini de la Divinité qui allait tomber dans son sein (2).

Mais enfin, vous voulez absolument connaître le nom-

(1) Verè plenam, quæ largo imbre, totam funderet et infunderet creaturam. (S. Petr. Chrysolog. *Serm.* 142 *de Annunt. S. M. V.*)

(2) *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.*—Obumbrat Dei virtus, ne por-

bre et l'excellence des grâces dont le Tout-Puissant a enrichi sa très-sainte Mère. Dites-moi donc, si vous le pouvez, ce que renferment les trésors de Dieu; dites-moi combien de perfections divines sont réunies dans l'adorable et très-auguste Trinité, et je répondrai à votre question; car je pourrai le faire, en vous disant que la très-sainte Trinité tout entière s'est liquéfiée, répandue et infuse dans le cœur de son élue (1). Parole hardie, mais pleine de vérité; parole qui nous exprime admirablement l'ineffable grandeur de la glorieuse Reine du ciel! Marie est non-seulement pleine de grâces, elle est remplie de la source vive de toutes les grâces, elle est remplie de la Divinité qui resplendit au milieu de son cœur.

Que j'aime saint Pierre Damien quand il dit sur ces paroles des Cantiques : *Elle est belle comme le soleil*. Le roi des astres éclipse tellement la clarté de tous les flambeaux du firmament, qu'ils sont devant lui comme s'ils n'étaient pas : ainsi la bienheureuse Vierge, par l'incomparable éclat de sa splendeur, efface tellement la sainteté des plus hauts Séraphins, qu'ils sont devant elle comme le néant (2). La bouche d'or de l'Eglise grecque dit en d'autres termes : Marie surpasse, mais d'une manière si inconcevable, les plus sublimes des Esprits célestes, que l'on ne peut établir entre elle et

tatura Deum fragilitas humana succumbat. (S. PETR. CHRYSOLOG. *Serm.* 142 *de Annunt. S. M. V.*)

(1) In hujus utero, Majestas Altissimi mirabiliter liquefacta. (S. PETR. DAMIAN. Serm. *de Annunt.*)

(2) *Electa ut sol.* — Ita sibi siderum et lunæ rapit positionem, ut sint quasi non sint, et videri non possint... — Sic utrorumque spirituum (Maria) hebetat dignitatem, ut in comparatione Virginis, nec possint nec debeant apparere. (S. PETR. DAMIAN. Serm. *de Assumpt. B. M. V.*)

eux aucune comparaison (1). Vous diriez qu'il veut inférer qu'il y a plus de distance du premier des Séraphins à Marie, que du dernier des mortels au plus sublime des Séraphins. Assurément cette pensée est si relevée, cet éloge si grand, qu'il frappe comme de stupeur la faiblesse de mon esprit, et surpasse toutes nos conceptions.

Écoutons saint Antonin, résumant en quatre mots toutes les grâces dont la libéralité divine a enrichi Marie. Premièrement, elle a eu toutes les grâces générales et spéciales de tous les Saints dans un suprême degré. Secondement, elle a eu des grâces qui ne furent jamais accordées à aucune créature. Troisièmement, plusieurs de ces grâces furent si sublimes, qu'une pure créature n'était pas capable d'en recevoir de plus grandes, par exemple, la maternité divine. Quatrièmement, elle a renfermé dans son sein virginal la Grâce incréée, la source de toutes les grâces, l'abîme des grandeurs, Dieu lui-même (2). N'avais-je donc pas raison de dire en commençant, que les grâces de Marie étaient un abîme? N'étais-je pas comme forcé, pour exprimer en abrégé toutes les perfections de la Mère de Jésus, d'emprunter à Jésus, fils de Sirach, ces belles paroles : *Grâce sur grâce est la femme sainte et ornée*

(1) S. JOANN. CHRYSOST. *In Liturg.* — S. BERNARDIN. *In quadrag. de Christian. Relig.* Serm. 51. c. 2.)

(2) Beata Maria fuit plena gratià quadrupliciter. *Primò*, quia omnes gratias generales et speciales omnium creaturarum habuit in summo. *Secundò*, quia illas gratias habuit à quibus omnis creatura vacua fuit. *Tertiò*, quia sua gratia tanta fuit, quod pura creatura majoris gratiæ capax non fuit. *Quartò*, quia etiam gratiam increatam, id est Deum, in se totam continuit. Et sic per omnem modum gratià plena fuit. . ANTON. Summæ. P. 4. tit. 15. c. 20. § 15.)

de pudeur (1). Mais ne nous arrêtons pas au milieu d'un si riche et si agréable sujet.

IV. — Marie, dit saint Bonaventure, est un jardin de délices; c'est le Paradis dans lequel le Saint-Esprit met ses complaisances. Mais, me dites-vous, le Saint-Esprit peut-il avoir un autre Paradis que lui-même? Quel sera donc le sens des paroles de ce saint Docteur? Celui-là même que saint Jérôme attache aux paroles suivantes des Cantiques : *Ma Sœur, mon Epouse est un jardin* délicieux, mais un jardin *fermé*. C'est un jardin royal, dans lequel le Saint-Esprit a pris plaisir à tracer de sa propre main de célestes parterres et des labyrinthes fleuris, où, au lieu de fleurs odoriférantes, il a planté toutes les perfections comme autant de fleurs immortelles. Là, vous voyez la virginité en forme de lis, la pudeur en rose, la sainte vigilance en souci, l'humilité en nard, l'amour en tournesol, et le reste des grâces en un million de fleurs de mille et mille couleurs. Assurément, ce spectacle est un charme! C'est une idée riante de la fable de nous représenter ce jardin d'un roi de l'Orient, dans lequel il n'y avait aucune fleur qui ne représentât les traits du jeune prince son fils. Cet heureux père ne pouvait se lasser d'entrer dans ce jardin merveilleux pour y contempler partout son fils bien-aimé, qui semblait embaumer toute la nature. L'Esprit-Saint a fait quelque chose de semblable dans le cœur de son Épouse. Il y a planté les fleurs de toutes les perfections divines, et il s'est enchâssé lui-même dans chacune d'elles; de sorte qu'on ne peut regarder le lis de sa chasteté virginale, ni le nard de son humi-

(1) Gratia super gratiam mulier sancta et pudorata. (*Eccli.* 26. 19.)

lité, ni les fleurs de ses autres vertus, sans voir clairement que tout est rempli du Saint-Esprit. Aussi l'appelle-t-il son Paradis, le lieu où il se voit lui-même et où il prend ses plus chères délices, en considérant le chef-d'œuvre de ses divines mains.

Il me semble que l'argument de saint Bonaventure est d'un grand poids. La sainte Eglise donne à Marie le nom de Mère des grâces : *En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité; en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu* (1). Et comment, dit le Docteur séraphique, ne serait-elle pas la Mère des grâces, puisqu'elle est la digne Mère de Jésus, qui est la source des grâces et des miséricordes du ciel? Quand la sainte Ecriture veut nommer quelqu'un par excellence, et donner une haute idée de son mérite et de sa perfection, elle le nomme fils de la grâce, enfant de lumière, fils de bénédiction et de résurrection, enfant de Dieu. Mais s'il en est ainsi, que faudra-t-il dire de la Vierge immaculée, qui est Mère de Dieu? Je ne m'étonne plus que David nous dise de celle dont il fut l'aïeul, que Dieu, la voyant douée de tant de beauté, admira l'excès des grâces dont il l'avait comblée, et désira ardemment de l'épouser. *Le Roi désirera votre beauté* (2). Celui qui possède essentiellement en lui-même tout ce qui peut le rendre infiniment heureux. Celui qui ne peut rien admirer que lui-même, rien aimer que lui-même ou pour lui-même, admire et aime cependant cette princesse, et lui dit avec complaisance : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée* (3). Ce

(1) In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. (*Eccli.* 24. 25.)

(2) Concupiscet rex decorem tuum. (*Ps.* 44. 12.)

(3) Tota pulchra es, amica mea. (*Cant.* 4. 7.)

n'est point un combat, c'est un ravissant et divin accord des trois augustes Personnes. Le Père a dit : Elle est ma fille ; le Fils : Elle est ma mère ; l'Esprit-Saint : Elle est ma colombe, mon unique, ma bien-aimée.

V. — Et maintenant, que pourrons-nous bégayer des grandeurs de Marie? Je sais que les théologiens distinguent et exposent au long plusieurs sortes de plénitudes de grâces. Plénitude de grâces habituelles et actuelles ; plénitude de grâces ordinaires et extraordinaires ; plénitude de grâces de mérite et de grâces de miracles ; plénitude de grâces de pensées, de grâces de paroles, de grâces d'actions. Mais saint Thomas dit tout dans un mot excellent : Pour être digne Mère de Dieu, il fallait la plénitude et l'effusion surabondante de toutes les grâces (1). Peut-être me demanderez-vous encore ce que j'entends par cette plénitude? Mais dites-moi ce que mérite l'infinité incompréhensible de la Divinité, et je vous dirai à mon tour ce qu'il faut pour être digne Mère du Créateur. Et si je ne pouvais trouver dans mon esprit quelque idée assez haute, quelque pensée digne d'un si noble sujet, alors j'emprunterais les paroles des saints Pères, et je ferais dire par la bouche de nectar de saint Bernardin, que Marie a reçu de la main libérale de Dieu toutes les faveurs et toutes les grâces qu'une pure créature était capable de recevoir (2). Nous pouvons appliquer à la Vierge les paroles

(1) Beata Virgo Maria tantam gratiæ obtinuit plenitudinem, ut esset propinquissima auctori gratiæ ; ità quòd eum qui est plenus omni gratia in se reciperet, et eum pariendo, quodammodò gratiam ad omnes derivaret. (S. Thom. P. 3. quæst. 27. art. 5.)

(2) Tanta gratia Virgini à Domino data est, quanta uni puræ creaturæ dari possibile esset. (S. Bernardin. *Serm. de Exalt. B. V.* Art. 1. c. 10.)

de ce panégyriste d'un empereur Romain : Il était si parfaitement vertueux, que sa nature semblait s'être changée en vertu; et il lui était aussi naturel de bien faire qu'à un autre de bien discourir. Un peintre ayant achevé un tableau, le trouva si parfait à son gré, et fut tellement transporté hors de lui-même, qu'il ne put exprimer son admiration que par ces deux mots : *ipsa gratia*, c'est la grâce même. Eloge abrégé, mais complet de Marie! Notre-Dame est ce tableau vivant et achevé, non de la main des hommes, mais de la main de Dieu. Elle est ce précieux assemblage de tous les dons du ciel et de la terre. En elle l'amour fait le cœur, la science divine fait l'esprit, la virginité orne le corps, la dévotion sert de volonté, les ardeurs séraphiques sont les affections; Dieu le Père s'est mis dans sa mémoire, le Fils dans son entendement, le Saint-Esprit dans son cœur, le Ciel dans son sein. Hélas! malheureux que nous sommes! n'aimerons-nous jamais d'a mour cette souveraine beauté? Ne servirons-nous jamais de toutes nos puissances cette Reine des cœurs? Ne nous écrierons-nous jamais, adorant la bonté de Dieu en son divin ouvrage : O Dieu, que vos œuvres sont belles, et avec combien de vérité vous avez dit de cette Fille du ciel : *Grâce sur grâce est la femme sainte et ornée de pudeur!* O paradis de grâces! ô abîme impénétrable de faveurs! ô océan sans fond et sans rivage des miséricordes divines! ô Dieu! que le ciel et la terre vous adorent, vous exaltent, vous louent dans vos œuvres, et reconnaissent éternellement vos bienfaits!

Je pense que telle a été la pensée du grand saint Bernard quand il a dit : On ne peut pas douter que les entrailles de Notre-Dame, qui ont porté pendant neuf mois le Verbe incarné, ne soient toutes changées

en la plus tendre compassion et en la plus douce charité (1). Comme la flamme change en flamme tout ce qu'elle touche, le Verbe divin, par l'attouchement immédiat et continuel de sa divinité, a tellement empreint ses perfections en sa très-sainte Mère, qu'il l'a toute transformée en sainteté, en amour et en charité. Comment, en effet, ne serait pas devenue un feu d'amour celle qui a renfermé neuf mois entiers dans ses entrailles sacrées le Dieu qui s'appelle Amour et Feu dévorant? A entendre ce saint docteur, ne diriez-vous pas qu'il veut inférer que la très-sainte Mère de Dieu est tellement transformée en Dieu, identifiée avec Dieu, enrichie de tous les trésors de la Divinité, que Dieu seul, auteur de ce chef-d'œuvre et de ces souveraines perfections, peut les comprendre?

VI. — Quelques seigneurs de la cour de Darius soulevèrent un jour une grande question, et voulurent savoir ce qu'il y avait au monde de plus puissant et de plus fort. L'un disait que c'était le roi, un autre affirmait que c'était la vérité; un troisième pensait que c'était le vin; enfin un quatrième soutenait que c'était la femme, et chacun apportait de bonnes raisons à l'appui de son sentiment. Assurément l'application de ce passage à Notre-Dame présente d'étranges difficultés. On sait que Dieu est infini, et que rien ne lui est comparable; on sait que Sénèque a dit un mot pieux en apparence, mais en effet plein d'impiété, lorsqu'il a écrit : Il est un point où le sage l'emporte sur Dieu

(1) Dubitare quis potest omninò in affectum charitatis transisse Mariæ viscera, in quibus ipsa quæ ex Deo est charitas, novem mensibus corporaliter requievit. (S. Bern. Serm. 1. *de Assumpt.* n. 2.)

même (1); c'est que Dieu est saint nécessairement et par nature, tandis que l'homme l'est volontairement et par vertu; c'est encore que l'homme peut souffrir pour Dieu, et que Dieu ne peut pas souffrir pour l'homme. Il parle en païen, et il le faut excuser s'il blasphème en pensant exprimer une pensée sublime. D'un autre côté, nous voyons dans les saintes Écritures que Dieu semble prendre plaisir à se voir vaincu par l'homme. Ainsi, Jacob lutte avec lui, et il est fort contre Dieu même, et il ne veut point le laisser partir sans avoir obtenu sa bénédiction. Quelquefois il se plaint qu'on le lie et qu'on l'empêche de punir les coupables; quelquefois il demande un homme qui se mette entre le ciel et la terre pour s'opposer à son courroux (2). Enfin le Verbe incarné a déclaré à ses Apôtres que celui qui croira en lui fera les mêmes œuvres que lui, et de plus grandes encore (3).

Cela étant ainsi, revenons à notre sujet, et voyons quel est le plus fort. Est-ce le Roi, c'est-à-dire Dieu le Père, Roi du ciel et de la terre? Est-ce la vérité, c'est-à-dire Dieu le Fils, la vérité infaillible et éternelle? Est-ce le vin, je veux dire l'Esprit-Saint, qui enivre les Apôtres de ses dons et de ses grâces? Est-ce la Femme? Vous avez nommé la Vierge Notre-Dame. Quant à Dieu le Père, saint Anselme dit, au livre de l'*Excellence de Marie* (4), qu'elle a fait des choses que Dieu n'a pas voulu faire, non qu'elle soit plus puissante que Dieu,

(1) Est aliquid, quo sapiens antecedat Deum. (SENEC. *Epist.* 53.)

(2) Quæsivi de eis virum.... qui staret oppositus contrà me pro terrâ, ne dissiparem eam, et non inveni. (EZECH. 22. 30.)

(3) Qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet. (JOANN. 14. 12.)

(4) S. ANSELM. *Lib. de Excellent. B. V.* C. 6.)

ce serait un blasphème de le penser, mais parce que Dieu le Père prend plus de plaisir à exercer médiatement sa puissance par celle qu'il appelle sa Fille, qu'à l'exercer immédiatement par lui-même. Quant à Dieu le Fils, le savant Idiot a dit ce que j'ai répété ailleurs, que souvent la Mère de miséricorde sauve ceux que la justice du Fils condamnerait aux supplices éternels. Pour le Saint-Esprit, qui est la bonté par essence, saint Anselme vous dira encore que souvent on demande à Dieu diverses grâces qu'il refuse absolument ; on demande les mêmes grâces à la Mère de toute bonté, et elle obtient aussitôt de Dieu ce qu'elle demande en faveur des hommes. Ne sommes-nous donc pas obligés de conclure que la femme est la plus forte, puisqu'elle est forte contre Dieu même? O Marie! si vous avez été assez forte pour attirer par vos attraits invincibles Dieu sur la terre, et la très-sainte Trinité dans votre cœur; si le Dieu de toute puissance et de toute majesté a choisi votre âme très-pure pour en faire sa délicieuse demeure et le lieu de son repos, qu'y a-t-il que vous ne puissiez faire? Qui trouvera une femme forte, demande Salomon? La voici toute trouvée. Il n'y a point de grâce aussi puissante que la grâce de la femme : cela est vrai, si vous le dites de la Vierge Marie; rien n'est plus indubitable, si vous parlez de la grandeur de notre bonne Maîtresse : il n'y a point de grâce aussi douce et aussi puissante que celle de cette Fille, de cette Epouse et de cette Mère.

Eusèbe a dit que l'empereur Constantin avait été fait pour être admiré des hommes, et pour faire admirer le pouvoir de Dieu : Saint Chrysostôme n'a pas craint de dire que Dieu avait fait l'âme du grand Paul pour faire voir au monde ce que la grâce était capable

de faire dans un corps mortel; et telle fut la magnificence de l'ancienne Rome, qu'il semblait, selon l'expression de Cassiodore, que ce fût une ville composée de merveilles, ou des merveilles disposées en forme de cité. Ces éloges sont beaux et hardis; mais je crois, en toute sincérité, qu'ils se peuvent appliquer sans exagération à la très-sainte Mère de Dieu. Tout ce qu'il y a de plus excellent, de plus relevé dans la grâce et dans la gloire a été choisi, nous dit le saint Patriarche de Venise (1), pour orner le corps, le cœur et l'âme de cette Reine, dans laquelle, selon saint Bernard, Dieu a mis la plénitude de tout bien (2). Qu'il est beau cet assemblage de toutes les grâces; qu'elle est admirable cette composition précieuse de toutes les vertus qu'on appelle la Vierge Marie! Mais il est temps de considérer dans le détail le fini de cet incomparable ouvrage, et d'admirer de plus près et à loisir ce chef-d'œuvre du Tout-Puissant.

(1) Quidquid honoris, quidquid dignitatis, quidquid meriti, quidquid gratiæ, quidquid est gloriæ, totum fuit in Mariâ. (S. LAURENT. JUSTIN. *De casto Connub. Verb. et anim.* c. 9.)

(2) Totius boni plenitudinem posuit in Mariâ. (S. BERN. Serm. *Nativit. B. M. V. de Aquæductu.*)

CHAPITRE DEUXIÈME.

De la dévotion admirable et inimitable de la Reine du Ciel.

Introduxit me Rex in cellaria sua.
Le Roi m'a introduit dans ses celliers.
(*Cant.* 1. 3.)

I. — Il faudrait mettre un cristal sur le cœur de l'incomparable Mère de Dieu, pour y voir et pour y admirer l'économie de ses dévotions inimitables. Car comment les deviner autrement; comment en connaître seulement les noms, puisque ce sont des faveurs incommunicables à tout autre qu'à elle, et que sa modestie a tout enseveli au fond de son cœur? Dieu et elle, qui seuls les connaissent, pourraient en parler dignement. Pourrai-je dire ce que l'évangéliste saint Jean n'a pas voulu dire, parce que nous ne sommes ni dignes de l'entendre, ni capables de le comprendre; ou peut-être, ce qu'il n'a pas pu dire, parce qu'il ne l'a pas su lui-même, quoiqu'il fût le témoin oculaire de ses actions ordinaires, et que, semblable à l'aigle, il pouvait arrêter sa vue, sans ciller, sur les rayons de ce divin soleil? Enfin, puisque ce sont des actes inimitables, n'est-il pas convenable qu'ils soient inconnus aux mortels, qui ne peuvent aspirer à une perfection si relevée? Ce serait pourtant une grande consolation pour

nos cœurs de voir, au moins de loin, ces dévotions de notre Mère, et une douce confusion de comprendre combien nous sommes éloignés de ce sommet élevé de la sainteté. J'imiterai donc le prophète du Seigneur, et je me jetterai dans le sein de l'abîme, et du plus profond des eaux, j'invoquerai la Mère de miséricorde, je lui demanderai pardon de mon heureuse témérité; mais avec si peu de contrition, que si c'était à recommencer, je le ferais tout de nouveau, tant l'amour ravissant de cette sainte Vierge a transporté mon cœur. L'Esprit-Saint, qui me pousse et qui me plonge dans cet abîme sans fond et sans rivages, m'en fera sortir sain et sauf, si tel est son bon plaisir; il pourra fortifier ma faiblesse, et mettre sur ma langue ce qu'il a enchâssé dans le cœur de sa très-sainte Épouse.

Je ne veux donc point parler ici des dévotions imitables de la Mère de Dieu, je le ferai dans les chapitres suivants; mais de ses dévotions admirables, qui lui appartiennent exclusivement à tout autre, desquelles il a été dit : De la part de Dieu le Père, nul mortel n'essaiera de les imiter; car ce n'est pas pour nous que ces dévotions sont faites. Qu'il nous suffise de les admirer, de glorifier Dieu, d'exalter la Reine du ciel, et de nous couvrir de confusion en contemplant ses glorieux priviléges.

Je commence par supposer que jamais aucune créature n'a eu le don d'oraison et de dévotion en un degré aussi éminent que la Mère de Dieu, et que toutes les faveurs qui ont été faites aux Anges et aux hommes lui ont été accordées d'une manière plus excellente, comme sa qualité de Mère le demandait. Elle voyait souvent Dieu par une lumière très-haute et très-éminente de son entendement, et ordinairement elle voyait

des yeux du corps les Archanges et les Séraphins. Plusieurs Saints ont eu le bonheur, lorsqu'ils montaient au saint Autel, de se voir environnés des Anges, et d'être aidés de ces esprits célestes dans la célébration des redoutables Mystères. Jésus-Christ a daigné souvent apparaître à sainte Catherine de Sienne, pour l'aider à réciter l'office divin. Mais quelles méditations faisait la très-sainte Vierge quand elle contemplait des yeux de l'âme le Dieu invisible, et que des yeux du corps elle se voyait couronnée d'Anges, tandis qu'elle offrait au Roi des Anges le sacrifice de sa prière et de ses adorations plus que séraphiques !

Je suis encore de l'avis de plusieurs graves Théologiens, qui pensent qu'elle a eu souvent, pendant sa vie mortelle, la vision de l'Essence divine et une intelligence très-relevée du mystère ineffable de l'adorable Trinité (1) ; je crois que souvent elle a été abîmée et comme liquéfiée et perdue en Dieu. C'est pour cela que saint Jean la vit revêtue du soleil et foulant aux pieds la lune, qui est le symbole de nos dévotions changeantes, sujettes à tant de taches et à tant de distractions. Moïse vit l'essence de Dieu, selon l'opinion de plusieurs savants auteurs; saint Paul fut ravi jusqu'au troisième Ciel, où il entendit des paroles que la bouche de l'homme ne saurait prononcer; saint Jean fut élevé encore plus haut, et pénétrant jusque dans le cœur de Dieu, il apprit le mystère de la Trinité incompréhensible, et découvrit les grandeurs de la Divinité ; saint Ignace demeura huit jours entiers ravi en une extase où il vit d'ineffables mystères. Pourrions-nous croire que le Dieu dont la bonté égale la

(1) Apud SUAREZ. in 3. P. DIV. THOM. Quæst. 37. disp. 19. sect. 4.

puissance, refusa à sa Mère ce qu'il accorda à ses serviteurs? En vérité, je regarde comme un miracle continuel que la face de l'auguste Marie ne fût pas toujours resplendissante comme le soleil. Moïse parla une fois avec Dieu, comme un ami parle avec un ami, et après cet entretien son visage resta si éclatant, qu'il fut obligé de se couvrir d'un voile pour tempérer les rayons qui jaillissaient de son front. Ce que Moïse fit une fois, Marie le faisait tous les jours, et mille fois mieux que ce grand Prophète; mais elle avait commandé à la modestie et à l'humilité de voiler toujours ce divin visage, embrasé du feu de ses divines contemplations.

Qui pourrait imiter ou assez admirer la dévotion immaculée de cette Reine des Séraphins, qui, pendant soixante-trois ou même soixante-douze ans, priant presque sans cesse, n'eut jamais en toute sa vie la moindre distraction, ne commit jamais le moindre péché véniel, ne fut jamais sujette au moindre défaut? Et si cette dévotion allait toujours croissant, à quel point devait-elle arriver au bout d'une année; quelle ne dut-elle pas être à la fin de sa longue et très-heureuse carrière? Toutes ses puissances étaient si profondément réglées, toutes ses passions si obéissantes à la raison et à la grâce, qu'elles concouraient d'une manière admirable à ses ineffables contemplations. Aussi ne furent-elles jamais troublées de la moindre pensée étrangère; et selon saint Ambroise, elles ne furent pas interrompues même pendant son sommeil (1). Le docte Suarez est du même sentiment, bien

(1) Dormire non priùs cupiditas, quàm necessitas fuit. Et tamen cùm quiesceret corpus, vigilaret animus; *qui frequenter* in somnis aut lecta repetit, aut somno interrupta continuat, aut disposita gerit, aut gerenda prænuntiat. (S. AMBROS. Libr. 2. *De Virgin.*)

qu'il ne le soutienne que comme vraisemblable (1). Mais saint Bernardin de Sienne est bien plus formel sur ce sujet, et ses paroles sont trop remarquables pour ne point trouver ici leur place; les voici : Le sommeil, qui ensevelit en nous les actes de la raison et du libre arbitre, et nous ôte par conséquent le pouvoir de mériter actuellement, n'opérait pas, ce me semble, les mêmes effets dans la Vierge Marie; mais pendant le plus profond sommeil de son corps, son âme tendait par un acte libre et méritoire vers Dieu, et était dans des contemplations plus relevées que ne le fut jamais aucun saint dans l'état de veille. *Elle dormait,* comme elle le dit elle-même au livre des Cantiques, *et son cœur veillait* dans une contemplation parfaite, qui n'était affaiblie par aucune action (2). Dieu agissait en elle plus qu'elle-même, il prenait plaisir à parler à son cœur, sans qu'elle fît autre chose que recevoir les impressions divines, ce que les Saints appellent l'épanchement de Dieu en l'âme, et une secrète communication de sa très-haute et très-douce Majesté (3.) Qui pourra deviner tout ce que Dieu disait à son âme dans ce sacré silence! Dans l'action transcendante de ses méditations, elle pénétrait jusque dans le cœur de Dieu, et s'abîmait dans la splendeur des Saints; dans l'inaction et dans la divine souffrance, ou, comme

(1) In 3. P. Div. Thom. Quæst. 37. disp. 18. sect. 2.

(2) Attamen somnus, qui sepelit in nobis rationis et liberi arbitrii actus, et per consequens actum merendi, non credo quòd talia in ipsâ fuerit operatus; sed anima sua liberè ac meritorio actu tunc tendebat in Deum. Undè illo tempore, erat perfectior contemplatrix, quàm unquàm fuerit aliquis alius, dùm vigilavit. Undè et *Cantic.* 5. ipsa ait : *Ego dormio, et cor meum vigilat*, scilicet contemplatione perfectâ, à nullâ actione debilitatâ. (S. Bernardin. Serm. *de Concept. B. M. V.* Art. 1. c. 2.)

(3) Illapsum Dei in animam.

parle saint Denys, dans l'obscurité déifiante, elle était si remplie de la Divinité, que c'était un prodige que son cœur ne se brisât point, et qu'elle ne mourût point de bonheur. Saint Ephrem poussait des cris dans les déserts, en mettant la main sur son cœur prêt à s'éclater; saint François Xavier ouvrait son sein et son cœur pour tempérer l'ardeur brûlante dont il était consumé, et s'écriait : C'est assez, Seigneur, c'est assez; un homme mortel n'est point capable de recevoir tant de lumières et de goûter tant de douceurs. Que ne devaient donc pas être les divins transports de l'âme de Marie, qui reçut à elle seule plus de faveurs que tous les Saints de la Cour céleste! Les Saints n'arrivèrent qu'à baiser les pieds ou peut-être les mains de Dieu, mais la Reine du Ciel demande filialement et de prime abord un baiser de sa bouche (1). Que je lui parle tête à tête, que je mette mon cœur dans son cœur, ou le sien dans le mien; que je pénètre dans le sanctuaire le plus secret de ses grandeurs, que nulle créature ne m'occupe, que nulle image terrestre ne m'arrête, qu'il n'y ait que Dieu et moi témoins de nos divines conférences. Lui à moi et moi à lui, et c'est assez (2) : le Verbe intermédiaire connaîtra seul et pourra seul faire comprendre tout ce qui se passe entre le Père éternel et moi, sa fille très-heureuse et sa plus basse servante.

II. — Mais je sens qu'il faut contenter la sainte curiosité des âmes qui s'intéressent vivement à tout ce qui touche la gloire de notre souveraine Maîtresse. Je hasarderai donc ici de dire les actes sublimes de sa dévotion, m'efforçant, après les Saints, d'en deviner

(1) Osculetur me osculo oris sui. (*Cant.* 1. 1.)
(2) Dilectus meus mihi, et ego illi. (*Cant.* 2. 16.)

les noms admirables et les ineffables excès. Je confesse que j'entreprends une tâche qui est au-dessus de mes forces. Mon unique consolation est que Notre-Dame est si bonne, qu'elle agréera ma simplicité et le zèle qui me transporte, au risque de me perdre dans un abîme où les hommes et les Anges se sont perdus avant moi. Mais, encore une fois, si nous osons parler de ces dévotions inimitables, ce n'est pas pour les imiter, c'est pour les admirer et pour nous couvrir de confusion, en considérant combien nos dévotions imparfaites sont éloignées de la sienne. Voici donc ce que j'ai pu apprendre des saints Docteurs, et les noms qu'ils donnent aux différents actes de ses dévotions (1).

Premièrement. — *La rencontre amoureuse de Dieu et de l'âme* (2). Tout ce qu'elle faisait et tout ce qu'elle disait, elle le faisait et le disait de la même manière que si elle eût toujours rencontré Dieu, comme si elle lui eût toujours parlé bouche à bouche, avec la même familiarité qu'elle avait coutume de le faire avec le petit Jésus pendant sa divine enfance. De vous dire ce que cette communication intime produisait dans son cœur, j'ai protesté que je ne pouvais ni ne voulais le tenter. Du reste, aussitôt qu'elle se mettait à prier Dieu, il ne lui fallait ni préparation ni prélude, car son cœur s'envolait de plein vol dans le cœur de Dieu, et elle avait Dieu à sa rencontre, comme si elle eût vu à découvert la divinité de sa face adorable.

Secondement. — *Un silence obscur dans lequel se sont perdus tous ceux qui aiment* (3). Elle entrait souvent dans un profond silence et dans la divine obscu-

(1) S. Dionys. S. Bonav. Rusbrock. S. Anselm. Dionys. Carthus.
(2) Obviatio amorosa in Deum.
(3) Caliginosum silentium, in quo se amantes singuli perdiderunt.

rité, faisant taire toutes les puissances de son âme, ne formant explicitement aucun acte de la mémoire, de l'entendement, de la volonté, mais écoutant en silence tout ce que Dieu lui disait dans le secret de son cœur. Ainsi Magdeleine, aux pieds de Jésus, recevait avidement, sans proférer une seule parole, ses divines leçons. Mais que disait dans ce sacré silence le grand Dieu du Ciel et de la terre? Tel maître, tel disciple, et telle leçon. C'est à la fois un silence adorable et un discours impénétrable, des ténèbres pour nous si épaisses que nous n'y pouvons rien comprendre, pendant que cette très-sainte Vierge est ravie hors d'elle-même et toute transportée en Dieu son Sauveur.

Troisièmement. — *L'entrée dans l'abîme divin qui absorbe tout* (1). Quelquefois toutes ses puissances, d'un commun accord, pénétraient dans l'océan infini de l'immensité de Dieu, selon ces paroles du grand Roi son aïeul : *Parce que je ne connais point la science, j'entrerai dans les puissances du Seigneur* (2). Hélas! je ne connais point le langage de la Divinité, je ne sais par où je dois commencer quand il me faut parler à Dieu, mon souverain amour. Je me plonge donc dans l'abîme de mon Seigneur, et engloutie en lui, j'ignore ce que je dis, je ne sais ce que je ne dis pas, mais je sais bien que mon cœur répète mille fois ces douces paroles : *Seigneur, il fait bon d'être ici* (3); il fait bon de se perdre en vous, et d'être absorbée dans l'immensité de vos infinies grandeurs.

Quatrièmement. — *La demeure non interrompue*

(1) Ingressus in divinam voraginem, quæ omnia absorbet.
(2) Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini. (*Ps.* 70. 15, 16.)
(3) Domine, bonum est nos hic esse. (Matth. 17. 4.)

en Dieu (1). Si l'on pouvait nous dire quelle était la demeure du Verbe incréé et incarné dans le sein virginal de Marie, nous pourrions à notre tour expliquer cette demeure continuelle et non interrompue de Marie en Dieu. Non-seulement dans ses divines contemplations, mais encore dans les actions ordinaires de la vie, elle était tellement attachée à Dieu, tellement unie et liée à la Divinité, que l'on pouvait dire d'elle ce que saint Grégoire dit des Anges : Ils volent dans Dieu, ils vivent dans Dieu, ils exercent tous leurs ministères dans Dieu (2). Aussi son oraison était-elle, pour me servir encore des expressions de ce grand Pape, une pénétration immense de la Divinité (3); pénétration de cœurs si excellente que vous diriez que le cœur de Marie était dans le cœur de Dieu, et le cœur de Dieu dans le cœur de Marie, avec une telle communication d'affections, que Dieu seul et elle pourraient dire ce qui se passait dans ces rapports ineffables.

III.—Esprit-Saint, maître unique de nos cœurs, donnez à nos faibles intelligences ce qui leur manque pour concevoir la sublimité des dévotions ineffables de votre Epouse, et les caresses que vous faisiez à son âme virginale ! Car, comment comprendre les particularités de sa piété et les élévations de son esprit, puisque les noms seuls qui les expriment nous étonnent ? Que signifient en effet ces mots nouveaux, inconnus aux hommes de ma faiblesse : *Effusion totale, mutuelle; immersion*

(1) Immansio in Deo non interrupta.

(2) Mittuntur, et assistunt... missi, et antè ipsum sunt; quia quolibet missi veniant, intrà ipsum currunt. (S. Gregor. Papa. *In Evang.* Libr. 2. Homil. 34.)

(3) Oratio ejus erat penetratio Dei immensa.

dans le repos de Dieu, liquéfaction en Dieu, transfusion mutuelle (1)? Dieu, quel langage! Marie priait; non, elle répandait sa substance en Dieu, selon cette parole de David : *Je me suis écoulée comme l'eau* (2). Elle se liquéfiait, elle se mêlait tellement dans son Dieu, son unique amour, qu'au premier mot, à la première vue de son bien-aimé, son cœur, semblable à une neige légère, ou comme la cire vierge exposée aux rayons du soleil, fondait à la douce chaleur de l'amour divin (3). Comme la reine de Saba en présence de Salomon, *elle était toute hors d'elle-même* (4); mais combien son silence et son étonnement suppléaient éloquemment à tous ses discours! Cette dernière expression, *transfusion mutuelle*, me semble surtout passer la portée de nos faibles esprits. Voulez-vous savoir quelle était sa dévotion? C'était une transfusion de Dieu dans son âme, dans laquelle il versait toutes ses douceurs, et répandait tous les rayons de sa divinité, tandis qu'elle, de son côté, renvoyait en Dieu l'action ou l'inaction de toutes ses puissances. Représentez-vous deux miroirs qui se renvoient mutuellement tout ce qu'ils ont de lumière; imaginez-vous deux soleils qui se dardent mutuellement tout ce qu'ils ont de rayons et de chaleur; voyez deux incendies qui mêlent leurs flammes; je dis plus, voyez les trois augustes personnes de la Trinité adorable, qui par une transfusion totale, se communiquent tout ce qu'elles ont, tout ce qu'elles sont, tout ce qui est

(1) Effusio totalis mutua. — Immersio in requiem Dei. — Liquefactio in Deo, et in Deum. — Mutua transfusio.

(2) Sicut aqua effusus sum. (*Ps.* 21. 15.)

(3) Anima mea liquefacta est, ut locutus est. (*Cant.* 5. 6.)

(4) Videns autem Regina Saba..... non habebat ultrà spiritum. (3 *Reg.* 10. 4, 5.)

communicable; ainsi, autant qu'il est permis de comparer le fini à l'infini, la prière de Marie était une communication totale de son être à Dieu, une disposition intérieure si relevée et si parfaite, que son cœur était tout à son Dieu, et le cœur de son Dieu tout à elle : *Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui* (1). Ah! je m'étonne qu'un million de fois, son âme rompant tous ses liens, ne se soit pas échappée de son corps; et je ne puis comprendre comment, sans mourir, elle put recevoir tant de lumières, tant de flammes et tant de divines faveurs.

Disons hardiment et sans craindre de nous tromper, que son cœur, son corps, son âme et toute sa vie n'étaient qu'une oraison jaculatoire, et une flèche embrasée qui transperçait le cœur de Dieu. *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse* (2); vous l'avez choisi comme le but vers lequel vous décochez sans cesse mille dards. C'est ce que les saints appellent d'un nom qui nous est presque inconnu : *transport de l'âme dans l'abîme de la Divinité* (3). En effet, Dieu a révélé à plusieurs saints des secrets si sublimes, qu'ils n'ont point trouvé de paroles pour les exprimer; et quand même ils en auraient trouvé, personne n'eût été capable de les comprendre. Que penserons-nous donc des ineffables secrets qu'il a manifestés à sa très-sainte Mère? Son esprit était éclairé de la splendeur des saints, son cœur était embrasé d'affections plus que séraphiques, toute son âme était tellement plongée dans la Divinité, que l'on ne comprend pas comment elle pouvait vivre au milieu de ces excès. Saint François d'Assise enten-

(1) Dilectus meus mihi, et ego illi. (*Cant.* 2. 16.)
(2) Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa. (*Cant.* 4. 9.)
(3) Translatio animæ in abyssum Divinitatis.

dit un jour un Ange tirer des sons d'une harpe, et il pensa en mourir. Saint Ephrem, retiré dans le désert, ne pouvait supporter les douceurs dont Dieu remplissait son âme. Moïse, descendant du Sinaï, avait le front resplendissant comme le soleil. Mais combien ces faveurs sont inférieures aux dons excellents accordés à Marie! Elle contemplait, sans en être absorbée, l'essence infinie de Dieu, la génération du Verbe, l'émanation du Saint-Esprit; elle pénétrait plus qu'aucune créature les rapports ineffables qui existent entre les *trois divines Personnes*, les secrets incommunicables de la prédestination, et les mystères adorables des grandeurs divines; elle voyait combien Dieu est aimable et combien peu il est aimé; elle admirait sa sagesse sans nombre, la bonté de son cœur et l'abîme de ses miséricordes. Qui pourra dire de quels élans, de quels transports et de quel amour étaient accompagnées ces connaissances sublimes et ces vives lumières! Comme elle adorait cette Essence suprême, source de tous les êtres! Comme elle s'abîmait au centre de son néant! Comme elle s'écriait que les jours et les nuits, que la vie entière était bien courte, pour continuer ces contemplations ravissantes qui lui faisaient tout oublier, hors son Dieu; pour goûter les torrents de délices qu'elle buvait à longs traits, avec un plaisir de son âme qu'elle seule pourrait dire, si ces faveurs ineffables se pouvaient dire à des voyageurs et à des exilés!

CHAPITRE TROISIÈME.

Autres dévotions plus relevées encore et plus inimitables de la mère de Dieu.

Omnia quæcumque audivi à Patre meo, nota feci vobis.

Je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.

(JOAN. 15. 15.)

I. — Saint Luc parlant de la vie intérieure et des contemplations de Notre-Dame, les nomme une conférence qu'elle faisait dans son cœur : *Marie conservait toutes ces paroles, les repassant dans son cœur* (1). Je vous le demande, avec qui conférait-elle? A qui parlait-elle, si ce n'est à son Dieu? Ce grand Dieu à son tour lui ouvrait ses secrets, lui révélait ses mystères, lui découvrait les voies de sa providence, ses jugements adorables et impénétrables, et l'étendue de ses miséricordes. Il lui disait comme autrefois à Abraham : Pourrai-je cacher quelque chose à son cœur? Y a-t-il secret que je ne lui découvre et que je ne dépose dans son sein? Saint Paul eut des révélations si hautes, que l'ange de Satan lui fut donné de peur que la grandeur de ses révélations ne fît naître dans son cœur le sentiment de l'orgueil.

(1) Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. (LUC. 2. 19.)

Que penserons-nous donc de la grandeur des visions et des *révélations* de Marie, qui fut si humble, que nul retour sur elle-même ne put jamais exposer l'innocence de son cœur?

Les manières dont Dieu se communique à l'homme sont sans nombre. Quelquefois il s'écoule dans le fond de l'âme et parle au cœur immédiatement : c'est ce que l'on appelle infusion de Dieu dans l'âme, entrée de Dieu dans l'âme, influence de Dieu qui pénètre le centre du cœur; et là il parle, il suspend toutes les puissances, ne permet l'action d'aucune faculté, voulant que toute l'âme soit attentive à recevoir les impressions de sa grâce. *Je parlerai à son cœur. Écoutez, ma fille, et voyez* (1); écoutez, et ne parlez pas; je veux parler seul, à loisir; gardez-vous de m'interrompre. Dans ce divin commerce, selon saint Bonaventure, l'âme est interdite, elle se retire tellement en elle-même, qu'elle semble abandonner le corps qu'elle laisse sans mouvement, et Dieu sait les choses qu'il révèle à l'âme dans ce sacré silence, et surtout à l'âme de la très-sainte Mère de son Fils, qui était plus embrasée que les plus brûlants Séraphins. Ces transports vont à un tel excès, que saint Paul les ayant expérimentés une seule fois, dit qu'il ne sait pas si son âme était dans son corps, ou hors de son corps, lorsque Dieu lui communiqua ces faveurs.

Il me semble comprendre mieux maintenant ce que les saints veulent dire de la dévotion de la pure Marie quand ils la nomment une clarté déiforme, une pureté transparente dans le sein du Père éternel (2). Un miroir exposé au soleil en reçoit tous les rayons autant que sa

(1) Loquar ad cor ejus. (Os. 2. 14.)—Audi, filia, et vide. (*Ps.* 44. 11.)
(2) Deiformis limpiditas in sinu Patris.

petitesse en est capable; ce miroir brûle comme un autre soleil, et il engendre un soleil dans les yeux de ceux qui le fixent. Ainsi Notre-Dame, ravie dans ses sublimes contemplations jusque dans le sein du Père éternel, y reçut tant de rayons de la Divinité, qu'elle conçut le véritable Soleil de justice et engendra le Verbe incarné dans le temps, comme le Père engendre son Verbe incréé dans l'éternité. Qui peut concevoir les splendeurs divines qui éclairaient son âme? Qui peut imaginer les embrasements qui consumaient son cœur? Marie, selon la pensée de plusieurs pieux auteurs, ne pouvait quitter son oratoire; je le crois : où irait-elle en quittant ce paradis de délices? A qui parlerait-elle après avoir conversé avec une familiarité inexprimable avec le grand Dieu? Je rougis en écrivant ceci. Dieu! quelles dévotions sont les nôtres, et que faisons-nous dans nos méditations chétives et languissantes? Ce parallèle ne nous fera-t-il pas mourir de confusion?

Venez, disait jadis l'Époux, *venez, mes bien-aimés, et enivrez-vous de mes douceurs divines* (1). Si ces paroles s'adressent à toutes les âmes pures, quelle ivresse devait réjouir le cœur de la très-pure Vierge Marie? Comme elle devait boire à longs traits dans le torrent des délices éternelles! L'excès de dévotion, que les auteurs ascétiques appellent ivresse spirituelle, est ordinairement accompagné des effets suivants. Premièrement, le cœur bondit dans la poitrine, et la langue profère des paroles toutes de feu, que les hommes ne comprennent pas, mais que Dieu comprend. Secondement, les larmes coulent en abondance, et presque sans qu'on s'en aperçoive. Troisièmement, le

(1) Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi. (*Cant.* 5. 2.)

visage est comme resplendissant de lumière, et paraît tout en feu. Saint Bernard n'avait de rougeur sur le visage que celle qui provenait de la ferveur de ses contemplations. Quatrièmement, on peut à peine s'empêcher de frapper des pieds et des mains; car le sang bout dans les veines, et cause de grands mouvements. Cinquièmement, le cœur se briserait s'il ne donnait un libre cours aux soupirs qui lui échappent. Sixièmement, les yeux sont attachés au ciel; ils vont là où le cœur vole; ils regardent le lieu d'où vient ce vin céleste dont le cœur est enivré. Septièmement, tout à coup on tombe dans un profond silence qui ressemble au sommeil; on ne remarque aucune chose extérieure; on ne pense qu'à ce qu'on aime, et l'on est absorbé dans la pensée de ce divin objet. Huitièmement, il semble que la joie liquéfie et fasse dissoudre le cœur; ce qui est appelé dans la sainte Écriture une jubilation de cœur, un épanouissement, une dilatation telle, que le cœur se trouve à l'étroit dans ses limites naturelles qu'il brûle de franchir. Neuvièmement, l'âme ainsi favorisée du ciel s'étonne que tous les hommes n'aiment pas Dieu autant qu'elle l'aime, que tous ne le servent pas comme elle, que tous ne soient pas ravis comme elle, que tous ne soient pas transportés comme elle, et ne goûtent pas les mêmes douceurs. Dixièmement, elle pense que tous les hommes connaissent sa blessure et la cause de sa douleur. *Avez-vous vu celui que mon âme aime* (1)? Vous parlez comme une personne transportée, voulez-vous que nous devinions les pensées de votre cœur? Nommez-nous celui que vous cherchez; dites-nous celui que votre âme désire. Tels sont les effets de l'amour divin

(1) Num quem diligit anima mea, vidistis? (*Cant.* 3. 3.)

dans une âme qui s'abandonne à ses ardeurs. Nous ne pouvons douter que Notre-Dame ne les éprouvât tous au suprême degré. Et je ne sais comment son cœur put supporter les douceurs de l'Incarnation, les douleurs du Calvaire, les joies de la Résurrection; comment elle n'était point tous les jours et tous les instants de sa vie dans un continuel transport, en repassant dans son cœur ces mystères. Sans doute, ce transport de l'âme ne l'abandonnait jamais; mais elle savait le contenir dans son cœur et le cacher dans le sein d'un silence très-profond.

Ange de sa garde, apprenez-nous ce que faisait cette chaste colombe, quand, dans la ferveur de ses méditations, elle ressentait ce que les auteurs spirituels et les saints docteurs appellent *le toucher intime de Dieu, l'épanchement des rayons divins,* ou *l'irradiation de Dieu et son immersion dans l'âme* (1), quand, élevée au plus haut point des communications divines, elle sentait des touches de Dieu si fortes, des effusions de cœur si absolues, des dons réciproques si excellents, des impressions de la Divinité si puissantes, des lumières si vives, qu'elle était, selon le langage de saint Pierre Damien, comme déifiée et abîmée en Dieu, devenue participante des secrets du Sauveur Jésus, et inondée de connaissances sublimes qui embrasaient son âme comme autant de rayons de la Divinité.

II. — Me voilà donc dans le désespoir de pouvoir jamais dire les actes sublimes de cette âme pure quand elle agissait avec son Dieu, quand elle recevait ses inspirations les plus intimes et ses plus abondantes lu-

(1) Tactus Dei intimus, supereffusio radiorum Dei, irradiatio Dei et immersio in animam.

mières! Noms inconnus de *perte de soi-même et d'entrée dans l'obscurité divine, d'élévation de l'âme au-dessus de ses forces naturelles, de réaction mutuelle, de relation totale de l'âme à Dieu, de sortie de soi-même et de conformité avec Dieu* (1), vous n'êtes pas sans signification pour les âmes choisies qui ont éprouvé vos effets; notre faiblesse et notre ignorance ne peuvent que vous admirer. Non, Marie ne priait pas, Marie ne contemplait pas; Dieu prévenait et hâtait ses méditations et ses prières; il prenait plaisir à élever toutes ses puissances, à leur communiquer une grâce extraordinaire qui les faisait agir au-dessus de leurs forces, et la Vierge fidèle sortait d'elle-même, et entrait si avant dans l'océan de la Divinité, qu'elle y était comme abîmée. Là, elle oubliait tout, et ne vivait plus que de Dieu, en Dieu, pour Dieu, et avec son Dieu. Là, elle disait que son cœur l'avait abandonnée, et que sa force n'était plus avec elle. Identifiée au divin objet de son amour, et absorbée en lui, elle se voyait revêtue du soleil comme d'un manteau de reine et pénétrée de la Divinité, et lasse de vivre, elle se mourait de ne pouvoir mourir.

Qu'est-ce que le ciel ou la béatitude éternelle? C'est la vue, l'amour et la jouissance de Dieu même. Quelle était l'oraison de la Vierge Marie? *C'était une jouissance pure et intime de la simplicité divine; c'était la rencontre heureuse et délectable de l'âme avec son Dieu; c'était un éloignement absolu, un oubli entier de la créature; c'était une lumière infuse et une contemplation profonde des grandeurs et des perfections divines* (2). L'o-

(1) Amissio sui, et defluxus in caliginem Dei; elevatio animæ super omnes suas virtutes; reactio mutua, et relatio totalis in Deum; exitus ad conformitatem Dei.

(2) Fruitionis abyssus divinæ simplicitatis; otium ab omni creaturâ;

raison de Marie était donc un ciel anticipé. Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ne point comprendre la sublimité de ces expressions, et moins encore la sublimité des actes de l'auguste Marie; car si nous les comprenions, nous mourrions. Je vous dirai donc avec votre serviteur Moïse : Seigneur, ne nous parlez pas vous-même, ne nous expliquez pas des choses si sublimes, que nous ne pourrions entendre de votre bouche sans mourir. Cet aliment n'est pas fait pour nous, il convenait à la Reine des Séraphins. Pour nous, adorons un Dieu bon et magnifique, et admirons les divins entretiens de la plus sainte des créatures avec son Créateur. Soyons couverts de confusion en pensant à nos oraisons sans âme et sans ferveur; et loin d'en tirer de la vanité, rougissons de faire si peu pour un Dieu, à la pensée duquel sa sainte Mère s'embrase et se consume, auquel elle se lie si étroitement, qu'elle ne fait plus qu'un seul esprit avec lui. Mon cœur bondit de joie et ne peut comprimer ses transports, en voyant sa souveraine Maîtresse élevée à un si haut point de participation de la Divinité. Elle, plus que nul autre, peut savoir ce que veut dire le Prince des Apôtres, quand il assure à tous les chrétiens qu'ils sont *participants de la nature divine* (1); elle, mieux que Paul lui-même, comprend la pensée de ce grand Apôtre, lorsqu'il dit que *nous sommes transformés en la même image, de clarté en clarté, par l'Esprit du Seigneur* (2); elle, plus clairement que son fils adoptif, connaît tout ce que ren-

lumen deiforme infusum; abyssalis visio divinæ simplicitatis; amplexus absorptionis divinæ fruitivus.

(1) Divinæ consortes naturæ. (2 Petr. 1. 4).

(2) In eamdem imaginem transformamur de claritate in claritatem, tanquàm à Domini Spiritu. (2 *Cor.* 3. 18.)

ferment de grand et de magnifique nos espérances : *Nous savons que nous deviendrons semblables à lui* (1) par des communications que personne ne peut comprendre que celui qui les a éprouvées lui-même ; et moi, je comprends maintenant pourquoi les Anges sont ravis d'admiration et s'écrient : *Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, remplie de délices* (2) ? De délices, reprend saint Bernard, au nom des Anges, telles que l'on n'en trouve pas de semblables, même parmi nous (3). Le ciel va chercher en son cœur des délices inconnues, et apprendre des manières de traiter avec Dieu qui surpassent les connaissances des esprits angéliques ! O Marie ! ainsi déifiée, parmi les splendeurs de votre gloire, n'oubliez pas nos misères (4), et souvenez-vous de vos serviteurs et de vos petits enfants qui veulent vivre et mourir à vos pieds. Ainsi soit-il.

(1) Scimus quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus. (1 JOAN. 3. 2.)

(2) Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens. (*Cant.* 8. 5.)

(3) Nec enim pares inveniuntur deliciæ vel in nobis, quos in civitate Domini lætificat fluminis impetus, qui à vultu gloriæ, voluptatis torrente potamur. (S. BERN. Serm. 4. *de Assumpt.*)

(4) Numquid quia ità deificata, ideò nostræ humanitatis oblita es. (S. PETR. DAMIAN. Serm. 1. de *Nativ. B. M. V.*)

CHAPITRE QUATRIÈME.

De la dévotion admirable et imitable de la très-sainte Vierge.

Trahe me : post te curremus in odorem unguentorum tuorum.

Attirez-nous; et nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums.

(*Cant.* I. 3)

I. — Ce serait témérité à notre faiblesse d'aspirer à imiter les dévotions inimitables de la Mère de Dieu et de la Reine de l'univers; il ne nous appartient pas d'élever si haut nos pensées. Mais au moins est-ce une grande consolation de savoir qu'elle exerçait un autre genre de dévotion journalière, qui peut être imitée de ses bons serviteurs. Si tous les actes de l'auguste Marie furent excellents, tous ne sont pas inimitables. Voici donc à peu près la marche de ses pieux exercices, et la sainte occupation de son âme.

Tous les jours, elle offrait un sacrifice à Dieu le Père sur l'autel de son cœur, et lui présentait, avec une amoureuse libéralité, les souffrances et les opprobres de la sainte passion du Seigneur Jésus. Ce sacrifice était accompagné des parfums de ses soupirs; l'eau sacrée était les larmes que la dévotion faisait couler de ses yeux; la flamme, son amour embrasé,

et les ministres saints étaient représentés par le cortége de ses vertus. Son principal exercice était donc de repasser tous les matins dans sa mémoire l'histoire sanglante de la passion de son Fils unique. Imitons notre Mère en ce point, selon le conseil d'un très-pieux et très-docte auteur. Rien ne peut nous empêcher de le faire; le souvenir du Calvaire nous rendra le Père céleste favorable; il sera pour nous une source intarissable de consolations divines, de nouveaux mérites et de nouveaux bienfaits (1).

Elle communiait tous les jours, et elle se disposait à cette action solennelle avec une dévotion aussi pleine de respect et de tendresse, que si le mystère de l'Incarnation eût dû s'opérer de nouveau dans son sein. Le sentiment principal qu'elle cherchait à exciter dans son âme était celui d'une humilité profonde. Toujours elle avait à la bouche ces paroles : *Comment cela se fera-t-il* (2)? Comment Dieu s'abaissera-t-il et descendra-t-il jusqu'au fond du néant, qui est mon cœur? Et puis, de temps en temps, elle disait : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole* (3). Que Dieu fasse de son humble servante tout ce qu'il lui plaira; qu'il vienne, puisqu'il daigne vouloir venir; que ne m'est-il donné de pouvoir lui préparer une demeure digne de sa sainteté infinie! Quant au

(1) Ex quibus id colligi potest, voluntatis esse divinæ, ut amabilem Christi vitam cum universis actibus ejus, itemque amantissimam oblivionem illam, sive in Deum relationem, quà nos omnes unà cum Christo Patri illius offerimur, nostrà in memorià, ac libero aspectu quo ad illum versi sumus, continenter ante nos circumferamus; atque ità exauditurum Deum preces nostras, nobisque placatum et propitium fore. (JOAN. RUSBROCK. *In tabernac. fœder. Comment.* c. 58.)

(2) Quomodo fiet istud. (LUC. 1. 34).

(3) Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum. (LUC. 1. 38.)

silence de son cœur, aux larmes de ses yeux, aux ardeurs de son visage, aux mots divins proférés par sa langue angélique, ce sont des choses cachées aux hommes : Dieu seul et *elle* les pourraient redire. Aussi suffisait-il de la voir communier, pour apprendre à communier saintement. Je ne sais comment saint Pierre ou saint Jean pouvaient, en lui donnant la sainte communion, ne point défaillir, lorsqu'ils la voyaient à genoux à leurs pieds, les mains jointes sur la poitrine, les yeux baissés, le visage plein d'une auguste majesté, prosternée devant son Fils qu'elle adorait profondément, répandant de douces larmes et exhalant des soupirs embrasés. O Dieu ! quel spectacle pour les Anges mêmes de considérer le maintien de la très-sainte Vierge, de voir l'économie de son cœur et l'excès de sa dévotion ! Car c'est bien alors que se vérifiaient les paroles de saint Jean Chrysostôme, qu'au *moment du* sacrifice les Anges descendent du Ciel, couronnent l'autel, adorent leur Maître, et assistent ceux qui reçoivent, sous les voiles du Sacrement, le Dieu qu'ils contemplent à découvert dans le Ciel.

On tient pour certain qu'elle allait tous les jours visiter le Calvaire, le mont des Olives, et tous les lieux où s'étaient opérés les grands mystères de la passion de son divin Fils. Elle arrosait de ses saintes larmes ces lieux sacrés, elle baisait cent fois la terre, et mille fois les vestiges du Sauveur. Avec quelle tendresse et quelle véhémence d'affections, je n'essayerai point de le dire (1). Elle s'entretenait dans le chemin

(1) Sine dubio loca Dominicæ nativitatis, passionis, sepulturæ, et resurrectionis frequenter circumiens, invisere cupiebat. In eisdem etiam locis lacrymas fundebat, et sanctissimi oris sui oscula dulcissima imprimebat. (S. Ildeph. Serm. 5 *de Assumpt.*)

avec de pieuses femmes et avec saint Jean; d'autres la suivaient. Tous ses discours étaient de son trésor : de la passion, de l'amour, de la bonté, de l'amabilité infinie de Jésus. Telles étaient ses stations ordinaires et ses pèlerinages, en attendant le grand voyage du Ciel. Oh! s'il nous était donné de connaître les pensées que lui suggérait son amour, lorsqu'elle parcourait ces lieux remplis de tant de mystères! De pieux pèlerins moururent de joie en baisant les vestiges sacrés du Sauveur? N'est-ce pas un miracle que sa très-sainte Mère pût les baiser mille fois sans mourir? L'empire absolu qu'elle avait sur toutes les affections et sur tous les mouvements de son cœur, put seul opérer ce prodige.

Mais au lieu de m'étonner comment Marie ne mourut pas de joie, je devrais me demander comment elle ne mourut pas de douleur. C'est la question que se propose ingénieusement saint Bernardin de Sienne. Il est certain, dit ce grand serviteur de la Mère de Dieu, que jamais mère n'aima son fils autant que Notre-Dame aima son divin fils Jésus; que jamais mère n'eut un fils qui fût aussi aimable et aussi parfait que l'était Jésus; que jamais mère n'eut un fils qui lui appartînt aussi exclusivement et aussi uniquement que Jésus appartint à Marie; que jamais enfin mère n'eut un fils qui fût à la fois son Dieu, son Seigneur et son Père. Et cependant, nous savons que plusieurs mères moururent de douleur en voyant mourir leurs fils, ou même en apprenant la nouvelle de leur mort. Il s'en est même trouvé qui ont été frappées de mort par la seule crainte de perdre un fils chéri. Comment donc la Mère de Jésus, remplie de tout l'amour que méritait un tel Fils, put-elle, sans mourir, le voir expirer

sur la croix, au milieu d'indicibles tourments et d'inexprimables douleurs? Comment se fait-il qu'elle ne perdit pas même l'usage de ses sens, et qu'elle demeurât debout au pied de cette croix où la constance même se fût abattue et renversée? A cette difficulté, saint Bernardin, empruntant les paroles de saint Anselme, répond, avec autant de piété que de justesse, que c'était un bien plus grand martyre pour la Mère de Jésus de vivre sans son divin Fils que de mourir avec lui; et que pour cette raison, l'Esprit de Dieu fortifia et conserva en ce terrible moment celle qui devait être la Reine des Martyrs (1). En mourant avec Jésus, elle n'eût été qu'une seule fois martyre; en vivant sans Jésus, elle endurait à chaque instant un nouveau martyre. En sorte qu'elle put dire à son Fils et à son Dieu, avec bien plus de vérité que saint Paul aux fidèles de Corinthe : *Tous les jours je meurs pour votre gloire*, ô Jésus (2)! Marie était une martyre vivante; tout lieu lui était un Calvaire; tous les jours étaient pour elle des jours de Passion; tous les jours son cœur était crucifié par les mains de l'amour, aussi meurtrières que celles de la mort. Il est rapporté de quelques Saints qu'ils portaient les mystères de la Passion gravés dans leur cœur; de quelques autres que l'amour divin avait écrit

(1) Cur ergò non est mortua beata Virgo, si tanto dolore repleta fuit? Ad hoc respondet Anselmus quòd mortua fuisset, si Spiritus sanctus eam non confortasset... Undè ait : Pia Domina, non crediderim te ullo puncto potuisse stimulos tanti cruciatûs, quin vitam amitteres, sustinere; nisi spiritus vitæ, spiritus consolationis, spiritus dulcedinis Filii tui, pro quo moriente tantoperè torquebaris, te confortaret, te consolaretur, te intùs doceret non esse mortem eum assumentem, sed magis triumphum omnia ei subjicientem, quod in ipso fieri coràm te moribunda cernebas. (S. BERNARDIN. *De glorios. Nom. Mar.* Serm. 2. art. 2. c. 4.)

(2) Quotidiè morior per vestram gloriam, fratres. (1 *Cor.* 15. 31.)

en lettres d'or sur leur poitrine le saint nom de Jésus. Oh ! si cet aimable Sauveur nous découvrait, par une faveur spéciale, le cœur de sa Mère, que de mystères, que de secrets, que de faveurs célestes, que de supplices inouïs nous verrions profondément imprimés dans ce cœur, la pureté et l'innocence même ! Voilà donc quelle était la dévotion ordinaire de Marie. Sa vie était d'entretenir son âme dans la méditation de la mort de son Fils, et tous les jours le drame sanglant de la Passion se renouvelait d'une manière non sanglante dans son cœur.

II. — Mais je sens que vous désirez connaître plus en particulier la dévotion de Marie et les actes qu'elle exerçait dans la ferveur de sa prière. Je vous dirai donc ce que j'en sais, c'est-à-dire ce que ses bons serviteurs en ont appris de Dieu ou d'elle-même.

Premièrement. — Elle exerçait son entendement en des considérations très-relevées et cependant très-simples, se contentant de la sainte simplicité qu'elle avait apprise des discours de son Fils, qui employait, en parlant des mystères les plus sublimes, des comparaisons si aisées et si naïves, que chacun les pouvait comprendre (1).

Secondement. — Sa mémoire était si heureuse et lui représentait si fidèlement et si vivement le mystère sur lequel elle méditait, qu'il semblait qu'elle l'eût sous les yeux. Au reste, jamais une seule distraction ne troubla sa prière, qui était pleine de tranquillité et de douceur, sans qu'elle eût besoin d'employer aucun effort ni de se faire aucune contrainte.

(1) S. Bernardin. S. Anton. S. Anselm. S. Bernard. S. Laurent. Justin. Idiot. S. Birgitt.

Troisièmement. — Ses affections étaient doucement crucifiantes (1). Elle ne s'arrêtait pas à ce qu'il y a de sensible dans la dévotion, semblable à ces âmes faibles et imparfaites, pleines d'elles-mêmes et de leur intérêt propre. Elle aimait Dieu si purement, qu'elle ne cherchait que lui, qu'elle ne voulait trouver que lui; et comme Dieu se rencontre plus sûrement sur le Calvaire que sur le Thabor, c'est aussi sur le Calvaire qu'elle le cherchait, qu'elle le trouvait, qu'elle le pressait contre son cœur, et qu'elle se transformait en lui. Plusieurs imitent les Juifs dans leur dévotion : ils ne respirent qu'après la terre promise où coulent le lait et le miel; mais les grandes âmes préfèrent la ferveur de Daniel au milieu des lions, les louanges des trois jeunes Hébreux dans la fournaise, les larmes du prophète Jonas dans le ventre de la baleine, la résignation de Job assis sur un fumier, la confiance de Suzanne persécutée, les plaintes de Tobie qui pleurait si amèrement les malheurs de son peuple; enfin, elles aiment mieux répandre une sueur de sang avec Jésus-Christ au jardin des Olives, que d'être rayonnantes de gloire et brillantes comme des soleils dans les splendeurs du Thabor. On cherche toujours Dieu purement dans la voie des souffrances. On peut, il est vrai, le chercher purement dans la voie des consolations; mais cette dernière voie est moins sûre et moins méritoire. Aussi Jésus-Christ lui-même, dans l'excès de sa gloire, ne parlait que de l'excès de ses souffrances; et c'est pour cette raison que la ferveur et les affections de sa très-sainte Mère furent crucifiantes, et qu'elle pensa toujours plus à porter sa croix avec lui, qu'à jouir de ses consolations divines.

(1) Fervores ejus cruciantes suavissimè.

Quatrièmement. — De ces affections amèrement douces et des lumières célestes dont son âme était éclairée, naissaient en elle des étonnements sacrés (1). En effet, elle était sans cesse ravie en admiration. Elle trouvait Dieu si grand, tout ce qui venait de Dieu si admirable, tout ce qui porte à Dieu si précieux, qu'un saint étonnement saisissait toujours son cœur. D'un autre côté, elle était si reconnaissante des moindres grâces, elle faisait si peu de cas de ses actions, qu'elle ne pouvait se lasser d'admirer la bonté divine et la faiblesse de la créature ; et cette double connaissance était comme les deux pôles sur lesquels roulait toute l'économie de sa vie intérieure. Elle avait toujours ces deux mots présents à la mémoire : O immensité de Dieu ! O néant de moi-même (2) ! Que Dieu est grand et combien je suis petite ! Qui est semblable à Dieu, et que peut faire une faible créature qui soit digne d'une majesté infinie ?

Cinquièmement. — De là suivaient des oraisons jaculatoires embrasées, qui, comme autant de dards, pénétraient le cœur de Dieu, l'unique but de toutes ses affections et de toutes les puissances de son âme (3). Ces prières courtes et ardentes n'étaient point interrompues par le travail de ses mains. Oh ! quels soupirs sortaient de son sein, quelles paroles de sa bouche, quelles flammes de son cœur ! L'Époux s'en plaint amoureusement dans les Cantiques : Vous m'avez blessé le cœur, ma Colombe, mon Epouse; vous me l'avez dérobé, et vous l'avez comme enchâssé dans le vôtre. La prière de saint Paul, premier ermite, était accompagnée de soupirs si ardents et si véhéments, que saint Antoine étant

(1) Admirandi affectus ex influxu divino.
(2) O immensitas Dei ! O nihilitas mei !
(3) Penetrantes voces in cor Dei.

allé le visiter, et le trouvant à genoux à son ordinaire, les yeux et les mains élevés vers le ciel, conclut de son seul silence qu'il avait cessé de vivre. Que penserons-nous de la prière de la Mère de Dieu et de la Reine des Anges!

SIXIÈMEMENT. —L'amour de la Vierge pour son Dieu, et l'amour de Dieu pour son Elue, étaient mutuels. Elle s'élançait vers Dieu et Dieu s'abaissait vers elle. Il entrait dans l'intime de son âme, qu'il avait choisie pour sa demeure, et il la remplissait de goûts si célestes et d'une joie si ineffable, qu'elle se voyait comme abîmée dans l'océan profond de la Divinité (1). Son âme pure était si pleine de *conformité* avec la *volonté divine*; elle était si ravie de voir que Dieu était son Dieu, et elle son humble servante, qu'elle eût trouvé toutes les douceurs du ciel même au milieu de flammes plus cruelles que celles de l'enfer. Telle fut la disposition de Moïse, de saint Paul, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Catherine de Gênes et de plusieurs autres grandes âmes remarquables par la vivacité de leur amour : pouvons-nous douter que ce ne fût aussi celle de Marie? Son goût était de n'avoir point d'autre goût que celui de Dieu; sa consolation de n'avoir point d'autres consolations que celles qu'il plairait à Dieu de lui donner. Elle trouvait ainsi, dans les événements les plus fâcheux de la vie, une tranquillité si inaltérable, qu'elle n'eut jamais le cœur que très-content.

SEPTIÈMEMENT. —Cette égalité d'âme et cette conformité constante de volonté avec la volonté divine méritaient à la Mère de Dieu les plus rares faveurs. Souvent celle que l'Ecriture désigne du nom de femme

(1) Gustus animæ in profundâ Dei abysso.

forte, était si remplie de consolations divines, qu'il semblait que le Dieu de toute consolation voulût inonder son âme. C'était une ivresse et une liquéfaction totale de cœur (1). Dieu lui parlait intérieurement, et elle entendait ce langage. Son cœur se fondait au premier mot de son bien-aimé. De ses yeux coulaient deux ruisseaux de larmes, qui montraient bien l'abondance des eaux du ciel que Dieu versait en elle sans mesure. Les larmes ont été le partage de presque tous les saints. Magdeleine les répandait avec tant d'abondance, qu'elle pensa mourir à force de pleurer; celles de sainte Paule, dame Romaine, étaient si continuelles, qu'elles faillirent lui coûter les yeux. Quelles furent donc les larmes de cette sainte Mère, dont l'âme pure était sans cesse exposée comme une cire vierge aux rayons tout-puissants du soleil de la Divinité? Pour moi, rien ne m'étonne autant que de la voir vivre au milieu de ces douces ardeurs qui devaient fondre mille fois son cœur et lui ôter mille fois la vie.

Huitièmement.—Quelquefois la conduite divine changeait à son égard; mais ce cœur, tout de diamant, demeurait invariable dans son amour. L'âme de son divin Fils fut triste jusqu'à la mort au jardin des Olives, et son corps fut couvert d'une sueur de sang et d'eau; il pleura sur l'arbre de la croix, où sa très-sainte humanité endurait d'indicibles tourments; enfin il jeta un grand cri et se plaignit à son Père, en l'appelant son Dieu, de ce qu'il semblait l'avoir abandonné. Sa très-sainte Mère participait quelquefois à cette bénédiction; son âme se trouvait dans des étreintes si fortes d'abandons intérieurs, que je ne sais comment elle put les

(1) Ebrietas spiritûs et liquefactio cordis.

supporter sans mourir. La douleur, la compassion, les détresses extrêmes qui s'emparaient de son âme, étaient capables de la priver de la vie; mais l'amour fut toujours plus fort dans son cœur. Sa fidélité demeura toujours si constante et si conforme à la volonté de son Dieu, que jamais une seule parole n'échappa de sa sainte bouche pour se plaindre des divines rigueurs. Elle n'avait alors, dans sa prière innocente, ni dans l'exercice le plus sublime de l'amour divin, aucun goût, aucune douceur du ciel; mais au lieu de recevoir la rosée céleste, elle arrosait ses méditations de ses larmes; au lieu d'inspirations amoureuses, elle n'avait que de cuisantes peines et des aspirations de conformité à la volonté divine, qu'elle aimait autant au milieu des épines que parmi les lis et les roses de toutes les délices. Qu'il faisait beau voir ce cœur d'or assiégé de douleur, et cependant tout rempli de la divinité! Cette dévotion n'est pas la plus douce, mais elle est bien la plus pure et la plus agréable à la divine majesté. Nous n'avons, hélas, que trop d'occasions dans cette vallée de larmes d'imiter notre Mère en cette solide dévotion.

Neuvièmement. — Il arrivait très-souvent qu'elle n'agissait point, mais que toutes les puissances de son âme gardant un sacré silence, elle recevait les impressions de Dieu, les infusions divines, une pénétration de la divinité qui atteignait le plus profond de son âme; et là, Dieu parlait à son cœur et lui disait des paroles que l'homme ne saurait redire (1). C'est ce que les docteurs mystiques appellent les noces de l'âme, où le cœur de Dieu s'unissait à l'âme de la très-sainte

(1) Infusiones divinæ et illapsus Dei. — Resolutio animæ, et elevatio totalis ad Deum.

Vierge, et la remplissait des lumières éternelles et de la splendeur des saints. Oh! lorsque Dieu parle, qu'il fait bon écouter! O prières ineffables, où Dieu dit tout et où le cœur se tait! O gémissements inénarrables de l'Esprit-Saint, plus puissants que nos faibles paroles! Je serai moi-même sur ta langue et sur le bord de tes lèvres (1), dit Dieu à Moïse; je veux te faire parler en Dieu, penser en Dieu, agir en Dieu; et il me plaît de faire par toi plus que par moi-même : *Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera encore de plus grandes* (2). Quels transports et quelles douces oraisons, quand Dieu lui-même donne les points de la méditation, et qu'il se demande en nous à lui-même, ce qu'il nous veut accorder! Que le ciel et la terre se taisent, et qu'il parle, celui que nous aimons (3)! Si ce n'est pas là le ciel, j'avoue que je ne puis me figurer un bonheur plus grand ou semblable.

III.—Que j'aime le cœur de saint Ambroise et la douceur de sa dévotion! Il dit que Notre-Dame priait presque incessamment, et qu'elle ne laissait pas de vaquer aux petits ouvrages de la maison. La vraie dévotion n'est point paresseuse, et c'est un grand abus de croire que nous soyons capables de dévotions éternelles, de longues contemplations, et d'un prétendu repos où l'amour-propre se place bien souvent, content de vivre dans l'oisiveté, sous prétexte de ses occupations conti-

(1) Ego ero in ore tuo. (*Exod.* 4. 12.)

(2) Qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet. (JOAN. 14. 12.)

(3) Si cui sileant phantasiæ terræ et aquarum et aeris, sileant et poli..., et loquatur ipse solus... quem in his amamus. (S. AUG. *Confess.* Lib. 9. c. 10.)

nuelles avec Dieu. Les solitaires les plus adonnés à la contemplation travaillaient autant qu'ils priaient ; et cependant ils priaient sans cesse. La vraie dévotion consiste à agir et à prier ; à prier en agissant, et souvent à agir en priant, unissant ainsi Marthe et Marie, afin de se soutenir quelque temps. Notre bonne Maîtresse travaillait ordinairement ; elle filait, elle cousait, elle faisait peut-être quelque légère broderie ; et je me la figure arrosant ses ouvrages de tant de larmes de dévotion qu'elle endommageait son travail ; mais ce qu'elle gâtait de la sorte était mille fois plus précieux que tout le reste. On lit dans l'antiquité païenne qu'une déesse ne savait représenter en brodant que des champs Elysées ; c'est une fable. Mais c'est une vérité que Notre-Dame entrelaçait dans ses ouvrages tant de pensées du ciel, qu'il semblait véritablement qu'elle fût toujours dans le Paradis. Elle prenait occasion de tout ce qu'elle faisait pour élever son cœur à Dieu. Si elle brodait quelque visage d'ange : Hélas ! disait-elle, quand verrons-nous le Roi des Anges et tous ces divins Esprits qui adorent son infinie Majesté au-dessus du firmament ! Oh, que les Anges que Dieu a faits sont bien d'une autre sorte que ceux que nos mains font sur la toile ! O mon cœur, quand verrons-nous les Anges dans les cieux, puisque nous éprouvons tant de satisfaction ici-bas en considérant seulement leur image : puis elle pleurait doucement. Si elle faisait des lis de soie blanche, des roses de soie incarnate, des soucis d'or et des fleurs de toutes les couleurs pour l'ornement du Saint des saints, comme le rapportent quelques auteurs Grecs (1), elle disait dans son cœur : Dieu ! quand

(1) Method.

irons-nous cueillir les fleurs éternelles dans les parterres célestes! C'est là que sont les beautés véritables, les douceurs divines, l'immortel printemps où boutonnent les fleurs qui ne se flétrissent jamais; c'est là que fleurissent les lis parmi lesquels on trouve le divin époux de nos âmes. Hélas! quand mon âme sera-t-elle assez fortunée que d'être parée des fleurs de toutes les perfections, afin que mon souverain Créateur y fasse sa délicieuse demeure! Et mille tendres soupirs s'échappaient de son cœur. Tout le reste de sa vie allait de ce train-là; et, à ne pas mentir, les Anges ne goûtaient pas un moindre bonheur dans sa cellule en contemplant l'économie de sa très-sainte vie, qu'à la cour même du Très-Haut, parmi les hiérarchies célestes.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Affections excellentes inspirées par le Saint-Esprit à la Mère de Dieu dans le MAGNIFICAT.

Mais pourquoi nous arrêter à des conjectures sur les actions ordinaires de la Vierge Marie, quand elle nous apprend elle-même les saints mouvements de son âme et les sources de ses affections les plus relevées? Voulons-nous connaître les ardeurs de sa prière et les points de ses méditations? Arrêtons-nous aux paroles de son Cantique. Là, elle nous dira dix puissantes manières de parler de Dieu ou à Dieu, et suivant les attraits de Dieu.

Mon âme glorifie le Seigneur. C'est un acte de glorification. L'âme remplie de l'idée des grandeurs divines, ne pouvant les louer dignement, s'élève par l'admiration jusqu'au transport. Quand Élisabeth adore le petit Jésus, et canonise la Mère qui le porte dans son flanc virginal, au même instant Marie est ravie toute en Dieu, et du plus tendre de son cœur, elle s'écrie : Que mon âme glorifie le Seigneur, et que toutes mes puissances se prosternent à ses pieds pour adorer son immensité et pour lui rendre hommage. Oh! qu'il est grand, et que je suis petite en sa présence!

Et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. C'est un transport de jubilation, c'est-à-dire une joie si grande, que l'esprit est tout hors de lui-même; le

cœur bondit et est à l'étroit dans la poitrine d'où il voudrait s'échapper. Jean-Baptiste, dans le sein de sa Mère, oublie qu'il est captif; il brise les liens de la nature; il tressaille en la présence du Dieu enfant, et est ainsi son précurseur à lui-même avant que de l'être du Messie. Mais le cœur de la Reine des Anges fait bien d'autres efforts, et comme elle a toujours Dieu présent en elle, aussi est-elle incessamment transportée de joie et abîmée en celui qui est son Sauveur.

Parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante, voilà que toutes les générations me diront bienheureuse. C'est une reconnaissance absolue, une fidélité si entière et si pure, qu'elle rapporte à l'unique bonté de son Dieu tous les biens qu'elle a reçus. Dieu voyant mon humilité, ou plutôt ma bassesse, touché de compassion, m'a comblée de tous ses bienfaits; il a pris plaisir à mettre tout en ce qui n'était rien, et l'immensité de ses miséricordes dans l'immensité de mes misères. Plus il me comble de grâces, plus je rentre dans mon néant, et confesse ingénument mon indignité et ma faiblesse. C'est pour cela que toutes les générations me diront bienheureuse. Ce n'est pas à cause de mes qualités propres, oh non; car de moi, je n'ai rien que moi, et ce moi est bien peu de chose; mais on me dira bienheureuse, parce que j'ai reçu de la charité infinie de mon Dieu un monde de miséricordes. C'est donc lui qu'on loue en me louant, puisque c'est à son unique bonté que je suis redevable de tout mon bonheur.

Parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, lui dont le nom est saint. L'étonnement s'unit à la reconnaissance dans le cœur de l'humble Marie. Voulez-vous savoir pourquoi je suis bienheureuse? C'est parce que cet amour tout-puissant s'est plu à

exercer sa toute-puissance sur mon cœur. Il a daigné en faire son empire; il y a versé un déluge de grâces; il a épuisé, ce semble, le trésor de ses libéralités, non pour moi, mais pour la gloire de son saint nom. Il a voulu former un chef-d'œuvre de ses mains divines, afin de montrer aux Anges et aux hommes ce qu'il pouvait faire; car quiconque considérera que je n'ai prêté que le vide et le néant sera obligé de jeter avec moi un cri d'étonnement, et de dire : Oh, que Dieu est grand ! Que sa bonté et sa puissance sont sans bornes, puisqu'il a trouvé le moyen d'enchâsser tant de grandeurs divines dans celle qui en était si indigne !

Et dont la miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Ici, c'est la confiance en la fidélité de Dieu, et l'assurance de l'accomplissement de ses promesses. Cet acte donne une grande fermeté au cœur, et fait que l'âme ne s'ébranle jamais. Sa miséricorde s'étend de génération en génération, et se répand de race en race sur ceux qui vivent dans sa sainte crainte. O que la fidélité de notre Dieu est grande ! Il ne promet qu'à un seul, à Abraham, son serviteur et notre père, et il donne à tous; il ne promet qu'un bienfait, et il les répand à milliers; il ne parle que d'un jour, et sa bonté étendant ce jour le change en une éternité. De quel courage n'est pas animé un cœur plein de foi aux divines promesses, quand il voit les bénédictions célestes descendre des pères aux enfants sur un peuple aimé de son Dieu ? En effet, qui eut jamais confiance en lui sans se voir à la fin consolé, et rempli des biens qu'il avait désirés. Il n'est aucun bienfait qu'il accorde à un homme, qu'il ne puisse l'accorder à un autre; il peut même toujours en faire de plus grands. Tous les jours il fait des Abrahams

par la foi, des Moïses par la douceur, des Davids par la piété, des Salomons par la sagesse, des Prophètes, des Apôtres, des Saints dans toutes les conditions par mille moyens divers, au grand étonnement du ciel et de la terre. Hélas! Il m'a fait des grâces que je n'attendais pas, que je n'eusse jamais osé demander, auxquelles je ne pouvais pas même songer; mais il a voulu user de sa bonté infinie, pour opérer en moi des prodiges que l'on n'a jamais vus ni ouïs depuis que le ciel et la terre sont sortis de ses mains.

Il a déployé la force de son bras; il a dissipé ceux qui nourrissaient des pensées d'orgueil dans leur cœur. C'est un transport et un ravissement qui saisit le cœur quand il considère les effets étonnants de la toute-puissance du grand Dieu. Il a redoublé les efforts de son bras, il a déployé sa puissance extraordinaire pour renverser les esprits orgueilleux et pour punir leur coupable témérité. C'est le désespoir de l'enfer de voir ce même bras qui a foudroyé Lucifer et des millions d'Anges, relever une fille d'Adam et lui destiner la place d'honneur dans le ciel. Il ne fallait rien moins que la force d'un tel bras pour élever à ce degré de grandeur une simple Vierge comme moi, et en faire ce qu'il en a fait, au grand étonnement des hommes et des Anges. Mon cœur s'anéantit quand il voit ce coup de la main souveraine du Monarque de l'univers. Et vous, Élisabeth, ne sentez-vous point tressaillir votre cœur, quand vous pesez ces mystères ineffables, et ces efforts impénétrables du Tout-Puissant?

Il a renversé les grands de leurs trônes, et il a élevé les petits. La Vierge Mère entre avec David, son aïeul, dans les puissances du Seigneur, et adore la profondeur de ses jugements. O abîmes sans fond et sans

rives ! O justice saintement effrayante de mon Dieu ! Il renverse les puissances du ciel, il les précipite dans l'abîme, les condamnant sans ressource, et ne donnant à leur châtiment d'autre terme que l'éternité ! D'un autre côté, il élève les humbles, il exalte les plus faibles de ses créatures, et les porte jusqu'à un degré si éminent de magnificence, que les plus hauts Séraphins les voient *s'élever* au-dessus de leurs têtes, et adorent les conseils du grand Dieu.

Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches. Je ne sais comment il se peut faire que nos cœurs n'éclatent pas de joie, ne se fondent pas de douceur, quand ils ressentent les effets de la commisération ineffable du cœur de Dieu. Il voit nos misères, il sait bien, il sent bien l'extrême pauvreté de nos âmes. Quand il nous voit affamés de ses grâces, touché de pitié, il accourt vers nous et remplit nos cœurs des torrents des douceurs célestes. Mais, en même temps, il condamne les riches à une faim éternelle, à une soif immortelle, que ne sauraient apaiser tous les biens créés. Et moi, la dernière de ses créatures et la plus petite des filles de Sion, je me sens, ô Élisabeth, si excessivement remplie de ses divines douceurs, que mon cœur ne les peut contenir, et que ma langue ne saurait les raconter dignement.

Il a pris en sa protection Israël, son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde. C'est la conduite ordinaire de la divine Providence d'éprouver ses enfants, de les faire passer par la mer Rouge pour les introduire dans la terre promise, qui est la Jérusalem du ciel. Mais dans ce pèlerinage, il se rend le protecteur d'Israël, c'est-à-dire de ses enfants fidèles ; il se souvient

de ses anciennes miséricordes, et il a une sollicitude si tendre et si maternelle pour ses créatures, que vous diriez que son unique soin est de les couronner de ses bienfaits. S'il a des yeux, des mains, un cœur, c'est pour veiller sur elles, c'est pour les combler de ses faveurs, c'est pour les aimer, mais les aimer d'amour et d'un amour qui soit digne d'un Dieu. Oh! si nous pouvions nous rendre dignes de ses bontés infinies et le servir comme il le mérite, bientôt nos âmes seraient changées en un paradis de délices!

Selon la parole qu'il en avait donnée à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. Puissions-nous lui être aussi fidèles qu'il l'est envers nous! Bien loin de manquer à ses divines promesses, il accomplit toujours mille fois plus qu'il ne nous a promis. Que l'on fasse revenir Abraham, Isaac et Jacob sur la terre, ils verront que toutes les promesses faites à eux et à leurs descendants sont fidèlement accomplies, qu'elles le sont avec une sorte de surabondance; ils verront que Dieu dit peu, qu'il fait beaucoup, qu'il promet encore, et que son amour va jusqu'à l'infini. O Elisabeth, ma cousine bien-aimée, quel cœur ne faudrait-il pas avoir pour répondre au cœur du grand Dieu! Ou plutôt, combien de millions de cœurs nous seraient nécessaires pour aimer, pour admirer, pour adorer une Majesté aussi excessive à nous faire du bien, qu'elle est infinie!

Les affections exprimées dans ce cantique nous donnent une idée de la dévotion de Marie. Ces étincelles nous font deviner le brasier immense qui brûle son âme. Mais le plus beau reste caché dans son cœur virginal, et le voile de sa modestie couvre tout à nos yeux qui ne sont pas dignes de ces secrets.

CHAPITRE SIXIÈME.

Les souveraines et solides maximes de la Reine du Ciel pour la conduite de sa vie.

Nunc ergò, filii, audite me : beati qui custodiunt vias meas.

Maintenant donc, mes enfants, écoutez-moi : Heureux ceux qui gardent mes voies. (*Prov.* 8. 32.)

Quel trésor incomparable aurions-nous découvert, si nous avions le bonheur de rencontrer quelqu'un qui pût nous dire au vrai les sublimes et solides maximes que Notre-Dame choisit pour règles de toute sa conduite, et par lesquelles elle s'éleva à un si haut degré de perfection ! L'Évangéliste saint Luc, ou l'Apôtre saint Jean, eussent bien pu nous en instruire, eux qui eurent l'honneur de la voir, le bonheur de vivre dans la même maison, d'entendre ses sacrés discours, et d'apprendre de sa bouche les divines lumières et les connaissances éminentes que Dieu lui avait communiquées. Je sais que ce sont des choses si relevées, que tout ce que nous en pourrions savoir n'aurait point d'autre effet que de nous couvrir de confusion et de nous jeter dans une sorte de désespoir, en nous convainquant que nous ne pourrions jamais espérer d'arriver à cette sublimité, ni rien faire qui pût en approcher, ou être mis en parallèle avec la moindre de ses

perfections. Toutefois, si saint Paul a dit qu'il voulait que nous l'imitassions comme il a imité Jésus-Christ, je ne crois point que ce soit témérité de dire que la vertu du grand Apôtre était plus éloignée de la sainteté du Verbe fait chair, que la vertu des saints ne l'est de la sainteté de Notre-Dame. Oserai-je donc me hasarder au point d'entreprendre de raconter ce que saint Jean et saint Luc ont voulu passer sous silence? Ils avaient de bonnes raisons pour agir de la sorte; je veux le croire. Il n'était point dans les desseins de Dieu que ces secrets nous fussent révélés alors; mais depuis les Évangélistes et les Apôtres, les bons et fidèles serviteurs de Marie ont parlé. Ce qui rassure ma timidité, c'est que je ne veux rien dire que ce qu'ils ont avancé de la Reine du ciel, ou parce qu'ils l'ont ainsi pensé, ou parce qu'ils l'avaient appris de sa propre bouche. Si je remplis passablement cette tâche, le lecteur en louera Dieu et en fera son profit; si je viens à m'égarer, il aura pour agréable ma bonne volonté, qui aimant trop Notre-Dame, ne dit pas assez, peut-être pour vouloir trop dire, si jamais on peut trop dire sur ce sujet.

Ma première autorité est celle de saint Bernardin de Sienne, l'un des serviteurs de Marie les plus affidés de son siècle. Je dis donc avec lui que la maxime fondamentale de toute la perfection de la Mère de Dieu, la lumière qu'elle a toujours eue brillante devant elle pour conduire ses pas et pour régler ses actions, était celle-ci : Elle avait toujours deux choses devant les yeux, son néant d'un côté; de l'autre, l'ineffable immensité du Dieu du ciel et de la terre (1). Le ciel tourne sur deux

(1) *Objectum Divinitatis, aspectus nihileitatis.* S. Bernardin. (Serm. *de Concept. B. V.* Art. 3. c. 2.)

pôles, dont un seul peut nous être visible, tandis que nous demeurons au point où nous sommes. Ce mouvement fait passer au-dessus de nos têtes tous les astres et toutes les beautés du firmament, qui se montrent à nous les unes après les autres. Toutes les perfections ravissantes de l'âme de Marie sont également appuyées sur deux pôles, l'immensité de Dieu, et la considération de son néant. *Un abîme invoque un autre abîme* (1). Mon Dieu, disait-elle, quand j'ouvre le cœur, la bouche et la pensée, il me semble que je pousse ma voix du profond de l'abîme de mon néant, jusqu'à l'abîme infini de votre souveraine grandeur et de votre sublimité impénétrable. Voilà donc la première maxime de la Vierge Marie; elle gouvernait sa vie et faisait toutes ses actions en s'appuyant sur ces deux vérités, que Dieu est immense, et qu'elle n'était rien. La première rendait son cœur plus grand que le monde; il n'y avait rien qui lui fût impossible ou difficile, rien qui ne lui fût très-doux et très-savoureux quand elle disait : Mon cœur, c'est pour Dieu que nous vivons; c'est pour Dieu que nous souffrons, que nous agissons, que nous parlons. Ah! que ne faut-il pas faire, puisque c'est pour l'immensité infinie du Tout-Puissant? Ne mérite-t-il pas un million de fois davantage? Et de quel prix peuvent-être toutes nos œuvres en comparaison de ce que Dieu mérite et de ce que nous devons à sa souveraine puissance? La seconde la rendait si solidement et si profondément humble, que quand elle eût été mille fois plus grande qu'elle n'était; plus, ce qui est impossible, que Mère de Dieu et Reine de l'univers, elle n'en eût pas eu la moindre complaisance, le moindre retour sur elle-même, tant

(1) Abyssus abyssum invocat. (*Ps.* 41. 8.)

elle avait empreint dans le cœur que la libéralité divine était l'unique cause de tous ces biens, et que, par conséquent, toute la gloire lui en était due absolument et exclusivement à tout autre. Enfin, son néant lui était si palpable, et sa faiblesse si clairement connue, que jamais elle n'eût pensé que d'elle-même elle pût faire la moindre chose du monde; mais il n'y avait rien dont elle ne fût capable, assistée de l'immensité du grand Dieu.

Sa seconde maxime était, que ce n'est pas humilité vraie de dire que nous n'avons pas de vertu, ni de grâces, ni aucun don d'en haut. Cette modestie est pleine d'ingratitude envers Dieu, d'ignorance de ce que nous devons à sa toute bonté, et de mensonge. Car comment peut-il être vrai que nous n'ayons rien, puisqu'il nous comble sans cesse de ses miséricordes? Mais la véritable candeur de l'humilité consiste à la fois à reconnaître en nous quelque bien, et à être convaincus intérieurement que ce bien vient si purement et si parfaitement de la seule miséricorde de notre Dieu, que toute la gloire lui en appartient, et à nous la confusion, en voyant notre indignité et notre peu de retour envers un Maître si généreux. Notre-Dame en usa de la sorte toute sa vie; car quand Elisabeth publia si haut qu'elle était heureuse d'avoir eu une foi si forte et si vive, qui lui mérita d'être Vierge et Mère, et Mère de Dieu, toute remplie du Saint-Esprit, elle ne dit pas qu'elle n'avait point reçu ces grandes grâces; elle avoua ingénument et avec une pudeur virginale que tout cela était vrai; mais que toute la conséquence qu'il fallait en tirer était celle-ci: Vous dites vrai, Elisabeth, et tout ce que vous croyez de moi est véritable; aidez-moi donc à glorifier ce grand Dieu, et à lui rendre fidèlement les

actions de grâces qu'il mérite. Je ne saurais toute seule le remercier de l'excès infini de sa bonté; cela surpasse la capacité de mon âme.

L'humilité ne doit donc pas nous empêcher de reconnaître les dons de Dieu; elle veut seulement que nous soyons bien persuadés que toutes les grâces du Seigneur sont un pur effet de sa commisération, comme il le dit lui-même par le prophète Jérémie : *Je t'ai attiré par la compassion que j'ai eue de toi* (1); que là où il a versé plus de grâces, il y avait aussi plus de bassesse, plus d'impuissance et de pauvreté. En comprenant les choses de la sorte, l'abondance des grâces, bien loin d'enorgueillir une âme, lui fait éprouver un sentiment plus vif de son indignité et de son néant; et telle était la troisième maxime de la Reine du ciel. Voulez-vous connaître, ô Elisabeth, pourquoi il a plu au Seigneur de faire en moi de grandes choses, et comment il m'a comblée de ses miséricordes? Croyez donc que Dieu voyant en moi la plus faible des créatures, et celle en qui on pourrait reconnaître plus clairement les opérations de sa toute-puissance, il m'a choisie pour m'enrichir de ses grâces, et pour déposer en moi ses plus rares trésors. Comme tous les hommes peuvent voir facilement qu'il n'y a rien de si pauvre que moi sur la terre, et que je ne suis capable d'aucun bien de moi-même, il a jeté sur moi ses divins regards, et a enrichi mon extrême indigence, afin que l'on vît clairement que tout ce qui est en moi est l'unique effet de sa bonté. Car unir l'absolument infini au pur néant, et communiquer au rien une dignité infinie, c'est montrer évidemment que tout est tout, que le néant est néant, et

(1) Attraxi te, miserans. (Jer. 31. 3.)

que ce mélange du tout et du rien doit être partagé, de telle sorte que tout ce qui est bon retourne à Dieu, que tout ce qui n'est rien me reste à moi-même, et que l'on reconnaisse dans une créature devenue la Mère de son Créateur, le chef-d'œuvre de la commisération et de la très-pure charité du Tout-Puissant. Parce qu'il a regardé de l'œil de sa bonté ma bassesse et mon néant; parce qu'il a renfermé sa Majesté infinie dans mon sein, et qu'il m'a élevée de la poussière à la dignité de première entre toutes les créatures, toutes les générations me diront bienheureuse, et tout l'univers louera sa grandeur.

La quatrième maxime semble couler de la précédente; c'est un doux étonnement qui saisit le cœur en tout ce que Dieu fait en nous et par nous. Marie tenait donc avec son cœur ce discours : Comment se peut-il faire qu'étant ce que je suis, c'est-à-dire rien, et Dieu étant ce qu'il est, c'est-à-dire Dieu et une majesté infinie, il daigne penser à moi, se servir de moi, et m'élever à une dignité qui surpasse toute expression et toute pensée? Gabriel, comment est-il possible que cela se fasse de la sorte? Moi, Vierge et Mère! Moi, Mère de mon Dieu, et Reine de l'univers! Pensez-vous, doux Archange, que de cette faible créature on puisse faire ce que vous venez de dire? De toutes les filles de Sion, vous voyez la plus impuissante et la plus petite, et c'est à elle que vous annoncez les plus ineffables mystères! Cela m'étonne si fort, que rien ne me le saurait faire croire que Dieu qui vous commande de me le dire, et vous qui me le dites de la part de celui qui ne peut mentir, et qui est tout-puissant. Saint Paul disait un jour de même quand il fut choisi pour annoncer l'Évangile aux nations. Dieu peut tout, il est vrai; mais il y a une distance si infinie de moi à l'apostolat,

que les desseins de Dieu me jettent dans un étonnement profond. Quoi! De la boue former un soleil; d'un Juif obstiné un disciple de Jésus-Christ; d'un persécuteur, un Apôtre! Comment s'accomplira ce changement? Je ne mérite pas de porter un si grand nom, d'exercer un emploi si sublime; *Je suis indigne d'être appelé Apôtre* (1). Cette maxime nous porte donc, quelque bien que Dieu nous fasse, à nous étonner que sa Majesté souveraine daigne s'abaisser jusqu'à nous; et quelque bien que nous fassions, à nous étonner que les hommes nous regardent comme ayant fait quelque chose de grand et qui soit digne d'étonnement; puisque toute la gloire en doit être rapportée à Dieu, sans lequel nous n'aurions eu ni la pensée, ni la volonté, ni le pouvoir de rien faire. S'il nous arrive quelque mal, nous nous étonnons que Dieu se contente de si peu de chose, puisque nous mériterions mille fois davantage. Cet étonnement cause une tranquillité incroyable d'esprit, aussi se trouva-t-elle en un degré souverain dans la très-sainte Vierge.

La cinquième maxime de Notre-Dame était que nous devons toujours avoir une très-grande estime pour tout ce qui nous arrive de la main paternelle de Dieu, et dire dans toutes les occasions : *Celui qui est tout-puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est toujours adorable.* Nous voici bannis en Égypte; nous voilà réduits à la mendicité, exposés à la risée des peuples, en but à la persécution, dans la confusion indicible de la plus douloureuse passion, dans un abandon total et dans un abîme de souffrances; oh! que tout cela est précieux, puisque tout nous vient du

(1) Quia non sum dignus vocari Apostolus. (1 *Cor.* 15. 9.)

cœur de Dieu : *Celui qui est tout-puissant a fait en moi de grandes choses !* Voici les rois qui adorent mon Fils, les pasteurs qui accourent à son berceau, les Anges qui chantent dans la nue, les miracles en foule, la gloire de la résurrection, le ciel sur la terre ; puisque c'est Dieu qui a tout fait, disons hardiment qu'il a fait de grandes choses. Je m'estime si petite, et Dieu est si grand, que, quelque chose qu'il fasse de son Fils et de moi, pour peu qu'il fasse, mon cœur s'épanouit de bonheur, et dit toujours intérieurement les mêmes paroles : *Celui qui est tout-puissant a fait en moi de grandes choses.* Oh, que Dieu est grand ! Que tout ce qu'il fait est bien fait ! Que les choses les plus petites sont grandes, qu'elles sont précieuses et admirables, quand c'est Dieu qui les fait, et combien nos cœurs doivent toujours en être contents !

La sixième maxime de la Reine des Anges était de garder en la présence de Dieu un profond silence, et sans proférer un seul mot de sa bouche, d'adorer le Maître du ciel dans le secret de son cœur, et de se soumettre du fond de son âme à tous ses desseins. Cette doctrine est fort relevée, et n'est pas à la portée de tous ; voici comment la Vierge Marie la mit en pratique. Lorsque l'Archange lui dit qu'elle concevrait un Fils, et que Joseph s'apercevrait de sa grossesse, mais qu'il n'en fallait pas parler, elle ne répondit pas un seul mot. Elle vit, dit saint Bernardin de Sienne, que son époux pouvait former quelque soupçon contraire à son honneur ; la mort la plus cruelle eût été plus supportable à une telle Vierge qu'un tel soupçon ; cependant elle ne demanda à l'Ange aucun moyen pour le prévenir, aucun conseil pour le dissiper. Elle attendit le coup de la Providence, et souffrit aussi longtemps qu'il plut au

Seigneur un des plus grands martyres qu'elle endura en toute sa vie, au rapport de saint Bernardin qui a bien pénétré ce mystère. Une Vierge, et une Vierge si modeste, unie par des liens si purs au plus chaste époux, se voir en cet état, savoir que son époux le savait, qu'il en concevait une peine incroyable, qu'il ne trouvait aucun moyen d'interpréter naturellement ce qu'il voyait, qu'il avait sujet, dans son ignorance, de former de terribles soupçons ; voir tout cela, elle qui était extrêmement tendre à la pudeur virginale, pouvoir d'un seul mot porter remède à tout et délivrer Joseph et elle d'une peine très-piquante, et ne pas laisser de souffrir en silence cette douleur et cette confusion ; quel intolérable supplice ! quelle conformité de volonté admirable ! quel abandon total à la conduite de Dieu ! Il fallut que l'Archange Gabriel revînt du ciel pour instruire Joseph, lui dévoiler tout le mystère, et le délivrer ainsi de son angoisse et de son tourment. Divin Archange, pouvait dire le saint Patriarche, que ne m'en disiez-vous un mot à l'heure même ? Pourquoi ma chaste épouse ne m'en parlait-elle pas ? Un seul mot nous eût délivrés d'un grand supplice, et elle et moi ; car j'ai bien reconnu qu'elle souffrait beaucoup en son âme et qu'elle concentrait tout son mal dans son cœur. Joseph, reprit l'Ange, ce mot, il ne fallait pas le dire ; il fallait que tout se passât de la sorte, dans une conformité très-parfaite à la volonté divine et dans un silence très-profond. Joseph adora Dieu et se tut, apprenant cette grande maxime de garder le secret et le silence, et de commander ainsi à sa bouche et à son cœur. Il en arriva de même au jour de la Passion. Les Juifs se déchaînent contre le Fils bien-aimé de Marie ; il se voit abandonné de ses disciples, délaissé de

son propre Père, au point qu'il s'en plaint hautement, lui qui ne se plaignit jamais. Cependant saint Jean ne dit pas que la Mère de Jésus ouvrît la bouche pour lui dire un seul mot de consolation, pas même pour lui dire adieu avant sa mort, ni pour le remercier de ce qu'il lui donnait Jean pour tenir sa place auprès d'elle en son absence. Quel supplice pour une telle Mère de garder le silence le plus absolu en une semblable occasion ! Elle eût volontiers donné sa vie pour adresser à son Fils mourant un mot digne de son cœur maternel, et digne aussi de l'amour que Jésus lui portait ; mais elle vit que le Père éternel ne le voulait pas ; elle demeura donc debout, en silence, contenant un océan d'amertume dans son âme. Et assurément elle fit un plus grand miracle en gardant le silence sans mourir, que si elle eût succombé à la douleur et à la compassion que méritait un tel Fils de la part d'une telle Mère, en un si lugubre moment.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Suite des maximes de la Reine du Ciel.

Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ.

Ses voies sont belles, et tous ses sentiers sont pacifiques. (*Prov.* 3. 17.)

La septième maxime de la Reine du ciel était d'aimer le mépris, et d'en regarder toutes les occasions comme de précieuses rencontres. Qui n'admirerait la conduite de son divin Fils à son égard? On est surpris des réponses qu'il lui fait dans les saints Evangiles, des expressions qu'il emploie lorsqu'il parle d'elle ou quand il lui parle. On est obligé de chercher, dans des paroles dures en apparence, quelque mystère. Elle lui dit un jour aux noces de Cana : *Ils n'ont point de vin.* Jésus lui répond : *Femme, qu'avons-nous affaire à ceci, vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue* (1). Cette réponse ne paraît-elle pas sévère? Une femme, ravie d'admiration en entendant les discours du Sauveur, *élève la voix du milieu du peuple et lui dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont nourri. Jésus lui dit : Dites plutôt : Heureux ceux qui*

(1) Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. Et dicit ei Jesus : Quid mihi et tibi est, mulier? Nondùm venit hora mea. (JOAN. 2. 3.)

écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique (1). Il reprend cette femme qui le loue et relève de si bon cœur le bonheur de sa Mère. Après trois jours de la plus vive inquiétude, Joseph et Marie retrouvent le divin Enfant dans le temple. *Ah! mon fils, lui dit sa sainte Mère, pourquoi en avez-vous usé de la sorte? Voilà que nous vous cherchions, votre père et moi, fort affligés. Jésus leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé aux choses qui regardent le service de mon Père* (2)? Il semble condamner leur juste sollicitude et leurs soins saintement empressés. On ne sait pas que Notre-Seigneur ait donné une fois à Marie le nom de mère devant les hommes, pas même à l'heure de sa mort, où elle en eût reçu une si grande consolation; mais il lui dit : *Femme, voilà votre fils* (3). Ne seriez-vous pas tenté de croire qu'il lui parle avec peu d'affection? Il l'appelle la mère de saint Jean, et il ne l'appelle pas sa mère; *et il dit au disciple : Voilà votre mère* (4). Oh! qu'il connaissait bien le cœur de sa très-sainte Mère! Il savait qu'elle aimait uniquement le mépris; il ne pouvait pas la mépriser; mais pour condescendre à l'humilité de ses désirs, il se sert de termes qui semblent marquer peu d'estime. Notre-Dame recevait ces

(1) Factum est autem cùm hæc diceret, extollens vocem quædam mulier de turbâ, dixit illi : Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti! At ille dixit : Quinimò, beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. (Luc. 11. 27.)

(2) Et factum est, post triduum invenerunt illum in templo.... Et dixit mater ejus ad illum : Fili, quid fecisti nobis sic? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. Et ait ad illos : Quid est quòd me quærebatis? nesciebatis quia in his, quæ Patris mei sunt, oportet me esse. (Luc. 3. 46-49.)

(3) Mulier, ecce filius tuus. (Joan. 19. 26.)

(4) Deindè dicit discipulo : Ecce mater tua. (Joan. 19. 27.)

réponses comme des bénédictions célestes, et jamais elle ne répliqua un seul mot. Elle savait que la véritable marque d'un bon cœur est de mépriser le mépris, et ce qui est plus encore, de l'aimer, d'aller au-devant de lui, de l'accueillir avec tendresse : cet amour du mépris fut en un degré éminent en Marie.

Nous avons déjà dit quelque chose de la huitième maxime qui est d'une haute perfection, et qu'il faut mettre ici dans un nouveau jour. Elle consiste à se persuader que plus ce que Dieu fait en nous, ou par nous, est relevé, plus l'âme doit s'abîmer dans son néant, et concevoir une claire connaissance de son impuissance absolue. C'est alors qu'il faut répéter ces belles paroles de Notre-Dame et Maîtresse : *Dieu a déployé la force de son bras* (1). Ma faiblesse est si grande, ô Elisabeth, que non-seulement je n'ai rien fait de ce que vous admirez, mais que j'en suis entièrement incapable. Dieu lui-même, avec le concours ordinaire de sa grâce, ne pouvait pas opérer ces merveilles; il a fallu un excès de ses miséricordes, une manifestation spéciale de sa toute-puissance, un effort de son bras; autrement, ce qui est arrivé en moi serait à jamais demeuré sans effet. Plus donc ces effets sont surprenants, plus on voit avec évidence qu'il n'y a rien de moi-même; et il ne me reste que la confusion, quand je vois d'un côté mon néant, et de l'autre l'excès de ses bontés; quand je comprends combien je suis petite, et combien Dieu est grand! C'est pourquoi j'adore plus cordialement sa bonté et confesse plus hautement ma faiblesse. O lumière vraiment admirable! ô précieuse maxime de perfection! Plus on est riche de grâces, puissant en

(1) Fecit potentiam in brachio suo. (Luc. 1. 51.)

œuvres, élevé en sainteté, plus on s'abîme dans son néant. C'est la pensée de saint Bernardin de Sienne. L'effet ordinaire de la grâce dans l'âme est de la porter sans cesse au désir d'une sainteté plus haute et d'une humilité plus profonde. Aussi avons-nous dit en parlant de l'humilité de Marie, qu'elle surpassait autant les autres saints en cette vertu, qu'elle était au-dessus d'eux par toutes les perfections dont la libéralité divine s'était plu à orner et à enrichir son âme.

La neuvième maxime est celle-ci. Pour être véritablement obéissant, il faut représenter innocemment à Dieu une fois ses pensées; puis, qu'il dise ou qu'il fasse tout ce qu'il lui plaira, ne pas ouvrir la bouche, mais agir ou souffrir comme un agneau ou comme une simple colombe. La Vierge Marie pratiqua en perfection cette maxime. Ange de Dieu, comment se fera cela? L'Ange répond à sa demande. Elle, l'entendant, rougit et baisse les yeux, mais sans dire un mot de plus. Gabriel, ne direz-vous rien de ce qui se passe à Joseph, mon époux, pour qu'il n'en soit point en peine? Non; Dieu ne le veut pas. Cette réponse la contente pleinement. Mon fils, ces gens n'ont pas de vin. Mon heure n'est pas encore venue. Il ne s'en fallait pas de beaucoup; cependant elle acquiesce simplement, et dit doucement aux valets de faire ce qu'il leur commanderait, quand il lui plairait de faire le miracle. Femme, dit Jésus-Christ, voilà votre fils. Mon Seigneur et mon fils, pouvait-elle dire, est-ce là la dernière consolation que vous réserviez à votre mère? Un enfant d'Adam, au lieu d'un Sauveur! Un pêcheur, au lieu du Créateur du ciel et de la terre! Un homme, à la place d'un Dieu! Non, elle ne dit rien; mais elle accepta tout de bon cœur. Elle regarda comme précieux le présent

que lui faisait Jésus, et ne pensa pas que l'on pût mieux faire, puisque son divin Fils le voulait de la sorte. Telle fut la conduite ordinaire de sa très-sainte vie, et le vrai principe du mérite et de l'excellence presque infinie de toutes ses actions.

Sa dixième maxime était de réjouir son âme par le souvenir des paroles de son Fils Jésus, et par la méditation de ses mystères. Ce qu'elle fit pendant l'enfance et pendant toute la vie du Sauveur, elle le fit encore après sa mort, après sa résurrection glorieuse et son ascension dans le ciel. *Marie,* dit l'Evangéliste saint Luc, *conservait* religieusement le souvenir de *toutes ces choses*, les repassant et *s'en entretenant dans son cœur* (1). Elle se rappelait avec soin toutes les paroles de son Fils, et faisait ainsi de douces conférences en son âme. La mémoire fournissait la matière; l'entendement discourait et se rendait compte de la maxime ou du mystère; la volonté s'embrasait, et toutes les affections brûlaient d'un saint amour de faire ou de souffrir quelque chose pour le Sauveur Jésus. L'âme, le cœur, le corps contribuaient pleinement à cette sainte méditation, et le ciel tombait dans son cœur durant ces conférences délicieuses. Cela veut dire que l'unique consolation solide en ce monde, est de méditer la sainte parole de Dieu, de la goûter savoureusement, d'en faire, pour parler de la sorte, l'anatomie, et en la passant et repassant mille fois par la considération de nos âmes, d'en tirer la quintessence et la moelle de la véritable dévotion. Il n'y a rien de si puissant que la parole vivante et pénétrante du Dieu vivant. Les pa-

(1) Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. (Luc. 2. 19.)

roles humaines ne font que flatter l'oreille; celles de Dieu percent le cœur : celles-là échauffent un peu; celles-ci brûlent et mettent tout en feu. Or, saint Ambroise nous assure que perpétuellement la très-sainte Vierge méditait quelque point de la parole de Dieu, ou quelque mystère de la vie de son Fils, ou repassait en son âme quelque douce parole qu'elle avait entendue de sa bouche. Ce Père ajoute que, même en dormant, elle continuait ce qu'elle avait commencé à son oratoire; et saint Bernardin de Sienne va jusqu'à dire que les contemplations que faisait son cœur, quand son corps était endormi, étaient plus sublimes que ne le furent jamais celles d'aucun saint sur la terre en état de veille, quelque contemplatif et embrasé de l'amour divin qu'il pût être, comme je l'ai dit ailleurs.

Je voudrais pouvoir exposer dignement la onzième maxime. C'était une conformité de volonté, simple, innocente et toute colombine; ou plutôt royale, généreuse et souverainement relevée. Ce que Marie dit une fois à l'ange Gabriel, elle le dit un million de fois à Dieu, et presque à toute heure : *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.* Vous voyez mon cœur, vous savez ce que je puis; vous connaissez mon néant. Mon Dieu, voici votre servante, disposez de moi selon votre bon plaisir; vos volontés sont le paradis de mon âme. Que j'aime le grand saint Bernardin, et le doux saint Bernard, et le séraphique saint Bonaventure, et l'incomparable Idiot, quant ils font ressortir ce *Fiat*, ce consentement de Notre-Dame, le comparant avec le *Fiat* de Dieu au commencement des temps; l'un créant le monde, l'autre le recréant. Par elle, dit saint Pierre Damien, en elle, d'elle et avec elle, Dieu

a recréé tout ce qu'il avait créé; afin que comme rien n'a été fait sans le Verbe, rien ne fût réparé et refait sans sa très-sainte Mère (1). Je sais, se disait Marie à elle-même, en entendant les paroles de l'Archange, qu'en donnant mon consentement à la demande de mon Dieu, je me jette dans un abîme, dont, par moi-même, je ne sortirai jamais; mais qu'il fait bon se perdre dans le cœur de Dieu et mourir dans le sein de la vie! Je suis la servante du Seigneur : Saint Archange, qu'il me soit fait selon votre parole. Je sais qu'il me faudra être participante des confusions extrêmes de mon Fils, et que, tandis que l'on crucifiera son corps, on crucifiera pareillement mon âme : *Voici la servante du Seigneur*. Le cœur me dit qu'il faudra me trouver dans les derniers mépris, dans des humiliations anéantissantes, dans l'abîme le plus profond de tous les maux; et c'est pour cette raison qu'on me demande mon consentement : *Voici la servante du Seigneur*. Je sens que l'on m'appelle à des mystères ineffables, où la foi même a de la peine à pénétrer, et qui sont si relevés et si sublimes, que le cœur ne peut s'empêcher d'en frémir d'une horreur sacrée; oui, je le sens, et je ne puis changer de langage : *Voici la servante du Seigneur*. Par ce consentement, dit saint Bernardin de Sienne, elle s'associa de cœur, et avec une affection de mère, à toutes les humiliations et à tous les actes de satisfaction de Jésus-Christ, afin d'être véritablement crucifiée avec lui (2). Mais elle fit cette ré-

(1) De thesauro Divinitatis Mariæ nomen evolvitur; et per ipsam, et in ipsâ, et de ipsâ et cum ipsâ totum hoc faciendum decernitur; ut sicut sine illo nihil factum, ita sine illâ nihil refectum sit. (S. PETR. DAMIAN. Serm. de *Annunt. beatiss. V. M.*)

(2) Si satisfactorem et supplicatorem pro peccatis omnibus expian-

signation avec un cœur si franc, si innocent et si colombin, que l'on ne peut rien imaginer de plus affectueux ni de plus tendre.

La douzième maxime est pleine d'humanité et de bonté. La Mère du Verbe fait chair disait que Dieu nous oblige tellement à l'amour et à la reconnaissance par l'affluence de ses miséricordes, qu'il ne fallait jamais rien refuser à personne à qui on pût faire du bien pour l'amour de Dieu. La pratique de cette maxime fut familière à la très-sainte Vierge sur la terre, et on peut dire qu'elle ne l'a pas oubliée dans le ciel. Saint Bernard défie tous les siècles de prouver, par un seul fait, qu'on l'ait jamais invoquée de bon cœur sans être exaucé; et il est certain que souvent elle a rendu possible ce qui paraissait impossible. Avec quel plaisir de mon cœur je lis dans l'histoire d'Allemagne le fait suivant. Une image miraculeuse de Notre-Dame faisait une si grande quantité de merveilles, que les Luthériens eux-mêmes y accouraient en foule; et ce qui est remarquable, c'est que plusieurs obtenaient des guérisons et ensuite leur conversion à la foi catholique. J'ai vu de mes yeux, dit l'historien Ramberg, des Luthériens dont la prière fut exaucée sur-le-champ par la Vierge Marie. Or, si elle ne peut rien refuser aux ennemis mêmes de son Fils et aux âmes rebelles à la sainte Eglise notre Mère, qui pourra douter de sa libéralité envers ses bien-aimés enfants et

dis, se noverat pro salute suî et omnium concepturam, et saluti omnium fidelium parituram et nutrituram; constat quòd ex ipso sentiebat se esse viscerosè et maternali affectu jungendam illis humilibus supplicationibus, quæ fieri debebant æterno Patri à Filio Dei, qui scilicet omnia peccata mundi super se tulit, quasi factum à Deo peccatum. Ergò quandò consensit, sensit se per suum consensum dedicari et jungi præfatis-humilitatibus, et humilibus officiis Redemptoris. (S. Bernardin. *De consensu Virg.* Art. 1. c. 3.)

ses fidèles serviteurs ? Aussi la nomme-t-on avec vérité la mère des affligés, le refuge des plus grands pécheurs, le port de ceux qui n'ont plus d'espérance, et la médiatrice de ceux que la justice divine semble avoir rejetés pour jamais. Mais nous donnerons encore des preuves de sa bénignité, que d'ailleurs on ne peut révoquer en doute. Ses serviteurs les plus intimes ont voulu l'imiter dans la pratique de cette maxime, et il s'en est trouvé qui ont fait vœu de ne jamais rien refuser à quiconque leur ferait une demande au nom de la glorieuse vierge Marie. En quoi il est arrivé des choses remarquables. Car cette Mère, pleine d'une si douce bonté, s'est servie de cette dévotion pour faire d'un docteur très-célèbre de Paris un très-saint religieux. Ce docteur est Alexandre de Halès, dont nous raconterons l'histoire en son lieu..

La treizième maxime est une grande leçon : elle consiste à bien comprendre qu'il ne faut craindre qu'une seule chose en ce monde, c'est-à-dire de perdre Dieu. Tout le reste est supportable, ou plutôt n'est rien en comparaison de cette perte. Mais perdre Dieu, c'est le seul malheur qui n'admet point de consolation. Marie voyait son Fils sur un peu de paille dans l'étable, banni en Egypte, réduit à la dernière pauvreté, l'opprobre des hommes dans la Passion, exposé sur la croix aux blasphèmes des malfaiteurs et à la risée des méchants à l'heure même de sa douloureuse mort. Ce spectacle était bien capable de lui percer le cœur et de foudroyer la paix de son âme ; mais parce qu'elle voyait son Fils, ou vivant ou mort, son cœur en était comme consolé, et c'était assez pour elle de pouvoir dire : Au moins, voilà Dieu. Mais quand on le perd, tout est perdu, et le mal est sans remède. Ainsi en fut-il durant les trois

jours que le petit Jésus se déroba à leurs yeux en quittant leur compagnie. Doux Jésus, pourquoi nous avez-vous traités de la sorte? Votre père et moi nous vous cherchions partout, avec une douleur extrême d'avoir perdu de vue celui qui est la joie du Ciel et la lumière de nos yeux! Après la mort de Jésus, Magdelaine ne se soucie ni des Anges ni des Apôtres; elle ne sera contente dans son âme, que lorsqu'elle aura retrouvé son souverain Maître et le seul trésor de son cœur. Or, il est certain que jamais Notre-Dame ne perdit Dieu de vue, ni, autant qu'il lui fut possible, le Sauveur Jésus; et quand elle fut contrainte de perdre de vue son humanité sainte, plus que jamais elle s'attacha des yeux de la foi à sa divinité, portant ainsi le cœur de son Dieu comme enchâssé dans son cœur. Oh! que le cœur d'un Fils est bien à sa place dans le cœur d'une Mère!

La quatorzième maxime résume toutes les autres; la voici. Il ne faut rien aimer, rien estimer en ce monde ni dans l'éternité que Dieu seul, mais Dieu purement et sans mélange. Notre-Dame pratiqua cette maxime d'une manière très-excellente et presque inimitable. Où était Dieu, là était pour elle le Ciel avec ses délices; même dans la pauvreté extrême de l'étable, même dans la douleur et la confusion de la Passion, même dans l'abandon général de toutes les créatures, et dans cette mort qui eût donné mille fois la mort à son cœur, si Dieu qui l'habitait et qui en était le maître, ne lui eût pas dit de vivre; en un mot, partout où elle pouvait trouver Dieu, elle croyait avoir trouvé le paradis de son âme. En vérité, la vie de Notre-Dame est un abîme sans fond et une mer sans rivages; et l'on peut dire justement que toute sa conduite était basée sur les maximes les plus relevées de toutes les vertus et sur une théologie

digne de sa maternité. Jamais elle ne se trouvait moins seule que lorsqu'elle était seule, dit saint Ambroise ; et comment eût pu se trouver seule celle qui était toujours en la compagnie des saintes Ecritures, des Archanges et des Prophètes (1)? Dans cette solitude, elle entretenait son cœur, tantôt par de saintes méditations, où elle apprenait du Ciel les maximes de perfection qu'il fallait garder sur la terre; tantôt avec des livres de piété, car elle prenait un plaisir non pareil à lire les Ecritures et les bons livres qui parlaient bien de Dieu; tantôt elle faisait des conférences divines avec les Archanges et les Séraphins qui venaient la visiter de la part de Dieu, et lui révélaient de la divinité des mystères ineffables ; tantôt c'étaient les Prophètes qui venaient en personne saluer la fille de David ; ou bien elle ruminait leurs écrits et méditait leurs sacrés oracles. Et pouvons-nous douter que Dieu, qui se rendait visible à Adam et Eve dans le paradis terrestre, à Moïse au milieu du buisson et dans la nue, à Jacob sur la montagne, n'accordât point de temps en temps la même faveur à celle qui était plus grande que tous les prophètes? Le Père venait visiter sa fille chérie, le Fils sa tendre mère, le Saint-Esprit son épouse bien-aimée, la sainte Trinité le temple de sa gloire, le chef-d'œuvre de ses mains divines. Oh ! quelle théologie on enseignait dans ces entretiens célestes ! Quelles maximes ineffables des vertus ! Quels secrets de la vraie spiritualité ! Quelles lumières elle recevait dans son entendement, quelles flammes dans sa volonté; et de là quels colloques inimaginables à l'esprit humain ! O école de

(1) Quin etiam tùm minùs sola videbatur cùm sola esset. Nam quemadmodum sola, cui tot libri adessent, tot Archangeli, tot Prophetæ. (S. Ambros. Lib. 2. *de Virginib.*)

Dieu et des Anges, école incomparable, s'écrie Salvien! O cœur fortuné, où la sainte Trinité révèle ses plus sublimes secrets! Je ne m'étonne plus que saint Anselme et saint Bonaventure l'appellent le miroir des Saints, où l'on voit clairement, sans altération et sans diminution, les images de toutes les vertus; que saint Ambroise la nomme la règle vivante et la loi animée de la sainteté; saint Bernard, le grand livre des maximes de Dieu; saint Augustin, la maîtresse des Apôtres; un auteur grec, l'abrégé de la divinité; et que tous, selon le sentiment qui les anime, lui donnent mille et mille noms, mille et mille titres d'honneur, qui ne peuvent pleinement satisfaire leurs désirs, tant il y aurait à dire de Marie, et tant ils auraient envie de dire quelque chose de plus digne de leur amour et de ses incomparables grandeurs. Mais je sens que mon cœur m'échappe : il va céder à la sainte curiosité qui le presse. Lecteur, permettez cette saillie à mon amour : peut-être le vôtre y trouvera-t-il quelque dévotion.

CHAPITRE HUITIÈME.

De toutes les vertus de Notre-Dame, quelle est celle qui semble l'emporter sur toutes les autres et mériter la couronne? Combat des Saints et des Pères sur ce sujet.

Si ignoras te, ô pulcherrima inter mulieres, egredere, et abi post vestigia gregum... juxta tabernacula pastorum.

Si vous ne vous connaissez pas, ô vous qui êtes la plus belle entre les femmes, sortez, et suivez les traces des troupeaux... auprès des tentes des pasteurs.

(*Cant.* 1. 7.)

I. — Si vous ignorez ce que vous êtes, ô Marie, la plus pure et la plus sainte de toutes les femmes; si le voile de votre humilité vous couvre les yeux et dérobe à votre vue ce qu'il y a de plus ravissant en vous, interrogez vos serviteurs, et ils vous diront ce qu'ils pensent de vos vertus. Oserai-je bien dire ce mot? J'admire le divin stratagème de l'Esprit-Saint, qui, voulant louer toutes les excellences de son épouse bien-aimée, fit en sorte que chacun de ses serviteurs prît à tâche de faire ressortir et triompher une de ses vertus. Par cet artifice de sa charité, il les a relevées infiniment toutes, et les a rendues, pour ainsi dire, toutes supérieures l'une à l'autre : ce qui nous montre à découvert le trésor de son cœur. Je ne sais où saint

Pierre Damien a appris ce qu'il nous dit de la tigresse, qu'elle peut parcourir huit cents stades sans s'arrêter, avec une telle rapidité, que si elle continuait de la sorte, elle mesurerait en un seul jour l'espace qui sépare l'Orient de l'Occident (1). Ce n'est encore, il est vrai, que la moitié du monde; mais enfin, si elle était douée de la parole, elle pourrait nous dire en deux fois vingt-quatre heures quelle est la plus belle contrée de l'univers. Pour moi, je ne puis croire à cette assertion; mais je voudrais pouvoir parcourir en si peu de temps toutes les contrées de ce petit monde du cœur et de l'âme de la très-sainte Vierge, et découvrir quel en est le point le plus éminent, c'est-à-dire, laquelle de ses vertus est la plus souveraine et la plus ravissante, afin de l'admirer par-dessus toutes les autres, d'essayer de l'imiter, et d'adorer Dieu qui a mis en elle une telle grâce. Or, il est certain que chacun a son goût à part, et que chacun aussi a ses lumières; néanmoins, il y aura du plaisir à voir combattre les Saints pour savoir qui découvrira la plus rare perfection de Notre-Dame, et remportera ainsi la victoire. Voyons donc qui aura cet avantage parmi ceux qui ont le plus aimé la très-sainte Mère de Jésus.

Le premier qui se met sur les rangs et prend la parole est un personnage illustre. Il s'irrite de ce qu'on agite une telle question, et prétend qu'on ne la saurait résoudre. Tout est admirable dans la Vierge, dit saint Germain, patriarche de Constantinople; tout est au-dessus des forces de la nature, parce que celui qui est

(1) Tigris quoque, quæ linguâ parthicâ dicitur sagitta, uno cursu stadia octinginta transmittere; integro verò die totum mundum ab ortu ad occasum dicitur transilire. (S. Petr. Damian. Opusc. 23. *De brevi vitâ Pontific.* Cap. 2.)

tout-puissant a fait en elle de grandes choses (1). Tout est donc si héroïque, si excessif, si relevé, qu'il est aussi impossible de trouver du plus d'un côté que du moins de l'autre : ce qui se prouve théologiquement de cette manière. Toutes les vertus de l'âme de Notre-Dame furent au suprême degré, parce que toutes furent infuses, toutes héroïques, exercées de la manière la plus noble, et sans aucun empêchement, comme il convenait à la Mère de Dieu. Or ceux qui pensent que Dieu peut faire des choses infinies, permettraient-ils qu'on demandât quel infini est le plus grand de tous les infinis, puisqu'il faut nécessairement qu'ils soient tous d'une égalité parfaite, tous de même étendue infinie. Comment donc, conclut ce savant Patriarche, demander quelle vertu fut la plus parfaite en Marie?

Mais saint Augustin n'est pas de son avis. Il prend ouvertement un parti et se déclare pour la *Foi;* pour cette foi vive, cette foi courageuse qui pénètre jusque dans le cœur de Dieu, et dans le fond de l'abîme de ses secrets. La maternité divine, dit ce saint docteur, est sans contredit le plus glorieux privilége de la Vierge Marie, car il n'est pas imaginable que l'on puisse trouver une dignité plus haute que celle de Mère de Dieu; cependant la foi de son âme est encore plus relevée que la fécondité de son corps virginal; il faut donc conclure que la foi est le plus riche joyau du trésor de ses vertus. Entendons les propres termes de saint Augustin : Marie a été plus heureuse en recevant la foi de Jésus-Christ, qu'en concevant la chair de Jésus-Christ, et la maternité selon la chair n'aurait servi de rien à Marie, si elle

(1) Omnia tua sunt admirabilia, ô Deipara; omnia supra naturam, omnia ingentia et aliorum vires superantia. (S. GERMAN. Patriarch. *De zonâ B. V.*)

n'eût porté plus heureusement le Fils de Dieu dans son cœur, qu'elle ne le porta dans son sein (1). Voilà qui est bien précis; et que peut-on dire après des paroles aussi claires? Quand Augustin, la langue de l'Eglise, selon saint Pierre Damien, l'oracle de l'Afrique, l'aigle des esprits, a parlé, qui osera ouvrir la bouche, ou après lui, ou contre lui? surtout quand son témoignage est appuyé de celui du Sauveur lui-même. Vous dites que ma Mère est bienheureuse, dit Jésus, je l'avoue; *mais plus heureux encore est celui qui entend la parole de Dieu avec foi, et qui la met en pratique* (2). Or qui entendit jamais la parole de Dieu avec une foi plus vive, et la mit plus fidèlement en pratique que la Mère de Jésus-Christ? Donc, vive la Foi! Marie est à jamais heureuse, parce qu'elle a cru : *O Femme, que votre foi est grande; allez, et qu'il soit fait ainsi que vous le voulez;* car en vérité *rien n'est impossible à l'âme qui croit* (3).

II. Mais que répondrons-nous au docteur des nations? *Eussé-je une foi capable de transporter les montagnes*, dit le grand Apôtre, *si je n'ai point la* CHARITÉ, *je ne suis rien* (4); car *il y a maintenant trois vertus qui demeurent* dans les âmes des justes : *la foi, l'espérance*

(1) Beatior ergò Maria percipiendo fidem Christi, quàm concipiendo carnem Christi... Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi feliciùs Christum corde quàm carne gestasset. (S. AUGUST. Lib. *De sanctâ Virgin.* Cap. 3.)

(2) Quinimò, beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. (LUC. 11. 28.)

(3) O mulier, magna est fides tua; fiat tibi sicut vis. (MATTH. 15. 28.) Omnia possibilia sunt credenti. (MARC. 9. 22.)

(4) Et si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum. (1 *Cor.* 13. 2.)

et la charité; mais la charité est la plus excellente des trois (1). La charité, dit l'Ange de l'école, est la reine des vertus (2); mais la reine des vertus est la plus grande des vertus : donc il faut donner la palme à l'amour divin de Notre-Dame, qui est presque infini. Le Saint-Esprit avait allumé dans son cœur une flamme si excessive, que ce fut un miracle continuel qu'elle ne mourût point, tant le feu de l'amour divin qui brûlait son âme était dévorant! Vous jugerez de sa vie par sa mort, et vous vous souviendrez qu'elle mourut d'une extrême, mais très-douce violence, et par un assaut d'amour qui fit éclater son cœur. Le torrent des douceurs de Dieu inonda son âme, dit Denys le Chartreux, et elle fut saisie d'un tel excès de dilection divine, que sa sainte âme se sépara de son corps (3). O heureuse salamandre, qui ne vit que dans le feu! O heureux phénix, qui ne meurt que dans les flammes embaumées de la charité! O Reine des Séraphins, mille fois heureuse, qui ne respirez que les ardeurs immortelles d'une charité toute divine et toute déifiante! L'amour divin, dit Sophrone, l'avait embrasée tout entière; la grâce de l'Esprit-Saint l'avait toute remplie; les consolations divines l'avaient enivrée (4); et toute son âme était tellement abîmée

(1) Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc : major autem horum est charitas. (1 *Cor.* 13. 13.)

(2) Et ideò charitas est excellentior fide et spe, et per consequens, omnibus aliis virtutibus. (S. Thom. 2. 2. Quæst. 23. art. 6.)

(3) Ad intuitum dilecti Filii cum incomparabili aspiravit ardore; divinarum quoque rerum contemplationi erat profundissimè tunc intenta. Ergò præ spiritualis suavitatis affluentissimâ experientiâ, ac ferventissimâ dilectione separabatur sine pœnâ à corpore. (Dionys. Carthus. Lib. 4. *De Laudib. Virg.* Art. 3. — Citat Barrad. *Commentar. in Evang.* Tom. 1. lib. 6. cap. 11. n. 12.)

(4) Quam totam repleverat Spiritûs sancti gratia, quam totam incanduerat divinus amor, ita ut in eâ nihil esset mundanus quod vio-

dans un océan profond de douceurs célestes, que l'on peut dire que, quand Jésus-Christ était renfermé dans son flanc virginal, il était véritablement dans un ciel empyrée, c'est-à-dire tout de feu. J'aime d'amour saint Bernard, quand il dit que Notre-Dame ayant porté pendant neuf mois entiers dans ses chastes entrailles le Dieu qui est charité, elle n'avait plus, à proprement parler, ni cœur, ni entrailles; mais que l'amour sacré était devenu son cœur et sa vie, et que vivre et aimer n'était en elle qu'une même chose (1). Saint Paul et Denys le Chartreux ont donc gain de cause; et puisque la charité est l'âme des vertus et le dernier point de la perfection créée, il faut avouer que l'amour divin triomphe dans le cœur de Notre-Dame de toutes les autres vertus qui ne sont que ses dames d'honneur et ses humbles servantes. Cette conclusion ressort bien davantage quand on comprend ce soupir de saint Grégoire de Nysse : L'amour est une flèche; ô heureuse flèche qui a si heureusement transpercé le cœur de la très-sainte Vierge, qu'elle y a amené le divin archer, et y a enchâssé le Verbe éternel (2)! Quel coup! quelle blessure d'amour! La présence seule du Fils de Dieu peut guérir cette plaie savoureuse; lui seul peut en être le médecin.

Saint Basile récuse cette décision. Quoi, dit-il, ne sait-on pas que la *virginité* est au-dessus de toute appréciation, et qu'il n'y a rien d'égal à cette vertu sur la terre, surtout quand on la considère dans la Vierge qui est

aret affectus, sed ardor continuus, et ebrietas perfusi amoris. (Sophron. Serm. *de Assumpt.*)

(1) Dubitare quis potest omninò in affectum charitatis transiisse Mariæ viscera, in quibus ipsa quæ ex Deo est charitas novem mensibus corporaliter requievit. (S. Bernard. Serm. 1. *de Assumpt.* n. 2.)

(2) Qui telum autem jaculatur est dilectio, seu charitas..... ut cum sagittâ simul adducat sagittarium. (S. Greg. Nyss. *in Cant.* Homil. 4.)

Mère de Jésus-Christ? *Tout le prix de l'or*, dit le sage, *n'est rien au prix d'une âme chaste* et virginale (1). Rien n'est comparable à la virginité, parce qu'il n'y a rien qui nous rende aussi semblable à l'incorruptibilité de la nature divine (2). La virginité approche tellement l'âme de Dieu, qu'elle l'identifie avec Dieu, et que Dieu et l'âme ne sont plus qu'un même esprit (3). Ne faut-il donc pas que la vertu qui déifie Notre-Dame, si l'on peut parler de la sorte, soit la plus relevée de toutes ses vertus? Dites à Marie, que pour obtenir la maternité divine, il faut renoncer à la virginité; elle répondra sans hésiter, disent les saints, qu'elle sacrifie la maternité à la virginité, tant elle aime tendrement cette pureté virginale. Ne concluerons-nous donc pas nécessairement qu'elle aimait mieux la virginité que tout le reste? Or qui sait mieux qu'elle ce qu'il y avait de plus éminent en elle, et ce qu'il y faut le plus estimer? *Êtes-vous entré dans les trésors de la neige*, dit Dieu à Job (4)? On dit que le rayon du soleil engendre dans la blancheur de la neige un petit vermisseau, les délices et le trésor de la nature. Le Sauveur Jésus s'est nommé ver de terre; *Je ne suis pas un homme, je suis un ver; l'opprobre des hommes et le mépris du peuple* (5). Ce ver précieux est né dans la neige de la virginité de Notre-Dame à la faveur d'un rayon du Saint-Esprit. Or, puis-

(1) Omnis autem ponderatio non est digna continentis animæ. (*Eccli.* 26. 20.)

(2) Magnum enim quiddam est reverâ virginitas, incorruptibili Deo, ut in summâ dicam, similem efficiens hominem. (S. Basil.. Lib. *De verâ Virg.* n. 2.)

(3) Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. (1 *Cor.* 6. 17.)

(4) Numquid ingressus es thesauros nivis. (Job. 38. 22.)

(5) Ego sum vermis et non homo : opprobrium hominum et abjectio plebis. (*Ps.* 21. 7.)

que c'est là qu'il fait sa demeure, et qu'il faut, selon saint Thomas, que le lieu réponde à la dignité de celui qui l'habite, et par conséquent à la dignité d'un Dieu (1); ne doit-on pas conclure que ce trône surpasse celui de Salomon, *et que jamais il ne s'est rencontré un chef-d'œuvre semblable dans tous les royaumes du monde* (2)? La virginité est donc la vertu sans égale, et le soleil qui n'a point de second dans le ciel. Je maintiens donc, dit saint Basile, que l'honneur est à la virginité, et qu'elle remporte le prix. De toutes les couleurs, la blanche est la plus belle; de toutes les pierreries, le diamant est le plus précieux; tous les oiseaux le cèdent à la blanche colombe, dont le Saint-Esprit a emprunté la forme pour se manifester aux hommes.

III. — Clément d'Alexandrie prend la parole. Il veut absolument que l'*Obéissance* ait la palme et mérite la couronne. Celui qui obéit à Dieu, dit ce docteur, devient en quelque sorte un Dieu sur la terre, comme le maître auquel il obéit; car Dieu fait la volonté de ceux qui font la sienne; et quand Josué veut que le soleil s'arrête au milieu de sa course, Dieu le veut, et obéit à l'homme qui lui est soumis. Cette pensée revient à celle de saint Bernard : Ne pouvoir plus vouloir que ce que Dieu veut, c'est déjà être ce que Dieu est, c'est-à-dire bienheureux (3). Que l'on me dise maintenant s'il y eut jamais sur la terre une obéissance aussi accomplie

(1) Locus debet esse proportionatus locato. (S. THOM. P. 3. Quæst. 57. art. 1.)
(2) Non est factum tale opus in universis regnis. (3 *Reg*. 10. 20.)
(3) Non posse velle nisi quod Deus vult, hoc est jam esse quod Deus est. (S. BERNARD. vel GUIGO CARTHUS. *Epist. ad fratr. de Monte Dei.* Lib. 2. n. 15.)

que celle de la très-sainte Reine des Anges; si jamais il y eut un cœur aussi absolument selon le cœur de Dieu que le sien. Par le seul acte d'obéissance qu'elle fit en disant ces mots : *Qu'il me soit fait selon votre parole,* elle acquit un mérite presque infini, et attira dans son chaste sein le Verbe éternel. Peut-on atteindre à un plus haut degré de sainteté et de puissance que d'exercer un tel pouvoir sur Dieu même? L'homme saintement violent, dit saint Jean Climaque, attire Dieu à lui; et comment? En obéissant. C'est aussi ce que dit l'abbé Abraham dans Cassien; et il ajoute qu'Abraham en obéissant au commandement de sacrifier son fils Isaac, fit une sorte de violence au Père éternel, et arracha de son sein son Fils unique, qui fut le descendant de ses descendants, et par conséquent son Fils. Et ne peut-on pas croire que ce fut en récompense de cette obéissance que Dieu voulut mettre dans le sein de ce père des croyants, comme dans un paradis anticipé, tous les saints qui moururent avant que le ciel fût ouvert aux âmes des justes? Mais si l'obéissance d'Abraham lui a si justement acquis cette gloire, que dirons-nous de l'obéissance de l'ineffable Mère de Dieu; et de quelles faveurs ne dût-elle pas être la source, pour elle et pour nous? Quant à moi, dit ici pieusement l'abbé Guéric, je ne puis croire que ce fut un plus grand bonheur d'être dans le sein d'Abraham que d'être dans le sein de Marie, puisque le Fils de Dieu a voulu lui-même y faire si longtemps sa demeure (1). En un mot, Dieu obéit à celle qui ne sait que dire : *Qu'il me soit fait selon votre parole;* et le maître des Anges se fait le sujet

(1) Nullatenùs autem credideris majoris esse felicitatis et gloriæ habitare in sinu Abrahæ, quàm in sinu Mariæ; cùm thronum suum in eâ posuerit Rex gloriæ. (GUARRIC. Abbas. Serm. 1. *in Assumpt. B. M.*)

d'une humble Vierge qui se dit sa servante, au moment où elle va devenir sa mère. Quelle vertu pourrons-nous donc comparer à l'obéissance ?

Mais saint Jean Chrysostôme veut que l'on envisage la question sous un autre point de vue. La vertu la plus noble, dit-il, est celle qui fait pratiquer excellemment toutes les autres vertus ; or, ce privilége appartient à la *Force* et à la constance. La bienheureuse Vierge, dit ce grand Docteur, exerça un tel empire sur toutes ses passions, et régla avec tant de mesure toutes ses actions, qu'elle surpassa en ce point les forces de la nature ; ce qui lui mérita de porter le Verbe fait chair dans son sein. Lorsque son divin Fils mourut sur le Calvaire, quelle force d'âme ne déploya-t-elle pas pour ne point mourir avec lui ! Elle fit plus, elle se conforma tellement à toutes les volontés du Père éternel, qu'elle oublia tous les mouvements et tous les intérêts de son *cœur maternel*. Chose étrange, et au-dessus de tout étonnement, s'écrie saint Ambroise, Marie se tenait debout ; mère, elle voyait de ses yeux le supplice de son fils unique ; je lis qu'elle se tenait debout, et je ne lis pas qu'elle versât une seule larme (1). Elle assiste à la mort de Jésus, et puisque le Ciel ne le veut pas, elle ne pleure pas. Quel empire ne dut-elle pas exercer sur son âme pour ne pas répandre un torrent de larmes, quand toute la nature semblait lui en donner l'exemple par son deuil et par sa douleur ! *Qui trouvera une femme forte ?* Mon Dieu, voici non-seulement une femme, mais une mère si forte, que tout le Ciel en est ravi. Le Fils, pour ne point perdre l'obéissance, perd

(1) Stabat et sancta Maria juxta crucem Filii, et spectabat Virgo sui unigeniti passionem. Stantem illam lego, flentem non lego. (S. AMBROS. *Orat. in obit. Valent.*)

la vie, et l'offre à son Père en sacrifice; la mère, pour conserver l'obéissance, conserve la vie qu'elle immole ainsi à Dieu sur l'autel de l'obéissance. Car elle se montra plus forte en supportant la vie qu'en succombant à la mort; puisqu'une telle vie lui dut paraître plus pénible que la mort. Aussi Dieu, qui ne peut s'étonner de rien, semble s'étonner de tant de constance. *Que verrez-vous dans la Sulamite, que des chœurs de musique et des bataillons de gens en armes* (1)? Elle livre à ses affections maternelles et à ses propres intérêts des combats étranges. Elle voit le larron entrer dans le ciel le même jour que son Fils Jésus, et elle s'en voit éloignée pour des années qui lui semblent des siècles. En attendant, elle combat si glorieusement, qu'elle abat à ses pieds tous ses intérêts, et ne fait que chanter et adorer les ordres de l'éternelle Providence. Que c'est bien d'elle que l'on peut dire : *A sa parole, le vent s'est tu; d'une seule pensée elle a apaisé l'abîme* des eaux, qui se soulevant, voulaient exciter une furieuse tempête (2). Son Fils est mort; un torrent de larmes allait s'échapper de ses yeux maternels, mille sanglots allaient opprimer son cœur; cependant, la voilà ferme comme un rocher, avec une âme invincible, tellement que l'Eglise l'appelle plus que martyre. Voyez, dit saint Jean Chrysostôme, en parlant du jeune Isaac, voyez un martyr qui n'a pas enduré les supplices des martyrs; voyez un mort auquel on n'a point arraché la vie; voyez un martyr vivant (3). La force d'âme fut donc le principe de l'obéissance et de

(1) Quid videbis in Sulamite, nisi choros castrorum. (*Cant.* 7. 1.)

(2) In sermone ejus siluit ventus, et in cogitatione suâ placavit abyssum. (*Eccli.* 43. 25.)

(3) Videre erat Isaac martyrem vivum et non vivum, mortuum et

toutes les vertus de Marie; sa force est donc supérieure à toutes ses vertus.

IV. — L'abbé Rupert n'est pas éloigné du sentiment de la bouche d'or de l'Eglise; mais il prétend que la véritable pierre de touche de la force d'âme est la *Patience. C'est dans la patience que vous posséderez vos âmes*, a dit celui qui est la vérité éternelle (1). Il ne dit pas dans la charité, dans la virginité; mais dans la patience : c'est par cette vertu que vous exercerez un empire absolu sur tous les mouvements de votre âme. De toutes les vertus, il n'en est pas, selon saint Jacques, qui donne plus de poli et de perfection aux autres, que la solidité de la patience : *l'œuvre de la patience est parfaite* (2). C'est donc dans la patience que l'on doit trouver le point le plus élevé du mérite de Notre-Dame. Notre-Seigneur Jésus-Christ ne montra jamais mieux le trésor de son amour pour les hommes que dans la souffrance d'une mort rigoureuse; de même sa très-sainte Mère ne nous fit jamais mieux connaître le pur état de son cœur que par les souffrances de sa compassion. Aussi, parmi les Pères, les uns la nomment-ils martyre, les autres Reine des martyrs, et d'autres affirment que sa vie ne fut qu'un perpétuel martyre. Toutes les épines qui ont cruellement percé le chef du Fils, dit le docte abbé Rupert à l'appui de son senti-

non mortuum. Nam quod ad patris propositum attinet, mortuus est : quod autem ad Dei benignitatem, non est mortuus; siquidem Domini figura et imago fuit. (S. JOAN. CHRYSOST. Tom. 1. homil. LXXV. *De beato Abraham.*)

(1) In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras. (LUC. 21. 19.)

(2) Patientia opus perfectum habet. (JAC. 1. 4.)

ment, ont aussi percé le cœur de la Mère (1). On peut en dire autant des coups de fouet et de tous les autres supplices qu'endura le Sauveur ; car tout ce que Jésus souffrit en son corps, Marie le souffrit en son âme ; et c'est pour cette raison que son martyre est appelé compassion. Le feu qui la brûlait intérieurement, pour me servir des expressions de saint Léon, était plus ardent que toutes les flammes qui eussent pu la consumer extérieurement (2). Je le demande, quels trésors de patience ne fallut-il pas à la très-sainte Mère de Dieu pour endurer avec ce calme et cette résignation de tels supplices. La douleur de la bienheureuse Vierge fut si grande, dit saint Bernardin de Sienne, que si on pouvait la partager entre toutes les créatures capables de souffrance, toutes mourraient à l'instant même (3). Ces paroles sont un transport de ce grand saint ; mais au moins est-il certain que la patience de la Mère de Jésus fut portée au plus haut degré, et qu'il est difficile de trouver en elle une vertu plus admirable, et pour le dire, plus miraculeuse. C'est donc à la patience que l'on doit accorder la palme et la couronne.

(1) Quæcumque hujusmodi spinæ laceraverunt me, ipsæ et amicam meam laceraverunt... Ubi ego spinis compungebar, imò et clavis configebar, tu præsens patiebaris, mente convulnerata. (Ruppert. *in Cantic.* Lib. 1. c. 2. *super Lilium inter spinas.*)

(2) Superari charitatis Christi flamma non potuit, et segnior fuit ignis qui foris ussit, quàm qui intùs accendit. (S. Leo. Serm. *in Nativ. S. Laurent. Mart.*)

(3) Tantus fuit dolor Virginis in morte Christi, sicut ei prædixerat Simeon, quandò ait : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius*, quòd si in omnes creaturas quæ pati possunt divideretur, omnes subitò interirent. Hic tamen dolor, virtute illius spiritûs qui supervenit in eam, in Virginis animâ claudebatur, quòd nulli sensitivæ parti corporis, ne antè debitum tempus moreretur, permittebatur effundi. (S. Bernardin. *de Exalt. B. V. in gloria.* Art. 2. c. 2.)

Mais ici saint Thomas nous adresse un reproche et nous fait une objection. Quoi ! traiter des vertus, et oublier la plus éminente des vertus morales, la *Religion* et la dévotion ! Marie n'est-elle pas cet encensoir d'or qui envoie sans cesse l'odeur de ses parfums devant le trône de Dieu, et qui embaume le ciel de sa dévotion ? Qui dira ses extases, son union intime avec son Dieu, les vives lumières de son entendement, les ardeurs séraphiques de sa volonté ? Son cœur était l'autel des holocaustes, où sans cesse elle offrait les pures hosties de sa soumission et de son dévouement absolu ; sa volonté était la lampe d'or où brûlait le feu éternel de ses affections. Elle priait assidument pour l'Eglise, dit Denys le Chartreux, même pendant son sommeil, et avec des actes de dévotion transcendante, qui arrivaient au plus haut terme de la perfection (1). Aussi apprenons-nous du même auteur, qu'à l'âge de douze ou de quatorze ans, on lui confia le gouvernement d'un certain nombre de jeunes vierges retirées comme elle dans le temple, afin qu'elle imprimât dans ces cœurs tendres et innocents tous les traits de la parfaite dévotion dont elle était une vivante image (2). Je ne me

(1) Vigilantissimâ mente Deo vacavit, pro Ecclesiâ oravit, actibusque virtutum in termino excellentiæ perfectissimis jugiter fuit intenta. Denique in somno corporali cor ejus pervigil fuit, et ex assiduâ assuefactione perfectâ insistendi divinis, ex ardentissimâ et exercitatissimâ charitate, ex splendidissimâ et exuberantissimâ sapientiâ sibi infusâ et contemplatione in vigiliis, penè aut prorsùs continuè, etiam tempore somni, vigili corde fuit Deo conjuncta, et pro commissâ sibi Ecclesiâ vigilare non cessat. (Dionys. Carthus. *sup. Ego dormio, et cor meum vigilat.* Cant. 5. 2. *Explanat. de sponsâ singulari.*)

(2) Quotidiè quoque, seu tempore opportuno, edocuit felicissimum illud collegium centum viginti virginum, ejus obsequio atque regimini deputatum. (Dionys. Carthus. 1. Sentent. dist. 16. quæst. 2. *It. de laudib. excellentiss. Virg. Mar.*)

sens point assez de forces pour développer ces pensées, et pour dérouler tous les replis de.ces dévotions cachées dans son cœur. Réunissez toute la dévotion des Anges et des Saints, toute celle des justes de la terre; ajoutez, si vous le désirez, celle des âmes du purgatoire, qui est très-épurée, et vous n'arriverez pas à celle de la Reine des Séraphins. Les Anges ont des vertus inamissibles, mais non méritoires; les hommes ont des vertus méritoires, mais non inamissibles; Marie eut les unes et les autres, et en un degré plus relevé que tous les hommes et que tous les Anges (1). Ce mélange de toutes les vertus me rappelle la parfaite composition du parfum que la sainte Ecriture appelle *thymiama. Il était très-pur, mêlé avec soin, et très-digne d'être offert au Seigneur* (2). Contemplez la Reine du ciel pendant sa prière. Quoi de plus ravissant que de voir ses yeux collés au ciel, et la modestie virginale de son visage angélique qui décèlent le brasier de son cœur! Quoi de plus touchant que d'entendre ses élans, ses soupirs, ses oraisons jaculatoires, qui mille et mille fois, en mille et mille endroits, de mille et mille sortes, percent le cœur amoureux du Dieu éternel! Rien ne peut donc être comparé à ces actes plus que séraphiques qui excitent si justement notre admiration et nos transports. Ainsi, le Docteur angélique conclut en faveur de la dévotion de Marie.

(1) Angeli habent virtutes inamissibiles, sed non meritorias præmii essentialis. Viatores homines sancti habent virtutes meritorias, sed amissibiles. Beata autem Maria habuit cum Angelis virtutes inamissibiles; cum sanctis viatoribus, meritorias; et sic etiam excellentiùs cunctis habuit. (S. Anton. P. 4. tit. 15. c. 17. § 4.)

(2) Thymiama... mixtum diligenter et purum, et sanctificatione dignissimum. (*Ex.* 30. 35.)

V. — On le voit, la question offre des difficultés. Comment en effet trouver la vertu la plus éminente en celle où tout est souverainement grand? *Votre cou est semblable à un collier de perles* (1). Lorsque le cou de la colombe est frappé d'un vif rayon du soleil, vous y voyez toutes les couleurs; la dernière que vous regardez est toujours la plus belle, ou pour mieux dire, chacune est la plus attrayante. Marie est encore appelée l'arc-en-ciel de la gloire; il n'est rien de si admirable que cet arc à mille gouttes colorées en pierreries. Voyez cette perle; n'est-ce pas la plus belle? Voyez ce diamant; n'est-il pas le plus brillant? Voyez ce saphir; que vous en semble? N'emporte-t-il pas le prix? Que dites-vous de cet escarboucle, de cette émeraude, de ce petit rubis qui darde des rayons rouges plus vifs que ceux du soleil? Tout n'y est-il pas plus beau que tout? A parler nettement, il me semble que cela se vérifie en la personne de la vierge Marie, que le Saint-Esprit appelle *une Reine revêtue d'un manteau enrichi d'or, et parée d'ornements de diverses couleurs* (2). Nous voilà donc dans un délicieux labyrinthe d'où il nous sera difficile de sortir. Cependant, il me semble que saint Bernard vient à notre secours. Je le veux, dit ce grand serviteur de Marie, dans la Reine du ciel tout est grand, tout est d'une souveraine et excellente perfection; mais on nous permettra, à nous autres mortels, de donner la préférence à la *Miséricorde* sur tout le reste. Quoi de plus doux que la bonté à ceux qui sont dans l'indigence et dans le mal-

(1) Collum tuum sicut monilia. (*Cant.* I. 9.)

(2) Astitit Regina...... in vestitu deaurato circumdata varietate. (*Ps.* 44. 10.) Circumamicta varietatibus. (*Ibid.* 15.)

heur (1)? Rien ne nous vient du ciel et des trésors de Dieu sans passer par ses mains libérales (2). Dieu lui a confié la clef des trésors de la miséricorde ; elle en donne ce qu'elle veut, à qui elle veut, quand il lui plaît, et elle le fait avec tant de libéralité et d'excès, qu'il n'y a point de pécheur, aussi éloigné du salut qu'il puisse être, qui ne soit enfin sauvé si elle prend sa cause en main et dit un seul mot en sa faveur. Car elle est la porte du ciel, et tous ceux qui passent de la terre au bienheureux séjour, y entrent par ses prières et par les mérites de son divin Fils ; en sorte que l'on peut dire avec vérité qu'elle est la mère de tout bien, et que tous les biens nous viennent avec elle (3). Enfin, rien ne brille avec plus d'éclat et ne répand de plus douces influences sur nos âmes que sa compassion et sa clémence ; et sa miséricorde, comme celle de Dieu même, *est au-dessus de toutes ses œuvres* (4). On me reprochera, je le vois bien, que c'est aimer pour nos propres intérêts. Je le confesse ingénument ; mais n'est-il pas raisonnable que nous estimions davantage, et que nous exaltions de tout notre pouvoir ce qu'il y a de plus divin en notre Mère, et ce qui nous remplit de toutes les bénédictions ?

De grâce, reprend saint Bonaventure, que nous ser-

(1) Sed misericordia miseris sapit dulciùs. (S. BERNARD. SERM. 4. *de Assumpt.* n. 8.)

(2) Nulla gratia venit de cœlo ad terram, nisi transeat per manus Mariæ. (S. BERNARDIN. Serm. 3. *de Nom. B. V.* a. 3. c. 2. citans Hieron. et Bernard.)

(3) Omnis qui de terrâ intravit in cœlum, ut sancti omnes, per ipsam, ut portam, seu medium intravit. Et ideò felix cœli porta, quia omnes importat in cœlum, per benedictum fructum Filium suum. (S. ANTON. P. 4. tit. 15. c. 20. § 12.)

(4) Miserationes ejus super omnia opera ejus. (*Ps.* 144. 9.)

virait que Notre-Dame fût douce et bonne et toute pleine de charité, si tant de qualités se bornaient à une bonne volonté stérile et impuissante? Rien, à mon avis, ne relève autant les grandeurs de la Reine du ciel et de la terre, que la grandeur de sa *puissance*, parce que rien ne la rend plus semblable au Dieu tout-puissant. Le Seigneur tout-puissant est avec vous, ô Marie, et vous êtes toute-puissante par lui, auprès de lui, dans le ciel et sur la terre, et vous pouvez dire : *Ma puissance est établie dans Jérusalem* (1). Je montre ma puissance dans la Jérusalem céleste; et triomphante, dans la Jérusalem terrestre; et militante, dans la Jérusalem souffrante et purifiante. Il n'est aucun lieu où ne puisse atteindre le pouvoir sans bornes que Dieu m'a communiqué par sa pure grâce. Par Marie, l'enfer perd ses victimes (2) : elle a empêché une multitude innombrable de pécheurs d'y tomber, et elle en a délivré un grand nombre d'autres qui avaient déjà un pied dans l'abîme. Au nom de Marie, les puissances infernales frémissent, et l'on voit trembler ces esprits méchants, autrefois audacieux contre Dieu même. Voulez-vous connaître son pouvoir dans le purgatoire? On croit pieusement que le jour de son Assomption glorieuse, elle délivra, sans aucune exception, toutes les âmes qui y étaient détenues (3.) Elle n'en fait pas moins que

(1) Ecce Maria, quantus Dominus est, *quàm potentissimus Dominus* est qui tecum est. Et quia Dominus potentissimus potentissimè tecum est, ideò et tu es potentissima secum, potentissima es per ipsum, potentissima apud ipsum, ita ut verè dicere possis illud Ecclesiastici : In Jerusalem potestas mea. Jerusalem signat Ecclesiam triumphantem in cœlis, signat etiam Ecclesiam militantem in terris. (S. Bonav. *in Spec. B. M. V.* Lect. 8.)

(2) Per te... infernus evacuatus est. (S. Bernard. Serm. 4. *in Assumpt.* n. 9.)

(3) Gerson. *super Magnificat.*

cela, et elle ne le fait pas à deux fois; mais en un instant elle rend le purgatoire désert, et mène toutes les âmes en triomphe, passant ainsi par-dessus les lois ordinaires, et usant du pouvoir que Dieu lui a communiqué sans réserve. Que dirons-nous de son pouvoir sur la terre, où elle a fait, où elle fait encore et fera toujours tant de miracles? Le nombre en est si grand et si étonnant, que j'oserais presque appliquer aux prodiges de la Mère ce que le disciple bien-aimé dit des œuvres du Fils : *Si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en écrirait* (1). Mais disons et reconnaissons au moins que tout le monde est un grand livre plein de ses merveilles et des bienfaisants effets de sa puissance. Si maintenant nous élevons les yeux jusqu'au Ciel, nous le verrons rempli de ses serviteurs, nous entendrons tous les élus l'appeler la porte du Ciel, la fenêtre du Ciel, l'échelle mystérieuse qui les a conduits au Ciel. Les Anges nous diront que c'est elle qui a repeuplé leurs rangs et réparé les pertes que la rébellion avait causées parmi eux (2). Oh! vive mille fois, et encore un million de fois cette amoureuse puissance de la Vierge, qui couvre la terre de ses faveurs et remplit le Ciel d'hommes célestes qui vont prendre place parmi les Archanges et les Séraphins! Voilà ce qu'il faut admirer en Marie, et de quoi il faut adorer le Dieu éternel. Et si l'intérêt peut servir d'aiguillon à l'amour divin, quel juste sujet n'ont pas les hommes d'aimer chèrement la puissance de leur

(1) Quæ si scribantur singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos, qui scribendi sunt, libros. (JOAN. 21. 25.)

(2) Per te enim cœlum repletum est, infernus evacuatus est, instauratæ ruinæ cœlestis Jerusalem, expectantibus miseris vita perdita data. (S. BERNARD. *ut supr.*)

Mère, et de la préférer à toutes ses autres perfections?

VI. — Mais pardon, ô grande Reine; pardon, si je m'adresse à vos serviteurs pour apprendre d'eux la plus admirable de vos vertus. Ne devais-je pas vous le demander à vous-même, qui le savez mieux que tous, et qui seule pouvez nous révéler ce secret? Je crois donc que ce que Dieu a le plus aimé en vous, est sans contredit ce qu'il y a de plus élevé en vous; je crois encore que ce que Dieu a préféré en vous, vous l'avez préféré vous-même. Or, je vois que, lorsqu'il s'agit de dire laquelle de vos perfections a eu plus d'attraits aux yeux de Dieu et plus de pouvoir sur son cœur, vous ne nommez ni la virginité, ni la charité, ni toutes les autres vertus, quelle que soit leur excellence, mais uniquement l'*Humilité*. Et la raison en est évidente. Car la maternité divine est assurément la source de toutes vos grandeurs; or, quelle vertu a attiré sur vous cette bénédiction ineffable? L'humilité (1). N'est-il donc pas juste de conclure que ce qu'il y a de plus précieux en vous, ce qui emporte le prix sur tout le reste, c'est l'incomparable, l'incompréhensible humilité de votre âme? Le grand Ildephonse avait bien compris ce mystère. Jésus-Christ humble, nous dit-il, a choisi une humble vierge pour mère. La vertu qui mène en triomphe la Vierge immaculée, celle qui lui donne une place au-dessus de tous les Séraphins, et la fait asseoir auprès de Dieu même, c'est sa profonde humilité (2).

(1) Tu, Domina, virginitate tuâ et humilitate tuâ de cœlo eduxisti Filium Dei. (S. BERNARD. Serm. 4. *in Salve, Regina.*)

(2) Ideò Christus humilis ad humilem Virginem venit, quam elegit; ut de tàm profundâ humilitate triumphum erigeret salutis, et exaltaret eam, ut cantavimus, etiam super choros Angelicos. (S. ILDEPHONS. Serm. 3. *de Assumpt.*)

Otez la perfection de son humilité, et laissez-lui toutes les autres vertus, elle n'est plus digne d'être choisie pour être la Mère du grand Dieu. Car elle a plu à cause de sa virginité, mais elle a conçu à cause de son humilité (1). Toutes ses autres perfections sont sublimes et d'un grand prix, je l'avoue; mais il n'appartenait qu'à la profondeur de son humilité de l'élever au plus haut point de grandeur où puisse arriver une pure créature, et de lui donner Dieu pour Fils.

Depuis qu'il est des hommes sur la terre, il ne s'est jamais rencontré une âme qui descendît aussi avant dans l'abîme de l'humilité, qui savourât plus délicieusement le néant de la créature, et s'annihilât plus totalement devant Dieu que la vierge Marie (2). Et parce qu'elle a été à ses yeux la plus petite et la plus humble, elle est maintenant la plus élevée et la plus semblable à Dieu (3). Mais dites-nous-le vous-même, ô Vierge fortunée, car nous désirons l'entendre de votre bouche; dites-nous la vertu la plus éminente dont le Ciel a enrichi votre très-sainte âme, afin que nous puissions en louer Dieu de meilleur cœur, admirer davantage cette vertu, et l'imiter avec de plus savoureux efforts de toutes les puissances de nos âmes.

(1) Et si placuit ex virginitate, tamen ex humilitate concepit. (S. Bernard. Serm. 1. *in Missus est.* n. 5.)

(2) Sicut nulla, post Filium Dei, creatura tantùm ascendit in gratiæ dignitatem, sic nec tantùm descendit in abyssum humilitatis profundæ. Nec insuper alicui puræ creaturæ in hoc sæculo est datum tantùm gustare nihilum creaturæ, nec tantùm se humiliare et annihilare sub volito Majestatis divinæ, sicut ipsi Virgini benedictæ. (S. Bernardin. Serm. *de Concept. B. M. V.* Art. 3. c. 1.)

(3) Quia inter omnes Angelos et homines ipsa inventa est humillima, ideò super omnia quæ creata sunt, facta est sublimissima, omniumque pulcherrima, atque ipsi Deo super omnes simillima. (S. Birgitt. *in Serm. Angel.* C. 20.)

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, il a fait en moi de grandes choses (1). La compassion qu'il a eue de ma petitesse, qui est extrême, a touché son cœur divin et l'a porté à me faire du bien. Il a vu ma bassesse et mon néant ; il a vu qu'il n'y avait rien au monde de si petit que moi, et il a exercé à mon égard ses grandes miséricordes, et il a fait tout ce que sa bonté a daigné faire en moi, qui étais très-indigne de telles faveurs. O amoureux abîme ! O trois et quatre fois heureuse mer de l'humilité, si puissante auprès de Dieu ! Gloire donc à l'humilité ; gloire à la Reine de l'humilité ; gloire à cette perfection divine, qui, par le centre le plus profond de la terre, monte à la cime des plus hautes montagnes du ciel, et de l'abîme de son néant, s'élance dans l'abîme du cœur du Très-Haut ! Puissions-nous, ô Reine des cœurs, être assez heureux que d'admirer cette humilité si heureuse ; puissions-nous l'imiter de si près, qu'on nous reconnaisse à cette marque pour vos bons serviteurs et pour légitimes fils d'une si bonne Mère ! Désormais, que toute notre ambition consiste en deux points : le premier, d'être toujours du nombre de vos serviteurs et de vos enfants ; le second, d'être toujours animés d'un désir insatiable de la vraie, de la solide, de la très-profonde humilité. Et puisque vous aimez tant cette vertu, ô Vierge sainte, faites en sorte que le Père, le Fils et le Saint-Esprit nous l'accordent en votre faveur. Ainsi soit-il.

(1) Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.... fecit mihi magna qui potens est. (Luc. 1. 48.)

CHAPITRE NEUVIÈME.

Ce que veulent dire les Pères en parlant de la déification de Notre-Dame et de celle des saints.

Dii estis.
Vous êtes des Dieux.
(*Ps.* 81. 6.)

I. — Le titre de ce chapitre fait frémir le cœur et le remplit d'une sainte horreur. La Divinité est essentiellement incommunicable à la créature : n'avons-nous pas à craindre, en parlant de déification, que notre piété excessive envers Notre-Dame ne nous précipite dans l'abîme de quelque impiété? L'Eglise a lancé l'anathème contre ces hérétiques qui, au rapport de saint Epiphane, voulurent persuader aux âmes simples que Notre-Dame était une déesse (1). Non, non, ne donnons point ce titre à l'auguste Marie, et ne lui attribuons point des grandeurs réservées au Roi des siècles, qui est seul *celui qui est.* L'honneur de notre Reine veut qu'on la loue avec jugement, et il n'appartient qu'à Dieu d'être Dieu (2). Lucifer eut la tentation

(1) Nonnullos in iis quæ ad sanctissimam Virginem spectant, eo amentiæ progressos, ut pro Deo nobis illam obtrudere vellent. (S. Epiphan. *Adversus Antidicomarianitas.* Hæres. 78. n. 23.)

(2) Valdè honoranda est, inquis, Mater Domini. Benè admones : Sed honor Reginæ judicium diligit. (S. Bern. Epist. 174. n. 2.)

de s'égaler au Tout-Puissant (1), non par essence, il en voyait l'impossibilité; mais ou par l'union hypostatique avec la Divinité, comme la nature humaine est unie au Verbe en Jésus-Christ, ou par une indépendance entière de Dieu, ou par un empire absolu sur les hommes et sur les Anges; et voilà qu'aussitôt il entendit de la bouche d'un autre prince céleste ce mot formidable qui le précipita au fond des enfers : *Qui est semblable à Dieu?* Pour nous, nous voulons être à la fois pieux envers Dieu et dévots à Marie. Mais malgré cette protestation, ne craignons-nous pas qu'une louange trop relevée ne cause un grand déplaisir à l'humilité de notre Reine? Oserons-nous parler de déification à celle qui ne s'est jamais appelée que la servante du Seigneur, et qui s'est toujours plu à se conserver dans l'abîme du néant, d'où il lui lui semblait mieux adorer l'immense majesté du grand Dieu? Renonçons donc à notre entreprise; arrêtons-nous, ne passons pas outre. Cependant, est-il défendu d'entendre les oracles de l'Eglise? Est-il convenable, est-il en notre pouvoir d'imposer silence à ces bouches dorées, à ces docteurs inspirés du Ciel, dont l'éloquence n'a jamais tari sur un si noble sujet? Avançons donc hardiment et pieusement; notre piété ne peut errer à la suite des plus grands hommes et des plus grands saints.

La louange la plus relevée que saint Jean l'Évangéliste donna à saint Jean-Baptiste fut celle-ci : *Il n'était pas lui-même la lumière; mais il était venu pour rendre témoignage à celui qui était la lumière* (2). Jean-

(1) Dicendum quòd Angelus, absque omni dubio, peccavit appetendo ut esset Deus. (S. THOM. P. 1. quæst. 63. art. 3.)

(2) Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine. (JOAN. 1. 8.)

Baptiste n'était pas la lumière ; mais sa vertu jetait un si vif éclat, qu'on pouvait le prendre pour la lumière même ; et il est certain qu'il ne tint qu'à lui d'être regardé comme le Messie. *Qui êtes-vous?* lui demandent les prêtres et les lévites envoyés par les Juifs de Jérusalem. Et ils attendent sa réponse pour l'adorer. Quelle grandeur de n'être qu'un simple mortel, et de pouvoir passer pour un Dieu! Il faut, pour ôter toute équivoque, que l'humble précurseur proteste qu'il n'est point le Messie : *Mais il confessa, et il ne le nia point, il confessa qu'il n'était point le Christ* (1). Il faut que le disciple bien-aimé confirme ce témoignage : Ce n'est pas lui, non, ce n'est pas lui qui est la lumière du monde. Mais si la chose eût été au pouvoir des hommes, certainement ils l'eussent fait et déclaré un Dieu. De même quand nous disons de Notre-Dame : Elle n'est pas Dieu, elle est seulement Mère de Dieu, c'est comme si nous disions, avec saint Denys, qu'elle est si grande, si sainte, si puissante, que si la créature pouvait recevoir et posséder en propre les attributs de la Divinité, elle seule en serait capable. Mais il est écrit : *Entre les Dieux,* c'est-à-dire entre les enfants des hommes qui se sont le plus approchés de Dieu par leurs vertus, *il n'en est point, Seigneur, qui soit semblable à vous* (2).

Mais alors, comment le docteur séraphique ose-t-il proposer si hardiment cette question : Que doit faire l'homme pour se changer en Dieu? Il regarde donc la chose comme possible? Oh Dieu, pour un des plus éclairés et des plus saints docteurs, voilà une idée bien hasardeuse! D'un autre côté, s'il dit cela de tous les saints,

(1) Tu quis es? Et confessus est, et non negavit : et confessus est : quia non sum ego Christus. (JOAN. 1. 20.)

(2) Non est similis tui in Diis, Domine. (*Ps.* 85. 8.)

quel péché y aura-t-il à le dire de la Reine des saints? Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il en donne le moyen. Alors, dit-il, l'homme se change en Dieu, quand il se dépouille de lui-même et qu'il entre en Dieu; quand son cœur est plein de Dieu, et que le Seigneur Dieu est tout en lui. Ne semble-t-il pas qu'il parle en termes exprès de la Vierge Marie? De sorte qu'il accorde que ce mot de *déification* n'est point un mot nouveau, mais un mot reçu dans l'Église, admiré des Anges, et que saint Bernard définit en ces termes : Être déifié, c'est être déiforme, c'est-à-dire conforme à l'opération divine (1). C'est agir d'une manière si parfaite, si sainte, si sublime, que notre action soit comme semblable à celle de Dieu. Or, je maintiens que telle fut la perfection de la Reine de l'univers, et que, par conséquent, elle est digne qu'on la proclame *déifiée*. Appuyé sur l'autorité des saints, je sens renaître mon courage, et je ne crains plus de parler de la déification de Notre-Dame. Je prie son humilité de me le pardonner; car, pour cette fois, j'aime mieux adorer la grandeur de Dieu mon Maître qui a fait ce chef-d'œuvre, que d'avoir égard à la modestie de sa très-sainte Mère.

Je prends tout entier le raisonnement du Sauveur au chapitre dixième de saint Jean. Les Juifs lui reprochent de vouloir se faire passer pour Dieu, lui, disent-ils, qui n'est qu'un homme. Qu'avez-vous à me blâmer en ceci, reprend Jésus? *N'est-il pas écrit dans votre*

(1) Videndum est.... qualiter utraque nostra operatio, scilicet spiritualis et corporalis, deiformis, id est, divinæ operationi conformis efficiatur. (S. BONAVENT. *De 7. itiner.* Distinct. 4.) — Rationalis creatura debet, ut possibile est, secundùm amorem, scientiam, et operationem, Deo assimilari, et ad ejus imitationem reduci deiformiter. (Id. ib. Distinct. 7.) — Sic affici, deificari est. (S. BERN. *Lib. de diligendo Deo.* Cap. 10. n. 28.)

loi : J'ai dit : Vous êtes des Dieux? Si donc elle appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu était adressée, et l'Écriture ne peut être détruite, pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que le Père a sanctifié et qu'il a envoyé dans le monde, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu? Et si vous ne voulez pas me croire sur ma parole, *croyez* au moins *à mes œuvres* qui sont des témoins irrécusables, et *qui prouvent que le Père est en moi, et moi dans le Père* (1). Doux Jésus, permettez que je fasse ce même raisonnement à votre gloire, et à l'honneur de votre sainte Mère. Elle est femme, cela est vrai ; elle est pure créature, on ne le peut nier ; elle est incapable de posséder en propre les attributs de la Divinité, je l'accorde. Mais cependant, puisque vous appelez dieux ceux qui ont prêté une oreille docile à vos paroles, à combien plus de titres n'accorderez-vous pas ce nom à celle qui fut la plus obéissante des créatures? Vous ajoutez : Le Père est en moi, et moi dans le Père ; donc je suis Dieu. Mais nous dirons aussi : Mon Dieu, vous êtes demeuré neuf mois entiers dans ses chastes entrailles, et dans son âme depuis le premier moment de sa conception, sans jamais la quitter. Enfin, dites-vous, si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez à mes œuvres. S'il faut en appeler aux œuvres de la Vierge Marie, n'a-t-elle pas enfanté un Fils qui est Dieu? O grandeur ineffable de cette divine Mère ! Et qui sera jamais déifié, si elle ne mérite pas cet honneur?

(1) Quia tu homo cùm sis, facis te ipsum Deum. Respondit eis Jesus : Nonne scriptum est in lege vestrâ : quia Ego dixi : Dii estis? Si illos dixit deos, ad quos sermo Dei factus est, et non potest solvi scriptura : quem sanctificavit Pater, et misit in mundum, vos dicitis : Quia blasphemas : quia dixi : Filius Dei sum?... Et si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis et credatis, quia Pater in me est, et ego in Patre. (JOAN. 10. 33-38.)

II. — Origène est plus hardi que moi ; car il dit hautement de saint Jean l'Évangéliste : Jamais le saint Apôtre n'eût pu entrer en Dieu, et annoncer la génération éternelle du Verbe, en disant : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu,* s'il ne fût d'abord devenu Dieu (1). Mais, je le demande, quelle différence entre celui qui prêche le Verbe incarné et celle qui le conçoit et l'enfante ; entre celui qui raconte la génération du Fils de Dieu, et celle qui le donne effectivement au monde ; entre l'Apôtre et la Mère? J'avoue que je fais trop de mystère, et que j'ai trop de scrupule de parler de la déification de la Mère de Dieu. Saint Thomas, qui est exact, dit après saint Augustin : Dieu s'est fait homme, afin de faire les hommes des dieux (2) : donc, premièrement sa Mère ; non par la communication de sa propre essence, ce qui est impossible ; mais par une haute participation de ses perfections infinies, par une telle ressemblance et une si grande conformité de volonté, de cœur, de désirs, que dans cet heureux état, on ne veut et on ne peut vouloir que ce que Dieu veut ; on se transforme tellement en toutes ses volontés, que Dieu et l'âme ne sont plus qu'une même chose. C'est proprement ce que l'on appelle être déiforme, déifié, Dieu par participation ; et tous ces noms n'indiquent que le plus haut point où puisse arriver une pure créature,

(1) Non aliter potuit ascendere in Deum, nisi priùs fieret Deus. Sanctus itaque Theologus, in Deum transmutatus, veritatis particeps, Domini Verbum subsistere in Deo principio, hoc est, Deum Filium in Deo Patre pronuntiat : In principio, inquit, erat Verbum. (ORIGEN. *Hom. In principio erat Verbum,* 2. *in Divers.*)

(2) Unigenitus Dei Filius, suæ divinitatis volens nos esse participes, naturam nostram assumpsit, ut homines deos faceret, factus homo. (S. THOM. Opusc. 57. *Offic. de fest. Corp. Christi.*)

toujours dans les termes de la créature, qui n'est pas capable de l'infinité; mais de laquelle personne ne s'est plus approché que la Reine de toutes les vertus.

Voulez-vous comprendre plus clairement ce que l'on doit entendre par déification? Vous le trouverez dans la vie de sainte Claire, où il est dit : Être déifié, c'est être au-dessus de l'homme et au-dessous de Dieu (1). Voilà la déification des saints. Mais pour exprimer celle de Notre-Dame, il eût fallu dire, à mon avis : C'est être au-dessous de Dieu et au-dessus de toute créature, puisque l'ineffable Mère du Verbe incarné est infiniment relevée au-dessus de tous les hommes et des plus hauts Séraphins. Il y a dans saint Denys certaines expressions qui m'aideront à développer cette pensée. Entre plusieurs noms qu'il attribue à Dieu, il lui donne ceux de *surineffable* et de *plus que Dieu* (2). Dieu est-il au-dessus de lui-même? Peut-il y avoir rien de plus élevé qu'un Dieu tout-puissant? Peut-on imaginer quelque chose de plus grand qu'un Dieu infini? Le disciple de saint Paul veut donc dire que Dieu est plus grand que tout ce que nous pouvons nous imaginer de la Divinité. Dieu n'est pas appelé *plus que Dieu,* parce qu'il est au-dessus de lui-même; mais parce qu'il surpasse infiniment tout ce que les hommes, tout ce que les Anges, tout ce que toutes les créatures peuvent dire ou penser de Dieu. Il est tout ce que nous voyons et tout ce que nous ne voyons pas; tout ce que nous savons et tout ce que nous ne savons pas (3). Disons tout ce que nous sommes

(1) Est esse ultrà hominem, et citrà Deum.

(2) Superineffabilis...... super Deus. (S. Dionys. Areop. *De divin. nomin.* C. 1.)

(3) Quid est Deus? Quod vides totum, et quod non vides totum. (Senec. *Præfat. in libr. Quæst. natural.*)

capables de dire, et jamais nous ne parviendrons à dire ce qu'il est. Dieu, dit saint Chrysostôme en parlant de la nature divine, est au-dessus de toutes nos pensées qui ne peuvent le comprendre, de toutes nos recherches qui ne peuvent l'atteindre, de toutes les puissances de notre âme, qui ne nous sont données que pour l'adorer en silence (1). Voilà, ce me semble, ce que veulent dire les saints quand ils parlent de la déification de l'incomparable Mère de Dieu; ils veulent inférer qu'elle est si excessivement relevée au-dessus de nos pensées, que, quand nous avons dit tout ce qui est en notre pouvoir, nous n'avons rien dit qui puisse égaler ses ineffables grandeurs; et, sous ce rapport, elle ressemble à Dieu et est comme identifiée avec Dieu.

Serons-nous encore étonnés que les saints admirent la grandeur de leur Reine et qu'ils lui portent un amour si vif et si tendre, que leur dévotion envers leur auguste Souveraine ne peut jamais être pleinement satisfaite? Plus ils l'aiment et plus ils veulent l'aimer; plus ils aiment à se perdre dans la contemplation des glorieux priviléges dont la main libérale du Dieu tout-puissant l'a comblée. Vouloir ce que Dieu veut, dit saint Bernard en parlant de l'obéissance, c'est être semblable à Dieu; mais ne pouvoir vouloir que ce que Dieu veut, c'est être ce qu'est Dieu, dont la volonté et l'être sont une seule et même chose (2). Or, qu'est-ce que Dieu?

(1) Vocemus itaque ipsum ineffabilem, inintelligibilem Deum, invisibilem, incomprehensibilem, qui omnem linguæ humanæ superat facultatem, qui omnes mortalis intelligentiæ vires excedit. (S. JOAN. CHRYSOST. Tom. 1. Hom. XXVIII, *De incomprehens. Dei natur.* III.)

(2) Velle quod Deus vult, hoc est jam similem Deo esse : non posse velle nisi quod Deus vult, hoc est jam esse quod Deus, cui velle et esse idipsum est. (S. BERN. vel GUIGO CARTHUS. *Epist. ad fratres de Monte Dei.* L. 2. n. 15.)

On ne le saurait dire. Mais qui jamais fut assez heureux au monde pour parvenir à ce point de déiformité? Écoutons saint Thomas : Lorsque Marie conçut son divin Fils, Dieu, par une grâce particulière, lui ôta le pouvoir de pécher (1). Écoutons les autres oracles de la théologie, saint Anselme, saint Bonaventure, Suarez. Dans sa première sanctification, c'est-à-dire dans son immaculée conception, on lui accorda la grâce de ne jamais pécher; dans la conception de son Fils, elle reçut le don incomparablement plus grand de ne pouvoir pas pécher, non par nature, mais par l'abondance des miséricordes et des grâces infuses en son âme (2).

(1) In conceptione Filii Dei consummata est ejus gratia, confirmans eam in bono. (S. Thom. P. 3. quæst. 27. art. 5. (Suarez. ibid. Disput. 4. sect. 4.)

(2) C'est aussi le sentiment d'Albert le Grand, homme d'une science et d'une piété incomparables. Les Bienheureux, dit-il, ne peuvent pas pécher, mais ils ne peuvent pas mériter; les hommes peuvent mériter, mais ils peuvent pécher. La Vierge Marie forma elle seule une exception à cette loi générale. Encore *dans la voie*, comme parle l'école, elle eut le pouvoir de mériter; et participant dès lors au privilége des Bienheureux, il ne lui fut pas possible de pécher.

Inter non posse peccare et non posse mereri, et inter posse peccare et posse mereri, medium est non posse peccare et posse mereri; sed primum pertinet ad statum comprehensorum simpliciter; secundum ad statum viatorum simpliciter : ergò medium pertinet ad statum medium : sed ille est beatissimæ Virginis, quæ simpliciter viatrix, et secundùm quid comprehendens : ergò ipsam non habuit potentiam peccandi.—Patet igitur quòd tale non posse peccare conjunctum cum posse mereri, est proprium privilegium beatæ Virginis. (*Quæst. super Missus est*, 134.)— Et *quæst.* 61. § 2. *respons. ad quæst.* 45 : Concedimus etiam quòd beatissima Virgo habuit statum medium inter statum simplicis viatoris, et statum simplicis comprehensoris; scilicet statum secundùm quem fuit simplex viatrix, et simplex comprehendens (*sic*; sed legendum videtur ut suprà : *secundùm quid* comprehendens).

L'impeccabilité est *la stabilité* ou l'*immobilité dans le bien*, et elle peut avoir quatre causes, selon le même auteur : 1° Dieu est impec-

Peut-on parvenir à une ressemblance plus parfaite avec Dieu? Quand l'amour arrive à un tel point, dit Richard de Saint-Victor, que l'âme enivrée s'élance toute entière en Dieu, alors on est véritablement déifié (1). Les saints n'ont-ils donc pas raison quand ils nomment la sublimité des perfections de Marie une déification?

cable, ou immobile, ou immuable dans le bien par sa propre nature; 2° les Saints dans le Ciel sont impeccables, parce qu'ils jouissent de la vision béatifique qui les fixe invariablement dans l'amour du bien incréé qui est Dieu, et les attache à sa nature immuable; 3° les Apôtres ont été impeccables dans un sens moins absolu et moins étendu, car la confirmation en grâce n'exempte, strictement parlant, ni des imperfections, ni même du péché véniel, mais uniquement du péché mortel, seul capable de faire perdre la grâce; 4° la très-sainte Vierge seule, entre toutes les créatures, a été impeccable dans toute l'étendue et la signification de ce mot, non par nature, comme Dieu; non par état, comme les Saints; non simplement par l'abondance de la grâce, comme les Apôtres et les autres Saints qui ont été confirmés en grâce; mais par la plénitude de la grâce.

Enfin, pour terminer cette matière, le même Albert le Grand (*Quæst. sup. Missus est*, 134), et saint Antonin (*Summ.* Part. 4. tit. 15. c. 17. § 2), affirment que la charité d'une âme qui est encore sur la terre, peut arriver à la perfection de la charité des Bienheureux par trois qualités qu'ils énumèrent. La première est l'épuration, *depuratio*, ou une pureté singulière qui détache absolument l'âme de tous les objets visibles et créés, et l'attache uniquement et invariablement au souverain bien. La seconde est l'intimité ou la profondeur de l'amour qui pénètre si avant dans l'âme et qui s'unit si intimement à l'âme, que l'âme et la charité ne sont plus qu'une même chose, *in se collectio*. La troisième est l'élévation, *elevatio*, dont le propre est de ravir l'âme et de la transporter au Ciel; car il est de la nature de l'âme d'être plus là où elle aime, que là où elle anime. Or, ces trois qualités ont toujours animé, vivifié et perfectionné la charité de la Mère de Dieu sur la terre; donc cette divine charité fut toujours aussi parfaite, aussi invariable, aussi immuable en elle que la charité des Saints dans le Ciel.

(1) Sic affici quasi deificari est, dùm animus, divino ebriatus amore, obliviscitur omnium, totus pergit in Deum, gustans illud quod nemo novit, nisi qui accipit. (RICHARD. VICTOR. *De grad. Charit.* C. 2.)

III. — Je me demande maintenant le sens de ces paroles du Psalmiste : *Dieu s'est trouvé dans l'assemblée des Dieux, et il juge les Dieux, étant au milieu d'eux* (1). Quels sont ces Dieux? Quelles sont ces divinités tributaires, soumises à la souveraine, à la seule vraie et essentielle Divinité? Juges de la terre, saints du Ciel, sublimes Séraphins, renoncez à un titre autrefois légitime; aujourd'hui, s'il est une créature digne de porter la couronne et le titre de Divinité par participation, n'est-ce pas la Reine de l'univers, dont vous vous faites gloire d'être les sujets? Je suis saisi d'étonnement quand je lis dans l'Ange de l'école ces paroles : Le Seigneur Jésus fera ce qu'il a dit, il fera asseoir ses serviteurs au festin des noces éternelles, et passant devant eux, il les servira comme si chacun d'eux était son Maître et son Dieu (2). O Ciel, quelles douces paroles et quel excès d'amour! Mais si cela est vrai de chacun des Saints sans exception, en quel rang sera sa très-sainte Mère, devant laquelle tous les Saints se prosternent, se tenant très-heureux d'être assis à ses pieds! O mon cœur, quelle confusion d'aimer si peu cette auguste Princesse, de la servir si froidement et si pesamment, en voyant l'honneur que lui rend Dieu son Fils, et combien tout le Paradis admire ses grandeurs! Mais quand je vois le Seigneur Jésus servir à cette divine table, et Notre-Dame assise au plus haut lieu d'honneur, je me sens porté à m'é-

(1) Deus stetit in synagogâ deorum, in medio autem deos dijudicat. (*Ps.* 81. 1.)

(2) Deus omnipotens singulis angelis sanctisque animabus in tantùm se subjicit, quasi sit servus emptitius singulorum, quilibet verò ipsorum sit Deus suus. Ad hoc innuendum, transiens ministrabit illis. (S. Thom. Opus. 63. *De beatitud.* C. 2.)

crier : Seigneur, *quel est celui qui est le plus grand? Celui qui est à table, ou celui qui sert* (1)? Celui qui commande, ou celui qui est soumis? La Mère, qui est une pure créature, ou le Fils, qui est Dieu? Mon Dieu, votre sagesse prononça un jour ces paroles, pour faire mourir de honte notre vanité, mais en même temps pour nous montrer l'incomparable élévation de l'auguste Marie et l'insuffisance de nos louanges. Nos langues sont muettes quand nous considérons que vous voulez la servir, que vous vous êtes assujetti à ses commandements, que vous voulez être son Fils et qu'elle est votre Mère. Quelle grandeur devons-nous concevoir de ses mérites, puisque vous vous êtes plu à l'élever au plus haut point d'honneur où puisse arriver une pure créature! Je me réjouis extrêmement que ces glorieuses prérogatives ne se puissent expliquer; car les grandeurs qui se peuvent dire, ne se peuvent plus dire des grandeurs. Que j'aime cet auteur grec, quand, étonné de la sublime sainteté de l'incompréhensible Mère de Dieu, il nous dit : Une épaisse obscurité, des ténèbres impénétrables environnent les changements divins opérés en Marie, et il n'appartient qu'à Dieu de parler dignement des miracles qu'il a faits en elle (2).

IV. — Lecteur, ouvrez ici votre cœur, et renou-

(1) Nam quis major est, qui recumbit, an qui ministrat? Nonne qui recumbit. (Luc. 22. 27.)

(2) Cujus quidem contemplandæ ascensum nubes in circuitu prohibent; quædam autem nebula spiritalis, rationalibus ejus circumfusa gyris, haudquaquàm sinit ut involuta sacramenti comprehensio clariùs explicetur. *Potest solus* Deus pro meritis laudare, qui iis, quibus ipse novit rationibus, mira illa opera in eâ effecit. (S. Andr. Cretens. *De Dormit. B. V.* Orat. 2.)

velez toute votre attention. Voici un homme transporté qui va développer de terribles pensées, aussi sublimes et aussi hardies qu'il en fût jamais. Cet homme est saint Bernardin de Sienne. Brûlant du désir de louer dignement son auguste Reine, il met les genoux en terre, et demande pardon à Dieu si son zèle vient à le jeter en quelque témérité; mais, ajoute-t-il, les péchés de l'amour divin, s'il en fait, sont tous véniels et très-pardonnables. Après ce prélude, il établit deux propositions que voici : Tout est soumis à l'empire divin, la Vierge elle-même; tout est soumis à l'empire de Marie, et Dieu même, puisqu'il est dit de Dieu le Fils : *Et il lui était soumis* (1). O excès de dignité qui surpasse toutes nos pensées! Le Dieu du Ciel, devenu ce que nous sommes, veut, par un excès de sa charité, être soumis à une Vierge de quinze ans, et lui être soumis durant trente années, se laissant manier et conduire comme un tendre agneau et comme une amoureuse colombe! Et que devaient dire les Anges qui tremblent devant sa Majesté adorable, en voyant ce ménage de Nazareth, où Dieu obéit, où une fille commande, et un charpentier est maître de tous les deux?

Le même saint Bernardin de Sienne avance une troisième proposition plus surprenante que les deux

(1) Mater Domini omnis creaturæ facta est Domina omnis creaturæ... Imò, si fas est dicere, non tantùm facta est Domina omnis creaturæ, verùm etiam ipsius Creatoris, sicut. Luc. 2. cap. scriptum est : *Et erat subditus illis*. Proindè hæc est vera : *Deo subdita est omnis creatura, et beata Virgo*; beatæ Virgini subdita est omnis creatura, et Deus. (S. Bernardin. *De glorios. Nom. Mar.* Serm. 3. art. 1. c. 1.—Divino imperio omnia famulantur, et Virgo; imperio Virginis omnia famulantur, et Deus. (Id. *De Nativ. B. V.* Art. 1. c. 6.)

premières, et qui est la conclusion du raisonnement suivant. Il est certain que comme Dieu le Père se connaît et se comprend incessamment par l'activité de son entendement divin qui agit sans cesse, ainsi par la fécondité de ce même entendement, il engendre incessamment son Fils qui lui est semblable. Pour cette raison il lui dit : *Je vous ai engendré aujourd'hui* (1). Ailleurs, saint Jean nous dit que celui en qui Dieu demeure, demeure aussi en Dieu (2). Enfin, Jésus-Christ fait à son Père céleste cette prière : *Mon Père, je vous demande que comme vous êtes en moi, et moi en vous, de même ils ne soient qu'un en nous* (3.) Or, je soutiens, reprend saint Bernardin, qu'il n'y eut jamais aucune créature plus capable de cette union avec Dieu le Père, ni qui lui fût effectivement plus étroitement unie que la vierge Marie ; car puisqu'elle porta réellement et véritablement pendant neuf mois le Verbe incréé et incarné dans son sein, et le Saint-Esprit au milieu de son cœur, ne devait-elle pas aussi être unie et consumée, et comme identifiée avec Dieu le Père? Puis donc que Dieu le Père engendre continuellement son Fils, et que la très-sainte Vierge est si intimement unie au Père éternel, qu'elle ne fait presque avec lui, autant que cela se peut dire d'une pure créature, qu'une même chose, ne pourrait-on pas dire qu'elle aussi.... Mais la main me tremble, et ma plume refuse de passer outre. Brisons donc ce discours ; je n'oserais tirer la dernière conséquence, tant elle est haute et sublime. J'aime mieux tout dire

(1) Ego hodiè genui te. (*Hebr.* 1. 5.)
(2) In me manet, et ego in eo. (JOAN. 6. 57.)
(3) Sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint. (JOAN. 17. 21.)

par mon silence; aussi bien les paroles s'arrêtent dans ma bouche. Je renvoie donc le lecteur à saint Bernardin lui-même, à moins qu'il ne préfère entendre saint Bernard expliquer et peut-être fortifier sa pensée. On dit avec vérité que Marie est revêtue du soleil; car, autant que le permet la condition de pure créature, elle est, en exceptant l'union personnelle, comme abîmée dans la lumière inaccessible de la Divinité (1). Ce n'est pas assez; cet incomparable serviteur de Marie s'échauffe dans les flammes de sa dévotion. Dieu, dit-il, a imité les rois, qui se contentent souvent d'un vêtement simple, tandis qu'ils prennent plaisir à voir les Reines leurs épouses, et les princesses leurs filles couvertes d'or, de pierres précieuses et des plus riches ornements. Revêtez-vous de Jésus-Christ, Reine des Anges; mais déjà vous l'avez fait : il demeure dans votre sein, et vous dans le sien; et tandis que vous couvrez ce soleil d'une nue, il vous environne de sa lumière; tandis que vous le revêtez de la substance de votre chair, il vous revêt de la gloire de sa Majesté (2). Et comme il a dit que ses serviteurs feraient des œuvres plus grandes que les siennes sur la terre, ainsi vous a-t-il vêtue plus richement dans le Ciel que vous ne l'avez vêtu vous-même sur la terre. O Dieu!

(1) Jure Maria sole perhibetur amicta, quæ profundissimam divinæ sapientiæ, ultrà quàm credi valeat, penetravit abyssum; ut quantùm, sine personali unione, creaturæ conditio patitur, *luci illi inaccessibili* videatur immersa. (S. Bernard. Serm. *in Signum magnum.* n 3.)

(2) *Induimini Dominum Jesum Christum.* (*Rom.* 13. 14.) Quàm familiaris ei facta es, Domina! Quàm proxima, immò quàm intima fieri meruisti; quantam invenisti gratiam apud eum! In te manet, et tu in eo et vestis eum, et vestiris ab eo. Vestis eum substantiâ carnis, et vestit ille te gloriâ suæ Majestatis. Vestis solem nube, et sole ipsa vestiris. (Id. ib. n. 6.)

gardons-nous bien d'appliquer ici ces paroles de l'Esprit-Saint : *On connaît une personne à la vue; le vêtement de son corps annonce quelle elle est* (1). En voulant louer Notre-Dame, nous prononcerions une sorte de blasphème; car la robe du Sauveur, dans sa Transfiguration, ne parut brillante que comme la neige; mais la Vierge est toute parée du soleil : le visage seul de Jésus était brillant comme cet astre majestueux; mais la Vierge en est couverte depuis les pieds jusqu'à la tête comme d'un vêtement : le Fils était environné d'une nue transparente; mais sa très-sainte Mère est couronnée des plus belles étoiles du firmament. Ce n'est pas, dit saint Anselme, qu'elle soit ni plus belle, ni plus parfaite que son Fils; ce serait une impiété de le croire. Mais c'est que Dieu l'aime d'un amour si incompréhensible, qu'il veut témoigner cet amour excessif par des marques excessives de sa puissance et par des communications ineffables des trésors de sa divine bonté. Mon cœur est heureux d'entendre les louanges de sa bonne Mère, et il s'en réjouit comme si ce chef-d'œuvre était son propre ouvrage, ou comme s'il eût obtenu lui-même tous ces dons de la libéralité du Tout-Puissant.

V. — L'abbé Rupert a une belle pensée. Ce que Lucifer promit à nos premiers parents, en leur disant qu'ils seraient comme des dieux, se vérifie, dit ce docte Abbé, en la personne de ceux qui reçoivent dignement le corps de Jésus-Christ. Comment ne seraient-ils pas comme des dieux, ceux qui participent

(1) Ex visu cognoscitur vir.... amictus corporis.... enuntiat de illo. (*Eccli.* 19. 26.)

au corps et au sang de Jésus-Christ, ceux qui sont remplis de son âme et de sa Divinité? Mais si cette déification est propre à tous ceux qui communient souvent, que devons-nous dire de la très-auguste Marie, qui, véritablement Mère du Verbe incarné, lui fut toujours si étroitement unie par nature et par grâce, et ne fut jamais un seul instant, l'espace de soixante-douze ans de sa bienheureuse vie, sans jouir de la présence de son Dieu? Saint Cyprien le dira mieux que moi. Elle était comme un miroir parfaitement poli, et d'une si grande pureté de corps et d'esprit, qu'elle jouissait sans cesse, intérieurement et extérieurement, de la présence de Jésus-Christ (1). On pouvait lui dire non-seulement : Je vous salue, pleine de grâce; mais : Je vous salue, pleine de Dieu. O Mère, véritablement participante de la nature divine de votre Fils (2)! S'il ne peut vous donner son essence, s'il ne peut vous communiquer ses perfections incommunicables, il vous donnera son nom : *Je l'ai dit* : *Vous êtes des dieux* (3). En effet, il donne à sa sainte Mère une puissance si grande, une sagesse si relevée, une beauté si ravissante, des priviléges si étonnants, qu'ils la mettent au-dessus de toutes les créatures, et font briller en elle je ne sais quel reflet de la Divinité! C'est bien elle que Dieu appelle, comme autrefois Assuérus la reine Esther, *compagne de sa royauté* (4), participante de la puissance de son sceptre et de la majesté de son empire.

(1) Carnis et mentis integritate insignis, spiritali et corporali, intùs et extrà Christi præsentiâ fruebatur. (S. Cyprian. Serm. *de Nativit. Christ.*)

(2) Divinæ consortes naturæ. (2 Petr. 1. 4.)

(3) Ego dixi : Dii estis. (*Ps.* 81. 6.)

(4) Consortem regni nostri. (Esth. 16. 13.)

Un texte de la Genèse a fourni à saint Bernard une pensée presque semblable, et qui revient également à notre sujet. Et pourquoi ne me serait-il pas loisible de le dire, se demande ce saint docteur? *Ils seront deux dans une seule chair*; l'amour aussi a le pouvoir de faire que deux ne soient plus deux, mais un seul. J'en ai l'Apôtre pour garant : *Celui qui demeure attaché à Dieu, est un même esprit avec lui*. Et selon un ancien auteur, deux esprits ne forment plus qn'un seul esprit, lorsqu'une conformité entière de volonté les unit (1). Je n'ignore pas la question que traite saint Thomas, si le nom de Dieu est ou n'est pas communicable à la créature. Il conclut que ce nom, trois fois saint, est incommunicable dans toute son acception, mais non dans une signification restreinte et par ressemblance; que du reste, ce nom auguste élève l'âme à une telle communication des perfections divines, qu'il fait de la créature une image excellente, qui représente de la manière la plus vive les perfections du Créateur (2). Tellement, que Jésus-Christ lui-même a dit : Mon Père, *je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un* avec nous, *comme nous sommes* vous et moi *une même chose* (3).. Oui; mais Notre-Dame étant pure créature,

(1) Felix, cui tantæ suavitatis complexum experiri donatum est! Quod non est aliud quàm amor sanctus et castus, amor suavis et dulcis, amor tantæ serenitatis quantæ et sinceritatis; amor mutuus, intimus, validusque, qui non in carne unà, sed uno planè in spiritu duos jungat, duos faciat jam non duos, sed unum, Paulo ità dicente : Qui adhæret Deo, unus spiritus est. (S. Bern. Serm. 83. *in Cant.* n. 6.)

(2) Est nihilominus communicabile hoc nomen, Deus, non secundùm suam totam significationem; sed secundùm aliquid ejus, per quamdam similitudinem. (S. Thom. Part. 1. quæst. 13. art. 9.)

(3) Et ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis : ut sint unum sicut et nos unum sumus. (Joan. 17. 22.

ne peut égaler en amour ni Dieu le Père, dont elle est la Fille ; ni le Fils, dont elle est la Mère ; ni le Saint-Esprit, dont elle est l'Epouse. Que fera-t-elle? Elle reconnaîtra, avec saint Bernard, que la créature aime peu, parce qu'elle est bien peu de chose ; mais si elle aime de tout ce qu'elle est, rien ne manque à son amour, parce qu'elle aime de tout ce qu'elle a d'amour (1). Ne le disons-nous pas tous les jours? Qui fait tout ce qu'il peut, fait tout ce qu'il doit, et Dieu est content. Heureuse l'âme qui veut tout ce que Dieu veut, sans s'élever à ce qu'il ne veut pas. Cette conformité établit entre Dieu et elle une union parfaite qui est appelée mariage dans les saintes Ecritures (2) ; et cette liaison est si étroite, que vous diriez que Dieu et l'âme, disons mieux, Dieu et sa très-sainte Mère ne sont qu'une même chose.

Concluons donc ce discours, qui irait jusqu'à l'infini, par les paroles du séraphique saint Bonaventure. Voulez-vous comprendre, nous demande-t-il, la déification de l'auguste Marie, sa dignité qui s'élève au-dessus de toute dignité humaine et angélique, et s'approche, quoique de bien loin, le plus près de la Divinité? Dieu est infiniment puissant ; mais tout puissant qu'il est, il ne peut pas créer une Mère plus grande que Marie. Il peut tirer du néant un Ciel plus grand,

(1) Quid ergò? Peribit propter hoc, et ex toto evacuabitur desiderium suspirantis, amantis ardor, quia non valet contendere charitate cum eo qui charitas est? Non. Nam etsi minùs diligit creatura, quoniam minor est ; tamen si ex totâ se diligit, nihil deest ubi totum est. (*Compendiosè ex S. Bernard.* Serm. 83. *in Cant.* n. 6.)

(2) Talis conformitas maritat animam Verbo, cùm cui videlicet similis est per naturam, similem nihilominùs ipsi se exhibet per voluntatem, diligens sicut dilecta est. (S. Bernard. Serm. *in Cant.* 83. n. 3.)

une terre plus grande et plus belle; mais il ne peut pas créer une Mère plus grande que la Mère de Dieu (1). Car, comme il n'y a rien de plus grand que Dieu, il est impossible qu'il y ait une dignité plus haute que celle de Mère de Dieu. Quand Dieu le Père lui dit : Ma Fille, *tout ce qui est à moi est à vous* (2), pourrons-nous douter de sa divine puissance? Quand Dieu le Fils lui dit : Ma Mère, *vous possédez vous-même tout ce que je possède,* douterons-nous de sa divine sagesse? Et quand le Saint-Esprit lui dit avec amour : Mon Epouse, *tous mes biens sont vôtres,* comment pourrions-nous douter de sa divine bonté? Ne trouverons-nous pas, au contraire, que saint Denys l'Aréopagite avait raison, quand il disait, dans une sorte de ravissement, que si la foi ne lui avait pas fait connaître ce que c'est que Dieu, il sait bien ce qu'il aurait dit de l'incomparable Mère de Jésus! — Reine du Ciel et de la terre et Souveraine de mon cœur! Hélas! que ne suis-je assez heureux pour être votre serviteur aussi bon que vous êtes ma bonne Maîtresse; et, si je l'osais dire, pour être votre aussi bon fils que vous êtes ma bonne Mère! Mais quand je considère votre grandeur et ma bassesse, je sens que c'est présomption à moi de me qualifier du titre de votre esclave, et folie de penser au nom d'enfant. Cependant, vous me le commandez. Eh bien, que ce que vous voulez se fasse, et obtenez-moi une telle conformité de toutes mes volontés aux vôtres, que par vos mains virginales, je sacrifie mon âme à Dieu sur

(1) Ipsa est quâ majorem Deus facere non posset. Majorem mundum posset facere Deus; majus cœlum posset facere Deus; majorem matrem quàm matrem Dei non posset facere Deus. (S. Bonav. *in Spec. B. M. V.* Lect. 10.)

(2) Omnia mea tua sunt. (Luc. 15. 31.)

l'autel de mon cœur dans les flammes de votre amour, afin que n'étant qu'un avec vous et avec votre Fils mon Sauveur, je mérite d'être un avec l'adorable et indivisible Trinité dans les siècles des siècles.

CHAPITRE DIXIÈME.

Pourquoi la glorieuse Vierge vécut-elle si longtemps après l'Ascension de son divin fils? Ne lui eût-il pas été plus avantageux d'aller plus tôt en Paradis?

Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni : coronaberis.

Venez du Liban, mon épouse, venez du Liban, venez, et vous serez couronnée. *(Cant. 4. 8.)*

I. — Tous les instants que la très-auguste Reine du ciel passa sur la terre furent si précieux, qu'il serait difficile de dire quelle fut la plus riche partie de sa vie. S'il est très-véritable qu'elle fut toujours environnée des splendeurs de la grâce et revêtue du soleil, comment assigner le moment où cette divine lumière fut pour elle et plus rayonnante et plus belle? J'oserais cependant croire que s'il y eut du plus ou du moins dans une vie qui fut toute sainte, les années qu'elle survécut à son Fils bien-aimé, le Seigneur Jésus, furent les plus méritoires. Avant de prouver cette proposition qui surprend d'abord, il faut savoir le nombre d'années qu'elle vécut en ce monde, afin de faire un calcul exact de ses mérites qui vont presque à l'infini.

Il est certain qu'à l'âge de quinze ans elle devint mère du Verbe incarné. Il est certain qu'elle vécut les trente-trois années de la vie du Sauveur, et quelque

temps après. Voilà donc quarante-huit ans et plus, bien assurés. De savoir maintenant combien précisément elle survécut à son divin Fils, c'est le nœud de l'affaire. Quelques auteurs disent que ce ne fut qu'un ou deux ans; et selon eux, elle mourut dans la quarante-neuvième ou dans la cinquantième année de son âge. D'autres vont jusqu'à soixante ans; mais l'opinion presque la plus commune est qu'elle atteignit l'année climatérique (1), et ne mourut qu'à l'âge de soixante-trois ans. Enfin, la dernière opinion, à laquelle on se range aujourd'hui plus volontiers, et qui paraît la plus fondée et la mieux prouvée par les plus savants auteurs de ce siècle, est qu'elle demeura en ce monde près de soixante-douze ans ainsi partagés : quinze ans avant Jésus-Christ, trente-trois ans avec Jésus-Christ, et vingt-quatre ans après l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce qui forme justement le riche nombre de soixante-douze ans (2). La première partie de la vie de Notre-Dame, qui ne fut que de quinze ans, fut fort douce. Elle la passa presque tout entière dans le temple, sous la direction des saintes femmes qui gouvernaient les vierges et les veuves. La seconde partie fut sous le gouvernement de saint Joseph et de Jésus-Christ. Elle fut aussi bien douce, mais souvent bien amère. Quant à la troisième, je ne saurais dire si elle fut plus amère que douce. Ce furent vingt-quatre ans passés dans une sainte viduité, sans

(1) Chaque septième année de la vie, et notamment la soixante-troisième.

(2) Vide SUAREZ. in 3. P. Div. Thom. Quæst. 37. disput. 21. sect. 1. CANISIUM. *De Maria Deipar. Virg.* Lib. 5. c. 1. EPIPHAN. Presbyt. Constantinop. MICH. GLYCAM. ANDR. CRETENS. CEDREN. METAPHRAST. NICEPH. CALLIST. JOAN. DAMASC. ALBERTUM MAGN. BARON. et alios.

fils, sans époux, à la garde du bienheureux saint Jean, qui lui avait été donné pour fils, et auquel elle avait été laissée pour mère. Hélas! le silence, l'humilité et la modestie de Marie ont jeté un grand voile sur cette dernière partie de sa vie. Nous n'en savons presque rien, que par conjecture et par le peu qu'elle daigna en déclarer de sa propre bouche à sainte Brigitte (1). Pour moi, je n'ai qu'une question à examiner maintenant. Etait-il plus avantageux à la Mère de Dieu de demeurer longtemps sur la terre après l'Ascension de son Fils bien-aimé, que d'aller promptement jouir de sa présence et de sa gloire dans le ciel; et supposé que Dieu lui eût ordonné, ou lui eût seulement permis de choisir, quel choix devait-elle faire? Cet examen ne sera pas sans intérêt ni sans profit pour nos âmes.

II. — Mais y a-t-il véritablement sujet à délibérer, et ne faisons-nous pas tort au cœur de Notre-Dame et à son incomparable sagesse?

Premièrement. — Quelle comparaison d'une vie mortelle à une vie immortelle, du ciel à la terre, de Dieu aux hommes?

Secondement. — Marie aimait Jésus plus que son cœur et plus qu'elle-même; or, ne sait-on pas que plus on aime, plus on sent vivement l'absence de l'objet aimable, et que l'éloignement est une sorte de martyre?

Troisièmement. — Faut-il demander au feu s'il désire s'élancer vers sa sphère, ou être violemment renfermé et captif dans les basses régions de l'air?

Quatrièmement. — Saint Paul disait autrefois qu'il avait un ardent désir d'être dégagé des liens de son

(1) *Revelat.* Lib. 6. c. 61. et aliis locis.

corps, afin d'aller promptement se réunir au Seigneur Jésus qu'il aimait uniquement; et il ajoutait ces mots si expressifs : *Ce qui est sans contredit le meilleur pour moi* (1). Croirons-nous que l'amour de Marie pour Jésus fût plus faible que celui de l'Apôtre, et qu'elle désirât moins ardemment que lui de quitter la terre pour jouir de la vision béatifique de son divin Fils dans le ciel?

Cinquièmement. — Un jour Jésus désirant vivement de souffrir, puis d'aller au ciel, dit à ses disciples : *Si vous m'aimiez, assurément vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père* (2). Peut-on douter que sa très-sainte Mère ne tînt le même langage, et avec la même raison, à ceux qui, sous de spécieux prétextes, voudraient la retenir en ce monde? Si vous m'aimiez véritablement, ne devriez-vous pas vous réjouir que la mère aille au plus tôt contempler son Fils dans sa gloire et dans sa majesté?

Sixièmement. — Quels biens ici-bas sont capables de contrebalancer les biens de l'éternité?

Septièmement. — Nous sommes créés pour jouir éternellement de la vue de Dieu; n'est-ce pas une violence de retenir un seul moment nos âmes, quand elles peuvent aller contempler Dieu face à face?

Huitièmement. — Un seul jour passé dans le Paradis vaut mieux que mille passés sur la terre, même au comble de la gloire et couronné de toutes les grandeurs.

Neuvièmement. — La possession actuelle d'un seul degré de gloire est un million de fois plus précieuse que tous les trésors de la nature : que sert tout l'univers

(1) Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo, multò magis meliùs. (*Philip.* 1. 23.)

(2) Si diligeretis me, gauderetis utiquè, quia vado ad Patrem. (Joan. 14. 28.)

à une âme qui se voit éloignée de Dieu qu'elle aime uniquement et exclusivement à tout le reste?

DIXIÈMEMENT. — Jamais on ne saurait jouir trop tôt d'un bien qui est le seul vrai bien, solide et éternel; comme jamais un mal grandement préjudiciable à l'âme ne saurait trop tôt finir.

ONZIÈMEMENT. — Le bon larron et tant d'autres saints, inférieurs sans comparaison à la Reine du ciel, seront donc vingt-quatre ans dans le Paradis, plongés dans l'océan de la Divinité, tandis que la Mère de Dieu sera ici-bas en exil, parmi les frayeurs et les calamités inévitables de la vie humaine?

DOUZIÈMEMENT. — Je le veux, quand le moment d'aller au ciel sera venu pour elle, elle y sera revêtue de plus de gloire que tous le saints ensemble; mais il sera toujours vrai de dire que, pendant vingt-quatre ans, elle aura été privée de la possession du ciel et de la vue de Dieu; et ce qui est perdu de la sorte est irréparable.

TREIZIÈMEMENT. — Prix pour prix, la gloire que l'on rend à Dieu dans le ciel est mille fois plus parfaite que tout ce qu'on saurait faire pour lui sur la terre. Quand donc on ne devrait pas souhaiter le ciel à Marie pour son bien personnel, il faudrait le faire dans les intérêts de Dieu; car il sera privé d'une très-grande gloire l'espace de vingt-quatre ans, qui paraîtront, à une âme qui aime, vingt-quatre siècles, pour ne pas dire autant d'éternités.

QUATORZIÈMEMENT. — Si vous voulez considérer les intérêts de Notre-Dame, j'avoue que les Apôtres et les premiers fidèles l'honorèrent comme leur Reine et comme leur Mère; mais quelles ne seraient pas les joies de son cœur dans le ciel, à quelle gloire

éminente ne serait-elle pas élevée, et quels honneurs ne recevrait-elle pas de toutes les hiérarchies célestes?

QUINZIÈMEMENT. — Si le ciel pouvait parler, quels reproches ne ferait-il pas à la terre d'oser entrer avec lui en concurrence, comme si le firmament n'était pas un séjour plus digne de la Mère de Dieu que la poussière de la terre?

SEIZIÈMEMENT. — Si nous prenons les Anges et les Saints pour arbitres, ne s'écrieront-ils pas tous d'une voix, qu'il n'est pas juste que la terre jouisse plus longtemps de leur Souveraine, et que la Mère du Roi doit être honorée par les habitants de la cour céleste, plutôt que par des mortels incapables de lui rendre des honneurs dignes d'elle.

DIX-SEPTIÈMEMENT. — Les hommes eux-mêmes devraient le désirer dans leurs propres intérêts. Il est vrai qu'ils seront privés de sa présence corporelle; mais ils auront une avocate qui plaidera efficacement en leur faveur dans le ciel.

DIX-HUITIÈMEMENT. — Consultons son divin Fils. Ne croyons-nous pas que son humanité très-sainte reçoive un contentement sans égal de voir assise à sa droite la Mère qui lui a donné le jour? Et s'il en est ainsi, n'est-il pas juste que nous préférions les contentements du Seigneur Jésus aux nôtres?

DIX-NEUVIÈMEMENT. — S'il s'agit d'augmenter les mérites et les couronnes de l'auguste Marie, je le demande, que pouvons-nous désirer de plus pour sa gloire? Qui comptera les actions méritoires qu'elle a faites avec tant de perfection l'espace de cinquante ou de soixante ans? Si vous me dites qu'elle peut les augmenter de beaucoup, cet argument conclurait qu'il faut la laisser vivre jusqu'à la fin du monde; et qu'ensuite il faudrait

encore souhaiter un autre monde où elle pût vivre de nouveau, afin d'accroître sans cesse de nouveaux mérites par des actions héroïques qui redoubleraient à chaque instant ce qu'elle aurait déjà acquis. Mais il faut enfin un terme; autrement cela irait à l'infini.

Vingtièmement. — Puisque nous supposons que Dieu lui donne le choix, interrogeons son propre cœur; nous ne pouvons douter que ce qu'elle choisira ne soit le meilleur. Et ne dites pas que, par une parfaite conformité, elle voudra ce que Dieu voudra; non, c'est Dieu qui voudra ce qu'elle choisira; nous le supposons de la sorte. Cela étant, ne préférera-t-elle pas le ciel à un monde plein de misères; la gloire éternelle à une vie changeante et sujette à tant de maux; son Fils unique à ses serviteurs; Dieu aux hommes; le tout au néant? En allant de suite au ciel, elle réjouira la très-sainte Trinité; elle causera un bonheur nonpareil à la sainte humanité de son Fils; Dieu en tirera une grande gloire; les anges, une joie qui ne se peut dire sur la terre; tout l'univers prendra une telle part à son triomphe, que toutes les créatures devraient conspirer à hâter ce moment de tous leurs désirs.

Conclusion : il vaut mieux que la Mère de Dieu quitte la terre le plus tôt possible pour aller au ciel.

III. — Je serais volontiers de cette opinion, si elle était la plus honorable et la plus avantageuse à la glorieuse Vierge; mais je pense, et le cœur me dit que je ne me trompe pas, que l'opinion contraire est la meilleure, et qu'elle est plus selon le cœur de Dieu et selon le cœur de sa très-sainte Mère. Pardonnez-moi, lecteur, si je m'oppose à vos pensées, en embrassant un senti-

ment diamétralement contraire au vôtre : voici mes raisons.

D'abord, je suis si bien fondé en droit, que je ne saurais perdre ma cause sans que Dieu perde la sienne. Car ce que Dieu fait est toujours le meilleur selon ses desseins ; or il est certain qu'il a jugé plus convenable que la Vierge restât vingt-quatre ans sur la terre après l'Ascension de son divin Fils ; partant, je maintiens que c'était le meilleur, et qu'il fallait qu'il en fût de la sorte. Les raisons de Dieu peuvent nous être inconnues, mais elles ne laissent pas d'exister et d'être divines et adorables. Ses secrets sont impénétrables ; le devoir de la créature est de se prosterner en terre pour les adorer ; car celui qui veut pénétrer les pensées de sa Majesté infinie sera accablé sous le poids infini de sa gloire. Vous me dites qu'il ne convenait pas de prolonger pendant vingt-quatre ans l'exil d'une Mère. Et moi, je vous prie de me dire pourquoi Dieu attendit une éternité avant de créer le monde ? Que ne le fit-il des millions d'années auparavant ? Quels hommages ne lui eussent pas rendus les hommes et les Anges durant tant de millions de siècles ? Autre objection. Pourquoi le Verbe éternel a-t-il attendu 5199 ans (1) depuis le commencement du monde pour s'incarner ? Combien de choses merveilleuses eût-on faites en son honneur, s'il fût venu un an après Adam ? Et pourquoi, après s'être fait homme, demeura-t-il caché pendant trente-trois ans, sans faire aucune action qui attirât les regards des hommes ? Que ne créait-il des mondes ? Que ne faisait-il des miracles sans nombre ? Que ne convertissait-il un million d'hommes ? Par ces hommes, que

(1) BARON. *In Martyrolog.* 25 Decembr.

n'instruisait-il tout l'univers, et que ne le changeait-il en un paradis d'innocence et de délices? Pourquoi ne délivrait-il pas des limbes les âmes des Justes qui attendaient si vivement sa venue? Dites-moi, de plus, pourquoi son sang étant d'un prix infini, et une seule goutte ayant pu suffire pour racheter le monde, il voulut le verser jusqu'à la dernière goutte sur la Croix? Ajoutez pourquoi la très-sainte Vierge, qui avait tant d'empire sur les cœurs, traita cependant avec un si petit nombre de personnes pendant soixante-douze ans? Pourquoi elle ne fit aucun miracle que nous sachions, elle qui pouvait d'un seul mot en faire en si grand nombre, et aider tant de milliers d'âmes? N'était-ce pas un moyen facile d'acquérir pour elle beaucoup de mérites, et pour son Fils, une grande gloire? Pourquoi donc tout ne s'est-il pas fait de la sorte? Quelles raisons alléguer qui puissent contenter nos esprits?

Adorons, je vous prie, ce que notre ignorance ne saurait comprendre. Autrement, que me répondrez-vous encore à cette question? Ne vaudrait-il pas mieux pour Énoch et pour Élie d'être au ciel avec les saints, que de demeurer en quelque jardin inconnu de la terre jusqu'à la venue de l'Antechrist et jusqu'à la fin du monde? Ne serait-il pas mille fois plus à souhaiter pour eux de voir Dieu face à face dès maintenant, que d'attendre la fin des siècles pour commencer à jouir de ce bonheur? Car Dieu seul sait quand il mettra un terme à leur attente. Confessons donc franchement que les conseils de Dieu sont bien différents de ceux des hommes; et puisqu'il a voulu que Notre-Dame vécût vingt-quatre ans après la mort de son Fils, c'était le mieux; ainsi le voulait sa plus grande gloire, n'en demandons

pas davantage. Cependant, si vous voulez en savoir quelques raisons, voici celles qui se présentent à mon esprit; je les réduirai à trois principales.

IV. — La première est tirée des mérites acquis pendant ce temps par Notre-Dame. Selon l'opinion de plusieurs grands théologiens, et en particulier de Suarez, elle faisait chacune de ses actions avec une correspondance si entière à toutes les grâces qu'elle avait reçues, qu'elle doublait par chaque action ses mérites. Voici les paroles du savant auteur. Comme les actes de la vertu de charité sont par eux-mêmes les plus nobles, ils sont aussi les plus efficaces pour le mérite et l'augmentation de la charité; et il est conforme à la raison que chacun de ces actes mérite autant de nouveaux degrés qu'il en renferme en lui-même. Je conclus de ce principe, que la bienheureuse Vierge a très-souvent doublé ses mérites, parce que, comme je l'ai montré plus haut, elle opérait de toute la force de la grâce et de la motion divine. Par conséquent, elle faisait des actes d'une intensité égale, ou supérieure, à l'habitude qu'elle avait de la vertu; ce qui doublait en elle la grâce qu'elle possédait avant de faire ce nouvel acte. Or, le nombre de ces actes de charité fut presque infini; car nous avons prouvé que probablement ils ne furent pas même interrompus pendant le sommeil; pesons donc (1), si nous le pouvons, au poids du sanc-

(1) Sicut hi actus charitatis sunt nobilissimi, ità etiam sunt efficacissimi ad meritum et augmentum ejusdem charitatis : ergò rationi consentaneum est, ut tot gradus mereantur quot in se habent. Ex hoc principio concluditur, gratiam sæpissimè fuisse effectam duplò majorem quàm antè erat, quia, ut suprà ostendi, operabatur ex totà virtute gratiæ, et motionis divinæ; igitur efficiebat actus æqualis, vel majoris intensionis, quàm esset habitus : ergò per singulos actus

tuaire, les mérites acquis par une si sainte vie, et désirons encore, si nous l'osons, que Notre-Dame eût pris son essor vers le ciel incontinent après l'Ascension de son Fils Jésus. Dirai-je qu'en ceci ses amis et ses enfants lui feraient plus de tort que ses ennemis mêmes? Car les hérétiques les plus emportés ne lui ôtent rien de sa gloire; leurs blasphèmes ne lui font pas perdre un degré de ses mérites; comme la lune ne perd pas un filet de son éclatante beauté, malgré les aboiements des mâtins, furieux de la voir si brillante et si élevée dans le firmament. Mais ses amis qui, sous prétexte de la voir plus tôt aller dans la gloire, veulent abréger sa carrière, lui ravissent mille couronnes de la tête, mille palmes des mains, mille degrés de grâce et de gloire qu'elle acquiert ici-bas, et qu'elle ne pourra plus acquérir dans les cieux. Un seul degré de grâce est si précieux, selon saint Thomas, qu'il vaut plus que toute la nature; et vous voulez lui dérober un monde de grâces, tant de rayons de la Divinité, et la priver à tout jamais de trésors sans prix et sans nombre.

Comptez, je vous prie, combien il y a de jours en vingt-quatre ans, combien d'heures chaque jour, combien de moments à chaque heure; calculez tout cela, et vous entendrez peut-être ce que veut dire le Saint-Esprit, relevant les mérites dont son Épouse s'est enrichie pendant sa longue carrière : *Grâces sur grâces est la Femme sainte et pleine de pudeur* (1). *Ma Sœur, mon Épouse, est un jardin fermé* rempli de bénédic-

hujusmodi ità crescebat illa *gratia*, ut fieret *duplò major* quàm in principio erat. Sed hi actus, numero et multitudine fuerunt penè infiniti, ut ex dictis etiam patet, ergò..... (SUAREZ. in 3. P. DIV. THOM. Quæst. 37. disput. 18. sect. 4.)

(1) Gratia super gratiam, mulier sancta et pudorata. (*Eccli.* 26. 19.)

tions et de délices (1). Dites-moi de bonne foi, ces années de retard, que Marie a su rendre si méritoires, ne sont-elles pas amplement récompensées par la jouissance d'une gloire qu'elle a doublée mille et mille fois sur la terre, et qu'elle possédera toute l'éternité? Remarquez que le plus beau moment de la vie des saints est ordinairement le dernier. Comme l'amour qui les dévore va toujours croissant, ces cygnes du paradis ne chantent jamais plus harmonieusement que quand ils vont mourir. Ainsi en sera-t-il, sans aucune comparaison, de la Reine de tous les saints; le dernier acte de charité qui lui donnera le coup de la mort, car la Mère de Dieu ne peut mourir que d'amour, doublera en un seul instant tous les mérites de sa vie, comme nous l'avons déjà prouvé; en sorte que si elle a acquis immédiatement avant cent mille degrés de perfection, elle en aura immédiatement après deux cent mille. Mais, comme on le comprend facilement, plus ce moment précieux sera retardé, plus le nombre de ses mérites sera innombrable; ne serait-ce donc pas une sorte de cruauté de le hâter par des vœux téméraires; ne devons-nous pas, au contraire, souhaiter de tout notre cœur qu'il arrive le plus tard possible, supposé la volonté suprême de celui qui est l'arbitre de nos destinées? Vierge sainte, pardonnez à mon cœur le sentiment qui le transporte; comme il vous aime plus que lui-même, aussi vous désire-t-il plus de bien qu'à lui-même; et loin de vouloir abréger votre exil, il le prolongerait volontiers, puisque le temps qui n'est rien, comparé à l'éternité, vous sert à accroître infiniment vos grandeurs éternelles.

(1) Hortus conclusus soror mea sponsa, hortus conclusus. (*Cant.* 4. 12.)

V. — La seconde raison n'est pas moins puissante que la première; je la trouve dans les services que la Mère de Dieu rendit à l'Église naissante, après l'Ascension du Sauveur. Ne croyez pas que l'Apôtre saint Paul ait prononcé le premier ces belles paroles que nous lisons dans son épître aux habitants de Philippes; il appartenait à Notre-Dame de tenir avant lui ce discours : Mes enfants, disait-elle aux premiers fidèles, depuis que nous sommes privés de la douce présence de mon Fils, *je me trouve pressée entre deux pensées : d'un côté, je désire d'être dégagée des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ, ce qui est sans comparaison le meilleur pour moi; mais de l'autre, il est plus utile pour vous que je demeure encore en cette vie. C'est pourquoi j'ai une certaine confiance que j'y resterai, et même assez longtemps pour votre avancement à tous, et pour la joie de votre foi* (1). Mais ce qu'elle daigna répondre à une de ses servantes qui l'interrogeait sur ce sujet, est encore plus explicite et plus formel. Ma fille, dit-elle un jour à sainte Brigitte, Dieu a voulu que je vécusse longtemps sur la terre après l'Ascension de mon Fils et Seigneur Jésus, pour aider à la conversion des âmes par ma conversation, par ma patience et par ma manière de vivre; pour fortifier les Apôtres et les premiers chrétiens; pour enrichir ma couronne et augmenter mes mérites par une fidèle et constante coopération à sa grâce; pour faire voir aux hommes, par mon exemple, comment ils doivent s'appliquer au service de Dieu, sans négliger de rendre au prochain ce

(1) Coarctor è duobus : desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, multò magis melius : permanere autem in carne, necessarium propter vos. Et hoc confidens, scio quia manebo, et permanebo omnibus vobis, ad profectum vestrum, et gaudium fidei. (*Philip.* 1.23)

que la conversation humaine désire de nous, tandis que nous sommes sur la terre. Enfin, ma complexion et mes forces naturelles étaient telles, que, selon le cours de la nature, je devais vivre autant que j'ai vécu. Tous les jours je visitais les lieux de la Passion, qui m'était gravée si avant dans le cœur, qu'il me semblait tout voir de mes yeux, comme le jour même où je vis ruisseler le sang précieux de mon Fils unique sur l'arbre de la croix. Parmi ces douces amertumes et ces douceurs si amoureusement amères, je passais les années de ma vie, et la vie me semblait un moment bien rapide. Voilà, ma chère fille, ce que j'avais à vous dire sur ce point (1).

Quelle obligation ne lui ont donc pas les hommes, en voyant qu'elle aime mieux demeurer avec eux pour les consoler, que d'aller se consoler elle-même dans la gloire éternelle, avec les habitants de la véritable patrie! Quelle bonté de vouloir réjouir ici-bas tous les cœurs des hommes de bien, et de coopérer à toutes leurs bonnes œuvres; d'enseigner aux Apôtres à prêcher l'Évangile, à foudroyer et à vivifier les âmes; de fortifier les martyrs dans leurs combats à mort pour la foi; d'animer les chrétiens et de les édifier par sa présence pleine d'une céleste majesté; d'encourager les vierges à conserver précieusement le lis de la virginité; d'aider tout le monde par la puissance de ses saintes prières, capables d'embraser l'univers de l'amour de Jésus-Christ; de n'avoir aucun intérêt sur la terre que ceux de Dieu son Fils; d'être sa lieutenante ici-bas, et de procurer partout sa gloire! Quand deux miroirs ardents sont placés vis-à-vis l'un de l'autre, ils se ren-

(1) S. Birgitt. *Revel.* l. 6. c. 61.

voient avec tant de force les rayons du soleil, qu'ils embrasent et consument tout ce qui est entre eux. Quand Jésus dans le ciel, et Notre-Dame sur la terre se regardent de droit fil, les rayons des miséricordes du Père éternel qui donnent sur Jésus-Christ, et de là sur sa très-sainte Mère, sont si foudroyants, si puissants et si pénétrants, qu'ils mettent toutes les âmes en feu, et les embrasent du véritable amour de Dieu : pressant motif pour lequel la très-sainte Vierge demeura volontiers si longtemps sur la terre.

VI. —La troisième raison ne diffère pas essentiellement des deux précédentes; mais elle en est comme le complément et la perfection. Elle est d'ailleurs d'une utilité si grande pour les âmes, qu'elle mérite d'être touchée à part. Il fallait aux Anges un ravissant spectacle; aux hommes, un rare exemple, celui d'un entier désintéressement dans le service de Dieu, et d'un amour très-pur de la volonté divine; or c'est ce qu'offrit au ciel et à la terre, surtout dans la dernière période de sa vie, la très-sainte Mère du Créateur. Un jour un empereur romain disait d'un accent mâle et hardi : D'autres auront porté le sceptre plus longtemps que moi; nul ne l'aura déposé avec plus de courage (1). La Mère de Jésus est appelée au plus beau trône du ciel, et elle consent, pour la gloire de Dieu et pour le bonheur des hommes, à demeurer vingt-quatre ans sur la terre; c'est là un des plus riches diamants de sa couronne. Quelle grandeur de voir la Mère de Dieu privée de la vue de Dieu par pur amour de Dieu durant tant

(1) Alii diutiùs imperium tenuerint; nemo tam fortiter reliquerit. (Tacit. *Histor.* Lib. de 2. Othon.)

d'années! Quelle fidélité de ne vouloir chercher en Dieu que Dieu seul, et pour preuve de cette fidélité, de consentir que tant de saints, infiniment au-dessous d'elle, échangent la terre pour le ciel, tandis qu'elle supportera avec une admirable patience l'exil de cette vie! Elle ne dira pas même avec son aïeul David : *O que mon exil est long! J'ai demeuré avec les habitants de Cédar; mon âme a été bien longtemps parmi eux comme étrangère* (1). Il plaît à Dieu qu'il en soit de la sorte; cela suffit à son désintéressement et à son amour.

Il est des saints qui ont désiré de vivre jusqu'à la fin des siècles, pour servir Dieu plus longtemps et plus purement sur la terre. Il y en a même qui ont demandé à Dieu de rester en purgatoire aussi longtemps qu'il voudrait, et d'y endurer la rigueur des flammes, sans mériter autre chose que le titre de serviteur loyal et désintéressé. Quelques-uns ont été plus loin, et ont désiré d'être condamnés au feu éternel de l'enfer, sans perdre la grâce de Dieu par le péché, pourvu qu'il en revînt quelque gloire à Dieu et le salut à quelques âmes. Enfin, il en est qui sont parvenus aux dernières limites où puisse arriver une pure créature, aidée de la charité la plus relevée qui soit sur la terre ou dans le ciel; ils ont désiré d'être seuls réprouvés et de porter seuls la peine de tous les damnés, à condition que ceux-ci seraient tous sauvés. Car, disaient-ils, nous seuls étant damnés et l'étant par amour, nous souffrirons, il est vrai, d'horribles supplices; mais amoureusement, sans renier Dieu ni blasphémer son saint nom; par conséquent, nous empêcherons les milliers de blasphèmes

(1) Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est : habitavi cum habitantibus Cedar : multùm incola fuit anima mea. (*Ps.* 119. 5.)

que les enfers vomiront pendant toute l'éternité. Or, les raisons qu'alléguaient ces grandes âmes étaient celles-ci : premièrement, la vertu ne veut point d'autre récompense qu'elle-même, si elle est vraie vertu. Cette maxime régla toujours la conduite du grand Paul, selon saint Chrysostôme (1). Secondement, pour servir Dieu noblement, il faut le servir sans autre intérêt que celui de sa gloire. Troisièmement, il vaut mieux posséder Dieu par la grâce sans le Paradis, que de posséder le Paradis, ce que je dis par impossible, sans la grâce. Quatrièmement, les âmes dont je parle pensent que l'amour sans intérêt mérite seul le nom d'amour. Or, aimer Dieu en vue des récompenses éternelles, n'est-ce pas chercher ses propres intérêts? Je veux bien que ces intérêts soient saints et innocents; mais enfin ce sont des intérêts. Mais aimer Dieu pour aimer Dieu, le servir pour le servir, et en Dieu ne chercher que Dieu, et ne vouloir de Dieu que Dieu seul; voilà un amour qui mérite à bon droit, à celui qui aime de la sorte, le titre de vrai serviteur de Dieu. Et comme cet amour se voit plus évidemment dans la privation des joies que dans la jouissance, de là vient que ces grands saints ont voulu donner à Dieu ces marques assurées de leur fidélité par ce que nous appelons des excès, et qu'ils ont désiré ou de demeurer sur cette terre jusqu'à la fin du monde, ou de souffrir les peines temporelles du purgatoire, ou même les supplices éternels des réprouvés.

Mais si des hommes, qui n'étaient enfin que des serviteurs, ont eu pour leur Maître et pour leur Dieu une charité si pure, je vous le demande, quelle idée nous

(1) Virtutem pro mercede habebat Paulus.

formerons-nous de celle de la Vierge Marie pour son Dieu, son Fils, son Seigneur, son cœur et son tout? C'est pour cette raison que je disais en abordant ce sujet, que les années, pendant lesquelles elle vécut privée de la présence de son Fils, sont peut-être les plus précieuses et les plus pures de sa vie. Tandis que Jésus fut sur la terre, elle eut la consolation de le voir; mais lorsqu'il fut remonté au ciel, elle n'eut plus d'autre consolation que de le servir pour le servir, et d'attirer tout le monde à son service. Et s'il eût fallu demeurer sur la terre jusqu'au jour du jugement pour accomplir ainsi la volonté divine, j'ai la ferme croyance qu'elle l'eût fait avec toute l'étendue de son cœur et du meilleur de son âme. Il y a plus de six mille ans que les bons anges régissent ces voûtes d'or et d'azur, et font tourner au-dessus de nos têtes ces miracles roulants tout parsemés d'étoiles, sans penser à changer d'emploi, et se contentant de contenter Dieu par leurs légers services: croiriez-vous que la sérénissime Reine du ciel se lassât de demeurer en ce monde pour y faire ce qu'elle y faisait si divinement, je veux dire pour servir Dieu et consoler tout l'univers par la majesté de sa royale présence?

Lorsque saint Jean voulut exprimer en un seul mot la constance, la magnanimité, la charité invincible de la Mère de Dieu au jour de la passion de son Fils, il ne dit que ces courtes paroles: *Cependant la Mère de Jésus était debout auprès de la croix de Jésus* (1). Elle était là comme une statue vivante de la divine conformité, comme une vive image de l'amour inébranlable, sans proférer un seul mot. C'était assez pour elle d'être là

(1) Stabant autem juxta crucem Jesu Mater Jesu..... (JOAN. 19. 25.)

où Dieu le Père l'avait placée pour accomplir toutes ses volontés, plongée dans un abîme de douleurs. Marie n'eût-elle rien fait autre chose pendant tout le reste de sa vie que d'être sur la terre une divine image de la vertu, qui ne respirait que le pur service de Dieu; que d'être pour les hommes un miroir d'obéissance et de sainteté, cet emploi n'eût-il pas été le plus noble que puisse avoir une pure créature en ce monde? Mais si vous ajoutez, ce que nous avons montré dans ce chapitre, la gloire qu'elle a rendue à Dieu par ses actes intérieurs et extérieurs, si méritoires pour elle et si utiles pour le prochain, pourrons-nous être tentés de trouver long l'exil de notre Mère, puisqu'il est si glorieux à Dieu, si avantageux pour elle, si plein de divines leçons pour ses enfants? O cœur enrichi des trésors de la Divinité! O tabernacle où est enchâssé le Verbe éternel! Les richesses de cette Mère de son Créateur s'accumulent avec tant d'excès, qu'il faudra lui dire comme Jacob à son fils aîné : Ruben, ne croissez plus (1); bientôt vous marcheriez l'égal de votre père. Jacob, qui était homme, pouvait tenir ce langage; mais, pendant vingt-quatre ans, Jésus-Christ, du haut du ciel, n'a cessé de dire à Marie : Ma Mère, *croissez à milliers* (2). Croissez, augmentez vos vertus et vos mérites, et qu'à milliers et à milliers se répandent dans votre cœur et grâces, et beautés, et perfections si ravissantes que vous soyez comme accablée sous le poids des faveurs que vous prodigue l'auguste Trinité.

VII. — Mais hélas! pourquoi faut-il enfin parler de

(1) Ruben, non crescas. (*Gen.* 49. 4.)
(2) Crescas in mille millia. (*Gen.* 24. 60.)

mourir ! Serait-il possible que, même après la plus longue vie, fût sujette à la mort celle qui est seule digne de l'immortalité ! O mort, seras-tu assez hardie pour attenter à une si belle vie ? Ce ne sera pas moi, dit-elle ; mais l'amour. O mort ! ô amour ! oserez-vous donc lui donner le coup de la mort ; toi, de la faux qui moissonne tout l'univers ; toi, des dards embrasés qui foudroient le ciel et la terre ? Hélas ! on a bien raison de dire que vous êtes aveugles ; car, si vous l'aviez vue une seule fois, vous ne consentiriez jamais à commettre un tel attentat. Que n'êtes-vous plutôt privés de mains ? Tu ne saurais, ô mort, ramener cette faux meurtrière ; tu ne pourrais, amour, lancer tes mortels javelots. O mort, tu n'as point de cœur ; tu ne sais point aimer Marie, tu ne sais que la tuer. O amour, tu es tout cœur, et parce que tu as trop de flammes, tu la fais mourir d'amour. Dieu ! qu'est ceci ? La mort devient douce comme l'amour pour trancher doucement le cours d'une si belle vie ; l'amour devient dur comme la mort, puisqu'il blesse à mort la Mère de l'auteur de la vie ! Mort et amour, conspirez-vous ainsi à nous ravir notre bonheur ! S'il ne vous faut que des yeux, prenez les nôtres, afin que vous puissiez voir le dommage à jamais irréparable que vous allez nous causer. S'il ne vous faut que des trésors, tout l'univers est à vous ; elle seule sera notre univers, elle tous nos trésors, elle la joie de nos âmes, et après Dieu, le doux paradis de nos cœurs. Brise, mort, brise cette faux cruelle ; amour, brise ce dard doucement homicide ; ou plutôt mêlez tous deux votre or et votre acier, votre faux et vos flèches, et formez-en un diadème pour couronner notre Reine qui ne doit mourir ni de mort ni d'amour. Je le vois, vous n'abandonnerez pas votre victime ; eh bien, frappez-

nous avec elle, et ne nous ravissez pas celle qui est la moitié de nos âmes : mieux encore, que la faux de la mort moissonne tous les sujets, et que les traits de l'amour percent seuls le cœur de la Reine. Mon Dieu! serait-il possible que la Mère de la vie devînt fille de la mort! Se pourrait-il que l'amour, qui est la vie des bons cœurs, devînt homicide du plus aimant de tous les cœurs! Je verrais volontiers, dans ce combat de la mort et de l'amour, une des raisons pour lesquelles Notre-Dame a été vingt-quatre ans sans mourir. La mort frissonnait de trancher une si belle vie; l'amour tremblait de blesser un si bon cœur. Enfin, la mort et l'amour ont joint leurs mains, leurs armes et leurs coups, afin que l'on ne pût accuser certainement ni la mort ni l'amour. Grand Dieu, c'est vous qui avez fait le coup; mais puisque nous n'avons pas mérité d'avoir Marie sur la terre pour notre bonne Maîtresse, faites au moins que nous l'ayons pour notre bonne Avocate dans le ciel, et nos cœurs seront contents.

CHAPITRE ONZIÈME.

Combien la très sainte Vierge est aimable, et des motifs que nous avons de l'aimer cordialement.

Si dederit homo omnem substantiam domûs suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam.

Quand un homme aurait donné toutes les richesses de sa maison pour acquérir la dilection, il les mépriserait comme s'il n'avait rien donné. (*Cant.* 8. 7.)

I. — Grand Dieu, si vous m'inspirez vous-même le dessein de parler de l'amabilité de votre Mère, après avoir dit quelque chose de ses vertus, éclairez mon esprit et enrichissez-le des grâces nécessaires pour traiter dignement ce sujet. Hélas ! quelle frayeur saisit mon cœur en prononçant ces paroles. Il va se jeter dans un abîme d'où il ne sortira jamais. Car s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que l'amabilité doit se mesurer sur les grâces reçues du ciel, Marie ayant reçu plus de grâces que tous les saints ensemble, sera donc, elle seule, plus aimable que tous les saints. *Qui a compté les grains de sable de la mer, les gouttes de la pluie, les jours depuis la naissance du monde* et les atomes qui se meuvent dans tous les rayons du soleil ? *Qui a mesuré la hauteur des cieux, l'étendue de la terre et la pro-*

fondeur des abîmes (1)? Je veux dire : qui a compté les perfections de la Mère de Dieu, et qui porte à cette Reine du ciel l'amour que méritent ses bontés et ses amabilités presque infinies? Ne faudrait-il pas demander des millions de cœurs pour l'aimer autant qu'elle est aimable? Et, s'il ne nous est permis de n'en avoir qu'un, de quel feu du ciel devrait-il être embrasé pour lui porter autant d'amour qu'elle en mérite, ou du moins ne pas rester trop au-dessous de notre devoir? Pardon, Mère tout aimable, pardon ; et il est bien juste que je vous le demande, puisque, malgré votre amabilité, mon cœur a si peu d'amour pour votre Majesté !

Que j'aime la pensée de saint Jean Chrysostôme expliquant ce passage du Prophète Isaïe : *Les Séraphins étaient autour du trône; ils avaient chacun six ailes, deux dont ils voilaient leur face, deux dont ils voilaient leurs pieds et deux dont ils volaient. Et ils criaient l'un à l'autre, et ils disaient : Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées* (2). Ces esprits bienheureux, qui aiment Dieu de toute leur substance et de toute la portée de leurs puissances, semblent rougir et comme se couvrir de honte de faire si peu, d'avoir si peu d'affection et de paroles pour rendre à Dieu ce qu'il mérite d'adoration et d'amour et ce qu'ils lui doivent à mille et mille titres. Ne me serait-il pas permis d'appliquer cette pensée à la très-digne Mère de Dieu? Quoique ces

(1) Arenam maris, et pluviæ guttas, et dies sæculi quis dinumeravit? Altitudinem cœli, et latitudinem terræ, et profundum abyssi quis dimensus est? (*Eccli.* 1. 2. — 4. ESDR. 4. 7. — S. LAURENT. Just. S. ANSELM.)

(2) Seraphim stabant juxta illud : sex alæ uni, et sex alæ alteri : duabus velabant faciem ejus, et duabus velabant pedes ejus, et duabus volabant. Et clamabant alter ad alterum, et dicebant : Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus exercituum. (Is. 6. 2.)

divins Archanges fassent tous leurs efforts pour aimer et pour admirer Notre-Dame, ils se voilent néanmoins la face et rougissent de faire si peu pour la souveraine Princesse de toutes les perfections et de toutes les vertus. Les saints, à l'instar des Séraphins, après avoir épuisé leurs esprits et fait voler leurs plumes qui nous ont laissé de si belles pages à la louange de Marie, après s'être consumés pour exalter ses incomparables priviléges, en reviennent toujours à dire qu'ils n'ont rien dit et à demander pardon de leur témérité innocente et du doux transport de leur dévotion. Écoutons saint Bernard : Il n'y a rien, dit-il, qui réjouisse tant mon cœur que d'avoir à parler de la Mère de Dieu ; mais rien aussi ne me désespère tant, voyant que j'use tout mon esprit et que jamais je ne dis rien d'elle (1). Ecoutons encore saint Bernardin de Sienne : Il nous dira bien que Dieu, infini en puissance, en sagesse et en bonté, ne saurait rien faire parmi les pures créatures qui surpassât la dignité de Mère de Dieu (2) ; mais il n'essaiera pas de nous expliquer la sublimité de cette dignité ineffable, ce qui serait impossible à sa faiblesse et demeurera à jamais impossible à tout esprit créé.

Personne, nous dit saint Ambroise, n'est plus louable que celui que tous peuvent louer (3). D'après cette règle, personne ne sera plus aimable que celui que tous doivent aimer. Je n'oserais jamais démentir le glorieux évêque de Milan ; je l'honore trop. Cependant, je de-

(1) Fateor imperitiam meam, pusillanimitatem propriam non abscondo. (S. Bernard. Serm. 4. *De Assumpt.* n. 5.)

(2) Nec potentiora nec sapientiora ille facere potuit quàm quæ in me fecit. (S. Bernardin. Serm. *de Visit. et* 7. *Verbis B. V.* Art. 2. c. 1.)

(3) Nemo est laudabilior quàm qui ab omnibus laudari potest. (S. Ambros. Libr. 1. *de Virgin.*)

manderais à tout autre qu'à lui, s'il n'y a pas un degré plus éminent d'amabilité, et je me déclarerais pour l'affirmative, avec saint Bernardin de Sienne, un des secrétaires d'Etat de la Reine du paradis. Personne, lui dirais-je, n'est plus aimable que celle que tous doivent aimer et aiment effectivement de tout leur cœur; que celle que tous honorent de toute leur substance, confessant ingénument, après avoir répandu leurs cœurs à ses pieds, qu'ils n'ont rien fait et que c'est toujours et toujours à recommencer. Voilà, selon mon opinion, un degré d'amabilité qui surpasse tous les autres et qui ne laisse rien à désirer. Il me semble entendre tous les saints du ciel dire avec un grand serviteur de Marie : Elle est grande à cause de sa virginité ; grande à cause de sa maternité ; plus grande à cause de l'une et de l'autre ; très-grande, parce qu'elle est Mère de Dieu ; enfin, plus que très-grande et d'une grandeur ineffable, parce qu'étant si grande elle croit n'être rien. Après de tels éloges, comment dire l'excès d'amabilité de la Mère de Dieu, notre Reine ?

J'ai aimé toute ma vie la sainte ingénuité de cette royale princesse sainte Elisabeth, fille d'André, roi de Hongrie, et duchesse de Thuringe, qui avait une simple, mais très-aimable dévotion. Étant petite, elle distribuait aux pauvres le peu d'argent qu'elle pouvait attraper par la maison, à condition que chacun d'eux dirait un *Ave Maria* pour l'amour et pour l'honneur de la glorieuse Vierge Marie. Elle voulait dire par cette action : Je ne saurais contenter mon cœur ; jamais je ne pourrai honorer selon mes désirs celle que mon cœur aime de tout ce qu'il a d'amour ; c'est pourquoi j'ai recours à toutes les créatures pour emprunter des cœurs, de l'amour, des mains et des bouches, afin de

la servir par le ministère de tous ceux qui la servent et de l'aimer dans tous les cœurs qui brûlent de son amour. Qu'on me donne, disait un autre serviteur de Marie, qu'on me donne les cœurs de tous les hommes qui existent, qui ont existé et qui existeront jamais, afin que je puisse vous aimer d'un amour immense, Reine du ciel et de la terre (1) ! Que direz-vous de cette sainte princesse de Savoie qui, le jour de Sainte-Ursule, récitait onze mille *Ave Maria*, les offrant à la Vierge Mère par les mains de ces onze mille vierges, l'aimant de onze mille cœurs, la louant de onze mille bouches, l'honorant de deux fois onze mille mains, lui faisant hommage par onze mille procureurs, et disant ensuite : Ma Souveraine, que je vous sers mal et que je suis honteuse des petits services que je vous rends ! Que penserez-vous de ce saint religieux de l'ordre de saint Dominique qui jeûnait au pain et à l'eau le carême de l'Assomption, faisant des austérités qui allaient au delà de ses forces, et disait : Ce sont là mes chères délices, puisque je le fais pour l'amour de ma bonne Maîtresse ! Combien n'admirerez-vous pas 'Alexandre de Halès et tant d'autres qui ont fait serment solennel de ne refuser jamais aucune chose du monde qui fût en leur pouvoir, quand on la leur demanderait au nom de Notre-Dame ? Mais quel jugement formerez-vous de l'excès de ceux qui ont dit que s'ils étaient en paradis et qu'elle n'y fût pas, et qu'il n'y eût point d'autre place que la leur, ils lui céderaient leur propre place de bon cœur, aimant mieux ne point s'aimer eux-mêmes que de ne point aimer leur Mère (2).

(1) Quis mihi det corda omnium hominum qui sunt, fuerunt, et erunt, ut amare te possim, Regina cœli et terræ, amore immenso!
(2) Ego potiùs me non amabo, quàm ut tibi desit amor.

Tous ces grands serviteurs de la très-sainte Mère de Dieu ont prouvé leur affection par leurs œuvres et par les exercices de leurs dévotions cordiales, dont leurs histoires sont remplies. Celui-ci a dit presque autant de fois *Je vous salue, Marie,* qu'il a respiré en ce monde; celle-là a mis cent fois le genou en terre chaque jour pour contenter en quelque sorte le désir qu'elle avait de l'honorer; d'autres ont exercé plus d'austérités corporelles qu'ils n'avaient de cheveux à la tête et de gouttes de sang dans les veines. Charlemagne a élevé presque plus de temples en son honneur qu'il n'a vécu d'années en ce monde; saint Bernardin disait que, lorsqu'il était épuisé de travaux et de fatigues, s'il pouvait trouver un quart d'heure pour penser et parler à Notre-Dame, il lui semblait aussitôt être déjà en paradis; saint Bernard, accablé de soins et d'ennuis, disait qu'elle était l'échelle par laquelle il montait au royaume des cieux. Je serais infini si je voulais rappeler ici tous les stratagèmes innocents de ces belles âmes qui aimaient éperdument la très-sainte Mère du Tout-Puissant. Hélas! quelle confusion, à moi qui écris ceci et à vous qui le lisez, de voir le peu d'amour que nous avons pour elle et le peu que nous faisons en comparaison de ses mérites et de ce que nos pères ont fait avant nous!

Qui n'aimerait le docte et pieux Taulère quand il dit avec tant de naïveté qu'il ne peut comprendre qu'un homme de bon sens, même surchargé d'affaires, ne prenne pas une heure tous les jours pour parler ou pour penser à Notre-Dame. Car, se demande-t-il, comment peut-on vivre sans l'aimer? Comment peut-on l'aimer, si on ne lui parle souvent? Et comment peut-on lui parler, si l'on ne se donne pas la patience d'admirer ses beautés et de lui rendre quelque petit hommage? Puis,

tout à coup, ce grand homme se reprend et dit : La dignité de Marie excède tout mode et toute mesure (1); on n'a rien fait quand on a tout fait pour elle, tant elle est aimable et ravissante, tant elle est élevée au-dessus de nos faibles esprits ! Et voilà les délices des bons cœurs ; ils aiment celle qui fait les délices du ciel et de la terre ; ils l'aiment de toute l'étendue de leur âme, puis lui disent avec Augustin : Je vous aime ; mais parce que je vous aime peu, faites que je vous aime davantage (2) ! Doux Jésus, et vous sa sainte Mère, mon Dieu, je me meurs de votre amour et je me meurs parce que je n'aime pas assez ! Mon cœur se tue d'aimer et encore plus de n'aimer pas autant qu'il voudrait aimer. O beauté, ô bonté, ô perfections suprêmes ! Puisque Dieu voulait donner à nos cœurs un objet si aimable, comment ne nous a-t-il pas donné des cœurs capables de plus d'amour ? Hélas ! Dieu s'écrie qu'elle lui a ravi le cœur d'un seul des cheveux de sa tête et d'un seul regard de ses yeux ; et l'homme a si peu d'amour pour celle qui a tant de pouvoir sur le cœur infini du grand Dieu ! Quel prodige inexplicable et quelle malédiction est ceci ! Ah ! qu'il ne tienne pas à nous que Marie n'exerce son empire sur tous les cœurs et qu'elle ne captive par ses attraits irrésistibles tous les hommes dans les douces lois de son amabilité presque infinie ! Mais réservons ce mystère pour l'éternité ; car, il faut l'avouer, jamais nous ne comprendrons ici-bas com-

(1) Cujus dignitatem et honorem nullà ratione, nullis verbis quisquam exprimere sufficit, cùm tantæ sit dignitatis, ut hæc sensus omnes transcendat. (TAULER. Serm. *de Concept. gloriosissim. semper Virg. Mar.*)

(2) Te enim amo, et si parùm est, amem validiùs. (S. AUGUST. *Confess.* Lib. 13. c. 8.)

bien elle est aimable ; jamais nous ne serons capables de l'aimer d'un amour digne de son amour.

II. — Cependant je pourrais encore énumérer mille motifs qui invitent doucement et fortement nos cœurs à aimer parfaitement Notre-Dame.

PREMIER MOTIF. — Sa beauté. — Elle est si ravissante, qu'elle est l'objet béatifique des corps bienheureux après l'humanité de Jésus-Christ ; que saint Denys l'eût adorée comme une divinité, s'il n'eût appris de l'apôtre saint Paul qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; qu'elle est nommée dans les cantiques non-seulement toute belle, sans tache et sans rides, mais un amas de toutes les beautés du paradis ; que saint Bernard fait dire aux anges qu'ils ne voient rien, même dans le ciel, qui puisse entrer en parallèle avec la beauté de leur Reine (1) ; que l'Esprit-Saint lui donne les noms admirablement expressifs d'*unique*, de *colombe*, de *toute belle*, de *bien-aimée*, d'*épouse* et de *sœur ;* que la beauté de Rachel, de Judith, d'Esther, d'Abigaïl disparaît et s'efface en présence de la beauté souveraine de la Mère de Dieu ; que, par conséquent, il faut nécessairement se crever les yeux et s'arracher le cœur ou l'aimer de toutes ses entrailles : c'est la conclusion de saint Bernard. Faisons donc les derniers efforts ; aimons-la du fond de notre cœur, de toute la tendresse de nos âmes, et qu'il n'y ait d'amour en nous que pour Dieu et pour elle (2). Quicon-

(1) Nec enim pares inveniuntur deliciæ vel in nobis, quos in civitate Domini lætificat fluminis impetus, qui à vultu gloriæ voluptatis torrente potamur. (S. BERNARD. Serm. 4. *de Assumpt.* n. 1.)

(2) Totis ergò medullis cordium, totis præcordiorum affectibus, et votis omnibus, Mariam hanc veneremur ; quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam. (S. BERNARD. Serm. in *Nativ. B. M.* n. 7.)

que n'aime pas Jésus et sa très-sainte Mère ne mérite-t-il pas d'être foudroyé d'un coup mortel d'anathème et d'un carreau de malédiction du ciel ?

SECOND MOTIF. — Sa bonté. — Elle est si incompréhensible, que quand nous aurions autant d'yeux qu'il y a d'étoiles dans le firmament, autant de cœurs qu'il y a d'anges dans le ciel, autant d'amour qu'il y en eut jamais dans toutes les créatures, nous n'aurions pas la moitié de ce qu'il nous faudrait pour la contempler et pour l'aimer autant qu'elle est digne d'être vue et aimée. Le pouvoir des créatures est trop limité pour atteindre à ce qui est presque infini. Assuérus voulut que Mardochée fût honoré comme lui-même (1) : ne pourrait-on pas dire avec saint Bernard que Dieu a ordonné quelque chose de semblable en faveur de sa très-sainte Mère ? Tous les fleuves se perdent dans la mer, dit saint Bonaventure, et toutes les grâces se réunissent dans Marie (2). Non, l'Océan ne roule pas autant de flots les uns après les autres d'une extrémité du monde à l'autre, que la sainte Vierge a de grâces et de bontés en son âme. Sa bénignité est si universelle, qu'il n'est personne qui ne reçoive quelque influence de ses rayons bienfaisants. C'est un soleil qui pénètre tout, un amour qui oblige tout le monde. Tout était perdu sans le précieux sang de son Fils et sans le lait virginal de ses chastes mamelles ; et quiconque se sauve ne se sauve pas sans elle (3). O genre humain ! O enfants d'Adam ! Qu'aime-

(1) Sic honorabitur, quemcumque voluerit rex honorare. (*Esth*. 6. 9.)

(2) Sicut in mari, aquarum, sic in Maria sunt congregationes gratiarum. (S. BONAVENT. *in Spec. B. M. V.* Lect. 7.)

(3) Omnibus misericordiæ sinum aperit, ut de plenitudine ejus accipiant universi, captivus redemptionem, æger curationem, tristis consolationem, peccator veniam.... ut non sit qui se abscondat à calore ejus. (S. BERNARD. Serm. *in Signum magnum*. n. 2.) — Hæc est enim

rons-nous donc, si nous n'aimons pas l'assemblage de toutes les bontés du monde ? Ne méritera-t-il pas d'être livré à un regret immortel le cœur ingrat qui n'aura pas chéri une bonté qui, après Dieu, est seule aimable et seule digne Maîtresse de nos affections ? O mon Dieu, montrez à mes yeux celle qu'ils désirent plus que la lumière du ciel (1) ; donnez à mon cœur celle qui est son unique espérance (2). Que les hommes insensés aiment le monde qu'ils veulent aimer ; qu'ils vouent leurs affections à des objets indignes de toute affection ; pour moi, je ne veux aimer que Jésus et sa très-sainte Mère : voilà tout ce que je désire pendant toute l'éternité.

TROISIÈME MOTIF. — L'extrême facilité de gagner ses bonnes grâces et d'obtenir d'elle tout ce qu'on peut désirer. — Quoi de plus accessible et de plus obligeant que Marie ? Mille personnes presque réduites au désespoir n'ont fait que réclamer son aide et prononcer une bonne fois son saint nom, et aussitôt elle les a préservées de la mort temporelle ou de la mort éternelle. Souvent elle n'attend pas qu'on l'invoque ; mais elle court au-devant de nos désirs. La mère de miséricorde vole partout où elle voit des misères, disait jadis Richard de Saint-Victor, car elle voit nos larmes dans cette vallée de larmes, elle entend nos cris dans cet exil ; et pour elle c'est essuyer les larmes que de les voir couler, c'est apaiser les gémissements que de les entendre (3). Eût-on un cœur de pur acier, encore fau-

quæ totius mundi redemptionem obtinuit, salutem omnium impetravit. (Serm. 4. *de Assumpt.* n. 8.)

(1) Hanc mihi accipe : quia placuit oculis meis. (JUD. 14. 3.)

(2) Hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ. (S. BERNARD. Serm. *in Nativ. B. M.* n. 7.)

(3) Ubicumque fuerit miseria, et currit, et succurrit misericordia

drait-il sentir quelque tendresse pour une si excessive bénignité. Elle ne refuse jamais rien à personne, dit le dévot saint Bernard; elle accorde plus qu'on ne lui demande, au rapport du très-sage Idiot; elle est si bonne qu'elle devine et prévient nos désirs, et elle a certainement plus d'envie de nous donner que nous n'en avons de recevoir; elle se fâche si nous ne lui présentons pas hardiment nos requêtes et nos prières; le plus grand plaisir que nous puissions lui faire est d'agir avec elle filialement, confidemment, avec une privauté remplie d'un respect innocent, et non avec une vaine crainte ou contrainte qui ne lui plaît nullement.

QUATRIÈME MOTIF. —La volonté de Dieu qui veut que l'on aime à bon escient sa très-sainte Mère. — Quelle hardiesse du savant Idiot! Souvent, dit-il, la miséricorde de la Mère a délivré ceux que la justice du Fils pouvait condamner. C'est un plaisir, tandis qu'Assuérus prononce l'arrêt de condamnation contre tous les Juifs, de voir la reine Esther les délivrer tous d'un seul coup par ses humbles prières. Jésus veut condamner; mais Marie veut sauver. La justice est du côté de Jésus; la clémence du côté de Marie. L'un allègue le sang qu'il a versé; l'autre le lait qui a coulé de ses mamelles. L'un invoque le droit et la loi; l'autre les passe-droit et l'amour. Dieu le Père, assis sur son trône, entend ces discours; le genre humain, la corde au cou, la torche à la main, tremble prosterné devant le trône de la majesté divine. Mon cœur frémit et ma plume tremble en écrivant ceci. Lecteur, le croiriez-vous? Notre bonne Prin-

tua.... Habet enim miseria clamorem, et vallis hæc lacrymas.... Non possunt hæc ante te silere, nec auditum tuum latere, eo quòd aures audiendi miserias habeas, et te eas scire, sit eas exaudire. (RICH. VICT. *In Cant.* Cap. 23.)

cesse gagne sa cause et la nôtre ; et par arrêt suprême, il est prononcé que celui qui, comme criminel, devait être justement condamné au supplice éternel, sera miséricordieusement sauvé, avec abolition entière de toutes ses dettes. Quel pouvoir ! Et le Fils souscrit à cette sentence ; et sa justice est contente d'être vaincue, quand la miséricorde de sa Mère est victorieuse. Ma Mère peut tout dans mon royaume, a dit une fois le Seigneur Jésus, et je ratifierai toutes ses décisions et toutes ses demandes (1). Ce qu'elle veut, je le veux ; ce qu'elle donne est bien donné ; jamais je ne la contredirai en aucune chose du monde. Je dis plus ; je ne veux donner que par ses mains ; j'aime mieux exercer par elle que par moi mes plus grandes miséricordes. De là vient que mille fois on demande à Dieu sans obtenir ; on s'adresse à Notre-Dame, et la demande est entérinée sur-le-champ. Ce n'est pas qu'elle soit plus puissante que Dieu, ce serait un blasphème de le dire ; mais tel est le bon plaisir du grand Dieu qui veut honorer ainsi sa très-bonne Mère.

CINQUIÈME MOTIF. — Notre intérêt. — Dieu ! quelle honte pour nous que nous ayons l'âme si étroite et le cœur si bas, que nous ne sachions aimer ni Dieu, ni sa sainte Mère, s'il n'y va de notre intérêt ! Ne serait-ce pas un acte plein de noblesse et de générosité d'aimer la Reine du ciel pour l'aimer, de l'admirer parce qu'elle est admirable ? Mais s'il faut compatir à notre faiblesse, aimons-la du moins autant que nos intérêts l'exigent : ce que nous feront comprendre les paroles de quatre oracles de l'Église, qui sont en même temps les quatre secrétaires d'État de la glorieuse Mère de Dieu.

(1) In regno meo omnia potest Mater mea, et quidquid fecerit, ratum habebo.

Le premier est saint Bernard. Il nous assure que Dieu ne veut nous accorder aucun bienfait, ne nous octroyer aucune grâce, que par les mains de la vierge Marie (1).

Le second est saint Bernardin de Sienne. Toutes les grâces qui sont communiquées aux hommes, dit ce très-docte auteur, leur viennent par trois canaux. Dieu les dépose dans le cœur de Jésus-Christ ; Jésus-Christ les fait passer dans le cœur de la Vierge, la Vierge nous les dispense avec sagesse. Car, depuis qu'elle a conçu le Fils de Dieu dans son sein, elle a une juridiction et une autorité sur tous les dons du Saint-Esprit, en sorte que nul homme ne reçoit une seule grâce du ciel, que par l'entremise de cette Vierge mère (2).

Le troisième est saint Anselme. Tous ceux qui sont vos serviteurs et que vous regardez d'un bon œil, s'ils vivent et meurent dans vos bonnes grâces, seront sauvés (3).

Le quatrième est saint Bonaventure. Notre souveraine Maîtresse, dit-il, est ce champ précieux de l'É-

(1) Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus ; — quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam ; — quia nihil nos Deus habere voluit, quod per Mariæ manus non transiret. (S. Bernard. Serm. *in Nativ. B. V.* — *De Aquæ duct.* 12. 7 et 8 ; Serm. 3. *in Vigil. Nativ. Dom.* n. 10.)

(2) Omnis gratia quæ huic sæculo communicatur triplicem habet processum. Nempè à Deo in Christum ; à Christo in Virginem ; à Virgine in nos ordinatissimè dispensatur. A tempore enim quo concepit Deum in utero suo, quamdam, ut sic dicam, jurisdictionem, seu auctoritatem habuit in omni temporali processione Spiritûs sancti ; ità quòd nulla creatura aliquam à Deo recipit gratiam virtutis, nisi secundùm dispensationem Virginis Matris. (S. Bernardin. Serm. *de Annuntiat.* Art. 1, c. 2.)

(3) Sicut enim, ô beatissima, *omnis à te aversus et à te despectus* necesse est ut pereat ; ità omnis à te (legendum puto, *ad te*) conversus, et à te respectus, impossibile est ut pereat. (S. Anselm. Orat. 51.)

vangile ; car on peut dire avec vérité que tous les trésors de Dieu le Père, et la plénitude de la divinité du Fils, sont cachés dans son cœur. Heureux donc, et trois fois heureux celui qui vend tout ce qu'il a au monde pour acheter ce précieux trésor (1)! Lecteur, je vous défie, si vous goûtez bien ces vérités, de vous empêcher d'aimer cette grande bienfaitrice. En effet, qu'aimeriez-vous sur la terre, si vous n'aimiez pas celle par qui vous pouvez espérer tous les biens de la grâce et de la gloire, son cœur virginal, Dieu même et son domaine tout entier ?

Vous me demandez combien il faut l'aimer ? J'aimerais autant que vous me donnassiez un coup de dague dans le sein, que de me transpercer le cœur par cette question. Dieu ! que puis-je vous répondre? Le bon larron envoya son cœur par l'ouverture du côté de Jésus pour lui dérober son cœur, afin d'aimer Jésus par le cœur de Jésus. Faites de même. Dérobez à Marie son cœur, afin de l'aimer par ce cœur autant qu'elle le mérite, et que vous désirez de l'aimer. Ou bien, dites au Père Éternel par la bouche de saint Augustin : Grand Dieu ! vous m'ordonnez d'aimer la très-sainte Mère de votre Fils unique. Ah ! c'est le plus ardent de mes désirs ; mais je ne sais par où m'y prendre. J'adore le commandement que vous me faites, mais c'est tout ce que je puis faire ; Dieu d'amour, pourquoi me jeter dans ces doux désespoirs et me mettre dans ces amoureuses impossibilités ? Donnez-moi un cœur capable d'exécuter vos ordres, et commandez

(1) Ager iste est Maria, in quâ thesaurus Angelorum, imò totus Dei Patris absconditus est. Felix qui vendit omnia quæ habet, et emit agrum illum. (S. BONAV. *in Spec. B. M. V.* Lect. 7.)

tout ce que vous voudrez (1). Donnez-moi un cœur selon votre cœur ; un cœur qui aime autant que vous lui commandez d'aimer, et qui parvienne enfin à vous contenter, à contenter votre Mère et à se contenter lui-même. Car c'est à elle, après vous, que je veux offrir toute l'étendue de mes affections. Voilà le paradis que je désire en ce monde : Jésus et Marie au milieu de mon cœur !

III. — Vous me demandez encore de combien de sortes d'amour il faut aimer une telle Princesse ? Je réponds : d'un million d'amours. D'autant d'amours que Dieu en produisit jamais sur la terre et dans le ciel ; de tous les amours, s'il était possible, dont Jésus-Christ son fils unique l'a aimée. Et si vous trouvez cette réponse trop concise, aimez-la, vous dirai-je :

Premièrement, d'un amour filial.

Secondement, d'un amour cordial.

Troisièmement, de l'amour héroïque et magnanime.

Quatrièmement, de l'amour tendre et qui liquéfie les cœurs de douceur.

Cinquièmement, de l'amour fort et invincible, qui souffre tout pour elle et qui ne se rend jamais.

Sixièmement, d'un amour unitif, qui lie votre cœur au sien étroitement.

Septièmement, d'un amour transformant, qui conserve toujours dans votre âme la vive image de cette Reine des cœurs.

Huitièmement, d'un amour de conformité, qui fasse que vous n'ayez d'autre volonté que la sienne.

Neuvièmement, d'un amour tellement identifiant,

(1) Da quod jubes, et jube quod vis. (S. Aug. *Conf.* lib. 10. c. 29.)

que l'intérêt et l'honneur de la très-sainte Vierge soient les vôtres, et que vous vous en occupiez continuellement.

Dixièmement, d'un amour ravissant, qui ne vous laisse rien aimer que Jésus et Marie, rien trouver de beau, de bon, d'excellent, qu'elle et tout ce qui la touche ou lui appartient.

Onzièmement, d'un amour efficace et effectif, qui fasse plus qu'il ne dit, et qui prenne un plaisir singulier à la bien servir.

Douzièmement, d'un amour simple, innocent, colombin, en sorte que vous vous jetiez dans son sein comme un petit enfant au giron de sa mère.

Treizièmement, d'un amour virginal, qui vous fasse rougir quand on vous loue, et qu'on vous dit que vous servez bien Notre-Dame; car plus vous ferez pour elle, plus il vous semblera que vous ne faites rien.

Quatorzièmement, d'un amour transcendant, qui vous fasse chérir la Reine du ciel au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu.

Quinzièmement, d'un amour éloquent, qui fait dire des mots inouis, trouver des titres nouveaux, des éloges si relevés, si abondants et si variés, que quand vous parlez d'elle, votre bouche semble un torrent tout d'or de ses louanges, et votre cœur une source intarissable de ces belles eaux qui réjouissent la cité du Très-Haut.

Mais hélas! en déclarant combien nous devons aimer la Mère de Dieu, n'ai-je point prononcé ma condamnation et celle de tant d'autres? Insensés que nous sommes; pouvons-nous vivre sans mourir de honte, en voyant une telle bonté si peu aimée, et une si souveraine Princesse servie de si mauvaise grâce! O Dieu! sommes-nous arrivés à ce point de malheur, qu'il faille

employer la force et les menaces pour nous faire aimer une Mère que nous devrions aimer autant que l'aiment tous les Séraphins, et souhaiter encore de l'aimer mille fois davantage? Vierge clémente, usez de votre grand pouvoir pour dompter nos cœurs plus malheureux que coupables. Quand les consumerez-vous du feu de votre divine charité ! Quand mourrai-je à tous les amours pour ne vivre que dans votre amour, et par le vôtre, dans celui du grand Dieu ! Qu'on me donne tous les amours du ciel et de la terre, et j'en ferai un présent à votre cœur, ou le mien ne sera jamais content.

TROISIÈME PARTIE.

LE

CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU

OU LES SOUVERAINES PERFECTIONS

DE LA SAINTE VIERGE SA MÈRE.

TROISIÈME PARTIE.

LES PERFECTIONS QUI ONT RAPPORT A LA PUISSANCE DE LA MÈRE DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

De la souveraine puissance et de l'empire de la Vierge Marie.

> *Quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis.*
> Vous demanderez tout ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez.
> (JOAN. 15. 7.)

I. — Puisque la libéralité du Seigneur Jésus est si grande, qu'elle permet au moindre de ses serviteurs de demander ce qu'il voudra, avec promesse que le Père éternel lui accordera toutes ses requêtes, que penserons-nous de l'efficacité sans bornes et de la puissance infinie des prières de sa très-sainte Mère? Vous me de-

manderez tout ce que vous voudrez, ô ma Mère, et vous l'obtiendrez. Puisqu'on ne lui refuse rien, il s'ensuit qu'elle peut tout ce qu'elle veut; et ordinairement elle veut tout ce qu'on lui demande. Véritablement, saint Bernardin de Sienne a raison de dire que le Père éternel lui a donné un pouvoir si absolu, qu'elle peut répéter après son Fils : *Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre* (1). Sainte Brigitte vit un jour tous les Saints qui environnaient le trône de Notre-Dame, et lui disaient : O Dame bénie! vous avez porté dans votre sein le Maître du monde, et vous êtes vous-même la Maîtresse de tout ce qui existe. Qu'y a-t-il que vous ne puissiez, puisque tout ce que vous voulez est fait à l'instant (2)? Ses vouloirs et ses pouvoirs ne sont qu'une même chose. Elle ne connaît que les affirmations et ne sait rien refuser à ceux qui l'invoquent de bon cœur. Oh! qu'il fait bon de servir une Maîtresse si puissante, qui peut tout ce qu'elle veut, et qui veut tout ce que désirent ses bons et fidèles serviteurs!

Ne ferais-je pas bien de demander pardon au ciel et à la terre de la témérité qui me porte à parler de la puissance de la Reine des Séraphins, tâche au-dessus des forces non-seulement de mon faible esprit, mais du plus sublime Archange du Paradis? Votre puissance, ô Mère du Créateur, est trop grande pour qu'une intelligence créée la puisse comprendre, disait autrefois un des oracles de l'Orient (3). Qui osera, après des termes aussi formels, entreprendre d'expliquer le pou-

(1) Data est mihi omnis potestas in cœlo, et in terrâ. (MATTH. 28. 18.)

(2) O Domina benedicta, tu portasti Dominum in te, et tu Domina omnium es; quid est quod non poteris? quod enim tu vis, hoc factum est. (S. BIRGITT. *Revel.* l. 4. c. 74.)

(3) Patrocinium tuum majus est, quàm ut intelligentia comprehendi possit. (S. GERMAN. Patriarch. *Orat. de zonâ B. V.*)

voir de l'ineffable Mère du Verbe Incarné? Il est de foi que tout est possible à celui qui croit. Quelle chose sera donc impossible à celui qui aime, dit Gerson; et à plus forte raison à une Mère, reprend saint Bernardin; et enfin à celle qui possède ces trois titres et mille autres que nous ne savons pas? Mon Dieu, que je suis heureux de me voir accablé sous le poids des grandeurs de la puissance de votre Mère! Peut-être le désespoir me rendra-t-il éloquent. Peut-être doublera-t-il mes forces, et je le désire; car mes plus chères délices sont d'admirer la puissance de l'auguste Marie. Elle sait que je le dis de bon cœur; si je pouvais faire en sorte qu'elle fût un million de fois plus puissante, un million de fois plus éminente, certainement elle ne le serait pas demain, mais à l'heure même je ferais tous mes efforts pour réaliser ce désir, et j'en adorerais Dieu de toute mon âme.

Or, pour entamer cette question par le côté où les obstacles paraissent insurmontables, je dis que c'est quand tout est désespéré que cette belle aurore commence à poindre sur la nuit ténébreuse des consciences les plus abandonnées, et vient sauver ceux qui voulaient résolument se précipiter dans l'abîme. On connaît l'histoire du malheureux Théophile, qui avait signé de son sang sa condamnation éternelle (1); on sait que plusieurs se trouvant en état de damnation, ont été préservés de la mort par l'intercession de Marie, jusqu'à ce qu'ils se fussent convertis à Dieu; que quelques-uns même, étant morts en état de péché mortel, ont été

(1) S. Petr. Damian. Serm. 1. *in Nativ. B. M. V.* — Sur. 4 Februar. — Georg. Colvener. *In Kalendar. SS. V. M.* 4 Februar. — Anton. de Balinghem, *S. J. in suâ Ephemeride, seu Kalendar. SS. Virginis Genitricis Dei Mariæ.* 31 Januar.

rappelés à la vie par la puissance de ses prières, et comme arrachés à ces noirs cachots qui allaient se refermer sur eux pour l'éternité. Ce qui fait dire à saint Antonin que trois circonstances dénotent la puissance et la sagesse de cette divine Avocate des hommes; car elle gagne son procès, premièrement, auprès d'un juge plein d'équité et de sagesse; secondement, contre un adversaire subtil et rusé; troisièmement, dans les causes les plus désespérées (1). Assurément, ceux qui pensent que saint Grégoire retira des enfers l'âme de Trajan (2), et qui ne nient pas d'autres traits semblables, discutés par Salmeron, ne peuvent pas refuser à la Mère de Dieu un pouvoir qu'il a accordé à ses serviteurs. Vous avez vidé l'enfer, dit saint Bernard (3), soit en lui arrachant plusieurs de ses victimes, soit en empêchant qu'il ne se remplît de ceux qui étaient sur le point d'y tomber, soit enfin que ce saint docteur ne parle que du purgatoire; ce qui ne laisse pas de marquer sa grande puissance.

(1) Sapientia enim advocati et eloquentia manifestatur ex tribus : scilicet, quòd obtineat apud justum et sapientem judicem; secundò, contrà adversarium astutum et sagacem; tertiò, quòd in causâ desperatissimâ. Sed Virgo Maria, advocata nostra.... Ergò.... (S. ANTONIN. Summ. P. 4, tit. 15. c. 19. § 2.)

(2) Cette question a excité une controverse assez vive vers la fin du 16e siècle. Le fait est rapporté par les diacres Paul et Jean dans la vie de saint Grégoire le Grand, avec quelque différence cependant. Il est également affirmé par saint Jean Damascène dans un discours *sur les morts* : ce qui fesait penser à Bellarmin que ce discours n'est pas du saint docteur. Baronius et les Bénédictins de Saint-Maur mettent cette histoire au nombre des fables. Les Bollandistes ne discutent pas le fait, mais ils en reconnaissent la possibilité. (V. BARON. *Annal. ann.* 604.—BELLARMIN. *De Purgator.* l. 2. c. 8. — S. GREGOR. Pap. *opera.* tom. 4. edit. Benedictin.—BOLLANDIST. 12 mart.)

(3) Per te infernus evacuatus est. (S. BERNARD. Serm. 4. *in Assumpt.* n. 9.)

Sur ce dernier point, le savant Gerson exprime franchement sa pensée, que je trouve pleine d'une tendre dévotion. On croit pieusement, dit-il, qu'au jour solennel de la triomphante Assomption de Notre-Dame, tout le purgatoire fut entièrement évacué ; car si c'est la coutume sur la terre d'ouvrir les prisons au couronnement des princes, croirons-nous qu'il y ait eu moins de priviléges dans le ciel au jour du glorieux couronnement de l'auguste Reine de tous les mondes, et qu'on n'ait pas rendu à la liberté tous les prisonniers qui n'étaient captifs que pour un temps dans les prisons de la justice de Dieu, je veux dire dans les flammes du purgatoire ? Pour moi, je ne douterais nullement du fait, si je pouvais savoir avec certitude qu'elle eût demandé cette grâce. Car qui eût pu la lui refuser ? Le Père ? Ne le croyez pas ; il aime trop sa fille unique. Le Fils ? Beaucoup moins ; et comment eût-il pu repousser une si amoureuse demande ? Qui donc, enfin ? Le Saint-Esprit ? Quoi ! un tel époux refuser quelque chose à une telle épouse au jour solennel de ses noces ! Vous me direz que la justice de Dieu a ses lois qui sont inviolables. Comme si l'amour n'était pas égal en Dieu à sa justice, et que la bonté ne fût pas plus séante à un époux, qu'une justice inexorable. La bonté de Dieu est si grande à l'égard de ses serviteurs, que, selon une croyance fondée, le jour où l'Eglise célèbre la mémoire de tous les fidèles qui se sont endormis dans le Seigneur, il délivre, à la prière de tous les Saints, un très-grand nombre d'âmes du purgatoire. Mais quelle proportion y a-t-il entre les prières des serviteurs et celles d'une Mère, entre le jour consacré au souvenir des morts, et le beau jour de l'entrée glorieuse de la Mère de Jésus dans les cieux ? Je ne m'étonne donc plus que

dans la messe du rit éthiopien on lise ces belles paroles : Je vous salue, ô réconciliatrice très-puissante de tout l'univers (1) ! C'est vous qui êtes la médiatrice entre Dieu offensé et les pauvres pécheurs ; c'est vous qui arrachez la foudre des mains de Dieu courroucé ; c'est vous qui, dans le doux combat de la justice et de la miséricorde, vous mettez toujours du côté de l'infortuné pécheur, faisant que la bonté l'emporte et que vos enfants soient sauvés.

II. — Le grand archevêque de Florence, saint Antonin, considère la puissance de Marie sous un autre jour. Dieu, dit-il, a commandé aux enfants d'obéir à leurs parents et d'accomplir en tout ce qui est juste leurs volontés. Ce précepte est de droit naturel, et la Vierge n'a nullement renoncé à ce droit de mère ; car, lorsqu'elle adresse quelque demande à son divin Fils, elle semble plutôt user de commandement que de prière : Mon Fils, *ils n'ont point de vin*, dit-elle aux noces de Cana (2). Et ainsi la prière de Marie est à la fois la plus noble et la plus efficace : la plus noble, parce qu'elle est par voie de commandement et de doux empire ; la plus efficace, parce qu'il est impossible qu'elle ne soit pas toujours exaucée (3). Quand elle disait autrefois sur la terre, et qu'elle dit maintenant dans le ciel : Mon Fils, donnez-moi ; ce n'est point une supplication, dit

(1) Ave, totius terrarum orbis conciliatrix efficacissima. (S. Ephrem, *Orat. de Laud. B. M. V.*)

(2) Et deficiente vino, dicit Mater Jesu ad eum : Vinum non habent. Joan. 2. 3.)

(3) Et sic oratio ejus erat nobilissimus orandi modus : tùm quia rationem habebat jussionis et imperii, tùm quia impossibile erat eam non exaudiri, juxta illud quod in figurâ ejus dixit Salomon matri suæ Bersabeæ, cùm aliquid petere vellet : Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem meam. (S. Antonin. P. 4. tit. 15. c. 17. § 4.)

Origène, c'est une sorte de commandement maternel. Car si Dieu veut sanctionner sa loi en l'observant lui-même, puisqu'il a dit que le fils devait obéissance à sa mère, comment pourrait-il s'empêcher de lui rendre ce devoir avec un amour filial? Grand Dieu! quelle puissance est donc celle de la Souveraine du ciel, puisqu'elle commande à celui que tous supplient et qui commande à toutes les créatures! Son pouvoir n'est-il pas égal à celui du Tout-Puissant? Elle sait que demander et obtenir sont pour elle une même chose; et la bonté de son Fils est si grande, qu'il antidate ses faveurs, allant au-devant de tous les désirs de sa Mère.

Je me plais infiniment à voir les excès des bons serviteurs de Marie et à remarquer les saillies de leur dévotion. Écoutons saint Bernard : Si jamais un seul serviteur de Marie l'a invoquée en vain, qu'il le déclare hautement, et je me soumets à toutes les peines qu'il voudra m'imposer. Elle était si bonne et si puissante sur la terre; croirons-nous qu'elle ait moins de bonté et moins de puissance, maintenant qu'elle est assise à la droite de son Fils dans le ciel? Voyez encore quel sens donne Richard de Saint-Victor à ces paroles de saint Gabriel : *Vous avez trouvé grâce devant Dieu.* Votre charité, dit-il, s'est étendue à tous les hommes; vous avez désiré le salut de tous; vous l'avez demandé et vous l'avez obtenu (1). O puissance incomparable de la Mère de Dieu! O bonheur de l'homme coupable qui a recours à ses miséricordes, et qui a l'honneur d'être compté au nombre de ses serviteurs! L'Ecriture sainte

(1) Invenisti gratiam apud Deum, scilicet, quam quærebas. Omnium salutem desideravit, quæsivit et obtinuit; imò salus omnium per ipsam facta est, unde et mundi salus dicta est. (Richard. Vict. *In Cantic.* c. 26.)

nous apprend que le roi Assuérus voulant donner aux grands de sa cour une idée de sa magnificence, les invita à un splendide festin, au milieu duquel il fit paraître la reine Esther comme l'abrégé de toutes ses grandeurs. Elle montra bien, quand le temps en fut venu, le pouvoir qu'elle avait sur le cœur du roi, son époux. Un arrêt de mort est porté contre tous les Juifs; le jour de l'exécution est marqué; mais d'un seul mot la reine Esther lacère ce décret, donne la vie à son peuple et fait suspendre Aman au gibet qu'il avait fait dresser pour Mardochée. Ainsi, dit saint Germain, patriarche de Constantinople, le seul nom de Marie fait trembler toutes les puissances de l'enfer, et repousse les attaques de nos plus cruels ennemis (1). Et comme David arrachait de la gueule du lion les agneaux qu'il avait ravis, de même cette Reine des douceurs du paradis retire des gorges de l'enfer ceux qui allaient y être engloutis, pourvu qu'ils réclament de bon cœur le nom saint et sacré de Marie. Mais quel pouvoir aura-t-elle quand elle entrera en bataille pour nous, si son nom seul, si l'ombre de sa personne met en fuite les noires cohortes du prince des enfers? Car Marie est cette tour d'ivoire à laquelle sont suspendus mille boucliers et toutes les armes de la milice céleste; elle est, à elle seule, une armée rangée en bataille, qui foudroie tout ce qu'elle rencontre, et qui triomphe partout de ses ennemis.

III. — Moïse eut assez de pouvoir sur Dieu même pour arrêter ses vengeances contre le peuple hébreu qui s'était rendu coupable d'idolâtrie. *Laissez-moi faire,*

(1) Tu nequissimi hostis contrà servos tuos invasiones, solâ tui nominis invocatione sanctissimâ repellens, tutos atque incolumes servas. (S. GERMAN. Patriarch. *Orat. de zonâ B. V.*)

lui dit le Seigneur, *afin que la fureur de mon indignation s'allume contre eux, et que je les extermine, et je vous ferai le chef d'un grand peuple.* Mais Moïse s'oppose à un ordre si formel ; et il conjurait le Seigneur son Dieu en disant : *Seigneur, pourquoi votre colère s'allume-t-elle contre votre peuple ? Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, vos serviteurs. Et le Seigneur s'apaisa, et il ne fit point à son peuple le mal dont il venait de parler* (1). Mais quelle comparaison entre Moïse et Marie, entre le serviteur et la Mère? Si elle obtient de Dieu tout ce qu'elle désire ; si les enfers tremblent devant elle ; si tous les anges sont ses ministres qui obéissent à un seul regard de ses yeux avec la rapidité de l'éclair ; quelle joie ne doit pas saisir le cœur de ses pauvres serviteurs, quand ils considèrent le pouvoir sans bornes de leur douce et bonne Maîtresse ! Que direz-vous de saint Bonaventure, qui la nomme la défense de tous ceux qui combattent (2)? Vous combattez avec nous et pour nous contre les ennemis de notre salut, qui nous attaquent de toute part : comme un autre Jacob, vous luttez contre Dieu même, et vous le renversez à terre dans le mystère de l'Incarnation ; vous l'emmaillotez et vous le liez ; vous le gouvernez et vous en faites tout ce qu'il vous plaît pendant trente ans : qui sera tout-puissant, si vous ne l'êtes ; et qui désespérera en servant une si bonne et si puissante Souveraine? Elle s'est faite toute à tous, dit saint Ber-

(1) Dimitte me, ut irascatur furor meus contra eos, et deleam eos, faciamque te in gentem magnam. Moyses autem orabat Dominum Deum suum, dicens : Cur, Domine, irascitur furor tuus contra populum tuum?..... Recordare Abraham, Isaac et Israel, servorum tuorum.... Placatusque est Dominus ne faceret malum hoc quod locutus fuerat adversùs populum suum. *(Exod. 32. 10.)*

(2) Tu agonizatrix pugnantium.

nard, et sa charité est si excessive envers nous, qu'elle veut se rendre débitrice pour nous, se faire notre avocate et être notre Médiatrice auprès de celui qui est notre Médiateur (1). En un mot, il n'est rien qu'elle ne fasse pour nous couronner des miséricordes du ciel.

Je sais que par le moyen de miroirs ardents Archimède mit en feu et en fuite la flotte romaine qui assiégeait Syracuse; je sais aussi qu'il y avait sur la tour d'Alexandrie un immense miroir qui était la terreur et le désespoir de ceux qui venaient pour assaillir la ville, parce qu'il découvrait tous leurs stratagèmes et toutes leurs menées. La très-auguste Mère de Dieu, glace et miroir parfait de virginité et d'innocence, brûle de son seul regard les tentes de Lucifer, met en fuite ses cohortes ténébreuses et triomphe de toutes leurs attaques. Comment n'avouerons-nous pas, demande saint Laurent Justinien, que Marie est pleine de grâce et de puissance, puisqu'elle est la Mère de Dieu, l'échelle du paradis, la porte du ciel, le secours du monde, la terreur des démons, l'espoir des pécheurs, le port des naufragés, l'étoile de la mer, le refuge de ceux qui sont dans le danger, la consolation de ceux qui souffrent, la force des faibles et la véritable médiatrice des hommes auprès de Dieu (2)? Nul n'échappe à la mort éternelle,

(1) Deniquè omnibus omnia facta est, sapientibus et insipientibus copiosissimâ charitate debitricem se fecit. (S. Bernard. Serm. *in Sign. magnum*. n. 2.) — Opus est nobis mediatore apud Mediatorem istum, nec alter nobis utilior quàm Maria. (Id. ib.)

(2) Quomodò non est Maria, juxta Gabrielis oraculum, plena gratiâ, quæ est effecta Mater Dei, paradisi scala, cœli janua, interventrix mundi, dæmonum fuga, peccatorum spes, naufragantium portus, maris stella, confugium periclitantium, solamen laborantium, fluctuantium robur, Dei et hominum verissima mediatrix. (S. Laurent. Justin. Serm. *de Assumpt.*)

nul ne pénètre les cieux que par les mérites de votre Fils et par votre entremise, ô très-pure Marie (1)! L'Église semble vouloir nous insinuer cette vérité, lorsqu'elle chante, la veille de l'Assomption de Notre-Dame, que Dieu ne l'a appelée de la terre au ciel qu'afin qu'elle intercédât pour nous avec confiance auprès de lui (2). Il n'a placé ce beau miroir animé au plus haut des cieux que pour qu'il découvrît nos ennemis, les mît tous en déroute et les réduisît en cendres avec les rayons de sa charité. C'est peut-être ce que voulait dire saint Ephrem, quand il l'appelait le salut et la vie du monde, le propitiatoire de ceux qui souffrent, le trône où est assis le Verbe incarné et où il fait miséricorde à tous ceux qui ont recours à sa divinité bonté (3).

Si la bonté de Notre-Dame n'est pas assez forte pour opérer des coups extraordinaires, je veux dire pour sauver un pécheur dont le salut est désespéré, elle a recours aux insinuations et aux prières; si les prières ne suffisent pas, elle se sert de son pouvoir; elle ne parle plus en servante, mais en Mère; elle ne demande plus, elle commande (4). Rien ne résiste à votre puissance, dit saint Grégoire de Nicomédie, tout cède à votre empire, et votre Fils semble acquitter une dette

(1) Nullus est qui salvus fiat, ô sanctissima, nisi per te. Nullus est qui liberetur à malis, nisi per te, ô purissima. (S. GERM. Patriarch. *Orat. de zond B. V.*)

(2) Quam idcircò de præsenti sæculo transtulisti, ut pro peccatis nostris apud te fiducialiter intercedat. (Liturg. *Orat. secreta in Vigil. Assumpt.*)

(3) Ave, consolatio et salus mundi... Ave, peccatorum refugium atque diversorium. Ave, laborantium propitiatorium. (S. EPHREM. *Orat. de Laud. B. M. V.*)

(4) Accedis enim ante illud aureum humanæ reconciliationis altare, non solùm rogans, sed imperans; Domina, non ancilla. (S. PETR. DAMIAN. Serm. 44. *in Nativ. B. M. V.*)

quand il exauce vos prières (1). Dieu, que ces paroles sont hardies ! Il semble que le Fils de Dieu soit redevable à Marie ; il lui accorde tout ce qu'elle demande comme s'il y était obligé par justice, comme s'il lui avait donné tout pouvoir sur son cœur et qu'il se fût mis dans l'impossibilité de la contredire en un seul point et de lui faire essuyer un refus. D'où le savant Idiot conclut que notre bonheur et notre salut sont entre ses mains ; car elle est après son Fils Souveraine absolue de toute créature (2). Puisqu'il en est ainsi, puissions-nous être aussi bons serviteurs qu'elle est puissante et bonne Maîtresse !

IV. — Lorsque tout est désespéré, ajoutent saint Anselme et saint Antonin, quand tout est perdu selon les lois ordinaires de la justice du souverain Juge, que fait notre miséricordieuse et puissante Avocate ? La Mère montre au Fils les mamelles qui l'ont allaité, le Fils montre au Père ses plaies sacrées. Alors, on fait couler deux torrents d'éloquence divine ; l'un de lait, l'autre de sang ; et Dieu le Père voyant ces deux cœurs plaider si puissamment, quelque mauvaise que soit la cause, accorde ce qu'on lui demande, ne pouvant résister aux deux premiers avocats du ciel et aux deux orateurs les plus éloquents du monde (3). C'est peut-être à quoi Dieu

(1) Nihil resistit tuæ potentiæ... cedunt omnia jussioni tuæ... Filius exultans postulata ceu debitor implet. (GEORG. Metrop. Nicomed. *Orat. in SS. Dei Genitr. ingress. in templ.*)

(2) Salus nostra in manu illius est. Post Filium suum Domina est universæ creaturæ. (IDIOT. *Prolog. Contempl. B. V.*)

(3) Securum accessum jam habet homo ad Deum, ubi mediatorem causæ suæ Filium habet ante Patrem, et ante Filium Matrem. Christus, nudato latere, Patri ostendit latus et vulnera ; Maria, Christo pectus et ubera ; nec potest ullo modo esse repulsa, ubi concurrunt et orant

le Père fait allusion dans l'Écriture, lorsqu'il semble s'irriter contre Moïse son serviteur en lui disant : *Laissez-moi faire, afin que ma colère s'allume contre eux* (1). Ma miséricorde ne peut pas détruire ma justice. Qu'est ceci ? On me fait violence ; et parce que j'ai dit que le royaume des cieux s'emporte par la violence, on me prend par ma parole et l'on emploie tant de raisonnements, on allègue tant de motifs, on offre tant de mérites, que l'on remue les entrailles de ma charité et qu'il faudra enfin que la miséricorde gagne et que je sauve celui qui méritait d'être condamné sans ressource. Mais que peut refuser un tel Père à un tel Fils, et un tel Fils à une telle Mère !

Que n'emportera donc pas la souveraine Princesse de l'univers, puisqu'elle emporte comme par force le Père, le Fils et le Saint-Esprit ? *O femme, que votre foi est grande ! Allez, et que tout ce que vous voulez se fasse*, sans aucune exception (2). Un des étonnements de saint Thomas était qu'un homme en état de péché mortel pût rire de bon cœur, se voyant sur le bord du précipice et déjà un pied dans l'abîme. Mais je m'étonne véritablement qu'un homme, sous la sauve-garde heureuse de la très-sainte Mère de Jésus-Christ, puisse être triste ou désespérer de son salut, pourvu qu'il se mette en devoir de corriger le dérèglement de sa vie. Car vouloir se conduire en païen, sous prétexte que Notre-Dame est bonne, c'est faire preuve d'une double malice qui mérite un double enfer.

omni linguà disertiùs, hæc clementiæ monumenta, et charitatis insignia. (ARNOLD. CARNOTENS. *De laudib. sanct. ac perpet. Virg. Matr. Christ. Mar.*)

(1) Dimitte me, ut irascatur furor meus contra eos. (*Exod.* 32. 10.)

(2) O mulier, magna est fides tua : fiat tibi sicut vis. (MATTH. 15. 28.)

Je ne saurais m'empêcher de dire, avec un tendre sentiment de mon cœur, un mot d'une grande servante de Notre-Seigneur. Quand on se jette aux pieds de la Mère de Jésus en l'appelant affectueusement *notre Avocate*, elle sent son cœur s'attendrir, au point qu'il n'est pas en son pouvoir de ne pas exaucer avec une bonté maternelle toutes nos demandes (1). Hélas ! quelle rencontre d'impuissance et de puissance ! D'un côté, elle ne peut s'empêcher de parler en notre faveur ; de l'autre, elle peut tout ce qu'elle veut. Mais parler de la sorte n'est-ce pas rendre un pauvre pécheur tout-puissant ? Car tout ce qu'il veut, son Avocate le veut ; tout ce que veut la Vierge Marie, son Fils le veut ; tout ce que veut le Fils, le Père le veut ; et comment le cœur ne nous éclate-t-il pas de joie, comment ne concevons-nous pas un désir infini de servir et d'honorer une si bonne et si puissante protectrice !

Qui trouvera une femme forte, demande Salomon, désespérant d'en rencontrer une sur la terre ? Eh bien, la voici toute trouvée. Car encore que la très-sainte Vierge soit extrêmement belle, et grande, et bonne, sa *force* cependant me paraît l'emporter sur tout le reste. Tout ce qui est créé s'abaisse à ses pieds ; elle obtient le pardon des péchés, elle calme les désespoirs, elle dompte l'enfer et le ciel même, elle a en main les trésors et les pouvoirs de Dieu qui lui abandonne tout ce qu'il a et qui ne veut rien accorder que par ses mains virginales. C'est pourquoi, dit saint Bernard, si vous voulez obtenir avec certitude tout ce que vous deman-

(1) Quotiès aliquis ipsam suam advocatam cum devotione nominando invocat, per hoc nomen materna pietas ejus in tantum commovetur, quod nullatenùs se valet cohibere, quin benignè precibus illius acclinetur. (S. Gertrud. *Insinuat.* l. 4. c. 53.)

derez à Dieu, souvenez-vous de présenter vos requêtes par les mains très-dignes de Marie, si agréables au Tout-Puissant; car tout ce qui passe par ses mains est aussitôt accordé que demandé, tant ses pouvoirs sont grands et surpassent toute limite (1).

V. — Quelle obligation éternelle ne devons-nous pas avoir à saint Denys, apôtre de la France, qui nous a mis en d'aussi bonnes mains que celles de la Mère de Dieu! Madame, lui dit un jour ce grand protecteur, au rapport de sainte Brigitte, vous êtes la Reine de la miséricorde, et c'est par vos mains que toutes les faveurs descendent sur les hommes. Ayez commisération du beau pays de France, le vôtre et le mien; le vôtre, parce que de tout temps les Français vous ont honorée le moins mal qu'ils ont pu; le mien, parce qu'ils m'ont choisi pour leur patron; et il est vrai qu'ils ont beaucoup de confiance en ma protection, ce qui m'oblige à vous les recommander cordialement. Hélas, vous voyez combien d'âmes courent risque de se perdre à toute heure! Les corps des hommes jonchent la terre, abandonnés comme de vils animaux; et, ce qui est plus à déplorer, les âmes descendent comme la neige dans les enfers (2). Soyez leur consolatrice et priez pour eux, puisque vous êtes la Souveraine et le secours de tous. Gardez votre héritage et secourez puissamment ce royaume, où vous êtes honorée autant qu'en aucune

(1) Ideòque modicum istud quod offerre desideras, gratissimis illis, et omni acceptione dignissimis Mariæ manibus offerendum tradere cura, si non vis sustinere repulsam. (S. Bernard. Serm. *in Nativit. B. M. V.* n. 18.)

(2) Ce passage fait allusion à la guerre qui s'alluma entre Philippe VI et Edouard III, vers l'an 1336.

nation du monde. A qui réservez-vous vos miséricordes, si vous ne les accordez à vos serviteurs et à vos enfants (1)? Je ne veux rien ajouter à ces belles paroles de saint Denys en faveur de la France. Je ne répéterai point non plus ce que j'ai dit ailleurs de saint Anselme, que souvent on obtient plus promptement une faveur en invoquant le nom de Marie qu'en invoquant le nom de Jésus. Non que la Mère soit plus puissante que le Fils, mais parce qu'il plaît à Dieu de montrer qu'il a déposé tous ses pouvoirs dans les mains innocentes de cette douce trésorière du ciel, afin qu'elle en dispose selon son bon plaisir. L'histoire suivante confirmera la doctrine renfermée dans ce chapitre.

Histoire mémorable de la protection de Notre-Dame (2).

Jamais on ne voit mieux l'assistance cordiale de l'incomparable Reine de la douceur, que quand toutes les espérances de la terre se sont évanouies. Ce qui arriva au bienheureux Elsa, Indien, religieux de l'ordre de saint Dominique, est fort mémorable. Il fut destiné de

(1) Regina misericordiæ, tu es cui data est omnis misericordia; et Mater Dei facta es propter miserorum salutem. Miserere igitur regno Franciæ, tuo et meo. Tuo quidem, quia habitatores ejus te pro modulo suo honorant; meo autem, quia patronus eorum sum, et in me habent fiduciam. Tu quippe vides quantæ animæ periclitantur omni horâ, et hominum corpora quasi bestiæ prosternuntur, et quod gravius est, animæ quasi nix descendunt in infernum. Consolare ergò eos, et roga pro eis, quia Domina es, et omnium adjutrix. (S. BIRGITT. *Revel.* l. 4. c. 103.)

(2) *Kalendar. B. V.* 16 Aug. — *Lib. de vir. illustr. Ord. S. Domin.* —Le P. Binet cite deux Calendriers de la sainte Vierge : l'un par Antoine de Balinghem, de la Compagnie de Jésus; l'autre, par George Colvener, docteur en théologie et professeur à l'Université de Douai. C'est toujours le premier que nous désignons par cette indication : *Kalendar. B. V.*

Dieu et choisi par ses supérieurs pour annoncer l'Évangile au roi et au royaume des Abyssins. Il s'attachait surtout dans ses sermons à louer hautement la glorieuse Mère de Dieu, et à porter tous les cœurs à son service. Il se rencontra un homme très-méchant, esprit pervers, qui niait que la glorieuse Vierge fût Mère de Dieu, et qui se moquait du saint homme et de tous ses discours. Quand on lui affirmait qu'on avait vu le bienheureux élevé en l'air avec son cheval, et qu'il faisait des miracles, cet hérétique n'en faisait que rire ; et il osa le provoquer à une dispute publique, où l'on verrait lequel des deux donnerait de meilleures preuves de sa croyance et de sa religion. Le roi trouva bon le défi ; et au jour marqué, parurent les deux combattants au milieu d'une très-honorable assemblée. Oh! qu'il fait bon être du côté de Dieu et l'avoir pour second, ou plutôt pour premier! La dispute fut ardente, et le bon Père allait toujours battant son adversaire si rudement, qu'il le réduisit enfin à la confusion, et l'obligea de confesser qu'il était vaincu sans ressource. Mais, comme l'hérétique est de son naturel glorieux et opiniâtre, il ne laissa pas de persister dans l'impiété de ses sentiments, et de semer partout de très-pernicieux discours contre l'honneur et les priviléges de la Mère de Dieu. Pour réprimer cette insolence sacrilége et arracher la racine des scandales qui naissaient dans les âmes chrétiennes, le roi commanda qu'on lui fît son procès. Les juges, témoins de l'obstination de ce relaps, et effrayés de ses blasphèmes, le condamnèrent à être livré à quatre lions affamés qui le démembrèrent en moins de rien, et le dévorèrent jusqu'aux os. Cet homme avait des disciples. Irrités plutôt que convertis par ce châtiment, ils roulent dans leurs cœurs une cruelle ven-

geance. Ils excitent une sédition; et les rebelles, sous prétexte de piété et de désir de se faire catholiques, présentent au roi une requête, disant que pour achever de les convaincre, il ne fallait plus qu'une preuve, mais non équivoque, de la doctrine que prêchait le père Elsa: qu'il plût à Sa Majesté d'ordonner qu'il fût livré aux mêmes lions qui avaient dévoré leur maître, à condition que s'il en échappait, tout le royaume embrasserait sa croyance, et reconnaîtrait que la vierge Marie est assurément Mère de Dieu. Voyez, lecteur, combien le démon est astucieux et méchant, et quel étrange stratagème il employa pour perdre ce saint personnage et causer ce dépit à la Reine des cieux. Le roi se trouvait dans un grand embarras et ne savait à quoi se résoudre, voyant le danger évident auquel il allait exposer cet homme du ciel. Il mit l'affaire en conseil. On ne saurait dire combien elle fut balancée avec maturité. Enfin, la conclusion fut qu'il fallait acquiescer à la demande importune de cette populace révoltée; que Dieu bénirait une résolution qu'ils ne prenaient que forcés par la nécessité. Le roi appelle le saint homme, lui dit, les larmes aux yeux, le résultat du conseil, et lui demande s'il aura bien le courage de hasarder sa vie pour sauver un million de personnes dont le salut dépend de lui, après Dieu. Il ajoute mille excuses, mille protestations; déclare que ce n'est qu'avec un extrême regret de son âme qu'il en faut venir à ces extrémités, que, du reste, il a une ferme confiance que la très-sainte Vierge ne l'abandonnera point dans cette épreuve permise par la divine Bonté. Le Père écoutait le roi sans s'altérer; il lui répond en souriant qu'il est prêt à la vie, à la mort et à tout ce que voudraient Dieu, Notre-Dame et Sa Majesté; que la cause était si bonne, qu'il espérait

que Dieu bénirait tout. En effet, il se dispose à être jeté à ces lions furieux ; tout le monde accourt à ce spectacle, et avant que d'en venir à l'exécution, le bon serviteur de Dieu fait le signe de la croix et recommande à la Mère de Dieu sa propre cause; puis, sans attendre qu'on le saisisse pour le précipiter, lui-même, d'un visage assuré, l'œil au ciel, le cœur tout plein de Notre-Dame, s'élance au milieu des lions. Miracle ! Ces lions, changés en agneaux, se jettent à ses genoux, lui lèchent les pieds et les mains, et ne savent quelle fête lui faire. On le tira de là, victorieux des lions et d'hommes pires que des lions, et tout le peuple commença à honorer cordialement la très-sainte Mère de Dieu, et à lui témoigner en toute façon son dévouement et son amour.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Pourquoi les Saints nomment la Mère de Dieu le livre de vie, ou des Prédestinés.

In Israël hæreditare, et in electis meis mitte radices.

Qu'Israël soit votre héritage; prenez racine dans mes élus. (*Eccli.* 24. 13.)

I. — Ne nous étonnons pas que Dieu ait écrit en lettres d'or et de diamants les noms de ses élus, comme sur un parchemin vierge, dans le cœur de Marie; puisqu'il a bien voulu y imprimer son Verbe en raccourci dans le mystère de l'Incarnation; ce qui est une faveur d'une nature infiniment plus relevée. Saint Jean, comme il le rapporte lui-même dans l'Apocalypse, vit un jour un livre d'or, mais scellé (1). Il s'imagina que ce pouvait bien être le livre de la prédestination; et, désirant y lire son nom et y voir sa félicité, il se prit à pleurer. Un Ange le consola en lui disant que l'Agneau seul avait le pouvoir d'ouvrir ce livre; mais que, comme il avait le bonheur d'être son intime ami et son disciple bien-aimé, cette grâce ne lui serait pas refusée, et qu'alors il pourrait y lire en toute liberté. Or, pour bien comprendre comment la très-sainte Vierge est justement appelée le livre des Prédestinés, il faut dire ce que l'on entend par ce livre précieux du Tout-Puissant.

(1) Et vidi in dexterâ sedentis supra thronum, librum scriptum intùs et foris, signatum sigillis septem. (*Apoc.*, 5. 1.)

On ne peut pas dire véritablement que la Sagesse divine ait ce que nous appelons des livres ou une bibliothèque. *Nulle créature n'est invisible aux yeux de Dieu; il voit à découvert tout ce qui existe, et il appelle ce qui n'est pas comme ce qui est* (1). Mais comme les rois ont des livres, ou états de leur maison, où sont inscrits les noms de ceux qu'ils ont choisis pour leur service, auxquels ils ont accordé ou veulent accorder des emplois, ainsi Dieu connaît ses serviteurs et ses amis, ceux qu'il a destinés à divers ministères dans l'Église militante, et à divers degrés de gloire dans l'Église triomphante. Mais, au lieu d'inscrire ces noms dans des livres à la manière des mortels, il les a gravés dans son entendement divin; tellement que la claire connaissance que Dieu a de ses élus, est ce que saint Paul appelle le *livre de vie* (2); saint Jean, *le livre de vie de l'Agneau* (3); David, *le livre des vivants* (4); Moïse, *le livre que Dieu a écrit* (5); Notre Seigneur Jésus-Christ, *le livre par excellence* (6); Dieu enfin, *mon livre* (7). C'est ce livre, nous dit le prophète Zacharie, *qui vole au milieu des airs* (8); c'est ce livre doux comme le miel pour le palais, et amer aux entrailles comme l'absinthe, au rapport de saint Jean qui le savait par expérience, et tout

(1) Non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus; omnia autem nuda et aperta sunt oculis ejus. (*Hebr.* 4. 13.)—Et vocat ea quæ non sunt, tanquàm ea quæ sunt. (*Rom.* 4. 17.)

(2) Quorum nomina sunt in libro vitæ. (*Philip.* 4. 3.)

(3) Quorum nomina scripta sunt in libro vitæ Agni, qui occisus est ab origine mundi. (*Apoc.* 13. 8.)

(4) Deleantur de libro viventium, et cum justis non scribantur. (*Ps.* 68. 29.)

(5) Dele me de libro tuo quem scripsisti. (*Exod.* 32. 32.)

(6) In capite libri scriptum est de me. (*Ps.* 39. 8.)

(7) Qui peccaverit, delebo eum de libro meo. (*Exod.* 32. 33.)

(8) Et vidi, et ecce volumen volans. (ZACH. 5. 1.)

rempli d'ineffables mystères (1); c'est, en un mot, le livre des livres, où sont écrits les noms fortunés des âmes d'élite et choisies de Dieu. Le livre de vie n'est donc autre chose que l'entendement infini de celui qui sonde les reins et les cœurs, comme parle l'Écriture, et qui doit juger les hommes. — Mais quels sont ceux qui sont inscrits et gravés dans ce livre? — Ce sont ses bons amis. — Ne saurait-on point reconnaître à quelque marque quels sont les vrais amis de Dieu? — Oui, sans doute; ce sont ceux qui sont écrits dans le livre de Notre-Dame, je veux dire dans son très-chaste cœur, qui est un fidèle abrégé et un extrait authentique du grand livre ou du cœur de Dieu. Tout ce qui est écrit en grands caractères dans le cœur infini de Dieu, se voit comme en un abrégé dans le cœur sacré de la très-glorieuse Vierge Marie, qui est le second volume des annales éternelles. Or quelles sont les âmes heureuses dont le nom est écrit dans le cœur de la Reine des Anges? Ce sont celles qui la servent cordialement, ou qui brûlent d'envie de la bien servir, et qui ne désirent de sacrifier leur vie qu'à la divine Majesté et à la sienne. Je dis donc qu'une des marques les plus certaines de prédestination, c'est d'être au rôle des serviteurs et des vrais enfants de Notre-Dame; ce que je vais faire voir aussi clair que le midi du plus beau jour.

II. — Un miroir placé à terre reçoit tous les rayons du ciel et représente fidèlement tout ce qui se passe dans le firmament. Le cœur de Notre-Dame est un miroir sans tache, une glace toute de feu, tellement en rapport avec le cœur de Dieu, que l'on voit dans le cœur de cette

(1) Faciet amaricari ventrem tuum, sed in ore tuo erit dulce tanquàm mel. (*Apoc.* 10. 9.)

Vierge immaculée une grande partie des choses que l'on verra un jour dans le cœur de Dieu et dans son livre de vie. O quelle consolation pour les vrais serviteurs de cette souveraine Maîtresse de savoir qu'ils ont part à ses bonnes grâces et qu'ils sont inscrits sur l'état de sa maison ! Quand Charlemagne fut inhumé impérialement, on le plaça dans une chaise d'or et on lui mit en main un livre d'or, qui était l'Évangile du Fils de Marie. Il semblait attester qu'il ne mettait son espérance que dans ce qui était écrit dans ce livre, et vouloir produire devant la majesté du Père éternel deux témoins irréprochables de sa vie, Jésus et sa très-sainte Mère, ou deux avocats pour plaider sa cause, ou deux cautions qui répondraient pour lui. Je les ai servis toute ma vie, disait ce grand prince, le moins mal qu'il m'a été possible ; j'ai toujours été porté à les faire honorer dans toute l'étendue de mon empire ; j'espère, par la grandeur de leur puissance et par leur charité infinie, que l'on me fera miséricorde. Autant peuvent dire tous les vrais serviteurs de Notre-Dame ; et puisqu'ils sont écrits dans son livre, ils peuvent avoir la ferme espérance que par le sang du Fils et le lait de la Mère, ils seront un jour participants de la bienheureuse immortalité.

Autrement que signifierait le discours du grand saint Bernardin de Sienne ? Il affirme haut et clair que toutes les indulgences, toutes les grâces générales et particulières accordées au peuple de Dieu dans l'ancien Testament, ne l'ont été qu'en faveur de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère (1). Ce qu'il dit ici de l'ancien Testa-

(1) Ut brevi sermone cuncta comprehendam, omnes liberationes et indulgentias factas in veteri Testamento, non ambigo Deum fecisse propter hujus benedictæ puellæ reverentiam et amorem, quibus eam

ment, il le dit ailleurs, et avec plus de raison, du nouveau; et il a pour lui un grand nombre d'autres saints d'une autorité irrécusable. Il ajoute enfin, par une conséquence inévitable, que personne au monde n'a jamais été sauvé que par les mérites du Fils et l'entremise de sa très-sainte Mère. Et n'est-ce pas pour cette raison que l'Église, inspirée par l'Esprit-Saint, lui donne les titres d'honneur de porte du paradis, de fenêtre du ciel, d'échelle de Jacob, de trésorière de la très-sainte Trinité, d'avocate qui ne perd jamais sa cause, de mère des miséricordes, d'espoir de ceux qui ont perdu toute espérance, en un mot, de réparatrice des places vides du paradis, selon saint Bernard? J'ignore où un auteur assez célèbre a pris une histoire pleine d'une consolation extrême pour les bons serviteurs de la Reine des Séraphins. Je me remets à la fidélité de sa conscience et crois fort aisément que ce qu'il dit est véritable ; voici le fait : Saint Jean, qui aimait la glorieuse Mère de Dieu comme son cœur et comme sa mère, désira très-ardemment, après son Assomption, de voir à quel degré de gloire elle avait été élevée dans les cieux. Une telle Mère, conjurée pour l'amour de son Fils Jésus, par son autre fils saint Jean, ne pouvait refuser cette faveur. Voilà donc que Notre Seigneur et sa sainte Mère, avec une extrême bonté, apparaissent au disciple bien-aimé; mais environnés d'un tel éclat de gloire, que tout ce qu'il put faire fut de ne pas mourir de bonheur. Là, ils tinrent des discours du ciel, et la conclusion fut que la Reine du paradis supplia son divin Fils et souverain Seigneur de vouloir bien secourir efficacement, en ce qui

Deus in suam prædestinationem præhonorandam cunctis operibus suis ab æterno præordinavit. (S. Bernardin. Serm. *de Nativ. B. M. V.* Art. 3. c. 2.)

concerne le salut de leurs âmes, tous ceux qui seraient ses serviteurs. Voici la réponse même du Sauveur :

Premièrement, quiconque vous priera par mes douleurs obtiendra avant sa mort la contrition sincère de ses péchés.

Secondement, je l'assisterai et le protégerai, surtout à l'heure de son passage du temps à l'éternité.

Troisièmement, j'imprimerai les douleurs de ma passion dans son cœur, ce qui lui méritera plus tard une grande récompense.

Quatrièmement, vous obtiendrez tout ce que vous me demanderez en sa faveur (1).

Pesons ces promesses pour la consolation de nos âmes. Mourir en état de grâce, être assisté extraordinairement de Jésus-Christ et de sa sainte Mère au moment de la mort, porter la croix gravée dans son cœur, obtenir par Notre-Dame tout ce qu'elle voudra demander pour nous, je ne sais ce que veut dire être écrit dans le livre de vie, si ce n'est ceci. Car, de grâce, que désire-t-elle, que demande-t-elle pour nous? L'Église lui fait dire ces beaux mots : *Celui qui me trouve, trouvera la vie, et il puisera le salut* dans l'abîme des miséricordes *du Seigneur* (2).

Un jour le prophète Ézéchiel reçut de Dieu le commandement de prendre une brique de terre molle ou,

(1) Filius mox hæc quatuor dona spopondit. Primum erat, ut quisquis Virginem per ejus dolores precaretur, is ante obitum, verum de peccatis dolorem impetraret. Alterum fore ut ipsius, maximè instante morte, præsidio muniretur. Deindè, se ejus cordi supplicia sua inscripturum, et ideò mercedem magnam aliquandò præstiturum. Deniquè, se Matri jus omne dare et facultatem pro tali quidlibet impetrandi. (*Kalendar. B. V.* 27 Dec. ex Pomer. *Lib.* 3 *de B. M. V.*, pag. 4. n. 4.)

(2) Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino. (*Prov.* 8. 35.)

selon quelques interprètes, des tablettes, et de décrire, dans ce petit espace, la ville de Jérusalem; il devait encore placer autour une armée rangée en bataille et prête à livrer l'assaut. On donne cent interprétations à ces paroles fort obscures. Pour moi, je suis d'avis que la ville de Jérusalem représente le ciel. On voit autour une armée rangée en bataille qui veut résolument combattre avec tant de vaillance, qu'enfin elle emporte cette ville et gagne le paradis (1). Mais quels sont les soldats qui composent ces bataillons? Assurément ce sont les vrais serviteurs de l'Impératrice des anges et des hommes, ceux qu'elle arme de ses armes et qu'elle pare de ses vertus. Mais je veux faire dire cette vérité par quelqu'un qui aura plus d'autorité que n'en peuvent avoir mes faibles paroles. Dites, ô véritable Sara, ainsi parle saint Bonaventure, dites que vous êtes notre sœur, afin qu'en votre faveur nous soyons traités favorablement de Dieu et que nos âmes trouvent la vie en Dieu. Dites, ô notre bien-aimée Sara, que vous êtes notre sœur, afin que les Égyptiens, c'est-à-dire les démons, nous craignent à cause d'une telle sœur; afin que les anges, en considération d'une telle sœur, se joignent à nous dans le combat; et surtout afin qu'à la prière d'une telle sœur, le Père, le Fils et le Saint-Esprit aient pitié de nous (2). Enrôlez-nous dans vos armées

(1) Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. (Matth. 11. 12.)

(2) O ergò Maria, ô Sara nostra, dic quòd sis soror nostra, ut propter te benè nobis sit à Deo, et ob gratiam tui, vivant animæ nostræ in Deo. Dic, inquam, charissima Sara nostra, quòd sis soror nostra, ut propter talem sororem, Ægyptii, id est dæmones, nos revereantur; ut etiam propter talem sororem Angeli nobis in acie conjungantur; ut insuper propter talem sororem, Pater, et Filius, et Spiritus sanctus nostri misereantur. (S. Bonavent. *In Spec. B. M. V.* Lect. 6.)

triomphantes; que le ciel sache que nous combattons sous le blanc étendard de votre protection. Donnez-nous de ces armes invincibles qui sont dans votre arsenal royal, où sont suspendus tous les boucliers des forts et l'armure complète des élus (1). Si vous êtes à notre tête, nous ferons brèche au ciel, nous nous rendrons maîtres de la place, et infailliblement nous remporterons la victoire; car, que ne feront pas les frères d'une telle sœur en combattant sous ses yeux et avec elle?

III. —*Mais que dirons-nous de* la sainte et amoureuse hardiesse de saint Anselme, du très-savant Idiot et de saint Bonaventure? Leur proposition fait peur au premier abord, mais elle est d'une valeur inestimable et pleine d'une très-solide consolation; car ils disent que Dieu et Notre-Dame ont leur livre à part. Dans le livre de Dieu, il y a deux chapitres; l'un de justice, l'autre de miséricorde; mais celui de Notre-Dame n'est que de pure miséricorde. Là il n'y a ni sévérité, ni rigueur de justice, ni rudesse, ni refus; c'est le livre des grâces. Ces saints docteurs ajoutent qu'il vaut mieux être écrit sur le livre de la Vierge que sur celui du grand Dieu, et ils en donnent une très-bonne raison. Car tous *les hommes sans exception sont* écrits dans le livre de Dieu, selon cette parole de David : *Tous seront écrits dans votre livre* (2). Mais le malheur est que l'on efface la plus grande partie de ces noms. Dieu, sans doute, *veut que tous les hommes soient sauvés* (3); mais combien de malheureux pécheurs se rendent indignes, par l'aveuglement de leur esprit et l'endurcissement de leur

(1) Mille clypei pendent ex eâ, omnis armatura fortium. (*Cant.* 4. 4.)
(2) In libro tuo omnes scribentur. (*Ps.* 138. 16.)
(3) Qui omnes homines vult salvos fieri. (1 *Tim.* 2. 4.)

cœur, de la compagnie innocente des élus ? Votre bonté, Seigneur, les avait enrôlés dans ce livre de vie ; mais ils ont indignement méconnu ce bienfait, et votre justice a rayé leurs noms infortunés. Quant au livre de Notre-Dame, qui n'est que de miséricorde, on peut dire avec vérité, comme les saints l'assurent, que tous ceux qui y sont écrits une fois y demeurent invariablement, parce que c'est le livre des grâces et non des rigueurs. Elle peut dire comme autrefois son divin Fils : Mon Père, de tous ceux que vous m'avez donnés, il ne s'en est pas perdu un seul, excepté le fils de perdition qui s'est voulu perdre malgré moi et se lancer dans le fond de l'abîme (1). Non, aucune violence n'arrachera de mes mains ceux qui sont comme les agneaux du troupeau que vous avez confié à ma garde (2). Certainement on peut assurer avec le savant Idiot que plusieurs eussent été rayés du livre de Dieu, si leur nom n'eût été gravé en caractères ineffaçables dans le livre de diamant de la Vierge Marie. Je l'ai dit ailleurs ; mais la redite en est savoureuse. Souvent il arrive que Dieu, bon et juste, condamnerait un grand nombre d'âmes selon la rigueur des lois très-équitables de sa justice ; mais la miséricorde de la Mère, intervenant dans la cause et produisant son livre, montre les noms de ses serviteurs et fait tant qu'ils sont sauvés. Saint Anselme enchérit encore et dit : Vous demanderez souvent à Dieu une grâce qu'il vous refusera avec beaucoup de justice ; adressez-vous à sa sainte Mère pour le même effet, vous plaignant filialement et amoureusement de la sainte rigueur de son Fils, et je vous assure que la bonté de cette Reine

(1) Quos dedisti mihi, custodivi; et nemo ex eis periit, nisi filius perditionis. (JOAN. 17. 12.)

(2) Non rapiet eas quisquam de manu meâ. (JOAN. 10. 28.)

de toutes les douceurs est si excessive, qu'elle vous accordera, et de suite, s'il est à propos, tout ce que vous lui demanderez, suppliant très-humblement son très-cher Fils de trouver bon que la chose se passe de la sorte en faveur de ses chers enfants et de ses pauvres serviteurs. De grâce, d'où vient cela? Je ne saurais vous en donner d'autre raison, répond saint Anselme, sinon que Dieu se réserve d'exercer par lui-même la justice mêlée de miséricorde, et qu'il prend un plaisir singulier à exercer la pure miséricorde par les mains royales de sa très-sainte Mère. Mais permettez-moi de vous dire tout ceci une seconde fois par une bouche aussi pieuse qu'éloquente.

Le savant et pieux chancelier de Paris, Gerson, dit que Dieu a deux cours souveraines : l'une de justice, l'autre de grâce et de pure miséricorde. Dans les registres de celle-là, on voit les noms des bons et des méchants, des innocents et des coupables; ce sont des arrêts de vie et de mort. Dans celle-ci, on ne lit que sentences favorables, que grâces, que rémissions pleines et entières de toutes les dettes. Dieu, qui est essentiellement juste, doit nécessairement satisfaire sa justice et exercer quelques coups de rigueur; mais Notre-Dame n'a d'autre désir que de conserver le titre qui lui a été donné de Mère de Miséricorde, et ne veut point savoir ce que c'est que rigueur. Or, ce qui est fort consolant, c'est que de la chambre de la justice, il y a pouvoir d'appeler à celle de la miséricorde, et qu'avec révision de procès, on emporte ordinairement interprétation d'arrêt et gain entier de la cause que l'on avait perdue dans la chambre ardente de la juste rigueur. Si donc il arrive que nous soyons condamnés à la chambre de la justice, interjetons appel à la chambre de

la miséricorde, et présentons-nous au trône de la grâce où est assise notre Sœur et notre Avocate, et la Mère de cette même grâce. Y a-t-il rien de si consolant que ces paroles? Elle est notre Sœur, elle sauvera donc ses frères; elle est notre Mère, elle gardera donc ses chers enfants; elle est Souveraine, elle défendra les droits de sa cour et exigera qu'ils soient respectés; elle est Reine des grâces, elle les répandra donc sur nous en abondance, et ne souffrira jamais qu'on efface de ses registres dorés un seul de ses serviteurs (1). Mais quoi? les droits de la justice seront-ils donc méconnus, et enfreindra-t-on les lois ordinaires de son redoutable empire? Que dira la Sagesse? Que dira la Puissance? Que dira la Majesté? Ecoutez, je vous prie, la réponse du grand chancelier : Ne parlons pas, dans cette cour, de la sagesse qui accuse, de la justice qui condamne, de la puissance qui sévit et met à exécution les sentences; n'écoutons que la grâce qui est sensible à notre malheur, que la grâce qui absout, que la grâce qui nous sauve. Dieu lui-même, à la seule vue de sa Fille bien-aimée, et avant qu'elle parle, impose silence à tous ses divins attributs, pour ne donner audience qu'à sa seule miséricorde; elle seule plaide à son aise; elle seule prend ses conclusions; elle seule donne l'arrêt définitif; elle seule surmonte toutes les difficultés, et elle seule triomphe (2).

(1) Condemnatos in curiâ justitiæ, gratiæ nos curia suscipiat... appellemus ad curiam et thronum gratiæ, illic nos præsentemus in confessionibus, ubi soror nostra Mater est ejusdem gratiæ et advocata nostra, quæ planè despicere nos non poterit; caro enim et sanguis noster est, et curiæ suæ jura defendet, jura scilicet gratiæ. (GERSON. *Serm. in Circumcis.* coràm Papâ, Tarrascone.)

(2) Non ergò quærebamus sapientiam accusantem, non justitiam condemnantem, non potentiam executioni sententiam demandantem atque

IV. — Quand les potentats de la terre ont résolu la mort d'un grand coupable, ils ferment toutes les avenues, ils établissent partout des gardes, ils ordonnent sous peine de mort, de ne laisser passer ni seigneurs, ni princes du sang, pas même la reine; c'est-à-dire qu'il faut mourir, et cela sans ressource. La Reine de la grâce en use de la sorte, mais en un sens tout différent, dans son heureux empire. Quand elle a résolu de sauver ses bons serviteurs, elle met des corps de garde à toutes les avenues, elle se concilie toutes les puissances, elle ferme la bouche à la rigueur, elle bande les yeux à la sagesse, elle lie les mains à la puissance et fait tant, qu'elle gagne enfin le cœur de Dieu, emporte la victoire et sauve ses enfants. Si l'enfer gronde, on le laisse gronder; et le Verbe éternel lui fait entendre que tel est son bon plaisir. Ne sais-tu pas, dit-il au prince des ténèbres, notre accusateur, que ma Mère est Souveraine dans mon empire ; que tout ce qu'elle fait est bien fait, et que je ne la contredis en chose du monde?

Avouons donc que le pécheur court à la damnation éternelle de gaieté de cœur, s'il ne profite de cette facilité infinie, s'il ne prend soin de commettre sa cause à ce parlement de miséricorde, s'il ne conjure la Mère de Dieu de l'écrire dans son livre, et s'il ne tâche de gagner ses bonnes grâces par quelque service digne de sa grandeur. Vous voyez la chambre dorée de la miséricorde; vous savez que l'on n'y condamne personne; que la très-sainte Vierge en est la présidente et la sou-

sævientem... Sed solam gratiam miserantem et absolventem petebamus, *quâ salvi essemus*... Et hæc hodiè nobis apparuit... tanquàm Deus imposuerit silentium eis, et dederit audientiam totam misericordiæ; itâ superatis omnibus, datur triumphus gratiæ. *(Id., ib.)*

veraine; qu'elle ne s'occupe que de sauver les hommes, et que jamais elle n'entre pour rien en leur condamnation; qu'elle reçoit et regarde d'un œil de clémence tous ceux qui se jettent à ses pieds ; qu'il est encore à naître celui qui pourrait dire qu'il l'a invoquée de bon cœur, et a essuyé un refus (1). N'est-il donc pas vrai que si vous vous perdez, votre malheur ne vient que de vous, et qu'il faut l'attribuer à votre endurcissement ou à votre insouciance impardonnable?

Vous me direz peut-être que, malgré sa bonté, elle ne préserve pas toujours ses enfants des plus fâcheuses épreuves ; qu'elle ne les exempte ni des maladies, ni de mille chagrins, de mille incommodités qui sont à la vérité fort pénibles. Vous vous joindrez à un de ses serviteurs qui se plaint à son Fils et à elle, mais filialement et amoureusement en ces termes : Vous avez peu de serviteurs, Madame, parce que vous traitez vos amis avec trop de rigueur dans cette vie. Car, comme la nature craint la souffrance et la fuit de toutes ses forces, il est peu de cœurs assez généreux pour surmonter cette sensibilité, et se sacrifier entièrement à votre saint service (2). Or, ce n'est pas Notre-Dame qui répondra à votre objection; mais je prendrai la parole par son commandement, et vous dirai en substance ce que je crois qu'elle vous dirait elle-même, et ce qu'elle a inspiré à ses meilleurs serviteurs. Elle fait donc à l'égard de ses enfants bien-aimés, ce que fit jadis la

(1) Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est qui invocatam te in necessitatibus suis, sibi meminerit defuisse. (S. BERNARD. *Serm. 4 de Assumpt.* n. 8.)

(2) Hoc est, Domine, quod quosdam malè habet : eâque causâ aiunt te paucos habere amicos, quòd ità duriter et asperè eos tractes in hoc mundo. (HENRIC. SUSO. *Dialog.* C. 10.)

princesse Michol pour sauver David, son seigneur et son époux, qu'elle aimait plus que ses yeux et plus que son cœur : voici l'histoire.

On poursuivait à mort ce jeune prince; Saül voulait avoir sa tête à quelque prix que ce fût. Il envoya une compagnie de soldats pour le surprendre et lui ôter la vie. Voilà le palais assiégé de tous les côtés, des sentinelles à toutes les avenues, toutes les portes munies de corps de garde. Hélas, David est perdu ! Le moyen qu'un homme tout seul, surpris au milieu de la nuit, puisse échapper à une troupe d'ennemis bien armés, qui mourront à la peine ou le feront périr? Oh! que l'amour est puissant, qu'il est ingénieux, hardi et heureux! David croyait que c'en était fait de David, et que si Dieu ne faisait un miracle, il lui était impossible de sortir de ce mauvais pas et d'éviter une mort inévitable. Dans ce pressant danger, la princesse Michol s'avise d'un stratagème admirable, que je crois lui avoir été inspiré du ciel pour sauver son époux, et pour figurer la bonté de Notre-Dame, petite-fille et grande maîtresse de David. Elle se jette hors du lit, va fabriquer un homme de paille à la hâte, le revêt des habits de nuit de David, et tellement quellement agencé, couche ce fantôme dans le lit royal de ce prince, et en baisse les rideaux. En même temps, comme l'amour a toujours quelque porte secrète, quelque issue dérobée, inconnue à tout autre qu'à lui, elle coule doucement dehors le pauvre David travesti d'une étrange façon, et, sans sonner la trompette, il gagne la campagne, se jette dans le grand air de la liberté et le voilà sauvé. Cependant, le capitaine qui avait pris soin d'investir la maison, monte à la salle, commande qu'on lui ouvre de par le roi, menace de tout enfoncer si l'on n'obéit promptement

à ses ordres. Là-dessus, Michol, éplorée, sort toute trempée de ses larmes. Qu'est ceci, *dit-elle?* ma surprise égale ma douleur. Est-ce ainsi que vous respectez la fille de votre souverain et le gendre du roi, mon seigneur et mon père? Voulez-vous prendre d'assaut une princesse désolée, attachée au chevet de son époux qui n'a plus qu'un souffle de vie? Madame, dit l'officier, nous ne savions pas que David fût malade; nous avions ordre du roi de le prendre et de le mener mort ou vif à Sa Majesté. Hélas! dit-elle, il n'est ni mort ni vif, mais il est si malade, qu'il est plus mort que vif. Le capitaine étonné reprend : Madame, s'il est malade, je n'ai point d'ordre à exécuter; mais je vous supplie au moins de me faire voir votre époux, afin que je puisse bien informer le roi. Homme d'armes, réplique la princesse, votre compassion me touche et me fait un singulier plaisir. Puis, elle le prend par la main, le conduit à pas suspendus et sans bruit dans une chambre obscure; et, comme si David prenait un peu de repos, elle tire doucement le rideau, et lui montre le malade gisant là comme un homme qui, véritablement, ne pouvait se remuer ni même souffler; et aussitôt, refermant le rideau, elle reconduit l'officier doucement et à pas sourds hors de la chambre. Celui-ci, après mille excuses, mille pardons et mille révérences, descend, lève les corps de garde, et va dire au roi le triste état où il a trouvé le prince David, et la désolation de la princesse Michol, sa fille. Tout se passa de la sorte et fut cru de bonne foi. David reconnut qu'il ne tenait la vie que de Dieu seul et de l'amour de son épouse. Cependant, il ne tarda pas à monter à cheval et fit bientôt voir qu'il n'était pas mort, et que sa maladie n'était nullement incurable.

Lecteur, il faut donc croire que Dieu et sa très-sainte Mère en usent de la sorte à l'égard de leurs meilleurs serviteurs. Il y avait deux David ; l'un véritable, l'autre de paille, bon seulement à brûler après avoir sauvé le vrai David. La perte de l'un est le salut de l'autre. Saint Paul nous apprend qu'il y a deux hommes en nous : l'un extérieur, qui est le corps ; l'autre intérieur, qui est l'âme. Le Saül des enfers assiége incessamment l'âme qui est le vrai David ; Notre-Dame, à l'exemple de Michol, lui abandonne le David de paille, qui est le corps ; et pendant que notre ennemi exerce ce corps par les souffrances et par les maladies, pendant qu'avec la permission divine il le retient des années entières cloué sur un lit de douleur, le vrai David, c'est-à-dire l'âme, s'échappe et gagne le paradis. Si le corps n'eût amusé le monde et Satan par ses infirmités, l'âme peut-être courait risque de se perdre. N'est-ce donc pas une grande miséricorde de sauver l'un par l'autre, ou, pour mieux dire, l'un et l'autre, de peur de les perdre éternellement tous les deux ?

Suivons l'avis de ce grand homme qui dit avec autant de hardiesse que de vérité que tous les miracles opérés depuis le commencement du monde se sont renouvelés en Marie, et que Dieu a fait de sa très-sainte âme le domicile de toutes ses merveilles (1) ; mais ajoutons, avec saint Bernardin de Sienne, que tous les miracles que Dieu opère maintenant en faveur des hommes se font par l'entremise de la Reine de toutes les bontés (2). Disons mieux encore avec le même serviteur de Marie : Puisqu'elle est si bonne, qu'elle prévient nos

(1) S. Andr. Cret. *Orat.* 3. *in dormit. B. V.*
(2) *Serm. de Nativ. B. M. V.* Art 1. c. 8.

demandes et plaide notre cause devant son Fils sans que nous l'en ayons suppliée, que ne fera-t-elle pas lorsqu'elle nous verra prosternés à ses pieds, la conjurant, les larmes aux yeux, de nous défendre de nos ennemis et de nous-mêmes, et de ne pas abandonner le soin de notre salut (1)?

(1) Præsciens indigentiam nostram, et se cunctorum hominum matrem pietatis agnoscens, sollicita pro filiis, irrequisita etiam ad Dei Filium intercessit, dicens : *Vinum non habent* Si hoc non rogata perfecit, si hoc viatrix existens, quid cùm regnat in patrià ? Si hoc apud filium temporali morti subjectum, quid cùm mortem superavit, carnem immortalem revocavit à tumulo, collocavit in cœlo, paternam sedet ad dexteram, tenens imperium universorum. (S. Bernardin. *Serm. de Visitat. et* 7 *Verbis B. V.* Art. 3. c. 2.)

CHAPITRE TROISIÈME.

Suite du Livre des Prédestinés.

Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.

Ceux qui me font connaître auront la vie éternelle. (*Eccli.* 24. 31.)

I. — Pourquoi pensez-vous qu'au jour de la Conception et de la Nativité de Notre-Dame l'Eglise chante ce passage de l'Evangile de saint Matthieu : *Le livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David* (1)? Pourquoi nous mettre devant les yeux cette suite de rois, de princes, de grands prêtres? Notre Mère la sainte Église semble, à mon avis, vouloir nous dire que cette Vierge naissante est le livre de Dieu où la très-sainte Trinité a écrit de ses propres mains le Verbe incarné, et à la suite de ce Prince des prédestinés, tous les élus, qui par ses mérites et l'entremise de sa sainte Mère, seront enfin sauvés et deviendront ainsi comme les rois et les princes du royaume des cieux.

L'histoire de la Grèce nous assure que l'on présenta à l'empereur Andronique un livre où étaient représentés sous divers symboles tous les empereurs qui devaient régner en Orient. On n'a jamais pu connaître le véri-

(1) Liber generationis Jesu Christi, filii David. (MATTH. 1. 1)

table auteur de ce livre mystérieux. On en offrit un autre, écrit par une des sibylles, à un roi de Rome dans lequel étaient contenues les hautes destinées de cette Reine des nations. Ce dernier était d'un prix infini (1). Mais hélas ! quel bonheur serait comparable à celui de voir le livre de Dieu où sont inscrits les noms fortunés de ceux qui entreront successivement jusqu'à la fin des siècles au royaume des cieux ! Quelle plus douce félicité que celle de pouvoir apprendre sa bonne fortune, s'il faut parler de la sorte, et obtenir quelque assurance de son salut éternel ! Je le répète donc, le livre des Rois du ciel c'est la très-sainte et sacrée Vierge Marie ; l'intérieur de ce livre est son cœur, son amour est sa plume, ses enfants sont les élus, son domaine est le paradis, et le droit que nous avons d'y entrer est la sainte Passion de son divin Fils. Et si je ne dis pas vrai, saint Bernard m'a bien trompé en disant que c'est elle qui a obtenu la réparation de tout le genre humain, employant à cette fin le sang de son Fils et le lait de son innocence (2). O trois et quatre fois heureux ceux qui sont inscrits en caractères ineffaçables dans ce livre !

Ne pourrait-on pas dire avec raison que c'est des vertus de Marie que parle le Roi prophète, quand il compare les cieux à d'immenses volumes où Dieu à écrit en lettres rayonnantes ses grandeurs (3) ? Ne pourrait-on pas croire, sans mériter le blâme de légèreté, que c'est d'elle qu'Isaïe a écrit : *Les cieux se replieront comme un livre,* écrit de la main de Dieu (4) ! Mieux en-

(1) Nicephor. Gregor. Libr. 9.

(2) Hæc est enim quæ totius mundi reparationem obtinuit, salutem omnium impetravit. (S. Bernard. *Serm.* 4. *de Assumpt.* n. 8.)

(3) Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum (*Ps.* 18. 1.)

(4) Et complicabuntur sicut liber cœli. (Is. 34. 4.)

core ; ne puis-je pas dire qu'elle est ce livre précieux de l'humilité, dont parle saint Jean Climaque, et dans lequel sont écrits les noms des âmes choisies? Nous reconnaîtrons, dit cette lumière du désert, que nous sommes les enfants de Dieu et les disciples de Jésus-Christ, non si les démons nous sont soumis, mais si nos noms sont écrits dans le livre de l'humilité (1). Assurément, l'interprétation que donnent les saints et les savants au passage suivant de saint Jean est digne de remarque. *Des livres furent ouverts, puis on en ouvrit encore un autre qui est le livre de vie, et les morts furent jugés d'après ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres* (2). Ces livres sont au nombre de quatre et très-différents l'un de l'autre. Le premier est le livre de Dieu ; il renferme non-seulement les noms des élus, mais encore les noms et les œuvres de ceux qui ont été appelés au baptême et qui, ayant abusé de cette grâce et de tant d'autres, sont morts en état de péché mortel. Le second livre est celui du démon, où l'on ne verra que les noms infortunés et les œuvres de ténèbres des réprouvés. Le troisième livre est celui de la conscience de tous les hommes, dans lequel chacun lira clairement et en un clin d'œil toutes ses œuvres, et connaîtra au juste l'état dans lequel il est sorti de ce monde. Enfin, le quatrième livre, de moindre volume que les autres, et le plus précieux, est à proprement parler le livre des élus ; et je suis de l'avis de ceux qui

(1) In hoc cognoscent omnes nos Dei discipulos esse, non quòd nobis dæmones subjiciantur, sed quòd nomina nostra scripta sint in libro humilitatis. (S. JOAN. CLIM. *Scal. Parad. Grad.* 25. *De Humilit.*)

(2) Et libri aperti sunt : et alius liber apertus est, qui est vitæ : et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris, secundùm opera ipsorum. (*Apoc.* 20. 12. — V. apud CORNELIUM, S. AUGUST. S. HIERON. BED. VIEG. ALCAZAR.)

pensent qu'il est confié aux mains de Notre-Dame. Je le demande, si nous avions en notre pouvoir toutes les étoiles du firmament, toutes les perles de l'océan, tous les trésors de la terre, et mille univers entiers, ne faudrait-il pas tout donner avec joie, pour avoir le bonheur d'être écrits dans ce divin livre, et d'être reconnus pour les serviteurs et les enfants de la Mère des prédestinés? Hélas! quel cuisant regret, et quelle peine sans consolation sera-ce au dernier jour, à ceux qui pouvaient aisément se faire enregistrer dans ce livre de vie, et acheter une félicité éternelle au prix de quelques légers services, d'avoir négligé et perdu pour jamais ce bonheur! Que Moïse répète dans l'ardeur de son zèle : *Effacez-moi du livre que vous avez écrit* (1); pour nous, nous dirons certainement le contraire, et de tous les pouvoirs de notre âme nous crierons à la Mère de la vie : Mère de Dieu, écrivez-nous dans votre livre, afin que nous soyons vos serviteurs éternellement (2)! Gravez-nous si avant dans votre mémoire, que nulle puissance créée ne puisse jamais nous en effacer et nous dérober tout notre trésor. Conservez-vous chèrement, Vierge sainte, ce titre relevé que l'Église vous donne, de Mère des vivants et de Porte des saints, c'est-à-dire de tous ceux qui doivent vivre et régner éternellement avec Jésus-Christ dans le ciel, en qualité de vos serviteurs et de vos enfants (3).

II. — Lorsque saint Thomas se demande si les prières des saints peuvent concourir à la prédestination, il répond angéliquement qu'elles ne peuvent pas concou-

(1) Dele me de libro tuo quem scripsisti. (*Exod.* 32. 32.)
(2) Scribe nos in libro tuo, Domina, ut simus servi tui in æternum.
(3) Salve, Mater viventium et porta sanctorum.

rir à la prédestination, en tant que préordination divine; mais qu'elles peuvent concourir à l'effet de la prédestination (1). C'est ainsi qu'Isaac pria pour que Rébecca conçût, et qu'il obtint la naissance de Jacob, qui fut prédestiné. Mais quand cela ne serait pas véritable de l'assistance des autres saints, peut-on douter que ce pouvoir n'ait été accordé aux prières de Notre-Dame, quand on réfléchit aux beaux passages des livres de la Sagesse que l'Église lui applique? Nous citerons les suivants :

Premièrement. *Jetez des racines dans mes élus* (2); c'est-à-dire nourrissez-les, fortifiez-les, faites-les croître pour la vie éternelle, et que la dévotion qu'ils auront envers vous, soit la maîtresse racine de leur bonheur après Dieu;

Secondement. *J'ai pris racine dans un peuple honoré du ciel, et je me suis assise dans la plénitude des saints* qui me couronnent, comme de chers enfants entourent une bonne mère (3);

Troisièmement. *C'est en moi*, où se trouve Jésus, *qu'est* la source *de toute grâce de la voie et de la vérité; en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu* (4). Voulez-vous connaître Jésus qui est la vie éternelle, invoquez-moi; voulez-vous arriver à Jésus qui est la félicité des bienheureux, suivez-moi; car *j'éclairerai tous*

(1) Quantùm ad præordinationem, nullo modo prædestinatio juvatur precibus sanctorum; quantùm verò ad effectum, dicitur prædestinatio juvari precibus sanctorum, et aliis bonis operibus. (S. Thom. Part. 1. quæst. 23. art. 8.)

(2) In electis meis mitte radices. (*Eccli.* 24. 13.)

(3) Et radicavi in populo honorificato... et in plenitudine sanctorum detentio mea. (*Eccli.* 24. 16.)

(4) In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. (*Eccli.* 24. 25.)

ceux qui espèrent dans le Seigneur, et je ne cesserai point de leur être présente de race en race, jusqu'à ce qu'ils arrivent au siècle saint (1). Voulez-vous enfin assurer de plus en plus votre salut, honorez-moi, publiez mes priviléges et mes grandeurs; car tous *ceux qui* me connaissent et *me font connaître auront la vie éternelle* (2). *Tout ceci*, conclut le Sage, *est* comme l'abrégé de ce que nous apprend *le Livre de vie*, qui contient *l'alliance du Très-Haut, et qui est la connaissance de la vérité* (3). Ne semble-t-il pas nous dire : Voulez-vous connaître les secrets de l'éternité? Lisez le testament de Dieu. Où le trouverons-nous? Dans *le Livre de vie.* Quel est ce livre? Celle qui vous parle, et vous dit qu'elle jette des racines dans les cœurs des élus. Marie est donc le testament de Dieu, le livre de vie, l'arche où est le décalogue du législateur, le volume où sont écrits les noms fortunés des âmes choisies pour la bienheureuse éternité. Écoutez là-dessus les doux soupirs d'Ildephonse, son grand et cordial serviteur : Mon Dieu, faites que je vive toujours sous l'empire de votre mère, et que vous soyez mon Dieu éternellement (4) !

Je ne m'étonne pas de la prédilection de la Reine du ciel pour ce prélat incomparable, non plus que du rare présent qu'elle lui fit d'une chasuble d'une blancheur éclatante, brodée assurément de la main des Anges (5). Car il défendit très-dignement sa virginité de corps et

(1) Illuminabo omnes sperantes in Domino... et non desinam in progenies illorum usque in ævum sanctum. (*Eccli.* 24. 45.)

(2) Qui elucidant me vitam æternam habebunt. (*Eccli* 24. 31.)

(3) Hæc omnia liber vitæ, et testamentum Altissimi, et agnitio veritatis. (*Eccli.* 24. 32.)

(4) Ita dominium ejus me teneat in sæculum, et tu sis Deus meus in æternum. (S. Ildeph. *De Virginit. sanctæ Mariæ*, c. 12.)

(5) Martyrologe romain, 23 janvier.

d'âme, et fit plusieurs sermons admirables sur sa glorieuse Assomption. Il faut avouer que ce sont des homélies d'or et des pensées toutes divines qui sortent d'un bon cœur, entièrement consacré à l'honneur de Dieu et à l'amour de sa très-sainte Mère. J'en donnerai quelques extraits fort remarquables, qui reviennent parfaitement à mon sujet. Voici donc ce qu'il dit; mais silence, lecteur, pendant que ce grand homme parle. Marie est cette vierge bienheureuse par laquelle l'auteur de la vie est entré dans le monde; c'est par elle que la malédiction, fruit de la désobéissance de nos premiers pères, a été révoquée, et que la céleste bénédiction s'est répandue sur toutes les créatures; c'est dans son sein que l'Église entière a reçu les gages de sa prédestination, et qu'elle a été unie à Dieu par une alliance éternelle (1). Marie, en qualité de Mère de Dieu et de Mère des élus, a demandé des arrhes de notre bonheur, et des assurances de notre salut; et Dieu le Père, qui ne peut rien refuser à cette fille bien-aimée, lui a donné pour otage son fils unique, avec la promesse qu'il lui accorderait tout ce qu'elle pourrait désirer. Avec le Fils, elle a encore reçu comme gage de la vie éternelle, pour elle et pour ses enfants, le Saint-Esprit qui s'est fait lui-même sa dot, le jour où elle épousa le grand Dieu du ciel et de la terre, et que le Verbe éternel descendit dans son sein (2). D'où saint Thomas forme cet argument : Jamais on ne rend le gage que la promesse

(1) Hæc est anima illa beata per quam auctor vitæ ingressus est in mundum, per quam omnis maledictio soluta est priorum parentum, et cœlestis benedictio in toto venit mundo. Hæc est Virgo, in cujus utero omnis Ecclesia subarrhatur, conjuncta Deo fœdere sempiterno creditur. (S. Ildeph. *In Assumpt. B. V.* Serm. 2)

(2) Arrhas accepit sponsa Christi in dotis titulo, et pignus hæreditatis æternæ, Spiritum sanctum. (S. Ildeph. *In Assumpt. B. V.* Serm. 2.)

n'ait été accomplie; or Marie a reçu le Verbe et le Saint-Esprit pour gage qu'elle et nous aurions la vie éternelle; d'où il suit que jamais elle ne rendra ces précieux gages, qu'effectivement on ne lui ait livré le royaume des cieux, pour elle et pour ses bons serviteurs. Telle est la valeur des paroles de saint Ildephonse. Mais n'est-ce pas dire en d'autres termes qu'elle est le livre de vie, la Mère des prédestinés, et celle qui après Dieu sauve les âmes choisies pour le ciel? Que j'aime ce saint prélat qui console si puissamment nos âmes, et qui rehausse si dignement les grandeurs de notre souveraine Maîtresse!

III. — Mais que direz-vous de cette pensée encore plus étonnante que les autres? La bienheureuse Vierge, continue saint Ildephonse, est devenue le sanctuaire de l'Esprit-Saint, et le conseil privé du Verbe éternel (1). Comment cela? Dieu prend-il conseil auprès des hommes quand il veut agir? *Qui a connu ses desseins, ou qui a pu être son conseiller,* dit saint Paul (2). Le grand archevêque répond que c'est Notre-Dame; comme s'il voulait dire que quand le Verbe veut ensevelir le monde sous les eaux, brûler les villes coupables, châtier les rebelles, il ne prend conseil que du Père et du Saint-Esprit : c'est la justice qui donne ses conclusions contre les criminels. Mais quand Dieu veut sauver les hommes, il n'ouvre point le livre de la Justice, mais celui de sa toute bonté et de son infinie miséricorde; et c'est alors qu'il prend conseil de sa Mère, et que sa

(1) Fit sacrarium Spiritûs sancti, et consilium Verbi. (S. Ildeph. *In Assumpt. B. V.* Serm. 3.)

(2) Quis enim cognovit sensum Domini? aut quis consiliarius ejus fuit? (*Rom.* 11. 34.)

Mère dicte les arrêts : et comme son cœur est la commisération et la douceur même, toujours elle penche du côté du pardon en faveur de ses enfants et de ses bons serviteurs. Voilà comment ce saint la nomme la conseillère du Verbe, ajoutant que c'est avec raison qu'elle est appelée bienheureuse, puisque c'est par elle que tous les élus participent au bonheur éternel. Car la grâce et la béatitude lui ont été conférées comme à la plus élevée de toutes les créatures, afin que de son cœur comme d'une source, elles se répandissent sur tous les enfants de l'Église (1). N'en doutons pas, tous ceux qui sont béatifiés, le sont par la bénédiction du fils de Marie et par l'intercession de cette bienheureuse Mère. N'espérez donc point entrer dans le ciel, ni par la porte, ni par la fenêtre ; ni par douceur, ni par violence si vous n'êtes de sa maison, et si vous n'êtes enrôlés dans son livre de vie, car elle est la porte et la fenêtre, la mère et la maîtresse ; en un mot, elle est tout après Dieu, et tout pouvoir lui a été donné dans le ciel.

Enfin, quelle riche pensée et quelle amoureuse invention de ce saint docteur ! Il dit que c'est avec raison que Marie est figurée par l'arche d'alliance, parce qu'elle a porté dans ses chastes entrailles le pain vivant qui est descendu du ciel, et dans son cœur tout le nouveau Testament, puisqu'elle a engendré le législateur dans lequel reposent tous les trésors de la sagesse et de la science. Au milieu de cette arche est le Propitiatoire, notre Seigneur Jésus-Christ. Ce qui signifie que lorsque

(1) Quæ ideò jure beata dicitur inter omnes mulieres, quia omnes ex eâ beatificantur. Collata quippe est gratia et beatitudo in specie, ut diffunderetur in omne genus Ecclesiæ. (S. Ildeph. *In Assumpt. B. V.* Serm. 3.)

Dieu le Père jette les yeux sur la mère de son fils, il ne veut user que de clémence, et se rendre favorable aux pécheurs repentants que la Mère des miséricordes amène à ses pieds pour obtenir leur pardon, et demander le ciel pour eux par les mérites infinis du Rédempteur. Si donc vous voulez acquérir le royaume éternel, accourez à cette arche divine, dans laquelle est le Propitiatoire, le Sauveur Jésus, qui est tout le bonheur de nos âmes. Approchez avec confiance, par l'entremise de la très-pure Vierge Marie jusqu'au trône de celui qui est notre Prêtre et notre Victime, notre Avocat et notre Juge (1). Elle parlera pour nous à son Fils; le Fils à son Père; et le Père à son amour qui est le Saint-Esprit; et tous trois, à l'instance de la Reine de douceur, porteront un arrêt favorable à nos âmes, qui seront enfin sauvées par le concours de tant de prières et de tant de bonté.

Hélas, insensés que nous sommes! qu'aimerons-nous donc ici bas, si nous n'aimons celle qui a tant de pouvoir pour nous rendre heureux à jamais, et pour unir notre cœur à Dieu, et Dieu à notre cœur, d'une union inséparable?

Vierge glorieuse, je ne sais ce que vous avez fait à mon cœur; car il vous aime d'un amour si cordial, si puissant, et si pressant, qu'il ne peut ni ne veut aimer autre chose en ce monde que Dieu et sa très-sainte Mère. Téméraire qu'il est, il ne mesure point ses

(1) Propter quod uterus ejusdem Virginis per Arcam figuratur, quæ cuncta sacramentorum arcana in se habuit. Habuit enim panem vivum illum qui de cœlo descendit; habuit et legem Testamenti novi, quia Legislatorem genuit, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ... Adeamus mente, cum fiduciâ, per intercessionem sacratissimæ Virginis, usque ad thronum summi Pontificis, ubi pro nobis est hostia ipse et sacerdos, advocatus et judex. (S. Ildeph. *In Assumpt. B. V.* Serm. 1.)

forces et ne voit pas qu'il oublie son propre néant, quand il ose se jeter à vos pieds pour y mourir; non je dis mal, mais pour y vivre éternellement. Excusez cette hardiesse, Reine de bonté, pardonnez-lui cette présomption, qui assurément ne vient que de l'excès de son amour envers vous. Les péchés de la Charité ne sont jamais mortels; à peine sont-ils véniels, si même ils sont péchés. Vous irriteriez-vous contre mon cœur, parce que, malgré sa faiblesse, il a osé vous aimer de toute l'étendue de ses puissances? S'il faut être puni pour avoir trop aimé Jésus et Marie, je consens à l'être; mais, hélas! on m'avait dit que tous ceux qui étaient écrits dans votre livre ne méritaient que des récompenses. Serai-je donc à la fois puni et récompensé? Récompensé, pour vous avoir aimée comme un fils aime sa mère; puni, pour avoir osé vous aimer avec excès et au-dessus de mes forces? Eh bien, récompensez, punissez, faites tout ce que votre bon plaisir exige, pourvu que je vous aime et que je vous serve, et que je sois écrit dans le livre de vie, où vous gravez les noms de tous les élus.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Conclusion du livre des Prédestinés.

Ecce in manibus meis descripsi te.
Voilà que je vous ai écrit dans mes mains. (Is. 49. 16.)

I. — L'un des secrétaires d'état de la Reine des Anges a dit en un mot tout ce qui se peut dire pour prouver qu'elle est le vrai livre des Prédestinés. Aucune grâce, c'est saint Bernardin qui parle, ne descend du ciel sur la terre, qu'elle ne passe par les mains de Marie (1). D'où l'on peut former cet argument sans réponse : Personne ne peut être sauvé sans la grâce ; aucune grâce ne nous est donnée que par les mains de Marie ; donc personne n'est sauvé que par la bonté de Marie. *Voilà*, nous dit cette Mère de toutes les miséricordes, *que je vous ai gravés dans mes mains* afin de ne vous oublier jamais (2). Heureux l'homme dont le nom fortuné est gravé en lettres d'or dans les mains virginales de Marie ! Il me semble comprendre maintenant les paroles mystérieuses des Cantiques, par lesquelles l'Époux déclare à

(1) Nulla gratia venit de cœlo ad terram, nisi transeat per manus Mariæ. (S Bernardin. Citans Bernard. *Serm.* 3. *De glorioso Nom. Mar.* Art. 3. c. 2)
(2) Ecce in manibus meis descripsi te. (Is. 49. 16.)

son Épouse qu'il la veut couronner de lions, de léopards, de dragons et des animaux les plus fiers et les plus indomptables (1). Car comme elle prend un plaisir ineffable à sauver les pécheurs les plus endurcis qui se sont rendus semblables aux bêtes, son divin Époux veut la couronner de ses victoires, et l'environner de ses triomphes, afin que l'on sache que non-seulement les justes, mais même les plus grands pécheurs qui se sauvent, se sauvent par son amoureuse et puissante intercession. Marie est l'aurore qui jette les premiers rayons du jour dans la nuit épaisse des âmes aveuglées par le péché ; elle est la lune qui éclaire les cœurs ensevelis dans les ténèbres du désespoir ; elle est le soleil qui par sa chaleur vivifiante dissout la glace de nos cœurs et y allume le feu de la vraie charité ; enfin elle est une armée foudroyante qui combat pour nous, qui terrasse les puissances infernales, et malgré nos chutes et nos rechutes, nous fait emporter le Paradis.

Celui qui a comparé la Mère de Dieu à l'arc-en-ciel m'a fait un singulier plaisir. *Lorsque j'aurai couvert le ciel de nuages,* dit le Seigneur, *mon arc paraîtra dans les nues, et je me souviendrai de l'alliance que j'ai faite avec vous, et avec toute âme qui vit et qui anime la chair, et il n'y aura plus de déluge qui fasse périr toute chair dans les eaux* (2). Assurément, dit saint Bernardin de Sienne, Marie est cet arc de l'alliance éternelle placé dans les nues du ciel, afin d'arrêter le bras cour-

(1) Veni : coronaberis de capite Amana... de cubilibus leonum, de montibus pardorum. (*Cant.* 4. 8.)

(2) Cùmque obduxero nubibus cœlum, apparebit arcus meus in nubibus. Et recordabor fœderis mei vobiscum, et cum omni animâ vivente quæ carnem vegetat : et non erunt ultrà aquæ diluvii ad delendam universam carnem. (*Gen.* 9. 14.)

roucé du Seigneur; elle est cette nuée frappée des divins rayons du soleil de miséricorde (1). Quand Dieu serait mille fois plus irrité par les péchés des hommes, s'il voit que cette souveraine Princesse désire sauver quelqu'un de ses enfants, aussitôt il retient les foudres de sa juste colère, et la justice fait place à la miséricorde. Car la Mère et la Reine de miséricorde n'invoque jamais que ce divin attribut, elle ne prie Dieu que par les entrailles de sa miséricorde, qui l'ont forcé à quitter le ciel et à venir nous visiter sur la terre (2). Notre Reine ignore ce que c'est que de condamner, elle n'a point de livre de mort, elle n'a que le livre de vie dans lequel sont écrits les noms de tous les élus. Et comme dans le firmament les plus belles étoiles et les constellations les plus éclatantes portent souvent des noms d'animaux malfaisants, comme le Loup, le Serpent, le Lion, le Dragon, la grande et la petite Ourse; de même on voit des pécheurs qui s'étaient rendus semblables aux animaux sans raison par le déréglement de leur vie, et qui, assistés des faveurs de la très-sainte Vierge, ont eu le bonheur d'être écrits dans son livre et enchâssés dans le ciel comme de brillantes étoiles dans le firmament. Nous devons croire, dit saint Bernard, que Notre-Dame a le pouvoir de puiser dans les trésors infinis de la divine bonté pour qui elle veut, quand elle veut, et comme elle veut; en sorte qu'il n'y a point de pécheurs, quelle que soit l'énormité de ses crimes, qui ne puisse espérer son salut, si celle qui est sainte entre

(1) Profectò ipsa est arcus fœderis sempiterni positus in nubibus cœli, ut non interficiatur omnis caro. (S. BERNARDIN. *Serm.* 1, *de glorioso Nom. Mar.* Art. 1. c. 3.)

(2) Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos, *oriens* ex alto. (LUC. 1. 78.)

les saints lui accorde sa protection et ses prières (1).

II. — Je donne gain de cause à l'astrologie, et avec elle je dis heureux ceux qui naissent sous une bonne étoile; mais je veux que cette étoile soit la Vierge Marie. Je dis que tous ceux qui naissent lorsque le soleil est dans la Vierge, sont destinés à être Rois, mais dans le royaume dont l'auguste Marie est Reine (2). Elle est l'étoile miraculeuse qui conduit les rois droit aux pieds de Jésus-Christ, et à la vision du Dieu humanisé. Elle est l'étoile de la mer qui conduit le nautonnier droit au port du salut. Ecoutons saint Bernardin de Sienne : Marie est l'étoile de la mer; c'est elle qui nous introduit dans le port de la vie éternelle, et celui qui la suit entrera heureusement dans ce port (3). Mon Dieu! quelles douces et amoureuses paroles! C'est elle qui a entrepris de faire parvenir au havre de grâce les pauvres nautonniers battus des vents et de la tempête, qui n'ont d'espoir que dans les rayons de cette douce étoile qui les conduit, comme par la main, au port du salut. N'espérez pas, voyageurs infortunés, non, n'espérez pas échapper à un triste naufrage, si vous ne regardez souvent la belle étoile qui brille au-dessus de vos têtes; mais si vous fixez souvent sa lumière, si vous suivez

(1) Etiam in hoc convenienter vocatur Regina misericordiæ, quod divinæ pietatis abyssum cui vult, et quandò vult, ac quomodò vult, creditur aperire, ut quivis enormis peccator non pereat, cui Sancta sanctorum patrocinii sui suffragia præstat. (S. BERNARD. *Serm.* 1 *in Salv. Reg.* n. 3.)

(2) Qui nascuntur sole existente in Virgine, ad imperia nascuntur. (*Astrol.*)

(3) Stella maris est, in portum introductiva : quia Maria multas seditiones sedat, et ad terram promissionis ducatum præstat... Ipsam sequens, prosperé veniet ad portum quietis æternæ. (S. BERNARDIN. *Serm.* 1. *de glorioso Nom. Mar.* Art. 3. c. 3.)

sa conduite, comptez sur l'heureuse issue de votre voyage. Quand Paschal III voulut canoniser l'empereur Charlemagne (1), il allégua entre autres raisons la coutume qu'avait ce grand monarque de faire ériger des temples en l'honneur de la Mère de Dieu, dans les lieux où il avait remporté quelque célèbre victoire. Comment, disait-il, celui qui a fait servir ses triomphes à l'honneur de la Reine du ciel, qui lui a donné l'hospitalité dans des temples si magnifiques, dans des chapelles où l'or brille avec l'azur, n'aurait-il pas été reçu dans la maison du Dieu vivant par sa très-sainte Mère? Qui donc sera sauvé si l'on ne sauve pas ceux qui sont sous le manteau de la Mère des prédestinés? Pensez-vous qu'on l'appelle en vain la Mère des vivants, la porte du ciel, le refuge des pécheurs, l'espoir de ceux qui ont perdu toute espérance (2)? Le visage d'Esther, éclatant de beauté, fut un livre de vie pour les Juifs, et Assuérus ne put le contempler sans pardonner à ceux qu'il venait de condamner à mort. De même, quand le juste Juge aurait déjà effacé nos noms du livre de vie, si nous avons recours à sa mère, si elle daigne nous regarder des yeux de sa miséricorde, si d'un seul de ses regards elle blesse le cœur du grand Monarque de l'univers, infailliblement il lui dira aussitôt: O femme, que votre foi est grande! Allez, que tout ce que vous demandez se fasse, et que cet enfant si souvent rebelle

(1) Il est vrai que Paschal *III* était un antipape; mais le décret de la canonisation de Charlemagne a acquis force de loi, dit Alban Butler, n'ayant point soulevé de réclamation de la part des Papes légitimes. La fête du bienheureux Charlemagne se fait à Aix-la-Chapelle avec le rit double de première classe. Il est encore honoré dans plusieurs églises de France et d'Allemagne.

(2) Mater viventium, janua cœli, refugium peccatorum, spes desperatorum.

soit sauvé, puisque vous me demandez son salut avec une si grande confiance (1).

Quelle cause peut être douteuse au tribunal de l'auguste Trinité quand la Reine du ciel daigne la plaider elle-même; quand la miséricorde prend seule ses conclusions; quand on défend à la justice d'ouvrir la bouche et de produire sa balance; en un mot, quand l'Avocate de l'homme a des droits à être écoutée de Dieu, parce qu'elle est Mère de Dieu; et que le Juge de l'homme a des raisons de lui être propice, parce qu'il est lui-même le Fils de l'homme, pour lequel il a versé tout son sang, dont une seule goutte est capable d'effacer les péchés de mille mondes (2)? Le Père condamnera-t-il un homme tout arrosé du sang de son Fils, et blanchi du lait de la Mère de ce même Fils? Animés par cette pensée et remplis d'une ferme confiance, tous les cœurs s'élèvent vers Marie et lui demandent le salut. Les yeux de tous les chrétiens, dit saint Bernard, espèrent en elle, parce que c'est elle qui leur donne la nourriture de la grâce dans le temps, et celle de la gloire dans l'éternité; car tout pouvoir lui a été donné dans le ciel et sur la terre (3). Elle peut tout, elle veut tout ce qui concerne notre bonheur éternel; tout ce qu'elle fait est bien fait. Saint Pierre a les clefs du ciel, mais

(1) O mulier, magna est fides tua : fiat tibi sicut vis. Et sanata est filia ejus ex illâ horâ. (MATTH. 15. 28.)

(2) Quid enim in causâ potest esse periculi, ubi causas hominum illa perorat, quæ habet undè apud Deum pro filiis hominum orare præsumatur, quia mater est Dei; habet et ille undè clementer homini ignoscat; quia filius hominis est. (S. BERNARDIN. *De glorioso Nom. Mar.* Serm. 3. art. 3. c. 4.)

(3) Oculi omnium Christianorum in eam sperant, et ipsa dat eis escam gratiæ, quâ plena est, in tempore opportuno. (S. BERNARD. vel antiq. auctor. *Serm.* 1. *in Salv. Reg.* n. 1.)

elle en a les portes : disons mieux, elle a voulu être elle-même la porte du ciel, afin d'y faire entrer ses bons serviteurs et tous ceux qui ont recours à sa grande bonté. Concluons donc, et à bien juste titre, que le livre où sont écrits les noms des enfants de Marie, est véritablement un livre de vie et le livre des prédestinés.

Je terminerai ce sujet consolant par une histoire très-courte et très-agréable. Elle est tirée de la vie de saint Simplice, qui savait bien au nom de qui il fallait demander le salut éternel, pour être sûr de l'obtenir. Qui donc n'aimerait la candeur de ce jeune novice de l'Ordre de saint Dominique? Un jour que l'Enfant Jésus daigna lui apparaître, son âme innocente lui fit ce raisonnement et lui tint ce discours : Mon petit Maître, si vous ne me sauvez pas, assurément je le dirai à votre bonne Mère (1). Car cela ne vous coûtera rien; celle qui est la Mère de toutes les bontés le désire; et moi, prosterné avec elle à vos pieds, je vous le demande très-humblement : doux Jésus, ne me laissez donc pas périr! Que dira-t-on si vous abandonnez un serviteur de votre sainte Mère? Je ne vous demande qu'une chose qu'elle me commande de vous dire en toute confiance, et avec ma simplicité ordinaire : c'est qu'en sa faveur il vous plaise de ne pas permettre que je me perde pour toujours. Sera-t-il dit qu'une si bonne mère soit refusée d'un si bon fils, en une cause qui est si bonne, et pour laquelle vous avez versé tout votre sang précieux? Mon petit Maître, exaucez-moi; car je vous le dis de nouveau, si vous ne me sauvez pas, certes je le dirai à Joseph et à votre Mère. Tous deux vous ont donné à mon

(1) Nate Virginis, aut libera me ab hàc cruce quà pressor, aut te apud Matrem accusatum ibo. (MATTH. RADER. S. J. *in Viridar. SS.* part. altera, c. 5. ex Cæsar. Libr. 6. c. 31.)

cœur; et comment ne vous donneriez-vous pas vous-même! Quand vous m'auriez mille fois repoussé dans votre grande et rigoureuse colère, certainement je ne cesserais jamais de vous dire : Petit Messie, pour l'amour de vos Père et Mère, n'abandonnez point leur pauvre petit serviteur et le vôtre, qui ne respire que la douceur de vos grandes miséricordes.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Les faveurs que la souveraine Princesse du Ciel fait à ses bons serviteurs pendant leur vie, à leur mort, et après leur mort même.

Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos.
Comme une mère caresse son enfant, ainsi moi je vous consolerai.
(Is. 66. 13.)

J'ai eu toute ma vie la ferme croyance, et je l'aurai toujours, que si le glorieux saint Jean, fils adoptif de Notre-Dame, eût composé son histoire, comme il a écrit divinement l'Évangile de son Fils, il l'eût également terminée par ces paroles : Marie *a fait tant d'autres choses, que si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en écrirait* (1). C'est une phrase de Paradis, pour montrer combien les faveurs que la Reine du ciel a faites au monde, et les miracles infinis qui sont émanés de sa puissante bonté, surpassent la portée de nos esprits limités et de nos faibles mémoires. Je ne ferai donc qu'effleurer le sujet, et je choisirai quelques faits plus capables de nous consoler et de nous animer au service précieux de cette admirable Reine de l'Univers.

(1) Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus : quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos, qui scribendi sunt, libros. (JOAN. 21. 25.)

Notre-Dame, Mère du bon et prompt secours (1).

C'est chose indubitable que la Mère de miséricorde accourt toujours au besoin de ses bons serviteurs. Elle ne vient pas toujours aussitôt que le voudraient nos impatiences; mais elle vient pourtant toujours à point nommé selon les lois du ciel. Auprès de Rome il y avait un saint évêque, homme de Dieu et vrai serviteur de sa très sainte Mère. Jamais la sainteté ne manqua d'envieux ni d'épreuves. Certains intrigants, ne pouvant soutenir l'éclat de sa vertu, jurèrent sa ruine, et mirent tout en œuvre pour le perdre. Ils vont donc se jeter aux pieds du pape Agapet, et lui disent que leur évêque est assez méchant pour se servir à table du calice au lieu de verre, et des patènes consacrées, en guise de vaisselle. Le pape, saisi de zèle, ajoute foi au crime, et sans autre forme de procès, envoie des gens pour se saisir de l'évêque et le conduire en prison, comme un sacrilége dont le crime est prouvé avec évidence. Le saint prélat se laisse lier et conduire comme un agneau, sans alléguer aucune excuse, ni appeler du Pape au Pape mieux informé de la vérité de l'affaire. S'il suffit d'accuser sans présenter aucune preuve, la vertu sera bientôt criminelle, et la sainteté justiciable. Quoi qu'il en soit, il ne voulut pas dire un seul mot, et préféra bénir Dieu dans son cœur de la grâce qu'il lui faisait de souffrir cette petite confusion pour son service. Voilà donc l'évêque sur l'écrou et confiné en prison. Trois jours se passèrent de la sorte; et Dieu sait tout ce que

(1) Joann. Mosch. sive Sophron. *in Pract. spir.* c. 150. — Matth. Rader. *S. J. in Viridar. Sanct.* part. 3. c. 6.)

cet innocent accusé dit à Notre-Dame durant les jours de son silence. Or, voici que le dimanche suivant, le bon Pape fut aussi étonné que le fut jamais homme du monde; car au milieu de la nuit, une voix lui dit clairement et hautement : Agapet, gardez-vous bien de célébrer aujourd'hui les saints mystères, ni vous, ni aucun des évêques qui sont à Rome; car Dieu les interdit tous, et vous-même, et veut que personne ne chante la messe que l'évêque prisonnier. Le pape effrayé se réveille en sursaut, et discourant à part soi, prend tout pour un songe et n'en fait aucun cas. Il se rendort; et voici que la voix se fait entendre de nouveau et lui fait la même défense; mais avec quelque sévérité. Réveillé une seconde fois, il repasse dans son esprit le crime de l'évêque, tient cet avertissement pour une illusion, et secouant cette pensée importune, il s'endort pour la troisième fois. Mais cette fois, la voix usant de menace, l'éveilla de telle sorte, qu'il lui fut impossible de reprendre son sommeil. A l'aube du jour, il envoie en diligence chercher son prisonnier. Il arrive. Et qui êtes-vous, dit le Pape tout troublé, et de quoi vous mêlez-vous, mon frère? Le saint homme, les yeux collés à terre, et le visage couvert d'une honnête rougeur: Très-saint Père, dit-il, vous voyez ici un pauvre pécheur. Et comme Agapet le pressait là-dessus, il ne put tirer de lui d'autre raison, sinon qu'il était un pauvre pécheur, qu'il était bien digne de cette petite confusion qu'il recevait à Rome, et qu'il en méritait cent fois davantage. A ce langage le Pape reconnut que c'était un saint homme. Il faut, dit-il, que vous nous disiez aujourd'hui la sainte Messe en présence de tous les cardinaux. Cet innocent agneau obéit tout simplement, et la dit. Le Pape était là et le dévorait des yeux, prenant

garde jusqu'à la moindre chose. Or, voici un cas étrange. Lorsqu'il fut arrivé à l'offertoire, il répéta trois ou quatre fois les paroles, sans jamais pouvoir les achever. Alors le Pape interrompt la Messe, et lui dit : Pourquoi répétez-vous si souvent ces paroles, et que ne les achevez-vous? Très-saint Père, dit le saint prélat, je vous prie de me le pardonner; mais jamais je ne dis la sainte Messe, que, durant l'offertoire, je ne voie le Saint-Esprit descendre visiblement sur l'autel : aujourd'hui il ne descend pas, parce qu'il y a ici quelqu'un qui l'empêche. Plaise à Votre Sainteté de dire à ce diacre qui tient un éventail de sortir de l'église. Je n'oserais lui dire moi-même; et c'est lui pourtant qui est cause de tout ceci. On chasse le diacre désigné, et aussitôt l'évêque, achevant l'offertoire, le Pape et lui virent le Saint-Esprit descendre sur l'autel, rayonnant de gloire immortelle. Ce n'est pas tout : il y avait un voile attaché au-dessus de l'autel; ce voile se détacha de lui-même, vint envelopper le Pape, l'évêque et les diacres, et les tint pendant trois heures dans un profond étonnement et comme ravis en extase. Il serait difficile de dire ce que le Saint-Esprit inspira en ce moment à tous ces cœurs saisis d'un saint effroi; et aussi ce que pouvaient penser les cardinaux, le clergé et tous les fidèles témoins de ce miracle. Quel bonheur pour nous si nous pouvions savoir les consolations célestes versées dans le cœur de ce saint évêque pendant trois heures, et qui lui firent bien oublier les peines qu'il avait innocemment souffertes pendant ces trois jours de prison; les douces réprimandes qu'on donna au pape Agapet d'avoir ajouté foi si légèrement à la calomnie, et d'avoir condamné un homme de cette sainteté sans entendre sa justification; enfin, les fortes pensées que reçurent

tous ceux qui étaient enveloppés sous ce voile miraculeux! Assurément, si tout cela était connu des hommes, on verrait bien évidemment le soin que Dieu prend de ses bons serviteurs, le secours que Notre-Dame donne à ses enfants, et la complaisance avec laquelle elle agréa les prières et les larmes de ce saint évêque qui se vit soudainement enfermé dans un cachot, après avoir été traîné indignement dans les rues comme un sacrilége, par les sbires de Rome et par les archers du prévôt. Croyons que la Mère de miséricorde le paya bien de ses peines, changeant la confusion en louanges, et faisant retourner en triomphe celui qui avait été regardé comme un malfaiteur destiné à quelque honteux châtiment. Au sortir de l'église, le pape ne savait quelle fête lui faire, quelle satisfaction lui donner; et ce fut alors que celui qui la donne à toute la terre, demanda indulgence plénière au saint évêque d'avoir cru si facilement aux rapports de ses ennemis. Les cardinaux se tuaient de l'embrasser et le couvraient de caresses, et tous le regardaient comme un vrai saint du paradis. Le peuple touchait avec respect le bord de sa robe, et la baisait comme celle d'un grand saint, qui était l'honneur de leur siècle. Le bon prélat excitait la commisération de ceux qui le regardaient; car sa modestie lui couvrait le visage d'une pudeur si douce et si virginale, qu'il y avait de la dévotion à considérer l'humilité même menée en triomphe. Aussitôt qu'il put se soustraire à ces honneurs importuns, il s'en retourna dans son diocèse louant Dieu et sa très-sainte Mère de ce stratagème de l'amour divin, et du secours qu'il avait reçu de leur bonté. Quant au pape Agapet, il fit un propos inviolable de ne jamais rien croire en toute sa vie de qui que ce fût, sans avoir au préalable bien

éclairci les affaires, et de ne jamais condamner personne sans l'avoir entendu de sa propre bouche répondre aux accusations dont on le chargeait. J'ignore s'il châtia les calomniateurs; mais je sais bien à peu près ce qu'il aurait dû faire pour bien faire, à moins qu'en cette occasion Dieu ne se soit réservé le pardon ou le châtiment, selon les lois de sa divine providence.

Mort précieuse de sainte Opportune, abbesse (1).

On dit souvent, et avec raison, que la très-sainte Mère de Dieu accorde à ceux qui la servent la grâce de faire une mort précieuse : il est à propos d'en avoir quelque preuve. L'histoire nous apprend que sainte Opportune, abbesse, était une des bonnes servantes de la Reine du Paradis. Ses plus chères délices étaient de lui témoigner tous les jours sa dévotion cordiale en lui rendant mille petits services. Mais ce qui se passait entre elles est demeuré caché dans les replis de leurs seins innocents. Cependant, ce qui arriva à la sainte abbesse les derniers jours de sa vie est fort remarquable. Atteinte d'une maladie dangereuse, les médecins la condamnent nettement, et ne lui laissent aucun espoir. Voyant que la terre lui manquait, elle eut recours au ciel et à la bonne et unique maîtresse de son cœur; et ce ne fut pas en vain. Voilà que tout à coup apparaissent dans sa chambre sainte Cécile et sainte Luce, belles comme le jour, brillantes comme deux soleils, revêtues de robes plus éclatantes que la neige et de manteaux

(1) Sainte Opportune, abbesse de Montreuil, au diocèse de Séez, et sœur de saint Chrodegand, évêque de Séez, morte le 22 avril 770. (*Adalhelmus*, apud BOLLAND. 22 april. — SUR. — *Kalendar. B. V.* — JOAN. BONIF. *S J. de Vita et Mirac. B. V.* lib. 1. c. 18.)

tout d'argent. Mes Sœurs et mes Dames, leur dit sainte Opportune, quelle faveur daignez-vous faire à votre pauvre servante, et à une créature aussi chétive que moi! Mais m'apportez-vous des nouvelles du ciel? Que commande notre unique maîtresse, la Reine du ciel et de la terre? Ces deux vierges du paradis lui répondent d'une voix angélique : Ma sœur, elle nous a commandé à toutes deux de venir vous visiter de sa part et de vous dire qu'il est bientôt temps que vous veniez la voir dans le ciel. Doux Jésus, s'écrie l'abbesse, ô la bonne nouvelle que vous me donnez, et qu'elle réjouit puissamment mon cœur! Mais, vierges fortunées, ne me direz-vous point ce qu'il faut que je fasse pour me préparer à cet heureux voyage?— Oui, sans doute, et c'est pour cette raison que nous sommes venues vous visiter. Il faut donc que comme vierge sage, et comme épouse de Jésus-Christ, vous ayez une couronne sur la tête, que vous portiez en main une lampe pleine d'huile, allumée d'un feu qui ne meure pas, et qui soit l'emblème d'un cœur toujours brûlant. Hélas! dit Opportune, où trouverons-nous ce que vous demandez en cette pauvre maison? — On y a pourvu, ma sœur. Et à l'instant, elles produisent une belle couronne de la façon du ciel, travaillée de la main des anges, et la placent sur sa tète innocente; puis elles lui mettent en main la lampe dont elles lui avaient parlé, et disparaissent tout à coup, la laissant dans des délices et des consolations divines qui pénétrèrent jusqu'à la moelle de son cœur. Ensuite, elle fit venir les prêtres pour lui administrer les divins sacrements de l'Église. Plusieurs de ses sœurs entouraient sa pauvre couche. Toutes fondaient en larmes voyant qu'elles perdaient leur trésor. Mais il arriva en ce moment une chose très-mémorable, et digne

de ne jamais être oublié. Dieu permit que Satan parût en un coin de la chambre, sous la forme d'un petit More fort laid. Ses cheveux distillaient comme de la poix fondue; il roulait dans la tête de grands yeux jaunâtres, et semblait plutôt trembler lui-même que vouloir inspirer de la peur. La sainte abbesse sans se troubler, lui dit d'un ton plein de majesté et d'assurance : C'est donc toi, maudit esprit, qui persécutes ici mes pauvres filles il y a si longtemps. Non, non, ne fuis pas; je te commande de la part de Dieu de demeurer là où tu es. Qu'on m'appelle toutes mes filles; je leur ferai voir celui qui leur cause tant de maux. Les bonnes sœurs entrent dans la chambre avec de grands battements de cœur, n'ignorant pas que le malin esprit y était en forme visible, et qu'elles allaient assister au trépas de celle qu'elles aimaient tant. Quand toutes furent entrées, Opportune adressa des paroles fort rudes au démon, et finit en lui disant : Malheureux, ne crois pas rencontrer ici une seconde Ève pour la tromper : toutes ces filles aimeraient mieux mourir mille fois que de commettre un péché mortel à leur escient. Va-t-en, malheureux; va-t-en aux enfers; sache que je ne te crains point : je te défends de persécuter désormais les servantes de Jésus-Christ. Satan qui était là fort à regret, disparut sur-le-champ, et toutes ces bonnes filles se jetèrent à genoux, combattues par la douleur et par l'amour. Les prêtres qui étaient présents commencèrent à chanter; je dis mal, tous commencèrent à pleurer. La seule Opportune, le sourire sur les lèvres, chantait, et annonçait par la sérénité de son visage, la joie qui était dans son âme. Elle commença à exhorter ses sœurs à servir Dieu avec une grande fidélité, et à aimer Notre-Dame d'une tendresse filiale; assurant que

l'on ne pouvait imaginer quelle était la joie d'un bon cœur pendant sa vie, et surtout à l'heure de la mort; qu'il était plus que très-véritable que la Mère de miséricorde assiste très puissamment à cette heure redoutable, ceux qui durant le cours de leur exil lui ont rendu quelque petit service; que pour elle, elle voulait bien l'avouer avec ingénuité, elle avait toujours été éprise d'une sainte envie d'aimer et de servir Notre-Dame, et que si elle l'eût fait selon ses désirs, elle en sentirait une consolation extrême dans son âme; mais que n'ayant pas fait son devoir, elle en avait le cœur transpercé de douleur, et le visage couvert de confusion; que du reste, elle en demandait très-humblement pardon à Notre-Dame, *comme à elles toutes du mauvais* exemple qu'elle leur avait donné durant sa vie. Pendant tous ces discours si tendres, voici tout à coup briller dans sa chambre une grande lumière, accompagnée d'une odeur qui était infailliblement du Paradis; car la terre ne produit rien de semblable. Au milieu de cette clarté apparaît, environnée de vierges célestes, l'Impératrice des anges et des hommes, avec une majesté inexprimable. Toutes les grâces du ciel étaient répandues sur son visage, et son manteau royal était plus éclatant que tout le firmament. Elle dit à Opportune quelques mots que personne ne fut digne d'entendre. Ce qui se peut savoir, c'est qu'elle s'approcha du lit de la mourante les bras ouverts, pour la serrer contre son *cœur et lui donner* le baiser de la paix éternelle. Opportune, plus dans le ciel que sur la terre, dit à la hâte : Adieu, mes filles, voici la très-sainte Mère de Dieu; je vous recommande à son cœur et à sa bonté maternelle. Je ne vous verrai plus en ce monde; elle me presse; adieu, mes très-chères filles; nous nous reverrons un

jour dans la gloire, adieu. Et en disant ces mots, elle étendit ses bras comme pour embrasser Notre-Dame, et la pressant de toutes ses forces mourantes, elle rendit son bienheureux esprit dans son sein, et alla s'unir à Jésus-Christ son divin époux dans le ciel.

Un saint Évêque d'Utrecht (1).

Un saint évêque d'Utrecht, issu du sang de France, et petit-fils des rois frisons du côté maternel, avait une tendresse incroyable envers la très-digne Mère de Jésus-Christ. Il était fort exact à la servir et à lui dire quantité de petites dévotions. Mais sa dévotion était réelle et effective; car toutes ses actions étaient d'une très-grande perfection. Un jour il tomba malade, et bientôt sa vie fut en péril. Aussitôt son cœur eut recours à sa bonne Mère. La Mère des miséricordes ne fut jamais invoquée en vain. Elle accourt à l'instant pour visiter son cher et bien-aimé serviteur. Elle était accompagnée de sainte Thècle et de la petite sainte Agnès qui aimaient tendrement ce bon évêque. D'abord le saint homme fut saisi de frayeur en voyant Notre-Dame. Je m'étonne plutôt qu'il ne mourût pas de joie : sa grande modestie aima mieux avoir peur. Mais la Reine de toutes les douceurs, témoin de son effroi, releva son courage par ces douces paroles qu'il faudrait écrire en lettres d'or, mêlées de diamants, dans les cœurs de tous les hommes: « Mon fils, ne craignez point. Comment appré-

(1) S. Radbod, évêque d'Utrecht, descendant de Radbod, roi de Frise, mort en 917. Habuit etiam sublimem visionem Deiparæ Virginis, subsequentibus eam Theclâ et Agne. (*Natales Sanct. Belg.* Auct. JOANN. MOLAN. 29 nov. — ANTON. BALINGH. *In Kalendar. B. V.* 29 nov. — GEORG. COLVENER. *In suo Kalendar. SS. V. M.* 13 febr.)

hendez-vous de voir celle que vous servez depuis si longtemps, si bien et de si bon cœur? Pensez-vous que j'aie le cœur assez dur pour vous abandonner en vos besoins, vous qui m'avez mille fois saluée, invoquée, admirée et aimée si cordialement? De quoi vous servirait la protection que je vous ai accordée tant de fois, si je vous manquais au point le plus important, au moment duquel dépend toute l'éternité? Non, non, mon fils, ne le croyez pas. Jamais je n'oublie les services, pour petits qu'ils soient, que me rendent mes chers enfants; et tenez cela pour chose indubitable. » Cependant sainte Thècle et sainte Agnès regardaient d'un œil si doux et si favorable le saint prélat, que lui seul pourrait nous dire la joie qu'il sentit dans son âme. La conclusion fut que Notre-Dame le guérit sur-le-champ, et disparut avec ses chères compagnes. L'air resta embaumé d'une odeur si suave et si divine, que l'évêque et toute l'assemblée ne savaient comment exprimer la consolation qu'ils ressentaient d'une vision si ravissante et d'un si beau miracle.

Un Ami de saint Césaire (1).

Voulez-vous voir un homme encore tout tremblant, que la main toute-puissante de la glorieuse vierge Marie vient de retirer des portes de l'enfer? Tous les amis des saints ne sont pas toujours de grands saints : témoin celui que saint Césaire, martyr, avait à Rome. C'était un homme aux manières avenantes, de commerce agréable, et plein d'honnêtes compliments; mais de

(1) *Kalendar. B. V.* 4 déc — CARTAGEN. Tom. 4. ex Gobel. *in vità S. Annonis.* — JOAN. BONIFAC. *de Vita et Mirac. B. V.* Libr. 4. c. 19.)

mœurs très-déréglées : contraste non moins fréquent, peut-être, que déplorable. Saint Césaire ne manquait pas de lui donner des avis très-sérieux, et même de lui adresser de sévères réprimandes lorsqu'il le surprenait en quelque faute. Celui-ci, plein de soumission, le payait de mille remerciements et d'autant de révérences, protestant avec serment qu'il ne retournerait plus à ses désordres, et y retournant sans cesse. Saint Césaire fut martyrisé, et le gentilhomme demeura affranchi de ses remontrances. Les paroles du saint ne furent pourtant pas entièrement sans effet. Son ami avait conservé quelques pratiques de piété envers Notre-Dame; mais cela était peu de chose, et de ces dévotions stériles et inefficaces. Mais pourquoi vous faire ici languir par un narré importun? Cet infortuné mourut, et son âme tomba au pouvoir des malins esprits qui se disposaient à la précipiter dans l'abîme. Chose étrange, mais véritable! Au même instant où l'on commençait à jouer cette horrible tragédie, on voit le ciel ouvert et le saint martyr prosterné devant le trône de la très-sainte et très adorable Trinité, demandant instamment que l'âme de son ami infortuné soit mise en état de salut par les mérites de la Reine des Anges. Du purgatoire, disait-il, tant qu'on en voudra; mais grâce de la damnation éternelle. Il parlait encore quand parut la glorieuse Vierge. Elle se mit à genoux auprès du saint martyr, et demanda très-humblement cette même grâce, en faveur de celui qui avait versé son sang pour Jésus-Christ. Elle lui fut accordée, et l'âme alla se réunir au corps que l'on était sur le point de mettre en terre. Le mort se lève sur sa bière, et jette un cri si lamentable, qu'en rentrant dans ce monde il pensa en faire sortir tous les témoins de ce prodige inouï. Il fait appe-

ler un confesseur en diligence; et croyez qu'il se confessa bien, et que si jamais homme eut le cœur contrit et brisé de douleur, ce fut celui qui avait vu de si près le seuil des enfers. Aussitôt qu'il eut achevé sa confession générale, reçu le bienfait de l'absolution, et fait tout ce qu'il fallait faire, il rendit heureusement son esprit et s'endormit dans le sein de la miséricorde du Seigneur; et enfin, après avoir payé toutes ses dettes dans le feu du purgatoire, il entra dans le royaume des cieux. Lecteur, de tels exemples ne sont pas communs; mais que dites-vous de la puissance de Marie? Et ne vous sentez-vous pas un grand courage pour bien servir la Princesse de toutes bontés?

Trois jeunes Docteurs (1).

Le fait suivant est étrange et plein d'effroi. Trois jeunes docteurs revenant de l'Université de Paris, arrivèrent sur le mont Cénis, et furent assaillis d'une furieuse tempête. Ces montagnes, couvertes de neiges éternelles, et dont la cime touche le ciel, sont le pays des orages. Craignant quelque malheur, nos trois voyageurs commencent à piquer pour gagner un abri et se dérober au danger. Mais voici que parmi les éclairs et les tonnerres on entend une voix terrible qui répète ces mots : Frappe, frappe; mets à mort. Et au même instant un éclat de tonnerre furieusement lancé contre les pèlerins, frappe l'un des trois et le réduit en poussière. Ses deux compagnons, saisis de frayeur, et se croyant morts sans ressource, fuient à toute bride, avec

(1) *Kalendar. B. V.* 24 maii. — *Chronic. Minor.* T. 3. c. 32. — *Annal. Min.*

une vitesse qui égale celle de la foudre. On a beau fuir le malheur quand on le porte en croupe. Les éclairs se succèdent sans intervalle, le tonnerre redouble, et la même voix sort des nuées : Frappe, frappe ; mets à mort. Hélas ! le cœur et la main me tremblent en écrivant ceci. La voix est suivie d'un carreau du ciel qui va tomber droit sur la tête d'un second voyageur, et l'étend roide mort sur la place. Le troisième, que l'on nommait Augustin, eût déjà voulu être mort pour éviter une frayeur mille fois pire que la mort même. Rentrant en lui-même, il se souvient d'une petite prière qu'il avait coutume de dire à Notre-Dame ; et la nécessité le rendant très-dévot, les larmes aux yeux et le repentir dans le cœur, il dit avec une ferveur et une attention extraordinaires : *Sainte Mère de Dieu, je me mets sous votre protection, etc.* En disant ces mots, il se lance à toute vitesse, quoiqu'il eût perdu bride et étriers. Le cheval, qui avait aussi peur que son maître, ne s'épargnait guère. Mais, ô frayeur épouvantable ! ce rayon d'espérance n'a pas lui dans son cœur, que les nuées s'entre-choquent avec un horrible fracas ; les éclairs plus pâles fendent le ciel ; le tonnerre ne cesse de gronder ; c'en est fait, il n'y a plus d'espoir. Pour comble de malheur, la voix vengeresse réitère ses menaces : Frappe, frappe. O Dieu ! quelle n'est point la frayeur de ce pauvre Augustin, et que va-t-il devenir ? Il répète avec plus de ferveur sa prière : *Sainte Mère de Dieu, je me mets sous votre protection*, et dit enfin son dernier *In manus*, car il pense toucher au dernier de ses moments. Cependant, comme la nuée retenait la foudre, la voix, d'un accent plus terrible, redit : Frappe ; pourquoi tardes-tu ? Frappe, mets à mort. Mais une autre voix répond : Je ne saurais frapper ; car

il dit le *Sub tuum præsidium,* et celle à qui il parle me lie les mains et arrête mes carreaux. Représentez-vous l'agitation de ce pauvre pèlerin à demi mort. Mais entendant ce dialogue, il reprit cœur et redoubla son *Sub tuum.* Inutile d'ajouter qu'il le disait de bon cœur : aussi, miracle inespéré ! l'orage s'évanouit; la sérénité du ciel reparaît plus belle que jamais, et le jeune docteur gagne le pied de la montagne. Je ne sais s'il se fit saigner à la Novalaise (1); mais je sais bien qu'il se fit religieux de l'ordre de Saint-François, et qu'il ne passa pas un jour de sa vie sans réciter avec beaucoup de ferveur la prière à laquelle il était redevable de son salut : *Sub tuum præsidium confugimus*, *sancta Dei genitrix.* Il avait bien raison d'appeler Notre-Dame sa bonne Mère ; car c'est d'elle qu'il tenait la vie, et probablement la vie de l'âme et du corps; car je vous assure qu'il fait mauvais mourir sur le mont Cénis, frappé d'un coup de tonnerre, sans aucune préparation à la mort, et par le commandement d'une voix qui ne dit pas de la part de qui elle se fait entendre. Certes, celui-ci fut bien l'enfant du tonnerre, puisqu'il fut chassé par ses coups redoublés hors du monde pour entrer en religion, et de là en paradis, comme on peut le croire.

Saint Edmond, Archevêque de Cantorbéry (2).

Mais sortons de ces horreurs, et passons à des marques plus douces de l'amour de Notre-Dame envers ses

(1) Village situé au pied du mont Cénis.

(2) SUR. *In Vitâ Edmundi.* 16 nov. — *Viridar. B. V.* 16 nov. — JOAN. BONIFAC. *S. J. de Vitâ et Mirac. B. V.* Lib. 2. c. 6 et 8. Ce saint mourut à Soissy, près Provins en Champagne, le 16 novembre 1242, et fut canonisé par Innocent IV en 1247.

amis. Que direz-vous de la simplicité colombine du petit saint Edmond, qui depuis fut élevé au siége archiépiscopal de Cantorbéry? Il fut assez hardi et assez innocent pour commander au plus habile orfèvre qui fût alors une bague qui portât ces mots: *Ave, Maria.* Puis ayant fait vœu de virginité devant une statue de Notre-Dame, il lui mit l'anneau à un doigt de la main gauche, comme un gage de son inviolable fidélité. Notre-Dame eut cette candeur pour agréable, et quelques jours après, le jeune Edmond fut fort étonné de se voir à un doigt une bague semblable à celle qu'il avait offerte à la Mère de Dieu, et qu'il porta jusqu'au tombeau. Dieu lui avait donné une mère pieuse, et c'est à elle qu'il était en partie redevable de tant de faveurs; car elle lui faisait mille caresses dans son enfance pour l'engager à porter un petit cilice qu'elle avait fait de ses propres mains; et plus tard, lorsque son fils faisait ses études à Paris, cette femme vraiment chrétienne ne manquait jamais de mettre quelques instruments de pénitence parmi le linge qu'elle lui envoyait. Au reste, Notre-Dame recevait avec tant de plaisir ses innocentes prières, qu'un jour, Edmond ayant oublié de réciter à son ordinaire celle qui commence par ces paroles : *O Intemerata*, elle envoya saint Jean l'Évangéliste le menacer de quelque châtiment s'il oubliait encore cette prière par sa faute. Il eut peur; il promit de réparer sa négligence, et on la lui pardonna. Jamais depuis ce jour il n'oublia de s'acquitter de ce devoir, et de rendre fidèlement ses petits services à la puissante Impératrice du ciel et de la terre. Si l'on pouvait réunir en un seul cœur tous les cœurs des hommes et des anges, ne faudrait-il pas en faire un présent à cette sainte Mère de toutes les douceurs du paradis?

Sainte Brigitte (1).

Les caresses que cette souveraine Princesse de l'univers fit à cette sainte veuve sont véritablement presque incroyables, tant elles paraissent excessives. Elle la nommait sa bru, parce qu'après la mort de son époux, elle s'était entièrement consacrée à Jésus-Christ. Jésus et Marie envoyèrent un ange pour lui dicter mot à mot un sermon angélique sur les priviléges de la très-sainte Mère de Dieu. Elle eut à éprouver des tentations très-fortes qui lui serraient grandement le cœur. La Mère de consolation venait en personne conférer avec elle de ces épreuves; elle lui en rendait raison; elle lui donnait le courage de souffrir avec une patience invincible tout ce que Dieu voulait, et de se conformer pleinement à toutes ses saintes volontés : bref, elle lui faisait tous les jours quelque grâce fort particulière. Un jour elle lui commanda expressément d'aller dire au bienheureux Hermingus, que, puisqu'il commençait tous ses sermons par quelque louange de ses vertus, elle voulait être sa bonne Mère; et qu'à l'heure de sa mort, elle présenterait son âme à son fils, et la mettrait en possession de la gloire du paradis. Dit et fait; cette consolante promesse fut accomplie, et le saint homme fut amplement payé de ses peines et récompensé des louanges cordiales qu'il n'avait cessé de rendre à la Mère de Dieu. Vous sauriez volontiers quels retours d'amitié et quels services rendait sainte Brigitte à sa sou-

(1) Sainte Brigitte, fille de Birger, prince du sang royal de Suède, mourut à Rome le 23 juillet 1373, et fut canonisée l'an 1391 par le pape Boniface IX. Son corps fut transporté en Suède par sainte Catherine, sa fille, un an après sa mort.

veraine Maîtresse! J'aurais mille choses à vous dire, si je voulais m'étendre sur ce sujet. Je rapporterai un seul mot d'une si haute portée, que je ne sais si jamais saint du monde est arrivé à un point plus élevé d'amour pour Marie. « Ma bonne et unique Maîtresse, et tous les amours de mon cœur, lui disait-elle un jour, j'éprouve tant de joie du choix que le Très-Haut a fait de vous pour être la Mère de son divin Fils, que je serais prête à être tourmentée éternellement dans les enfers, plutôt que de vous voir privée d'un seul degré de votre immense gloire, et de votre céleste dignité; et tant il est vrai que je vous aime plus que moi-même, que je ne veux vivre que pour Dieu et pour vous (1)! »

Sainte Lyduvine (2).

Sainte Lyduvine paraît n'avoir vécu que pour la douleur. Les maladies effroyables qu'elle souffrit feraient horreur à rapporter. Elles ne l'abandonnèrent jamais depuis l'âge de quinze ans jusqu'à plus de cinquante-trois ans, où le Seigneur l'appela à l'éternel repos. C'est chose qui surpasse presque toute croyance que la familiarité de la Vierge Marie et de l'Enfant-Jésus avec cette vierge fortunée et bénie du ciel. On lui apportait des lis et des couronnes; on la faisait asseoir à des banquets célestes, et on la couvrait de tant de caresses,

(1) O Domina mea, Regina cœli, in tantùm gaudet cor meum ex eo quòd Altissimus Deus te præelegit in matrem, et tantam dignitatem tibi conferre dignatus est, quòd ego magis mihi eligerem in inferno æternaliter cruciari, quàm quòd tu uno minimo puncto de tantâ excellenti gloriâ, et tuâ cœlesti dignitate careres. (S. Birgitt. *Revelat.* Lib. 7, c. 1.)

(2) Joan. Bragman. Franciscan. *In Vita Lyduinæ Virginis.* — Joan. Bonifac. *S. J. de Vita et Mirac. B. V.* Lib. 4. c. 5 et 18.

qu'elle ne sentait presque plus ses souffrances insupportables, et qu'elle se riait de ses maux comme s'ils eussent été enchantés par l'abondance des insignes faveurs de Jésus et de Marie. Dans ses méditations, elle parlait à Notre-Dame comme si elle l'eût vue auprès d'elle ; et en effet, elle y venait souvent, et faisait avec elle des conférences spirituelles ; et Dieu sait ce qu'elle ne disait pas et ce qu'elle ne lui révélait pas dans ces divins colloques. Lyduvine disait souvent à son bon ange : « Hélas ! je ne sais plus que dire à ma bonne Maîtresse ; il me semble que j'ai dit tout ce que je savais en ce monde. Ange du ciel, suppléez à mon ignorance et à ma faiblesse, dites à Jésus, mon époux, dites à Marie, sa très-sainte Mère, dites à tous les anges et à tous les saints du ciel tout ce qu'il convient que je leur dise ; ce que vous direz sera véritablement ce que je voudrais leur exprimer moi-même. Vous savez tous mes devoirs ; mon impuissance vous est assez connue ; soyez, je vous en conjure, mon cœur, ma bouche et mon ambassadeur. Faites que tout le ciel soit satisfait de ma bonne volonté, et surtout la Reine de mon cœur. » Or, on peut dire qu'elle contenta si bien tout le Paradis, qu'au moment de sa mort Jésus paré royalement, Marie rayonnante comme le soleil, et avec eux un grand nombre d'anges, de saints et de vierges, vinrent recevoir son âme bienheureuse, et la portèrent en triomphe au-dessus de tous les cieux. Oh ! que la très-sainte Vierge récompense libéralement ses bons serviteurs, et que les hommes sont malheureux de vivre sans l'aimer d'un amour cordial, et de ne point lui rendre tous les services qui sont en leur pouvoir pendant leur vie !

Le Jubilé (1).

S'il était permis de mourir d'envie, j'en mourrais volontiers en pensant à la faveur singulière que reçut un clerc, vrai serviteur de la Mère de Dieu. Au grand Jubilé, il importunait fort Notre-Dame pour savoir s'il avait gagné l'indulgence plénière, comme il le désirait vivement. L'image devant laquelle il priait lui répondit : « Dieu a fait miséricorde et a pardonné à tout le monde. » Le clerc reprit : « Hélas ! Vierge sainte, serais-je assez heureux pour être de ce nombre? « La Reine du ciel ne répondit pas un mot à son client humblement prosterné à ses pieds. Or, comme il pressait et continuait vivement ses saintes importunités, Notre-Dame dit : « Dieu a eu pitié des vivants et des morts, et il leur a pardonné. » Le bon prêtre s'enhardit encore une fois, et demanda en tremblant : « Très-sainte Vierge, m'a-t-il donc pardonné aussi bien qu'à tous les autres ? » Cette demande resta sans réponse. Le voilà donc dans une cruelle perplexité, balançant entre la crainte et l'espérance. Que fera-t-il, se voyant traité de la sorte ? Succombera-t-il à une juste frayeur ? il reprend ses esprits ; il presse davantage ; et avec un peu de chaleur, il semble vouloir imiter Jacob, et dit résolument qu'il ne quittera ni Notre-Dame ni son Fils avant d'avoir obtenu une réponse favorable. La bonté de la Mère de Dieu se rendit enfin aux douces violences de son bon serviteur, et lui dit : « Dieu, en faisant miséricorde aux vivants et aux morts, te l'a faite à toi-même qui me presses si fort : Va, sois assuré que tu as parfaitement

(1) JOAN. CARDIN. *De Jubilæo*. — *Kalendar. B. V.* 11 octob.

bien gagné le jubilé. » Ce bon ecclésiastique pensa mourir de joie en entendant ces consolantes paroles. Oh! que je donnerais volontiers ma vie pour obtenir la certitude que Dieu, par les prières de Notre-Dame, m'a accordé une indulgence plénière, et la rémission de tous mes péchés, quelque grands et innombrables qu'ils puissent être! Une semblable assurance n'est-elle pas, en effet, plus précieuse que l'empire des quatre parties de la terre?

Marguerite de Hongrie.

Les caresses de la Reine des anges ont pénétré jusque dans les cours des souverains. Marguerite, fille du roi de Hongrie, était demandée en mariage par les rois de Sicile, de Pologne et de Bohême. Elle les refusa tous trois, pour ne point faire de jaloux. Elle disait au roi son père qu'elle avait plus d'ambition que lui; qu'elle avait mis son cœur et ses affections plus haut que tout ce qu'il y a de plus élevé en ce monde; que Jésus-Christ seul était son époux, Notre-Dame sa belle-mère, et qu'elle ne les changerait pas pour tous les potentats de la terre. Quand Dieu parle par la bouche virginale d'une princesse innocente, il faut que tout le monde plie. Son père qui l'aimait, se rendit donc à tous ses désirs, et elle consuma saintement sa vie au service de Jésus et de Marie. Elle appelait Notre-Dame, son espérance, sa mère, son tout après Dieu. Sans cesse elle avait au cœur et à la bouche les doux noms de la Mère et du Fils. Son âme était si remplie de tendresse et d'amour filial envers la sainte Vierge, qu'elle ne pouvait se lasser de lui parler, de la servir et de la prier avec

une dévotion tout angélique. Aussi fut-elle visitée à l'heure de sa mort par l'auguste Reine du ciel. Elle lui mit sur la tête un diadème couvert de diamants, en présence d'une hiérarchie d'anges, qui tous souriaient, la félicitaient de son bonheur, et l'invitaient à monter au séjour de la gloire. Notre-Dame ouvrait cette marche triomphale; Marguerite la suivait couronnée de ce diadème étincelant de pierreries; les anges fermaient le cortége; et elle fit ainsi son entrée dans le Paradis. Est-ce là mourir, ou aller joyeusement au banquet des noces éternelles? Je vous le demande, Notre-Dame ne récompensa-t-elle pas avec une libéralité de Reine la ferveur et la dévotion de sa servante? Et si cette heureuse princesse eût pu recommencer à servir sa bienfaitrice, j'affirme qu'elle eût fait pour elle mille fois plus, ou qu'elle eût été dans l'impossibilité de faire davantage.

Saint Julien et sainte Basilisse (1).

Je croyais que le Seigneur Jésus et sa très-sainte Mère ne s'étaient trouvés qu'une seule fois aux noces, je veux dire à celles de Cana en Galilée. Mais leur bonté est si grande, qu'ils veulent bien honorer de leur présence les saintes unions de leurs bons serviteurs. Peut-on s'imaginer des caresses plus tendres et des faveurs plus cordiales que celles qu'ils firent à saint Julien et à sainte Basilisse, son épouse? Par une générosité qui a

(1) SIMEON METAPHRAST. *De vitis Sanct.* Januar. Apud JOAN. BONIF. *De Vitâ et Mirac. B. V.* Lib. 1, c. 1. — BOLLAND. 9 Januar. — *Kalendar. B. V.* 9 Januar.

peu d'exemples, ils prirent la résolution, le jour même de leurs noces, de faire à Dieu un agréable sacrifice, et de garder une virginité perpétuelle. Les anges furent ravis en admiration de voir ces deux phénix trouver le secret plus qu'angélique de conserver dans les flammes de l'amour conjugal la neige de la virginité. Mais la bonté divine ne se laisse pas vaincre en libéralité. Au milieu de la nuit, après le bruit des réjouissances, voici venir du ciel le Seigneur Jésus accompagné d'une multitude incroyable de saints, tous vêtus de blanc, et avec des visages du Paradis. Vis-à-vis de ce premier chœur était un autre chœur de vierges plus belles que le jour, présidé par la Reine du ciel et de la terre. Après s'être regardés quelques temps et entre-salués, les bienheureux qui formaient la garde d'honneur du Seigneur Jésus commencèrent à chanter fort mélodieusement ces belles paroles : « Vous avez triomphé, Julien ; courage, vous avez triomphé (1). » Quand ils eurent achevé cet air céleste, les vierges qui environnaient Notre-Dame commencèrent à leur tour à chanter leur cantique et à répéter avec une harmonie souverainement douce : « Fortunée Basilisse, que vous êtes heureuse d'avoir foulé aux pieds les délices de la terre, et de vous être rendue digne des noces de l'Agneau et des douceurs du royaume des cieux (2) ! » Mon Dieu, qui nous dira la joie de ces deux cœurs, leurs soupirs, leurs transports ! Comment cette jouissance qui surpassait

(1) Vicisti, Juliane, vicisti.

(2) Beata es, Basilissa, quæ sic consensisti salutaribus monitis, et falsa mundi blandimenta respuens, ad æternam gloriam properasti. (Apud Bolland. *Loc. cit.*) Quæ sponso salubriter admonenti paruisti, et captioso despecto mundo, ad sempiternam percipiendam coronam temet prudentissimè comparasti. (Apud Joan. Bonifac. *Loc. cit.*)

tout ce qu'on peut dire ne les fit-elle pas mourir de bonheur! O Julien et Basilisse, dites-nous comment vous fûtes assez forts pour supporter la divine présence de Jésus et de Marie; pour entendre les paroles par lesquelles ils vous proclamaient bienheureux, et vous canonisaient dès cette vie, vous adoptant pour leurs bons et fidèles serviteurs? Quel transport saisit vos âmes quand vous vîtes le ciel descendu sur la terre; quand vous contemplâtes d'un côté le Fils de Dieu assistant au festin de vos noces virginales; de l'autre la Reine des anges et des hommes, et enfin ce brillant cortége de princes et de princesses du Paradis, témoignant un si parfait contentement et chantant doucement vos louanges!

Mon cœur m'échappe, et malgré moi veut crier tant qu'il peut, et témoigner sa joie par des cris d'allégresse. Saint Paul, épris de l'amour divin, disait : Quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème. Que dirai-je donc? qu'il soit anathème, celui qui n'aime pas du plus profond de son cœur la glorieuse Vierge Mère de Dieu. Qu'aimerez-vous donc, qu'honorerez-vous donc, si vous n'aimez une telle beauté, si vous n'honorez une grandeur si souveraine? Qui servirez-vous, si vous ne servez une si bonne et si libérale Maîtresse? Pour qui vivrez-vous, si vous ne vivez pour cette Reine des cœurs? Elle flatte ses enfants d'un million de caresses du ciel; elle acccable ses serviteurs d'un monde de bienfaits. Je me rends, ô Vierge sainte, je me jette à vos pieds; il faut que je vive, il faut que je meure sous l'honneur de vos commandements. Je ne veux avoir ni vie, ni vue, ni bouche, ni cœur, ni Paradis, que pour vous en faire une offrande. Qui donne tout n'a plus rien à donner. Recevez, ma souveraine et

ma Mère, recevez mon offrande, et qu'il soit dit à jamais que plusieurs vous auront donné plus que moi, pauvre et misérable, mais que jamais personne n'a eu un plus grand désir de se consacrer sans réserve à votre service et à votre amour.

CHAPITRE SIXIÈME.

Suite des faveurs de la très-sainte Mère de Dieu.

Ut ditem diligentes me, et thesauros eorum repleam.
J'enrichis ceux qui m'aiment, et je remplis leurs trésors. (*Prov.* 8. 21.)

L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

Le Bienheureux Herman (1).

L'ordre de Prémontré est infiniment obligé à Notre-Seigneur de lui avoir donné un si riche trésor; car je ne sais si jamais Notre-Dame témoigna à un de ses serviteurs plus de privauté maternelle qu'à ce jeune religieux. Elle lui donna le nom de Joseph, et lui l'appelait Rose du Paradis; car ce nom était plus doux à sa dévotion filiale que ceux de Reine et de Maîtresse (2). « Est-ce vous, belle Rose du ciel, lui disait-il quand elle venait le visiter; est-ce vous qui daignez jeter vos yeux sur la poussière, et visiter votre petit serviteur, le dernier de tous les hommes? » Selon que ce saint homme était plus

(1) Canonicus Steinfeldens., auctor Synchronus apud BOLLAND. 7 Apr. — SUR. — *Kalendar. B. V.*

(2) Tu ne es, o Rosa? Sic enim ex nimiâ familiaritate, suppresso nomine reverentiæ, eam vocitare consuevit. (*Ibid.*)

fervent ou moins fervent, Notre-Dame lui apparaissait plus belle ou moins belle. Quand il était malade, elle venait le visiter en personne, et le guérissait ordinairement. Un jour qu'il avait été saigné, elle vint l'avertir avant qu'il s'endormît, de prendre bien garde au bandage, de peur que le sang ne coulât insensiblement pendant son sommeil; et chose étrange, elle-même de ses mains l'aida à serrer le bandeau. Bien souvent, quand il était en contemplation, elle venait s'asseoir auprès de lui; et cela fait, ils discouraient ensemble avec une familiarité si tendre, que Notre-Dame lui disait de l'interroger sur tout ce qu'il voudrait, et qu'elle lui répondrait de point en point. Et à son tour, la Reine du ciel daignait bien lui faire mille petites demandes pour faire parler cet innocent agneau qu'elle aimait maternellement. Plusieurs fois elle lui mit entre les bras le petit Jésus. Un jour elle lui commanda d'écrire sur le Cantique des cantiques, l'appliquant tout à elle, et disant les pensées que le Saint-Esprit lui suggérerait en son âme. Il se plaignit à elle de ce qu'on l'avait fait sacristain du monastère, parce que, ayant à servir ses frères, il ne pourrait plus la servir qu'à demi, ni vaquer à la douce contemplation de ses joies ineffables et de ses éminentissimes grandeurs. Mon fils, dit-elle en souriant, ne sois point en peine pour cela; le plus grand service que j'attends maintenant de toi, c'est que pour l'amour de moi tu serves bien tes frères. Ne fais pas ce que tu voudrais faire, mais ce que mon Fils veut que tu fasses. Je n'oserais dire mille autres faveurs que l'histoire rapporte de ce saint homme, qui mourut le septième jour d'avril, vers l'an de Notre-Seigneur 1230. Certainement je suis un peu fâché contre lui, de ce qu'il ne nous a point fait part de cette divine interpré-

tation des Cantiques commandée par Notre-Dame, dictée par le Saint-Esprit, et qui, par conséquent, devait être une pièce digne des trésors de l'Église et des annales du Paradis.

L'ORDRE DE CITEAUX.

Mon cœur m'échappe de joie quand il se rappelle les caresses que faisait la Reine du ciel aux religieux de Cîteaux et de Clairvaux. De jeunes novices, élevés délicatement dans le monde, allaient eux-mêmes scier le blé. C'était un métier bien fort pour leur complexion. Aussi étaient-ils tout en eau, et le pauvre petit Bernard ne savait nullement manier la faucille. Qui croirait que l'on a vu Notre-Dame, accompagnée d'anges et de saints, portant quelques linges à la main, et disant : « Allons essuyer nos petits moissonneurs qui sont en nage ; encore faut-il aller les rafraîchir un peu. » N'y avait-il donc personne en Paradis qui leur fît cette charité, sans que la princesse des Séraphins prît cette peine ? Il y avait des millions de saints ; mais il n'y en avait pas un seul qui aimât aussi maternellement saint Bernard et ses jeunes frères.

Mais Marie leur fit éprouver les effets de sa protection dans une circonstance plus grave. J'ignore ce qui leur avait tellement aliéné l'affection d'Innocent III, qu'il prit la résolution de détruire l'Ordre, de révoquer ses priviléges et de permettre la confiscation de ses biens. Déjà il était sur le point de mettre cette affaire à exécution. Ces pauvres religieux, ne sachant plus comment résister à cette souveraine puissance, résolurent d'avoir recours à leur unique Mère. Il fut arrêté en chapitre

que l'on ferait tous les jours une procession nu-pieds, et que tous chanteraient de tout leur cœur : Sainte Marie, priez pour nous. Je vous assure qu'elle le fit; car elle apparut à un saint prêtre de la ville, et le chargea expressément d'aller dire au Pape ces paroles bien formelles de sa part : « Vous avez formé le dessein de détruire l'Ordre de Cîteaux, dont je suis l'avocate; mais vous n'en viendrez pas à bout : et si vous ne rentrez en vous-même, je briserai votre puissance (1). » Ces mots furent un coup de tonnerre pour le pape qui pensa mourir de frayeur. Non-seulement il changea d'avis, mais il se déclara ouvertement le protecteur de l'Ordre; et afin d'apaiser la colère de Notre-Dame il fit bâtir une église en son honneur, en lui demandant mille et mille fois pardon. Heureux repentir; car Surius rapporte dans la vie de sainte Ludgarde, qu'Innocent fut vu après sa mort poursuivi d'un énorme dragon, auquel il eut le bonheur d'échapper. Le même pape apparut à cette sainte, et lui déclara qu'il avait commis trois fautes qui l'avaient mené sur le bord du précipice; mais que la sainte Vierge lui avait obtenu la grâce de se bien confesser un peu avant sa mort, et qu'il était sauvé; mais que pour le purgatoire, il allait l'avoir en partage pour plusieurs années, ce qu'il regardait comme une très-grande grâce (2). Croyez, lecteur, qu'il fait mauvais de s'en prendre aux serviteurs de Notre-Dame : tôt ou tard, elle fait bien voir qu'elle les aime comme la prunelle de ses yeux et comme ses enfants.

(1) Tu Ordinem Cisterciensem, cujus ego advocata sum, destruere conaris; at non prævalebis : et nisi citò resipiscas, ego te et omnem potentiam tuam conteram. (*Kalendar. B. V.* 11 Jul.)

(2) Sur. 16 Jun. *In Vitâ sanctæ Lutgard.*

Sainte Ludgarde (1).

Si l'on savait ce que veut dire ce mot, le cœur de la Mère de Dieu, et combien ce cœur est rempli de bonté céleste, on saurait aisément ce que ses vrais serviteurs doivent attendre des entrailles de sa charité! Elle aimait tant la vierge sainte Ludgarde, qu'elle lui faisait de fréquentes visites, et ne savait quelle fête lui faire. Souvent, quand elle devait aller à la communion, la glorieuse Vierge la prenait visiblement par la main, et la conduisait elle-même, comme si elle eût voulu la fiancer à son divin Fils en face de l'Église et de tout le Paradis. Tantôt elle lui envoyait saint Jean-Baptiste pour lui apprendre à bien communier; et ce divin Précurseur marchait devant elle pour lui donner l'Agneau de Dieu. Tantôt elle députait des anges pour la conduire à la sainte Table; et si elle était malade, ils la soutenaient très charitablement. N'était-ce pas être en Paradis que de se trouver ainsi au milieu de Jésus, de Marie, des anges, et des plus grands saints du royaume de Dieu? Une fois la Reine des Séraphins se montra à elle couverte d'un grand crêpe noir, et comme portant le deuil. La sainte fille jeta un grand cri, et lui dit : « Que vois-je, Madame, quel habit est-ce là? » « C'est, lui répondit-elle, que l'hérésie veut crucifier de nouveau mon Fils bien-aimé. Les Albigeois outragent sa divine personne, et je ne sais ce que deviendra le monde, si mes fidèles serviteurs n'apaisent la colère de Dieu. » On ne peut expliquer les faveurs que l'Impératrice du ciel et de la terre fit à sa bonne servante. Plusieurs mois, et

(1) Sur. *Ibid.* — *Kalendar. B. V.* 16 Jun. ex Thom. Cantiprat.

même plusieurs années avant sa mort, elle venait presque tous les jours la visiter pour lui apprendre à recevoir dignement Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie et à se préparer à entrer dans le ciel, pour y jouir éternellement de la gloire de Dieu. Hélas ! qu'il faisait bon d'apprendre ces deux précieuses leçons d'une si savante Maîtresse ! Je ne m'étonne pas que Ludgarde fût si savante en ce point, et en tout.

Saint Bernard.

J'ai déjà dit quelque chose des caresses toutes maternelles qu'elle faisait à son petit Bernard (1). Il était encore enfant, lorsqu'elle lui fit voir, la nuit de Noël, le petit Jésus naissant, lui représentant toute l'économie de la Nativité, comme s'il eût été dans l'étable même de Bethléhem. Devenu un peu plus grand, il lui disait souvent : « Montrez que vous êtes ma Mère. » Et il le lui dit de si bon cœur, qu'enfin la glorieuse Vierge attendrie fit pour lui un coup de mère ; car pressant ses mamelles virginales, elle lui arrosa les lèvres de son lait, et enivra son cœur de tant de douceurs, qu'il ne put jamais écrire d'elle et de la spiritualité qu'en termes si doux et si pleins de lait du ciel, que tous ceux qui lisent ses ouvrages pensent encore goûter le lait de la Mère et le miel qui coulait des lèvres de Jésus-Christ son Fils. Arrivant un jour en Allemagne et entrant dans une église, il salua sa sainte Maîtresse à son ordinaire par ces paroles de l'Église : *Salve, Regina,* je vous salue, ô Reine ;

(1) Quomodò si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos. (JER. 66. 13.)

et l'image répondit : Bernard, mon fils, je te salue : *Salve, mi Bernarde.* N'y avait-il pas de quoi mourir de joie en entendant les douces paroles de ce salut si ravissant et si miraculeux! Ah! que ne savons-nous un million de semblables caresses que l'ineffable bonté de la Vierge Marie fit à ce saint abbé durant le cours de sa très-heureuse vie! Ne vous étonnez pas que ce divin personnage ait dit des choses si admirables de la Reine du ciel et de la terre; pour moi je m'étonne plutôt qu'il n'ait pas écrit mille fois davantage, et des choses mille fois encore plus douces et plus relevées, puisqu'il avait le cœur, la bouche, et l'âme remplis de mille faveurs et de mille lumières du ciel.

Rare exemple de résignation, montrant jusqu'à quel point de perfection Notre-Dame porte ses bons serviteurs (1).

Tout l'Ordre de Cîteaux est singulièrement affectionné et dévoué au service de la très-sainte Mère de Dieu. Ceux qui sont les plus parfaits en ce saint Ordre sont ordinairement ceux qui ont le plus de tendresse envers la Reine du Paradis. Parmi eux, je choisis un des hommes les plus admirables qui aient jamais été, je dirais presque qui puissent être au monde; car je ne sais si l'on peut monter à un plus haut degré de perfection. Voici sa véritable histoire : C'était un religieux assez simple d'ailleurs, et dont la vertu n'avait rien d'éclatant. Il avait le don de faire des miracles, mais avec tant de facilité, qu'il suffisait de toucher le bord

(1) CÆSAR. *Histor. Cisterc.* Lib. 10. c. 6. Apud DREXEL. *S. J. de Conformit.* Lib. 3. c. 1.

de sa robe pour être délivré de toutes sortes de maladies. On se rendait en foule au couvent; l'abbé était effrayé d'y voir les miracles devenus ordinaires. Les autres religieux l'étaient encore plus, en considérant que celui qui les faisait n'avait rien qui le distinguât de ses frères. Le bon religieux était exact, il est vrai, à tous les exercices de la communauté; mais il y avait une quantité de moines plus austères que lui, plus dévots en apparence, et d'une vertu plus éminente et plus relevée. On eut peur de quelque illusion; on craignit que quelque vent de vanité n'eût transporté ce simple religieux, et que le malin esprit n'eût envie de le perdre. On délibéra fort mûrement là-dessus, et il fut conclu que l'abbé l'examinerait, et qu'il le presserait si fort, qu'il en tirerait la vérité toute pure. L'abbé l'appelle dans sa chambre. Il commence à le tourner en tout sens, à le palper de tous les côtés pour voir le fond de son cœur et apprendre tous les secrets de son âme. Jamais il ne put arracher de lui que ceci, que Dieu lui avait fait la grâce de recevoir également de sa main le bien et le mal; que jamais accident quelconque, quelque fâcheux qu'il pût être, ne lui donnait aucune inquiétude, et que dans la prospérité il ne ressentait ni plus ni moins de consolation que dans les traverses les plus sanglantes; qu'il ne savait presque faire qu'une prière qu'il déposait entre les mains de sa chère Maîtresse, et que cette prière était celle-ci : « Mon Dieu, vous commanderez, s'il vous plaît, tout ce qui sera de votre bon plaisir, et je le ferai de bon cœur. — Mais encore, mon frère, reprend l'abbé, quand ces jours passés vous vîtes tous les religieux en tristesse, parce qu'un mauvais homme avait mis le feu à la grange, et avait ainsi brûlé toute la provision de blé du couvent, ne sentîtes-

vous point quelque peu de peine? — Hélas! mon père, pensez-vous que pour si peu de chose je me voulusse troubler? Et puisque c'est la sainte main de Dieu qui a permis, ou qui nous a envoyé cet incendie, serais-je assez malheureux que de trouver mauvais ce que Dieu trouve bon? — Oui; mais cependant, qui nourrira vos frères, et qui vous nourrira vous-même? — Qui, mon père? Celui qui nourrit les petits oiseaux. Et puis, s'il voulait que je mourusse de faim, serait-il tolérable que le Seigneur le voulant de la sorte, je ne le voulusse pas moi-même?» L'abbé lui fit mille questions pour le faire parler et l'obliger à lui ouvrir tout son cœur, et à lui en dérouler tous les replis. A tout cela le bon religieux donnait toujours la même réponse : « Mon père, arrive ce que pourra; je ne veux rien, si ce n'est que Dieu soit mon maître, et moi son très-humble serviteur; il commandera, et j'obéirai, ou je mourrai véritablement à la peine. — Hé bien, mon frère, puisque vous êtes si résolu, si on vous eût jeté dans la grange pendant qu'elle brûlait, n'eussiez-vous point changé de langage? — Mon père, je vois bien qu'il faut tout vous dire, et vous découvrir, en un mot, tout mon cœur. Or tous les jours j'offre à Notre-Seigneur, par les mains de la Vierge Marie, tout mon cœur et toutes mes volontés sans réserve, sans exception quelconque, et je suis tellement attaché au bon plaisir de Dieu, que s'il m'avait destiné aux enfers, j'aimerais mieux y être précipité que d'aller en Paradis contre sa volonté (1). Je dis plus;

(1) Cette doctrine est tout entière dans l'article XXXIII[e] d'Issy. « On peut aussi inspirer aux âmes pieuses et vraiment humbles, une soumission et un consentement à la volonté de Dieu, quand même, par une très-fausse supposition, au lieu des biens éternels qu'il a promis aux justes, il les tiendrait par son bon plaisir dans des tourments éternels,

si l'on m'offrait, en disant un *Pater noster*, d'être délivré de cet arrêt et de la damnation éternelle, je regretterais infiniment d'avoir ouvert la bouche pour en dire le premier mot. Car mon cœur a un si parfait contentement à faire ce que Dieu veut, même aux dépens de mon propre contentement, que l'enfer me serait agréable, si j'étais assuré que ce fût le bon plaisir de Dieu que je souffrisse ces tourments; et cela sans en connaître la raison, mais sachant uniquement que Dieu le veut. Mon père, je passerai encore plus avant, si vous me l'ordonnez; car il faut que vous sachiez que si je me voyais dans ce lieu malheureux, au milieu des flammes éternelles, je demanderais à Dieu deux choses : la première, qu'il me fît la grâce que jamais dans toute l'éternité il ne me vînt la pensée de contrevenir à la sainte ordonnance de sa divine volonté, en demandant d'être délivré de ces peines sans fin; la seconde, que je lui pusse dire sans cesse : Mon Dieu, je vous rends mille actions de grâce de ce que vous me faites l'honneur d'accomplir en ma personne toutes vos saintes et

sans néanmoins qu'elles soient privées de sa grâce et de son amour, qui est un acte d'abandon parfait, et d'un amour pur pratiqué par des saints, et qui le peut être utilement avec une grâce très-particulière de Dieu par les âmes vraiment parfaites, sans déroger toutefois à l'obligation des autres actes que nous avons marqués comme essentiels au Christianisme. »

« J'ai bien pensé, écrit Bossuet (24 mai 1695), au XXXIIIe *article*, et je le trouve en tant de livres approuvés, que je n'ai pas cru qu'on pût le révoquer en doute. L'exemple de faire des actes sur des suppositions fausses est venu de Moïse et de saint Paul. Les interprétations de saint Chrysostôme et de Théodoret sont formelles pour ce genre d'actes, et il m'a paru que la chose n'a besoin que de limitation, comme j'ai fait... Cet acte est de plusieurs auteurs très-approuvés, et notamment de saint François de Sales, en plusieurs endroits. Il est marqué comme un acte *d'une grande perfection dans sa vie*, par M. d'Evreux. » (*Histoire de Bossuet.* Tom. 3, livr. 10, page 272.)

adorables volontés. Si peut-être ce que je souffre ne suffit pas, créez, créez, s'il vous plaît, de nouveaux enfers; rien ne me fait peine, tant que j'ai le bonheur de pouvoir exécuter parfaitement toutes vos dispositions éternelles. Voilà, mon père, ma petite dévotion; voilà tout ce que je sais dire et tout ce que je sais faire en ce monde. Or, de savoir pourquoi Dieu veut faire tant de miracles par le moyen du plus chétif religieux de tout le monastère, certainement, mon révérend père, je ne le saurais dire à votre paternité. Je vous dirai tout simplement ce qui me vient à la pensée, c'est que peut-être Dieu veut qu'on reconnaisse évidemment que lui seul est l'auteur de ces miracles, puisqu'il se sert d'un si faible instrument; ou bien il est si bon, que voyant que je ne respire rien tant que de faire entièrement toutes ses volontés, il veut par sa bénignité infinie faire aussi toutes les miennes, ne me refusant aucune chose que je lui puisse demander. Aussi bien va-t-il jusqu'à me prévenir; car il fait souvent des miracles à mon occasion, avant même que je lui en aie parlé. » L'abbé, effrayé de ce discours, pensa s'évanouir, en voyant devant ses yeux l'homme le plus éminent en sainteté qui fût peut-être alors sur la terre. Retirez-vous, dit-il, mon bon frère; c'est assez : je n'ai rien à vous dire, et je suis bien content de votre discours. Il va sur-le-champ réunir les plus anciens de la maison, leur raconte de point en point ce qu'il avait appris de ce bon serviteur de Dieu, ajoutant qu'il ne s'étonnait plus qu'il fît tant de miracles. Car, que ne méritait pas devant Dieu une sainteté si relevée et si transcendante? Qu'au reste, il avait bien appris que ce n'était ni les rigueurs de la vie monastique, ni l'âpreté des cilices, ni la profondeur des contemplations qui pouvaient rendre un homme

grand saint, solidement et promptement; mais bien la parfaite résignation de la volonté de l'homme à celle de Dieu, et l'abandon absolu à la paternelle conduite de son adorable providence. Qu'à vrai dire, ce bon religieux avait trouvé le ciel hors du ciel, et le paradis sur la terre, puisque jamais il n'arrivait chose au monde, quelque désastreuse qu'elle fût, qui pût entamer son courage, ternir sa joie, ou troubler sa tranquillité; qu'il les priait de ne plus se moquer de la simplicité innocente de ce bon frère, de ne plus le regarder comme un ignorant, ainsi qu'on l'avait fait jusqu'alors; mais d'adorer Dieu en lui, et d'admirer cette résignation si souverainement relevée, qu'il ne croyait pas que l'on pût arriver en ce monde à un plus haut degré de déiformité. Tous furent infiniment étonnés; ils admirèrent ce trésor caché de sainteté, et prièrent la glorieuse Reine du Paradis de leur accorder le don d'une résignation qui approchât de celle de leur bon frère, persuadés qu'elle lui venait infailliblement du ciel, par l'entremise de la Mère de toute grâce, qui l'avait demandée et obtenue de Jésus-Christ son très-saint Fils.

L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS.

Alexandre de Halès (1).

Jamais on ne croirait l'excès des bontés de la Mère de Dieu, et jusqu'à quel point arrive son amour envers ses serviteurs. Elle avait inspiré au docteur Alexandre de Halès de faire avec elle un pacte, par lequel elle

(1) *Kalendar. B. V.* 28 Octobr. — *Annal. minor.* — JOAN. BONIFAC. *De Vitâ et Mirac. B. V.* Lib. 2. c 17.

s'engageait à ne repousser aucune de ses prières, à condition que de son côté il ne refuserait jamais rien de ce qu'on lui demanderait en son nom. Or, elle va inspirer à un bon religieux de Saint-François une pensée bien extraordinaire; à savoir, que leur Ordre naissant, encore bien petit et bien pauvre, aurait bon besoin que quelque personnage fort distingué demandât d'y entrer, afin de l'illustrer comme un soleil. Pendant qu'il roule cette pensée dans son esprit, il lui vient à l'imagination qu'Alexande de Halès, qui avait alors la vogue dans la célèbre Université de Paris, serait bien son affaire. Mais le moyen d'obtenir ce sacrifice de la part d'un homme qui était dans le plein midi de sa fortune et dans l'espérance des mitres les plus brillantes de France? Il cultiva pourtant cette idée, et fit tant, qu'il pénétra dans l'amitié de ce docteur si renommé. De discours en discours, on vint à parler de la dévotion de Notre-Dame; chacun expose ses pensées sur ce sujet; enfin le docteur dit un mot de sa promesse à la très-sainte Vierge. — « Ah ! pour le coup, dit le bon religieux, je vous assure, monsieur notre maître, que vous êtes à nous. » Et là-dessus, il lui ouvre son cœur, lui déroule ses pensées, lui exprime le désir qu'il a de voir son Ordre ennobli par la présence de quelque personnage éminent; puis il ajoute d'une voix ferme, et je ne sais s'il ne se mit pas à genoux : « Monsieur, de la part, et au nom de la très-sainte Mère de Dieu, je vous demande que vous entriez dans notre Ordre pour y servir Dieu et pour y honorer sa Mère. » Ne me demandez pas si Alexandre fut étonné; car c'était la chose du monde à laquelle il avait le moins pensé de sa vie. Il y eut de la dispute là-dessus, et beaucoup de discours. Mais enfin comme le bon religieux pressait toujours et poursuivait sa

pointe. « En bonne foi, mon père, dit le docteur, dites-vous ceci tout de bon, ou seulement par manière de discours familier? — Je le dis tout de bon, et du meilleur de mon âme; et je vous parle si sérieusement, qu'il faudra, ou que vous rompiez l'accord fait avec Notre-Dame, ou que vous brisiez les liens qui vous tiennent enchaîné dans la captivité du monde, et que vous entriez dans notre Ordre. » A ne point mentir, Alexandre fut si saisi, si surpris, et si bien pris, qu'après quelques légères contestations, il reconnut que c'était un jeu de sa bonne Maîtresse; et souriant, il va dire : « Mon père, vous m'avez aussi bien pris que jamais homme ait été pris au monde. Allons, menez-moi au père gardien; le jour ne se passera pas que l'affaire ne soit conclue. » Il en fut ainsi; Alexandre entra dans l'Ordre, et lui donna un crédit nonpareil par sa doctrine et par la sainteté de sa vie. Et qui veut savoir la dévotion du Maître envers la sainte Vierge, n'a qu'à voir la piété de son élève saint Bonaventure, qui parle si hautement, si tendrement, si excessivement de Notre-Dame, qu'il n'y a plus rien à dire après lui.

L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

Alain de la Roche (1).

Quand je pense aux faveurs que cette Reine des douceurs fit à l'Ordre de saint Dominique, à vrai dire, je sens mon cœur tout transporté des joies du Paradis. Qui eût jamais espéré, ou même pensé à demander à Sa Ma-

(1) *Kalendar. B. V.* 8 Septembris ex Chronic. Ordinis. — HYACINTH. CHOQUET. *De Sanct. Belg. Ordin. Prædicat.* c. 23.

jesté très-auguste les témoignages d'amour qu'elle donna au fortuné Alain de la Roche? Car en premier lieu, elle lui fit présent d'un riche anneau, pour le récompenser de son absolu dévouement et de son inviolable fidélité à son service. De plus, en présence du Seigneur Jésus et de quantité de saints, elle lui passa au cou un rosaire de la façon des anges, aussi riche qu'il était artistement ou divinement bien fait. Un autre jour, le surprenant en une profonde et délicieuse contemplation qu'il faisait sur les grandeurs souveraines de sa bonne et chère Maîtresse, elle lui distilla doucement de son lait précieux et enivra son cœur de cette liqueur qui avait jadis nourri le divin Enfant Jésus. Le saint homme sentit fondre son âme de joie, et l'on essaierait vainement de dire combien elle se trouva remplie de lumières célestes, de pensées très dévotes et très-amoureuses de la majesté de Notre-Dame. De là vint qu'il s'alluma un brasier si grand dans son cœur, qu'il brûlait de zèle d'attirer tout le monde à sa bonne Mère et à la Dame de son cœur. Il prèchait sans cesse les excellences de la Princesse du Paradis; il établissait partout des confréries en son honneur; il exhortait, et forçait tout le monde à lui dire le rosaire avec de grands sentiments d'amour et de dévotion, et partout il laissait une si douce odeur des lis et des roses des vertus de Notre-Dame, que tous les cœurs étaient embaumés de ces parfums. Dites-moi combien de fois il respirait le jour, et je vous dirai combien de fois il saluait Marie; car sans cesse, en toutes ses actions, à chaque moment, il disait *Ave, Maria,* ou bien *Salve, Regina.* Tous ses plaisirs étaient de penser à Marie, de parler de Marie que son cœur aimait uniquement en ce monde. Quand il était accablé par le travail, car il prèchait sans relâ-

che, s'il pouvait dérober un quart d'heure pour penser à sa douce Mère et pour lui parler, tous ses esprits étaient si pleinement refaits, que son cœur se trouvait plus vigoureux que jamais; et ayant un peu repris l'air du Paradis, il ne demandait qu'à se plonger derechef dans l'abîme de ses occupations fort laborieuses, mais en récompense, fort utiles. O la belle vie que de ne vivre que pour Jésus-Christ et pour Marie! O la belle mort que de mourir dans leur sein, comme fit ce saint homme, l'un des plus riches ornements de son Ordre!

Marguerite de Savoie (1).

Marguerite de Savoie, marquise et dame de Montferrat, était entrée dans l'Ordre de Saint-Dominique pour servir plus parfaitement la très-sainte Mère de Dieu. Elle fut attaquée d'une goutte cruelle qui la tourmentait sans relâche. Son cœur était content de souffrir ce martyre; mais sa bouche ne pouvait pas toujours s'empêcher d'exhaler par des cris sa douleur. Son recours ordinaire était de se prosterner la face contre terre devant l'Impératrice des anges, et de lui demander avec larmes un peu de secours. Les étreintes d'une vive douleur font prier Dieu de bon cœur; il n'est âme si endurcie qui ne mollisse; mais si à la dévotion des saints viennent se joindre les aiguillons de la douleur, que penser de la ferveur de leurs prières! Cette bonne princesse supplia donc très-humblement et du meilleur de son âme la douce Reine de miséricorde, qu'il lui plût avoir un peu de commisération, et alléger les douleurs insupportables de cette cruelle goutte qui, nuit et jour,

(1) *Kalendar. B. V.* 23 Septembr. ex Chronic. Ordin.

hélas! l'allait tenaillant d'une manière impitoyable. Et voilà que la sainte Mère de Dieu, pleine d'une douce majesté, apparaît aussitôt pour réjouir le cœur de sa bonne servante. Ma fille, lui dit-elle, je viens vous visiter, ainsi que vous l'avez désiré avec une dévotion extraordinaire. Je sais bien que vous aimez mieux la gloire de mon Fils que vos contentements; or, je vous apprends que sa volonté est que vous souffriez cette goutte toute votre vie; et je me promets bien de votre cœur qu'il aimera mieux ce que Dieu veut que ce qu'il désire lui-même : vous en saurez un jour la cause. Adieu, ma bonne et chère fille, adieu. En même temps, il se répandit dans son âme une si grande lumière du ciel, et un baume d'une si grande douceur, que la bonne princesse ne savait que dire ni que penser. Toujours est-il qu'elle fut tourmentée toute sa vie de ce mal sans remède; mais depuis ce moment, jamais elle n'eut la moindre impatience du monde, jamais elle ne jeta un seul cri pour soulager son cœur. Souvent il arriva que ses bonnes sœurs qui pleuraient autour de son lit, et mouraient de compassion en la voyant tant souffrir, lui demandaient tout doucement : Ah! ma sœur, d'où vient que vous ne vous plaignez plus, comme vous aviez coutume de le faire, des rigueurs de cette malheureuse goutte? Voici ce qu'elle répondait en souriant amoureusement : Hélas! mes chères sœurs, je ne vous saurais dire le contentement que je sens en mon âme, quand je vois que Dieu fait en moi sa sainte volonté. Je sens autant que jamais les pointes aiguës de la goutte qui transpercent mes pauvres pieds; mais quand je pense que Dieu le veut de la sorte, il me semble que je n'ai plus de mal, et j'aurais honte de me plaindre. Elle se garda bien de leur dire qu'elle avait appris ce secret

de la propre bouche de la très-sainte Mère de Dieu; et beaucoup plus, que par son entremise, Dieu lui avait fait la grâce d'avoir un cœur plus fort que son mal, et une patience plus invincible que la plus cuisante douleur. Durant les plus grands efforts de ce mal très-aigu, elle consolait son cœur, non par des cris importuns, mais par la douceur de ces belles paroles : Mon cœur, réjouissons-nous de ce que Dieu fait en nous sa sainte volonté, et adorons son éternelle Providence. Et si vous voulez savoir le mérite de cette sainte princesse crucifiée par la douleur, c'est qu'elle avait avec elle une petite princesse qui fut depuis reine de Chypre. La nuit même que cette innocente fut condamnée des médecins, qui prononcèrent l'arrêt de sa mort, assurant qu'elle ne verrait pas le lendemain, Marguerite eut recours à sa bonne Mère. Or, elle avait tant de crédit auprès d'elle, qu'elle n'eut pas plutôt achevé sa prière, que la Reine du ciel lui apparut, et lui adressa ces mots : Ma chère fille, ne soyez plus en peine; votre nièce ne mourra point; Jésus-Christ, mon Fils, nous a donné sa vie. Oh! que la princesse se garda bien de dire : Vous guérissez la nièce, et vous ne voulez pas guérir la pauvre tante. Non, la pensée ne lui en vint pas même; car elle aimait mille et mille fois mieux la volonté de Dieu accomplie en sa personne, que la délivrance de ses martyres ordinaires. De sorte que vous voyez, lecteur, que Notre-Dame, ou guérit ses bons serviteurs, ou si elle ne le fait pas, parce qu'il ne le faut pas, elle leur obtient tant de grâces, que le mal n'est plus mal, que la douleur n'est plus fâcheuse, puisqu'elle est adoucie par une parfaite conformité à la volonté de Jésus et de Marie.

Histoire pleine de consolation, et faveur de Notre-Dame très-particulière (1).

Conradin de Bresse, fleur précieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, eut trois choses fort remarquables et presque incompatibles: un amour extrême pour la pureté, de véhémentes attaques contre cette belle vertu, et une tendre confiance en la très-sainte Mère de Dieu. Moïse ne fut jamais plus étonné que quand il vit de tendres églantines environnées de feu sans en être endommagées, et Dieu même au milieu de cette vision. Ainsi vit-on en Conradin la fleur de la virginité, les épines des tentations, et Jésus et Marie au milieu de son cœur. Ce saint homme avait si peur de consentir à ces suggestions qui martyrisaient et martelaient sans cesse son pauvre cœur, qu'il en devint cruel contre lui-même; car armé d'une rude discipline et d'une chaîne de fer, il se déchirait si inhumainement le corps, que sa cellule était tout empourprée de filets de son sang. Il était étonné de se voir assailli jour et nuit de pensées si importunes, malgré tant de rigueurs, tant de larmes, tant de prières à la Reine de toute pureté. Le ciel feignait de ne s'apercevoir de rien, et Notre-Dame faisait semblant de ne point entendre ses cris. Enfin son cœur, tout plein des douceurs divines, fut touché de commisération et se laissa gagner. Accompagnée de deux vierges plus belles que le jour, la Mère de Dieu apparut à son bon serviteur qui nageait presque dans son sang, et lui dit : Mon fils bien-aimé, il y a longtemps que je prends garde à la peine que

(1) *Kalendar. B. V.* 1 Novembr. ex Chronic. Ordinis.

vous souffrez, et j'aime extrêmement la fidélité de votre cœur; enfin, je suis venue vous visiter, et je suis accourue à votre secours. On admire au ciel l'amour que vous portez à la pureté virginale, et la peine que vous avez à combattre ces pensées qui assaillent incessamment votre âme. Or, mon fils, réjouissez-vous; je vous apporte la palme et la victoire. Je viens vous guérir de ces maux qui vous ont tant tourmenté. J'ai charge de mon Fils et souverain Seigneur Jésus-Christ de vous dire deux choses : l'une, qu'il vous accordera tout ce que vous lui voudrez demander, et il vous donne carte blanche; l'autre, que je vais éteindre en vous ces ardeurs mauvaises qui vous sont un si cruel supplice, et que vous appréhendez tant, avec beaucoup de raison. Ayant dit ces mots, elle commanda aux deux saintes vierges de verser sur lui un baume du ciel qu'elles avaient apporté à dessein. Pendant cette onction céleste, la très-sainte Reine du Paradis prononça ces douces paroles : Que ce baume te fortifie, en sorte que jamais plus tu ne sentes nul fâcheux aiguillon qui puisse ulcérer ton cœur ou ternir ta pureté virginale (1). Puis la glorieuse Mère de Dieu disparut avec ses douces compagnes. Ce beau jour essuya toutes les fâcheries de la vie passée, et le bon Conradin vécut sur la terre comme un ange du ciel. Mais quand ce feu fut éteint, Notre-Dame en alluma elle-même un autre au milieu de son cœur. Ce n'est jamais fait en ce monde; les travaux sont une chaîne d'or qui enfile nos jours; et l'on est tout étonné, quand on se croit à l'occident, de se voir à l'orient, c'est-à-dire obligé à recommencer. La

(1) Hâc unctione corroborentur renes tui, ne deinceps ullum carnis aculeum persentiscas. (*Loc. cit.*)

peste se mit en ce pays. Ce grand serviteur de Dieu se voyant affranchi de cette cruelle guerre, entreprit d'en faire une à la peste, et de s'immoler à l'amour, et, s'il le fallait, à la mort. Il conjura ses supérieurs de le consacrer au service des pestiférés, et il plaida si bien, qu'il gagna sa cause. O Dieu, avec quelle ferveur il se mit à servir les malades! Il était médecin, chirurgien, confesseur, prédicateur, infirmier, nourricier, tout; et ne pouvait étancher sa soif de travailler et de souffrir. Parmi tous ces hasards, il avait cette puissante consolation, que la très-sainte Mère de Dieu l'assisterait toujours, selon sa promesse formelle, et que Jésus-Christ son Fils ne lui refuserait jamais rien. Il se résolut donc à demander à Dieu de mourir de la peste pour son amour, et d'entrer ainsi dans l'éternel repos; et il fut si heureux et si béni du ciel, qu'il obtint cette double grâce. Il mourut, en effet, victime de la charité comme un petit martyr, et fut couronné de gloire comme un grand saint.

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le Père Martin Gutierrez (1).

Le père Martin Gutierrez, bon et fidèle serviteur de la Mère de Dieu, avait été arrêté par les huguenots en Gascogne avec deux autres religieux de la Compagnie de Jésus, et jeté avec eux dans une noire prison. Que ne fit pas Marie en sa faveur, et quelle mère pourrait

(1) Ludovic. de Pont. *In vitâ P. Balthas. Alvar.* c. 27. — *Kalendar. B. V.* 21 Februar.

avoir un soin plus tendre de son enfant? Ne jugeant pas à propos de le délivrer, parce que tel n'était pas le bon plaisir de son divin Fils, elle lui révéla huit jours d'avance l'heure de sa mort, afin qu'il s'y disposât avec plus de soin dès ce moment; de plus, elle lui fit l'honneur de le visiter en personne plusieurs fois; elle réjouit son âme de très-belles visions; elle inspira mille tendres affections à son cœur, et fit tout pour faire mourir dans les délices spirituelles celui à qui tout manquait sur la terre. Enfin il rendit son âme à son Créateur heureusement; mais dans une pauvreté si extrême, que ses compagnons n'avaient pas un linceul pour l'ensevelir, et qu'ils étaient sur le point de l'enterrer dans ses vêtements ordinaires qui lui eussent servi de suaire. Huit heures après son décès, voici venir une femme vêtue à la française, mais d'un port grave et plein de majesté, qui ayant traversé les gardes, on ne sait comment, vient droit aux deux religieux prisonniers, compagnons du bon serviteur de Marie, et leur dit avec une extrême douceur : N'avez-vous pas ici le corps d'un de vos frères, à qui il vous faut donner la sépulture? Ils lui répondirent que oui; mais qu'ils étaient si dépourvus de tout, qu'ils n'avaient pas un linceul pour l'ensevelir, ni congé d'en aller acheter. Cette dame souriant doucement tire de dessous son bras une toile blanche comme la neige, et leur dit : tenez, voilà qui vous servira pour envelopper le corps de votre frère. Ces bons religieux, tout étonnés, la regardent fort attentivement; et après avoir gardé quelque temps le silence, ils lui disent enfin avec quelque hésitation : Madame, il n'est pas raisonnable que nous vous causions ce dommage; et en même temps ils vont prendre quelque monnaie, et lui offrent le prix de son présent.

Non, non, dit-elle, je ne suis pas venue ici pour avoir de votre argent; servez-vous de ce linge, et ne vous mettez point en peine du reste; Dieu pourvoira bien à tout. Là-dessus, elle prit congé d'eux avec un visage d'une douceur très-ravissante. Jamais il ne surent ni qui était cette dame, ni par où elle était passée et repassée, ni qui lui avait dit qu'ils avaient un mort à ensevelir. Tout à coup Dieu leur inspira que c'était la très-sainte Vierge qui avait voulu faire cette petite aumône à son bon serviteur. Il me semble que l'histoire porte qu'elle daigna bien de ses mains virginales aider ces bons Pères à coudre ce linceul apporté du ciel; elle prenait un plaisir nonpareil à toucher ce corps très-chaste, et qui lui avait rendu mille bons services en sa vie. Peut-on rien dire de plus suave et de plus touchant! Et n'avons-nous pas le plus grand tort du monde de ne pas servir cette Reine du ciel et de la terre avec une sainte passion, et avec un amour qui monte jusqu'au dernier degré de la vraie charité?

Saint Stanislas Koska.

Imaginerez-vous jamais rien de si tendre que le cœur maternel de la Mère de Dieu? Elle a plus de cent et cent fois donné à diverses personnes la consolation qu'elles désiraient d'avoir sur leur cœur le petit Enfant Jésus. Des histoires bien authentiques nous citent quantité de personnes d'élite qui ont reçu cette faveur de sa bénignité. Le petit Stanislas, étant encore jeune écolier, se trouvait un jour malade. Tout à coup voilà qu'un grand désir vient assaillir son cœur innocent, impatient de voir sa bonne Mère et le divin poupon Jé-

sus-Christ pendu à sa mamelle virginale. C'eût été une témérité impardonnable à tout autre; mais en lui ce n'était qu'ingénuité innocente et tout angélique. Croiriez-vous que la Reine des anges agréa cette simple dévotion, et bénit ces pensées colombines? Elle descendit du ciel, portant entre ses bras le petit Jésus comme il était en son enfance; elle le déposa et le laissa sur le lit du malade, afin qu'il pût l'embrasser à son aise (1). Je ne saurais répéter ce que dit le petit Stanislas et au petit Jésus et à sa sainte Mère : l'histoire rapporte qu'il en reçut tant de consolation qu'il fut guéri sur l'heure. Pour moi, je ne suis pas étonné qu'il guérit, mais je le suis grandement qu'il ne mourut pas de bonheur.

Mais quelle faveur plus signalée que celle que la Reine du Ciel fit aux Religieux de la Compagnie de Jésus, quand elle apparut au P. Martin Gutierrez, revêtue de son manteau royal, sous lequel elle gardait tous ceux de la Compagnie de son Fils comme ses enfants, les assurant de sa protection maternelle à la vie et à la mort (2)? Pourriez-vous désirer une plus grande grâce que l'assurance donnée par elle au frère Alphonse Rodriguez, son bon serviteur, l'an 1599, que les religieux vivant alors dans la Compagnie seraient tous sauvés, s'ils persévéraient dans leur sainte vocation (3)? Ne dit-elle pas au même Frère que cette petite Compagnie avait été fondée principalemeut pour publier ses grandeurs et sa puissance; pour attirer à son service un monde de personnes; pour défendre sa pureté virginale

(1) Virgil. Cepari. *In vitâ S. Stanisl.* Libr. 1.

(2) Hieronym. Platus. *De bono stat. relig.* Libr. 1. c. 34.

(3) Euseb. Nieremb. *De viris. illustr. Soc. Jes.* Tom. 1. *In vitâ Alphons.* c. 12.

de corps et d'âme, et en particulier le privilége de son immaculée Conception (1)? Ne fut-ce pas elle qui inspira à saint Ignace de réunir ses premiers compagnons et d'instituer son Ordre; qui aida saint François Xavier à convertir les Indes; qui attira à cet Ordre naissant le bienheureux enfant Louis de Gonzague et le petit Stanislas; qui, à des temps marqués, a fait pleuvoir un déluge de grâces sur cette petite Compagnie de son Fils et la sienne? Tolet, Bellarmin, Suarez, Sanchez et tant d'autres théologiens très-célèbres, n'ont-ils pas publié hautement que le peu qu'ils savaient des sciences divines, ils l'avaient reçu de Dieu par l'entremise de la très-sainte Vierge? Dans toutes les tempêtes qui ont mille fois menacé cet Ordre si souvent persécuté, n'est-ce pas à elle qu'on a eu recours, et n'est-ce pas par elle qu'il a plu à la divine Providence de faire parvenir au port cette petite nacelle combattue de tous les vents du monde et de l'enfer? Il se peut dire, et avec vérité, que cette souveraine Princesse a répandu incessamment un déluge si abondant de ses faveurs divines sur cette Compagnie, qu'on la peut nommer à bon droit Compagnie de Jésus, parce qu'il l'a voulu de la sorte, et Compagnie de Marie, parce qu'elle a pris plaisir d'y verser si largement la rosée de ses libéralités, qu'elle lui est entièrement obligée et acquise à perpétuité.

(1) Le Frère Alphonse récitait, outre ses autres prières, un petit office de la Conception. La très-sainte Vierge lui déclara elle-même que cette dévotion et cet office lui étaient très-agréables. Aussi le bon Frère avait-il coutume de recommander à tous avec beaucoup de zèle de le réciter. Et il dit en une occasion « qu'il savait que Dieu avait envoyé la Compagnie de Jésus au monde pour défendre ce privilége de sa très-sainte Mère », comme le fit la Compagnie. Or, il dit ceci avec tant de force et conviction, qu'on ne sait s'il affirma jamais une chose avec plus de chaleur. (EUSEB. NIEREMB., *ut suprà*, c. 13.)

Pour des raisons fort semblables, saint François de Paule nomma son Ordre au commencement la religion de Jésus et de Marie, car il n'y ajouta que plus tard le nom de Minimes (1). Mais que vais-je ici racontant par le menu les faveurs de la très-sainte Vierge sur quelques Ordres religieux, puisqu'il est vrai que c'est elle, après Dieu, qui a soutenu toutes les Religions de l'Église, et qui en est la bonne Mère? L'Ordre de saint Bruno n'eût-il pas été étouffé dès sa naissance dans les horribles solitudes de la Chartreuse, et fondu dans ces neiges éternelles, sans sa faveur et sa protection? N'est-ce pas elle qui présenta à Jésus-Christ courroucé et prêt à foudroyer le monde, ses deux bons serviteurs saint Dominique et saint François? Cîteaux, Cluny, Prémontré, les Servites de Notre-Dame, les frères du Mont-Carmel, saint Benoît, saint Augustin, saint Basile, en un mot, tous les Ordres de l'Église n'ont-ils pas été fondés, soutenus, rétablis, défendus par la puissance de son assistance maternelle, et par la force invincible de sa protection?

HISTOIRES DIVERSES.

Ce que disait jadis Sénèque de la bonté de la nature se peut dire à plus forte raison de l'incomparable Reine du Paradis : elle nous aime jusqu'à nous procurer des délices (2). Elle ne se contente pas de nous accorder des faveurs très-solides, mais elle nous fait des tendresses

(1) Religionem suam voluit appellari Jesu et Mariæ (*Kalendar. D. V.* 2 April.)

(2) Neque enim necessitatibus tantummodò nostris provisum est : usque in delicias amamur (SENEC. *De Benefic. Lib. 4. c. 5.*)

incroyables; et comme disait le grand évêque de Genève, elle flatte tous les jours nos cœurs, et veut résolûment en être la Maîtresse. N'était-il pas beau de voir la Reine de tous les cieux tenir le bout du cilice de l'illustre martyr saint Thomas de Cantorbéry, tandis que lui tenait l'autre, et en renouait les mailles qui s'étaient détachées (1). N'était-il pas beau de la voir aider une tendre vierge, sa bonne servante, à récamer du satin blanc, à y semer des fleurs de toutes les couleurs, avec des soies plus vives que les vives couleurs de la nature, et faire à elles deux des broderies angéliques? N'était-il pas beau encore, le jour que saint André Corsini, évêque de Fiesoli, dit sa première messe, de voir la Reine des Séraphins honorer de sa divine présence ce nouveau prêtre, et amener une hiérarchie d'anges pour accompagner de leur musique céleste cette noble cérémonie? Et puis, quelle douce faveur ne lui fit-elle pas, lorsque de sa bouche virginale, elle dit haut et clair ces paroles plus douces que le miel: « Tu es mon serviteur, André, parce que je t'ai choisi, et je me glorifierai en toi (2). » Pour moi, je ne sais comment ce saint homme put entendre ces paroles sans mourir de douceur. Si Notre-Dame me faisait l'honneur de me dire ces mots si précieux, tout ce que pourrait faire mon cœur serait de ne pas s'éclater, et moi, de ne pas mourir d'une joie si parfaite. Car à vous dire nettement ma pensée, j'aimerais mieux avoir ouï dire à Jésus et à

(1) Dùm cilicium suum dissutum resarciret, ego illud ex unâ parte tenebam, adjuvans eum. (*Illustrium Mirac. et histor. libri* XII. Auct. Cæsar. Heisterbach. Lib. 7, c. 4. — *Kalendar. B. V.* 29 Decembr.)

(2) Servus meus es tu, quia elegi te, et in te gloriabor. (BOLLAND. 30 Jan. — SURIUS, RIBADEN., *Kalendar. B. V.* 6 Jan. — CROISET, GIRY. 4 Febr.)

Marie qu'ils me tiennent pour leur bon serviteur, que de me voir maître absolu d'un million d'univers.

Hélas! si vous saviez la douceur ineffable de la Maîtresse de nos cœurs, que vous l'aimeriez ardemment, disait la bienheureuse Paule Florentine (1). Qui lui avait appris cela? Notre-Dame elle-même. Car comme cette sainte fille aimait d'amour et Jésus et Marie, elle avait toujours les yeux collés sur cette sainte Vierge Mère donnant du lait au petit Jésus. Un jour elle fut bien étonnée quand ce divin enfant lui sauta au cou, l'embrassa et lui donna le baiser de paix, et versa une si excessive douceur en son âme, qu'elle ne savait que répéter : O que Jésus est doux, et que sa très-sainte Mère est pleine de douceurs! Ce qui mit le comble à son bonheur, c'est que Notre-Dame lui dit : Ma fille, allez au couvent des Anges, et demandez Sylvestre, de l'Ordre des Camaldules, il vous dira ce qu'il faut faire pour gagner le Paradis; faites ce qu'il vous dira, et laissez-nous faire le reste : mon Fils et moi, nous vous serons toujours favorables.

Sainte Osanne, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, ne fut ni moins bénie de Dieu, ni moins favorisée de sa très-sainte Mère. Car quelle tendresse peut-on se figurer plus cordiale que celle-ci? De temps en temps elle lui apportait le petit Jésus, le mettait dans ses bras afin qu'elle pût le serrer sur son cœur et lui communiquer tous les secrets les plus tendres et les plus profonds de son âme. Je ne sais comment son cœur ne se fendait pas de toute part, ne pouvant contenir l'abondance des joies du Paradis que le petit Jésus faisait rouler comme un torrent dans son sein (2).

(1) *Kalendar. B. V.* 6 Jan. ex AUGUST. FESUL. in ejus vitâ.
(2) FRANCISC. SYLVEST. FERRAR. *apud* BOLLAND. 18 Jun.

Mon Dieu, le beau mot que dit un Père de la Compagnie de Jésus étant à l'agonie! Car comme on lui demandait en quelle disposition était son cœur sur le point de rendre son esprit à son Créateur, il dit : « O mon Père, si vous saviez quel contentement on sent en son âme d'avoir essayé de bien servir la très-sainte Mère de Dieu durant le cours de sa vie, que vous seriez étonné et consolé! Je ne vous saurais dire la joie que je ressens en mon cœur à l'heure où vous me voyez. » Et parmi ces joies cordiales, il rendit son âme dans le sein de sa très-sainte Mère, comme on le croit pieusement (1).

Ne nous étonnons plus si les belles âmes aiment si excessivement la glorieuse Vierge qui est la bonté même, l'amabilité du Paradis, puisqu'elle leur prodigue tant de délicieuses consolations et tant de saintes caresses. Henri Suso, cordial serviteur de l'immaculée Reine du ciel, ne prenait pour toute réfection que du pain bis et de l'eau. Croiriez-vous que plusieurs fois sa bonne Mère vint elle-même bénir ce modique repas et le changer en un festin angélique? Souvent aussi il recevait la visite des anges, et ces esprits célestes lui chantaient des airs divins capables de faire mourir de douceur le cœur le plus farouche de la terre? La lettre de leur motet était ce vers composé dans le ciel :

> MARIE, étoile de la mer,
> Naît aujourd'hui, dompte l'enfer (1).

(1) Sub mortem dixit cuidam Patri : O si nosces, mi Pater, quantum in morte afferat solatium Deiparam singulari studio coluisse! (De P. JOAN. à Campis, *Kalendar. B. V.* 20 Febr.)

(2) Stella Maria maris hodie processit ad ortum. (SUR. apud BOLLAND. et *Kalendar. B. V.* 25 Jan.)

Qui croirait qu'un si saint personnage, doué d'une si éminente spiritualité, fut persécuté de pensées horribles et très-importunes? Cependant cela est vrai; et la Reine de l'univers venait doucement flatter ses douleurs, et par ses paroles divines adoucir ses martyres. Dieu! qu'il fait bon servir une si bonne et si digne Maîtresse, la Mère des bons cœurs!

Mais quel ange de grâce, quel séraphin du ciel avait taillé cette riche chasuble que la Vierge Marie daigna donner de ses propres mains à saint Ildephonse, archevêque de Tolède, où elle se conserve encore aujourd'hui précieusement? Ce saint prélat s'était déclaré l'avocat de la Mère de Dieu, et avait puissamment plaidé en faveur de sa virginité, contre les enfants du faux prophète. Elle vint l'en remercier, tant elle est pleine de douceur; et en compagnie des anges lui fit présent de ce noble ornement dont le tissu ne ressemble à aucun ouvrage de la terre. Hélas! qu'il eût fait bon dire tous les jours trois messes avec cette chasuble, et faire tous les jours Noël en présence de la Reine des anges et de tout le Paradis (1).

Ce ne serait jamais fait de dire les faveurs particulières qu'elle a accordées à ses serviteurs. Aux uns elle a donné son nom, sa livrée, ses couleurs; aux autres, de son lait miraculeux, une portion de ses vêtements ou de ses cheveux. A Péruse elle a laissé la bague du jour de ses fiançailles, qui se conserve précieusement dans un coffre d'or sous onze clefs gardées par onze communautés. Ici est son image miraculeuse; à Lorette, sa propre maison; partout elle a donné quelque gage précieux et quelque témoignage de sa protection mater-

(1) *Martyrol. Rom.* 24 Jan. — BARON. — SUR. In ejus vitâ.

nelle. Qui pourra, dit saint Bernard, empruntant les paroles du Roi-Prophète, se mettre à l'abri des effets de sa toute bonté (1)? Sa charité, comme un soleil bienfaisant, lance ses rayons par toute l'Église, et il n'est personne sur qui cette bonté souveraine ne répande un déluge de ses abondantes et divines faveurs.

Je termine ces deux chapitres par un trait qui recommandera la dévotion à l'office de Notre-Dame. Deux grands cardinaux, saint Pierre Damien et Baronius, nous assurent que les moines d'un monastère d'Italie avaient coutume par tradition de dire l'office de Notre-Dame. Je ne sais quels religieux tièdes ôtèrent cette sainte dévotion, se contentant du grand office, et alléguant que c'était assez de bien dire celui qui les obligeait en conscience, sans en ajouter un autre de pure surérogation. En peu de temps, tous les malheurs se donnèrent le mot pour fondre sur cette pauvre abbaye. Les novices cessèrent de se présenter; les mésintelligences entre les frères, les désobéissances envers les supérieurs, les procès avec ceux du dehors, et mille autres calamités mirent le monastère à deux doigts de sa ruine, et jetèrent tous les religieux dans une sorte de désespoir. Saint Pierre Damien, passant par cette maison, entendit leurs griefs, et sut la faute qu'ils avaient faite. Il leur conseilla de reprendre sans plus tarder les heures de Notre-Dame, les assurant que la très-sainte Vierge Marie ne les avait abandonnés que parce qu'ils l'avaient abandonnée les premiers. Ces pauvres religieux crurent au conseil du saint cardinal; ils revinrent à leur bonne coutume et commencèrent à rallumer leur dévotion éteinte envers la Mère de Dieu. C'est

(1) Nec est qui se abscondat à calore ejus. (*Ps.* 18. 7.)

un grand point que d'avoir les bonnes grâces de la Princesse du firmament. Car j'ose vous assurer qu'on vit en peu de temps le retour de l'âge d'or, et le bonheur répandre sur cette abbaye désolée un monde entier de bénédictions du ciel. Tant il est vrai que la glorieuse Mère de miséricorde a le cœur tout rempli de bénignité, et ne désire rien tant que d'ouvrir sur ses serviteurs la corne d'abondance, toute pleine des délices du Paradis (1) !

(1) PETR. DAMIAN. Lib. 6. Epist. 32. Ad suos Eremitas Monasterii Gamugnensis S. Barnabæ. — BARON. *Annal.* Tom. XI. ann. 1056.

CHAPITRE SEPTIÈME.

La très-sainte Mère de Dieu et les sept Merveilles du monde.

Fecit mihi magna qui potens est.
Celui qui est tout-puissant a opéré en moi de grandes choses. (Luc. 1. 49.)

I. — C'est avec beaucoup de raison que les saints personnages appellent la Vierge Marie le miracle des miracles du créateur, le précieux chef-d'œuvre de sa toute-puissance, et l'abrégé des merveilles de sa main dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire. Je parlerai ici des miracles de la nature, et je dirai que ce ne sont que des ombres de ce petit monde de miracles qui sont cachés en la sainte Mère de Dieu. Saint Grégoire de Nazianze (1) a pu dire avec vérité que l'Hôtel-Dieu, construit par saint Basile, a surpassé les sept merveilles du monde, parce que celles-ci n'étaient que des ouvrages inspirés par le génie de l'homme, à l'usage ou en l'honneur des hommes; tandis que celui-là avait été élevé par inspiration divine, et pour y loger Dieu même dans la personne de ses malades et de ses pauvres, dans lesquels il repose. A plus forte raison cela se peut-il affirmer de celle qui fut le palais vivant

(1) Orat. 20. De laudib. Basil.

de la Divinité, et le véritable Hôtel-Dieu, dans toute la rigueur de l'expression. *Précieuse cité de Dieu, que l'on a dit de vous des choses glorieuses* (1) ! Tout ce qui a jamais été dit de beau et de miraculeux de quelque créature, tout cela est en vous, et mille fois plus beau en vous qu'en tout le reste de la nature. Je suis donc bien content que l'on dise que toute la nature est un miracle ; mais à condition que l'on permette à saint Bernardin et aux autres d'ajouter : Et Marie tout entière est le miracle des miracles ; tout ce qui est en elle n'est que la quintessence de toutes les merveilles émanées de la toute-bonté du créateur.

II. — Le monde est si petit, que tout ce qui paraît avec quelque grandeur, est aussitôt appelé une merveille. Cependant j'admire la retenue et la modestie de l'antiquité, qui n'en a voulu compter que sept dans tout l'univers. Je le sens, je fais tort à l'éminence de la glorieuse Vierge Marie de l'abaisser jusqu'à la comparer à ces petits miracles ; mais notre pauvreté n'ayant rien de plus exquis, il faudra nécessairement s'en contenter pour l'heure.

La première merveille du monde est la ville de Babylone. Elle était ceinte d'une muraille de soixante mille pas de circonférence, de deux cents pieds de hauteur et de cinquante de largeur. L'Euphrate la traversait tout entière, et les édifices étaient construits avec tant de magnificence, que le tout mérita le nom de miracle (2). En effet, Babylone n'était pas simplement une ville, c'était une ville-monde. Mais quelque grande

(1) Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. (*Ps.* 86. 3.)
(2) Plin. *Histor. Mund.* Lib. 6. c. 26.

qu'elle fût, il y avait bien du vide; et ce n'était enfin qu'une petite quantité d'hommes enfermés dans une prison un peu large. Hélas! et quel rapport y avait-il avec celle qui devait être la cité de Dieu, la ville capable de loger l'immensité du Verbe éternel, qui devait se rendre citoyen de cette sainte Cité, dont l'enceinte et les murailles étaient de pierres précieuses et de fins diamants (1)! Voilà la véritable Babylone pour la magnificence, la ville animée de Jérusalem, la mappemonde de la Divinité. L'univers est le monde des hommes; mais, dit saint Bernardin de Sienne, le sein virginal de Marie est le monde immense de Dieu (2). *O Israël, que la maison de Dieu est grande, et qu'il est vaste le lieu de sa demeure* (3)! De qui parle le Prophète? Du temple? Ce n'est qu'une poignée de poussière. De l'univers? Ce n'est qu'un point à l'égard de l'infinie grandeur de Dieu. De qui donc? Assurément de l'incomparable Vierge qui a le cœur et le sein virginal capables de renfermer celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir.

La seconde merveille du monde est le temple de Diane à Éphèse, ouvrage qui surpasse toute imagination. Sa longueur était de quatre cent vingt-cinq pieds; sa largeur de deux cent vingt. Il était soutenu par cent vingt-sept colonnes de soixante pieds de hauteur, toutes données par des rois qui, à l'envi l'un de l'autre, avaient entrepris de se surpasser en magnifi-

(1) Et erat structura muri ejus ex lapide jaspide : ipsa verò civitas, aurum mundum simile vitro. Et fundamenta muri civitatis, omni lapide pretioso ornata. (*Apoc.* 21. 18.)

(2) Quæ facta est orbis Filii Dei. (*Serm.* 1. *de Glorios. Nom. Mar.* Art. 2. c. 2.)

(3) O Israel, quàm *magna* est domus Dei, et ingens locus possessionis ejus! (BAR. 3. 24.)

cence. Mille difficultés ayant été vaincues, il s'en présenta une qui parut insurmontable. L'architecte, dans sa profonde douleur, résolut de se donner la mort; mais la déesse, disent les auteurs païens, vint le consoler et le détourner de son dessein, et acheva elle-même ce que l'industrie des hommes ne pouvait conduire à bonne fin. Pour tout dire en un mot, il y avait tant de merveilles dans cette merveille, qu'il faudrait des volumes entiers pour les décrire (1). Mais de grâce: du bois, du fer, de l'or, si vous le voulez, quelques blocs de pierre, de la terre et de la boue sont-ils si dignes de ravir notre admiration? Tournez les yeux sur la Reine des Anges, et vous verrez un temple de Dieu: ce sont les rois, les souverains pontifes, la fleur des grands capitaines, c'est Dieu même qui a bâti ce Saint des Saints. L'or et les diamants n'y sont comptés pour rien; les vertus et les grâces et toutes les perfections y servent d'émail précieux; les Anges et les Séraphins l'environnent et lui servent d'ornement; mais ce qui fait de ce temple vivant le miracle du monde, c'est que Dieu en propre personne s'y enchâsse comme le soleil dans un nouveau firmament; c'est que toute la sainte Trinité en fait sa demeure, et y réside comme dans un trône digne de sa divine Majesté. Écoutons une bouche d'or qui dit: Marie est la tente à trois places de la très-sainte Trinité, et le lit nuptial où le Verbe éternel épousa notre nature (2). Le miracle de Diane est réduit en poussière; et celui-ci va croissant toujours en grandeur et en gloire, et Dieu même qui l'a fait ne peut finir de l'admirer: *Que vous êtes belle,*

(1) Plin. *Hist. mund.* Lib. 36. c. 14.

(2) Totius Trinitatis triclinium, et spiritualissimum Filii Dei reclinatorium (S. Bernardin. *Serm. de Concept. B. M. V.* Art. 2. c. 2.)

ma bien-aimée, que vous êtes belle : vous êtes toute belle, et il n'y a point de tache en vous (1).

La troisième merveille est la statue de Jupiter Olympien. Phidias avait usé tout son esprit à faire ce miracle, et s'était entièrement contenté dans son ouvrage. Ce qui était ravissant, c'est qu'il avait fait avec tant d'artifice ce Dieu d'or et d'ivoire, qu'il était plus grand que le temple même dans lequel il était renfermé. Il était assis avec une majesté toute divine, et semblait dire que s'il voulait se lever, il renverserait le faîte et ruinerait le temple, incapable de contenir le plus grand de tous les Dieux (2). Lecteur, n'est-ce pas pitié que l'on donne le nom et l'honneur de miracle à une masse d'or et d'ivoire dont on a fait un géant et un fantôme de divinité? Ah! que c'est bien la très-sainte Vierge, vrai temple du grand Dieu vivant, à qui cet honneur est dû privativement à tout autre! Si Dieu pouvait être ravi en extase et transporté par quelque considération, ce serait de se voir renfermé dans un temple qui est plus d'un million de fois plus petit que son immensité; et si les Anges le pouvaient perdre de vue, ne serait-ce pas tandis qu'il demeure caché, enchâssé et comme perdu dans le sein d'une Vierge? Aussi, nous dit un de ses secrétaires, toute l'étendue que peut souffrir une pure créature, toute la capacité qu'on peut lui conférer, en la laissant dans les bornes de la créature, lui a été donnée pour pouvoir loger le Verbe incréé (3). Et cela est si grand, que le saint archevêque

(1) Quàm pulchra es, amica mea, quàm pulchra es. Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. (*Cantic.* 4. 1. 7.)

(2) Signum Jovis Olympii, quod fecit Phidias ex ebore et auro sedens pedes 60. (Hygin. *Fabul.* 223. — Plin. *Hist. mund.* Lib. 36. c. 5.)

(3) In illâ Spiritûs sancti obumbratione, quâ beata Virgo concepit Fi-

de Tolède avait bien raison de dire : Nul ne peut bien expliquer les miracles de ce temple de Dieu, que celui-là même qui en est l'ouvrier (1).

Mais ce qui est admirable, c'est qu'en même temps qu'elle est le temple du Dieu vivant, Dieu devient aussi son temple. Elle est logée dans le soleil comme dans un grand tabernacle; et ce soleil, c'est Dieu. Je vis une femme vêtue du soleil, dit saint Bernard, la Vierge vêtue de la Divinité. Elle couvre le soleil de la nuée de notre humanité, et Dieu la pare du soleil de sa Divinité : Il lui rend la pareille avec un excès infiniment grand (2) !

Les Pyramides d'Égypte passent pour le quatrième miracle du monde. C'était un amas de pierres et des masses de terre si furieusement grosses, larges et hautes, que leur énormité les fit regarder comme un prodige plutôt que comme une merveille.

La base de la plus grande de toutes occupe huit arpents de terrain; chacun de ses côtés est de huit cent quatre-vingt-trois pieds de large; la hauteur est de sept cent trente-cinq pieds (3). On ajoute, pour enchérir sur le miracle, que c'est un monde dans un monde; une prison des quatre éléments renfermés dans ces

lium Dei, tantam largitatem et copiam Spiritûs sancti accepit, quantam potest creatura viatrix recipere, non Deo unita unitate personæ. (S. Bernardin. *Serm. pro Concept. Immac. Virg.* Art. 3. c. 1.)

(1) Nemo mortalium est qui... possit mysteria quæ in illâ completa sunt, verbis explicare. (S. Ildephons. *Serm.* 2. *in Assumpt.*)

(2) Et signum magnum apparuit in cœlo : Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. (*Apoc.* 12. 1.) —In te manet, et tu in eo; et vestis eum, et vestiris ab eo. Vestis eum substantiâ carnis, et vestit ille te gloriâ suæ majestatis. Vestis solem nube, et sole ipsa vestiris. (S. Bernard. *Serm. in sign. magn.* n. 6.)

(3) Plin. *Histor. mund.* Lib. 36. c. 12.

montagnes immenses; comme si la moindre montagne des Alpes n'était pas incomparablement plus élevée que ces ouvrages de l'ambition de l'homme, et toute d'une pièce, et couverte de mille beautés, émaillée de fleurs odoriférantes, et retentissant sans cesse de la douce musique d'un million de petits oiseaux; tandis que ces pyramides n'étaient que des pierres nues que le temps a désunies et réduites en poudre. Mon Dieu, que le monde est petit de donner le nom de merveille à des œuvres monstrueuses, et de les juger dignes d'une admiration éternelle! Si vous voulez voir un vrai miracle, une pyramide de pierres précieuses, qui porte sa tête jusque dans le Ciel, regardez la très-sainte Mère de Dieu. Sacrée pyramide, toute d'albâtre, ou plutôt de cristal et de fin diamant, vous avez porté si haut la pointe de vos désirs et de vos perfections éminentes, que vous avez percé les cieux, outrepassé les hiérarchies des Anges, et donné jusque dans le sein du Père éternel, lui ravissant son Verbe qui est devenu votre Fils (1)! Une de ces Pyramides venant à menacer ruine, le roi qui la faisait élever attacha au sommet son fils unique, héritier de ses États, afin que les architectes, craignant de donner la mort à ce petit prince, l'espoir de l'univers, sauvassent ainsi le miracle de la pyramide. Dieu le Père, voulant sauver la nature humaine, comparée à une immense pyramide, dont Notre-Dame était le sommet, y *attacha son Fils unique* par le moyen

(1) Hæc Virgo surrexit, et apice affectionis in æterna se sustulit, Verbum de sinu Patris rapuit, omnique creaturæ suum auctorem et principium restituit (S. Bernardin. *De consensu virginali*. Art. 2. c. 1.) — *Ecce ancilla Domini, fiat mihi*. ... De quo Bernardus ait : O verbum omni acceptione dignum... quod de sinu Patris rapuit Dei Filium. (*Id. ib.* Art. 2. c. 3.)

de l'Incarnation, afin de sauver l'un par l'autre. Parlez à saint Anselme, et il vous dira hautement, que de même qu'au-dessus de Notre-Dame on ne trouve plus rien que Dieu; ainsi en descendant de la Divinité, la première chose que l'on rencontre est la Mère de Dieu. Gerson a donc eu raison, et avant lui, saint Chrysostôme et la plupart des saints, d'assurer que la cime des perfections de Marie est si élevée, que les Séraphins eux-mêmes la perdent presque de vue, tant elle surpasse toutes les hiérarchies angéliques. Et il faut bien qu'il en soit de la sorte, puisque le cardinal saint Pierre Damien dit, qu'étant assise à la droite de son Fils, au lieu de demander elle commande, car sa qualité de Mère lui demeurera éternellement (1).

Mais la merveille la plus ravissante est, au témoignage des historiens, le Colosse de Rhodes, ou la statue du Soleil. Sa hauteur était de soixante-dix coudées. Les navires passaient entre ses deux jambes à voiles déployées, car il avait les deux pieds appuyés sur les deux bords de la mer. Jamais jour ne se passait qu'on ne vît resplendir sur cet airain brillant les plus beaux rayons du soleil. Il demeura debout cinquante-six ans, et parut encore un plus grand miracle après sa chute. On accourait en foule pour contempler de près ce colosse, naguère si superbe et si admirable. Peu d'hommes étaient capables d'embrasser un pouce de sa main; ses doigts étaient plus grands que nos statues ordinaires; ses flancs ouverts ressemblaient à des cavernes profondes. Il fallut un monde de mulets pour en transpor-

(1) Accedis enim ante illud aureum humanæ reconciliationis altare, non solùm rogans, sed imperans; domina, non ancilla (S. Petr. Dam. *Serm. 44. in Nativ. B. M. V.*)

ter les débris (1). Mais c'était un nain, et non un colosse, si vous le comparez à la grandeur de Jésus-Christ ou de sa sainte Mère. Car, selon la pensée de saint Grégoire le Grand, elle est une montagne élevée sur la cime de toutes les montagnes du Ciel, qui sont les saints (2). Faites un amas de tous les colosses, une réunion de tous les éléments, des eaux, des astres, des Séraphins, de tout ce qui n'est pas Dieu; assemblez toutes ces grandeurs et toutes ces beautés, et vous ne ferez rien qui puisse atteindre la grandeur et la beauté de l'âme et du corps miraculeux de la souveraine Princesse du ciel et de la terre. Tout ce qu'il y a de merveilleux dans les créatures, dit Hugues de Saint-Victor, convient à la Vierge Marie, mais rien ne l'égale (3). Du reste, cette sainte montagne est plus fertile que les plus riches vallées; car la rosée du ciel qui la pénètre tous les jours, et les rayons vivifiants du soleil qui la dorent, en font la mère féconde de toutes les vertus. A son tour, elle distille cette rosée du ciel dans les âmes de ses bons serviteurs, et répand sur eux les influences du Paradis. J'ai mal parlé en disant que le soleil dore

(1) Plin. *Hist. mund.* Lib. 34. c. 7. — Hygin. Altus pedibus 90.

(2) Potest autem, hujus montis nomine, beatissima semper Virgo Maria Dei genitrix designari. *Mons quippe fuit*, quæ omnem electæ creaturæ altitudinem, electionis suæ dignitate transcendit. An non mons sublimis Maria, quæ, ut ad conceptionem æterni Verbi pertingeret, meritorum verticem supra omnes Angelorum choros, usque ad solium Deitatis erexit? Hujus enim montis præcellentissimam dignitatem Isaias vaticinans, ait: *Erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium.* Mons quippe in vertice montium fuit, quia altitudo Mariæ supra omnes sanctos refulsit. (S. Gregor, papa. *In* 1 *Reg.* c. 1.)

(3) Sanè quæcumque in scripturis vel in creaturis sunt laudabilia, ejus sunt laudi convenientia. (Hug. de S. Vict. Institut. monast. *Serm.* 34. *in Nativ. vel Assumpt. B. M.*)

toujours cette montagne; je devais dire qu'il est toujours dans son sein, puisque Jésus-Christ repose toujours dans son cœur. Marie est encore cet arc amoureux, cette Iris ravissante que Dieu regarde avec tant de contentement, qu'il jure en sa considération qu'il n'abîmera plus les âmes dans les eaux du déluge (1); au contraire, il veut sauver tous ceux qu'elle aimera et qu'elle reconnaîtra pour ses enfants, tant ce divin objet lui est parfaitement agréable.

Véritablement, si l'on pouvait donner le nom de merveille aux œuvres de la main des hommes, il faudrait, ce me semble, l'accorder au magnifique tombeau du roi Mausole, monument de la piété d'Artémise, son épouse. Elle voulut effacer tout ce que l'antiquité avait produit de grand et de beau. En effet, rien ne fut épargné, ni l'or, ni l'art, ni le choix des ouvriers, qui semblaient vouloir, non-seulement se surpasser eux-mêmes, mais surpasser tout esprit humain, la nature elle-même et tout ce qu'il peut y avoir d'exquis en ce monde (2). Cependant, s'il est permis à chacun de dire sa pensée sur ce sujet, j'avoue que j'estime bien plus le cœur d'Artémise que tout son Mausolée. On rapporte que cette princesse inconsolable, ayant recueilli les cendres de son époux, les versa dans une coupe d'or pleine de vin qu'elle but tout entière, afin que ces restes précieux n'eussent point d'autre tombeau que son cœur, et que l'on pût dire avec toute vérité : Ils seront deux dans une seule chair. Je m'arrête à ce fait,

(1) Ipsa est arcus fœderis sempiterni positus in nubibus cœli, ut non interficiatur omnis caro (S. BERNARDIN. *Serm* 1. *de glorios. Nom. Mar.* Art. 1. c. 3.)

(2) Monimentum regis Mausoli, lapidibus lychnicis, altum pedes 80. (HYGIN. *Fabul.* 223.)

et je dis qu'il est admirable. Mais si quelqu'un veut voir quelque chose de plus beau, qu'il jette les yeux sur la Reine des Anges, et qu'il considère ce qui est dans son cœur. Avez-vous jamais vu ce cœur ouvert, et au milieu la majesté de Dieu le Père, la sagesse de Dieu le Fils, la bonté de Dieu le Saint-Esprit? Représentez-vous donc ce cœur virginal et tout d'or de la Reine des Séraphins, je ne dis pas seulement quand le Verbe incréé voulut s'y incarner et enchâsser d'une manière ineffable; mais avant et après le mystère de l'Incarnation. Car je dis que même alors le Père, le Fils et le Saint-Esprit y ont fait leur demeure d'une façon tout incompréhensible. *Si quelqu'un m'aime,* dit Jésus-Christ, *il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure* comme en un lieu qui nous est très-cher et très-agréable (1). Or, quel cœur trouvera-t-on sur la terre ou dans le ciel qui ait observé plus fidèlement les commandements du Sauveur Jésus; et par conséquent quel cœur sera plus digne d'être la demeure de la très-auguste Trinité? Mais si nous ajoutons à cette présence spirituelle des trois Personnes divines, la présence corporelle du Verbe incarné dans Marie, ô l'heureuse maison, dirons-nous avec saint Ildephonse, que le sein de la bienheureuse Vierge, dans lequel toute la divinité du Verbe s'est doucement répandue (2)! Saint Bernard est hors de lui-même quand il contemple Marie en Dieu, et Dieu en Marie. Il ne saurait dire quel est le plus grand

(1) Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. (JOAN. 14. 23.)

(2) Bona siquidem domus, charissimi, in quâ tota simul divinitas illabitur Verbi. (S. ILDEPHONS. *Serm.* 3. *de Assumpt.*)

miracle, ou de la voir abîmée dans les splendeurs de la Divinité, sans être consumée de ces incendies éternels, ou de voir l'immensité de Dieu logée dans son cœur, sans qu'il se brise ou se liquéfie à la présence de ce divin soleil (1). Il n'appartenait qu'à Dieu de faire ce miracle, et il n'appartenait qu'à cette princesse de loger dans son sein, avec majesté, la grandeur ineffable du Roi du Ciel et de la terre. Dieu vous a faite telle, ô Vierge sainte, qu'il pût lui-même prendre notre nature en vous, et de vous (2) !

Achevons ces merveilles, et considérons la dernière, qui est la maison royale de Cyrus. Les murailles étaient de marbre blanc comme la neige; les liaisons étaient des filets d'or (3); les voûtes, couvertes de pierreries, représentaient les mouvements du ciel, comme celles du palais de Néron, qui lui servaient de sphère animée. Les colonnes étaient d'or massif; le pavé, de porphyre : tout y riait d'or, d'azur et de pierreries. Dans la pièce la plus riche, Cyrus était assis sur un trône si resplendissant, qu'il ressemblait à un soleil tombé en terre. Voilà la merveille. Mais un mot de Salomon l'a réduit à néant; car il dit, en parlant du temple de Jérusalem, qui n'était qu'une figure de la glorieuse Mère de Dieu : *L'entreprise est grande ; car ce n'est pas pour un homme*

(1) Magna planè visio rubus ardens sine combustione; magnum signum, mulier illæsa manens amicta sole. Non est rubi natura, opertum undiquè flammis, manere nihilominùs incombustum; non mulieris potentia, ut sustineat solis amictum... — *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* Nihil itaque mirum, si sub tali obumbraculo, talis etiam à muliere sustineatur amictus. (S. BERNARD. *Serm. in sign. magn.* n 5.)

(2) Qui talem fecit te, ut ipse fieret in te. (S. ILDEPH. *Serm.* 7. *in Assumpt.*)

(3) Domus Cyri regis in Ecbatanis, quam fecit Memnon lapidibus variis et candidis, vinctis auro. (HYGIN. *Fabul.* 223.)

que je prépare une demeure, mais pour Dieu (1). Voici, dit l'abbé Rupert, ce dont Dieu se glorifie lui-même. En formant le corps et l'âme de la Vierge Marie, il a fait une chose nouvelle sur la terre, il a opéré un miracle digne de la toute-puissance de son bras: il a exécuté ce qu'il avait promis depuis la naissance du monde, ce qu'il avait décrété de toute éternité; il a fait une demeure très-digne de son Verbe incréé, l'objet de ses éternelles complaisances. Si la grâce est si relevée au-dessus de la nature, que le moindre degré de ce don céleste est plus noble que le ciel et la terre, contemplez l'âme de la Reine des séraphins couronnée d'un million de grâces éminentes, et dites-moi, je vous supplie, si l'on peut trouver ici-bas quelque chose qui lui soit comparable. Mère sublime de mon Dieu, je vous demande pardon de ma témérité: car au lieu de rehausser vos grandeurs en vous comparant et en vous préférant à toutes les magnificences de la terre, certainement je vous fais un grand tort, et je vois bien que j'affaiblis le vif éclat de votre gloire. Il n'y a rien d'égal à vous que vous-même; il n'y a rien ici-bas de digne de vous que vous-même; et celui qui désire avoir une juste idée de vous ne doit point la chercher ailleurs qu'en Dieu et dans ses idées éternelles.

III. — Après ces sept merveilles, plusieurs ont tâché de se signaler par quelque chef-d'œuvre incomparable, et en cela il y a eu plus de prodiges d'ambition que de miracles de l'art. Celui-ci a dit : Le monde compte sept merveilles; mais la ville de Rome tout

(1) Opus namque grande est, neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo. (1 *Paral.* 29. 1.)

entière n'est composée que de merveilles (1). Celui-là donne le prix au Panthéon, où Agrippa avait logé tous les dieux comme dans un paradis terrestre (2). Un autre dit que les jardins de Sémiramis, suspendus en l'air et fondés sur le vide, sont une merveille inouïe. Un autre, que les labyrinthes couverts d'arbrisseaux et de fleurs, entrecoupés d'un million de tours et de retours, de pertes, de fuites, de désespoirs, méritaient bien aussi le nom de merveilles. Salomon ne trouve rien dans l'univers qui puisse être comparé à son trône; mais l'empereur Constance ne pense pas comme lui, car dans l'église de Sainte-Sophie de Constantinople, il fit représenter Salomon derrière la porte, se cachant de honte et n'osant pas comparer à cette superbe basilique, je ne dis pas son trône d'ivoire revêtu d'or, mais le temple même de Jérusalem, comme indigne du parallèle. Les empereurs de la Chine ont des palais si prodigieusement somptueux, que le ciel n'est pas plus resplendissant, et que chacun d'eux pense que ce qu'il a fait est certainement une merveille. Que dirais-je du palais du dernier des Incas, dont les murailles étaient revêtues de fin or, où l'on avait mis en pur or tous les animaux, toutes les fleurs, tous les arbres, toutes les merveilles de la nature? Vanité des vanités! ou plutôt faiblesse de l'esprit humain, qui est si petit que tout lui semble grand! Des pierres, des métaux, pour peu de façon qu'on y apporte, sont incontinent un miracle nonpareil. Que celui qui veut voir quelque chose de véritablement beau, regarde avec vénération l'ineffable Vierge Mère de Dieu. C'est elle, comme je le disais de

(1) Nunc autem potest esse veridicum, si universa Roma dicatur esse miraculum. (CASSIODOR. *Variar. Formul.* 15.)
(2) DIODOR. SICUL. Lib. 1.

Rome tout à l'heure, qui n'est composée que de merveilles ; elle est un paradis de délices suspendu, non pas en terre, mais en Dieu (1). Faisons mieux ; réunissons toutes les merveilles, soit de l'art, soit de la nature, et sur ces miracles amassés, dressons-en un tout nouveau qui ait pour fondement la plus haute pointe de tous les autres, puis écrivons sur la première face, en lettres d'or : *Miracles de Marie* (2) ; sur la seconde, en traits de diamant : *Celui qui est tout-puissant a fait en moi de grandes choses* (3) ; sur la troisième, en caractères mêlés d'or et de diamants : *Miracles des Miracles* (4) : finalement sur la quatrième : *Il n'y a point sur la terre de merveille semblable.* (5). Ne faisons pas à ces petits ouvrages, que le monde a voulu qualifier du nom de miracles, l'honneur de les mettre en parallèle avec les grandeurs de la Mère de Dieu. Ce serait abaisser sa dignité royale, ce serait offenser sa majesté, ce serait mettre des taches dans le soleil. Il faut donc dire que ce ne sont que des ombres et de légères esquisses qui font ressortir avec plus d'éclat la gloire ravissante de la Princesse des Séraphins.

Mais comme il a été permis aux hommes de faire des œuvres qu'ils ont surnommées les merveilles du monde, je voudrais qu'il fût permis aux Anges de faire des miracles dignes de la noblesse de leur intelligence, des merveilles vraiment transcendantes et inimaginables. Ah ! si les Séraphins dans le ciel, au séjour de la gloire, vou-

(1) Hortus conclusus soror mea sponsa, hortus conclusus. (*Cant.* 4. 12.)

(2) Mariæ miracula.

(3) Fecit mihi magna qui potens est. (Luc. 1. 49.)

(4) Præclarissimum universi orbis terræ miraculum. (S. Ephr. *Orat. de laud. B. M. V.*)

(5) Non est factum tale opus in universis regnis. (3 *Reg.* 10. 20.)

aient ériger des pyramides, des temples, produire des merveilles dignes de la Divinité, ce serait alors que l'on verrait que Notre-Dame est le chef-d'œuvre de Dieu, le seul et vrai miracle par excellence de la nature, de la grâce et de la gloire. Mais je me perds dans ces merveilles; ce sont des abîmes pour mon faible esprit. Brisons donc là, et réservons cela pour le ciel; l'éternité ne sera pas trop longue pour bien comprendre les grandeurs de la bonté de Dieu dans la composition de l'éminentissime Mère du souverain Seigneur du ciel et de la terre.

Reine du Paradis! ce serait bien pour moi le miracle des miracles, si vous daigniez choisir mon cœur pour en faire une merveille digne de votre bonté maternelle, qui surpassât les sept merveilles du monde, et vous y enchâsser au milieu! Le petit Jésus y viendrait avec vous; saint Joseph ne vous quitterait pas. Ah! quel spectacle, et quel amoureux spectacle ne serait-ce pas de voir le tout dans le rien; le ciel dans mon pauvre cœur; le Paradis dans ma conscience, et tout cela assez heureux que de vous être consacré à jamais! O le doux labyrinthe! O pyramide fortunée! O temple tout d'or et tout d'azur! O miracle de Dieu et chef-d'œuvre de sa très-sainte Mère! Je prie les Anges du ciel de se prosterner devant vous, et de m'obtenir cette grâce plus précieuse que l'empire de cent mille univers.

CHAPITRE HUITIÈME.

Que toutes les merveilles de la ville de Rome ne sont rien en comparaison de la Cité de Dieu, la très-sainte Vierge Marie.

Urbs fortitudinis nostræ Sion; Salvator ponetur in eâ murus et antemurale.
Sion est notre ville forte; le Sauveur en sera lui-même la muraille et le boulevard. (Is. 26. 1.)

I. — Je crois pouvoir dire, après plusieurs anciens auteurs, que jamais sous le ciel il n'a paru rien d'égal à la ville de Rome. Ils la nommaient la Déesse des empires, la Reine de la moitié de l'univers, laissant l'autre moitié aux Dieux. Elle est la première, elle est l'unique cité du monde; elle est la merveille des merveilles des hommes, le *nec plus ultra* de la puissance des mortels. Tout ce que le génie humain a pu faire était ou Rome ou dans Rome; ce qui n'y était pas, ne se pouvait pas. L'univers entier n'avait que sept merveilles, tant il était pauvre; Rome était si riche et si éminente, que tout ce qui était en elle était merveille, dit Cassiodore (1). Je veux, pour ma consolation, faire ici le tableau des

(1) Ferunt prisci sæculi narratores fabricarum septem tantùm terris attributa miracula... Nunc autem potest esse veridicum, si universa Roma dicatur esse miraculum. (Cassiodor. *Variar. Formul.* 15.)

principales pièces de Rome, et toucher ses miracles les plus relevés, afin de faire voir une partie des beautés de la cité de Dieu, qui est la Vierge-Marie, la vraie Rome du César de l'univers; je veux dire, de la Sagesse incréée et incarnée qui l'a bâtie comme pour elle, et pour en faire un Paradis terrestre, ou une Jérusalem céleste: *Vous êtes belle, ma bien-aimée, et douce comme Jérusalem* (1); et saint Jean, dans l'Apocalypse, vit une Jérusalem nouvelle descendre du ciel en triomphe, puis tout à coup se transformer en Epouse de l'Agneau et en Mère de Dieu (2). Voici donc ce qui a été le plus admirable dans la ville de Rome, et ce qui l'a rendue le phénix des villes et la princesse souveraine des empires du monde.

Elle était le sénat des rois et la ville des souverainetés, ou de la sublimité, dit saint Jérôme; toute la nature semblait lui être tributaire (3). Ainsi soit, puisqu'on le veut; mais qu'est-ce que tout cela comparé à la cité de Dieu? Rome était pleine d'habitants qui semblaient être des rois, ou nés pour être rois de la terre; mais la Reine des rois était la ville de Dieu, la cité de toutes les vertus, une ville vivante, qui avait pour Prince le Roi des rois et le maître souverain de tous les potentats du monde. Rupert la nomme le jardin où demeure toute la très-sainte Trinité; saint Bernard l'appelle la forteresse,

(1) Pulchra es, amica mea, suavis et decora sicut Jerusalem. (*Cant.* 6. 3.)

(2) Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de cœlo à Deo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo. (*Apoc.* 21. 2.)

(3) Urbs potens, urbs orbis domina, urbs Apostoli voce laudata, interpretare vocabulum tuum. ΡΩΜΗ aut fortitudinis nomen est apud Græcos, aut sublimitatis juxta Hebræos. (S. HIERON. *advers. Jovinian.* lib. 2.)

le château de Dieu (1); saint Chrysostôme, la ville animée du souverain Seigneur. Ses murailles sont faites de pierreries du ciel, ses citoyens ne sont que les grâces, les Anges et Dieu même. C'est le sénat où se tiennent les conseils de la Sagesse incréée et incarnée, c'est enfin cette ville toute d'or que saint Jean vit tomber du ciel en terre avec étonnement; car il vit que cette belle ville fut à vue d'œil changée en une Vierge.

Les armées de Rome étaient foudroyantes à cause de la magnanimité de ses capitaines, de la quantité et de la valeur de ses soldats. Les rois des autres nations mettaient sur pied des cent mille combattants; mais à Rome on disait qu'il y avait autant de soldats de Rome que d'hommes dans l'univers (2); car tout homme était soldat né de Rome, comme si nul homme ne venait au monde que pour être à la solde de cette monarchie. Mais quand on nomme Dieu, dans les Écritures, *le Dieu des armées* (3), et que l'on dit, dans les Cantiques, que l'Épouse *est terrible comme une armée foudroyante* (4), c'est dire que Dieu est le fils de Notre-Dame, qu'elle est son armée vivante, et que toutes ses vertus rangées en bataille, sont les armées dont Dieu combat tous les enfers. Quel pouvoir a cette guerrière invincible, puisqu'elle écrase d'un seul pied la tête du dragon qui est le prince de tous les anges rebelles? Mais qui résisterait à cette armée foudroyante quand Dieu lui-même s'avoue vaincu par elle? Si vous avez été forte contre

(1) Itaque tu sancta, tu es castellum in quod Jesus intravit, habens turrim humilitatis (qui enim se humiliat, exaltatur) et murum virginitatis. (S. Bernard. *Serm. 4. in Salv. Reg.* n. 3.)

(2) Romæ omnis homo miles est.

(3) Dominus exercituum (*passim in Prophetis*).

(4) Terribilis ut castrorum acies ordinata. (*Cant.* 6. 9.)

Dieu, ne l'emporterez-vous pas avec plus de raison contre les hommes (1)? Or il est certain que la Vierge Marie fut forte contre Dieu même; car saint Bernard nous dit qu'elle attaqua si puissamment le ciel, qu'avec une douce violence, elle arracha le Verbe incréé du sein de Dieu le Père, et se rendit Maîtresse du Paradis. Saint Bonaventure la nomme toute-puissante, parce qu'ayant son divin Fils entre ses bras, qui lui résistera, si elle a recours à sa puissance infinie?

Si vous voulez connaître et admirer la grandeur de Rome je ne vous dirai pas qu'elle avait de tour plus de quarante-cinq milles d'Italie, que dans les plus beaux temps de sa gloire, elle contenait dans son enceinte trois millions d'habitants; mais je vous dirai par la bouche d'un grand homme, qu'elle était la patrie de tous les hommes du monde, hormis des esclaves et des barbares (2). N'est-ce pas dire que Rome est le monde, et qu'elle se compose, comme tout le globe, de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique? Le ciel est sa voûte, les éléments ses décorations, et ses riches ornements; les mers, ses rivières; l'air, sa volière; les mines, ses coffres forts et son épargne; les forêts, son bucher; les campagnes, ses greniers; tous les hommes, ses enfants et ses sujets; et tous les dieux, ses anges gardiens. Mais enfin cela n'est qu'une grandeur périssable d'hommes mortels et de poussière légère. Ah! que la très-sainte Vierge est bien d'une autre capacité et d'une autre richesse, puisqu'elle renferme dans son sein virginal le

(1) Si contra Deum fortis fuisti, quantò magis contra homines prævalebis. (*Genes.* 32. 28.)

(2) Domicilium legum, gymnasium litterarum, curiam dignitatum, verticem mundi, patriam libertatis, in quâ unicâ totius orbis civitate, *soli barbari et servi peregrinantur.* (SIDON. APOLLIN. Lib. 1. epist. 6.)

Dieu infiniment infini, et que la plénitude de la Divinite habite dans son cœur ! Les vertus y sont à milliers et à millions ; cette cité est ouverte à tout le monde, et les plus désespérés même, dit saint Jean Damascène, y accourent comme à un asile et à une ville de refuge (1). Tous les enfants d'Adam y trouvent la miséricorde; c'est la ville du bonheur. Tout le Paradis veut lui être tributaire, et les hiérarchies des Anges prennent un singulier plaisir à séjourner en cette sainte maison, pour y faire leur cour à leur petit Maître et à leur grande Maîtresse. Mais est-ce merveille qu'elle efface les grandeurs de Rome, puisqu'elle égale et surpasse toutes les beautés du Paradis?

C'est presque chose impossible de dire, et encore plus de croire l'immensité des richesses de cette ville la nonpareille. Il faut compter à cent cinquante millions ses revenus ordinaires, et faire état que ses particuliers étaient riches comme des rois et comme des princes souverains. Il y avait des Romains qui possédaient de si vastes domaines, qu'ils voyaient dans leurs terres naître plusieurs rivières, et s'y perdre dans la mer ; c'est-à-dire que depuis la source jusqu'à la fin de la rivière, toutes les terres appartenaient à un seul homme de Rome (2).

II. — A ne point mentir, ce qui suit est presque in-

(1) Ego (scil. Mariæ sepulchrum) iis qui ad me confugiunt civitas refugii. Accedite populi cum fide, et gratiarum dona affluentissimè haurite. (S. Joann. Damasc. *Homil.* 2. *in dormit. B. V.*)

(2) Illustrium fluminum per privatum decursus, et amnes magni, magnarumque gentium termini, usque ad ostium à fonte, vestri sunt (Senec. *Epist.* 89). — Beneficium est donare regiones, per quas multa (alii, *magna*) flumina et navigabilia decurrant. (*Id. de Benefic.* Lib. 3. c. 8. — Just. Lips. Lib. 2. *Admirand.* c. 15.)

croyable, et pourtant aussi vrai qu'inouï. Marc-Antoine, le jour de la grande bataille d'Actium, donna à ses soldats cent cinquante millions d'or de donatif, comme ils l'appelaient; et Auguste en donna tout autant à tous ses gens d'armes. Tellement que voilà trois cents millions d'or répandus en un seul jour de largesses. Croiriez-vous que tous les potentats de la terre pussent tous ensemble faire de ces coups, et y revenir plusieurs fois? Cependant, voilà deux hommes qui l'ont fait sans s'incommoder pour cela; et imaginez que tout le reste des grandeurs de Rome va à proportion. Le soleil en vérité n'a jamais rien vu sur la terre de semblable. Or cela est bon pour la terre. Mais quand on parle de la cité de Dieu, de la Vierge Marie, il y a bien d'autres trésors que tout ce qu'on pourrait s'imaginer de Rome. Saint Bonaventure, comme je l'ai cité ailleurs, dit que Marie est le champ où Dieu le Père a caché tous ses trésors (1). Si cela est vrai, à quel point arriverons-nous? Dites-nous quel est le revenu de Dieu, quelle est l'étendue de son domaine, la quantité de ses trésors immenses? Saint Jean bouche d'or, saint André de Crète et saint Bonaventure appliquent à cette Reine du ciel ce que saint Jean l'Évangéliste dit dans l'Apocalypse. Il vit le ciel s'ouvrir, et au milieu un temple plein de majesté; sur le maître-autel il aperçut une arche toute éclatante de pierreries, et dans cette arche étaient renfermés tous les trésors du souverain Seigneur de l'univers; et cette arche, disent-ils, n'est autre chose que la Vierge Marie, que David nomme *l'arche de sainteté,* des vertus, de tout le bonheur du ciel (2). Je ne sais ce qui doit m'é-

(1) Ager iste est Maria, in quâ thesaurus Angelorum, imò totus Dei Patris, absconditus est. (S. BONAV. *In speculo B. M. V.* Lect. 7.)

(2) Pro te, Dei Parens, David Christo supplicabat, dicens : *Surge*

tonner davantage, ou que le sein virginal de Marie se soit comme dilaté pour contenir l'immensité de ces richesses divines, ou que toute la Divinité se soit comme resserrée et soit comme rentrée en elle-même pour entasser ses grandeurs infinies dans un si petit espace.

Mais quelle consolation pour vous et pour moi, lecteur, de penser que Marie n'est riche que pour nous! Toute la terre est couverte de ses bienfaits, et dorée de ses miséricordes infinies (1). Elle répand incessamment des déluges de faveurs du ciel. Tout ce qui part de votre cœur, de votre bouche, de vos mains royales, lui dit l'époux dans les Cantiques, *est semblable à un jardin délicieux rempli de pommes de grenade, et de toutes sortes de fruits de cypre et de nard* (2). Vous seule donnez plus que tous les Potentats du ciel et de la terre ne sauraient faire en cent millions d'années; car enfin ils ne donnent que des biens créés, finis, et bien petits; mais vous, vous donnez Dieu lui-même, puisque c'est vous qui avez paré la Divinité de notre humanité, et qui avez montré et donné au monde le Verbe incréé et incarné, source inépuisable de tous les biens du monde. L'Océan, dit saint Bernard, est le père des rivières; et la Vierge Marie est la nourricière des vertus et le canal

Domine in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ. (S. Andr. Cret. *Orat.* 3. *in dormit. Sanctissim. Deip.*)

(1) Quis ergò misericordiæ tuæ, ô benedicta, longitudinem et latitudinem, sublimitatem et profundum queat investigare? Nam longitudo ejus usque in diem novissimam invocantibus eam subvenit universis. Latitudo ejus replet orbem terrarum, ut tuâ quoque misericordiâ plena sit omnis terra. Sic et sublimitas ejus, civitatis supernæ invenit restaurationem; et profundum ejus sedentibus in tenebris et in umbrâ mortis obtinuit redemptionem. (S. Bernard. *Serm.* 4. *de Assumpt.* n. 8.)

(2) Emissiones tuæ paradisus malorum punicorum cum pomorum fructibus. Cypri cum nardo. (*Cant.* 4. 13.)

sacré par lequel la mer infinie de la Divinité coule jusqu'à nous et remplit l'univers (1).

Je me perds quand je pense à la magnificence des habits des hommes et des dames de Rome. Nos reines portent un collier de grosses perles; et c'est beaucoup si elles en possèdent deux ou trois. Mais Pompée en un jour de triomphe fit porter une statue de sa grandeur, toute composée de grosses perles, d'un prix qui n'a pas de prix. On remarquait encore à ce cortége une chambrette dans laquelle était une horloge, l'une et l'autre de grosses perles orientales; trente-trois couronnes de pierreries les plus rares du monde, et un monde entier de choses aussi précieuses que souverainement rares (2). Et tout cela se comptait presque pour rien, ou pour chose ordinaire. Le soleil cependant pouvait-il voir quelque chose de plus magnifique sur la terre? Je sais bien que Lollia Paulina, femme de Néron, aux jours ordinaires portait sur sa personne pour plus de cent mille écus de perles, et que les jours solennels elle semblait un ciel rayonnant, tant elle dardait de rayons, à cause des pierreries dont elle était parée (3). Vanité déplorable! Qu'était-elle enfin qu'une femme mortelle chargée de richesses terrestres et périssables? Silence, terre, silence; voici l'Impératrice du ciel qui paraît, et qui efface toutes les beautés créées, comme le soleil éclipse les pâles étoiles. Notre-Dame n'est point parée de brillants de la terre, mais des pierreries de Dieu; la lune, le soleil, les étoiles sont ses vrais diamants; mais

(1) Origo fontium et fluminum mare; virtutum auctrix, et scientiarum scientia sanctarum Maria. (S. Bernard. vel antiq. auct. *Serm.* 1. *sup. Salv. Reg.*)

(2) Plinius. *Histor. mund.* Lib. 37. c. 2.

(3) Plin. *Histor. mund.* Lib. 9. c. 35.

non, ce n'est encore là que l'enveloppe grossière de ses grandeurs; car les plus relevées sont cachées au milieu de son cœur. *O que vous êtes belle, ma bien-aimée! que vous êtes belle! Vos yeux sont ceux de la colombe; vos lèvres sont comme une bandelette d'écarlate; vos joues, belles comme des pommes de grenade, sans parler de ce qui est caché dans votre cœur* (1). Tout ce que l'on peut voir, tout ce que l'on peut dire, tout ce que la nature peut produire de plus rare et de plus précieux, n'est rien à l'égal de ce que Dieu a fait en votre âme. Ce ne sont que des soleils éternels, des splendeurs des saints, des Chérubins, des Séraphins. Disons mieux, elle est parée de Dieu même, abîmée en Dieu même, elle pénètre si avant dans la Divinité, qu'hormis l'union hypostatique, il n'y a point de si grande liaison que celle qui existe entre Dieu et elle. Comparez maintenant aux grandeurs de l'auguste Reine du ciel les richesses périssables d'une ville de Rome!

III. — On parle du palais de Jules César, qui était logé en terre comme un Dieu tout-puissant. On manque de termes pour décrire la magnificence du palais de Néron, appelé la Maison d'or. En effet, outre les salles royales qu'il contenait, il y en avait deux qui étaient certainement miraculeuses. La première avait une voûte qui roulait incessamment et montrait successivement le soleil, la lune, les étoiles et toute l'économie du ciel. L'autre était toute d'ivoire; la voûte tournoyait aussi sans cesse, et par de petits soupiraux répandait sur la tête de l'empereur et sur tous ceux qui étaient

(1) Quàm pulchra es, amica mea, quàm pulchra es! Oculi tui columbarum; — sicut vitta coccinea labia tua; — sicut fragmen mali punici, ita genæ tuæ, absque eo quod intrinsecùs latet. (*Cant.* 4. 1-3.)

assis à sa table, tantôt une rosée composée des parfums les plus délicieux, tantôt une pluie de toutes sortes de fleurs, et peut-être une grêle de toutes les pierreries les plus rares. Sénèque, son maître, ajoute que la voûte de cette salle enchantée disparaissait à chaque service pour être remplacée par une autre plus miraculeuse que la précédente (1). Que l'on cherche dans tous les pays du monde si l'on trouvera jamais des choses plus ravissantes et plus admirables ! Hélas, que je fais grand tort à l'incomparable Mère de Dieu de la comparer aux autres créatures, quelque suréminentes qu'elles puissent être ! La salle de César et celle de Néron n'étaient après tout que des habitations d'hommes mortels et réprouvés. Mais nous parlons ici de la Vierge Marie que les saints nomment la grande salle de Dieu. La voûte de cette salle est la Divinité même qui distille, non des fleurs passagères, non des parfums qui s'évaporent en fumée, mais des perfections immortelles et un déluge entier de grâces et de fleurs éternelles. Le Saint-Esprit, dit l'Archange Gabriel, surviendra dans votre cœur déjà plein de grâces, et il le surcomblera de tant de bénédictions célestes, qu'il deviendra une habitation digne de Dieu. Ainsi le chante l'Église en disant : Dieu qui avez daigné choisir pour votre cour le sein virginal de la bienheureuse Vierge Marie. Dieu tout-puissant et éternel, qui, avec la coopération du Saint-Esprit, avez préparé le corps et l'âme de la glorieuse Vierge Marie, afin qu'ils méritassent de devenir la digne demeure de votre Fils (2). Si ce corps virginal a été la digne de-

(1) Qui versatilia cœnationum laquearia ita coagmentat; ut subindè alia facies atque alia succedat, et toties tecta, quoties fercula mutentur. (SENEC. *Epist.* 90.)
(2) Liturg.

meure du Fils de Dieu, le cabinet de ses saintes grandeurs, et le trône sans égal de sa Majesté trois fois sainte, n'est-ce pas tout dire, et que pouvez-vous ajouter à cet éloge? Saint Bonaventure, d'après ces paroles, dit qu'il y a en Marie deux tentes de la Divinité, son corps et son âme; reconnaissons hardiment qu'il y en trois, en ajoutant son cœur aux deux premières, et contemplons avec étonnement la Trinité adorable résidant en toute majesté dans ces trois divins pavillons. Mais qui nous dira comment ils étaient parés d'ornements ineffables et dignes de Dieu? La sagesse divine en a fait le dessein, la puissance l'a exécuté, la bonté l'a enrichi, toutes les hiérarchies des anges l'ont environné, toutes les grâces s'y sont logées pour embellir cet ouvrage, et pour y faire la cour au Roi de la Majesté qui y siége dans une magnificence incroyable.

Grand Dieu! quelle ville devait être Rome, lorsqu'on pense que plusieurs de ses citoyens avaient dix et vingt mille esclaves, non pour s'enrichir de leurs travaux, mais pour le service et la suite de leur personne (1)! Ne devait-on pas plutôt les appeler princes ou monarques? Je ne m'étonne donc plus de ces paroles d'un témoin oculaire, que les édifices de quelques hommes privés surpassaient en étendue des villes considérables (2). S'il nous fallait mesurer la grandeur de Notre-Dame par le nombre de ses serviteurs, cela n'irait-il pas jusqu'à l'infini? Car d'un côté, elle a plus de dix millions d'Anges et de Saints qui sont ses serviteurs ordinaires; mais ce qui surpasse tout, c'est que le Fils de Dieu même a voulu se faire son sujet. C'est un effort du cœur de

(1) Athen. *Dipnosophist.* Lib. 6.

(2) Et ædificia privata, laxitatem urbium magnarum vincentia. (Senec. *De Benefic.* Lib. 7, c. 10.)

saint Bernardin de Sienne qui lui a inspiré ces belles paroles : Tout est soumis à l'empire de Marie, et Dieu même ; puisqu'il est dit de Jésus-Christ : *et il leur était soumis* (1). Le pouvoir de Marie, et son empire sacré est si grand, que toutes les créatures du ciel et de la terre sont ses serviteurs et ses esclaves volontaires. Les rois sont servis par les grands de la terre qui sont leurs vassaux ; mais tous les potentats de l'un et de l'autre monde se glorifient d'être les serviteurs de Marie. Saint Jean vit un jour un ange sous la forme d'un homme ayant un roseau d'or en sa main, avec lequel il mesurait la ville d'or du Paradis ; et il trouva que la longueur, la largeur, la hauteur et toutes les dimensions étaient parfaitement égales. Oh ! que ceci rehausse infiniment la magnificence de cette cité de Dieu, la Vierge Marie, signifiée par cette riche ville que voyait l'Apôtre saint Jean (2) ! Car cet Homme-Ange est Jésus-Christ, Ange du grand conseil et Homme-Dieu. Avec son humanité divinisée, qui est ce roseau mystérieux, il mesure la grandeur de sa très-sainte Mère. Tel Fils, telle Mère. De la grandeur de l'un dépend celle de l'autre. Dites-nous l'étendue du Verbe incarné, et nous vous dirons de quelle grandeur est celle qu'il a choisie pour Mère. Il faut bien qu'elle soit grande, puisque Dieu a pu se renfermer dans son sein. Aussi saint Ildefonse, archevêque de Tolède, nous a déjà dit ailleurs que cette Vierge ineffable était d'un tel mérite, qu'il n'y a que Dieu seul

(1) Divino imperio omnia famulantur, et Virgo; imperio Virginis omnia famulantur, et Deus. — *Et erat subditus illis.* (S. BERNARDIN. *Serm. de Nativ. B. V.* Art. 1. c. 6.)

(2) Et mensus est civitatem de arundine aureâ per stadia duodecim millia : et longitudo, et altitudo, et latitudo ejus æqualia sunt. (*Apoc.* 21. 16.)

qui l'a faite de ses mains, qui puisse en parler dignement. Oh ! que mon cœur sent une extrême joie en entendant ce doux langage, et en voyant l'éminence de celle qu'il aime plus que soi-même !

Ce que dit Pline de l'amphithéâtre de Marcus Scaurus est effrayant. C'était le plus prodigieux de tous les édifices, et jamais Rome ne vit ouvrage d'homme si admirable (1). Il faut en voir les pièces principales : cela mérite bien d'être dit. C'était une construction à trois étages. Le premier était de marbre, parfaitement bien travaillé ; le second était de verre et de cristal, ce que l'on ne vit jamais ni avant, ni depuis ; le troisième était tout couvert d'or. Il y avait un peuple de statues de bronze et de divers métaux ; la tapisserie était d'un prix excessif, l'ensemble était une merveille, et si on ne l'avait vu, on ne croirait pas pouvoir contempler sur la terre un spectacle si ravissant. Cela est si vrai, que Rome, qui n'admirait rien que Rome, était comme hors d'elle-même de voir au milieu de ses murs un miracle que le monde n'avait jamais vu ni à Rome, ni en aucune capitale de la terre. Le peuple romain se voyant assis sur cet amphithéâtre, se glorifiait en pensant que les siècles futurs ne verraient jamais rien de semblable. Grand Dieu ! que le monde est petit, et que les hommes qui ont le cœur si étroit ont les yeux grands, puisqu'ils font tant d'état de choses si minces et si méprisables ! Peu de jours après les premiers spectacles, après qu'on eut tout emporté dans une maison de campagne de Scaurus, un homme ivre mit le feu à la mai-

(1) Hic (M. Scaurus) fecit in ædilitate suà opus maximum omnium quæ unquàm fuêre humanà manu facta, non temporariâ morà, verùm etiam æternitatis destinatione : theatrum hoc fuit. (PLIN. *Histor. mund.* Lib. 36. c. 15.)

son, et toute cette magnificence fut réduite en fumée et en cendres. Voyons maintenant l'amphithéâtre de la sainte Trinité, je veux dire la Vierge Marie, où Dieu a fait voir les pièces les plus rares de ses trésors. Je ne dirai point qu'elle fut de marbre par sa virginité, ni de cristal par son innocence, ni d'or par sa charité; mais je dirai avec saint Bonaventure que c'est un trône tout d'une pièce, et ce même trône d'un saphir merveilleux que vit Ezéchiel, et qui était élevé au-dessus de tous les trônes des Anges (1). Les Séraphins en propre personne se sont attachés à l'orner de tout ce qu'ils ont de beau au monde. Il n'y a point de statues de bronze; mais Dieu même y tient son lit de miséricorde, et y est assis en pleine majesté. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que l'ouvrage est immortel, et que plus il vieillit, plus il est ravissant. Les étoiles lui servent de clous dorés, le soleil et la lune de pierreries célestes, l'azur du firmament de simple marchepied, et l'harmonie des cieux est la douce musique de ce temple de Dieu. On y voit aussi des gladiateurs qui se battent à outrance : c'est la virginité qui écrase la volupté; l'humilité qui étouffe l'orgueil; l'innocence qui déchire le péché; et toutes les vertus, comme autant de divines guerrières et d'amazones du ciel, qui foulent aux pieds toutes les puissances infernales.

IV. — A ne point mentir, l'immensité de Rome est un vrai miroir pour représenter une partie des grandeurs de la Reine des Anges. Cette Reine des cités a été appelée un monde dans un autre monde, la ville com-

(1) Ipsa est thronus ille sapphiricus qui, sicut in Ezechiele legitur, super firmamentum angelicum exaltatus est. (S. Bonav. *In spec. B. M. V.* Lect. 13.)

mune de tous les mortels, la ville éternelle et la maison de tous les dieux (1). Écoutez Cassiodore : Marcher sur le Capitole, c'est marcher sur un ouvrage qui surpasse le génie de l'homme, c'est avoir vu l'esprit humain vaincu (2). Quand Constance fit son entrée dans Rome, l'histoire rapporte qu'il fut si ébloui de la multitude des merveilles qui s'offraient à sa vue, qu'il ne savait que dire, tant il était saisi d'étonnement (3). Qui contemple cette capitale du monde ne sait que louer, que préférer, où s'arrêter, tant il est vrai que tout y est plein de charmes et d'attraits puissants. Grand Dieu! mon esprit s'envole et mon cœur s'échappe de ma poitrine quand je considère cette Vierge nonpareille toute pleine des merveilles de Dieu. Saint Denis la nomme presque un Dieu, ou une image vivante de la Divinité. Saint Augustin dit que Dieu est à l'âme ce que l'âme est au corps. La beauté du corps, c'est l'âme; la beauté de l'âme, c'est Dieu (4). Cette vérité s'applique tout spécialement à Marie. Dieu est dans l'âme de cette très-sainte Vierge comme l'esprit de son âme très-pure, et il s'y enchâsse comme un diamant sans prix et sans pair. Le savant Idiot se fâche que l'on veuille compter une à une les merveilles qui sont dans la Reine de toutes les beautés, et d'une ferveur extraordinaire il se met à parcourir les saintes Écritures, et tout ce qu'il trouve de beau il dit que cela appartient à sa bonne Maîtresse.

(1) Mundus alius in alio mundo; — commune oppidum omnium hominum; urbs æterna, et domus omnium deorum.

(2) Capitolia celsa conscendere, hoc est humana ingenia superata vidisse. (CASSIODOR. *Variar.* Lib. 7. formul. 6.)

(3) Miraculorum densitate præstrictus.... (AMMIAN. MARCELL. Libr. 16. c. 10.)

(4) Sicut animus facit decus in corpore, sic Deus in animo .. Decus ergò corporis, animus; decus animi, Deus. (S. AUGUST. *In Joann. tract.* 32).

Le temple de Salomon, ah! dit-il, c'est son corps; le Saint des saints, c'est son âme; la neige est sa virginité; la rose, sa pudeur; le fin or, sa charité; la lune, l'ornement de ses pieds; le soleil, son manteau royal; les étoiles, sa couronne; et ce qui dit plus que tout le reste, c'est que ce qu'il y a de plus beau en elle est caché au fond de son âme. Puisqu'il en est ainsi, ne suis-je pas véritablement idiot, comme mon nom le porte, de croire que ni moi, ni esprit qui soit au monde, puisse trouver le moyen de dire les merveilles de celle qui est le chef-d'œuvre des merveilles de Dieu? Anges et hommes, confessons ingénument que nous sommes vaincus, et que plus on dit de la glorieuse Vierge, plus il y a toujours à dire. Constance Auguste entrant dans Rome ne savait dire ce qu'il y avait de plus rare, car tout lui semblait plus beau que tout le reste. Mais que dirons-nous en voyant que le Roi immortel des siècles, le Verbe incréé, entrant dans Marie, s'étonne si fort de sa beauté, qu'il se rend, et son fils, et son sujet, et tout ce qu'elle veut?

Si les choses de vanité ou de néant étaient si excessivement magnifiques à Rome, que pouvaient être les temples? Celui de Jupiter, enrichi des triomphes de l'univers; celui du Panthéon, où étaient les statues d'or de tous les dieux; les autres enfin dont la beauté et les richesses faisaient croire à ces malheureux païens qu'ils étaient transportés au séjour imaginaire de leurs fausses divinités! Quoique la foule des habitants s'écrasât dans les rues, un ancien a dit qu'il était plus facile de trouver des dieux dans Rome que des hommes (1). Des millions et des millions d'or étaient employés à l'orne-

(1) Romæ faciliùs invenies Deos, quàm homines.

ment de ces sanctuaires, tellement qu'un poète ne crut pouvoir mieux flatter la vanité de César, qu'en disant qu'il était aussi bien logé que Jupiter, et que Rome était aussi riche que pouvait l'être le ciel empyrée; qu'il y avait autant de dieux dans Rome que sur la voûte des cieux; que César avait partagé avec Jupiter le gouvernement de l'univers, que l'un avait choisi le ciel et l'autre toute la terre. C'est flatter un homme que d'en faire un demi-dieu; non, ce n'est pas le flatter, mais le dégrader, car qui dit trop ne dit rien de solide. Mais à parler nettement, et pour ne dire que la pure vérité, il faut avouer que le temple des temples, où Dieu habite véritablement, est la Vierge Marie. On dit que des abeilles, par un instinct du ciel, firent un jour, de la fleur des fleurs, un petit tabernacle de cire vierge pour y mettre le précieux corps de Jésus-Christ dans le très-Saint-Sacrement. Oh! que c'est bien le cœur et le corps de la Vierge sans tache, qui ont été faits comme un divin tabernacle! Les grâces et les vertus, comme abeilles innocentes du ciel, ont fait un amas de fleurettes éternelles de toutes les douceurs de l'un et de l'autre monde, et Dieu le Père a enchâssé là-dedans son très-précieux Fils. Quant à la multitude des dieux de Rome, ce n'étaient que des idoles, des statues muettes et des fantômes dont ils peuplaient leurs temples; mais dans la très-sainte Vierge, si vous en croyez le docte Fulbert, évêque de Chartres, et jadis chancelier de France, tous les Anges du ciel étaient comme un sacré corps de garde, conservant incessamment cette Vierge innocente et lui rendant tous les honneurs imaginables (1). N'était-il pas beau de voir ce cœur et ce

(1) Nulli fidelium dubium est quòd circa eam omnis frequentia cœles-

sein virginal rempli du petit Jésus, environné des hiérarchies des Anges, et le Père éternel y faisant souvent son entrée, et le Saint-Esprit venant à son tour prendre ses délices dans l'âme de la plus sainte des créatures. Ce qui me ravit et me met hors de moi-même, c'est de voir comment il est possible qu'un si petit cœur que celui d'une Vierge de quinze ans ait pu être capable de toutes ces grandeurs infinies !

Je gardais le dernier miracle pour le mettre au plus beau lieu et pour couronner ces merveilles. Les vertus de Rome étaient à mon avis ce qu'il y avait de plus admirable à Rome. Saint Augustin (1) dit que Dieu rendit cette ville si florissante pour donner quelque récompense à ses vertus morales, qui étaient si éminentes qu'Aristide s'écrie : Rome, l'univers entier est dans une fête perpétuelle sous votre empire; ceux-là seuls sont misérables qui ne sont point vos sujets. Vous méritez d'être maîtresse de toute la nature; et quand on ferait encore un autre monde, Rome serait digne d'en avoir le gouvernement. Toutes les vertus royales se voient dans ce sénat. Il n'y a point de vertus au monde, ou il faut confesser qu'elles se trouvent dans la Reine de toutes les nations. Ce ne sont point des hommes qui exercent l'empire du monde, ce sont les vertus qui y commandent. Elle est riche et puissante, et elle mérite de l'être encore davantage; car qui ne s'étonnerait de voir tant de courage, tant de justice, tant de magnanimité, tant de toutes les vertus morales et royales? Vive donc Rome, et vive son nom et sa renommée à perpétuité!

tium agminum invigilabat, utpotè quam supra se exaltandam minimè ambigebant. (FULBERT. CARNOT. episc. *Serm. in Ortu B. V.*)

(1) *De civit. Dei*. Libr. 5. c. 15.

Hélas! s'il est question de vertus, que tout le monde se taise; il n'appartient qu'à la Reine des grâces de parler et de paraître en une majesté sans égale. Que peut-on dire de plus glorieux que ce qui a été dit ailleurs, et ce que j'en ai rapporté par la bouche de saint Bernard, de saint Bernardin, de saint Anselme, de saint Bonaventure et des autres? Car les théologiens et les saints Pères s'accordent à nous dire :

Premièrement, que nulle grâce n'a été accordée à aucun saint, qu'elle n'ait été communiquée à la sainte Vierge en un degré plus éminent, en parlant de celles qui pouvaient lui être convenables.

Secondement, que les grâces ont été en elles si abondantes, et ont tellement surpassé celles des autres créatures, qu'au rapport de saint Jean Damascène, il y a une distance comme infinie de ses perfections à celles des autres saints du Paradis (1). Or, que veut dire infini?

Troisièmement, ajoutez avec Suarez et les autres docteurs, après saint Bernardin, qu'elle seule a eu plus de grâces que tous les hommes et les Anges ensemble. Grand Dieu! Quelle imagination peut arriver à comprendre ces miracles du ciel, et qui pourra jamais aimer, admirer et honorer la Mère de Dieu selon ses mérites?

Quatrièmement, c'est la pensée de saint Antonin, qu'elle est un million et puis un million de fois plus élevée que les Séraphins; qu'il ne faut rien lui comparer, parce que rien ne lui est comparable, ni sur la terre, ni au-dessus du firmament (2). Quel rapport pour-

(1) At infinitum Dei servorum ac Matris discrimen est (*Homil. 1. in dormit. B. V.*)

(2) Plùs improportionabiliter differt dominus à servo, quàm servus à

rait-il y avoir de mère à serviteur, de reine à esclave, du ciel à la poussière? Je dirais volontiers, du tout au néant.

Cinquièmement, ce serait risquer de se perdre que de vouloir trop presser les paroles de saint Ildefonse. Dans Marie, dit-il, il n'y a plus rien que le feu de l'amour divin, parce que l'Esprit-Saint l'a toute changée en ce feu (1). Regardez bien cette douce Vierge, et considérez-la bien; car l'Esprit-Saint l'a si fort embrasée de ses divines flammes, que vous diriez que lui et elle ne sont qu'une même flamme, et que l'un s'est transformé en l'autre par une certaine identité d'amour ineffable. Comme le fer qui est tout en feu est tellement incorporé à cet élément, que le feu est fer et que le fer est feu, ainsi le Saint-Esprit s'est tellement identifié avec la sainte Vierge, que je vous assure que ce n'est presque qu'une même chose, selon cette maxime de saint Paul : *Celui qui est uni à Dieu, n'est qu'un même esprit avec lui* (2).

Sixièmement, achevons de nous plonger dans un abîme sans fond, avec saint Pierre Damien et saint Denys l'Aréopagite. Le premier, pour aller aussi loin qu'il peut aller, la nomme déifiée; le second s'écrie : Hélas!

servo. Omnes Angeli sunt administratorii spiritus, id est servi, dicit Apostolus ad Hebræos 1. Beata Maria est Domina Angelorum. Seraphim ergò se habent ad Cherubim, ut servus ad servum; beata Maria ut Domina ad servos : ergò improportionabiliter est super Seraphim, qui est ultimus ordo in supremâ hierarchiâ : undè super omnem hierarchiam exaltata. (S. Anton. P. 4. tit. 15. c. 20. § 15.)

(1) Undè quæso vos, ô filii, imitamini signaculum fidei vestræ, beatam Mariam, quam velut ignis ferrum, Spiritus sanctus totam decoxit, incanduit et ignivit, ità ut in eâ non nisi Spiritûs sancti flamma videatur, nec sentiatur nisi tantùm ignis amoris Dei. (S. Ildeph. *Serm.* 1. *de Assumpt.*)

(2) Qui autem adhæret Domino, unus Spiritus est. (1 *Cor.* 6. 17.)

je croyais devoir parler à une femme; mais quand je la vis, il me sembla que je parlais à une divinité. Heureusement, j'avais appris de Paul qu'il n'y a qu'un Dieu dans le ciel, car je ne sais pas ce que le cœur me disait pendant que j'avais les yeux attachés sur la Majesté incroyable de sa personne.

Reine du ciel et de la terre, je confesse en votre présence que mon pauvre esprit est perdu! Il y a cinq ans que je m'étais obligé par vœu à dire vos grandeurs; mais j'ignore si je me suis bien acquitté de ma promesse solennelle, et le scrupule me demeure au cœur. Vous êtes si grande, et je suis si petit! Cette pensée me désespère et me couvre le visage d'une grande confusion. Dieu! qui mettra fin à mes angoisses? Je sais les obligations infinies que j'ai à votre douce bonté; je sais que vos grandeurs sont infiniment relevées; je sais que tout le monde meurt du désir de vous honorer et de célébrer vos louanges; et cependant, je demeure toujours dans la poussière, et ne sais rien faire ni rien dire qui puisse approcher de la sublimité de vos mérites. Pardon, ma Souveraine, pardon d'avoir été si téméraire que d'entreprendre de parler de vos magnificences, d'en avoir dit si peu de chose et de si mauvaise grâce. Vous êtes assez bonne pour agréer mes faibles paroles; mais, à dire ce que je sens, mon cœur regrette quelque chose, et ne saurait être content. Permettez, je vous prie, qu'à la fin de ce petit ouvrage, je fasse encore un dernier effort, et que j'emprunte les cœurs de tous les saints, leurs bouches et leurs plumes, pour aimer, pour publier, pour écrire en lettres d'or et de diamant tout ce que jamais ils ont aimé en vous, tout ce qu'ils ont dit de vous, et écrit de votre Majesté. Permettez que je sois l'écho de Dieu et de toutes les créatures, et qu'en

écrivant ces dernières syllabes, il me soit permis de dire : Tout ce qui a été dit, et tout ce qui se dira à jamais en votre honneur ; tout ce qui se dit à l'heure où je parle, est véritablement ce que je désirais ardemment de dire pour honorer la souveraine Princesse de mon âme. Si Dieu et vous, daignez prendre cette bonne volonté pour l'effet, mon cœur est satisfait, et je n'ai plus rien à désirer.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Que tout ce qu'il y a de beau et de rare dans la Sainte-Écriture n'est que figure de Jésus-Christ, ou de sa sainte Mère.

Omnia in figurâ contingebant illis.
Tout ce qui leur arrivait était des figures. (1 *Cor.* 10. 11.)

I. Saint Bernard a bien rencontré, quand il a dit que Notre-Dame était le blanc où visait toute la Sainte-Écriture; car son Fils et elle sont les deux pôles sur lesquels roule tout le ciel de l'Ancien-Testament. Voici les paroles de ce Père, en attendant que je les cite plus au long dans la suite de ce chapitre : C'est par elle, et c'est pour elle que le Verbe s'est fait chair, et personne n'a coopéré autant qu'elle à l'œuvre de notre rédemption. Mais, posons le cas où le saint Abbé n'eût point avancé cette proposition : est-il rien au monde de si aisé à démontrer? Oui, je maintiens que les choses du monde les plus précieuses, que les merveilles les plus transcendantes qui sont dans la Bible ou dans l'Eglise de Dieu, ou sont des figures et comme des crayons de Notre-Dame, ou de petits essais qu'on voulut faire avant d'exécuter ce chef-d'œuvre des ouvrages de Dieu.

Voulez-vous, mon cher lecteur, commencer par le Paradis terrestre? Mille bouches dorées l'ont dit avant moi. Nous avons un paradis plus délicieux que celui de

nos premiers Pères, dit saint Bernard ; notre paradis, c'est Jésus en Marie (1). Le Paradis terrestre était à la vérité un beau jardin, fait de la main de Dieu même, diapré de mille fleurs, arrosé des eaux cristallines d'une belle fontaine, habité par un homme et une femme dans l'état d'innocence, visité de Dieu et des Anges. Mais, un moment, un péché a rendu stérile ce lieu de délices, l'a réduit en friche, et l'a changé en une solitude si déserte, que nul homme du monde ne peut y entrer sous peine de la vie. Mais cette Vierge divine est un paradis animé, et le paradis du second Adam; disons tout en un seul mot, elle est le paradis de Dieu même; tandis que l'autre n'était que le paradis des hommes et des bêtes. La terre où est Dieu, dit saint Augustin, n'est-elle pas assurément le paradis des paradis (2)? Dans ce paradis, comme dans un lieu de délices, repose le véritable Adam, qui est Jésus-Christ. Au lieu de fleurs, d'arbres, de fruits, toutes les vertus, selon Philon, se sont métamorphosées en arbres, en fleurs et en fruits. La virginité est le lis; la pudeur est la rose; la vigilance, le souci; la droite intention, le tournesol qui regarde sans cesse le soleil de la Divinité. Les transports de l'amour divin sont les vents impétueux; les aspirations saintes, les zéphyrs; les larmes, les tendres rosées; et les quatre éléments de ce beau paradis sont les quatre vertus cardinales qui y sont en perfection. *Ma sœur, mon épouse est un jardin fermé; elle est un jardin fermé* où Dieu seul peut avoir entrée (3).

(1) S. Bernard. *In Cant.*
(2) S. August. *De Genes. ad litt.*
(3) Hortus conclusus soror mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus. (*Cant.* 4. 12.)

Je sais bien que saint Bernard et saint Jean Damascène (1) veulent que l'arche de Noë soit une figure de cette Vierge immaculée. Voici comment s'exprime le premier. L'arche de Noë représente l'arche de la grâce et l'excellence de la bienheureuse Vierge Marie. Tous ceux qui entrèrent dans la première furent préservés du déluge ; tous ceux qui ont recours à la seconde évitent le naufrage du péché. Noë construisit l'une pour n'être pas submergé dans les eaux ; Jésus-Christ prépara l'autre pour racheter le genre humain. Dans celle-là huit âmes seulement furent sauvées ; par celle-ci tous les hommes sont appelés à la vie éternelle (2). Lecteur, me pardonnerez-vous de n'être qu'à demi de l'opinion de ces saints personnages ? Cham était dans l'arche, mais Cham était un méchant homme, et je ne sais si sa femme ne lui ressemblait point en cela. Dans Notre-Dame, il n'y a rien qui la puisse souiller. Elle veut que tous ceux qui vivent à couvert de sa protection et qu'elle porte dans son cœur, soient des âmes saintes, ou qui le seront un jour, Dieu aidant. L'arche ne sauve que de la mort temporelle ; Marie préserve ses enfants de la mort éternelle. Huit personnes seulement furent admises dans l'arche ; et tout le genre humain trouve une place dans le cœur de cette Mère de tous les mortels. Elle attire un déluge de miséricordes sur ses bons serviteurs ; l'Esprit-Saint, son époux, est la divine colombe qui apporte la

(1) S. JOAN. DAMASC. *Serm. in Annunt. B. M. V. et Sequent.*

(2) Arca Noë significavit arcam gratiæ, excellentiam scilicet Mariæ. Sicut enim per illam omnes evaserunt diluvium, sic per istam peccati naufragium. Illam Noë, ut diluvium evaderet, fabricavit ; istam Christus (qui est pax nostra et requies), ut humanum genus redimeret, sibi præparavit. Per illam octo animæ tantùm salvantur ; per istam omnes ad æternam vitam (quæ per octonarium numerum significata est) vocantur. (S. BERNARD. vel antiq. auct. *Serm. de Beatâ Mariâ Virgine.*)

paix au milieu de leur cœur, et la branche d'olivier du ciel. Elle permet bien que ses enfants flottent sur les vagues de la mer orageuse de ce monde ; mais nul n'y fait naufrage, et jamais ceux-là ne périssent qu'elle a entrepris de sauver. Enfin, au lieu de les conduire sur une montagne de l'Arménie, elle va les déposer sur la montagne sainte du séjour éternel. Reconnaissons donc, si l'arche est une image de Marie, combien la réalité l'emporte sur la figure !

De l'arche et du déluge passons à l'arc-en-ciel. *J'établirai mon alliance avec vous*, dit Dieu à Noë, *et désormais toutes les créatures ne seront plus détruites par les eaux du déluge, et il n'y aura plus de déluge qui couvre la terre. Voici le signe d'alliance que j'établis entre vous et moi et toute âme vivante qui est avec vous, dans la suite des générations. Lorsque j'aurai couvert le ciel de nuages, mon arc paraîtra dans la nue; je le verrai, et je me souviendrai de l'alliance perpétuelle qui est établie entre Dieu et toutes les créatures vivantes sur la terre* (1). L'iris est un signe de miséricorde, dit saint Bernard ; mais à qui ce signe peut-il être plus justement appliqué qu'à Marie, la Mère de miséricorde ? L'iris ordinaire se forme quand une nuée se fond goutte à goutte et se distille en rosée frappée des rayons du soleil qui la revêt de mille couleurs très-agréables à la vue. Mais enfin, ce n'est qu'une pluie, une vapeur lé-

(1) Statuam pactum meum vobiscum, et nequaquàm ultrà interficietur omnis caro aquis diluvii, neque erit deinceps diluvium dissipans terram. — Hoc signum fœderis quod do inter me et vos, et ad omnem animam viventem, quæ est vobiscum in generationes sempiternas. — Cùm obduxero nubibus cœlum, apparebit arcus meus in nubibus ; — videbo illum, et recordabor fœderis sempiterni quod pactum est inter Deum et omnem animam viventem universæ carnis quæ est super terram. (*Genes*. 9. 11...)

gère, une lumière mêlée et réfléchie que le vent emporte en un moment. Mais quand on parle de Notre-Dame, c'est un arc qui brille dans les nues de la gloire, et qui est d'un éclat si ravissant, qu'on ne peut s'empêcher de bénir celui qui l'a fait (1). Ses couleurs sont les grâces et les perfections qui, comme un déluge, inondent son âme; et le soleil qui les éclaire est la splendeur de la très-auguste Trinité. Quand Dieu serait dans sa plus grande colère, aussitôt qu'il voit cet arc mystérieux, il s'apaise; car c'est l'arc de l'éternelle alliance, placé dans les nues du ciel afin que tout homme soit sauvé (2). De plus, l'arc de la nature est sans dard et sans corde; mais Notre-Dame, arc de bon augure, a une flèche, à savoir Jésus-Christ. Or, quand Dieu le Père veut foudroyer un cœur et le transpercer amoureusement, il encoche dans le cœur de Notre-Dame la flèche qui est son Fils, et il le darde droit au milieu d'une bonne âme. O dard amoureux! ô sagette divine! Mon Dieu, lancez sur nous cette flèche victorieuse; percez et repercez nos cœurs; ne nous épargnez point; mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que l'archer divin soit attaché à la flèche, et que, par l'ouverture que vous ferez dans nos poitrines, Jésus et Marie pénètrent au milieu de nos cœurs.

II. — Quelle simplicité serait-ce à Salomon de dire ce qu'il a dit, s'il le disait de lui-même, et non par ins-

(1) Vide arcum, et benedic eum qui fecit illum: valdè speciosus est in splendore suo. (*Eccli.* 43. 12.) — Quasi arcus refulgens inter nebulas gloriæ. (*Id.* 50. 8.)

(2) Profectò ipsa est arcus fœderis sempiterni positus in nubibus cœli, ut non interficiatur omnis caro. (S. Bernardin. *Serm* 1. *de glorios. Nom. Mar.* t. 1. c. 3.)

piration divine! Quand il eut fait un trône d'ivoire et d'or, orné de douze lionceaux d'ivoire, il dit que le soleil n'avait jamais vu sur la terre un chef-d'œuvre pareil (1). Mais comment cela pouvait-il être dit au sens littéral, avec vérité? Tant de trônes qui ont été faits d'or massif n'étaient-ils pas plus précieux qu'un trône d'ivoire? Tant d'autres, tout brillants de cristal de roche, comme celui de Sapor, roi des Perses; diaprés de de diamants, comme celui du roi de la Chine; ornés de miracles et d'oiseaux d'or chantant mélodieusement, comme celui dont parle Luitprand, ambassadeur de la république de Gênes dans l'Orient; tant d'autres enfin, aussi beaux que les voûtes azurées du monde, parsemés d'étoiles, ne l'emportaient-ils pas infiniment sur le trône de Salomon? S'il n'y a point là de mystère, il est indubitable qu'il y a eu des trônes plus riches que ne le fut celui du fils de David. Or, le mystère, selon saint Épiphane, c'est que le trône de Salomon est une figure de la Mère de Dieu. O Marie, dit ce Père, vous êtes un trône élevé comme les Chérubins, trône céleste, et représentant par sa forme la croix de votre Fils. Je me trompe, vous êtes plus élevée que les Chérubins; car la Divinité habite en vous : aussi les Séraphins eux-mêmes ne vous contemplent-ils qu'avec un respect mêlé de crainte (2). J'avoue que le rapport est beau et véritable;

(1) Non est factum tale opus in universis regnis. (3 *Reg.* 10. 20.)

(2) Obstupuerunt omnes Angeli, Archangeli, Principatus, Potestates Throni, Dominationes, Cherubim ac Seraphim, et Angelorum universus exercitus, timore tremoreque gravi detenti; quia cernebant illum qui habitat in cœlis per eam versari in terrà, et exhorrescebant. Spectabant Virginem, cœlum et thronum, et formidabant; dùm conspicerent eum qui principio caret, descendentem à thono cherubico, in utero virgineo sedere. — *Thonum cherubicum* divinitatis fulgore superas. — Dico illam esse cœlum, thronum, simul et crucem : exten-

mais il faut trouver quelque chose qui s'élève au-dessus du commun, et qui fasse comprendre jusqu'à l'évidence pourquoi ce chef-d'œuvre de Salomon n'a point eu son pareil. J'en trouve trois raisons dans les anciens docteurs de la Synagogue. La première est que Salomon ayant rempli ce trône de la majesté de sa personne, ce Prince, qui n'avait point d'égal sur la terre, l'a rendu si recommendable, que l'on peut dire avec vérité que jamais on n'a vu un trône aussi glorieux que celui où un tel monarque s'est assis en sa majesté royale. La seconde, qu'on avait incisé dans toutes les parties de ce trône la figure de Salomon, avec une perspective si riche et si heureuse, qu'en tout temps, et de quelque côté qu'on y jetât les yeux, on y voyait Salomon tout entier, non de profil, mais en plein visage. La troisième, que ces lions d'ivoire, placés sur les degrés du trône, n'étaient point immobiles; mais qu'ils se mouvaient par certains ressorts, tellement que, quand le roi montait ces degrés comme il fallait le faire, ces animaux semblaient le flatter et mettre d'eux-mêmes leurs têtes sous ses mains royales, pour l'aider à monter et à descendre avec une douce majesté. Si quelque autre était assez téméraire que d'y monter sans connaître le jeu des ressorts, aussitôt, ces lions effarouchés tournaient la tête, ouvraient et roulaient les yeux, et mordaient bien serré le téméraire qui avait eu l'insolence de monter sur ce trône royal qui n'était fait que pour Salomon, exclusivement à tout autre. Je crains bien que tout ceci ne sente un peu le rabbinisme, quoiqu'il n'y ait rien à la rigueur qu'un beau génie n'ait pu exécuter. Si cela

dens enim sanctas ulnas, Dominum portavit, thronus cherubicus, cruciformis et cœlestis. (S. Epiphan. *De laudib. B. M. V.*)

est vrai, reconnaissons sans hésiter et proclamons hautement que ce trône n'a pas eu son pareil. Mais cela fût-il faux pour le trône d'ivoire de Salomon, c'est infailliblement vrai du trône tout d'or et de cristal du Verbe incarné, je veux dire, de la Vierge Marie. Il n'y a que le vrai Salomon qui repose sur ce trône ; c'est un droit réservé à Dieu seul, exclusivement à tout autre. Jamais ivoire ne fut si blanc que sa virginité était belle et aimable. Les passions qui sont en nous des lions malfaisants, étaient en elle très-innocentes. Quand le vrai Salomon s'assied sur ce trône, ces lions apprivoisés lui font mille caresses, et lui servent d'un très bel ornement. Mais si quelque autre assez présomptueux, a la hardiesse de vouloir toucher au trône du très-Haut ; si Lucifer, qui dans le ciel voulut prendre la place du Verbe incréé, est assez téméraire pour oser s'approcher du trône du Verbe incarné, à l'heure même toutes les passions, toutes les puissances de l'âme très-sainte de la divine Vierge se jettent comme des lions rugissants sur cet ange apostat, et elle écrase la tête de ce monstre d'un pied triomphant. Si les vices osent l'environner, à l'instant ses passions pures, saintement courroucées, déchirent et mettent en fuite leur troupe détestable ; l'odeur de ce lis sacré fait crever ces vipères, et jamais elle ne souffre l'haleine empestée de ces monstres infernaux. Mais ce qui est le plus remarquable, c'est qu'elle a tellement Dieu gravé dans son cœur, dans son esprit et dans toutes ses puissances, qu'on y voit toujours Jésus tout entier, et Dieu, si pleinement et si purement, que vous ne sauriez rien voir en elle qui ne soit entièrement rempli de la Divinité. Or, en ce cas, il se peut dire véritablement de ce trône virginal, que jamais le soleil ne vit, jamais la terre ne

porta, jamais main d'homme n'exécuta un chef-d'œuvre aussi parfait.

III. — Tant de saints docteurs nous ont dit que la femme dont parle saint Jean dans l'Apocalypse, et qui lui apparut revêtue du soleil, couronnée d'étoiles et foulant la lune aux pieds, était la Vierge Marie, que nul n'en saurait douter. Saint Bernard a fait un riche sermon où il développe cette pensée avec son torrent accoutumé de nectar et de miel. Il emprunte à saint Augustin ces belles paroles : C'est avec justice que l'on dit que Marie est revêtue du soleil, elle qui a pénétré, au delà de ce que l'on peut dire ou penser, dans l'abîme très-profond de la divine sagesse (1). Puis il ajoute : Vous revêtez le soleil d'un nuage, et vous-même êtes revêtue du soleil; et le reste, fort digne d'être lu, et que j'ai déjà cité plus haut.

Permettez-moi, de grâce, de vous dire le scrupule que me laissent ces pensées, et de vous ouvrir mon cœur. Je ne suis pas pleinement satisfait d'entendre affirmer que le soleil et les étoiles sont les ornements de Notre-Dame. Car en premier lieu, saint Bernard doute si les astres dont cette Reine est environnée sont là pour la parer et l'honorer, ou pour en être embellis et honorés eux-mêmes. O tête, s'écrie-t-il, digne d'être toute couronnée d'étoiles, qui reçoivent de vous plus d'honneur et plus d'éclat qu'elles ne vous en donnent (2)!

(1) Beata Virgo Maria divinæ sapientiæ profundissimam, ultrà quàm credi potest, penetravit abyssum; ut quantùm sine personali unione creaturæ conditio patitur, illi luci inaccessibili videatur immersa. (S. Bernard. apud S. Bernardin. *Serm. de Exaltat. B. V. in glor.* Art. 1. c. 10.)

(2) *In capite*, inquit, *ejus corona stellarum duodecim.* (*Apoc.* 12. 1.) Dignum planè stellis coronari caput, quod et ipsis longè clarius mi-

Et cela me paraît certain. En second lieu, s'il est vrai qu'après la résurrection, au jour du jugement, *la lumière de la lune sera comme la lumière du soleil, et que la lumière du soleil sera sept fois,* c'est-à-dire infiniment plus éclatante que maintenant (1); s'il est encore vrai que le plus petit saint du Paradis sera brillant comme le soleil, beau comme la lune sans tache et dans sa perfection, et plus étincelant que les astres du firmament, est-il croyable que l'Apôtre saint Jean ait voulu nous dire de la très-sainte Mère de Dieu, qu'elle serait éclatante comme les moindres saints du Paradis, qui seront moins parés du soleil, qu'ils ne seront eux-mêmes des soleils et des astres d'une beauté éternellement rayonnante? Il faut, croyez-moi, pour parer dignement la Mère du Créateur, quelque chose de plus que ce soleil de feu qui roule sur nos têtes; le cœur me dit que la pâle lumière de cette lune toujours changeante et semblable à un cristal terni, n'est pas digne d'elle. Le soleil qui revêt Marie, c'est la Divinité du Père; la lune qu'elle a sous les pieds, c'est l'humanité du Verbe incarné qui lui était soumis; et ces douze étoiles, c'est le Saint-Esprit qui apparaît en cette forme pour l'enrichir de douze suréminentes perfections, afin qu'au milieu de son sein virginal, la nature divine du Verbe épouse notre humanité. Tellement que l'Apôtre veut nous faire entendre que cette femme est vêtue de Dieu le Père, de Dieu le Fils et de Dieu le Saint-Esprit; qu'elle est comme identifiée avec Dieu autant qu'il est possible à une créature, en exceptant l'union hyposta-

cans, ornet eas potiùs quàm ornetur ab eis. Quidni coronent sidera quam sol vestit? (S. Bernard. *Serm. in sign. magn.* n. 7.)

(1) Et erit lux lunæ sicut lux solis, et lux solis erit septempliciter sicut lux septem dierum. (Is. c. 30. 26.)

tique ou personnelle. Ma peine maintenant est de savoir quelle est la plus grande faveur pour Marie, ou d'être en Dieu, ou que Dieu soit en elle ; qu'elle revête Dieu de notre humanité, ou que Dieu la pare de sa divinité; qu'elle soit abîmée en Dieu, ou que Dieu soit abîmé et comme anéanti en elle. A dire vrai, ces faveurs sont si transcendantes, et surpassent tellement la portée de nos faibles esprits, qu'il ne nous est pas possible d'atteindre à ces sublimités, et qu'il faut confesser ingénument notre impuissance et notre ignorance, nous contentant d'adorer amoureusement de si hauts mystères.

IV. —Je ne m'étonne plus de la merveille du buisson ardent. C'était un églantier désarmé d'épines et tout couvert d'églantines innocentes. Le feu dont il était environné flattait ses fleurs et ne les consumait pas, et au milieu de ce feu était un Ange, ou, comme le veut Tertullien, le Verbe éternel en personne. Or cette vision ineffable était une figure de la Mère de Dieu. Cet amas de bois, de fleurs, de feu, d'Anges et de Dieu même, n'était autre chose que cette divine Vierge qui, pour recevoir Dieu dans le Paradis de son cœur, était couverte de fleurs sans épines, c'est-à-dire sans la moindre piqûre du plus petit péché. Elle ne vivait que du feu du ciel et des aliments de la charité cordiale du Saint-Esprit, son époux; l'ardeur de l'amour divin ne fondait point la neige de son éclatante et virginale pureté; le bois sec de notre nature humaine produisait en elle toutes les vertus, comme autant de fleurs des parterres du ciel, toute la Divinité tombait dans l'âme de son élue, aimant infiniment ce bon cœur qui battait incessamment au milieu de sa chaste poitrine. Dans ce sein virginal, dit le grand archevêque de Tolède, toute la di-

vinité du Verbe s'est coulée et répandue si abondamment, que c'est le comble des merveilles de voir cette jeune Vierge si pleine de Dieu, et ne pas mourir de douceur (1). Car si Dieu est un feu dévorant, infiniment actif et pénétrant, comment, hélas! ce cœur si tendre pouvait-il être au milieu de cette divine fournaise sans se fondre et se liquéfier entièrement ou sans se réduire en poussière? *J'irai, et je verrai cette grande vision, comment le buisson ne se consume pas* (2). C'est ce que disait Moïse à la vue du buisson miraculeux, et c'est ce que tous les Anges répètent de Notre-Dame avec étonnement. *Je vis*, dit Mardochée, *une petite fontaine qui s'accrut et devint un fleuve : elle se changea ensuite en une lumière et en un soleil, et elle se répandit en une grande abondance d'eaux. Cette petite fontaine est Esther, que le Roi épousa et qu'il voulut être Reine* (3). Non, ce n'est point Esther, c'est Marie qui, semblable à une source, se tient toujours cachée par son humilité. Mais Dieu a découvert cette source précieuse, et l'a changée en un grand fleuve qui a éteint de ses eaux abondantes le vaste incendie allumé par le péché. C'est Marie qui est véritablement la fontaine du soleil (4); car elle seule mérita d'enfanter la lumière et de devenir mère du soleil de justice, mille fois plus éclatant que celui qui brille sur nos têtes, puisqu'il éclaire toute la la Jérusalem céleste, *dont l'unique lumière est l'A-*

(1) In quâ tota simul divinitas illabitur Verbi. (S. Ildeph. *Serm.* 3. *de Assumpt.*)

(2) Vadam, et videbo visionem hanc magnam, quarè non comburatur rubus. (*Exod.* 3. 3.)

(3) Parvus fons, qui crevit in fluvium, et in lucem solemque conversus est, et in aquas plurimas redundavit : Esther est, quam rex accepit uxorem, et voluit esse reginam. (*Esth.* 10: 6.)

(4) Fons solis. (*Jos.* 15. 7.)

gneau (1). Quand ce sentiment ne serait pas celui de saint Jean Damascène et de plusieurs autres pères, je l'appuierais sur l'autorité même de l'Esprit-Saint qui, dans les Cantiques, donne le nom de fontaine à son épouse bien-aimée : *Ma sœur, mon épouse, est un jardin fermé; elle est un jardin fermé et une fontaine scellée* (2). Et de quel sceau, reprend saint Sophrone? du sceau même de la très-sainte et adorable Trinité (3) : *placez-moi, dit l'époux, comme un sceau sur votre cœur* (4). O précieuse fontaine, scellée de Dieu même, et d'où sort un soleil, un ciel, un Dieu! Et le monde n'aime pas cette mystérieuse fontaine d'où naît la lumière qui allume dans les âmes le soleil de la Divinité! Chaque jour le soleil se lève dans les cieux, et de là commence à dorer la face de la terre; ici, c'est la terre, c'est une fontaine qui produit le soleil, qui embellit les cieux et qui est la lumière du Paradis. La mère d'Auguste songea un jour que l'on emportait ses entrailles dans le ciel, et que là elles furent changées tout à coup en un soleil très-brillant qui répandait ses rayons sur tout l'univers. Sa joie fut si grande, qu'elle s'éveilla en sursaut et poussant de grands cris, de la frayeur que lui avait causée cette vision (5). Mais ce qui ne fut qu'un songe pour cette impératrice de la terre a été une réalité pour l'impératrice du ciel. Car le Saint-Esprit ayant pris le plus pur sang de ses

(1) Lucerna ejus est Agnus. (*Apoc.* 21. 23.)

(2) Hortus conclusus soror mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus. (*Cant.* 4. 12.)

(3) Fons signatus sigillo totius Trinitatis, ex quo fons vitæ manat, in cujus lumine omnes videbimus lumen. (SOPHRON. vel antiq. auct. *Serm. de Assumpt.*)

(4) Pone me ut signaculum super cor tuum. (*Cant.* 8. 6.)

(5) SUETON. *In August.* c. 94.

chastes entrailles, en a formé le corps très-saint de Notre Seigneur Jésus-Christ, le soleil du ciel et de la terre et le bonheur unique de l'un et de l'autre monde. Ne nous étonnons donc pas qu'on nomme sa très-sainte Mère la fontaine du soleil, la Mère du Paradis, et après Dieu tout le bonheur de la nature humaine.

V. — Saint Jean pleurait un jour amèrement en voyant dans la droite de Dieu, assis sur son trône, un livre fermé et scellé de sept sceaux, que nul Ange du ciel et nul homme de la terre ne pouvait ouvrir pour faire connaître ce qui était écrit dans les replis mystérieux de ce volume divin. C'est encore ce grand livre dont parle Isaïe, et que toute la science des hommes ne saurait comprendre. Hélas ! si l'on ne veut pas qu'on lise ce livre, pourquoi l'a-t-on voulu écrire? Et si l'on veut qu'on le lise, que ne l'a-t-on écrit de manière à ce que cela se pût faire ? C'est ce qui tirait des larmes des yeux de l'Apôtre saint Jean. Non, non, ne pleurez pas, divin évangéliste, le mystère est découvert ; le livre est ouvert, on sait maintenant le profond secret qu'il renferme. Ce volume est la très-sainte Vierge Marie, ce divin rouleau de parchemin vierge sur lequel Dieu le Père a écrit sa parole éternelle, je veux dire le Verbe qu'il avait dans son sein de toute éternité. Il est écrit au dedans et au dehors ; mais en le lisant, on ne le lit pas, du moins on ne l'entend pas, si Dieu ne le fait pas comprendre. Ecoutons un savant Grec, saint André de Crète : O Vierge, vous êtes vraiment le livre du seul Verbe éternel, livre écrit de Dieu même, en style vivifiant du Saint-Esprit (1). Vous êtes le livre de vie, le

(1) Tu verè vivens ille liber scripti in te sine voce spiritalis sermo-

volume où sont écrits les noms des prédestinés; le livre où Dieu a caché les trésors de ses plus profonds secrets, la bibliothèque du Saint-Esprit, qu'on lit toujours et qu'on veut toujours lire, et tout esprit se perd en voulant dévorer ce livre et en approfondir les mystères. En un mot, celui-là seul qui l'a écrit le sait lire comme il faut; lui seul en connaît le prix; lui seul en comprend la sublimité et la profondeur, car il semble que ce soit une esquisse des perfections infinies de l'adorable Trinité, un raccourci de l'immense étendue des notions ineffables de Dieu, un abrégé de la Divinité. En effet, puisque dans le Verbe on voit tout, et que ce même Verbe a résidé corporellement dans son sein virginal et réside de la manière la plus ineffable dans son cœur, n'est-il pas vrai qu'en lisant ce livre d'or on a une science comme béatifique et une souveraine connaissance des grandeurs incompréhensibles de l'être infini?

Voyons ce que l'esprit élevé et hardi de Tertullien a imaginé sur ce passage de la Genèse : que l'*Esprit de Dieu était porté sur les eaux* (1), pour développer le chaos et en façonner un beau monde. Il était, dit-il, dans une litière de cristal comme sur un trône flottant royalement. Là, il disposait toutes les parties du monde, allumant le soleil et les astres, voûtant les cieux, distillant leurs influences, enflammant le feu, inspirant l'air, donnant le branle à l'océan, balançant la terre et la fondant sur le néant. Là il changeait les veines de la terre en or, en argent, en diverses sortes de métaux, il

nis, vivifico calamo Spiritus sancti. Tu sola verè, scriptus à Deo tomus Testamenti novi, quod is olim ad homines est testatus. (S. ANDR. CRET. *Serm.* 3. *in Dormit. sanctissim. Deip.*)

(1) Spiritus Dei ferebatur super aquas. (*Genes.* 1. 2.)

couvrait la terre de fleurs et de fruits, il fondait le cristal, il affinait les pierreries, il répandait des trésors, et enfin il faisait que le monde se façonnât en monde. Mais, de grâce, que veut dire cette litière du cristal des cieux où Dieu est assis en sa majesté, pour verser de là ses trésors et le déluge de ses miséricordes? Qui peut douter que ce ne soit là un symbole de la très-sainte Vierge Marie, mille fois plus pure que le cristal de tout le firmament. Là, Dieu voulut être enchâssé pour reformer le monde, et, comme dit le cardinal saint Pierre Damien : *Quand Dieu voulut refaire tout ce qu'il avait fait, et qui s'était défait de soi-même, il s'enchâssa dans le sein virginal de Notre-Dame, et de là il commença à réparer le monde et à sauver l'univers* (1).

VI.—Que j'aime du fond de mon âme le glorieux saint Bernard, qui lui-même aime Notre-Dame plus que son propre cœur! Ce saint Abbé, ou quelqu'un de ses disciples qui l'avait appris de lui, voulant un jour célébrer les louanges de Marie, se mit à lui appliquer toutes les excellences de la création, et tout ce qu'il y a de rare et de transcendant dans les saintes Écritures. Se débordant comme un torrent, il fait rouler une infinité de beaux éloges à l'honneur de cette Vierge immaculée, et lui dit : *Vous êtes choisie comme le soleil, belle comme la lune; vous êtes un firmament et un vrai paradis; vous êtes le saint des saints, le temple tout d'or et rempli de mystères, la maison du Dieu vivant, le rône sans égal du roi Salomon, l'enveloppe sacrée de la Divinité, cachée en vous; vous êtes l'arche*

(1) Ut sicut sine illo nihil factum, ità sine illa nihil refectum sit. (S. PETR. DAMIAN. *Serm. de Annunt. B. V. M.*)

d'or de l'alliance, la manne, le décalogue, la verge mystérieuse d'Aaron, la toison de Gédéon, la porte impénétrable d'Ézéchiel, le lis, la rose, la gloire de l'Église; vous êtes l'étoile du matin, le port du salut, la perle orientale semblable au Paradis, l'aurore du bonheur, l'olivier de Zacharie, qui verse jour et nuit le baume des miséricordes divines; vous êtes l'amour des Patriarches, la réalité des Prophètes, l'objet de l'Ancien-Testament, l'attente des hommes et des Anges. Vous êtes la mère, la fille, l'épouse du Dieu vivant, la mère des lumières, la source du bonheur, le déluge des grâces, la trésorière du souverain Gouverneur du ciel et de la terre. Mais hélas! mon esprit se perd, et ce torrent a véritablement abîmé toutes mes pensées. J'ai tout dit, et je n'ai rien dit; que l'on me permette donc de dire une bonne fois tout ce qui peut se dire. Je me sens si transporté, qu'il faut que l'on pardonne cet excès à un cœur pénétré d'un si saint et si violent amour envers Notre-Dame, qu'il ne saurait s'empêcher de dire tout ce qui lui vient à la bouche. Or, je dis, et ma croyance est telle, que toute la sainte Écriture semble avoir été inspirée pour parler d'elle; que tout le monde a été tiré du néant pour l'orner de tout ce qu'il a de plus éclatant et de plus précieux; que toutes les grâces ont fait leur temple et leur paradis de son cœur; que quand elle eût été seule sur la terre, le Verbe incréé se fût volontiers incarné pour elle seule; qu'après Dieu, personne n'a plus coopéré au salut de l'univers qu'elle même; enfin, qu'elle a eu tant de puissance sur le cœur de Dieu par la force de ses divins attraits, qu'il s'est comme anéanti par son amour et pour le nôtre, et que par elle l'homme a été relevé et rehaussé presque à l'infini, la Divinité s'étant unie en elle à notre na-

ture, d'un lien aussi indissoluble qu'il est ineffable (1).

Souvenez-vous que saint Jean vit un jour le Paradis tomber sur la terre, et tout d'un coup cette Jérusalem céleste se changer en une Vierge, épouse de l'Agneau; et ne doutez pas que c'est Notre-Dame, dans le sein de laquelle toutes les hiérarchies des Anges, ou du moins toutes leurs vertus, sont descendues pour faire la cour au Verbe incarné, et adorer la très-sainte Trinité dans son tabernacle, c'est-à-dire dans son cœur virginal. Saint Laurent Justinien et d'autres savants docteurs ne craignent pas de dire que le sein où reposa Jésus est plus beau, plus ravissant et plus attrayant que tout le Paradis, et céleste et terrestre. Vous êtes aussi douce que la cité de Dieu, dit l'Époux dans les Cantiques (2); oui, certes, et pour le moins; et quand on dirait davantage, cela serait très-véritable; car s'il est vrai que le moindre d'entre les saints porte en lui-même le royaume de Dieu (3), trouvera-t-on étrange que cela s'accomplisse avec éminence en la personne de la Reine des saints? La colonne miraculeuse, au milieu de laquelle était un ange pour conduire les enfants d'Israël dans le désert, pour combattre leurs ennemis, et leur envoyer la manne du ciel et toutes les faveurs du Paradis, ne figurait-elle pas bien selon vous la Reine de l'univers? Et ne croyez-vous pas qu'elle est elle-même la terre promise, où les fleuves et les rivières ne coulent que le lait et le miel, et toutes les influences des miséricordes

(1) Et ut breviter concludam, de hâc, et ob hanc omnis Scriptura *facta est*; propter hanc totus mundus factus est, et hæc gratiâ Dei plena est, et per hanc homo redemptus est, Verbum Dei caro factum est, Deus humilis, et homo sublimis. (S. BERNARD. vel auct. *Serm.* 3. *in Salv. Reg.* n. 2.)

(2) Suavis, et decora sicut Jerusalem. (*Cant.* 6. 3.)

(3) Regnum Dei intrà vos est. (Luc. 17. 21.)

célestes? Je suis encore de l'avis de ceux qui pensent que la nuée dont Dieu était environné lorsqu'il publia le Décalogue au milieu des tonnerres et des éclairs, n'était autre chose que l'ombre de ce corps virginal où le Verbe incréé s'incarna, et où il donna le décalogue de la charité et les douces lois de l'Évangile.

— VII. Je sais bon gré à saint Bonaventure, qui veut qu'elle soit la mer Rouge, où les enfants de Dieu sont sauvés, et où les ennemis de Dieu sont engloutis, afin qu'ils ne puissent plus nuire. Il n'y a lieu au monde plus riche en pierreries que cette mer, tant le ciel la regarde avec bénignité, et répand abondamment sur elle la faveur de ses influences. *On dit que vers le printemps*, les nacres la couvrent de tant de gouttes de sang, que ses vagues en sont tout empourprées et toutes vermeilles, et que ce peu de sang mêlé avec les flots, frappé et durci par les rayons du soleil, se change en une quantité innombrable de pierres précieuses. Or, cela se vérifie bien plus admirablement en la personne sacrée de la Mère de Dieu; car le sang et l'eau qui coulèrent du cœur de son divin Fils, venant à arroser son âme, forment un tel amas de perles, de saphirs et de toutes les pierreries les plus rares, que le firmament n'est point parsemé d'autant d'étoiles que le cœur de Notre-Dame est orné et enrichi de vertus. En cette mer est englouti Pharaon, roi de l'orgueil, et avec lui les cohortes de tous les vices qui ont pour étendard l'insolence et la vanité; tandis que Moïse et Marie, sa sœur, je veux dire, la douceur et l'humilité, conductrices des armées de Dieu, passent à pied sec, et mènent toutes les belles âmes à la terre bénie de la promesse. En cette mer, les vierges pêchent la perle de la virginité; les

martyrs, le diamant de la constance; les docteurs, l'escarboucle brillante et foudroyante de la science; et tous les autres saints, les autres pierreries dont est bâtie ensuite la cité de Dieu. C'est donc avec raison que saint Anselme crie hautement et clairement que, de même que Notre-Dame, après Dieu, sauve ceux qui se sauvent; ainsi, ceux qui ne la prient point de tourner vers eux ses yeux pleins de miséricorde, éprouvent mille désastres et périssent malheureusement (1). Ce qui fait ajouter à saint Ildefonse : Courez à ses pieds; jetez-vous sous le manteau de sa protection; car il n'y a qu'elle qui puisse vous préserver du naufrage éternel (2).

On comprend maintenant ce que signifie cet ange de l'Apocalypse, qui mesurait avec un roseau d'or la cité de Dieu, et en trouvait toutes les dimensions parfaitement égales. A dire vrai, la glorieuse Vierge est ce divin roseau, vide par son humilité profonde, mais d'or par sa charité et par ses mérites d'un prix presque infini. Elle est la *mesure* du *domaine* de Dieu, et *nous* fait presque voir jusqu'où peut arriver sa souveraine puissance. Je vous salue, ô divin astrolabe du Paradis, s'écrie saint André de Crète, et la vraie boussole qui nous montre où est Dieu, et quelle est l'élévation de son infinie grandeur (3). Et saint Pierre Chrysologue ajoute, poursuivant la même pensée : Celui-là ignore l'immensité des perfections divines, qui ne comprend pas les grandeurs de Marie (4). Or, l'égalité de toutes les dimensions de cette sainte cité, nous apprend que

(1) Sicut, ô beatissima... (Supr. pag. 332.)

(2) Accedite ad illam, quia non est aliundè salvari possitis.

(3) Ave sis dioptra perspectiva... (*In dormit. SS. Deip.*)

(4) Quantus sit Deus satis ignorat ille qui hujus Virginis mentem *non stupet*, animum non miratur. (*Serm. 140. de Annunt. S. M. V.*)

toutes les perfections de l'âme de la Vierge immaculée sont égales. Sa charité est aussi élevée que son humilité est profonde ; et toutes ses autres vertus sont aussi étendues qu'elles peuvent l'être en une pure créature, selon les lois de la providence éternelle, et selon les termes prescrits par la sagesse infinie du grand Dieu. Admirons donc cette ville toute d'or, dont les portes sont composées de perles; les murailles, de toutes les pierreries; les rues, pavées d'or et de cristal fondus ensemble, et formant un émail précieux; en un mot, la *cité* de Dieu, le trône inestimable de sa divine Majesté, la couronne de ses ouvrages, le chef-d'œuvre de sa toute-puissance, la plus belle de ses idées parmi les pures créatures, l'objet très-agréable de son divin amour, le but de toutes ses divines pensées quand il inspirait et dictait les saintes Écritures, au dire de Tertullien.

Je n'ai pas assez de pouvoir sur mon cœur pour l'empêcher d'appliquer à l'Impératrice de l'univers ce qu'un ancien philosophe a dit de la divinité. Marie est tout ce que vous voyez de beau, et tout ce que vous ne sauriez voir en ce monde (1). Tout ce qu'il y a d'excellent dans le sein de la nature, tout ce qu'il y a d'éminent dans la sainte Bible, tout ce qu'il y a de plus précieux dans l'ordre de la grâce et de plus relevé dans toutes les vertus, tout ce qu'il y a de plus divin parmi les hiérarchies des anges et des hommes, tout ce qu'il y a de plus choisi dans les trésors de Dieu, tout ce qu'ont dit et pourront jamais dire les docteurs les plus éloquents et les plus éclairés, tout ce qu'un esprit

(1) Quod vides totum, et quod non vides totum. (SENEC. *Præfat. in libr. Quæst. natur.*)

humain ou angélique peut désirer, imaginer, comprendre en toutes les façons les plus sublimes; en un mot, tout ce que Dieu a produit et répandu de beau et de parfait parmi les créatures, dites hardiment que tout cela se trouve dans la très sainte-Vierge en un dégré très-éminent; puis, ajoutez qu'elle est assurément tout ce que vous avez dit, et de plus, tout ce que, ni vous, ni moi, ni aucune créature ne saurions jamais dire. Dites que la plus riche éloquence, en un semblable sujet, est un silence profond et respectueux, un aveu ingénu que la grandeur transcendante de l'ineffable Mère de Dieu surpasse la capacité de l'homme et de l'ange.

CHAPITRE DIXIÈME.

Des Congrégations de Notre-Dame, érigées de toute antiquité pour la mieux servir; et des objections ordinaires.

In electis meis mitte radices.
Jetez des racines dans mes élus.
(*Eccli.* 24. 13.)

I. — L'obéissance aux ordres du Seigneur fut toujours la vertu favorite de la Vierge sa Mère. *Le Créateur de toutes choses,* nous dit-elle au livre de l'Ecclésiastique, *celui qui m'a tirée du néant, et qui a daigné reposer dans mon tabernacle, m'a donné un commandement et m'a dit : Habite dans Jacob, qu'Israël soit ton héritage, et jette des racines dans mes élus* (1). Hélas ! c'est ce que toujours je me suis efforcée de faire avec un amour et un empressement incroyables, non-seulement par de saintes inspirations depuis ma glorieuse assomption dans le ciel ; mais encore par mes discours et par mes exemples lorsque j'étais sur la terre ; et cela dès ma plus tendre jeunesse. En effet, de très-savants et très-saints personnages ont écrit que la première Congrégation de Notre-Dame existait avant la naissance de l'É-

(1) Tunc præcepit et dixit mihi Creator omnium : et qui creavit me requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi : In Jacob inhabita, et in Israël hæreditare, et in electis meis mitte radices. (*Eccli.* 24. 12.)

vangile. Ils disent que par un instinct du Saint-Esprit les prêtres députés à la conservation des saintes veuves et des vierges innocentes qui étaient dans le temple, choisirent la tendre Vierge Marie pour être la maîtresse de cent vingt enfants de son âge, et leur apprendre la crainte de Dieu et la dévotion (1). On voyait tant de maturité en cette Vierge céleste, âgée de moins de quatorze ans, tant de vertus éminentes, que sa perfection, surpassant de beaucoup ses années, donnait à espérer qu'elle ferait de cette petite Congrégation une hiérarchie d'anges et une assemblée de filles du ciel.

S. Épiphane et les Pères grecs nous assurent que les disciples d'Élie furent les premiers à recevoir la lumière de l'Évangile, et qu'ils en furent éclairés du temps même de saint Jean et de Jésus-Christ. A l'exemple d'Élie et d'Élisée, ils aimaient la solitude et se retiraient de temps en temps sur la montagne du Carmel. Ce fut là qu'immédiatement après la Pentecôte, ils bâtirent un oratoire qu'ils dédièrent à la très-sainte Mère de Dieu encore vivante. Là, s'assemblait la fleur des premiers Chrétiens, et ils priaient Dieu ensemble, puis faisaient de saintes conférences, et parlaient des moyens de bien servir Dieu et l'immaculée Vierge Marie. La Mère de Dieu daignait bien les honorer de sa présence et joindre ses prières aux leurs, et par son exemple, elle allumait dans leurs cœurs le feu d'un très-pur amour de Dieu. De cette Congrégation de Notre-Dame sont sortis les Révérends Pères Carmes, comme le dit

(1) Quotidiè quoque, seu tempore opportuno, edocuit felicissimum illud collegium centum viginti virginum, ejus obsequio atque regimini deputatum. (DIONYS. CARTHUS. *Sentent.* Dist. 16. quæst. 2. — *Id. de laudib. excellent. Virg. Mar.* — *It.* RUPPERT. et SPINELL.)

leur histoire ; aussi sont-ils entièrement dédiés à l'honneur de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère. Sur ce modèle se sont formés non-seulement tous les ordres religieux de l'Église catholique; mais des confréries, des congrégations, c'est-à-dire de saintes et innocentes assemblées de personnes choisies, qui désirent servir Dieu et sa glorieuse Mère avec un peu plus de soin, et plus purement que le commun des hommes.

Depuis le temps des Apôtres jusqu'à nous, on a toujours remarqué dans tous les siècles et dans toutes les provinces, que les Chrétiens ont été partagés en deux classes. Les uns se sont contentés de la vie commune, et de servir Dieu comme la plupart des hommes ; les autres ont désiré quelque chose de plus. La sagesse, disait jadis Sénèque, a toujours été le partage de peu de personnes, soyons donc de ce petit nombre. Les choses humaines ne marchent pas si heureusement, que le mieux plaise au plus grand nombre. Voulez-vous savoir ce qu'il y a de pire, voyez ce que suit la foule (1). Saint Denis avait établi à Paris quatre oratoires dans les taillis où est maintenant l'Université, et il y réunissait les chrétiens les plus parfaits, dont plusieurs furent martyrisés à Montmartre. Il en éleva un autre qu'il dédia à Notre-Dame, là où sont aujourd'hui les Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Les fidèles les plus fervents s'y assemblaient pour prier ensemble, pour y recevoir la sainte communion, pour entendre les discours de saint Denis, pour distribuer des aumônes aux pauvres; et c'est proprement ce qui se pratique aujourd'hui dans les congrégations érigées en l'honneur de

(1) Non tàm benè cum rebus humanis agitur, ut meliora pluribus placeant : argumentum pessimi, turba est. (SENEC. *Lib. de vitâ beatâ*. c. 2.)

la Mère de Dieu. Les autres prédicateurs de la foi dans les Gaules firent la même chose dans les autres provinces, et ils l'avaient appris des Apôtres. Car ceux-ci plantaient les premières Églises; et après avoir converti un grand nombre de Juifs ou d'infidèles à la foi, ils établissaient des confréries de personnes choisies pour cultiver ces jeunes plantes, les recommandant à la très-sainte Mère de Dieu, et les déposant pour ainsi dire dans son sein. Que peut-on trouver à redire à un usage si vénérable et à une institution apostolique? Plus tard la très-sainte Vierge inspira elle-même à plusieurs de ses serviteurs d'établir des congrégations en son honneur; à saint Annon, dans l'Allemagne; à saint Dominique, en France et en Espagne; à saint Bernardin de Sienne dans toute l'Italie; à saint Charles Borromée dans son diocèse; à saint Ignace de Loyola, partout où ses enfants devaient travailler à la réforme des mœurs et porter la lumière de l'Évangile.

Mais d'où vient ce malheur que jamais on n'a tenté d'ériger quelque confrérie, d'établir quelque dévotion envers Notre-Dame, qu'aussitôt quelques esprits sages, suivis d'un grand nombre d'esprits méchants ne se soient déclarés leurs adversaires? C'est le plus grand honneur qui puisse arriver aux congrégations de Marie, que d'être haïes des hommes du monde et des ennemis de toute piété sincère. Je ne dis pas que tous ceux qui les haïssent sont méchants, cela est faux; mais je dis que tous les méchants les haïssent. Et quand il n'y aurait point d'autre considération, des hommes de bien et d'honneur ne devraient-ils pas rentrer en eux-mêmes, en voyant qu'ils haïssent ce que tous les méchants détestent passionnément. Dans les premiers siècles du christianisme, ce furent les païens qui s'élevèrent

contre ces pieuses assemblées; ils objectaient que ce n'était que conspirations secrètes, que ligues contre les Dieux et contre l'empire; et ils rendaient ces réunions si noires, que le monde pensait qu'il n'y avait rien de si pernicieux que ce qui était en vérité le salut de l'État et le bonheur des hommes. De notre temps, c'est l'hérésie qui a poussé les premiers cris, et qui, sous de fausses apparences, a attiré après elle beaucoup d'esprits vains, ou étroits, ou entachés de libertinage et d'impiété. Ou bien, ce sont des hommes qui, voulant passer pour esprits forts, imitent celui qui brûla le temple de Diane, bâti par la munificence de tant de rois. Cet homme n'était connu de personne dans les ténèbres de sa bassesse; il pensa briller dans les flammes d'un si riche temple, et crut que jamais on ne parlerait du sanctuaire de la déesse sans mettre son nom en lumière, et qu'ainsi il serait assuré de passer à la postérité. Mais Dieu a permis que le nom de ce sacrilége restât enseveli sous les cendres du temple d'Éphèse, et que l'on ne sût de lui que ce qu'il en fallait savoir pour l'avoir en horreur à tout jamais (1).

II. — Mais écoutons les griefs que nous imputent les censeurs des congrégations. Ne suffit-il pas, disent-ils, qu'on prie Dieu en public et dans les églises? Si leurs dévotions sont louables, que ne les font-ils à la vue de tout le monde pour édifier les peuples? Et si elles ne le sont pas, pourquoi vouloir faussement se faire passer pour des gens plus vertueux que les autres? Ce n'est souvent que pure hypocrisie; on amuse les hommes, et

(1) Le nom d'Erostrate est connu; mais une loi défendait de le prononcer à Ephèse.

on leur jette de la poussière aux yeux avec quelque éclat d'une dévotion fardée. Qui fait bien aime la lumière : qui fait mal aime les ténèbres. On a toujours eu pour suspects ces petits conventicules et ces assemblées faites à la dérobée. Mais on ne craint rien d'un homme qui jette ses actions aux rayons du soleil. Que ne s'assemblent-ils donc dans le temple de Dieu? Le Saint-Sacrement qui réside sur le maître-autel n'est-il pas plus précieux qu'une image de toile ou de papier qui représente Notre-Dame? Ne veut-elle être servie qu'en cachette et par un petit nombre de personnes enrôlées dans les catalogues des confréries? Il semble que le reste des hommes ne soit pas chrétien. Nos pères n'étaient-ils pas assez gens de bien sans cela, et laissaient-ils de servir Notre-Dame, quoiqu'ils n'eussent jamais entendu parler de congrégations? Assez bien fait, qui fait ce que Dieu veut que l'on fasse; et il a dit qu'il ne voulait autre chose de nous, sinon que nous gardassions ses commandements. Et puis, pourquoi s'assujettir à un Père et à un Préfet de congrégation? Pourquoi se soumettre à certaines règles qui nous captivent dans certaines façons de faire, et qui nous privent de la liberté des enfants de Dieu? Que l'on examine ceux qui font partie de ces réunions et ceux qui s'en éloignent; que l'on fasse le parallèle, et l'on verra ceux qui font mieux ou pis que les autres. Quels miracles voyons-nous qu'ils fassent, et quand en feront-ils qui justifient leur conduite différente de celle du commun des hommes? Notre-Dame fait tous les jours des miracles en quelques-uns de nos temples; nous n'avons pas encore ouï dire qu'elle en eût fait en aucune chapelle de congrégation. C'est bien une preuve qu'elle chérit et favorise nos grandes églises plus que ces petits oratoires, et

qu'elle veut plutôt être honorée, servie et invoquée sur nos autels, que sur ceux des confréries. Qui veut trop faire, bien souvent ne fait rien qui vaille. Laissons les religieux être religieux, et n'assujettissons pas les gens mariés à des pratiques de communauté. Il est vrai que dans l'antiquité les églises n'étaient que des congrégations secrètes, à cause de la cruauté des persécuteurs et de la fureur des tyrans; mais depuis que le soleil de la liberté des enfants de Dieu a lui sur l'Église, depuis que la paix fut donnée par Constantin à tous les adorateurs de Jésus-Christ, on commença dès lors hardiment à servir Dieu à la face du ciel, les assemblées secrètes furent entièrement délaissées, et tous ceux qui voulurent être dévots à Notre-Dame se montrèrent tels en plein midi et à la vue de tous les hommes de la terre.

CHAPITRE ONZIÈME.

Réponse aux objections précédentes, et des biens incroyables que font par tout l'univers les Congrégations de Notre-Dame.

Flores mei fructus honoris et honestatis.
Mes fleurs sont des fruits d'honneur et de gloire. (*Eccli.* 24. 23.)

I. — Ceux qui tiennent ce langage croient en leur âme avoir parlé comme des oracles, ou du moins comme des hommes sages, courageux, d'un esprit fort et d'un cœur qui n'est point né pour les petites dévotions. Pour moi, je ne veux pas oublier une belle parole d'un bon serviteur d'Auguste. Il est des hommes, dit-il, qui ne croient pas pouvoir passer pour sages, s'ils n'attaquent le ciel et s'ils n'éclipsent toutes les étoiles du firmament (1). Vous voyez des jeunes gens qui, pour se mettre en vogue et faire parler d'eux, croient qu'il n'y a rien de mieux à faire que de se rire des congrégations et de tous les serviteurs de Notre-Dame. Mon Dieu, que que voilà un zèle bien employé ! Toutes les semaines les voleurs font à Paris leur malheureuse assemblée pour

(1) Et, ut putentur sapere, cœlum vituperant (PHÆDR. Lib. 4. fab. 7. *In censores.*)

rendre compte de leurs brigandages; personne n'est surpris de cela. Tous les jours, des repaires infâmes sont remplis de gens perdus et d'enfants gâtés de très-bonnes maisons; personne ne requiert la police pour en fermer les portes et dissiper ceux qui les fréquentent. Mais si les gens de bien veulent servir la Reine du ciel et se retirer loin du bruit pour rendre quelque hommage à la Mère de Dieu et s'instruire dans la piété, c'est alors que vous entendez des coups de tonnerre et des discours foudroyants contre ces assemblées les plus paisibles et les plus innocentes de la terre. Voilà ce que l'on appelle une haute sagesse. Quel aveuglement déplorable!

Souveraine Princesse, mettez vos louanges dans ma bouche, et armez-moi de vos armes pour combattre vos ennemis (1). Le grand saint Augustin disait un jour, du plus profond de son cœur: Vous êtes, belle étoile, vous êtes l'unique espoir de nos pauvres cœurs; nous espérons que le sang précieux de votre Fils et le lait de vos chastes mamelles effaceront nos misères, et si jamais nous sommes si heureux que d'entrer dans le royaume des cieux, nous croyons fermement que ce sera par votre entremise (2). O ingratitude inconcevable, que le monde, qui vous a des obligations infinies, ne puisse voir d'un bon œil ceux qui désirent vous témoigner leur reconnaissance et gagner vos bonnes grâces par les petits services qu'ils vous rendent du meilleur de leur cœur!

(1) Dignare me laudare te, Virgo sacrata; da mihi virtutem contra hostes tuos. (*Liturg.*)

(2) Tu es spes unica peccatorum, per te speramus veniam debitorum, et in te, beatissima, nostrorum est expectatio præmiorum. (S. AUGUST. *Serm.* 194. *in Append.* ad tom. 5. Edit. Benedict.)

II. — Mais pour en venir à quelque réponse bien claire et bien précise, je dis premièrement : Tel étant seul ne ferait chose qui vaille, qui se trouvant dans la foule des gens de bien, passe parmi les autres, et ce qu'il fait avec les hommes vertueux emprunte d'eux de la valeur et du mérite. C'est ce que saint Thomas affirme avec autant de vérité que de science. Une pistole un peu légère dans une quantité de bonnes pistoles passe comme les autres et se rend de très-bonne mise. Un mouton dans l'armée des lions passe comme un lion. Saül prophétise parmi les prophètes, et tout le monde en est étonné. *Qu'est-il arrivé au fils de Cis? Quoi, Saül aussi parmi les prophètes* (1)*!* *Si deux d'entre vous,* dit le Sauveur à ses disciples, *s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père, qui est dans les Cieux* (2). Mais que ne prient-ils seuls, à quoi bon cette association de deux ou trois ensemble? *Le frère,* dit l'Esprit-Saint, *qui reçoit aide de son frère est comme une place forte entièrement imprenable* (3). *Malheur à celui qui est seul; car s'il vient à tomber, il n'a personne pour le relever*, et il est perdu sans ressource (4). Voilà donc un bien solide des congrégations de Notre-Dame. On prend courage en voyant tant de beaux exemples de vertus, et on reçoit mille avantages de cette sainte association.

(1) Quænam res accidit filio Cis? Nùm et Saül inter prophetas? (1 *Reg*. 10. 11.)

(2) Dico vobis, quia si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re quâcumque petierint, fiet illis à Patre meo, qui in cœlis est. (Matth. 18. 19.)

(3) Frater qui adjuvatur à fratre, quasi civitas firma. (*Prov*. 18. 19.)

(4) Væ soli, quia cum ceciderit, non habet sublevantem se. (*Eccl*. 4. 10.)

Le cœur de l'homme, dit saint Basile, est comme le caméléon. Sa couleur est celle de l'objet qu'on lui présente. Quand donc un bon cœur se trouve dans la compagnie des congrégations, il arrive que toutes les vertus qu'il remarque dans les enfants de Notre-Dame s'impriment insensiblement en lui. L'exemple de tant de vertus lui donne une teinture du ciel et le couvre d'une variété admirable. Il voit la modestie de l'un, la charité de l'autre, il admire celui-ci en ses dévotions, celui-là en ses discours, cet autre en sa communion, et tout ainsi que l'on apprend à hurler parmi les loups, de même est-il vrai que parmi les saints on apprend à être saint. *Vous serez saint,* dit le Psalmiste, *avec celui qui est saint, innocent avec celui qui est innocent, pur avec celui qui est pur, et pervers avec celui qui est pervers* (1). On a cru autrefois qu'en entourant un cristal de fins diamants, le soleil venant à l'échauffer de la pointe de ses rayons, ce cristal s'affinait à un tel point, qu'on pouvait presque le prendre pour un vrai diamant. Quand un homme d'une vertu médiocre se jette dans la compagnie de tant de gens de bien, qui sont comme les diamants du trésor de Notre-Dame, je vous assure qu'à l'occasion du voisinage des autres et à la faveur des rayons du Saint-Esprit, ce cœur s'affine peu à peu, et que l'on remarque bientôt en lui des changements admirables. Naguère, les femmes d'une ville assez bonne allèrent en corps remercier un Père de congrégation de ce qu'il avait pris la peine d'instruire et comme de polir les cœurs de leurs maris; car ceux-ci, auparavant comme des lu-

(1) Cum sancto sanctus eris, et cum viro innocente innocens eris : et cum electo electus eris, et cum perverso perverteris. (*Ps.* 17. 26.)

tins domestiques, étaient devenus si doux et si charitables, que leurs maisons, qui étaient comme autant d'enfers, semblaient changées en des paradis terrestres.

III. — Je passe aux œuvres qui se pratiquent dans les congrégations. Trouvez-vous à redire que l'on aille visiter les hôpitaux, secourir les prisonniers, consoler les malades, retirer du précipice des âmes livrées au désespoir? Trouvez-vous mauvais que l'on ne fréquente plus les maisons de jeux, que l'on ne manie plus ni les dés ni les cartes, que l'on ne blasphème plus le saint nom de Dieu, qu'on ne s'enivre plus, qu'on ne s'abandonne plus au désordre et au libertinage? Est-ce un mal, à votre avis, de s'imposer une amoureuse loi de prier Dieu plus souvent et en bonne compagnie en un lieu retiré du bruit, et comme sous le manteau de la souveraine Princesse du ciel et de la terre? Est-ce un crime d'apprendre à faire volontiers l'aumône, à exercer toute sorte de bonnes œuvres, et à ne prendre plaisir qu'à bien faire? Car on ne pratique pas autre chose dans les congrégations. Apprendre à bien garder les commandements de Dieu; à bien vivre et à bien mourir; à s'instruire des moyens de gagner le Paradis; à mériter les bonnes grâces de Notre-Dame par quelque petit service; essayer d'être couché sur l'état de sa maison, et écrit dans le livre de vie; se secourir dans les maladies, se consoler dans les afflictions, s'entr'aider par des prières mutuelles, exercer toutes les œuvres de miséricorde, spirituelles et corporelles; lire de bons livres, entendre de pieuses conférences, pour apprendre le train de la vertu; prendre les maximes du ciel pour régler sa vie et sa famille; être associé à quantité de personnes illustres par leur rang et par leur vertu;

n'être qu'un cœur et qu'une âme par la force d'une vraie charité; se chérir comme des frères; joindre ses actions à celles des autres qui sont meilleurs que nous, afin que le fort porte le faible, et que se trouvant parmi les enfants de Notre-Dame, on puisse espérer sa protection maternelle: si cela est un péché, à la vérité on ne saurait nier que les congrégations en soient coupables. Mais sera-ce un crime d'être homme de bien, et de chercher le salut de son âme dans la faveur de la Mère de Dieu? Que si quelqu'un en abuse, faut-il, dit saint Augustin, que les brebis se défassent de leur peau, parce que les loups se couvrent quelquefois de la peau d'une brebis.

On s'est bien moqué de cette république de la Grèce qui avait pris pour devise : Que personne entre nous ne l'emporte sur les autres (1). Tellement que ceux qui étaient un peu plus relevés en vertu ou en mérite, étaient criminels et en butte aux langues de ceux qui n'avaient pas le courage de les égaler. Encore aujourd'hui, aussitôt qu'un homme veut se retirer un peu du bruit du monde, et qu'il paraît un peu plus dévôt que les autres, tout le monde se donne la liberté de le mordre, et d'en parler injurieusement. Ne sera-t-il plus permis de chercher à faire son salut? Et comme dans le tumulte du monde on a mille peines à trouver un temps convenable pour vaquer au service de Dieu, ne pourra-t-on pas essayer de le trouver ailleurs?

Saint Bernardin de Sienne fut attaqué de tous les côtés lorsqu'il érigeait dans toute l'Italie des congrégations de Notre-Dame. Mais il en rendit des raisons si pertinentes, qu'elles subsistèrent malgré l'enfer, et que

(1) Nemo inter nos excellat.

tous les gens de bien admirèrent son zèle. Voici ses raisons qui sont encore de mise en ce siècle, aussi bien que dans celui où il vivait (1).

Premièrement. Ceux qui appartiennent à ces congrégations sont plus éclairés que les autres; car tant d'yeux qui veillent sur eux découvrent plus aisément leurs défauts.

Secondement. De la conversation avec tant de gens de bien, il résulte que l'on connait mieux le mal qu'il faut fuir, et le bien qu'il faut pratiquer.

Troisièmement. On fait ce bien avec plus de courage : l'exemple a un grand empire sur les cœurs, et il exerce sur eux une douce violence.

Quatrièmement. Entouré de vaillants combattants, on résiste plus fortement aux tentations et aux efforts de l'enfer qu'étant seul. Car un homme n'est rien; deux sont quelque chose; trois commencent à paraître; plusieurs sont invincibles. D'où l'auteur du livre de l'Ecclésiaste conclut *qu'il vaut mieux être deux qu'un seul, car le bien qu'ils retirent de leur société est plus grand et plus assuré* (2).

Cinquièmement. La blanche colombe semble vouloir attirer par les yeux toutes les couleurs qu'on lui présente; ainsi le cœur imite les vertus de ceux avec lesquels il converse familièrement. Si vous hantez la compagnie des gens de bien, dit saint Ambroise, vous deviendrez participant de leurs vertus; car *celui qui fréquente les sages sera sage; et l'ami des insensés leur deviendra semblable* (3). Se sauver parmi les méchants,

(1) S. Bernardin. *Domin. 3. post Pentecost.*

(2) Meliùs est ergò duos esse simul, quàm unum : habent enim emolumentum societatis suæ. *(Eccl. 4. 9.)*

(3) Socios tibi bonos et honestos conjunge; quia si fueris socius

c'est un miracle; se perdre parmi les bons, ce serait un prodige; devenir saint parmi les saints, c'est presque l'ordinaire.

Sixièmement. La prière de plusieurs obtient plutôt et plus sûrement les grâces du ciel et les lumières du Saint-Esprit. Nous voyons qu'il ne descendit sur les Apôtres, que quand ils furent réunis en une sainte congrégation ; ce bonheur ne leur arriva point tant qu'ils furent séparés. Le royaume des cieux souffre violence; plusieurs ensemble font plus d'efforts qu'un seul; et leur violence finit par être si grande, qu'il n'est rien qu'enfin ils n'emportent.

Septièmement. Saint Bernardin applique encore aux congrégations ce que saint Bernard dit des monastères, et fort à propos (1).

1° L'homme y vit purement.
2° Il tombe dans le péché plus rarement.
3° Lorsqu'il tombe, c'est moins grièvement.
4° Il se relève plus aisément.
5° Il marche plus soigneusement.
6° Il repose plus tranquillement.

conversationis eorum, eris et virtutis illorum. (S. Ambros. In *Serm, de moribus et honestâ vitâ*, apud S. Bernardin. *Domin.* 3. *post Pentecost.*) — Plurimùm itaque prodest unicuique bonis jungi. Adolescentibus quoque utile, ut claros et sapientes viros sequantur: quoniam qui congreditur sapientibus, sapiens est; qui autem cohæret imprudentibus, imprudens agnoscitur. (S. Ambros. *Officior.* Lib. 2. c. 20.) — Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit : amicus stultorum similis efficietur. (*Prov.* 13. 20.)

(1) *Bonum est nos hìc esse*, scilicet in societate bonâ; quia in eâ homo vivit puriùs, cadit rariùs, resurgit velociùs, incedit cautiùs, quiescit securiùs, irroratur frequentiùs, purgatur citiùs, moritur confidentiùs, præmiatur copiosiùs. (S. Bernard. apud S. Bernardin. *Domin.* 3. *post Pasch.*)

7° Il est arrosé des pluies de la grâce et des faveurs du ciel plus abondamment.

8° Il satisfait à Dieu et évite le purgatoire plus facilement.

9° Il meurt avec plus de confiance et de contentement.

10° Enfin il est couronné dans le ciel plus glorieusement.

Voilà le Décalogue de la Congrégation de Notre-Dame, et les dix prérogatives qu'elle accorde à tous ceux qui s'acquittent fidèlement de ce qu'ils promettent quand ils s'enrôlent dans ces saintes assemblées.

IV. — Resterait à répondre à ce mot plein de dérision amère : quels miracles fait-on dans les congrégations?

Le premier est que l'on supporte avec patience votre zèle indiscret et vos injures pleines de fiel, et qu'au lieu d'en tirer vengeance, on prie Dieu pour vous de bon cœur. Saint Chrysostôme estime plus la patience de saint Paul à souffrir les contradictions et les mépris de ses ennemis, que son ravissement jusqu'au troisième ciel.

Le second est que l'on rend la vue aux aveugles. Car plusieurs personnes qui n'avaient jamais vu l'état de leur conscience, qui peut-être n'avaient jamais fait une confession entière de leurs péchés, ont commencé par faire un examen exact de toute leur vie, puis ont fait une confession générale avec un vif sentiment de douleur, et de pécheurs endurcis sont devenus des hommes pleins de dévotion et de mille bonnes volontés.

Le troisième est qu'un grand nombre de paralytiques y ont retrouvé l'usage de leurs membres. Com-

bien de personnes qui n'avaient ni pieds pour aller dans les hôpitaux, ni mains pour donner l'aumône, ni langue pour prier Dieu comme il faut, ni cœur pour aimer leurs ennemis, ni esprit pour penser aux années éternelles et aux moyens de gagner le royaume des cieux, ont été guéris par Notre-Dame, et maintenant volent partout où il y a quelque bonne œuvre à faire pour le bien spirituel et corporel de leurs frères, et pour la gloire de Dieu!

Le quatrième est de voir tant de jeunes hommes à la fleur de l'âge vivre avec tant de chasteté, qu'ils semblent des anges dans la fournaise de Babylone, et cela dans un siècle aussi gâté que le nôtre. Car ce n'est pas seulement le petit Stanislas qui a été guéri de ses maladies et préservé de la mort corporelle; mais quantité d'autres y ont été guéris de leurs maladies spirituelles et préservés de mille malheurs; bonheur qu'ils confessent tenir des mains de la très-sainte Vierge, comme si ses congrégations étaient une nouvelle piscine où l'on trouve le remède à tous les maux, aussitôt que l'on y entre.

Pour dernier miracle, je vous donne ma parole que plusieurs morts y sont ressuscités. Car le péché mortel est assurément la mort de l'âme. Or des millions d'hommes peut-être, qui avaient passé des années entières en état de péché, victimes de cuisants remords, ont retrouvé dans les congrégations de la Vierge immaculée la grâce de leur Dieu, l'innocence de la vie et la paix d'une bonne conscience. Le démon frémit parce qu'il voit sortir de ces congrégations une quantité incroyable de grands serviteurs de Dieu, et voilà la cause de ses désespoirs et de ses fureurs.

Je sais que le monde se moque de ces miracles; mais

le ciel aussi se moque de ces moqueurs, et les Anges du ciel se rient de ceux qui ne trouvent à redire qu'à ce qui est bien fait. Que n'exercent-ils leur éloquence contre tant d'hommes impies et de mauvaise vie? Ils ne disent mot de tout cela, et ils emploient tout leur esprit à contrôler la piété et le culte de la très-sainte Mère de Dieu. Ils font comme ces habitants du Nord qui vomissent mille injures contre le soleil quand il se lève, et encore plus quand il se couche, et qui ne sauraient souffrir la beauté de ses rayons dorés. Ils ressemblent encore à ces mâtins qui jappent toute la nuit, et enragent de voir la lune plus belle et plus élevée qu'eux dans le ciel, ou bien de dépit de ne pouvoir la mordre et la déchirer à belles dents. Or la lune ne laisse pas pour cela de dorer toute la terre de ses rayons, et de continuer glorieusement sa course, montrant sa glace très-pure à toute la nature, et distillant la douceur de ses influences qui sont les nourrices de l'univers.

Saint Thomas affirme qu'il vaut mieux aider à la justification d'un pécheur et en faire un saint, que de créer le ciel et la terre; et saint Anselme ajoute qu'être bon serviteur de Notre-Dame et être prédestiné, c'est presque la même chose. Quelle grandeur sera donc celle des congrégations qui n'ont d'autre but que de faire des saints, de convertir des pécheurs, de retirer du précipice de l'enfer ceux qui y ont déjà un pied par leur mauvaise vie, et de faire tous les jours des choses qui sont comme autant de petits miracles de la grâce de Dieu?

Lecteur, si vous voulez essayer, peut-être ferez-vous ce miracle en vous-même, comme fit jadis le roi Saül qui se moquait des prophètes assemblés en congrégation. Il y envoya plusieurs de ses gens ponr les dissi-

per ; mais aussitôt qu'ils arrivaient, tous devenaient prophètes. Il y alla enfin lui-même ; et sur-le-champ il fut saisi de l'esprit de Dieu, et devint prophète. Lecteur, entrez dans la congrégation ; voyez ce qui s'y fait ; et je serai bien étonné si Dieu ne vous frappe le cœur, et si par sa bonté, changeant votre esprit critique en un esprit vraiment éclairé, il ne transforme votre tiédeur en la ferveur d'un Séraphin : qu'il vous en fasse la grâce.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Autorités des Papes et des grands personnages en faveur des Congrégations de Notre-Dame.

Ego sapientia, habito in consilio, et eruditis intersum cogitationibus.

Moi qui suis la sagesse, j'habite dans le conseil, et je me trouve présente parmi les pensées judicieuses. (*Prov.* 8. 12.)

I. — Que les souverains Pontifes se soient montrés constamment les protecteurs des congrégations de Notre-Dame ; qu'ils les aient enrichies d'indulgences et de trésors spirituels, et que Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, Sixte V, Clément VIII, Grégoire XV et leurs successeurs, se soient signalés en ce point, c'est assurément une justification bien authentique de ces réunions innocentes, et une bonne réponse donnée à tous les adversaires des enfants et des serviteurs de l'immaculée Vierge Marie. Mais enfin, c'est chose naturelle qui n'étonnera personne, et ne produira pas la même impression sur tous les esprits. J'aime donc mieux alléguer d'autres autorités, et dire que les puissances de la terre et les plus grands monarques ne se sont pas contentés de permettre ces assemblées ; mais qu'ils les ont eux-mêmes honorées de faveurs et de prérogatives extraordinaires. Ils ont pensé que c'était un grand bonheur que la puis-

sainte Mère du Dieu vivant fût bien servie et honorée dans leurs États; ils ont cru que cela attirerait les bénédictions du ciel sur leurs personnes et sur leurs royaumes, et ils ne se sont pas trompés. Tant que l'Orient a servi dignement celle que la sainte Écriture compare à la lune lorsqu'elle brille de tout son éclat, jamais le croissant des Ottomans n'a pu jeter ses maudites influences sur ces peuples les plus florissants du monde; mais aussitôt qu'ils l'ont quittée, ce croissant les a dévorés et ruinés de fond en comble.

Je dis donc que les bons princes ont tenu pour un extrême bonheur de voir leurs sujets fort dévots à la Sainte Vierge. Constantin le Grand eut cette dévotion si fort gravée dans son cœur, qu'il fit comme une congrégation de toute la ville de Constantinople. Car les Grecs nous assurent que l'an 330, il fit solennellement la dédicace de la ville, et la présenta à la glorieuse Mère de Dieu, voulant que l'on renouvelât tous les ans cette célébrité qu'il nomma la naissance de la nouvelle Rome, sous les auspices de la Mère de Dieu (1). Eût-il trouvé mauvais, ce grand prince, que ses sujets se fussent assemblés pour servir la Reine des Empereurs, lui qui lui dédiait des villes entières, et croyait que la vraie et seule félicité de ses états était de voir que tous ses sujets fussent serviteurs de l'Impératrice de l'un et de l'autre monde?

Il y a du plaisir à voir ce que dit saint Grégoire de

(1) NICEPHOR. CALLIST. *Histor. Eccles.* Lib. 8. c. 26. — JOAN. ZONAR. *Annal.* Lib. 3. — BARON. *Annal.* Tom. 3. ad ann. 330. — Theodoretus illam (Constantinopolim) *Urbem* MARIÆ appellat; refert SPONDAN. *Annal.* ad ann. 330. — GEORG. COLVENER. *Kalend. SS. Virg. Mar.* 11 Maii.

Tours de ce premier monarque chrétien (1). Constantin voulant élever en France une superbe église en l'honneur de Notre-Dame, fit venir des colonnes fort précieuses, et d'une grandeur si prodigieuse qu'elles avaient seize pieds de circonférence. L'architecte et tous les ouvriers se virent au désespoir quand il fallut les dresser et les asseoir sur leur piédestal, craignant de les meurtrir et de les ébrécher. Notre-Dame apparut à l'architecte, et lui montra au moyen de quelle machine il pourrait achever son ouvrage. Ce qu'il y a d'agréable, c'est qu'elle lui dit d'assembler un grand nombre de petits enfants, et que trois ou quatre d'entre eux feraient plus que tout le reste des ouvriers. Celui-ci obéit; il fit faire les machines; il assembla une congrégation de jeunes enfants, et à la vue d'un monde de personnes, il en choisit trois ou quatre parmi eux. Ceux-ci commencèrent à faire jouer les ressorts, et avec une facilité incroyable, au grand étonnement de tout le monde, ils dressèrent ces colonnes sans aucun accident. Je me doute bien que les Anges aidèrent invisiblement ces innocents, et qu'ils achevèrent la besogne par le commandement de la Reine des Anges. Tant il est vrai qu'un petit serviteur de cette grande Reine a plus de pouvoir avec elle qu'une armée de gens tout entière! Si trois enfants, associés par l'ordre de Notre-Dame, ont rendu possible ce qui paraissait impossible, que ne feront pas des congrégations entières composées de tant de personnes pleines de vertus et d'un mérite extraordinaire?

(1) S. Gregor. Turon. *De glor. Martyr.* Libr. 1 c. 9. — Anton. Balingh. In *Kalendar. B. V.* 22 Maii. — Georg. Colvener. In suo *Kalendar SS. Virg.* 15 Nov.

II. — L'une des plus belles actions que fit jamais sainte Hélène, mère de Constantin, fut de servir à Jérusalem une congrégation de personnes qui honoraient avec une dévotion très-particulière la glorieuse Mère de Dieu (1). Puisque, disait-elle, je suis si malheureuse que de ne pouvoir pas servir dignement l'Impératrice du ciel et de la terre, c'est bien le moins que je puisse faire d'honorer celles qui le font si dignement, leur portant une sainte envie et les servant de toute ma puissance.

Tel ne fut pas Constantin V, surnommé Copronyme, nom aussi dégoûtant que sa vie. C'était un ennemi juré de la très-sainte Mère de Jésus-Christ. Il exterminait tous ceux qui faisaient profession de la servir, ou même qui la nommaient par dévotion. Si quelqu'un, accablé par la douleur, se fût écrié : Vierge Marie, secourez-moi ; c'était un crime de lèze majesté qui ne pouvait être expié que par le dernier supplice. Volontiers il eût fait brûler vifs tous ceux qui s'assemblaient pour l'honorer. Mais il fut brûlé lui-même ; car ce malheureux prince, marchant contre les Bulgares, se sentit tout à coup les jambes dévorées d'ulcères et de charbons, avec une fièvre et des douleurs si aiguës, qu'elles lui ôtaient presque la raison. L'histoire nous assure que le châtiment de Dieu et le désespoir lui arrachèrent ces paroles : O Dieu, je brûle tout vif, et Marie me tourmente par des flammes insupportables ! Mais sa pénitence fut celle de Judas, de Caïn et d'Antiochus (1). Ayant fait ici-bas le prélude de son enfer, il rendit son

(1) THEODORET. *Histor. Eccles.* Libr. 1. c. 18.

(2) Obiit vociferans, *se adhuc viventem inextinguibili igni traditum propter* MARIAM, *jubensque eam exindè honorari tanquàm sanctam Virginem, ac verè Deiparam.* (SPONDAN. et BARON. ad ann. 775.)

esprit impie, et alla au fond des abîmes blasphémer à jamais les noms de Jésus et de Marie. Ce n'est pas tout, l'empereur Michel III, qui le regardait comme un Néron et un Caligula, le fit exhumer cent ans après, car il avait été enterré dans l'église des Apôtres, et ordonna de brûler son cadavre et de détruire le tombeau de ce monstre qui avait été de son vivant également haï de ses sujets et méprisé de ses ennemis. Hélas, qu'il fait mauvais de s'en prendre à la souveraine Princesse du Paradis ! Tôt ou tard on éprouve son pouvoir et ses justes ressentiments, et la fin de ses ennemis est ordinairement tragique.

Revenons à des faits moins effrayants. Je dis donc que jamais Henri, empereur d'Allemagne; Etienne, roi de Hongrie ; Jean Comnène, empereur d'Orient ; Henri, infant de Portugal; mais surtout nos rois Louis II, Louis IX, Louis XIII, ni pas un des Louis, n'ont trouvé mauvais qu'on se réunît pour honorer la Mère de Dieu, et faire à qui mieux mieux ; eux qui témoignaient une si grande et si sainte passion pour son service. La république de Sienne voulut jadis que toute la ville fût une congrégation de Notre-Dame, en adoptant cette devise : Sienne la vieille, cité de la Vierge (1). Le roi de Portugal rendit son royaume tributaire de l'abbaye de Clairvaux et de saint Bernard, parce qu'en cette sainte congrégation la très-sainte Vierge était parfaitement bien servie. Et j'ai entre les mains la copie de cette donation qui est fort solennelle et très-digne de vénération.

Nos annales de France sont pleines des histoires de nos rois, de nos reines, des enfants de France, et à leur

(1) Sena vetus, civitas Virginis.

imitation, de princes et de princesses, qui non-seulement ont loué la dévotion de ces congrégations; mais ont regardé comme un honneur bien particulier de pouvoir être écrits au nombre des confrères. Les anciens livres en font foi, et l'on trouve leurs noms en tête des listes où sont enrôlés les associés et les dévots de la très-sainte Vierge.

C'était la coutume de Charlemagne, après avoir dompté quelques provinces, d'y ériger quelque magnifique église à l'honneur de la glorieuse Vierge Marie, et d'y ajouter une fondation, afin qu'il y eût toujours des personnes députées pour louer et pour servir cette grande Princesse, par le moyen de laquelle il croyait fermement avoir gagné la bataille et remporté la victoire sur tous ses ennemis. Nos rois les uns après les autres ont imité ce zèle, et s'en sont bien trouvés. C'est le salut de l'empire que la protection de la Mère de Dieu. Et saint Denis, au rapport de sainte Brigitte, dit un jour à cette Reine du ciel que la France était vraiment son royaume, puisqu'elle y était mieux servie qu'en tout le reste de la terre (1).

Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, faisait tant d'état de ceux qui servaient Notre-Dame, et il la servait si filialement lui-même, qu'il portait toujours son image sur son cœur; et même nos annales remarquent que lorsqu'il allait à la chasse et se trouvait dans l'épais des forêts, il détachait cette image de son cou, la suspendait à un arbre et se mettant à genoux devant elle, il faisait à la Mère de Dieu ses prières ordinaires. On connaît assez la dévotion de saint Louis envers Notre-Dame, et ce qu'il fit pour étendre la confrérie du Saint-

(1) S. BIRGITT. *Revelat.* Lib. I. c. 103.

Rosaire, établie depuis quelques années par saint Dominique.

Trouverait-on bien quelque jeune esprit assez hardi pour oser contredire cette blanche et vénérable antiquité, et lui donner un démenti solennel? Nos pères ont cru que ces dévotions étaient précieuses devant Dieu et utiles aux hommes; et les enfants voulant être plus habiles, n'ont pour elles que des dédains. Faudra-t-il dire de Notre-Dame, échelle du Paradis, ce que dit saint Ambroise de l'échelle de saint Eusèbe martyr? Les Ariens sont descendus en enfer par la même échelle qui servit à Eusèbe pour monter au ciel (1). Les Pères, avec leur piété véritablement française, ont gagné le Paradis en honorant la très-sainte Vierge; et les enfants en abattant l'échelle, se sont abattus eux-mêmes, et ont jeté leur fortune, et leur âme peut-être, au fond des enfers. Malheur à celui qui s'en prend à Dieu et à sa sainte Mère! Hélas! qu'il vaut bien mieux se sauver avec la simplicité de l'Évangile, que de se damner avec les finesses de Tacite, l'athéisme de Machiavel, les bouffonneries de Rabelais ou de quelque prédicant de Genève?

III. — Il faut en venir à des faits contemporains pour réfuter les adversaires des congrégations et consoler les vrais enfants de Marie. Il n'y a province au monde où ait été plantée la croix de Jésus-Christ, où l'on ne trouve des congrégations de sa très-sainte Mère. De grâce, que l'on nous dise les maux qu'elles y ont faits, les

(1) Et sicut ille (Jacob) vidit etiam istas scalas ab imo usque ad cœlestia pertingere, sic quidem per has et Eusebius ascendit ad cœlum, et Arriani ad inferos descenderunt. (S. AMBROS. *Serm de Natal. S. Euseb. Vercell., episc*)

complots que l'on y a tramés, les accidents dont elles ont été la cause. Tant de rois, tant de princes, tant de personnages illustres et éclairés n'avaient-ils point d'yeux pour voir ces dangers imaginaires? Le vieux maréchal d'Ornano, étant à Bordeaux lieutenant du roi dans la Guienne, portait ses capitaines et ses soldats à s'enrôler dans les congrégations de la Vierge; craignait-il par là de trahir le château Trompette (1), l'une des clefs du royaume, et de le livrer aux Anglais? O le beau mot d'un procureur du roi d'un parlement de ce royaume, répondant à quelqu'un qui s'étonnait qu'il fût de la congrégation, étant des gens du roi. C'est, dit-il, pour cela même que j'en suis; car si l'on y fait du bien, pourquoi n'y participerais-je pas aussi bien que les autres? Si l'on y fait du mal, je dissiperai tout cela par l'autorité que le roi me donne. Mais, en ma conscience, je n'y vois que du bien; tellement que j'estime une des grandes faveurs du ciel, que Dieu me fasse la grâce d'être du nombre de ceux qui désirent servir d'une manière spéciale la glorieuse Reine des Anges.

Le premier président d'un Parlement de France me disait un jour qu'il regardait comme un bonheur pour sa maison que son fils fût un des enfants de la Mère de Dieu, et enrôlé dans sa congrégation; et que si ses infirmités ne l'en eussent empêché, infailliblement il en eût été lui-même, croyant par ses petits services attirer sur sa famille la bénédiction du ciel. Ce que ce seigneur plein d'honneur et de piété ne pouvait faire, un autre premier président l'a fait à la vue de l'univers, et il disait qu'il estimait plus cette faveur que tous les honneurs de la France. Ces grands personnages, très-fidèles

(1) Nom populaire; il faudrait dire : *Troupette*.

serviteurs de leur prince, eussent-ils souffert cela, s'ils y avaient reconnu la moindre chose du monde qui ne fût pas bien faite? Mais pourquoi suis-je assez simple pour m'arrêter à compter ici, les uns après les autres, les personnes distinguées qui se sont fait un honneur de s'agréger aux congrégations de Notre-Dame? Pourquoi ne pas me hâter de parler d'un arrêt du roi en son conseil, digne de sa piété royale, digne de ses ancêtres, digne de la couronne très-chrétienne? Un Parlement éloigné de Paris de plus de cent lieues, avait voulu récuser les présidents et les conseillers qui faisaient partie de la confrérie du Rosaire chez les Dominicains, de la congrégation de Notre-Dame chez les Jésuites, et d'autres assemblées dirigées par d'autres Ordres religieux. La piété du roi voulant d'un seul coup détruire toutes les accusations présentes, et prévenir celles que l'on serait tenté de faire dans la suite, rendit à Lyon un arrêt daté du 16e jour d'octobre de l'an 1630. Voulons, dit-il, et nous plaît que, *nonobstant* les récusations, que nous déclarons frivoles et impertinentes, et voulons être par vous déclarées telles, il soit passé outre au jugement des procès, sans souffrir qu'il en soit proposé de semblables. Si vous mandons.... etc. Comme si ce bon prince voulait dire : Voulez-vous décrier mes Parlements, qui ont toujours eu tant de réputation et où la justice a été si bien rendue? Voulez-vous que l'on dise que c'est un crime d'être serviteur de la Mère de Dieu, qui est la régente de mon royaume, qui a été la protectrice et la bonne Mère de tous mes prédécesseurs, comme elle est la mienne? Quoi ! on dira qu'une juste cause de récusation dans mes Parlements sera *dorénavant* de faire profession plus particulière de dévotion envers la Mère de miséri-

corde ! Je permets, pour le bien de mon Etat, que la profession de la religion prétendue reformée et contraire à la mienne, qui est la véritable, ne puisse point être cause de récusation, et je souffrirais que l'enrôlement dans la confrérie du Rosaire soit un blâme et une cause suffisante de refus ! Que dirait saint Louis s'il me voyait consentir à cette injustice, lui qui aima mieux Notre-Dame que ses propres yeux et que son cœur, et qui fit établir tant de communautés dans toute la France ? Que dirait Charlemagne, qui remplit la France, l'Allemagne et l'Espagne de tant d'églises dédiées à Notre-Dame, où il fit tant de belles fondations vraiment royales ? Que dirait Henri le Grand, mon très-honoré seigneur et père, qui sortant des orages et des combats tout couvert de sang et de poussière, permit dans tout le royaume les assemblées qui y étaient établies, quoiqu'il pût avoir alors pour s'y opposer, quelques raisons apparentes que nous n'avons point à cette heure ? Que diraient les Papes, qui ont enrichi de tant de faveurs spirituelles ces pieuses réunions, si je les défendais ? D'un côté, ils accorderaient des indulgences pour ouvrir les portes du paradis, et de l'autre je dicterais des arrêts pour exclure de mes Parlements mes présidents, mes conseillers et les plus vertueux de mes sujets ! Que la postérité sache que Louis XIII désire être aussi bon serviteur de la Reine des rois, et favoriser autant ceux qui la servent, que roi ou prince souverain qui ait jamais été au monde. Et que tous ceux qui sont à mon service, et qui pensent me témoigner leur zèle en attaquant les congrégations de Notre-Dame, en alléguant mille raisons contre ces assemblées, sachent que je leur sais gré de leur fidélité ; mais qu'en réalité ils me font un grand déplaisir en pensant que je m'oppose jamais

au service de celle que j'aime plus que mille royaumes de France.

Enfin Dieu a témoigné que ces congrégations lui étaient si agréables ; Notre-Dame l'a dit si souvent à ses bons serviteurs ; les Papes leur ont accordé tant d'indulgences ; les rois les ont favorisées avec tant d'éclat ; les plus gens de bien les ont si unanimement approuvées ; l'expérience a fait voir que l'on en retirait tant de profit, que ce serait une sorte de témérité de s'opposer au Saint-Esprit qui en est l'auteur, à Notre-Dame qui en est la Mère, et à toute l'Église qui les a solennellement établies et autorisées.

Plût à Dieu que ceux qui sont accoutumés à médire des congrégations fussent saisis vivement de l'esprit qui inspira Balaam, lorsqu'on le conduisit sur la crête d'une montagne pour maudire les congrégations des enfants de Dieu et les tribus d'Israël ! Car il ne vit pas plutôt ces pavillons si bien rangés dans la campagne que, frappé d'un vif mouvement de piété, il s'écria : *O Jacob, que tes pavillons sont admirables, que tes tentes sont amoureusement belles, ô Israël* (1) ! qu'il fait beau voir cette assemblée des enfants du Très-Haut ! Que je serais heureux d'être associé à ces familles aimées du ciel et pleines de vertus si admirables ! *Puisse mon âme mourir de la mort des justes; puisse ma fin ressembler à la leur* (2) ! Le cœur me dit que si la plupart de ceux qui s'élèvent contre les congrégations de la Mère de Dieu voulaient écouter la voix du ciel et regarder d'un bon œil les serviteurs de Notre-Dame rangés en un

(1) Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël ! (*Num.* 24. 5.)

(2) Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia. (*Num.* 23. 10.)

très-bel ordre dans les pavillons des congrégations, ils changeraient promptement de langage et diraient peut-être avec quelque dévotion : Que tes pavillons sont beaux, Vierge fille de Jacob et Reine de toutes les vertus! Que les âmes qui te louent sont belles! Que leur dévotion est solide et attrayante, et que les saints exercices qu'elles pratiquent sont ravissants! O trois fois heureux ceux qui ont le bonheur d'être enrôlés dans le livre des fidèles sujets de la Reine de l'univers! Que mon âme meure de la mort des justes, de la mort des bons serviteurs de la Mère de Dieu et de la Mère des prédestinés!

CHAPITRE TREIZIÈME.

Robert, roi de France, vrai serviteur et chevalier de Notre-Dame (1).

Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.

Seigneur, souvenez-vous de David, et de toute sa douceur. (*Ps.* 131. 1.)

Ce prince, très-pieux et très-chrétien, et en lui toute la France, a des obligations infinies à la souveraine Princesse du ciel et de la terre. Sa vie fut un mélange d'étranges vicissitudes. Il avait choisi Notre-Dame pour étoile de son bonheur. Elle apaisa devant lui les orages de la vie et calma cette mer furieuse où il flotta pendant de longues années. L'an 1022, il érigea un ordre de chevalerie qu'il nomme l'Ordre de Notre-Dame de l'Étoile; il bâtit une chapelle qui portait ce nom et créa trente chevaliers des principaux seigneurs du royaume, qui portaient un collier d'or et au bout une étoile d'or à cinq rayons qui tombait sur le cœur. Ce bon roi était le premier chevalier de l'Ordre. On ne saurait croire la confiance extrême qu'il avait en la

(1) HELGALD. *In vitâ Robert.* — BARON. ad ann. 1029–1033. — GLABER RODULPH. et alii scriptor. histor. Franc. ad ann. 996-1033. — *Kalendar. B. V.* 20 Jul. et 8 Septembr.

Vierge Marie et l'honneur qu'il rendait à sa bonne maîtresse. Si l'on veut savoir ce qu'il y gagna, nous le déclarerons plus tard, après avoir exposé quelques-unes des principales œuvres de sa dévotion.

Il fit élever quantité d'églises dans le royaume, et eût volontiers fait de toute la France un temple du Dieu vivant et de sa sainte Mère ; il orna, à Paris, Notre-Dame-des-Champs, que saint Denis avait jadis commencée assez modestement; il voulait que partout elle fût servie et louée jour et nuit, et fit à cette fin de nombreuses fondations royales. N'était-il pas beau de voir ce roi très-chrétien, tous les jeudis saints, servir à dîner, de ses propres mains, à plus de 300 pauvres? et ce qui est encore plus ravissant, se mettre à genoux pour servir les membres de Jésus-Christ, leur présenter les plats, et enfin donner à chacun d'eux une forte aumône? N'était-il pas beau de le voir, le même jour, trois heures après, rendre le même service à douze clercs, qu'il regardait comme les douze apôtres, leur mettant en main à chacun, pour dernier mets, douze pièces d'argent? Quel spectacle attendrissant de voir ce grand prince manier les malades, panser leurs plaies et en guérir plusieurs par son attouchement et par le signe de la croix! On assure, en effet, qu'il fit plusieurs miracles, et qu'un jour il rendit la vue à un aveugle en lui frottant les yeux avec l'eau dans laquelle il s'était lavé les mains avant le dîner. Pour moi, je trouve que le plus grand miracle qu'il fit fut de se convertir à Dieu parfaitement, et d'un roi qui n'était pas encore un saint dans sa jeunesse, de devenir, dans un âge plus avancé, un saint roi et faisant des miracles. Sa dévotion à la très-sainte Mère de Dieu opéra cette merveille. Elle était presque excessive en un si grand

prince. Il changeait les veilles et les nuits des grandes fêtes en des jours de Paradis ; il les passait en priant Dieu sans cesse, sans fermer l'œil ; mais ouvrant sa bouche et son cœur pour adorer la majesté du grand Dieu et honorer sa glorieuse Mère. Le jour venant, il entendait la messe avec tant de dévotion, qu'il ne fallait que le regarder pour avoir de la piété et verser des larmes de joie. Partout où il allait en voyage, il portait sa dévotion avec lui et faisait porter sa chapelle et son oratoire pour servir Dieu et le prier partout. On le voyait à genoux tantôt devant un crucifix, tantôt devant une image de Notre-Dame, faisant aussi bien que celui qui, allant à la chasse et se trouvant dans l'épaisseur d'une forêt, attachait l'image de la sainte Vierge à un arbre, et disait le *Salve Regina* à genoux, pendant que ses gens poursuivaient une biche ; puis remontant sur son coursier, atteignait les autres et faisait semblant d'avoir couru bien du pays. Le roi Robert faisait encore davantage. Un jour qu'il priait à l'église avec une dévotion fort ardente, un homme de la cour, mais, de fait, capitaine de voleurs, lui enleva une grande pièce de sa robe royale et se préparait à couper finement l'autre, faisant semblant de retrousser tout cela et de soulager le roi de ce fardeau. Le bon prince sentit le voleur et s'aperçut de l'impudence, et au lieu de le faire prendre ou pendre, il lui dit doucement, de peur de causer du scandale : Allez, mon ami, allez, contentez-vous de la première pièce, quelqu'un aura besoin de l'autre ; il ne faut pas qu'un seul emporte tout. Le coupable eût voulu être à cent lieues de là ; mais on ne lui fit aucun mal, la bonté du roi ne le souffrant nullement.

Il n'y avait rien de si humble que ce monarque. Il

respectait les Evêques comme des Apôtres; les prêtres, comme des saints; et tous les gens de bien, comme des anges du paradis. Il voulait qu'on portât un si grand honneur et une si profonde révérence à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, qu'il ne fallait pas broncher devant lui. Un Prélat de son temps avait coutume de dire, en donnant la communion au peuple : Si tu en es digne, reçois le corps de Jésus-Christ. Le bon Roi reprit assez aigrement cet évêque, et lui dit : Comment êtes-vous plus délicat que le Seigneur Jésus? Si nul ne le reçoit qui n'en soit digne, jamais personne ne le recevra au monde; car, hormis la très-sainte Vierge, qui fut jamais entièrement digne de le recevoir? Elle-même s'en croyait indigne, disant : Comment est-ce que cela se fera, moi étant ce que je suis? Et vous qui parlez de la sorte, êtes-vous digne de le recevoir, de le donner aux autres, d'être son vicaire, d'être son serviteur? Voulez-vous raccourcir l'infinie bonté du Seigneur Jésus, qui dit qu'il est venu pour les pauvres pécheurs, presque plus que pour les justes? Il dit ces mots d'un tel accent, que jamais en sa vie l'évêque n'osa plus parler de la sorte. Il disait que ceux qui ne sont pas écrits dans le livre de l'humilité, ne sont point écrits dans le livre de vie. L'auteur de sa vie rapporte que, lavant les pieds aux pauvres, il se dépouillait de sa robe royale, couvrait son corps d'un rude cilice, et leur essuyait les pieds avec ses longs cheveux, comme on les portait en ce temps-là, tirant des ruisseaux de larmes de ses yeux et de ceux de toute l'assistance.

Peu de temps avant le trépas de ce prince, soleil des rois de son siècle, le soleil s'éclipsa si parfaitement, que les hommes en plein jour ne se connaissaient point l'un l'autre. D'un autre côté, il parut une comète de si

grande beauté, que l'air était aussi clair qu'en plein midi. On ne savait ce que cela pronostiquait; mais, hélas! la France l'apprit bientôt à son grand malheur, quand elle perdit ce saint Prince, l'an 1031, le vingtième jour de juillet, selon quelques auteurs. Dieu, par l'entremise de Notre-Dame, lui accorda la grâce de faire une très-belle mort; car ce cigne royal ne faisait que chanter des psaumes, et ayant vécu en pleurant ses péchés, il ne pouvait mourir qu'en chantant les louanges de Dieu et l'heureux état de son âme. On le porta solennellement du lieu où il mourut à Paris; de Paris à Saint-Denys. Il semblait qu'on portât en terre le bonheur du royaume de France et le bras droit de l'Église de Dieu. Les quatre éléments de son cœur étaient l'humilité, la miséricorde, la dévotion et la charité. Toute la France se couvrit de deuil, et on ne croirait pas l'abondance de larmes que répandirent tous les bons et vrais Français. Ce vrai chevalier de Notre-Dame fit beaucoup pour l'honorer en terre; et elle, pour l'honorer au Ciel, lui rendant mille fois plus d'honneur en l'Église de Dieu et dans le Paradis, qu'il ne lui avait rendu de services durant le cours de son heureuse vie.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Amende honorable à la Reine du Paradis.

Dominare nostri, tu et Filius tuus.
Régnez sur nous, vous et votre Fils.
(JUDIC. 8. 22.)

Souveraine Princesse du ciel et de la terre, prosterné devant vous la face contre terre, et tout couvert d'une grande confusion ; au nom de la nature entière et de tous les cœurs des hommes, mais surtout en mon nom, je viens en qualité de pécheur repentant vous faire solennellement une amende honorable, en présence du ciel et de la terre. Nous sommes tous criminels de lèze-majesté divine et humaine ; rien ne peut excuser nos ingratitudes infinies, et nos déloyautés envers Dieu et envers vous. Hélas! quelles obligations n'avons-nous pas de vous servir, même au péril de notre vie, et quel intérêt ne nous engage pas à être absolument consacrés à Dieu et à vous? Cependant, hommes chétifs et insensés que nous sommes, qu'avons-nous fait pour vous? Quel honneur rendons-nous à une si bonne Mère, qui nous accable incessamment de ses divins bienfaits? De quel supplice ne sommes-nous donc pas dignes, enfants dénaturés que nous sommes, rendant si peu à celle à qui nous sommes redevables de tout après Dieu?

Que ne devrait pas faire le monde pour essayer d'honorer vos grandenrs! Les princes de la terre ne devraient-ils pas avoir élevé dix mille temples, brillants d'or et enrichis de pierreries, sans prix et sans nombre, à l'honneur de votre nom sacré? Ne devraient-ils pas avoir érigé mille et mille trophées, mille pyramides, mille statues d'or massif, parsemées de diamants? Pour qui réservons-nous nos fleurs, nos parfums, nos trésors, nos métaux, nos pierreries et toutes les richesses de la nature, si ce n'est pour vous, Reine du ciel et de la terre? Quelle excuse pourront trouver nos cœurs s'ils se dévouent, s'ils se sacrifient à autre qu'à Dieu et à vous? N'est-il pas vrai que quand nous aurions chacun dix mille cœurs, nous n'en aurions pas la moitié de ce qu'il nous en faudrait pour vous aimer à l'égal de vos mérites qui vont à l'infini, à l'égal de l'amour que vous nous portez, et que nous vous devons rigoureusement et en justice? Si l'excès de vos bontés ne nous faisait miséricorde, n'est-il pas vrai que tout l'Océan ne saurait suffire pour laver les taches de nos ingratitudes et de nos infidélités? Vous répandez sans cesse sur nos têtes les richesses du ciel et les trésors du grand Dieu; hélas! qui est-ce qui s'en rend digne? Qui de nous en fait bien son profit? Qui sait vous en remercier de bonne grâce, une fois en sa vie?

Si nos bouches se taisent, nos yeux vous diront notre repentir par l'abondance de leurs larmes; si les larmes tarissent, nos soupirs, nos sanglots, les élans de nos cœurs vous demanderont grâce pour nous; si les soupirs nous manquent, nos cœurs y suppléeront par un sacré silence; et si nos cœurs nous trahissent et demeurent dans l'ingratitude, si tout nous fait défaut, Vierge sainte, la confusion couvrira nos visages, et nous avoue-

rons ingénument que nous ne sommes pas dignes d'être les enfants d'une si bonne Mère. Mais du moins, nous désirerons d'être les esclaves d'une si puissante Reine, et la servitude nous sera précieuse, si vous nous condamnez à une douce et éternelle captivité. Fers heureux, fers amoureux, s'ils sont dorés de l'or de votre amour, et que nous soyons enchaînés par vos mains virginales! Douce captivité! Ah que nos cœurs seront aises d'être asservis à perpétuité; et de vivre éternellement sous cet amoureux esclavage de la Reine des Cieux! A quelque titre qu'il vous plaise nous tenir sous votre empire, il nous suffit que nous vous appartenions pour toujours, et qu'à tout jamais vous régniez sur nous, vous et votre divin fils Jésus.

Mais pardon, Vierge très-sainte et très-miséricordieuse Mère, pardon pour le passé que nous n'avons pas encore employé à vous rendre quelque service digne de votre majesté. Indulgence plénière, s'il vous plaît, pour tant d'ingratitudes, tant de déloyautés, tant d'abus des miséricordes de Dieu et des vôtres. Nous nous condamnons à tous les châtiments auxquels vous nous condamnez vous-même; seulement, ne nous rebutez pas, et ne nous effacez point du livre de vie, et du livre où sont inscrits vos pauvres serviteurs. Pour moi, en particulier, j'avoue, sans déguisement, devant le ciel et la terre, que je me suis rendu indigne d'être enrôlé au nombre de vos fidèles enfants; mais, pendant que ma plume trace ces paroles, mon cœur voudrait les démentir; du moins il crie, il proteste qu'il veut vivre et mourir à vos pieds, pour revivre à jamais dans vos bonnes grâces, et être éternellement à Dieu et à vous. Je vous présente donc ce cœur, très-bonne et très-puissante Reine, dans le cœur et avec le cœur de Jésus. Je

vous l'offre, afin que vous l'offriez vous-même à la très-auguste Trinité. La bonté de ce Dieu vous a donnée à nos cœurs pour être notre bonne Mère ; refuserez-vous obéissance à Dieu? Non, Vierge sainte ; mais vous serez à jamais notre Souveraine et notre bonne Maîtresse, comme nous voulons être éternellement vos bons, vos vrais, vos très-fidèles serviteurs et sujets. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LES TROIS PARTIES DE CET OUVRAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.